UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 0646

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED
TRANSFERRED
ST. ALPHONSUS SEMINARY
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

ŒUVRES COMPLÈTES

DU BIENHEUREUX

LÉONARD DE PORT-MAURICE.

3

APPROBATION.

Après avoir fait examiner le livre intitulé : *Sermons pour le Carême, par le B. Léonard de Port-Maurice, traduits de l'italien, par F.-J. Labis, Docteur en Théologie, Chanoine honoraire et Professeur au séminaire de Tournai,* sur le rapport favorable qui nous en a été présenté, nous en permettons l'impression. Nous l'accordons d'autant plus volontiers que chacun de ces sermons, joignant à la simplicité du style et à l'énergie du langage, la grandeur des figures et des images dont il est parsemé, forme, en quelque sorte, un drame émouvant et plein de vie, ce qui les rend, non-seulement utiles aux Prêtres, mais encore aux pieux fidèles, qui peuvent y trouver une lecture aussi agréable, qu'édifiante et instructive.

Tournai, le jour de saint Joseph, le 19 mars 1859.

A.-P.-V. DESCAMPS, Vic.-Gén.

7074
.L56
A4F8
1884

SERMONS

POUR

LE CARÊME

PAR LE BIENHEUREUX

LÉONARD DE PORT-MAURICE,

Missionnaire apostolique de l'Ordre des Frères Mineurs Récollets,

Ouvrage faisant partie des Œuvres complètes, publiées d'après les originaux conservés dans les archives du couvent de Saint-Bonaventure, à Rome,

ET PRÉCÉDÉES DE SA VIE,

Par le R. P. Salvator d'Orméa,

du même Ordre,

TRADUITES DE L'ITALIEN

Par F.-I.-J. LABIS,

Docteur en théologie, chanoine honoraire de la cathédrale de Tournai, et professeur de théologie.

QUATRIÈME ÉDITION

BIBLIOTHECA ALPHONSIANA NOVA
LIBRARY
TRANSFERRED
NOVA
ad S. Anne,
NOPOLI.

TOME I.

SERMON I-XIII.

PARIS
LIBR. INTERNATIONALE - CATHOLIQUE
Rue Bonaparte, 66

LEIPZIG
L. - A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE
Querstrasse, 34

V^VE H. CASTERMAN
ÉDITEUR PONTIFICAL, IMPRIMEUR DE L'EVECHE.
TOURNAI
1884

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

Tous droits reserves.

PRÉFACE.

Le bienheureux Léonard fut l'Apôtre de son siècle en Italie, et après les Bernardin de Sienne, les Antoine de Padoue, les Vincent Ferrier, on n'en compte guère qui aient remué aussi profondément les populations. Partout, dans les villes comme à la campagne, des foules innombrables se pressaient autour de lui pour l'entendre ; il n'y avait point d'église, point de basilique assez vaste pour contenir son auditoire, qui s'élevait souvent à quinze et vingt mille personnes, quelquefois même à un chiffre beaucoup plus considérable. Presque toujours il se voyait obligé, dans ses missions, de dresser son estrade en plein air. A Rome même, il dut prêcher le jubilé successivement sur la place de Sainte-Marie au Transtévère et sur la place Navone, et ces vastes enceintes se trouvèrent encore trop étroites. A Gênes, il dut se transporter en rase campagne, avec la foule immense de ses auditeurs.

Qu'est-ce donc qui rendait l'humble enfant de Saint-

François si populaire? Qu'est-ce qui pouvait lui attirer un tel concours de personnes de tout sexe, de tout rang et de toute condition, d'ecclésiastiques et de séculiers, de savants et d'ignorants? C'était un Saint. Ce mot explique beaucoup de choses. La vénération qu'excitaient son zèle, son dévoûment, toutes ses vertus, en un mot, portées à un degré héroïque et rehaussées par l'éclat des miracles, faisait que tout le monde voulait le voir et l'entendre, que tous étaient émus dès qu'il paraissait en public et avant même qu'il eût ouvert la bouche. Il y a d'ailleurs dans la parole des Saints une efficacité particulière, parce que l'Esprit de Dieu qui les anime parle plus spécialement par leur bouche.

Tout cela est incontestable; cependant on se tromperait, selon nous, si l'on supposait que la sainteté de notre Missionnaire suffit seule pour expliquer les prodigieux succès de sa carrière apostolique. Il faut en chercher une autre cause dans le genre même de sa prédication. Nous pouvons d'autant plus aisément l'apprécier que ses sermons ont le rare et précieux avantage d'être écrits tels qu'ils étaient débités. Or, n'y cherchez point le cachet du discours académique, à la phrase sonore et limpide : ce qui les distingue, c'est la force et la gradation des arguments, la simplicité et l'énergie du langage, la grandeur des images et des figures; ce qui les distingue encore et surtout, c'est qu'ils offrent tout l'intérêt d'un drame émouvant et plein de vie. Vous y voyez presque toujours l'orateur sacré aux prises avec l'auditeur qu'il veut éclairer, instruire et toucher; il l'étreint dans le cercle de ses raisonnements, écoute ses objections et ses difficultés, qu'il pul-

vérise par ses réponses victorieuses, et ne le lâche enfin qu'après avoir fait couler ses larmes, lui avoir fait demander grâce et prendre une résolution généreuse. Parfois s'il attaque un vice, l'avarice, par exemple, il le personnifie, le fait asseoir sur la sellette, et lui dresse son procès, en lui demandant compte de tous les forfaits dont il est le principe et la cause. Cette forme, variée du reste beaucoup plus que nous ne pouvons l'indiquer ici, offre un tel attrait, que les fidèles à qui il prendrait envie de parcourir les sermons du bienheureux Léonard, y trouveraient, nous en sommes persuadé, une lecture aussi agréable, qu'édifiante et instructive.

Nous le disons donc franchement, parce que nous le disons avec une intime conviction, et que nous nous adressons d'ailleurs à d'honorables confrères dans le sacerdoce qui réformeraient notre jugement, si nous nous trompions : nous croyons qu'il y aurait un immense profit pour tout le monde à se rapprocher de ce genre, à l'imiter autant que le permet la différence des temps et des mœurs. C'est cette pensée qui nous a fait entreprendre le travail que nous publions, et nous y a fait trouver un véritable charme.

Un mot sur cette traduction. Nous nous sommes fait une loi de reproduire fidèlement l'original, tout en donnant à la pensée de l'auteur la tournure dont il nous semble qu'il l'eût revêtue lui-même, s'il se fût exprimé en français. Son style est simple sans trivialité, naturel sans manquer de dignité et d'élévation ; nous avons tâché de lui conserver ce caractère, qui est celui qui convient le mieux à l'éloquence de la chaire.

Certains passages, peu nombreux du reste, accusent

des désordres qui, heureusement, ne se produisent point chez nous, ou trop rarement pour qu'on en fasse mention en chaire. Etait-ce un motif de les supprimer? Nous ne l'avons pas cru. Comme traits de mœurs, ils ne manquent pas d'intérêt pour l'érudit, et d'un autre côté, celui qui voudra faire usage de ces sermons saura bien discerner ce qu'il y a à prendre ou à laisser.

Bien moins encore nous sommes-nous permis de supprimer, d'abréger ou d'affaiblir les exhortations pathétiques, entraînantes, par lesquelles le Bienheureux, vers la fin de chaque sermon, s'efforce d'exciter le repentir dans le cœur de ses auditeurs et de leur inculquer une résolution généreuse et pratique. C'est là un trait qui caractérise son genre de prédication, et qui nous a paru aussi précieux à conserver qu'utile à imiter. Notre saint Missionnaire avait toujours en vue la réforme des mœurs, et il savait que pour l'obtenir il ne suffit pas de plaire, d'instruire, de convaincre même, mais qu'il faut toucher, persuader, émouvoir; il savait aussi que pour le peuple en général, pour les gens simples qui forment toujours le grand nombre, ne dire les choses qu'une fois c'est comme si l'on ne disait rien. Voilà pourquoi il insiste avec tant de force dans ses conclusions, et, ajoutant l'exemple de la pénitence aux plus vives exhortations, va souvent jusqu'à mêler son sang aux larmes de l'auditoire, en se donnant du haut de l'estrade une sanglante discipline.

Nous nous sommes bien gardé enfin de retrancher, soit dans les sermons, soit ailleurs, les textes latins tirés de l'Ecriture, des saints Pères, ou des docteurs de l'Eglise; nous avons, au contraire, pris soin de les

vérifier, au moins les premiers, et d'en indiquer la source au bas de la page ; de plus, nous les traduisons lorsque la liaison ou l'enchaînement du discours le demande, c'est-à-dire lorsqu'ils ne sont pas paraphrasés ou contenus, du moins en substance, dans le contexte.

L'éditeur italien n'indique pas les points ou grandes divisions des sermons, comme on a coutume de le faire; mais il intitule *seconde partie*, celle qui suit la pause que l'orateur faisait d'ordinaire vers les deux tiers de sa prédication ; cette partie répond ordinairement au second ou au troisième point, quelquefois à la conclusion. Nous avons jugé qu'il serait plus régulier, et plus utile en même temps pour le lecteur, de suivre l'usage reçu ; nous indiquons donc les points, et nous marquons par un signe ✝ l'endroit où le Bienheureux laissait reprendre haleine à ses auditeurs.

SERMONS

POUR LE CARÊME.

I

POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

DE LA MORT.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.
Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra.
Homme, souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.
(PAROLES DE L'ÉGLISE).
Ne vous amassez point des trésors ici-bas.
(MATTH. 6, 19).

I. Que l'Eglise, pour guérir les infirmités de l'homme, lui présente des cendres comme premier antidote, et la mort comme premier remède, je le conçois : mais que l'homme, opposant l'opiniâtreté dans le mal à un traitement si énergique, ose mépriser les cendres en face de la mort, et multiplie les désordres d'une vie criminelle, c'est là ce que je ne puis comprendre. A peine l'homme est-il né, qu'il donne dans mille erreurs : il prend pour des trésors ce qui n'est qu'une vile poussière, et pour de la poussière un trésor inestimable; il regarde comme un grand bien le comble de ses maux et de ses infortunes, et comme un grand mal son véritable bien : *Væ qui dicitis malum bonum, et bonum*

malum[1]. L'Evangile et l'Eglise s'unissent de concert pour dissiper ces illusions. L'Evangile le dépouille de ces prétendus biens qu'il regarde comme des trésors : *Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra :* « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre. » L'Eglise répand sur sa tête des cendres qu'il a en horreur comme un véritable mal : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris :* « Homme, souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière. » Mais à les bien considérer, les trésors de l'Evangile et les cendres de l'Eglise, sous des noms différents, expriment les mêmes choses; car les trésors que nous interdit l'Evangile ne sont au fond que des cendres; et les cendres que l'Eglise nous met sur la tête sont de vrais trésors. Toute la différence, c'est que les trésors apparents condamnés par l'Evangile sont des cendres soulevées en l'air, et que les vrais trésors dont l'Eglise nous enrichit, sont des cendres abattues et couchées à terre. Je comprends maintenant en quoi consiste le remède le plus efficace de l'infirmité humaine : il faut confondre cette maudite hypocrisie qui fait paraître bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien ; qui fait passer pour un trésor précieux ce qui n'est que poussière, et pour de la poussière ce qui est un grand trésor. S'il en est ainsi, réveillez-vous, mondains aveugles, et comprenez cette grande vérité que l'Eglise vous enseigne : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulevrem reverteris :* « Souviens-toi, ô homme, que tu n'es que poussière et que tu retourneras en poussière. » — Et afin que vous sachiez une bonne fois discerner les trésors de la poussière, et la poussière des trésors, et profiter du souvenir de la mort pour réprimer les désordres de votre vie, je vous propose, ce matin, deux grandes vérités, lesquelles

(1) *Isa. 5. 20.*

serviront de base à toutes les autres que j'aurai à vous exposer dans le cours de ce carême : à savoir, — la brièveté d'une vie qui n'est qu'une mort continuelle, et dont nous sommes tous assurés, puisque nous sommes tous mortels : *Memento quia pulvis es :* ce sera le premier point. — L'immortalité d'une mort qui ne finit jamais, et à laquelle nous sommes tous exposés, puisque nous sommes tous pécheurs : *Memento quia in pulverem reverteris :* ce sera le second point. — Voilà deux pincées de poussière bien propres à remédier à toutes les infirmités de l'homme. La première, qui est la poussière des vivants, *pulvis es*, en nous montrant la brièveté d'une vie qui disparaît avec la rapidité du vol ou de l'éclair, nous fera mépriser le présent, et reconnaître que ses trésors ne sont que de la cendre. La seconde, qui est la poussière des morts, *et in pulverem reverteris*, en nous montrant le danger d'une mort immortelle, qui ne finit jamais, nous fera mettre en sûreté l'avenir, et nous mettra en possession de la bienheureuse éternité où nous posséderons les trésors véritables. Au moins vous finirez tous par apprendre que la mort est un grand trésor, et que tout le reste n'est qu'un peu de cendre et de poussiere : *Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra.* Commençons.

Mais non, avant de commencer, arrêtons-nous encore. Je m'adresse à vous, auguste Vierge, Mère de Dieu ! Me voici au début de cette station de carême ; comment pourrai-je achever heureusement une course si difficile, si je ne vous ai pour guide ? O Reine incomparable, si du haut du ciel vous voyez que je cherche autre chose ici-bas qu'à gagner des âmes, qui vous sont si chères à vous et à votre divin Fils, ôtez-moi maintenant et la voix et la vie, et accordez à ce peuple béni un ministre fidèle, « qui parle au cœur de Jérusalem[1]. » Que s'il

(1) *Isaï. 40, 2.*

vous plait que je parle, je ne me sens point le courage de commencer avant d'avoir obtenu votre maternelle bénédiction. Bénissez donc, ô Vierge sainte, ma pauvre langue, et bénissez aussi le cœur de tous ceux qui m'écoutent, afin que ma langue parle à leurs cœurs, et leur fasse produire des fruits de vie. Bénissez-moi, ô tendre Mère! bénissez-moi. — Maintenant, avec la bénédiction de Marie, ma mère et ma souveraine, je commencerai sans crainte.

PREMIER POINT.

II. A peine l'homme est-il né qu'il commence à mourir. C'est bien à tort qu'on se plaint qu'une affaire aussi importante que la mort se fasse en un moment. Hélas! on meurt toute la vie, et en mourant on ne finit pas moins de mourir que de vivre. Chose étrange! nous nous inquiétons tous de vivre longtemps, ce qui n'est pas en notre pouvoir, et pour ce qui est de bien vivre, ce qui dépend de nous, nous n'en avons nul souci. Nous regardons tous comme un grand mal la mort du corps, qui passe bien vite; et la mort de l'âme qui ne finit jamais, nous l'appréhendons si peu. Quelle est donc cette folie! La vie du corps, qui est une vie moribonde, une vie qui se meurt continuellement et se résout en un peu de poussière, nous la chérissons comme un trésor inappréciable; et la vie de l'âme qui est le plus grand trésor que nous puissions posséder en cette vie, nous n'en faisons pas plus de cas que d'une vile poussière. C'est donc avec raison, ô sainte Eglise, mère compatissante, que, pour nous faire rentrer en nous-mêmes, vous nous adressez ce matin ces paroles : *Memento, homo, quia pulvis es*, « Homme, souviens-toi que tu es poussière. » — Poussière? me dira quelqu'un. Comment l'Eglise peut-elle m'appeler ainsi? Puisqu'elle reconnaît que je suis homme, *Memento, homo*, comment suis-je

poussière? et si je suis poussière, comment suis-je homme? Certes, cet œil si brillant avec lequel je regarde maintenant, n'est pas de la poussière; cette langue, avec laquelle je parle, n'est pas de la poussière; ce visage florissant n'est pas de la poussière : la poussière ne parle pas, ne sent pas, ne vit pas; je parle, je sens et je vis; je ne suis donc pas poussière. — Illusion! vous dit très-bien l'Eglise : *Pulvis es,* tu es poussière. Le plâtre, quoique revêtu d'un beau vernis, est toujours du plâtre. Si vous prenez le dernier des palefreniers pour le faire étudier ou lui mettre l'épée au côté, et que celui-ci se voyant une belle livrée sur le corps, se mette à faire l'insolent : Misérable, lui direz-vous, tu sens encore l'écurie; oublies-tu qu'il est en mon pouvoir de t'y renvoyer? Et si l'on vous disait qu'il n'est plus palefrenier, ne pourriez-vous pas répondre : S'il ne l'est plus, il l'a été, et il le sera quand je voudrai, puisqu'il dépend de moi, et cela suffit. Voilà précisément ce que Dieu fit entendre à Adam, qui, se voyant orné de science et de grâce, commençait à lever la tête et à se croire plus qu'il n'était, presque un Dieu : *Eritis sicut Dii.* Dieu lui dit : *Pulvis es et in pulverem reverteris.* Souviens-toi que tu es issu de la boue; tu es poussière et tu retourneras en poussière; tu vis d'une vie moribonde qui est une mort continuelle, et pas autre chose qu'un vil amas de cendre.

III. Mais pour confondre notre orgueil, et pour appuyer solidement tout ce discours, il importe que nous comprenions bien que Dieu et l'Eglise ne nous trompent pas, en nous déclarant que, non-seulement nous serons poussière : *in pulverem reverteris*, mais que nous le sommes présentement : *pulvis es.* La raison en est claire : en quelque état que l'homme se trouve, en effet, il est certain qu'il a été poussière, et qu'il doit retourner en poussière. Mais s'il a été poussière et s'il

doit retourner en poussière, il est donc présentement poussière. La conséquence ne vous paraît-elle pas légitime? Attention à ceci. Dieu apparaît à Moïse dans le désert de Madian, et lui dit : Porte à ton peuple la nouvelle de sa prochaine délivrance, et s'il refuse de te croire, dis-lui : Celui qui est, m'a envoyé vers vous : *Qui est, misit me ad vos*[1]. *Celui qui est!* quel est donc ce nom? Moïse n'est-il pas aussi celui qui est, ainsi que Pharaon, ainsi que le peuple vers lequel Moïse est envoyé? Non, répond saint Jérôme; Dieu seul s'appelle *Qui est*, parce qu'il est seul celui qui est; et le saint docteur en trouve la raison dans ces paroles de l'Apocalypse : *Qui est, qui erat, et qui venturus es*[2]. Ce qui est, ce qu'il a été et ce qu'il sera, celui-là est vraiment Celui qui est; et c'est là ce qu'est Dieu. Dieu a été Dieu et sera Dieu, c'est pourquoi on dit que Dieu est celui qui est : *Qui est, qui erat, et qui venturus est*. Mais celui qui n'est pas tout à la fois ce qu'il a été et ce qu'il sera, n'est pas celui qui est; il est seulement ce qu'il a été et ce qu'il sera, et c'est ce que nous sommes. Regardez le passé; qu'étions-nous? Poussière. Regardez l'avenir; que serons-nous? Poussière encore. Si donc nous avons été poussière et si nous devons être poussière, nous sommes poussière encore maintenant. « Qu'est-ce qui a été? dit Salomon. Ce qui sera. Et qu'est-ce qui sera? Ce qui a été. » *Quid est quod fuit? Ipsum quod futurum est. Quid est quod factum est? Ipsum quod faciendum est*[3]. On voit donc le futur dans le passé, et le passé dans le futur. Et le présent où le voit-on? Salomon ne le dit pas; je vous le dirai, moi : Le présent se voit et dans le passé et dans le futur. Qu'est-ce, en effet, que le présent si ce n'est le passé du futur, et le futur du passé. Si donc nous avons été poussière dans le passé et si nous serons poussière

(1) *Exod. 3, 14.* (2) *Apoc. 1, 8.* (3) *Eccle. 1, 9.*

dans le futur, nous sommes poussière dans le présent.

Mais cette raison spéculative et trop métaphysique ne peut être bien comprise de tous. Nous allons donc l'éclaircir et la mettre à la portée des esprits les plus simples. Prenez en main un sablier et regardez-le attentivement; qu'y voyez-vous? En bas, de la poussière qui est déjà tombée; en haut, de la poussière qui ne l'est pas encore, et au milieu, un mince filet de poussière qui tombe d'un cône dans l'autre. Or, ce mince filet c'est notre vie, qui est poussière, puisqu'elle est cette même poussière qui tantôt était en haut et tout à l'heure sera en bas. Elle était et elle sera poussière; par conséquent elle est présentement poussière. Et en effet, Isaïe parle de notre misérable vie comme d'un sablier où la poussière est déjà tombée : *Finitus est pulvis, consummatus est miser, defecit qui conculcabat terram*[1]. Venez tous ici maintenant, et touchez du doigt cette vérité, que notre vie est une vie moribonde, une vie qui ne cesse de mourir et disparaît comme l'éclair, ou plutôt une vie qui est déjà morte en grande partie. Secouez la poussière de votre sablier, et voyez combien il en est déjà tombé. Jeune homme, où est ton enfance? Elle est passée : c'est donc de la poussière déjà tombée. Adulte, où est ta jeunesse? Elle est passée; c'est donc de la poussière déjà tombée. Vieillard, où est ta virilité? Elle est passée; c'est donc de la poussière déjà tombée. Ainsi donc l'enfance est déjà morte en toi, jeune homme; et la jeunesse chez toi, ô homme; et la virilité chez toi, vieillard : donc votre vie n'est pas seulement une vie moribonde, toujours en décadence, mais une vie déjà morte en grande partie. Et vous vivez aussi insouciants que si vous étiez immortels et que vous ne dussiez jamais mourir! Oh! quelle funeste erreur! Bénie soit la

(1) *Isai. 16, 4.*

sainte Eglise qui nous réveille et nous détrompe aujourd'hui par ces paroles : *Memento, homo, quia pulvis es.* Souviens-toi, homme misérable, que tu es poussière. Entendez-le tous : Vous êtes poussière, *Pulvis es.* Homme léger qui, pour quelques louanges en l'air, vous enorgueillissez tant, vous êtes poussière. Femme vaine, qui, pour un peu de fard ou de fraiches couleurs sur le visage, vous pavanez et dressez la tête avec fierté, recueillant les hommages de vos adorateurs jusque dans l'église, comme si vous étiez une grande déesse, vous êtes poussière. Ambitieux, qu'un peu de fumée aveugle au point de vous faire perdre de vue et Dieu, et votre âme, et votre éternité, vous n'êtes que poussière. Homme sensuel, qui adorez votre misérable corps, qui ne vous étudiez qu'à le rassasier des plaisirs les plus sales et les plus honteux, ah ! ouvrez les yeux et étudiez cette courte leçon que vous donne saint Bernard : *Quid fuisti? quid es? quid eris?* Qu'avez-vous été? poussière. Qu'êtes-vous ? poussière. Que serez-vous ? poussière : *Pulvis es.* Vous êtes poussière, et de la poussière tombée en grande partie ; vous êtes un cadavre, vous êtes un peu de terre pourrie. Et c'est précisément ce que signifie le langage mystérieux du prophète Jérémie : *Terra, terra, terra, audi sermonem Domini*[1]. « Terre, terre, terre, écoute la voix du Seigneur. » Saint prophète, à qui parlez-vous? Je parle à l'homme. Et pourquoi l'appeler trois fois terre? Parce que l'homme est vraiment trois fois terre : terre dans son origine, terre dans son être, et terre dans sa fin. Il est terre, si vous considérez le passé ; terre, si vous réfléchissez au présent ; terre, si vous regardez l'avenir. Et avec tant de terre devant les yeux et tant de mort sur le corps, vous ne vous réveillerez pas aujourd'hui ? Et vous continuerez votre vie de

(1) *Jérém. 22, 29.*

péché et de scandale? Vous garderez vos haines, vos rancunes, vos biens mal acquis? et avec la mort rivée dans les os, vous poursuivrez une vie pareille? Pécheurs, avez-vous le sens commun? Est-il possible que vous soyez insensibles à ce point? Tout cela ne suffit-il pas pour vous secouer et vous faire baisser pavillon?

IV. Que signifient donc ces coups de tonnerre qui retentissent dans cette église et se font entendre pour la première fois du haut de cette chaire? Terre et cendre, morts et cadavres! Ne dirait-on pas que le monde est un vrai cimetière? et qu'entre nous et les trépassés, il n'y a aucune différence? Ils sont poussière, nous le sommes aussi, il n'y a donc partout que poussière. — Non; il y a une différence, et je vais vous l'expliquer. Avez-vous jamais observé, par un jour d'été, le vent soulevant la poussière des routes et semblant se jouer avec elle dans les plaines de l'air? Voyez comme cette poussière, animée, pour ainsi dire, par ce souffle impétueux, tantôt s'élève comme une tour, tantôt se déploie comme un pavillon, tantôt s'amoncelle comme un épais nuage, tantôt vient frapper contre le visage des passants; comme elle va de çà, de là, aux portes, aux fenêtres, pénétrant dans la cabane du pauvre et dans le palais du riche, montant jusqu'au faîte des tours les plus hautes, descendant dans les plus humbles vallons, ne s'arrêtant jamais tant que dure le vent qui la soulève, la rabat, la fait tourbillonner ou la répand au large, selon ses caprices. Mais que le vent vienne à tomber, et la poussière tombe aussitôt dans l'endroit où il l'a laissée, dans l'intérieur des maisons où sur le faîte des toits, ou par terre au milieu de la campagne. Qu'est-ce que cette poussière et qu'est-ce que ce vent? La poussière c'est nous : *Pulvis es, terra es.* Le vent c'est notre vie. Le prophète

Job l'a dit: *Ventus est, vita mea*[1]. Le vent se lève, voilà la poussière qui s'élève aussi; le vent s'arrête, voilà la poussière qui tombe. La poussière emportée par le vent ce sont les vivants qui vont, qui viennent, qui entrent, qui sortent. La poussière tombée, ce sont les morts enfouis dans leurs tombes, sur lesquelles vous lisez : « *Hic jacet.* Ci-gît. » Ce qui signifie : « Cette poignée de poussière qui est sous cette pierre s'est levée il y a tant d'années, est restée en l'air durant tant de temps, est arrivée à tel et tel poste, telle et telle dignité; maintenant elle gît ici : » *Hic jacet.* Ainsi vivants et morts, nous ne sommes tous que poussière : les vivants sont de la poussière soulevée par le vent, les morts de la poussière abandonnée par lui. Les vents qui agitent cette poussière sont de deux sortes : le premier est le vent de la vie : *Ventus est vita mea.* Le second est le vent de la fortune qui élève plus haut les uns que les autres. Un beau jour ces deux vents tombent à la fois, et la poussière s'abat aussitôt. *Auferes spiritum eorum*, « Vous leur ôterez le souffle ; » voilà le vent : *Et deficient et in pulverem suum revertentur*[2] ; « ils tomberont et retourneront dans leur poussière. » Voilà ce qui reste de nous. Oh! pauvres mondains! vous êtes bien en effet le jouet des vents. Voyez cet homme parvenu au faîte des grandeurs ; regardez comme tout le monde le respecte, l'applaudit, lui fait la cour : combien de temps cela durera-t-il ? Tant que durera le vent. Et après? Et après, il ne sera plus qu'une poussière foulée aux pieds par ses plus vils valets. Voyez cet autre qui est à la fleur de l'âge, regardez comme il se dilate, comme il déploie toutes ses affections, comme il court à travers les prairies émaillées de fleurs à la recherche de tous les divertissements et s'enivrant des plus impures délices : combien cela

(1) *Job*, 7, 7. (2) *Psal. 203, 29.*

durera-t-il? Tant que durera le vent. Et après? Et après, il tombera et retournera dans sa poussière : *Deficiet et in pulverem revertetur.* Remarquez ce négociant tout engouffré dans les affaires, qui ne songe qu'à amasser des richesses, à gagner de l'argent dont la vie est absorbée par le trafic, les correspondances, les voyages, sans qu'il ait un moment de répit, ni pour l'âme, ni pour l'éternité; oh! quelle poussière agitée! Et combien cela durera-t-il? Tant que durera le vent. Et après? Et après, on le mettra dans une tombe sur laquelle on lira ces mots : *Hic jacet.* « Ci-gît. » O vie mortelle, souffle fugitif, poussière violente, qui tourbillonne dans l'air en formant ces vastes et frivoles desseins de goûts trompeurs, de richesses accumulées, de dignités ambitionnées, de puissance, de renommée, de gloire, de nom immortel après la mort, combien de temps dureras-tu? Combien de temps? Je vais te le dire : autant qu'un souffle de vent qui ne suit ni ordre ni règle : *Ubi vult spirat, et nescis unde veniat, aut quo vadat*[1]. Orgueil humain, comprends-tu maintenant que ta vie est une vie mourante, une vie qui se meurt sans cesse, un vain souffle. Baisse, baisse la tête, et confesse qu'en réalité tu n'es que poussière : *Memento quia pulvis es*, que ta vie n'est qu'un souffle de vent : *Memento quia ventus est vita tua*, et que le Dieu vengeur viendra tout à l'heure t'enlever ce souffle et que tu retourneras en poussière : *Auferes spiritum eorum et in pulverem revertentur.*

V. Or, maintenant, mes pauvres pécheurs, raisonnons un peu. Si nous ne sommes qu'une poignée de poussière, et si notre vie n'est qu'un souffle de vent, serons-nous jamais assez téméraires pour mépriser la sainte loi de Dieu? de ce Dieu « qui peut tuer le corps

(1) *Joan. 3, 8.*

et perdre l'âme : « *Qui potest corpus occidere et animam perdere*[1] ? de ce Dieu qui peut, en un instant, dissiper en l'air notre poussière, et calmer tout à coup le vent si impétueux qui l'agite? de ce Dieu qui peut faire de la cendre de notre corps, et précipiter éternellement en enfer notre pauvre âme? O mes bien-aimés, comment oserez-vous pécher, si vous réfléchissez qu'en péchant vous offensez ce Dieu « qui peut vous tuer? » Il peut vous faire mourir en tout temps, et le matin quand vous vous levez, et le soir quand vous vous couchez et que vous allez vous reposer. *Potest occidere :* il peut vous tuer en tous lieux ! Il peut vous faire mourir tandis que vous vous promenez au jardin, pendant que vous jouez à cette soirée, pendant que vous dansez à ce bal, pendant que vous êtes au lit, pendant que vous vous livrez à cette conversation. *Potest occidere;* il peut vous faire mourir de toutes les manières. Il peut tuer avec une goutte d'eau : c'est ainsi qu'il fit mourir Alexandre dans un banquet. Il peut tuer avec un grain de raisin; c'est ainsi qu'il fit mourir un Fabius en jouant. Il peut tuer avec la piqûre d'un petit animal ; c'est ainsi qu'il fit mourir un Baldus en plaisantant. Il peut tuer avec une bouchée de champignons ; c'est ainsi qu'il fit mourir un Claude en mangeant. Il peut tuer d'un coup d'apoplexie, avec une petite goutte de sang qui s'épanche dans le cerveau, et qui s'élabore peut-être depuis longtemps dans votre corps. Que savez-vous de ce qui se passe au-dedans de vous-même? Ne pourrait-il pas vous arriver comme à ce célèbre capitaine appelé le Caldoro, qui, par un rare bonheur, étant parvenu au milieu des batailles à l'âge de soixante-quinze ans, se promenait fièrement et se félicitait d'être aussi vif et aussi bien portant qu'à vingt-cinq ans; mais il finit bientôt de se

(1) *Matth. 10, 28.*

vanter et de vivre, car frappé d'un accident subit, il tomba mort par terre. Ne pourrait-il pas vous en arriver autant, pécheur? Imitez le saint roi David, qui, considérant la brièveté de la vie, les accidents et les périls sans nombre auxquels elle est exposée, se nourrissait de cendre tous les jours : *Cinerem tamquam panem manducabam*[1]. — Il mangeait la cendre comme le pain. — Oui, parce que de même que le pain est l'aliment le plus commun, qui convient à toutes les complexions; ainsi la cendre, c'est-à-dire, le souvenir de la mort est l'aliment le plus substantiel de l'âme pour la conserver dans la grâce de Dieu : *Cinerem tamquam panem manducabam.*

VI. Mais qui ne sait que la plus grande partie des hommes se trompent en ce point? Non-seulement ils ne veulent pas manger la cendre comme le pain, mais la seule pensée leur en fait horreur. Ils se figurent bien éloigné ce terme qui pourtant est si proche. Aussi, je vous en demande pardon, ô Sage, dans la distribution du temps que vous avez faite pour tous les hommes, vous vous êtes trompé : Vous avez oublié le meilleur, vous avez mentionné le temps de naître, et le temps de mourir, sans faire mention du temps de vivre : *Tempus nascendi, tempus moriendi*[2]. Et le temps de vivre, où est-il? Mettez-le donc aussi, car il faut en tenir compte. *Tempus...* Mais si pendant qu'il écrit, il fuit de sa plume? C'est égal, on le veut absolument : dites donc : *Tempus vivendi.* Mais quel est le temps de la vie, demande saint Augustin, si le temps où l'on vit est celui-là même que l'on retranche de la vie? Quel âge avez-vous? demande le saint. Vingt, trente, quarante ans. Ah! les insensés ! ne dites pas que vous les avez; dites que vous les avez perdus. *Quidquid temporis vivitur,*

(1) *Ps 101, 10.* (2) *Eccle. 3, 2.*

de spatio vivendi demitur. Voyez donc comme vous vous trompez lorsque vous écrivez à cet ami : Nous nous reverrons au printemps prochain, nous nous promènerons ensemble dans ce jardin, dans cette campagne, nous y aurons la comédie et de joyeuses fêtes ; une telle s'y trouvera, la réunion sera des plus charmantes. Malheureux ! il vous arrivera ce qui est arrivé à ce riche de l'Evangile qui, faisant ses calculs en lui-même, se disait : *Habeo multa bona reposita in annos plurimos*[1] « J'ai de grands biens en réserve pour de longues années. » Oui, lui répond saint Cyrille, « tu as de grands biens ; mais de longues années, où pourras-tu les acheter? » *Habes multa bona, sed annos plurimos unde poteris obtinere?* Vous avez des biens, des jardins, des maisons de campagne, des réunions, des parties de plaisir ; mais les années pour jouir de tous ces biens, où les avez-vous ? Je remarque que l'Esprit-Saint, par la bouche du Sage, vous serre de près avec ce *tempus nascendi, tempus moriendi*, et que par cette énigme il vous donne à entendre que la vie n'est autre chose qu'un commencement de mort : *Vitæ principium, mortis exordium.* Ou plutôt, en ne faisant pas même mention de la vie, il veut vous faire comprendre que l'homme qui vit est un défunt animé, un mort qui respire, un cadavre qui sent ; que la vie tout entière en un mot n'est qu'une course, une fuite, un vol, un éclair, une chute précipitée vers la mort. O vie humaine, vie mortelle, vie moribonde, vie trompeuse et fugitive! Souviens-toi donc que tu es poussière : *Memento quia pulvis es.* Je vous le dis à vous, ivrognes ; à vous, orgueilleux ; vous n'êtes que de la poussière soulevée par le vent, et tourbillonnant dans l'air ; mais bientôt vous serez de la poussière abattue : *In pulverem reverteris.*

(1) *Luc, 12, 19.*

SECOND POINT.

VII. Le *memento* que j'ai adressé jusqu'ici aux vivants avec les paroles mêmes de l'Eglise : *Memento, homo, quia pulvis es*, n'est pas ce qui m'épouvante ; j'ai réservé toute ma crainte pour le *memento* que j'ai à adresser aux morts, et qui est renfermé dans ces paroles : *Et in pulverem reverteris*. La première poussière est celle des vivants : *pulvis es*. La seconde est celle des morts : *et in pulverem reverteris*. Aux vivants j'ai rappelé qu'ils sont de la poussière soulevée par le vent et que bientôt ils seront de la poussière abattue. Aux morts je dois rappeler qu'ils sont de la poussière abattue, et que bientôt ils seront de la poussière soulevée. J'ai dit aux vivants : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris :* « Homme, souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. » Pour les morts, je renverse les mots sans renverser la pensée : « Poussière, souviens-toi que tu es homme, et que tu redeviendras homme. » J'ai dit à l'homme : Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière, parce que tu as été poussière et que tu dois retourner en poussière ; maintenant je dis à la poussière : Souviens-toi, poussière, que tu es homme, parce que tu l'as été et que tu dois le redevenir. En effet, raisonnons ici familièrement : ou nous croyons que notre poussière redeviendra homme, ou nous ne le croyons pas. Si tout notre être s'évanouit en se réduisant à un peu de cendre, je n'ai plus rien à dire : à quoi bon les sermons, les carêmes ? Sortons de l'église, car nous ne faisons qu'y perdre le temps. Mais si notre poussière doit ressusciter un jour et redevenir homme, je suis accablé par les choses que j'ai à vous dire. Ah ! mes bien-aimés, ce qui me fait peur, ce n'est pas la poussière du tombeau à laquelle je dois être réduit un jour, mais bien ce que

redeviendra cette poussière. Je ne redoute pas la mort, je redoute l'immortalité; je redoute le danger d'une mort éternelle, qui ne finira jamais. Oh! combien cette vérité est plus importante que la première! Je ne crains pas le jour des cendres, je crains le jour de Pâques, qui me rappelle ma résurrection à une vie ou à une mort éternelle : *Scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum*[1]. « Je sais que mon Rédempteur vit et qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre. » *Je sais*, dit Job, et non pas : *Je crois;* parce que la vérité et la certitude de l'immortalité de l'homme n'appartient pas seulement à la foi, mais aussi à la science : Platon, Aristote et tant d'autres philosophes païens l'ont connue par la science et par la raison naturelle. Et cependant, à parler franchement, si je considère la manière dont nous vivons, je trouve que nous ne vivons ni comme des mortels, ni comme des immortels. Nous ne vivons pas comme des mortels; car nous traitons les choses de cette vie, comme si elle était immortelle : nous ne vivons pas comme des hommes immortels, car nous ne pensons pas plus à la vie éternelle que s'il n'y en avait point. Oh! c'est ici que je me sens enflammé d'un saint zèle, à ne pouvoir m'empêcher de m'écrier de toutes mes forces : Misérables mortels, à quoi pensez-vous? Quelle est donc votre folie? Savez-vous qu'il vous faudra mourir? Savez-vous qu'après la mort vous ressusciterez? Savez-vous qu'une éternité sans fin vous attend? Comment donc ne craignez-vous pas une mort éternelle? une mort qui ne finira jamais? Qui vous a donc ôté le sens commun, mes bien-aimés? A quoi consacrez-vous vos pensées, vos sollicitudes? De quoi s'agit-il ici? Réfléchissez; de quoi s'agit-il? N'est-ce pas de l'âme? et d'une âme qui est à vous ou plutôt

(1) *Job. 19, 25.*

qui est vous-même? et d'une âme qui est unique et immortelle? et d'une âme, dont la perte une fois consommée, est irréparable? Et c'est de cette âme immortelle que vous prenez si peu de soin? « Ah! souvenez-vous, vous dirai-je avec saint Jean Chrysostôme, qu'il s'agit de l'âme; » *Memento quod de anima loqueris.* Exposez votre fortune, votre santé, votre vie, votre honneur et tout le reste, je vous le pardonne; mais l'âme, mais l'âme qui est immortelle, comment l'exposer au péril d'une mort éternelle, d'une mort qui ne finira jamais? Ouvrez les yeux, mes bien-aimés, et que l'exemple récent que je vais vous citer vous serve de frein pour vous retenir sur le bord du précipice.

VIII. Une princesse très-estimable avait un page d'un excellent caractère, et qu'elle aimait à tel point que plusieurs fois elle l'avait honoré du titre de fils. Ce page avait servi à table un matin qu'il y avait un grand nombre d'invités au palais. Son service fini, au lieu d'aller prendre son repas, il se retira dans sa chambre, et se jeta tout habillé sur son lit. Les maîtres étaient occupés à causer après le repas, et les domestiques à manger les restes de ce splendide festin; le pauvre page seul se tordait sur son lit, tourmenté par d'horribles crampes d'estomac. Comme le mal provenait d'humeurs malignes, ainsi qu'on le constata ensuite, ses contorsions ne firent qu'accélérer sa marche, et le malheureux étouffa sans que personne vint à son secours. Quelques heures s'écoulèrent, et comme le page ne paraissait point, un de ses camarades monta à sa chambre; et le voyant étendu sur son lit, les bras pendants, il le secoua, croyant qu'il dormait, mais c'était le sommeil de la mort. Hélas! il est mort, il est mort! crie-t-on dans le palais. La princesse court à la chambre de son page, et voit le pauvre jeune homme âgé de quinze ans, qui, trois heures auparavant, la servait à table; elle le voit

revêtu encore de sa livrée, sans parole et sans vie. A cette vue, la douleur, la compassion, l'épouvante, la crainte de la mort agitent et bouleversent son âme. Dès le lendemain matin, après avoir ordonné beaucoup de prières pour l'âme du défunt, elle fit venir un confesseur des plus accrédités et lui fit sa confession. Le confesseur reconnut à la manière dont elle se confessa, aux sentiments qu'elle exprima, l'émotion extraordinaire que cet accident avait faite sur elle. Il lui dit donc : Je voudrais qu'après avoir communié, vous demandassiez à Dieu ce matin ce qu'il a voulu de vous en vous faisant assister à un pareil spectacle. Je le ferai, répondit-elle. En effet, après avoir communié, elle rentra en elle-même, fit un acte de foi bien vive, et dit à Dieu : Seigneur, que voulez-vous de moi en me donnant un avertissement si terrible? Parlez, Seigneur, car si j'ai été sourde par le passé, il n'en sera plus de même à l'avenir. Elle resta ainsi quelque temps en silence; puis elle entendit une voix intérieure lui dire très-distinctement : je voudrais te voir mieux préparée à la mort que tu ne l'es; quand renonceras-tu à tous ces caprices de ton esprit? Quand réformeras-tu une mise si immodeste? Quand se fera la paix entre toi et moi, qui suis ton Dieu? A quoi te fies-tu? A ta jeunesse? Ton page était plus jeune que toi. A ta santé? Il était plus sain et plus robuste que toi. Attends-tu que quelque longue maladie t'avertisse? Il est mort sans maladie! Si la mort t'avait enlevée comme lui, où serais-tu maintenant avec cette conscience encore chargée de péchés, avec tant de dettes envers Dieu, avec tant de fautes personnelles, et tant d'autres qui sont à ta charge, parce que tu en as été l'occasion? Est-il possible que tu ne craignes point une mort éternelle? Une mort qui ne finira jamais? La princesse saisie de frayeur à cette pensée et pleurant à chaudes larmes, retourna aux pieds de son confesseur, et lui dit : Mon

Père, je ne me relèverai pas que nous ne soyons convenus de ces deux points : le premier est une confession générale bien exacte de toute ma vie ; le second est une regle de vie pour l'avenir. Elle fit l'un et l'autre, et avec tant d'exactitude, que quelques années après, étant avertie qu'elle allait mourir, elle répondit en souriant : Dieu soit loué, il y a déjà tant d'années que j'attends cette nouvelle tous les jours.

IX. Réveillez-vous, mes bien-aimés, et suivez tous l'exemple de cette sage princesse, qui réforma si bien sa vie, que cela lui valut un contentement merveilleux à l'article de la mort ; et permettez que je répète de nouveau : « Poussière, souviens-toi que tu es homme, et que tu redeviendras homme. » Tu as été homme autrefois ; aujourd'hui tombée à terre, tu n'y resteras pas toujours ; la résurrection de la chair te fera encore une fois redevenir homme. Il y a pour toi une autre naissance, une autre vie, un autre monde. *Credis hoc*[1] ? Le croyez-vous, chrétiens ? Et si vous le croyez, pourquoi ne mettez-vous pas en regard l'homme d'un instant que vous êtes avec l'homme éternel que vous serez ? La vie si rapide que vous menez, avec la vie éternelle qui vous attend ? La mort qui passe avec la mort qui ne finit point ? Oh ! je vous en conjure par les entrailles de Jésus-Christ, ne prolongez point votre funeste illusion ; secouez-vous, rentrez en vous-mêmes, ayez pitié, je vous en supplie les mains jointes, ayez pitié de vos pauvres âmes ; et pour commencer ce carême avec fruit, imitez cette princesse, qui, obéissant aux conseils de son confesseur, se recueillit en elle-même, écouta la voix de Dieu, apprit le danger d'une mort éternelle, et fit une conversion exemplaire qui lui adoucit les amertumes de la mort. Pour en venir à la pratique, voici la première grâce

(1) *Jean. 2, 26.*

que je vous demande. Tous les jours du carême assistez avec dévotion à la sainte messe ; ne me refusez pas cela. Pendant la messe, recueillez-vous un peu, et que chacun de vous, seul à seul avec Dieu, médite pendant cette demi-heure sur la mort qui est proche, et sur sa vie passée. Laissez, pendant ce temps, toute autre pratique de piété, et employez ces deux quarts d'heure à bien réfléchir sur ces deux points. Dans le premier, vous vous demanderez : combien et comment ai-je vécu jusqu'ici? Oh! que de sujets de regrets et de larmes vous trouverez là! — Dans le second quart d'heure : combien me reste-t-il à vivre, et comment dois-je vivre à l'avenir? Oh! quelles salutaires résolutions naîtront dans votre cœur! — Je répète : combien et comment ai-je vécu par le passé; voilà pour le premier quart d'heure. Combien de temps me reste-t-il à vivre et comment dois-je vivre désormais, voilà pour le second. Que le carême vous sera profitable si vous vous entretenez tous les jours pendant une demi-heure dans ces grandes pensées! Alors vous comprendrez avec quelle rapidité s'évanouit l'éclair de cette vie trompeuse, en entendant retentir ces paroles : Homme, souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière, et vous mépriserez le présent. Alors aussi vous comprendrez le péril d'une mort qui ne finit point, et vous assurerez l'avenir, frappés par la foudre de cette autre sentence : Poussière, souviens-toi que tu es homme et que tu redeviendras homme. Reposons-nous un peu.

MOTIF DE FAIRE L'AUMONE. — AVIS CONCERNANT LES SERMONS.

X. *Thesaurizate vobis thesauros in cœlo.* « Amassez-vous des trésors dans le ciel. » Les trésors réprouvés par l'Evangile ne sont que cendre ; voulez-vous les convertir

en de véritables trésors, déposez-les dans les mains des pauvres, selon la réponse de saint Laurent à Valérien.

Au reste, peuple bien-aimé, je suis venu vers vous malgré le vent, les neiges, les glaces et mille autres incommodités. Qu'est-ce qui m'amène ici? Le savez-vous? C'est un désir ardent de sauver vos âmes; et je vous proteste que je cherche, non ce qui est à vous, mais vous-mêmes; non mes mérites, mais ceux de Jésus-Christ; » *Non ego quæro vestra, sed vos, non quæ mea sunt, sed quæ Jesu Christi*[1]. C'est une grande entreprise que la mienne, et une grande affaire que la vôtre. Mon devoir à moi c'est de vous indiquer la voie du salut; le vôtre sera d'y marcher. Et quelle affaire pour vous que celle du salut! Mes bien-aimés, il s'agit de sauver une âme, une âme unique, une âme immortelle, une âme dont la perte une fois consommée, est irréparable. Et pour sauver cette âme, quel est le moyen le plus essentiel, le plus ordinaire dont Dieu se serve? C'est la prédication de l'Evangile. Cela suffit pour vous faire comprendre l'obligation stricte, impérieuse qu'il y a pour vous d'assister à tous les sermons. Je dis, à tous, parce que, comme le remarquent de graves auteurs, le salut de l'âme dépend quelquefois d'une lumière, d'une touche intérieure, d'une bonne inspiration reçue; et vous ne pouvez savoir auquel des sermons est attachée cette inspiration efficace qui doit triompher de votre cœur, si c'est aux sermons des jours de fêtes, ou à ceux des autres jours. Par conséquent ceux qui ont un véritable zèle de leur salut comprennent très-bien qu'ils ne peuvent en négliger un seul, sans courir risque de se perdre.

Mais il ne suffit pas de venir au sermon, il faut encore être attentif à ce qui s'y dit. Et remarquez ici que pendant qu'on prêche, il y en a deux qui parlent,

(1) *II Cor. 12, 14.*

Dieu et l'homme, Dieu comme chef et prédicateur principal, l'homme comme son intermédiaire et son ministre; de sorte que toute prédication est un composé d'humain et de divin; deux choses y concourent : la voix de Dieu et la voix de l'homme. La voix de Dieu est la même dans tous les prédicateurs, et pour l'entendre vous devez venir au sermon, parce que c'est elle qui amollit le cœur, qui porte au bien, et qui a la vertu efficace de triompher de l'âme, conformément à cette parole du Psalmiste : *Dabit voci suæ vocem virtutis*[1]. Quant à la voix de l'homme, elle varie selon les prédicateurs; plus élégante, plus riche, plus fleurie chez l'un, elle est rude et sans ornement chez l'autre. Qu'elle soit ce qu'elle voudra, ce n'est toujours, dit saint Paul, qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante : *Æs sonans et cymbalum tinniens*[2]. Or voici pourquoi la plupart ne profitent pas de la prédication; c'est qu'ils y viennent pour entendre la voix de l'homme et non la voix de Dieu, pour faire attention au style, aux raisonnements, aux figures... Que ceux qui viendront à mes sermons ne s'attendent pas à des fleurs : un tronc rude et grossier tel que vous me voyez est incapable d'une belle verdure. Venez donc pour entendre intérieurement la voix de Dieu qui, dans tous les sermons, frappera à la porte de votre cœur, et j'espère de cette manière que vous en tirerez grand profit.

Nous viendrons, mon père, mais à une condition. — Une condition? Quelle est-elle? — C'est que vous ne soyez pas trop long, et que vous laissiez de côté certaines invectives, certaines exagérations... — J'entends; eh bien! je ne compte pas vous tenir plus d'une petite heure à chaque sermon; cependant comme je ne m'en tiens pas exactement à ce que j'ai écrit, si quelquefois l'Esprit de

(1) *Ps. 67, 34.* (2) *I Cor. 13, 1.*

Dieu anime la langue de l'homme, voulez-vous que je lui coupe la parole? Cela ne tournerait ni à votre avantage ni au mien, d'autant plus que l'expérience m'a appris que les choses que Dieu inspire dans la ferveur du discours sont celles qui remportent la victoire. Bref, je veux dire que si parfois je dépasse le terme que je me suis prescrit, ce ne sera que par condescendance à l'Esprit de Dieu qui en disposera de la sorte. Quant aux invectives, sachez que le prophète Isaïe m'ordonne de crier sans cesse; il veut que la langue du prédicateur résonne comme une trompette et non comme la lyre : *Clama, ne cesses, quasi tuba exalta vocem tuam*[1]. Saint Paul, d'un autre côté, me dit : *Argue, obsecra, increpa*[2]; il veut que je sois, non un flatteur, mais un prédicateur, et un prédicateur apostolique, c'est-à-dire qu'il faudra bien que je tonne contre le vice, mais toujours en respectant le coupable. Je dénoncerai, je reprendrai la malice des pécheurs, mais avec ce respect profond qui est dû à un auditoire aussi bienveillant. Ce que vous pouvez attendre de bien de moi, c'est que tout ce que je vous dirai, je le dirai par affection pour vous et avec bonne intention. Vous pourrez dire franchement : Cette année-ci il nous est arrivé un prédicateur qui nous parle en apôtre, simplement, mais avec cour et du fond du cœur; et vous direz vrai. Je ne suis qu'un pauvre religieux, mais je suis homme de parole, et ce que je vous promets, je le tiendrai : Je parlerai avec le cœur sur les lèvres, venez donc, car j'espère que mon Jésus dirigera par sa grâce vers vos cœurs ce qui sortira du mien.

(1) *Isa. 58, 1.* (2) *II Tim. 4, 2.*

†

CONCLUSION.

XI. Mes frères, peu d'hommes se font illusion sur le point essentiel et fondamental, savoir qu'il faut mourir et retourner en poussière ; mais tous se la font sur l'époque. Jeunes et vieux, sains et infirmes, forts et faibles, tous y pensent, et tous meurent plus tôt qu'ils ne pensent : savez-vous pourquoi ? Parce que dans le sablier de leur vie ils ne regardent, ni la poussière qui est tombée, ni celle qui tombe, mais seulement celle qui reste à tomber, et parce qu'ils n'en voient point la fin, ils rêvent une vie très-longue, comme s'ils étaient éternels. Illusion ! illusion ! la poudre qui reste dans notre sablier est fort peu de chose, mes frères, fort peu de chose : *Breves dies hominis*[1]. Mais supposons qu'il y en ait beaucoup, combien de fois n'arrive-t-il pas qu'un petit abîme, une légère esquille se met en travers, et que tout à coup, au moment où on y pense le moins, le sable au beau milieu de sa course s'arrête ? Voilà ce qui nous arrive souvent à nous-mêmes : une humeur qui, à l'improviste, gagne le cœur, une épine qui descend dans le gosier, un accident quelconque arrête le cours de la vie et l'on meurt. L'Evangile nous le fait entendre bien clairement, lorsqu'il nous dit que la mort nous surprendra au moment où nous nous y attendrons le moins : *Qua hora non putatis Filius hominis veniet*[2] ; le Fils de l'homme viendra à l'heure, remarquez bien, *à l'heure ;* si au moins il avait dit *l'année*, ou *le mois*, ou enfin *le jour*, nous serions au moins sûrs d'un jour ; mais non, c'est *à l'heure* où nous n'y pensons pas. C'est au moment où nous nous y attendrons le moins que la mort nous surprendra ; mort

(1) *Job. 14, 5.* (2) *Luc. 12, 40.*

imprévue, mort par conséquent mauvaise et très-mauvaise pour nous, si nous ne sortons pas de notre léthargie. C'est de cette mort imprévue, quoique heureuse, et fortifiée par les sacrements, que fut surpris un jeune homme frais et robuste, un de ceux précisément qui se promettent de longues années de vie. Le cas arriva dans une procession de pénitence, qui se faisait pendant une mission avec un très-grand concours de fidèles vivement émus. On y portait plusieurs étendards déployés, parmi lesquels il y en avait un qui représentait la mort sous une forme gigantesque : d'une main elle abaissait sa faux prête à frapper, et de l'autre elle montrait un sablier qui laissait tomber d'un verre dans l'autre les derniers grains de poussière, avec cette sentence tirée d'Isaïe : *Finitus est pulvis*[1] ; « la poussière est tombée. » Le missionnaire, monté sur une estrade, fit dresser à côté de lui cet étendard, et montrant du doigt à ses auditeurs la mort brandissant sa faux, et le sable prêt à cesser de couler, il développa avec véhémence la pensée suivante : « Mes frères, leur dit-il, lorsque nous entrons dans ce monde, on tourne le sablier de notre vie, et de même qu'il y a des sabliers d'un quart d'heure, d'une demi-heure, d'une heure, de trois, de six heures ; ainsi notre vie est mesurée par des horloges de vingt, de trente, de quarante ans. La mort regarde attentivement quand la poussière sera tombée, et au dernier grain elle frappe son coup et tranche le fil de la vie. Or, qui de vous peut savoir ce qu'il lui reste de poussière à tomber? Ne me dites pas : un tel a soixante ans, et son sablier marche encore. Si tous les sabliers étaient égaux, vous auriez raison ; mais s'il y a des sabliers de peu, et d'autres de beaucoup d'années, pouvez-vous conclure de l'un à l'autre? C'est à vous que je m'adresse, pécheur

(1) *Isa. 16, 4.*

obstiné : où en est l'horloge de votre vie? le savez-vous? Qui sait si nous ne sommes pas au dernier grain de sable? qui le sait?... » Ce jeune homme, qui se trouvait présent à ce discours, prit pour lui ces paroles, s'en alla en baissant la tête, et en se disant à lui-même : sais-je la mesure de ma vie, et combien de poussière il reste à tomber de mon sablier? Et si j'étais à la fin, qu'arriverait-il de moi? Absorbé par cette pensée, il entra dans une église, se prépara à la confession dont il avait grand besoin, puis allant se jeter aux pieds d'un prêtre, non-seulement il se confessa avec une grande exactitude et une vive douleur, mais persuadé qu'il restait dans son sablier peu de poussière à tomber pour achever le cours de son existence, il résolut de changer totalement de vie. Eh bien! mes frères, le pressentiment que Dieu lui donna de la brièveté de sa vie se trouva si vrai, que le jour même où il s'était confessé il mourut.

XII. Permettez-moi d'emprunter ici les paroles de ce fervent missionnaire, et de vous les adresser avec un saint zèle : Pécheurs, mes bien-aimés frères, à quel point en est le sablier de votre vie? Qui sait si pour beaucoup d'entre vous il n'est pas déjà sur la fin? Qui m'assure que parmi vous il n'y en aura pas un qui, avant d'arriver chez lui, tombera mort en route? ou du moins, qui sait si pour beaucoup de ceux qui sont ici, l'horloge de la vie ne s'arrêtera pas avant Pâques? Dans tous les lieux où j'ai prêché le carême, il est mort quelqu'un pendant ce temps, il est donc probable qu'ici encore quelqu'un de vous mourra avant que nous soyons à Pâques. Qui sera-ce? Le savez-vous? Ce sera celui qui s'y attend le moins, qui y pense le moins. Pourquoi donc tarder de faire une bonne et sincère conversion? Ah! permettez que j'embrasse mon Jésus crucifié, et que les cendres sur la tête, le crucifix à la main, j'aille par les places, par les maisons, par les ateliers, que j'entre dans les

lieux où se tiennent ces bandes de desœuvrés, ces cercles et ces réunions où l'on joue et où l'on se querelle, et que là, je leur crie à haute voix : Pénitence, mes frères, pénitence! jeunes gens, laissez-là vos jeux; querelleurs, laissez vos procès; sensuels, renoncez à vos relations criminelles. Plus de folles amours, plus de de bals, plus de soirées, libertins! Plus de miroirs, femmes vaines! Plus de rancunes, vindicatifs! Plus de larcins, plus d'injustices, hommes intéressés! Pénitence, mes bien-aimés, pénitence! Voilà la triste annonce que je vous apporte ce matin avec les paroles de l'Eglise : *Pulvis es, et in pulverem reverteris;* « Vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière. » Vous êtes, à cette heure, de la poussière soulevée, vous serez dans peu de la poussière abattue. Par conséquent, ne tardons pas davantage à nous laver de tant d'obscénités, à déraciner tant de vices, à extirper tant de haines, à pleurer amèrement nos péchés. L'appareil si sombre de cette église réclame de nous des larmes de componction ; les voix suppliantes des prêtres et les cérémonies saintes qui toutes respirent la componction, le repentir, la douleur, tout ne nous invite-t-il pas à pleurer nos iniquités? Prosternés donc aux pieds de ce crucifix, avec la voix d'un cœur contrit, demandons-lui tous humblement pardon. Quoi! vous éprouvez de la répugnance à la faire! Ah! s'il en est ainsi, j'en appelle à ces cendres que vous avez sur votre tête; découvrez-les : ne les vois-je pas répandues également ce matin et sur les têtes chauves et sur les cheveux blonds? jeunes et vieux, n'avez-vous pas tous des cendres sur la tête? Et que vous disent-elles ces cendres? Pénitence, vous disent-elles, mes bien-aimés, pénitence, regrets amers, douleur de vos péchés, larmes de contrition sincères. Ah! mon Dieu, que faisons-nous! Vivrons-nous donc toujours obstinés, toujours endurci dans le mal! Non, mes frères, non : obéissez tous à la

voix de Dieu, frappez-vous la poitrine, et, tournés vers le crucifix, dites-lui tous, les larmes aux yeux : Ah! mon Jésus, le temps de faire pénitence est enfin venu pour moi : ce carême doit être pour moi le commencement d'une vie nouvelle ; je le promets, oui je le promets à vos pieds et avec un cœur contrit. Ah! pécheurs, le dites-vous du fond du cœur? Eh bien! voici Jésus qui vous embrasse, voici Jésus qui vous console, et pour venir à bout de votre dessein, promettez-lui de méditer tous les jours de ce carême, pendant le temps de la messe ces deux points : Combien ai-je vécu, et comment ai-je vécu par le passé? Combien me reste-t-il à vivre, et comment dois-je vivre à l'avenir? Et proposez-vous pour fruit de cette méditation de ne jamais commettre de péché mortel, mais particulièrement pendant ce carême. Voilà, mes bien-aimés frères, la grande grâce que je vous demande ce matin : ne péchez pas dans ces saints jours; regardez tous ce crucifix, promettez tous à Jésus de ne commettre aucun péché pendant ce carême, et vous y réussirez, si vous vous gravez bien dans l'esprit la sentence de l'Eglise : « Homme, souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière; » *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris;* si vous réfléchissez que votre vie est une vie moribonde, qui se dissout insensiblement, et se réduit en cendre. Vous y réussirez surtout, si vous vous imprimez dans le cœur que cette cendre un jour redeviendra homme : « Poussière, souviens-toi que tu es homme et que tu redeviendras homme; » et si vous vous pénétrez du danger d'une mort qui ne finit jamais. Armés de ces deux grandes vérités, vous éprouverez sensiblement que le souvenir de la mort est pour vous un précieux trésor, et que tout le reste n'est qu'un peu de poussière, un peu de cendre.

II

POUR LE JEUDI APRÈS LES CENDRES.

DE LA FOI.

Audiens autem Jesus miratus est, et sequentibus se dixit : Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel.

Jésus l'entendant fut dans l'admiration, et dit à ceux qui le suivaient : En vérité, je vous le dis, je n'ai point trouvé autant de foi en Israël.
(MATTH. 8, 10.)

I. Quel beau panégyrique de la foi tracé par la Sagesse incarnée elle-même! Que toute autre langue se taise et prête une attention silencieuse à l'étonnement dont notre grand Dieu honore la foi d'un idolâtre! O étonnement divin, objet digne de tous les étonnements de l'homme! La sagesse d'un Dieu reste donc stupéfaite à la vue de la foi d'un gentil, et elle en conçoit une joie telle qu'elle en fait l'éloge et se constitue elle-même son panégyriste : *Miratus est Jesus, et dixit : non inveni tantam fidem in Israel.* S'il en est ainsi, que faites-vous, orateurs sacrés, foudres d'éloquence, réformateurs des mœurs, hélas! trop dépravées de nos jours? Si vous voulez réformer le monde, laissez-là toute autre prédication, laissez même tous les sermons que vous aviez intention de faire pendant ce saint temps : réduisez-les tout à un seul sujet, à cette parole si efficace : Foi, foi, foi; et soyez certains que si vous pouvez inspirer aux peuples chrétiens une foi vive et sincère, vous introduirez parmi eux toutes les

vertus, vous en bannirez le vice et vous y ferez refleurir l'antique piété; ce sont les effets que nous admirons dans l'heureux centurion de l'Evangile. Mais comment connaîtrons-nous cette vraie foi? Qui nous assure que la foi que nous professons est la véritable, la seule et unique foi divine, laquelle nous conduit directement à Dieu et nous met en possession du salut éternel? Voici donc ce que nous avons à faire ce matin : examiner en conférence publique, non pas les propositions de la foi, car ce serait faire injure à la foi elle-même, mais si la foi qui les propose est la véritable; et ainsi nous rendrons hommage à la foi; car ne voulant point suivre d'autre foi que la véritable, il est souverainement raisonnable que nous nous assurions de n'être pas trompés par une foi qui soit fausse. En conséquence nous supposerons que nous parlons à un de ces incrédules qui, pour montrer qu'ils savent beaucoup, croient fort peu, ou pour mieux dire ne croient rien, et voyant le monde divisé en tant de sectes, en tant de religions, s'imaginent que le meilleur parti est de vivre sans religion. Permettez donc que je m'applique avec tout le zèle dont je suis capable à convertir cet incrédule, et soyez certains que cette polémique sera pour vous tous pleine d'intérêt et de consolation, puisqu'elle vous fera reconnaître clairement qu'il n'y a pas de nation au monde plus assurée que nous de ne point errer dans sa croyance. Notre-Seigneur, en effet, a entouré sa doctrine, quoique obscure en elle-même, de motifs de crédibilité si nombreux et si évidents, qu'aucun homme raisonnable ne peut volontairement douter des dogmes de notre sainte foi catholique et romaine, sans mériter de passer, ou pour un ignorant qui ne sait pas, ou pour un impie qui ne veut pas savoir. Commençons.

II. Il existe un Dieu. Avez-vous peine à m'accorder cette proposition? Ah! si jamais il se trouvait parmi

vous un athée qui osât faire un geste négatif, qu'il sorte et m'accompagne au fond d'une épaisse forêt. Nous voici arrivés, après avoir cheminé quelque temps, à une prairie délicieuse qui s'étend devant nous; au milieu s'élève un superbe palais; sous le rapport de l'architecture et de la majesté des proportions il peut rivaliser avec le Quirinal de Rome. Quelle magnificence au-dedans et au-dehors! On voit tout autour des statues du marbre le plus fin, des fontaines jaillissantes ornées de figures bizarres et agréables. Si vous entrez, vous êtes ravi à la vue de toutes ces salles où l'or brille de toute part, de ces murs recouverts des plus magnifiques tapis, de ces précieuses peintures, de ces lits dorés, de ces tables garnies de riches porcelaines, de ces superbes écrins, de ces candélabres d'or et d'argent, et de mille objets rares, formant un ensemble charmant et capable de satisfaire le luxe du plus haut personnage. Or, qu'il me dise, de grâce, si, en voyant un si beau palais, il pourrait jamais lui venir en pensée qu'il a poussé de lui-même au sein de cette forêt, comme pousse un champignon; de sorte qu'on pût le regarder comme un jeu de hasard. Il est certain qu'une telle réponse, s'il osait la proférer, ferait sourire même un enfant. Comment donc un homme raisonnable pourrait-il s'imaginer que ce monde si vaste, si beau, si riche, que cet assemblage harmonieux de tant de merveilles qui s'étale tous les jours à nos regards, se soit fait de lui-même ou ne soit qu'un caprice du hasard? Qui ne voit que c'est une vérité évidente par elle-même qu'il y a une intelligence suprême qui a tout coordonné, qui dirige et gouverne tout avec une souveraine sagesse? Il y a donc un Dieu, et s'il y a un Dieu, il doit y avoir une religion qui apprend à connaître et à servir ce grand Dieu, et parmi cette foule de sectes et de religions si différentes dans leurs dogmes et dans leur culte, il doit y en avoir une

seule vraie et légitime, parce que la vérité est une, et que Dieu, l'Etre infiniment bon, infiniment grand, ne peut se complaire dans le faux, ni en approuvant des sectes si contradictoires, se contredire lui-même. Or, nous voici à notre point de départ. Dans la conférence de ce matin, mon intention est de vous montrer qu'entre toutes les sectes du monde, la religion chrétienne, catholique et romaine est la seule vraie et divine ; que toutes les autres sont erronées, fausses et impures, et qu'au lieu de conduire les âmes à Dieu, elles les précipitent à leur éternelle ruine. Vous serez vous-mêmes juges dans cette cause, et vous prononcerez, en finissant, la sentence que quiconque ne se rend pas à une vérité si palpable est, ou un ignorant qui ne sait rien, ou un impie qui ne veut rien savoir.

III. Faites monter sur cette estrade à côté de moi ce satrape qui ne reconnaît d'autres lois que son caprice; et puisqu'il s'agit de foi, je me figure parler à un individu que je ne vois pas. Eh bien; dites-moi : entre toutes les sectes qui florissent présentement dans le monde, laquelle choisiriez-vous si, une fois convaincu de la vérité, vous fussiez contraint de professer une religion quelconque? Que répondez-vous? — La liberté fut toujours l'objet de mes désirs, et je ne veux d'autre loi que celle qui m'est dictée par mes propres penchants. Pourtant, si je devais choisir je voudrais d'abord bien examiner les fondements de chaque religion, en connaître la foi, les moyens, les préceptes, afin de marcher d'un pas sûr. — Très-bien : je suis prêt à vous faire passer en revue toutes les sectes les plus renommées, qui divisent le monde en tant d'opinions diverses, afin que vous soyez libre de choisir. Voici d'abord l'idolâtrie : quoique refoulée aujourd'hui dans un coin, aux extrémités de la terre, il n'en est pas moins vrai qu'autrefois, appuyée sur la vaine sagesse des philosophes,

elle fit grand bruit dans le monde; car les Péripapéticiens, les Platoniciens, les Cyniques, les Stoïciens, les Pythagoriciens, tous se sont accordés à adorer des dieux de métal et de bois, et même des monstres et des êtres privés de raison, comme des chiens, des singes, des chats, et jusqu'à des oignons, et d'autres choses plus dégoûtantes encore. Les préceptes qu'imposait cette religion étaient, selon Théodoret, si barbares, que les Massagètes avaient pour loi de faire cuire leurs parents quand ils étaient vieux, et de les manger en famille dans un festin de joie; les Tibéraniens, de précipiter du haut des tours leurs infirmes; les Hircaniens, de jeter aux corbeaux et aux chiens les cadavres de leurs morts; les Scythes, d'ensevelir avec les maris défunts leurs femmes vivantes, sans parler d'une infinité d'autres superstitions, toutes plus extravagantes les unes que les autres. Que vous en semble? — Je n'ai jamais songé à ployer les genoux devant des pierres; il faudrait être privé de raison, comme sont les statues que ces gens adorent, pour consacrer ses affections à ces fausses et imaginaires divinités. — Vous préférerez donc la secte de Mahomet, qui admet l'existence de Dieu, et lâche la bride aux sens, en promettant à ses adeptes un paradis tout charnel. Le Coran contient divers préceptes : boire du vin et jouer aux échecs, prenez-y garde, sont choses défendues comme des péchés énormes; mais voler, assassiner, avoir quinze ou vingt femmes, sont des actions permises et de bon ton. Je n'ose aller plus loin, et j'aurais honte d'exposer ici certains dogmes dont les brutes elles-mêmes rougiraient. — C'est inutile, mon Père; je connais le proverbe : *Lex Turcarum, lex porcorum*; et quant à moi, j'ai toujours senti une profonde horreur pour une secte aussi indigne, qui conviendrait mieux à des animaux immondes qu'à des hommes raisonnables. — Eh bien!

voici les Rabbins qui, la Bible et le Talmud en main, vous invitent à embrasser leur loi. Il est certain que la vraie religion a fleuri autrefois chez la nation Juive; mais depuis dix-sept siècles on la voit déchue de son antique splendeur, sans royaume, sans sacerdoce, sans gloire aucune; devenue partout l'opprobre des nations et la lie du monde. Qui pourrait dire toutes les absurdités contenues dans leur Talmud? Ils disent que Dieu, dans les trois premières heures de la journée, étudie la loi, et que pendant les trois dernières, il lutte avec le dragon Leviathan; qu'une fois par jour, il entre en colère et qu'alors les crêtes des coqs pâlissent; qu'à une certaine heure, il se retire dans son cabinet pour pleurer, et se frapper à coups de poings, de repentir d'avoir laissé détruire le temple de Jérusalem. Voyez où en est réduit ce peuple qui fut jadis la source des oracles de la sagesse, et qui n'est plus aujourd'hui qu'un troupeau d'ignorants, une sentine de tous les vices et de toutes les superstitions. Que vous semble de cette secte? — Je dis que chaque membre de cette race malheureuse porte sur le front le caractère de la malédiction, et qu'on le reconnaîtrait entre mille; je dis qu'il est visible qu'ils portent sur le corps le châtiment de Dieu, et je m'étonne qu'il s'en trouve encore un seul qui suive cette religion.

IV. Voici enfin Luther et Calvin avec un cortége d'hérésiarques dont ils sont les coryphées, Bucer, Œcolampade, Bèze, Carlostadt, Zwingle, et autres. Oh! quant à ceux-ci, ce sont des hommes de génie, qui ont vu plus loin que les Augustin et les Jérôme, et se sont faits réformateurs des conciles et des saints Pères. Je sais que leur commerce vous plaira, mais il est bon que vous sachiez aussi quelles sont leurs doctrines et leurs maximes infernales. Ils posent d'abord pour principe fondamental que l'homme n'a point de libre arbitre, de sorte que, selon eux, il est semblable à un animal

qui va, la corde au cou, partout où on le mène, parce que ce qu'il fait, il le fait par instinct naturel, et non par une volonté libre. Ils disent que c'est Dieu qui fait pécher les hommes, parce qu'il veut les damner; de sorte qu'ils en font un Dieu plus cruel qu'un bourreau. Ils disent que les bonnes œuvres elles-mêmes sont des péchés, et que celui qui prie ne mérite pas moins l'enfer que celui qui tue son père. Je ne parlerai pas de tant d'autres blasphèmes scandaleux, avec lesquels ils ont bouleversé l'Allemagne, l'Ecosse, l'Angleterre, et presque tout le nord de l'Europe. Si vous leur demandez quels sont les articles de foi, ou ils ne savent que répondre, ou ils s'embarrassent dans leur réponse, parce que leurs croyances varient sans cesse. Ainsi, quelqu'un demandant à un protestant ce qu'il croyait, celui-ci répondit : « L'an passé, en Saxe, on croyait telle chose; mais ce qu'on croira cette année-ci, je ne le sais pas. » Luther et Calvin eux-mêmes, combien de fois n'ont-ils pas changé d'opinion touchant le nombre des sacrements? La Confession d'Augsbourg a déjà été changée trois ou quatre fois, de sorte qu'ils changent de foi comme d'habit. Il n'y a pas de ville, pas de lieu, que dis-je? pas de famille protestante qui ne soit partagée entre plusieurs opinions sur les articles principaux de leur symbole; le père affirme ce que nie le fils, et dans leur aveuglement ils se persuadent pouvoir plaire à Dieu et se sauver avec cette foi altérée, mise en pièce par leur orgueil, façonnée au gré de leurs caprices. Qu'en dites-vous? — Je ne veux pas entrer dans cette tour de Babel, où règne une telle confusion de langage; je sais parfaitement que la vraie foi ne peut être là où il n'y a pas unité de doctrine; car j'ai entendu dire maintes fois : *Unus Deus, una Fides, unum Baptisma;* « Un Dieu, une Foi, un Baptême. » Comment ces hommes peuvent-ils accorder l'unité de doctrine avec la division

en tant de sectes? Les disciples de Luther sont divisés en plus de soixante-dix sectes, ceux de Calvin en un bien plus grand nombre encore.

V. Je me réjouis de trouver en vous de si beaux sentiments. Si vous êtes convaincu que pour vous sauver il faut professer une religion, vous êtes donc des nôtres. Après avoir rejeté toutes les sectes, il ne vous reste que la religion chrétienne, catholique et romaine. C'est donc à celle-ci que vous vous convertissez, c'est à celle-ci que vous consacrez toutes vos affections? — Doucement, de grâce, doucement; vous chantez victoire avant d'avoir commencé la bataille. Il est vrai que cette religion me paraît la plus raisonnable, mais elle est enveloppée de difficultés très-grandes, et je ne me sens pas capable d'admettre beaucoup de mystères. Permettez-moi donc de l'attaquer avec vigueur, afin de mieux comprendre la vérité, et ne manquez pas de votre côté de me donner tous les éclaircissements possibles sur votre religion. Pourquoi donc l'appelle-t-on religion chrétienne? — Eh! ne le savez-vous pas? on l'appelle chrétienne du nom de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, qui l'a instituée. — Mais de quelle manière l'a-t-il établie? quels ont été ses commencements et ses progrès? Dites-moi là-dessus quelque chose de solide : car je ne veux pas disputer, mais raisonner. Il a dû sans doute l'établir par la terreur de son nom, à force de victoires et de conquêtes, et lui donner pour berceau les trônes des monarchies vaincues : n'en est-il pas ainsi? — Ah! il s'en faut bien! Notre-Seigneur Jésus-Christ fut pauvre, et après une vie de peines, de travail et d'épreuves de tout genre, il fut cloué à un gibet entre deux larrons. — Que dites-vous là? — Mais le fait est certain; demandez-le plutôt aux Juifs eux-mêmes, qui vous le diront. — Il avait donc d'abord assemblé une grande armée qui aura vengé sa mort, et porté partout la gloire

de son nom? — Il ne s'était formé que quelques compagnons. — Mais ceux-ci étaient sans doute la fleur de la nation, des hommes d'une haute naissance, d'un sang illustre, qui auront entraîné les peuples par la vertu de leur éloquence et l'autorité de leur nom? — C'est tout le contraire. C'étaient onze pauvres, car le douzième se tourna contre lui, dénués de tout, sans éducation, et pêcheurs pour la plupart. — Mais ils auront su gagner la faveur des princes? ils se seront fait des partisans dans les cours? — Allez donc! ils avaient ordre de ne pas même saluer les personnes qu'ils rencontraient sur leur route : *Neminem per viam salutaveritis*[1], et ils furent si mal vus que presque tous moururent de la main du bourreau. — Et la foi qu'ils prêchaient est restée? — Si elle est restée! vous le voyez. — Peut-être à l'époque où ils se mirent à la promulguer, le monde se trouvait-il sans religion vraie ou fausse, et comme une table rase destinée au premier occupant : la foi chrétienne parut au jour, et comme étant la première, elle prit possession et demeura? — Ah! vous y êtes! Et quel siècle fut plus encombré d'erreurs que celui où notre sainte foi parut dans le monde? Il y avait des forêts de divinités; chaque tronc, chaque pierre était une idole : Rome seule en adorait plus de trente mille, et l'empire romain veillait avec toute la puissance de ses armes à la conservation de ces dieux qu'il avait reçus de l'antiquité. — Il faut donc que la foi chrétienne était la plus commode, et que par suite tous les hommes auront abandonné leur religion pour embrasser celle-là? — La foi chrétienne la plus commode! elle qui veut que l'on croie les choses les plus sublimes aussi fermement que celles que l'on voit; que l'on espère les choses les plus grandes avec autant d'as-

(1) *Luc. 10, 4.*

surance que l'on tient le bien dont on jouit; que l'on fasse les choses les plus difficiles aussi promptement que ce qu'on désire le plus. La foi chrétienne la plus commode! elle qui nous dirige toujours en haut, au rebours de la nature, de nos inclinations, de nos passions, qui exige des hommes une vie d'ange, qui leur demande une si grande innocence de mœurs, une si grande pureté de cœur et d'esprit, une si grande sainteté d'affections, qui nous ordonne d'aimer ceux qui nous haïssent et de rendre le bien pour le mal, qui nous oblige de sacrifier nos biens, notre sang, notre honneur, notre vie, tout en un mot pour un seul article de son symbole. La foi chrétienne la plus commode!... — Mais alors il faut que la nation à laquelle elle fut prêchée d'abord fût bien vertueuse? — Je vous dis le contraire. Elle fut proposée à des hommes vicieux, sensuels, plongés dans les voluptés charnelles, qui faisaient leur dieu de leur ventre, de la chair et des plaisirs. — Mais enfin comment cette religion a-t-elle pris racine? Il se faisait peut-être de grands miracles, n'est-ce pas vrai? or, à vous dire vrai, je n'ai jamais eu beaucoup de foi dans les miracles. — Il s'en faisait pourtant, et par milliers, comme les histoires le racontent, et votre peu de foi ne saurait en affaiblir la valeur. — Je vous dirai : on raconte encore tous les jours des miracles arrivés récemment, tandis que nous n'en voyons jamais aucun; cela me fait douter pareillement de la vérité des anciens; le monde a toujours été singulièrement crédule et menteur tout à la fois : c'est pourquoi je regarde comme une règle de prudence de ne croire que ce qu'on voit. — Oh! mon illustre satrape! ainsi si vous étiez né aveugle, vous auriez nié le soleil en plein jour. Vous ne voulez croire que ce que vous voyez? dit saint Augustin : ne croyez donc pas même aux historiens qui nous racontent ce que nous n'avons

pas vu; avec ce principe vous bouleverserez le monde : *Si quod non vidimus, non credimus, res humanæ perturbantur, commercia funditus evertuntur.* Vous détruisez toute espèce de commerce entre les nations, vous refusez tout crédit aux générations passées, et tout renseignement aux générations futures. Avez-vous vu Corinthe en Grèce, Numance en Espagne, Carthage en Afrique? Non; donc ce sont des fables. Avez-vous connu Alexandre, César, Scipion! Non, donc ce sont des noms inventés par les poètes. — Nullement, me direz-vous, ce sont les historiens qui en parlent. — Mais ne dites-vous pas que l'on ne doit croire que ce qu'on voit? Ce n'est pas tout; voyez-vous les pensées qui vous passent par la tête? Et cependant vous y croyez. — Mais ces pensées, elles sont dans mon esprit; si je ne les vois pas, je les sens. — C'est bien; mais vous croyez une chose que vous ne voyez pas. Allons plus loin : croyez-vous qu'un tel vous veuille du bien ou vous veuille du mal? — Sans doute. — Et pourtant la volonté d'autrui ne peut être perçue par les yeux du corps : *Voluntas oculis corporeis videri non potest.* — Je distingue : elle ne se voit point en elle-même, je l'accorde; elle ne se voit pas dans des effets extérieurs qui sont les indices manifestes de ce qui se passe au dedans de l'âme, je le nie. — Platon ne parlerait pas mieux. Mais, s'il vous plaît, ces indices ne peuvent-ils pas être trompeurs? — Ils peuvent l'être; mais le plus souvent ils ne le sont pas, surtout lorsqu'ils sont continus, uniformes, malgré les différences de temps et de lieu : et dans ce cas, non-seulement j'agis prudemment en croyant et en me fiant à cette volonté que je ne vois pas, mais je serais un insensé d'agir autrement. — Ah! c'est là que je vous attendais : vous imaginez-vous donc, dit saint Augustin, que notre sainte religion n'ait pas des motifs plus que probables, des motifs évidents même,

sur lesquels repose notre croyance? *Multum autem fallitur qui putat non sine ullis de Christo indiciis in Christum credere.* Et puisque vous attaquez les miracles, arrêtons-nous y un instant.

VI. Il est très-vrai que les mystères de la foi sont obscurs; et Dieu, dans sa sagesse, l'a ainsi voulu pour qu'il y eût du mérite à les croire ; mais cette foi obscure, Notre-Seigneur lui a donné un commentaire, une explication si claire, qu'elle dissipe toutes les ombres, et rend les mystères eux-mêmes évidemment croyables. Et cette évidence des motifs de crédibilité est si puissante, que quiconque ne veut pas résister à la lumière et se faire volontairement aveugle, ne peut en aucune façon la nier. Dieu, dans sa bonté, a opéré une infinité de miracles sensibles afin de nous persuader les grandes vérités de la foi. Et d'abord qui ne sait que, surtout dans les choses difficiles, on croit plus facilement à un homme savant et saint, qu'à un homme vicieux et ignorant? Lorsqu'un homme réunit dans sa personne la science jointe à la sainteté, nous lui ouvrons volontiers notre cœur, nous lui accordons toute notre confiance, parce que nous sommes persuadés qu'un tel homme ne veut, ni ne peut nous tromper : il ne le veut pas à cause de sa bonté ; il ne le peut pas à cause de sa science. Or voilà un des miracles les plus évidents en faveur de notre sainte religion. Trouvez-m'en une autre où aient fleuri en tout temps la science et la sainteté de concert, comme elles ont fleuri et ne cessent de fleurir dans la religion catholique romaine. Regardez, je vous prie, quels hommes de choix la divine Providence a suscités pour défendre son Eglise. Mesurez, si vous pouvez, entre tous les docteurs l'inimitable subtilité d'un Augustin, la vaste érudition d'un Jérôme, la puissance de raisonnement d'un Chrysostôme, l'éloquence victorieuse d'un Ambroise, la doctrine toute divine d'un Grégoire-le-

Grand, la profondeur limpide d'un Thomas d'Aquin, l'imperceptible subtilité de Scot, sans parler des Albert, des Basile, des Grégoire de Naziance, des Bonaventure, des Suarez et de cent et de mille autres, qui reçurent sans doute de Dieu la clef de ses secrets et de ses mystères, et furent initiés d'une manière merveilleuse au vrai sens de ses oracles. Je dis merveilleuse : car c'est là un des miracles les plus évidents que nous offre l'Eglise de Dieu, un miracle capable à lui seul de convertir tous les infidèles, que les hommes les plus savants, malgré la diversité des mœurs et du langage, malgré la distance qui les sépare, et ce qui est bien plus encore, malgré la divergence et l'opposition des opinions philosophiques, s'accordent à donner un même sens aux divines Ecritures, quoiqu'elles soient d'ailleurs si profondes, si susceptibles de tant d'interprétations, et que dès qu'il s'agit de la foi, ces hommes ne diffèrent pas d'un iota l'un de l'autre. Que les hérétiques viennent ici, et voient un peu si cette unité de doctrine n'est pas vraiment l'œuvre de Dieu, qui illumine et guide ces intelligences si pénétrantes et leur inspire à toutes la même pensée, les mêmes sentiments. Y a-t-il au monde une philosophie qui puisse ne pas attribuer à une intelligence supérieure et divine un tel accord qui ne s'est jamais vu ailleurs dans la nature? Y a-t-il un esprit raisonnable qui n'arrive à comprendre que c'est Dieu qui a voulu nous assurer, par ce moyen, qu'il n'y a point au monde de nation plus certaine que nous de ne point errer dans sa croyance? Que c'est pour cela qu'il a disposé les choses de telle sorte que les hommes les plus savants, les plus subtils, les plus perspicaces qui aient jamais existé sur la terre, non-seulement embrassent et défendent notre sainte religion, mais en outre soient si unis entre eux en matière de foi, qu'il semble qu'ils n'aient qu'un seul cœur et ne forment tous ensem-

ble qu'une seule intelligence? Concevez-vous un miracle plus grand que celui-là?

VII. Mais qui sait, mon père, si ces docteurs ont cru ce qu'ils ont écrit? Il peut se faire qu'ils aient écrit une chose, et intérieurement en aient cru une autre. — Silence, téméraire, silence! Comment peut-on supposer des écrivains d'une aussi sainte vie, qui, à la pureté de la foi, ont joint l'intégrité des mœurs, et confirmé leurs écrits par leurs œuvres, d'avoir pu croire autre chose que ce qu'ils écrivaient? Mais pour vous fermer la bouche, dites-moi : si ces mêmes écrivains avaient scellé leur foi de leur sang, y aurait-il encore lieu de suspecter leur croyance? Eh bien! sachez qu'une grande partie d'entre eux ont donné leur sang et leur vie pour la foi, preuve manifeste qu'ils croyaient tout ce qu'ils écrivaient. Et me voici arrivé, tout en réfutant votre objection, à célébrer le triomphe des martyrs, miracle bien plus éclatant encore que le premier, pour faire briller la vérité de notre sainte religion. Les martyrs, en effet, ont parlé, non pas du haut des chaires, mais du haut des croix; et il est certain qu'ils ont écrit plus clairement en faveur de la foi avec leur sang, que les docteurs avec l'encre. Oh! quel spectacle prodigieux de voir tant de millions de martyrs s'exposer, avec un courage invincible, au tranchant du glaive, à la rage des bêtes féroces, à la fureur des bourreaux! et des martyrs de tout état, de tout sexe, de toute condition! de tendres enfants, des vierges délicates, des vieillards décrépits, des personnages consulaires, des dames, des princes couronnés! Oh! quels sacrifices riches en victimes! Dans les vallées d'Agaune plus de six mille Thébains; sur le mont Ararat dix mille crucifiés; près de Cologne onze mille vierges; dix-sept mille à Rome en un seul mois; dix-neuf mille à Lyon en un seul jour; vingt mille à Nicomédie le jour de Noël; deux millions en dix ans sous le seul Dioclé-

tien; tous les enfants d'un district; tous les moines d'un monastère, au nombre de cinq cents; tous les habitants d'une ville très-considérable de la Phrygie : oh! quels spectacles dignes du ciel! L'un brûlant de la soif du martyre, passe les mers pour l'obtenir; l'autre, dans une sainte impatience, se fait connaître pour chrétien sans être recherché; celui-ci, exposé aux bêtes, excite leur fureur; celui-là, chargé de chaînes, apostrophe ses juges; un autre insulte à ses bourreaux au milieu des tourments. Ah! grand Dieu! quand on voit un si grand nombre de martyrs que, dans l'espace d'une seule année, on pourrait en compter jusqu'à trente mille par jour; quand on voit une charité aussi ardente, un tel excès d'amour envers Dieu, à qui ils font le sacrifice de leur sang, de leur vie, de tout en un mot, n'est-ce pas un signe assez manifeste de la vérité d'une religion pour laquelle tant de sang est répandu, tant de tourments sont endurés? N'est-on pas forcé de s'écrier que c'est là l'œuvre de Dieu, et une œuvre merveilleuse? *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris*[1].

VIII. Me permettez-vous, père, de dire quelque chose à mon tour? — Sans doute. — Mais ne vous mettez pas en colère. Qui sait si ces martyrs ne sont pas morts par vanité, par parti pris, ou pour quelque autre motif humain, s'immolant à l'amour de la gloire et non à la foi? Les païens, les juifs, les hérétiques comptent aussi quelques-uns des leurs qui se sont voués à la mort pour confirmer leur croyance; vous n'admettez pas pour cela qu'elle soit véritable. — Que cette objection est frivole! D'abord le nombre des martyrs dans les autres religions est si petit, qu'on pourrait les compter sur les cinq doigts, tandis que les nôtres sont innombrables, comme vous l'avez entendu tout à l'heure. Mais ce n'est pas là le point

(1) *Matth. 21, 42.*

capital. Lisez leurs histoires, et vous trouverez que ces prétendus martyrs furent des hommes d'un naturel féroce, ou possédés par quelque furieuse passion, et non de tendres enfants, de faibles vierges, des vieillards usés, ou des personnages marquants, comme une multitude des nôtres. Mais passons encore sur cette considération et faites attention à ceci : ce qui prouve infailliblement la vérité de notre foi, ce n'est pas tant que quelques-uns aient souffert matériellement le martyre en embrassant courageusement la mort ; mais c'est plutôt que la mort n'ait pas voulu recevoir les martyrs de cette foi. Je m'explique : combien de fois n'a-t-on pas vu une sainte lutte entre la mort et nos martyrs, ceux-ci voulant mourir, la mort ne voulant pas les recevoir? Combien de fois les roues qui devaient broyer leurs os n'ont-elles pas volé en éclats à la face des tyrans? Combien de fois les rochers escarpés d'où l'on précipitait les généreux défenseurs de l'Evangile, abandonnant leur dureté naturelle, ne sont-ils pas devenus comme une cire molle, ou comme un doux matelas? Combien de fois les bêtes féroces, adoucies tout à coup, se sont-elles mises à lécher avec respect les pieds de nos martyrs, sans leur faire aucun mal? Que les martyrs voulussent mourir, ce pouvait être quelquefois, comme vous le dites, l'effet d'un sentiment tout humain, de la vaine gloire, ou de quelqu'autre motif semblable ; quoiqu'il paraisse bien difficile à admettre que quelqu'un affronte la mort par vanité, cependant je veux bien vous l'accorder. Mais que la Providence ne voulût pas les laisser mourir, ce ne pouvait être que l'œuvre de Dieu, qui, par ces signes miraculeux, faisait voir que nos martyrs n'étaient pas seulement tels *matériellement*, mais qu'en outre, notez bien ce que je dis, ils l'étaient *formellement*, c'est-à-dire qu'ils enduraient le martyre de bon cœur, étant animés d'une volonté droite, d'une intention pure et sainte, et ne cherchant

que son honneur et sa gloire : et c'est pour cela qu'il les favorisait ainsi. Quelques hérétiques, quelques païens sont morts martyrs; mais avec eux la mort n'a point fait de cérémonies, elle les a acceptés sur-le-champ, et après leur mort on n'a jamais vu aucun signe de leur sainteté. Des nôtres, au contraire, il en est peu qui n'aient rencontré de la résistance; il semblait qu'ils eussent plus à lutter avec la mort qu'avec les bourreaux, avec le ciel qu'avec les tyrans, tant était grand le respect que la mort elle-même portait à ces champions du Christ. Et pour authentiquer leur sainteté, nous voyons que Dieu, après leur mort, les a rendus illustres par une infinité de miracles. Et puisque vous ne croyez que ce que vous voyez, vous pouvez voir de vos propres yeux ce qui se passe tous les jours, savoir que lorsqu'on conduit des possédés à leurs tombeaux, les démons tremblent, et souvent prennent la fuite; bien plus, il suffit parfois d'invoquer leur nom, et si vous ne me croyez pas, faites-en l'essai : allez chercher un possédé, je ne parle pas de certains possédés imaginaires, mais d'un homme qui est véritablement au pouvoir du démon, comme serait, par exemple, un homme grossier et ignorant, qui, sans avoir étudié, parlerait le latin ou d'autres langues à lui inconnues, ou ferait d'autres choses surhumaines, de sorte qu'on ne pût douter de l'intervention du démon. Essayez un peu de lui nommer Mahomet, Ali, Luther, Calvin, et vous verrez comme il se moquera de ces noms : ordonnez-lui ensuite au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et recommandez-le à quelque saint martyr, à saint Venance, saint Ubald, saint Valentin, ou tout autre, et vous verrez dans quel trouble seront jetés ces esprits malins. Une luthérienne convertie m'a assuré, à Rome, que le principal motif qui lui avait fait abjurer l'erreur, c'était qu'ayant avec elle à Cologne une sœur possédée du démon, elle avait prié un ministre calviniste de l'exor-

ciser. Celui-ci essaya, mais il pensa le payer de sa vie; car la possédée se jeta sur lui et voulait à toute fin l'étrangler. On appela ensuite un prêtre catholique; non-seulement le démon resta muet, mais il la quitta peu de temps après, chassé par l'intercession de quelques saints martyrs. Rendez donc hommage à la vérité, avouez que Dieu a environné notre sainte foi de splendeur, si bien que chacun de nous catholiques peut dire avec saint Augustin : « Beaucoup de choses me retiennent justement dans l'Eglise; » *Multa sunt quæ me in Ecclesia justissime tenent*[1].

IX. Avez-vous encore quelque chose à objecter? N'êtes-vous pas convaincu? Ah! obstiné que vous êtes! — C'est ainsi : aussi longtemps que je ne verrai pas quelque grand miracle, bien clair, bien sensible, je ne puis me rendre. Que de choses étranges les magiciens, les prestidigitateurs ne vous font-ils pas voir tous les jours? Je ne serai donc satisfait qu'après avoir vu quelque miracle éclatant qu'on ne puisse attribuer à l'illusion. — Eh bien! soit, dit saint Augustin : ne croyez qu'aux miracles que vous voyez de vos propres yeux, et qui ne sont pas sujets à l'illusion. — Mais doucement, saint Docteur; c'est accorder un peu trop. — Laissez-le faire, reprend saint Thomas; ne croyons qu'à ce que nous voyons de nos propres yeux, et n'est point sujet à l'illusion. — Mais, vénérables saints, si vous n'en faites vous-mêmes, quel miracle voulez-vous que je montre à ce chicanier, qu'il puisse voir de ses yeux, et ne puisse attribuer aux prestiges qu'un enchantement ou aux fascinations de la magie? A moins que nous n'allions au Japon, où la foi encore au berceau a besoin d'être allaitée par des miracles? — Non, non, restons en Italie. Conduisez et incrédule au sommet d'une des plus hautes

(1) *S. Aug. in Ep. Fundam.*

montagnes; faites-lui voir Rome. Voilà Rome : la voyez-vous? — Je la vois. — Croyez-vous qu'à Rome il y ait des chrétiens, voire même le chef de la chrétienté? — Je le crois. — Les provinces contiguës à Rome ne sont-elles pas toutes chrétiennes? — Elles le sont. — Au delà des monts, au delà des mers, dans le monde entier n'y a-t-il pas des chrétiens? — Il y en a; mais c'est probablement le bas peuple, des hommes simples et ignorants? — Non pas : ce sont aussi des savants, des princes, des rois, des empereurs qui adorent le crucifié. Tenez-vous ces choses pour certaines? les croyez-vous? — Oui, assurément : à cet égard je n'ai aucun doute. — Peut-il y avoir ici illusion, enchantement, tour de magie? — Ici non. — Eh bien! voilà le miracle visible qui doit vous convaincre. Voyez si ce ne fut pas un grand miracle que la conversion de Rome, et par conséquent celle du monde entier. C'est bien là un miracle qui se voit avec les yeux et qui est à l'abri de l'illusion. Un pauvre pêcheur, Pierre, entra à Rome, dans cette capitale habitée par plusieurs millions d'hommes, par la plus haute noblesse et par tous les vices. L'empereur Néron avec toute sa cour dit aux Romains : On adorera Jupiter, le père des dieux; on sacrifiera à Mars, on offrira l'encens à Vénus. Et ce pêcheur étranger, ce Juif marchant nu-pieds, que dit-il? Que Jupiter soit jeté au feu, Mars foulé aux pieds, Vénus mise en pièces, et qu'on adore comme vrai Dieu Jésus crucifié! — Qui donc? Cet homme qu'un de nos magistrats a fait mourir par la main du bourreau sur une potence? — Oui, celui-là même; c'est là le vrai Dieu. Oh! réfléchissez-y, je vous en prie. C'est le scandale des Juifs et la folie des nations qui est proposé aux adorations du monde : *Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam*[1].

(1) *I Cor. 1, 23.*

Aussitôt la foi entre en lice, la lutte commence, tous se lèvent contre elle, princes, sujets, peuple, noblesse : on ne saurait dire qui la défend, et pourtant elle se maintient. Elle pénètre dans le palais des empereurs, quelques-uns des principaux courtisans ainsi que des sénateurs se déclarent pour le Crucifié. Néron en est furieux. Rome est inondée de sang ; on fait une horrible boucherie des pauvres chrétiens ; il en meurt par centaines, par milliers, par centaines de mille, par millions. Pierre y est crucifié, Paul y est décapité ; malgré cela la foi ne périt pas. On crie aux armes contre la religion du Christ dans toutes les parties du monde ; toutes les mers sont rougies du sang des chrétiens, tous les glaives en sont teints, toutes les terres en sont abreuvées : les îles, les plages, les campagnes, sont couvertes des cadavres des chrétiens. Le combat continue pendant plusieurs années et plusieurs siècles ; et sans autre moyen humain que la mort de onze millions de martyrs, Rome se rend ; le grand Constantin, la tempête une fois apaisée, cède son trône au Souverain Pontife, successeur de Pierre, et fait de la capitale du monde la métropole de la foi : il plante la croix sur le Capitole, l'adore à genoux, et voit avec bonheur l'univers entier prosterné au pied d'une croix.

X. Or, de deux choses l'une : ou Rome s'est convertie pour avoir vu de grands miracles, comme elle en vit en effet, ou non : dans le premier cas, notre religion est vraie ; car Dieu seul peut faire des miracles et il ne peut en faire pour confirmer une religion fausse, attendu qu'il violerait ainsi lui-même gravement l'ordre de sa providence. Dans le second cas, c'est-à-dire, supposé qu'elle se soit convertie sans miracles, nous dirons que c'est le plus grand de tous les miracles qu'une religion aussi difficile, avec des mystères aussi profonds, ait été embrassée par le monde le plus corrompu, sans miracles

pour en persuader la vérité. Il faudrait alors, en effet, que Dieu eût fait violence à toutes ces intelligences abruties, pour les obliger de croire sans motifs suffisants des choses au-dessus de leur capacité. En vérité, ce serait là le plus grand de tous les miracles, selon le raisonnement de saint Augustin : *Esset omnibus signis mirabilius, si ad credendum tam ardua, ad sperandum tam alta, ad operandum tam difficilia, mundus absque mirabilibus signis inductus fuisset a simplicibus et ignobilibus hominibus.* Voilà donc le miracle des miracles, miracle qui se voit avec les yeux, miracle qui n'est point sujet à l'illusion, miracle qu'on ne peut nier, miracle étonnant, clair, évident : que Rome, que le monde, à la parole de quelques pauvres pêcheurs, se soit humilié au pied de la croix, et ait adoré pour son Dieu un crucifié. Vive donc notre sainte Foi ! Levez la tête, ô Nérons, Trajans, Caligulas, Dioclétiens, Maxences, votre Rome, votre capitale est devenue la capitale de ce Christ que vous avez voulu noyer dans le sang de ses disciples ; votre trône est devenu le trône de cette foi que prêchaient de pauvres pêcheurs. O prodige ! ô prodige !... Anges, chantez : frémissez, démons ; poussez des cris d'allégresse, ô fidèles, et dites avec moi : Vive la croix, vive la foi ! Oui, mes bien-aimés, vive notre sainte foi ! Vive ce Dieu qui a choisi ce qui est plus faible au monde pour confondre ce qu'il y a de plus fort ; *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia*[1]. Quelle part l'industrie humaine a-t-elle eue dans ce glorieux triomphe ? Je suis saisi d'indignation quand on m'objecte que Mahomet a propagé sa secte dans une grande partie du monde ? Comment l'a-t-il fait ? Par l'épée et par la violence, en faisant marcher devant lui la dévastation et la mort. Son œuvre a été tout humaine,

(1) *I Cor. 1, 27.*

ou pour mieux dire, diabolique. Notre sainte religion, au contraire, s'est propagée par l'humilité, par la patience ; elle s'est rendue maîtresse de Rome et du monde en ne versant que son propre sang, et en exerçant les plus héroïques vertus, de sorte qu'il est clair comme le jour que c'est une œuvre toute divine. Qu'avez-vous à répondre à cela, obstiné ? N'en est-ce pas assez pour faire baisser ce front altier? — Ah! mon père, si les empereurs eux-mêmes courbent la tête, que devrai-je faire, moi, misérable? Je suis rendu ; oui, je déteste mon obstination, je baise humblement la croix et j'adore le Crucifié. — Que Dieu soit loué! Cet incrédule est sincèrement converti ; joignons les mains en actions de grâces : que Dieu en soit mille et mille fois béni ! Oh! qui me donnera, mes bien-aimés, de voir le monde entier converti avec lui ! J'ai cherché autrefois à passer chez les infidèles, afin de répandre mon sang pour la foi ; jeune encore, j'ai fait des instances à cet effet près du Souverain Pontife Innocent XII ; par un juste jugement de Dieu, cette grâce m'a été refusée. Mais s'il est permis à un enfant d'être en quelque manière l'imitateur de son père, je m'offre, comme s'est offert mon vénérable père saint François, à rendre le même témoignage que lui à notre sainte foi. En présence du Sultan, il prit l'engagement de se jeter tout vivant dans un brasier ardent, si ce tyran avec ses sujets voulait recevoir le baptême. Eh bien ! je suis prêt à en faire autant : élevez un bûcher, mettez-y le feu, et obtenez-moi la permission des supérieurs, afin d'éviter tout reproche de témérité, et soyez certains que si quelqu'un parmi vous est chancelant dans la foi, je n'hésiterai pas à me précipiter au milieu des flammes pour attester que notre foi est divine. Ah! qui m'accordera de donner ma vie, mon sang, tout ce que je suis pour une foi si auguste ! Grand Dieu, c'est à vous que je m'adresse : comment pourrait-elle

n'être pas vraie, cette foi qui, bien qu'obscure, a été appuyée par vous sur deux évidences des plus claires : l'une positive, c'est qu'elle a tous les signes d'une foi manifestement divine, signes corroborés de preuves irrésistibles ; puisqu'elle n'a d'autre but que de conduire les âmes à vous connaître et à vous aimer. L'autre négative, laquelle consiste en ce qu'elle résout aisément toutes les objections contraires ; de manière à faire voir clairement que toutes les autres sectes n'ont rien de ce qui constitue une religion véritable et que ce sont des sectes diaboliques, parce que toutes tendent à favoriser le libertinage et le relâchement des mœurs. Nous pouvons donc dire à Dieu avec saint Augustin : *Si error est quem credimus, a te decepti sumus.* « Si nous sommes trompés, c'est vous, Seigneur, qui nous avez trompés. » Mais comme vous ne pouvez ni ne voulez nous tromper, il faut conclure (et quelle joie j'en ressens au fond du cœur ! ah ! mes bien-aimés, réjouissez-vous-en aussi, quant à moi, je suis attendri jusqu'aux larmes) il faut conclure, dis-je, qu'il n'y a point de nation au monde plus sûre que nous de ne point errer dans sa croyance. Par conséquent, si, malgré tant de raisons si puissantes et si efficaces, il en est encore dont la foi chancelle, dites que ce sont ou des ignorants qui ne savent pas, ou des hommes corrompus qui ne veulent pas savoir.

†

CONCLUSION.

XI. Il y a un Dieu et une providence : Dieu donc avec sa providence n'a pu permettre qu'il y ait les motifs les plus convaincants de croire vraie une religion qui serait fausse. Il résulte de là que si vous proposez à un philosophe capable et intelligent toutes les raisons que

nous avons développées plus haut, ou il se fera athée et niera l'existence de Dieu, n'ayant pas le courage de subir le joug de sa loi; ou il deviendra catholique. Il n'y a pas de milieu, la vérité est trop évidente. Ajoutez à cela que même les ennemis de notre sainte religion la proclament véritable. Les païens, les idolâtres confessent, par la bouche de Pline, que nous pouvons nous sauver, que la vie des chrétiens est très-sainte. Les hérétiques déclarent que nous pouvons nous sauver : Bèze en fit l'aveu à saint François de Sales. Les Turcs disent que nous pouvons nous sauver, et donnent des louanges infinies à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'ils appellent le grand prophète. Donc, si nous pouvons nous sauver dans cette religion, elle est vraie. Que voulons-nous de plus? Un peu plus d'évidence dans ses motifs de crédibilité, il n'y aurait plus foi, mais science, et ce serait un mal pour nous, car nous perdrions tout le mérite de la foi.

XII. Mais cela suffit-il pour terminer un sermon sur la foi? Mon Dieu! c'est maintenant qu'il faudrait commencer. En effet, mes bien-aimés, croire n'est pas seulement un acte de l'entendement, en tant qu'il est méritoire, la volonté y a sa part; c'est à elle qu'il appartient de captiver l'intelligence sous le joug de la foi; *In captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi*[1]. C'est pourquoi, lorsque la foi est languissante et à demi-éteinte, pour la faire refleurir, il ne suffit pas d'apporter des raisons propres à convaincre l'esprit, mais il faut des motifs pour disposer la volonté. Je m'explique par un exemple tiré de la médecine. Vous faites venir un médecin : Docteur, lui dites-vous, depuis quelques jours, je ne me sens pas bien : j'ai un mal de tête très-violent : en ce moment même où je suis couché, il me

(1) *II Cor. 10, 4.*

semble que cette chambre tourne autour de moi. Sont-ce des vertiges? — Oui, monsieur. — Puis, je ne dors plus; je suis agité : du reste, la tête une fois guérie, je me porte très-bien. — Prenez garde, monsieur; ce mal, si l'on n'y apporte remède, pourrait être fort dangereux : il est nécessaire d'abord de purger l'estomac. — L'estomac! mais ce n'est pas de l'estomac, c'est de la tête seulement que je souffre. — Eh! mon cher monsieur, c'est l'estomac qui envoie ses vapeurs à la tête, et celui-là une fois remis à place, la tête ira bien. — Mais je croyais qu'à l'aide de quelque onction parfumée... — Fi donc! si vous voulez guérir, laissez-vous gouverner. Venons-en à l'application. Il en est qui lâchent parfois des propositions qui sentent plutôt l'hérésie que la doctrine catholique. La religion catholique romaine, dit-on, est la vraie, sans doute; mais je ne puis croire qu'elle veuille nous ôter l'usage de notre raison. Je ne suis pas capable de comprendre certains articles. Au point de vue de la foi, ils sont vrais, j'en conviens; mais... mais, si l'on raisonne un peu... — Voyez-vous? la tête lui tourne. — C'est vrai, mon père; je suis tenté contre la foi; je doute que l'âme soit immortelle; Epicure ne raisonnait pas mal là-dessus. Voulez-vous que je vous fasse un argument *a priori?* — Volontiers, mais confessez-vous d'abord. — Ah! mon père, vous fuyez la difficulté. Je viens vous trouver afin que vous m'ôtiez ce doute contre la foi. — Et moi je vous dis : confessez-vous, quittez cette habitude, brisez cette liaison, réconciliez-vous avec cet ennemi, restituez le bien mal acquis; mettez le cœur à place, et la tête ira bien. Comment est-il possible d'avoir la foi d'un chrétien quand on vit en Epicurien? de croire ce que Dieu veut quand on fait tout le long du jour ce qu'il ne veut pas? Vous avez mal au cœur plutôt qu'à la tête; purgez l'âme de ses vices, et la foi vous sera facile : *Homo sensatus credit legi Dei.*

et lex illi fidelis[1]. — Cependant, mon père, ces doutes sur la foi tourmentent encore plus les bons que les méchants. — Admettons-le; mais comme les bons n'y consentent point, ce trouble intérieur est plutôt pour nous une source de mérite qu'un péché. Au reste, en voici le remède : quand le démon vous propose des difficultés, des répugnances insolubles sur quelque mystère en particulier, arrêtez-vous un instant; détachez votre esprit de la considération de ce mystère, et envisagez la foi, pour ainsi dire, d'un coup d'œil général; vous reconnaîtrez qu'en regard des autres sectes elle est la seule qui porte le cachet de la vérité sur son front; et soudain vous sentirez votre cœur se dilater et vous ferez en vous-même ce raisonnement pratique : Si cette religion est la véritable, tout ce qu'elle propose doit être vrai; par conséquent, à quoi bon me creuser la tête? — Cependant, mon père, le cœur souffre bien quand l'esprit ne trouve pas de raisons qui le satisfassent! — Oh! que oui!... Prenez un brin de paille : sauriez-vous me dire s'il est composé de parties finies ou infinies? Les philosophes ne sont pas encore arrivés à s'accorder sur ce point. Et le vent, d'où vient-il? où va-t-il? comment se forme-t-il? Vous n'en savez rien? Eh bien! si vous ne pouvez comprendre des choses aussi communes, aussi palpables, pourquoi souffririez-vous de ne pouvoir saisir des choses qui dépassent la sphère de votre entendement? Ne voyez-vous pas (remarquez bien ce que je dis) que la difficulté de comprendre ne contribue pas peu à la facilité de croire? Si vous compreniez ces mystères, ce ne serait plus de la foi mais de la science; et par conséquent plus ils sont difficiles à comprendre, plus ils sont faciles à croire. Sainte Thérèse avoue en effet qu'elle croyait avec plus de dévotion et de facilité

(1) *Eccli. 33, 3.*

les mystères les plus difficiles et les plus obscurs que les autres. Mais là n'est pas le mal. Ce qui doit nous affliger, c'est que la plupart croient peu parce qu'ils vivent mal. Ah! mes bien-aimés, être fidèle à Dieu et vivre ennemi de Dieu, voilà ce qui implique contradiction dans les termes; les articles du symbole et les préceptes du décalogue se donnent la main : voulez-vous croire fermement les articles? observez avec exactitude les préceptes. Si donc en commençant je vous criais : la foi, la foi, la foi! permettez que je finisse en disant : les œuvres, les œuvres, les œuvres conformes à la foi, et nous serons sauvés.

III

POUR LE VENDREDI APRÈS LES CENDRES.

DE L'AMOUR DES ENNEMIS.

Audistis quia dictum est antiquis : Odio habebis inimicum tuum ; ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.

Vous savez qu'il a été dit aux anciens : Tu haïras ton ennemi ; mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis. MATTH. 5, 43-44.

I. Voici un Dieu crucifié, qui, faisant de sa croix une chaire, promulgue aujourd'hui, avec toute l'autorité de sa parole et par autant de bouches qu'il a de plaies, une loi d'amour : *Ego autem dico vobis : Diligite;* « Moi je vous dis : Aimez. » Mais, hélas! au lieu de voir l'homme tomber à ses pieds, plein de respect, et baiser la main qui lui présente les tables de cette loi céleste, je le vois, au contraire, non sans horreur, prosterné devant une idole infâme qui lui impose des préceptes de haine et de vengeance : *Odio habebis inimicum tuum.* Cette idole, c'est celle de l'honneur, laquelle, élevant son trône en face même de Jésus crucifié, fait valoir une prescription immémoriale en faveur de cette loi barbare, et se glorifie de se voir courtisée et obéie par une foule d'hommes, qui se prosternent à ses pieds, résolus à maintenir ses droits, en haïssant à mort quiconque les viole. Je me sens pressé, à l'exemple de Moïse, qui, descendant de la montagne avec les tables de la loi, et voyant le peuple aveuglé adorer un veau d'or, s'en-

flamma d'un saint zèle, et appelant sur ces cœurs endurcis les foudres du ciel, brisa contre le rocher les tables de la loi, et dans sa juste indignation, jeta au feu idole, autel et victimes, sous les yeux de ces incrédules terrifiés : je me sens pressé, dis-je, moi aussi, à la vue de l'affront fait à mon Dieu, de me tourner vers ce crucifix, et de lui dire : Des foudres, mon Dieu ! des foudres et des éclairs, et non des lois, si vous voulez être obéi. Ah ! je ne sais ce qui me retient; j'aurais envie de jeter à terre l'Evangile qui, promulgué chaque année du haut des chaires, trouve encore tant de rebelles. Qu'il vaudrait bien mieux, ô mon Dieu ! que ce texte de l'Evangile : *Ego autem dico vobis : Diligite*, fermé par autant de sceaux que le livre que vit saint Jean dans l'Apocalypse, fût mis de côté et qu'il n'en fût plus question ! Et pourtant vous nous imposez d'intimer chaque année ce précepte, que nos chrétiens eux-mêmes regardent comme une honte et un déshonneur. Avertissez-les, me dit Jésus, que c'est moi qui l'ordonne et le veux ainsi : Aimez vos ennemis : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.* — Oui, Seigneur; mais l'idole de l'honneur leur tient un autre langage : *Odio habebis inimicum tuum;* « Tu haïras ton ennemi, » et ils aiment mieux lui obéir qu'à vous. — Dites-leur donc qu'ils prennent exemple sur moi, et que s'ils pardonnent je leur pardonnerai : *Si enim dimiseritis hominibus peccata eorum, dimittet et vobis Pater cœlestis delicta vestra*[1]. — C'est là sans doute une magnifique promesse, mais ils n'en tiennent nul compte. — Eh bien ! menacez-les de ma colère : *Judicium enim sine misericordia illi qui non fecit misericordiam*[2]; « Jugement sans miséricorde à celui qui n'a pas fait miséricorde. » — Oh ! c'est un châtiment bien terrible !

(1) *Matth. 6, 14.* (2) *Jacob. 2, 13.*

et cependant ils n'en font pas de cas. — Pas tant de répliques; obéissez et dites-leur : *Ego autem dico vobis: Diligite inimicos vestros;* « Aimez vos ennemis. » — Me voici prêt à vous obéir, Seigneur; et si je n'imite pas le zèle excessif de Moïse en jetant à terre les tables de la loi, vous du moins imitez-le, en brisant la pierre de ces cœurs endurcis dans la haine et les rancunes. Pour frapper plus sûrement, — j'allèguérai l'autorité du précepte : *Ego autem dico vobis;* ce sera le premier point; — l'efficacité de l'exemple : *Dimittet et vobis Pater cœlestis,* « le Père céleste vous pardonnera aussi; » ce sera le second; — enfin la sévérité du châtiment : *Judicium sine misericordia,* « un jugement sans miséricorde; » et ce sera le troisième point. — J'espère que du rocher de ce cœur vindicatif ainsi battu par le triple coup et du précepte, et de l'exemple, et du châtiment, nous ferons jaillir, non des étincelles de colère, mais des larmes de componction. Commençons

PREMIER POINT.

II. Avant d'aller plus loin, il faut que je vous confie un secret, et que je vous demande un conseil. Entre nous, j'ai été gravement offensé par une personne de basse naissance et de mauvaise vie, sans que je lui aie jamais fait aucun déplaisir; elle m'a persécuté à mort, elle m'a outragé, diffamé. Or, voici le conseil que je vous demande : A dire vrai, je voudrais l'expédier, et déposant pour un moment ce saint habit, prendre une épée et laver dans son sang l'outrage fait à mon honneur : que me conseillez-vous? — Oh! mon père, que dites-vous là? Un prêtre! un religieux! un prédicateur apostolique comme vous, tirer une vengeance aussi sanglante et aussi scandaleuse tout à la fois? Est-ce donc là le sermon sur le pardon des injures que vous allez nous

faire ce matin? — Eh! doucement, doucement. Un prêtre, un religieux, qu'est-ce que cela fait? Je vous donnerai à lire mes Constitutions : si vous y trouvez un seul article qui m'enjoigne de pardonner à mes ennemis, j'inclinerai la tête et je pardonnerai; mais s'il ne s'en trouve pas, pourquoi tant faire les scrupuleux, alors qu'étant homme comme vous, je suis agité des mêmes sentiments qui vous dominent? — Enfin, mon père, la loi du pardon est consignée dans l'Evangile! — Dans l'Evangile! vous avez la franchise de me le dire? Mais l'Evangile à qui s'adresse-t-il? Ne s'adresse-t-il qu'à moi, ou s'adresse-t-il aussi à vous? Ne s'adresse-t-il qu'aux religieux, aux religieuses, aux prêtres, ou bien à tous les fidèles? S'il s'adresse à tous, s'il commande à tous, pourquoi devrais-je obéir avec soumission, tandis que vous résistez avec opiniâtreté? Ce serait une vaine excuse de dire que pour vous le précepte est trop difficile. Je vous l'accorde et n'ai rien à y opposer : je dirai même qu'il est très-difficile; je sais que l'injure à peine reçue, toutes les puissances de l'âme, tous les sens, tous les esprits vitaux se soulèvent, et qu'un soufre brûlant plutôt que du sang court dans les veines; je sais que pardonner est un martyre d'autant plus pénible qu'il est plus caché, comme le dit saint Grégoire : *Mori a persequente, martyrium in aperto opere est; sed odientem diligere, martyrium in occulta operatione est.* Où êtes-vous donc, pauvres mères, vous qui vous êtes vu ravir un fils si cher, l'unique fruit de vos entrailles? Où êtes-vous, pauvres orphelins, vous qui avez vu égorger ce père si dévoué, qui était le soutien de votre vie? Vous tous en un mot qui avez reçu de vos ennemis ces affronts si sanglants, ces dommages si sensibles, soit dans votre fortune, votre vie, votre honneur, soit en paroles ou en actions, soit en public ou en secret, écoutez-moi bien : Je vous plains sincèrement et sans

flatterie ; on ne peut en disconvenir, vous avez à dévorer une peine bien amère ; vous avez à marcher contre le courant du monde et du sang qui demande vengeance ; il vous faut étouffer au pied du crucifix les sentiments les plus vifs de la nature pour pardonner à un homme qui est peut-être un traître, un perfide, un infâme, qui se vantera de votre indulgence et en abusera. Mais pourtant que vous dirai-je? Ce que vous m'aviez dit vous-mêmes. Voulez-vous vous sauver ? il faut que vous pardonniez. Et pourquoi? Parce que l'Evangile le dit, parce que Dieu le veut ainsi, qu'il l'entend et le commande ainsi : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.*

III. Comment! vous tournez la tête en entendant de tels préceptes? Mais quel est celui qui commande? qui vous l'impose ce précepte d'amour? Le savez-vous? C'est la sagesse infinie d'un Dieu qui ne peut se tromper, ni nous tromper ; c'est la souveraine bonté de votre éternel bienfaiteur ; c'est la Majesté infinie de votre Maître suprême. Oui, c'est moi, dit ce grand Dieu, c'est moi qui commande : *Ego dico,* moi qui suis l'Ange du grand Conseil, l'auteur de la nature et de la grâce, l'architecte de l'univers. *Ego,* c'est moi, l'être infiniment sage, qui approuve cette loi, qui porte ce décret immuable ; c'est moi, le tout-puissant, qui en veux l'exécution : *Ego dico vobis.* Vindicatif, où es-tu ? baisse la tête ; car, lorsque Dieu commande, il veut être obéi même par les roches fumantes et les volcans, et il faut qu'ils engloutissent leurs flammes dans leurs flancs ; il veut être obéi par les cieux, et il faut qu'ils volent en éclats ; il veut être obéi par le soleil, et il faut qu'il s'éclipse ; il veut être obéi par les démons, et il faut qu'ils tremblent d'effroi. Toi seul tu aurais le front de résister à l'ordre de Dieu? Et qui es-tu, misérable, toi qui ne veux pas pardonner, qui refuses de saluer ton prochain, qui ma-

chines cette vengeance? Qui es-tu? Un ver de terre; tu portes sur le front la marque des esclaves de Satan, et tu oses te révolter contre un Dieu? Comment ne rougis-tu pas en voyant toutes les créatures si obéissantes à leur Créateur, et toi seul si rebelle? Les vents, les mers, les fleuves, les bêtes féroces, les tempêtes, qui, au moindre signe du Tout-Puissant, calment leurs fureurs, ne sont-ce pas là autant de reproches à ton adresse, ô vindicatif, qui ne veux pas courber ce front altier et l'humilier sous le commandement d'un Dieu? Je trouve dans l'Evangile deux circonstances, où Dieu a engagé d'une manière aussi formelle l'autorité de sa divine parole : dans la première, il s'adresse au démon : « Esprit sourd et muet, je te l'ordonne : Sors de lui : » *Surde et mute spiritus, ego præcipio tibi : Exi ab eo.* Dans la seconde, il s'adresse à l'homme : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros;* « Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis. » Et, chose étrange! le démon obéit, et l'homme n'obéit pas! quel désordre! Les cieux obéissent, le soleil obéit, la terre obéit, la mer obéit, les démons obéissent, les vents obéissent, et l'homme n'obéit pas? « Les tempêtes, s'écrie saint Jérôme, exécutent la parole de Dieu, et toi tu ne l'écoutes pas? » *Tempestates verbum Dei faciunt, et tu non facis?* Oui, il n'y a que toi, vindicatif, qui sois rebelle et obstiné!

IV. Mais, mon père, soyez moins sévère; si nous ne pardonnons pas, si nous n'obéissons pas, nous autres séculiers, à ce précepte-là, ce n'est pas sans raison. — Et quelle raison peut-il y avoir contre la raison éternelle de Dieu? Mais enfin expliquez-vous, vindicatifs; je suis prêt à vous entendre. — Eh bien! puisqu'il le faut, je le dirai : En premier lieu, ce précepte présente des difficultés insurmontables : il est contraire aux lois de la nature et du monde; or, la grâce ne doit point détruire la

nature, ni l'eau du baptême éteindre les ardeurs d'un cœur généreux; prétendez-vous donc que pour être ami de mes ennemis je doive être ennemi de moi-même? que je loue qui me blâme? que je baise qui me trahit? que je présente une tasse de lait à qui me présente du poison? N'est-ce pas là renverser toutes les lois? Et pour vous convaincre que la loi de la vengeance est une loi de la nature, faisons un essai : approchez d'un meurtrier le corps de celui qu'il a tué et vous verrez, chose vraiment étonnante, le sang bouillir dans ce cadavre glacé, et sortir de ses veines, comme brûlant de se venger de son ennemi présent, et le poursuivant encore de son ressentiment; et vous voulez étouffer dans les vivants l'indignation qui survit même dans les morts? Vous voulez que moi homme du monde et vivant au milieu du monde, je foule aux pieds toutes les lois du monde? N'est-ce pas le monde qui déclare infâme et lâche quiconque ne lave pas dans le sang de son ennemi les taches qui ternissent l'éclat de son honneur? Soyez sûr que tout homme qui a horreur de la lâcheté et de l'infamie, qui se fait gloire de son courage et tient à sa réputation, ne peut agir autrement. — Taisez-vous, de grâce, taisez-vous; car en vérité vous êtes plus païen que chrétien ; vous le prouvez par vos actions, par vos paroles, par toute votre conduite. Comment! la loi de la vengeance est une loi de la nature? Quelle loi de la nature! loi barbare, qui régit les Troglodites, les Lestrigons, les Antropophages, dont la fureur n'est assouvie que lorsqu'ils se sont servis du crâne de leurs ennemis en guise de coupe; loi brutale, bonne pour les lions, les tigres et les panthères, qui remplissent les forêts de carnage; loi sacrilége et anathématisée, qui a renversé tant de familles, ruiné tant de maisons, ensanglanté si souvent les places publiques, et introduit avec le duel le paganisme chez les nations chrétiennes; loi qui est cause que tant de cadavres sont

jetés dans les cloaques comme des bêtes, et que tant d'âmes sont précipitées en enfer. Et cette loi détestable doit avoir le pas sur la loi sainte de Dieu? Puis, me dites-vous, le monde prescrit le contraire; et quel est donc ce monde que vous craignez tant? Qu'entendez-vous par le monde? Si vous voulez vous conformer à l'avis du monde, je suppose que vous cherchez l'avis des plus sages, des plus instruits, des plus discrets, et que vous n'entendez pas restreindre le monde à trois ou quatre cerveaux dérangés, hommes essentiellement mauvais et adonnés au vice; car ce serait faire l'outrage le plus horrible à Jésus-Christ que de lui préférer, non-seulement le monde, mais le monde le plus vil, le plus abject dans ses sentiments. Or, si par le monde vous entendez les plus sages, qui ne sait que le monde aussi préconise le pardon des injures comme l'action la plus héroïque et la plus digne de gloire? Jules César ne se plaignit-il pas de ce que Caton, en se donnant la mort, lui eût ôté l'occasion de pardonner, et par là même lui eût ravi la meilleure part de son triomphe? César-Auguste n'instituа-t-il pas pour héritiers, par son testament, ses plus mortels ennemis? Adrien, devenu empereur, ne dit-il pas à un de ses ennemis que son élévation à l'empire lui faisait un devoir de lui pardonner? *Imperator factus sum, evasisti.* Or, je vous le demande : ces personnages si fameux sont-ils devenus infâmes en pardonnant? Mais laissons-là ces exemples profanes. Appellerez-vous infâme un Basile, un Grégoire de Nazianze, un Athanase, un Chrysostôme, qui répondirent par des bienfaits aux injures de leurs ennemis? Appellerez-vous infâme un Antoine qui fournit longtemps à la subsistance d'un traître, lequel avait conspiré contre sa vie? Appellerez-vous infâme un Acace, évêque, qui alla jusqu'à faire fondre les vases sacrés pour nourrir ses calomniateurs? Appellerez-vous infâme un Léon, un Zacharie, un Alexandre,

papes, qui promurent aux plus hautes dignités leurs propres persécuteurs? Que dites-vous? que répondez-vous? auriez-vous l'impudence de soutenir qu'à entendre par le monde le commun des hommes, on doit au jugement du monde, c'est-à-dire de la généralité des hommes, tenir tous ces illustres personnages pour infâmes? Oh! alors, alors, je ne pourrais m'empêcher de m'écrier : Bienheureuse infamie! Où trouverez-vous, en effet, une gloire comparable à une pareille infamie? Soyez fiers, si vous le voulez, de vos Abimelech, de vos Roboam, qui furent des prodiges de dureté, peu m'importe : pour moi, j'aime mieux être infâme avec tous ces grands hommes que j'ai cités comme des modèles de mansuétude. Après tout, je sais que « ce qui est sublime aux yeux des hommes est abominable devant Dieu » : *Quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum*[1]. Monde aveugle! voyez pour quoi vont se perdre tant de gens qui mettent leur gloire à souiller leurs mains du sang de leurs ennemis; gardez-la pour vous cette gloire qui n'est qu'abomination aux yeux de Dieu; quant à moi, je veux être infâme; oui, oui, je veux être plus vil que je ne l'ai encore été, pourvu que je le sois avec les disciples de Jésus-Christ mon maître : *Vilior fiam, plusquam factus sum*[2].

V. Mais ce qui me perce surtout le cœur, ce qui m'afflige et me désole le plus, c'est que vous ne craignez cette infamie que lorsque le Fils de Dieu vous commande quelque chose. Approchez donc tous, vindicatifs; car je veux aujourd'hui, non-seulement vous persuader par la raison, mais vous convaincre par l'évidence. Si un personnage considérable, un prince vous fait venir et vous demande que par égard pour lui vous pardonniez à tel ou tel, vous faisant entendre qu'autrement vous auriez à vous en repentir, ne pardonneriez-vous pas? — Oui,

(1) *Luc. 16, 15.* (2) *II Reg. 6, 22.*

mon père. — Si votre ennemi vous fait dire que, moyennant remise de l'injure qu'il vous a faite, il tient à votre disposition cent louis en compensation du dommage qu'il peut vous avoir causé, ne lui pardonneriez-vous pas? — Oui, mon père. — Que telle ou telle dame, bien plus, que telle créature qu'on rougirait de nommer vous dise : Ou vous allez pardonner, ou vous ne paraîtrez plus en ma présence; ne pardonneriez-vous pas? — Oui, mon père. — Ainsi, on pardonne par crainte d'un homme puissant; on pardonne par intérêt; on pardonne pour plaire à une furie, et pour l'amour de Dieu on refuse de pardonner. L'infamie ne consiste donc pas précisément à pardonner, mais à pardonner pour l'amour de Dieu, à pardonner parce que Dieu commande le pardon. Oh! quel blasphème! Et pourtant il en est ainsi d'après vous. Vainement direz-vous pour excuse que vous réputez une infamie et un déshonneur, non de pardonner pour l'amour de Dieu, mais uniquement de pardonner pour l'amour du prochain. Cette excuse n'a aucune valeur, et je le prouve par la doctrine du docteur angélique, qui ne distingue point entre la charité envers Dieu et la charité envers le prochain; c'est une seule et même habitude ou vertu; or, pardonner pour l'amour du prochain n'est autre chose au fond qu'aimer le prochain, et pardonner pour l'amour de Dieu n'est autre chose qu'aimer Dieu : il s'ensuit donc, d'après les principes de saint Thomas d'Aquin, que si c'est une bassesse et une infamie d'aimer le prochain en lui pardonnant, c'en est une aussi d'aimer Dieu en pardonnant au prochain pour l'amour de Dieu; la plus héroïque de toutes les vertus sera donc une bassesse. Saint Augustin l'a dit : « Si l'amour du prochain est une chose vile, l'amour de Dieu l'est aussi » : *Si vilis est amor proximi, vilis est amor Dei.* Pouvez-vous répondre à cet argument, vindicatifs? Que dites-vous! N'apercevez-vous pas encore le précipice où vous

entraînent vos passions, et les horribles blasphèmes qu'elles vous font dévorer, puisqu'elles vont jusqu'à vous faire croire que c'est une infamie d'aimer Dieu? O montagnes, vous ne vous brisez pas de douleur! Ah! laissez-moi me tourner vers ce crucifix et lui dire : Que faites-vous, ô mon Jésus, sur cette croix? Vous fondez en larmes, et en larmes de sang, à force de supplier le Père éternel de pardonner aux hommes, et vous-même, pour l'amour de votre Père, vous pardonnez à vos ennemis. Oh! quelle folie! Ne faites pas cela, ô mon Jésus, ne faites pas cela; descendez de cette croix, jetez ces clous qui vous y attachent; il est indigne de vous de pardonner; c'est une action trop infâme; car si pardonner est une infamie dans l'homme, que sera-ce dans un Dieu, dont la noblesse et la dignité surpasse infiniment celle de l'homme. Or, s'il en est ainsi, trêve de paix et de pardon, mon Dieu; des foudres, des éclairs, des châtiments, des calamités, voilà ce qu'il faut pour ces endurcis. Eh quoi! vous vous rendriez infâme à cause d'eux? Ils le méritent bien! abandonnez-les plutôt à leur malheureux sort, et s'ils tombent en enfer, tant pis pour eux. Malheur à vous, vindicatifs, si Dieu suivait vos maximes! malheur à vous; il n'y aurait plus de paradis pour vous, parce qu'il n'y aurait plus pour vous de pardon.

VI. Si vous êtes convaincus que c'est une chose par trop horrible de ne point pardonner pour l'amour de Dieu, et par la raison qu'il le commande, pourquoi donc ne pardonnez-vous pas? Qui vous empêche de le faire? Au moins faites-moi comprendre ce que vous trouvez de mal à pardonner pour l'amour de Dieu? Croiriez-vous par hasard que Dieu ne puisse ou ne veuille vous récompenser aussi bien que pourrait le faire un prince, un grand du monde, si vous pardonniez pour l'amour de lui? Vous imaginez-vous qu'un crucifié, attaché nu sur

la croix, n'a pas le moyen de répondre à votre générosité? Ah! les insensés! Cet aimable Sauveur pouvait-il rien vous promettre de plus précieux que la qualité d'enfant de Dieu? « Aimez vos ennemis pour que vous soyez les enfants de votre Père céleste; » *Diligite inimicos vestros, ut sitis filii Patris vestri.* Pouvait-il vous élever plus haut qu'en vous plaçant sur son trône même, uniquement pour avoir pardonné à vos ennemis? Pourquoi donc ne pardonnez-vous pas? — Tout cela est bon, ce sont de belles raisons, mais elles n'empêcheront point le monde de parler. Que dira-t-on si je pardonne? — Ce qu'on dira? Les anges vous exalteront jusqu'aux nues, les hommes sages feront l'éloge de votre vertu; quant aux méchants, qu'ils disent ce qu'ils voudront. Maudit *qu'en dira-t-on*, que d'âmes il perd! Voyez cependant sur la montagne ce jeune homme beau, aimable, innocent comme un ange, qui, les mains liées, les yeux bandés, attend à genoux, et la tête courbée, le coup qui, d'un moment à l'autre, doit lui donner la mort: c'est Isaac, destiné par le Ciel à être immolé, et son père Abraham doit faire lui-même les fonctions de sacrificateur. Pauvre fils, que ne dites-vous deux mots pour votre défense? Un simple regard suffit pour attendrir le cœur d'un père, infortuné jeune homme! Tant d'innocence, et une telle résignation! Qui a pu vous livrer à un si cruel supplice? Le précepte d'un Dieu, me répond saint Zénon. Dieu commande, et à l'instant même le fils n'estime plus sa vie, et le père n'estime plus son honneur. On dira que c'est de la tyrannie de plonger un fer parricide dans les entrailles d'un fils innocent : qu'on le dise; Dieu le commande, c'est assez. On dira qu'Abraham ne fut pas un homme, mais un tigre : qu'on le dise; Dieu le commande, c'est assez. Que le monde me méprise, que tous les siècles me condamnent, que toutes les créatures me repoussent, peu m'importe; Dieu le commande,

tout est dit : *Non timuit ne ei parricidium imputaretur, sed potius hoc Deum jussisse lætabatur.* Ainsi raisonnait Abraham, ainsi doit raisonner quiconque a la foi. Que le précepte du pardon soit dur, pénible, difficile, que le monde, que la nature, que la raison murmure; c'est un précepte de Dieu, c'est Dieu qui commande : « Et quand un précepte divin retentit à nos oreilles, dit saint Augustin, il faut obéir, et non pas disputer; *Divino intonante præcepto, obediendum est, non disputandum.* Qu'importe donc le *qu'en dira-t-on?* On dira ce qu'on voudra. Mais il s'agit de la réputation? — Soit. — Mais on encourt la tache d'infamie? — Soit. Est-ce que l'avantage d'obéir à Dieu ne vaut pas bien un léger dommage dans votre honneur? Baissez donc la tête devant l'autorité d'un Dieu qui commande, et prenez maintenant la résolution de pardonner de bon cœur à tous ceux qui vous ont offensés. Que la nature rebelle en frémisse, que les passions indomptées regimbent; il faut obéir : Dieu le veut ainsi, il l'entend ainsi, il le commande ainsi : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.*

DEUXIÈME POINT.

VII. Je m'aperçois bien que nous avons un rude obstacle à franchir, et quoique l'autorité du précepte ait une puissance merveilleuse capable d'amollir un cœur pétrifié dans la haine, néanmoins comme ce n'est qu'une batterie de paroles, elle ne produit pas tout l'effet qu'on a en vue; j'espère que les œuvres se joignant aux paroles, et l'efficacité de l'exemple à l'autorité du précepte, les rochers les plus durs se briseront. L'homme est ainsi fait; les paroles ne lui suffisent pas, il faut que quelqu'un lui ouvre la route par l'exemple. Cette obligation d'unir l'exemple au précepte est tellement indispensable, que nous ne prétendons pas en

exempter Dieu lui-même. Et je ne le prétends pas non plus, dit saint Augustin : vous n'êtes pas si nouveaux dans la foi que vous ne sachiez avec quelle tendresse, votre Seigneur et Maître mourant sur la croix pria pour ses propres bourreaux : *Attende Magistrum et Dominum in ligno pendentem et dicentem : Pater, ignosce illis.* Vindicatifs, levez les yeux, et résistez, si vous le pouvez, à l'efficacité d'un tel exemple. Voyez le Fils de Dieu cloué à l'arbre de la croix, considérez avec quelle compassion il promène autour de lui ses regards amoureux avant de rendre le dernier soupir : d'un côté il voit sa mère plongée dans la douleur, de l'autre ses bourreaux; sa mère lui a donné son lait et l'a nourri dans son enfance; ses bourreaux impitoyables l'abreuvent de fiel pour étancher la soif qui le dévore; celle-là gémit sur ses souffrances, ceux-ci rient de son agonie; celle-là, en un mot, est sa mère, et quelle mère! ceux-ci sont ses assassins, et quels assassins! et cependant sa mère à qui la recommande-t-il? A un de ses disciples : *Dixit discipulo : Ecce mater tua*; « il dit au disciple : voilà votre mère. » Et ses bourreaux, à qui les recommande-t-il? A son Père éternel, « Mon Père, pardonnez-leur; » *Pater, dimitte illis*[1]. O doux, ô bon Jésus, Sauveur plein d'amour, quelle tendresse vous conservez pour ceux qui vous offensent, jusqu'à montrer plus d'estime de vos bourreaux que de votre propre mère! Ah! vindicatifs, votre cœur ne se brise pas en voyant un Dieu préférer ses ennemis à sa propre mère? Comment pourrez-vous encore nourrir désormais des pensées de haine, des ressentiments, des projets de vengeance? — Mais cet exemple s'est vu une fois sur le Calvaire; quand le reverra-t-on jamais? — Quand on le reverra? Malheureux, ne le voyons-nous pas pratiqué tous les

(1) *Luc. 23, 34.*

jours? Qui donc vous pardonne à ce tribunal de la pénitence, lorsque le prêtre prononce ces paroles : *Ego te absolvo?* N'est-ce pas ce même Rédempteur qui pardonna à ses bourreaux? Et ce pardon, vous l'accorde-t-il une fois seulement? Ah! combien de fois son sang précieux n'a-t-il pas servi de pain pour laver vos souillures! Mais pour rendre cette vérité plus frappante, mettons-la en action : représentez-vous Jésus-Christ lui-même assis à ce confessionnal : vous allez vous confesser à lui et vous lui dites avec un cœur contrit : Me voici, Seigneur, prosterné à vos pieds; je m'accuse, vile et indigne créature que je suis, d'avoir osé profaner votre saint nom, et de m'en être servi pour accréditer la calomnie et le mensonge; et il y a bien des années que je me plains de votre justice, que je me moque de votre providence et que j'abuse de votre miséricorde. — Eh bien! que demandes-tu? — Le pardon, Seigneur. — Je te pardonne. — J'ai fait pis encore : je vous ai manqué de respect jusque dans votre maison, dans vos églises; j'ai profané cet autel que vous avez consacré par votre sang, et sous vos yeux mêmes, j'ai nourri des pensées, des désirs coupables, tenu de mauvais discours; j'ai tendu des piéges à de pauvres âmes, et qui plus est, j'ai tourné en ridicule ceux qui ne faisaient pas comme moi : je vous en demande pardon. — Je te pardonne. — En outre, j'ai passé ma jeunesse dans le libertinage et la licence, parmi tant de convoitises impures, de pensées déshonnêtes et d'actions abominables, que je n'ose même pas les rappeler à mon souvenir. — Mais, mon fils, ne savais-tu pas que tu m'offensais par là? — Je le savais. — Et malgré cela tu faisais ces choses-là? — Oui. — Combien de fois? — Ah! tant de fois qu'il m'est impossible d'en retrouver le nombre. — Mais la première fois n'as-tu pas promis de ne plus recommencer? — Sans doute, mais je n'ai pas tenu parole. — Tu

n'es donc pas un homme d'honneur? — Que voulez-vous? je ne regardais pas comme un déshonneur de vous désobéir. Je suis bien indigne de pardon, je le reconnais, je le confesse, et pourtant je vous en supplie, Seigneur, pardonnez-moi. — Eh bien, je te pardonne, et sois béni. Mais écoute : puisque je te pardonne tant de péchés, il faut que toi aussi tu pardonnes à cet ennemi par amour pour moi. — Eh ! Seigneur ! — Qu'est-ce à dire? tu hésites? tu te tords les mains? la chose te paraît dure? — Oh ! oh ! moi accorder grâce à celui qui m'en a tant fait? — Je te pardonne bien, moi, quoique tu m'aies tant offensé. — Mais... mais... — Mais quoi? « méchant serviteur, je t'ai remis toute ta dette à ta prière; ne faut-il donc pas que tu aies pitié, toi aussi, de ton compagnon? » *Serve nequam, omne debitum dimisi tibi, quoniam rogasti me; non ne ergo oportuit et te misereri conservi tui* [1]. Toi, homme misérable, pour la plus petite injure, tu lances feu et flamme et tu cries vengeance; et tu m'oses demander pardon, à moi Dieu tout-puissant, de tant d'outrages que tu m'as faits? Tais-toi, téméraire, tais-toi : si tu n'accordes pas de pardon, cesse d'en demander.

VIII. Quel cœur, fût-il de diamant, pourrait résister à un exemple aussi efficace? Quoi ! un Dieu pardonne de si graves offenses, tant de fois répétées, et vous, après avoir été offensés une fois à peine, vous refusez de pardonner? Quelle excuse apporterez-vous, vindicatifs, au tribunal de Dieu? Direz-vous peut-être avec saint Augustin, que ce qu'un Homme-Dieu a pu faire, nous ne le pouvons pas nous autres, misérables mortels, sujets à mille passions? *Potuit hoc facere Christus, non autem ego.* Qui vous assure que vous ne le pouvez pas? Combien de païens l'ont fait sans le secours de la grâce !

(1) *Matth. 18, 32.*

et vous ne le pourriez pas, vous, avec l'aide de Dieu ? Mais sans parler de ceux-là, combien de fidèles de tout sexe et de toute condition ont pardonné de bon cœur les injures les plus atroces? *Si multum est tibi imitari Dominum, attende et imitare Stephanum conservum tuum.* Si c'est trop pour vous, vous répond saint Augustin, d'imiter votre divin Maître, que ne suivez-vous au moins l'exemple d'un Etienne, qui, sous une grêle de pierres, pria, intercéda à genoux pour ceux qui le lapidaient? Que ne suivez-vous l'exemple d'un Jean Gualbert qui, sur le point de percer son ennemi, en l'entendant demander grâce pour l'amour de Jésus-Christ, lui pardonna généreusement? Que ne suivez-vous l'exemple de cette vertueuse demoiselle de Marseille, qui reçut à tort un soufflet d'un impudent provocateur, en présence de beaucoup de monde, et qui, après avoir entendu, ce jour-là même, un sermon sur l'amour des ennemis, alla trouver chez lui l'auteur de cet outrage, et comme si elle eût été elle-même la coupable se jeta humblement à ses pieds et lui demanda pardon? En est-il un seul parmi vous qui puisse résister à des exemples si éclatants et si efficaces? Trêve donc de raisonnements et de paroles, venons-en aux faits. Ah! mille fois heureux le premier d'entre vous qui, rencontrant son ennemi au sortir de cette église, lui prendra la main et la pressera sur son cœur, en lui pardonnant généreusement toutes les injures reçues? Mille fois heureux, dis-je, car il pourra, lui, se présenter avec confiance au tribunal de la pénitence, sûr d'obtenir le pardon de tous ses péchés. Il pourra lever un front joyeux vers le ciel, et s'écrier : Cette gloire est pour moi ; oui, ce paradis est à moi : mon nom est encore écrit dans le livre des prédestinés. J'ai péché, il est vrai, et mes péchés ont ouvert l'enfer sous mes pieds, mais en pardonnant de bon cœur à ceux qui m'ont offensé, j'oblige Dieu, s'il ne veut pas man-

quer de parole, à m'introduire absout et triomphant au ciel. S'il voulait me condamner, j'en appellerais hardiment de sa sentence à ses promesses, de sa justice à sa véracité, j'en appellerais de lui-même à lui-même, qui a dit clairement : « Si vous remettez aux hommes leurs péchés, votre Père céleste vous remettra les vôtres. » *Si dimiseritis hominibus peccata eorum, dimittet et vobis Pater cœlestis delicta vestra*[1]. Etes-vous donc de ceux qui ont été injuriés, calomniés, oh ! je ne vous plains pas ; je me réjouis plutôt avec vous, car vous avez le paradis en main, si vous savez négocier un tel trésor. Pardonnez, et vous êtes sûrs du pardon. Voilà en deux mots toute la doctrine de notre prédestination. A quoi bon se casser la tête avec les théologiens pour savoir si le nombre des élus l'emporte, ou non, sur celui des réprouvés ? A quoi bon se tourmenter avec cette effrayante maxime : « L'homme ne sait s'il est digne d'amour ou de haine ; » *Nescit homo utrum amore, an odio dignus sit*[2]. Voici l'oracle : *Si dimiseritis, dimittet* ; pardonnez, et vous êtes sûrs d'être du nombre des élus ; pardonnez, et vous êtes sûrs d'être aimés ; pardonnez, et vous êtes sûrs que le paradis est à vous, parce que vous avez le pardon de tous vos péchés. Peut-on rien dire de plus fort sur cette matière ? Est-il personne ici qui ne soit tout à fait convaincu !

IX. Mon père, faut-il vous l'avouer ? Je me sens pressé par l'autorité du précepte, ému par l'efficacité de l'exemple ; je ne puis nier la grandeur de la récompense : ce sont là, certes, de puissants motifs pour pardonner ; et pourtant la chose m'est si difficile que je ne m'en sens pas la force ; s'il faut être damné, je le serai : s'il faut me perdre, je me perdrai. — Malheureux ! vous parlez ainsi, parce que vous ne savez pas ce que

(1) *Matth. 6, 14.* (2) *Eccle. 9, 1.*

c'est que se perdre éternellement. Pourtant, s'il en est ainsi, finissons-en; sortez de l'église et reniez formellement cet Evangile que vous avez déjà renié par vos œuvres; et voici pourquoi : parmi les arguments avec lesquels on a toujours combattu l'idolâtrie, un des plus frappants est celui-ci : Paraissez idolâtres, ne condamnez-vous pas l'adultère? — Certes, oui. — Ne blâmez-vous pas le vol? — Oui encore. — Ne réprouvez-vous pas l'homicide? — Assurément. Les dieux que vous adorez n'ont-ils pas été adultères, homicides et voleurs? — Certainement. — Insensés, comment cela peut-il s'accorder? Ou l'adultère, le vol, l'homicide sont dignes de louanges, ou ceux qui ont commis ces crimes ne méritent point d'être adorés comme des dieux. Voilà un argument sans réplique. A nous maintenant, vindicatifs. D'après vous, pardonner, n'est-ce pas le fait d'un lâche? — Certainement. — Jésus-Christ n'a-t-il pas pardonné pour vous donner l'exemple? — Très-certainement. — Donc d'après vous Jésus-Christ est un lâche; donc il ne mérite point d'être adoré par vous comme le vrai Dieu. Ah! chrétiens! je me jette à vos pieds : serait-il possible qu'il y en eût parmi vous un seul capable de compromettre ainsi l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et la gloire de notre sainte religion? Vindicatifs, où êtes-vous? vous voilà dans les étreintes, vous ne pouvez m'échapper : ou vous cesserez d'être vindicatifs, ou vous cesserez d'être chrétiens; pas de milieu : ou vous pardonnerez ou vous renierez la foi, vous y êtes contraints et par l'autorité du précepte et par l'efficacité de l'exemple; n'est-ce pas assez? j'y ajouterai la sévérité du châtiment. Reposons un instant.

†

TROISIÈME POINT.

X. Ce que n'ont pu sur le cœur du vindicatif ni l'autorité du précepte, ni l'efficacité de l'exemple, j'espère l'obtenir par la sévérité du châtiment. On disait des lois de Dracon qu'elles étaient toutes écrites avec du sang, parce qu'à chacune était jointe une menace de mort. Ah! c'est bien cette loi de Jésus-Christ : « Aimez vos ennemis, » *Diligite inimicos vestros*, qui est une loi écrite avec du sang, puisqu'elle est sanctionnée par une menace de mort contre quiconque la transgresse : « Celui qui n'aime pas demeure dans la mort ; » *Qui non diligit manet in morte*[1]. Tu veux la mort de ton ennemi, Dieu veut la tienne : *Si non dimiseritis, non dimittet ;* si tu ne pardonnes pas, il ne pardonnera pas. Ici point d'issue. Le premier qui éprouva l'horreur de ce châtiment fut Caïn, lequel ayant tué par envie son propre frère, fut aussitôt maudit de Dieu, banni de sa présence, condamné à errer dans les forêts, poursuivi par des terreurs et des épouvantes continuelles, de sorte qu'il n'eut plus de repos pendant sa vie, et finit par se précipiter en enfer. Ah! vindicatifs, vous ne le sentez que trop, vous portez aussi imprimé sur le front ce signe de Caïn ; car vous vivez constamment en proie à des craintes et à des jalousies; tout ce que vous mangez vous donne des soupçons; vous avez peur de faire un pas, ou de traiter avec qui que ce soit; toute figure nouvelle, les rapports les plus futiles, une imagination en l'air vous inquiètent et vous troublent. Et remarquez que, pour arriver à cet état, il n'est pas nécessaire de professer des inimitiés déclarées, de méditer des meurtres,

(1) *I Joan. 3, 14.*

de machiner d'exécrables vengeances; oh! non, ces envies, ces menaces, ces ressentiments qui existent entre une belle-mère et sa belle-fille, entre un frère et une sœur, entre voisins, entre parents, et qui font qu'on se refuse le salut et les témoignages ordinaires de bienveillance, qu'on passe des jours et des mois sans vouloir se parler, et qu'on se cause, à toute occasion, mille déplaisirs, tout cela suffit pour vous imprimer sur le front la marque de Caïn, parce que tout cela déplaît souverainement à Dieu, qui s'en plaint par la bouche du prophète Osée : « Ephraïm m'a provoqué à la colère par ses amertumes; » *Ad iracundiam me provocavit Ephraïm in amaritudinibus*[1]. Ces amertumes qui excitent dans votre cœur des troubles et des désirs de vengeance, suffisent pour vous faire vivre inquiets et sans repos comme Caïn, et pour attirer sur vous les châtiments de Dieu en cette vie et dans l'autre. Aussi n'espérez pas que Dieu vous pardonne, si vous ne pardonnez vous-mêmes, si vous n'éteignez toutes ces rancunes au fond de votre cœur : point d'espoir sans cela; la loi est formelle : *Si non dimiseritis, non dimittet.*

XI. Ah! çà, finissons-en. Vindicatifs, à quoi êtes-vous décidés? Dites-le-moi en confiance : avez-vous besoin de Dieu? — Si nous avons besoin de Dieu? Eh! qui donc n'en a pas besoin? — Venez donc, et récitez un *Pater* au pied de sa croix; mais arrivés à cette demande : *Dimitte nobis debita nostra*[2], « pardonnez-nous nos offenses, » arrêtez-vous un instant. Comprenez-vous bien ce que vous dites? Savez-vous que ces paroles sont pour vous, non pas une prière, mais une imprécation, puisqu'étant résolus de ne point pardonner, en demandant à Dieu qu'il vous pardonne, comme vous pardonnez vous-mêmes à ceux qui vous ont offensés, vous prononcez

(1) *Ose. 12, 14.* (2) *Matth. 6, 12.*

votre condamnation, et comme des frénétiques vous tournez le glaive contre vous-mêmes. Dieu vous ferait donc une grâce insigne, s'il vous liait la langue, comme il le fit à ce gentilhomme de Toulouse, lequel, pendant sept mois qu'il nourrit dans son cœur une haine continuelle contre son ennemi, ne put jamais réciter le *Pater*. Certes, ce serait pour vous une grâce insigne de ne pouvoir plus réciter cette divine prière, car en la récitant vous ne faites qu'attirer sur vos têtes la colère de Dieu. — Bien plus, si ce matin même vous ne changez pas de disposition, n'approchez plus de la table sainte pour recevoir le Pain des anges, car il n'y a plus de sacrement pour vous, et si quelqu'un, ou par ignorance ou par erreur, vous les administre, ils ne vous sont d'aucun profit, ce sont des sacriléges et non des sacrements. Il n'y a ni opinion de théologien, ni décision de casuiste, ni doctrine quelconque qui vaille contre la doctrine de Jésus-Christ. « Que celui qui a un ennemi, vous crie saint Jean Chrysostôme, n'approche point de la table sainte; » *Nemo qui inimicum habet, ad sacram mensam accedat*. — Et puis, ne viendra-t-il pas un jour où vous serez réduits à l'article de la mort? Qui recommandera votre âme à ce moment suprême? Un prêtre, pensez-vous ou quelque serviteur de Dieu? Eh! non, non; savez-vous qui? ce sera un démon qui se tiendra à vos côtés pour vous entraîner avec lui, dès que vous serez jugés : *Diabolus stet a dextris ejus, et cum judicatur, exeat condemnatus*[1]. Et lorsque dans votre dernière agonie on vous présentera l'image de Jésus crucifié, croyez-vous qu'il vous fera miséricorde et recevra votre âme en paix? Non, non! point de miséricorde pour vous : *Petentibus vobis a me misericordiam non miserebor*. Notre-Seigneur ne voudra pas même vous regarder,

(1) *Psalm. 108, 6.*

comme il fit avec ce vindicatif qui, réduit à l'extrémité, se mit à crier : Ah! malheureux que je suis! plus d'espoir pour moi, le Christ me tourne le dos, comme je l'ai fait moi-même à mes ennemis ; il ne veut pas me regarder et il ne me regardera pas pendant toute l'éternité : et il mourut en prononçant ces mots. « Un jugement sans miséricorde sera le partage de celui qui n'a point fait miséricorde, » *Judicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam.* — Et après la mort on célébrera vos obsèques, on chantera des messes de *Requiem*, on vous fera de pompeuses funérailles; et à quoi tout cela vous servira-t-il, si Jésus-Christ n'écoute pas les prières qui se feront pour vous? C'est ce qui arriva à ce vindicatif, dont le cadavre était exposé dans l'église : pendant qu'on chantait la messe, on vit le crucifix de l'autel détacher ses mains de la croix et se boucher les oreilles pour ne point entendre ces prières. Il le dit clairement : « Je vous ai appelé, et vous m'avez repoussé; je me rirai aussi de vous au jour de votre perte : on m'invoquera, et je n'écouterai pas; » *Quia vocavi, et renuistis... Ego quoque in interitu vestro ridebo... Tunc invocabunt me, et non exaudiam*[1]. — Et de votre âme, qu'en sera-t-il? Il est de foi qu'elle sera précipitée en enfer. — De foi? — Oui, certes, de foi ; voici l'oracle : *Si non dimiseritis, non dimittet ;* « Si vous ne pardonnez pas, le Père céleste ne vous pardonnera pas. » Et ne cherchez point à vous faire illusion, la loi ne comporte point d'exception ; point de pardon pour qui ne pardonne pas. Or, s'il en est ainsi, à quoi pensez-vous, vindicatifs? Vous ne vous souciez peut-être pas que Dieu vous pardonne? Vous aimez de courir à votre perte? Vous voulez décidément vous damner? Si cela est, inutile de disputer davantage, que la terre s'ouvre, que

(1) *Prov. 1, 24-28.*

l'enfer dilate ses entrailles, et véritables désespérés, jetez-vous dans ses flammes pour y brûler éternellement; ou plutôt, sortez de vos abîmes, ô démons, et venez étrangler ces endurcis; que leurs cadavres soient étendus sur la route; que leur sang soit versé par terre et léché par les chiens; que leurs femmes restent veuves et leurs enfants orphelins; que leur race soit dispersée, que leurs familles s'éteignent et qu'eux-mêmes soient perdus à jamais : *Judicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam.* Je le répète encore une fois : que celui qui ne fait pas miséricorde, ne trouve point miséricorde; que ce vindicatif soit frappé par la colère de Dieu avant d'arriver chez lui; qu'il tombe mort en route, et soit emporté par les démons en enfer. C'est là ce que mérito son obstination.

XII. Ah! chrétiens mes frères! est-il possible que pour satisfaire une passion si brutale, vous vouliez vous jeter dans les bras de cet affreux désespoir? Oh! non; arrêtez-vous un instant encore; qui sait si votre cœur enfin ne s'amollira pas? Un jeune homme de douze ans au plus, mais d'une intelligence très-remarquable, était consumé par la phthisie. Son père l'aimait comme la prunelle de ses yeux, mais il nourrissait en même temps une haine mortelle contre son propre frère, de qui il était payé de retour. Le jeune moribond, voyant son père et son oncle si endurcis dans leur mutuelle inimitié, les fit appeler un jour, puis les ayant fait placer l'un à droite et l'autre à gauche de son lit, malgré la faiblesse extrême où l'avait réduit sa dernière agonie, ce vertueux enfant étendit les bras et prenant la tête des deux frères, il les serra l'une contre l'autre; ensuite, d'une voix capable d'émouvoir les rochers : La grâce sollicitée par un mourant, dit-il, ne se refuse jamais, même chez les barbares. Voici, mon père, la grâce que vous demande un fils prêt à mourir, et voici pareillement, mon oncle, la dernière

faveur que vous demande un neveu mourant : c'est que vous vous aimiez comme des frères. Je vous déclare que je ne puis mourir en paix, si je vous laisse dans cet état de discorde : que votre inimitié finisse avec ma vie : aimez-vous comme des frères ; aimez-vous comme je vous aime, comme vous m'aimez, comme Dieu nous aime vous et moi. A ces paroles si touchantes, les deux frères ne répondirent qu'en fondant en larmes, ils se regardèrent d'un œil plein de bienveillance, s'attendrirent et se pardonnèrent. Ah ! jetez-vous tous à genoux aux pieds de cet autre jeune homme qui meurt pour vous sur une croix : regardez avec quel amour il en détache ses mains pour vous embrasser vous et votre ennemi, et comme il vous serre tendrement sur son cœur, en vous disant : Aimez vos ennemis : *Diligite inimicos vestros* ; la paix, mes enfants bien-aimés, la paix ; aussi bien vous êtes tous frères ; vous êtes tous mon sang et de la même famille ; la paix, mes bien-aimés, la paix. Finissons-en une bonne fois avec ces antipathies, ces soupçons, ces querelles, ces procès, ces envies, ces haines, ces rancunes et ces amertumes ; aimez-vous comme des frères ; que la paix, l'amour et la charité règnent entre vous. Ah ! vindicatifs, comment vos cœurs ne fondent-ils pas en larmes dans les bras de Jésus ? Voulez-vous donc continuer de désirer du mal et de souhaiter la mort à votre ennemi ? Eh bien ! le voilà entre les bras de Jésus, assouvissez votre haine : ôtez-lui la vie ; mais sachez que le coup frappera Jésus lui-même avant de l'atteindre ; vous ne pouvez arriver à son cœur, si vous ne percez d'abord le cœur de Jésus en foulant aux pieds sa loi qui vous le défend. Serez-vous assez cruels pour cela ? Ah ! non, retenez votre coup, et si vous avez soif de sang, me voici à vos pieds, je m'offre en butte à votre fureur : cette rage, cette colère que vous voulez assouvir contre votre frère, assouvissez-la contre moi ; je souffrirai

volontiers tous les outrages, pourvu que vous pardonniez. Le crucifix à la main, et les larmes aux yeux, je vous dis avec la voix de mon pauvre cœur : pardonnez, pécheur, pardonnez; voici Jésus-Christ qui vous le commande, voici Jésus-Christ qui vous en donne l'exemple, voici Jésus-Christ qui vous menace des châtiments si terribles. Pardonnez, mon fils, pardonnez; et si mes paroles ne suffisent pas, je vous supplierai avec des larmes de sang, et je ne cesserai point cette discipline avant que quelqu'un de vous ne s'écrie : Je pardonne, Seigneur, je pardonne! Mais ce n'est pas assez pour moi qu'un seul pardonne; je veux aujourd'hui un pardon général : vous avez tous à donner et à recevoir le pardon, et pour montrer que vous vous pardonnez tous mutuellement, tournez-vous tous les uns vers les autres, en disant : Pardon, mes frères, pardon, mes sœurs, pardon, pardon. Père de famille, voici vos enfants à genoux à vos pieds, et vous criant tout en larmes : pardonnez, mon père, pardonnez; ne laissez pas subsister dans notre famille des inimitiés qui en seraient la désolation et la ruine. Pardonnez, vous dit votre pauvre femme; pardonnez, vous disent vos amis et vos parents; pardonnez, vous dit votre ange gardien : autrement comment pourrai-je plaider votre cause au tribunal de Dieu? Pardonnez, vous dit votre âme, cette âme rachetée du sang de Jésus-Christ, pardonnez : autrement comment pourrai-je demander pardon de mes énormes péchés? Et vous, que faites-vous? Avez-vous le courage de résister? Ah! je le comprends! vous voulez céder la gloire d'un si beau triomphe à la bienheureuse Vierge Marie. Fort bien, je m'en réjouis. Il me semble la voir, cette auguste Vierge, vous supplier elle aussi de pardonner : pardonnez, mon enfant, vous dit-elle avec amour; pardonnez, mon enfant, pardonnez. Ah! ne résistez pas à un si touchant appel; laissez Marie remporter une

aussi belle victoire sur votre cœur : pardonnez donc pour l'amour de Marie, mon frère, pour l'amour de Marie. Ah! le voilà qui pleure, ce pauvre pécheur; il n'a pu résister à la voix si douce de la très-sainte Vierge. Dieu soit béni, mille et mille fois béni! Bénie soit Marie, mille et mille fois bénie! L'auguste Vierge a vaincu ce cœur endurci. En signe donc de votre pardon mutuel et général, dites tous à haute voix : La paix, la paix, la paix. Au sortir de l'église, saluez le premier votre rival avec un visage ouvert; vous, femme, allez trouver votre voisine; vous, votre sœur; vous, votre parent; abordez-vous dans la rue, saluez-vous, témoignez-vous de l'amitié, concluez tous une sainte paix. Et afin que notre résolution de faire la paix, et une paix perpétuelle avec le prochain, persévère, formons une sainte ligue, en unissant nos cœurs au cœur sacré de Jésus, afin qu'ils soient unis entre eux dans la charité. Pour effectuer cette sainte union, je baise le côté sacré de Jésus, en signe que vos cœurs et le mien sont unis dans la paix, l'amour et la charité. Oh! quelle sainte et douce union! Oh! qu'il paraît clair maintenant que pour réconcilier l'homme avec l'homme, il fallait cet Homme-Dieu, qui réconciliât l'homme avec Dieu, et qui, pour obtenir que l'homme se réconciliât avec son frère, lui en fît un précepte, lui en donnât l'exemple, et le stimulât par la crainte du châtiment.

IV

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

FUITE DES OCCASIONS.

Jesus ductus est in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo.
Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour être tenté par le diable. MATTH. 4. 1.

I. Etrange guerre, où l'on remporte la victoire en fuyant, où l'on est vaincu en bravant l'ennemi. Il est certain que notre vie est une guerre continuelle : *Militia est vita hominis super terram*[1] ; et s'enrôler sous les bannières du Christ c'est s'exposer aux attaques d'un grand nombre d'ennemis. Mais que l'art militaire de Jésus-Christ est différent de celui de ce siècle ! Ici la fuite est la plus grande lâcheté, on arrache au soldat qui fuit ses insignes militaires, on le marque d'une flétrissure ineffaçable. Dans la milice du Christ, au contraire, rien de plus glorieux que la fuite ; c'est pour elle qu'on entonne des chants de triomphe en l'honneur des champions de l'Eglise, pour elle qu'on orne de palmes leurs mains ; et afin que personne n'ait honte de fuir, notre capitaine nous en donne, ce matin, un exemple mystique dans sa propre personne. Sur le point de livrer bataille à son adversaire, il cherche un lieu inhabité et s'enfuit dans le désert : *Ductus est in desertum a Spi-*

(1) *Job. 7, 11.*

ritu; il ne veut pas avoir affaire à plus d'un ennemi, mais il veut combattre seul à seul avec le démon : *ut tentaretur a diabolo.* Quel grand mystère! Le Fils de Dieu, si bien armé, se fortifie dans le désert, et ne veut en venir aux mains qu'avec un seul, pas davantage, et l'homme qui est si faible, va chercher l'ennemi dans sa maison, dans les soirées, dans les bals, dans les conversations, et il ose se mesurer avec plusieurs à la fois, défiant non-seulement le démon, mais encore les occasions. Quelle témérité! Ouvrez les yeux, aveugles volontaires de ce monde! apprenez de Notre-Seigneur cette maxime de salut : que dans les combats avec l'enfer, plus on fuit loin de l'ennemi, plus on approche du triomphe; plus on est retiré, mieux on est défendu; plus on est seul, plus on est saint : *In desertum.* Au désert, s'il en est ainsi, au désert! Allons nous ensevelir dans quelque grotte écartée pour fuir toutes les occasions de péché. Ne vous plaignez-vous pas d'être tout le jour poursuivis de tant de tentations, que vous ne pouvez presque plus respirer? Eh! pourquoi donc vous tenter vous-mêmes, en vous exposant tous les jours à tant d'occasions, par ces fréquentations, ces amitiés, ces correspondances, ces jeux, ces divertissements, ces réunions, ces orgies? Comment tant de sécurité au milieu de tant de dangers, et tant de présomption avec des chutes si fréquentes? Ecoutez-moi ce matin, je veux mettre un frein à votre liberté, et dissiper en même temps votre aveuglement, en vous montrant — que le plus grand danger des tentations est de s'exposer à l'occasion; ce sera le premier point; — et que le principal remède des tentations c'est de fuir les occasions; ce sera le second point. — Il en est ainsi : ne pas fuir, c'est perdre : fuir, c'est vaincre. Commençons.

PREMIER POINT.

II. C'est un axiome des plus grands théologiens que dans les tentations les plus fortes, les plus violentes, il faut, pour triompher, un secours spécial de la grâce de Dieu. C'est ce qu'enseigne Suarez, après avoir consulté presque tous les docteurs anciens et modernes, savoir, que dans une grave tentation, le libre arbitre, sans une assistance spéciale de la grâce, succombera infailliblement : *Liberum arbitrium speciali auxilio gratiæ destitutum sine dubio succumbet*; et il ajoute que cette doctrine est communément reçue des théologiens : *Jam est inter theologos communiter recepta.* De plus, les philosophes nous apprennent qu'un objet présent remue la volonté d'une manière bien plus efficace que lorsqu'il est absent; qu'il agit plus énergiquement sur elle par son influence immédiate que par l'image abstraite qui nous en reste gravée dans l'esprit. Le démon, en effet, pour émouvoir Notre-Seigneur, ne lui montra pas le monde représenté sur une carte géographique, mais il le lui mit sous les yeux du haut d'une montagne : *Et ostendit ei omnia regna mundi*[1]. Et sans aller chercher si loin des raisons, c'est une chose que chacun sait par expérience ; par exemple, lorsque vous avez faim ou soif, votre appétit et votre soif sont bien plus aiguisés par la vue d'une source d'eau vive ou d'une table chargée de mets délicats, que si vous voyiez les mêmes choses peintes sur une toile. C'est que l'objet présent a cela de propre qu'il allèche les sens, fascine l'esprit et entraîne la volonté. Ces deux fondements, l'un théologique et l'autre philosophique étant posés, c'est sur eux que nous allons élever l'édifice de notre raisonnement. Notre âme est si faible que lorsqu'elle est assaillie par une tentation

(1) *Matth. 4, 8.*

violente, elle succombe, sauf un secours spécial de Dieu; elle ne résiste pas, parce qu'elle est languissante et infirme, et cette infirmité, il faut le comprendre, est l'effet de la blessure originelle, qui a laissé notre raison obscurcie, notre volonté inclinée au mal, et toutes nos passions dans un état de révolte, de sorte qu'en présence de quelque tentation puissante, même sans que l'objet soit présent, même sans occasion spéciale, elle est en danger de tomber; il y a au-dedans de vous-même, dit saint Augustin, un ennemi qui vous fait la guerre : *Vides quid intus confligat in te, de te, adversum te.* S'il en est ainsi, si même en vivant dans la retraite et la solitude, on n'est pas à l'abri des tentations, que dira-t-on de ceux qui, faibles, infirmes, chargés d'un poids énorme d'anciens péchés, avec une position si désavantageuse, des forces épuisées, des passions déchaînées, vont défier encore les occasions? N'est-il pas évident qu'ils tomberont dans le précipice? Jugez donc s'il n'est pas vrai de dire que le plus grand danger des tentations est de s'exposer à l'occasion, et que ne pas fuir, c'est succomber. C'est ce que je vais vous démontrer.

III. D'abord, je voudrais savoir sur quoi fondent leur confiance ceux qui vont à la rencontre des occasions de péché avec l'intention de ne pas pécher, afin de voir si c'est là une espérance légitime, ou une prétention téméraire. Il me semble qu'ils appuient leur confiance insensée sur trois supositions, toutes trois également fausses : ils supposent que l'occasion n'est pas assez forte pour les faire tomber; ils supposent qu'ils ont des forces suffisantes pour résister : ils supposent enfin que Dieu les assistera de sa grâce. Ils ne se défient pas assez de l'occasion, ils se confient trop en eux-mêmes et en Dieu. Mais comme ils se trompent! Quant à l'occasion, qui ne sait que c'est là le terrible écueil contre lequel se sont brisés et ont fait naufrage tant d'hommes qui, par leur vertu, étaient les

cèdres du Liban, habitués à lutter contre la tempête des plus violentes tentations? Une fois exposés aux occasions, ils ont misérablement succombé. Combien n'en ai-je pas vus tomber de mes propres yeux, dit saint Augustin, renversés par les tentations, de ces hommes qui avaient été les pasteurs des peuples, les maitres du monde, des modèles de sainteté, et dont je ne soupçonnais pas plus la chute que celle d'un Jérôme ou d'un Ambroise! *Multos corruisse vidi de quorum casu non magis dubitabam, quam Ambrosii, aut Hieronymi.* On dit qu'il y avait en Ethiopie une magicienne si habile et si séduisante qu'elle ravissait infailliblement le cœur de quiconque la regardait en face; eh bien! je dis que c'est là le propre de toutes les occasions, comme le Seigneur lui-même l'assura au peuple hébreu, en parlant des femmes étrangères : « Très-certainement, leur dit-il, elles détourneront vos cœurs; » *Certissime avertent corda vestra*[1]; parce que, par l'objet agréable qu'elles représentent, elles flattent tellement les sens, que la raison étant séduite, la volonté se rend et se précipite dans toute sorte de mal. Voilà l'erreur de ceux qui se promettent de ne recueillir des occasions attrayantes d'autre fruit qu'une innocente satisfaction, sans consentir à aucun péché. J'irai, à ce spectacle, dit celui-ci, non pour y faire du mal, mais pour jouir de la bizarrerie de l'invention de la nouveauté des intrigues, de la beauté du chant; je lirai ce roman, non pour y voir le mal, mais seulement pour y admirer la noblesse des pensées, l'élégance du style, la pureté de la diction; j'irai à cette soirée, à ce divertissement; je m'entretiendrai librement avec telle et telle personne, non pour y faire mal, mais pour passer le temps dans une société honnête et sympathique, à des amusements indifférents,

(1) *III Reg. 11, 2.*

à des amours tout platoniques. Taisez-vous, de grâce, taisez-vous; car vous ne raisonnez pas, vous délirez; ce n'est pas de la confiance que vous avez, c'est de la témérité, de la présomption; c'est pourquoi je vous prédis que vous vous précipiterez dans toute sorte de mal; vous tomberez, attendu que ce que vous prétendez savoir, séparer le péché de l'occasion du péché, est chose si difficile, que le Père éternel n'a pas voulu exposer à une telle épreuve ses anges dans le ciel, ni le Fils de Dieu, ses apôtres sur la terre. Les anges pèchent dans le ciel, et soudain Dieu crée les abîmes de l'enfer et les y précipite. Pourquoi aussi promptement? L'abbé Rupert en donne la raison en commentant ces paroles de la Genèse : *Divisit lucem a tenebris*[1]; « Il sépara la lumière des ténèbres : » c'est qu'il n'osa pas, nous dit-il, laisser un seul instant les anges rebelles avec les bons, dans la crainte que ceux-ci n'en fussent pervertis, et entraînés dans la révolte : » *Ne pessima perfidorum societas cæteros quoque in perfidiam et rebellionem arriperet.* Remarquez-le bien, vous qui dites : j'irai à cette soirée, à ce divertissement, mais non pour y faire du mal; Dieu lui-même n'estime pas ses anges en sûreté dans le paradis, sous ses yeux, ne fût-ce que pour un moment, sans autre occasion que la société des mauvais anges, et vous voulez jouer, badiner, vous entretenir tout à l'aise avec celui qui ne diffère du démon que parce que le démon est un pur esprit tandis que lui est toute chair? Et cette liberté vous l'appelez politesse et sympathie! Passons plus avant. Judas pèche, et aussitôt Notre-Seigneur chasse Judas du collége apostolique, de crainte que son exemple ne pervertit les autres apôtres, dit l'abbé Isaac : *Ne a societate tam pessimi viri alii aberrarent.* Vous voyez quel cas Dieu fait de

(1) *Gen. 1, 4.*

la force de l'occasion, puisqu'il ne se fie ni à ses anges dans le ciel, ni à ses apôtres sur la terre. — Oh! je ne cherche dans ces réunions que la jouissance de la vue. — C'est bien, mais vous ne prévoyez pas que la vue de tel objet va vous précipiter d'abîme en abîme, parce qu'à la vue succède d'ordinaire la pensée, à la pensée la délectation, à la délectation le consentement, au consentement l'action, à l'action l'habitude, à l'habitude la nécessité morale, à la nécessité l'impossibilité, à l'impossibilité le désespoir et enfin la damnation. Oh! maudite occasion! Voyez si l'on n'a pas raison de dire que les tentations sans l'occasion sont des canonnades sans boulets; mais que les tentations jointes à l'occasion sont des précipices pour les pauvres âmes.

IV. Je m'aperçois, reprend ici un libertin, que ce sermon n'a d'autre but que de nous remplir la tête de scrupules. A quoi bon tant de frayeurs et tant d'alarmes? Faudra-t-il donc ou que nous nous réfugiions tous dans un cloître, ou que nous nous fassions ermite, ou que nous renoncions pour toujours au paradis? Car enfin si le danger des occasions est aussi certain qu'on le débite, si d'un autre côté on ne peut vivre dans le monde sans être nécessairement entouré d'occasions, on nous pousse au désespoir, sous prétexte de chercher à nous corriger. Eh! mais ce sont là des épouvantails d'enfants : il n'est pas vrai qu'il y ait dans les occasions autant de mal qu'on le dit; il suffit de ne s'y trouver qu'avec la bonne intention de ne point céder à leurs charmes; nous ne manquons pas de forces suffisantes pour les repousser, et c'est à tort qu'on nomme présomption ce qui n'est que le courage d'une âme bien ferme. — Nous voici arrivés à la seconde supposition qui n'est ni moins fausse ni moins présomptueuse que la première. Il n'y a donc pas dans les occasions autant de mal qu'on le dit? Et sur quel fondement énoncez-vous cette proposition, que le

démon lui-même n'oserait proférer sans hésiter? Vous avez, vous semble-t-il, des forces suffisantes pour résister, n'est-il pas vrai? Mais dites-moi, je vous en prie, avez-vous les passions aussi bien domptées que tant de saints et de serviteurs de Dieu? Et pourtant ceux-ci ont craint; ils sont allés s'ensevelir tout vivants dans des déserts, dans des sépulcres, et ne se croyant pas encore en sûreté, ils vivaient toujours tristes, pensifs, inquiets, sourds, aveugles et muets volontaires, mal vêtus, mal nourris, dans des veilles et des tourments continuels. Je reste stupéfait toutes les fois que je réfléchis sur la réponse que fit saint Jérôme à Vigilance, qui lui demandait de quoi il avait peur, et pourquoi au lieu d'habiter la ville, il était allé s'enfoncer dans un désert? « Voulez-vous savoir ce que je crains? répondit le saint pénitent : je crains tous ces dangers parmi lesquels vous vivez : je crains les contestations enflammées, je crains les conversations oiseuses, je crains l'avarice tenace, je crains les regards lascifs; » et comme si c'était encore trop peu de s'être exprimé ainsi, il ne rougit pas d'ajouter ces paroles, que je n'oserais proférer si elles n'étaient pas sorties de sa bouche : *Timeo ne capiat me oculus meretricis*. Et Vigilance répliquant que c'était là fuir en lâche au lieu de vaincre en brave : « Patience, ajoutait saint Jérôme, patience; il faut bien que je confesse ma propre fragilité : *fateor imbecillitatem meam*. Je n'ai pas le courage d'affronter de si puissants ennemis, ni la force de leur résister. » Que dites-vous maintenant? Sont-ce là des scrupules ou de grandes vérités? Un Jérôme exténué par les pénitences avoue qu'il n'a pas la force de résister à une rencontre fortuite, et qu'il ne veut pas; et vous, avec des passions si vives, vous avec les sens aussi déréglés, avec un corps aussi mou et un cœur aussi faible, vous voudriez me faire accroire que vous avez les sens tellement soumis à la raison, que vous

pouvez regarder en toute liberté ces objets dangereux sans être enflammé de désirs, entendre ces discours lascifs sans ressentir l'aiguillon de la coucupiscence, entretenir un commerce familier avec telle personne, sans donner accès à des pensées coupables, fréquenter habituellement telle maison sans dépasser les limites d'une amitié légitime, avoir sans cesse devant les yeux ces peintures immodestes, sans y prendre un plaisir criminel? Oh! quelle aveugle présomption! *O mirabile verbum et omni stupore dignum!* s'écrie saint Bernardin de Sienne. C'est comme si vous disiez : Je marcherai sur les eaux, et je ne m'enfoncerai pas; je me tiendrai près du feu, et je ne me réchaufferai pas; je marcherai sur des charbons ardents, et je ne me brûlerai pas : *Numquid potest homo abscondere ignem in sinu suo, ut vestimenta illius non ardeant*[1]*?* « Qui donc, dit l'Esprit-Saint, peut cacher du feu dans son sein sans que ses vêtements brûlent? » Ah! les aveugles! les aveugles! vous pècherez, malheureux, vous pecherez; bien plus, vous vous précipiterez dans toute sorte d'iniquités; car la ruine, selon l'Ecclésiastique, accompagne toujours une telle présomption : *Vidit præsumptionem cordis eorum, quoniam mala est, et cognovit subversionem eorum*[2].

V. Et pourtant, mon père, les choses ne vont pas ainsi. Pour vous autres, retirés dans vos cloîtres, toute imagination fait impression, toute ombre prend corps, toute piqûre forme plaie; mais nous qui voyons et entendons tout le jour, nous y sommes endurcis, et il faut autre chose pour nous émouvoir. — Je vous en félicite; peut-être un ange est-il descendu du ciel pour vous ceindre les reins d'une ceinture blanche, gage d'innocence, comme il est arrivé à un Thomas d'Aquin? Peut-être

(1) *Prov. 6, 27.* (2) *Eccli. 18, 19.*

avez-vous, comme un Benoit, vaincu la concupiscence en vous roulant dans les épines, ou étouffé ses ardeurs au milieu des neiges, comme notre patriarche saint François? Et cependant ces hommes-là craignaient, et vous, vous ne craignez pas? — Nous ne craignons pas, parce que nous suivons une autre voie et que nous ne prenons pas ainsi les choses au pire. — Ah! je comprends maintenant! vous agissez sans façon avec votre chair, c'est-à-dire que vous vous permettez de bien manger, de boire mieux encore, de dormir dans des lits bien mous, bien matelassés, et puis sans mettre un frein à votre langage, ni des entraves à vos pieds, ni un voile sur vos yeux, de parler, de regarder, d'écouter, d'agir en toute liberté, parce que souvent, en appréhendant trop le mal, on le fait là où il n'est pas. N'est-ce pas là ce que vous vouliez dire? — C'est précisément cela. — Permettez-moi donc de me présenter à la grotte des plus fameux anachorètes et de leur crier de toutes mes forces : O Hilarions, ô Pacômes, ô Arsènes, que faites-vous? Sortez de vos retraites, jetez vos cilices, quittez vos déserts, revenez dans le monde. — A Dieu ne plaise! — Venez sur ma parole, car l'âge d'innocence a recommencé. Et ne me dites pas que les passions sont vives, les occasions prochaines et la fragilité humaine bien grande; je m'étonne que des hommes comme vous craignent tant! Au moins venez voir, contemplez cette jeunesse fraîche et vive, qui ne se macère pas par les pénitences comme vous, qui ne dort pas sur la dure comme vous, qui ne se nourrit pas d'herbes sauvages et d'eau pure comme vous; mais qui, pleine de fraîcheur, de vigueur, de vivacité, bien nourrie, bien vêtue, reste au milieu des occasions, fait la cour, s'amuse et badine avec le diable dans son sein, et n'a pas peur. Et vous, vous craignez? — Certes, nous craignons, et nous voulons craindre jusqu'à la mort : nous avons des exemples

trop funestes sous les yeux : David, si saint, est tombé pour un simple regard ; Salomon, si sage, a succombé à une passion indomptée ; Pierre, le prince des apôtres, a été vaincu par un misérable respect humain : comment ne craindrions-nous pas, nous si faibles, si infirmes ? Oui, oui, nous voulons craindre, et nous voulons, à tout prix, fuir les occasions pour assurer notre salut éternel. — Telle est la réponse de ces anachorètes ; et vous, que dites-vous ? quel délire frénétique que le vôtre ! Vous dites que vous vous trouvez bien, parce que vous ne connaissez pas le mal, et vous êtes consumés par une fièvre maligne et mortelle ! D'un autre côté, saint Bernard nous dit qu'avec notre nature infirme et notre faiblesse si grande, c'est un prodige plus étonnant de demeurer ferme et debout au milieu des occasions que de ressusciter les morts : *Majus miraculum est inter vehementes occasiones non cadere, quam mortuos suscitare.* Cette vérité vous est confirmée par l'exemple trop funeste, hélas ! que saint Grégoire, pape, rapporte d'un évêque africain : durant la persécution des Vandales contre la foi du Christ en Afrique, cet évêque se laissa arracher la langue plutôt que de cesser de prêcher l'Evangile ; Dieu le dédommagea par un prodige, de sorte qu'il parlait aussi aisément après avoir perdu la langue qu'auparavant. Et cependant, après avoir remporté sur les barbares une si belle victoire, après avoir souffert un si glorieux martyre, après avoir gagné tant d'âmes à Dieu par ses prédications ; tandis qu'il offrait dans sa personne le prodige insigne de parler sans langue, prodige qui excitait tout à la fois l'admiration et la piété de tous ceux qui conversaient avec lui, puisque chaque mot qu'il articulait était, en quelque sorte, un miracle ; cet évêque, ayant admis imprudemment dans sa chambre une jeune fille qui venait réclamer ses conseils, perdit en même temps, pour un infâme plaisir, l'in-

nocence, les mérites acquis, le triomphe et le miracle : *Mox in luxuriam lapsus est privatus dono miraculi.* Grand Dieu! un prélat, un martyr, un prédicateur si zélé, un saint qui porte des miracles dans la bouche, placé dans l'occasion, succombe! Allez dire après cela, vous autres : je sais ce que je puis me permettre; j'ai assez de force pour résister. Apprenez que Dieu châtie la présomption, en permettant les chutes les plus énormes. Il n'y a point d'excuse qui puisse justifier votre conduite : car, lorsque vous vous exposez à cette occasion, ou vous prévoyez le danger de pécher, ou non. Si vous ne le prévoyez pas, vous êtes coupables d'imprudence, et vous tombez parce que vous vous êtes mal dirigés; si vous le prévoyez, vous êtes coupables de présomption, et vous tombez par témérité. Ainsi, dans l'un et l'autre cas, vous êtes dignes de châtiment. Et ne comptez point que Dieu vous assistera de sa grâce, c'est votre dernière supposition et votre dernier retranchement.

VI. Pour le coup, en effet, nous nous serrons de près : ou la grâce aide l'homme ou elle ne l'aide pas; si elle l'aide, qu'y a-t-il tant à craindre et à disputer? lorsque les forces nous manqueront, la grâce y suppléera; n'est-il pas vrai que la grâce de Dieu y suppléera? — Soit, je vous accorde que Dieu assiste l'homme; mais vous paraît-il raisonnable de se promettre de la part de Dieu des secours particuliers et en plus grande abondance, au moment même où, contre sa volonté, on s'expose davantage au danger de l'offenser? Peut-on prétendre que Dieu ait plus de sollicitude pour celui qui se soustrait davantage à sa sollicitude? qu'il doive accorder une plus grande grâce à celui qui, en s'exposant tous les jours au danger de la perdre, montre par là le peu de cas qu'il en fait? Vous exigez donc que Dieu fasse un miracle en vous conservant purs au milieu

de ces occasions où tant d'autres ont succombé ? Ce serait là une arrogance impudente, selon saint Cyprien : *Nimium præceps est qui transire contendit, ubi comperit alios cecidisse.* Et puis, sur quoi fondez-vous cette assurance que Dieu vous assistera de sa grâce ? Sur l'Ecriture ? Non certainement ; vous y trouverez plutôt cent exemples qui prouvent que quand un but peut être atteint par des moyens ordinaires, Dieu n'a pas coutume de faire des miracles : il a ressuscité Lazare que déjà il sentait mauvais ; en même temps il pouvait faire voler en l'air la pierre sépulcrale ; mais non, il voulut qu'elle fût ôtée par les assistants : *Tollite lapidem*, parce que cela pouvait se faire sans miracle. Ainsi encore l'Ange brisa les chaînes de saint Pierre, mais il ne l'aida pas à s'habiller, parce que Pierre pouvait y suffire par lui-même et sans miracle. De même l'Ange sauva au milieu de la tempête le vaisseau qui portait saint Paul, mais il n'aida pas celui-ci à débarquer, parce que Paul pouvait bien descendre à terre par lui-même et sans miracle. Parcourez de la sorte les autres faits que vous trouverez épars dans l'Evangile ; puis dites-moi si vous ne pouvez pas de vous-mêmes vous retirer de cette maison, renoncer à ces compagnons, ne plus paraître dans telle réunion, et pourquoi par conséquent vous prétendriez que Dieu fît un miracle et vous conservât intacts au milieu de cet incendie où vous vous jetez volontairement ? N'apercevez-vous pas votre illusion ? Sur quoi fondez-vous donc cette bravade, cette maudite sécurité ? Est-ce sur ce qui est arrivé à d'autres ? Vous ne le pouvez pas non plus. Vous trouverez dans l'Ecriture et ailleurs que Dieu préserva Judith de la fureur d'Holopherne, Suzanne de l'impure passion des deux vieillards et un grand nombre de tendres vierges exposées par la violence des tyrans dans des lieux infâmes ; mais vous ne trouverez pas qu'aucune de ces héroïnes se soit engagée au péril par

pur caprice. Imprimez-vous donc bien dans le cœur cette importante leçon; que celui qui, de son propre mouvement, s'expose à l'occasion de pécher et d'offenser Dieu, n'a aucune protection spéciale à attendre de Dieu. Qui donc pourra l'espérer, cette protection? Celui qui s'expose à l'occasion par devoir de sa charge, celui qui s'y expose par obéissance, celui qui s'y expose par la loi de la charité : « Dieu a ordonné à ses Anges de vous garder dans toutes vos voies : » *Angelis suis Deus mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis*[1]. L'entendez-vous? Où serez-vous soutenus? où serez-vous secourus? Dans les précipices? Non pas, mais dans les voies, *in viis*, et seulement dans les voies que vous devez suivre : *in viis tuis*. Mais si vous vous lancez au milieu des précipices, vous y tomberez : votre espérance sera frustrée, vous dit le Seigneur par la bouche de Job et vous roulerez dans l'abîme à la vue de tous : *Ecce spes ejus frustrabitur eum, et videntibus cunctis præcipitabitur*[2].

VII. Pour vous montrer plus évidemment que celui qui s'expose volontairement au péril, y tombe, ou plutôt s'y précipite, et que Dieu ne lui tend pas la main pour l'assister de sa grâce, venez avec moi dans les solitudes de la Palestine : vous voyez là enseveli au fond d'une grotte un anachorète, les pieds nus, le visage pâle et défait, et enveloppé comme un cadavre vivant dans un sac grossier : c'est Jacques, si renommé dans les histoires; sa barbe longue et blanche, son front ridé montrent que c'est un vétéran dans la milice du Christ. Il est arrivé à un tel degré de sainteté qu'il opère des prodiges, et par la vertu de sa parole chasse les démons du corps des possédés; sa renommée est répandue au loin et partout on le proclame un saint. Mais voici où je

(1) *Psal. 90, 11* (2) *Job. 40. 28.*

voulais en venir : il a chassé l'esprit malin d'une jeune fille qui en était tourmentée ; le père de celle-ci le supplie de la garder quelques jours sous son toit, afin de la prémunir davantage contre les embûches du démon. L'imprudent introduit chez lui ce péril vivant; se fiant sur ses forces et sur l'assistance de la grâce, il s'imagine qu'il pourra rester près du feu sans se réchauffer. Mais, hélas ! quelle fut son illusion ! Satan, qui le voit exposé à l'occasion avec cette femme dans sa cellule, commence à l'attaquer par d'impures suggestions. Ce n'est pas tout : il triomphe du vieillard; cet ermite, ce saint, ce thaumaturge, ce triomphateur des démons est tellement dominé par eux, qu'il en vient à ôter à la jeune fille d'abord l'honneur et puis la vie. O grand Dieu ! quel étrange événement ! Vous ne voulez pas croire sans preuves; eh bien ! allez dire encore que Dieu suppléera par sa grâce; poussez l'audace jusqu'à répéter : à quoi bon ces inquiétudes et ces frayeurs? Si des hommes aussi robustes succombent, que sera-ce de vous? — C'est tout le contraire : ces hommes-là tombent précisément parce qu'ils ont trop de crainte et pas assez d'expérience; il leur arrive comme à celui qui traverse sur une planche très-étroite un torrent impétueux : celui qui en a l'habitude et qui est franc, passe sans accident; celui qui n'a pas l'habitude et s'avance en tremblant, est pris de vertige et tombe. Faut-il s'étonner si un ermite, qui n'a fréquenté de sa vie que les arbres des forêts, placé dans l'occasion, y succombe, sans que Dieu, à cause de sa témérité, lui tende la main? Il n'en est pas ainsi d'un homme de cœur et qui a l'expérience de sa force en présence des occasions; il peut compter sur le secours de Dieu en s'y exposant de nouveau. — Oh ! quelle audace et quelle témérité ! c'est là ce qui perdit Samson et c'est ce qui perd une multitude innombrable de chrétiens. Vous savez que Samson en plu-

sieurs rencontres se débarrassa heureusement de ses ennemis : mais s'enorgueillissant de ses victoires : « Je me sauverai, » se disait-il en souriant en lui-même, au moment où Dalila le rejetant de son sein le livra aux mains des Philistins : « Je me sauverai comme je l'ai fait d'autres fois, et j'échapperai; » *Egrediar sicut ante feci, et me excutiam*[1]. Les mâchoires d'ânes sont des foudres entre mes mains. Les portes des villes sont une paille sur mes épaules, les liens les plus solides sont une toile d'araignée pour mes bras; qui pourrait se mesurer avec moi ? *Egrediar sicut ante feci, et me excutiam.* Cette fois encore j'en sortirai avec gloire. Il en est sorti en effet, mes frères; vous le savez; mais comment? Enchaîné, humilié, condamné à tourner une meule comme une bête de somme. Oh! combien et combien de Samsons, qui, tout fiers d'avoir échappé à quelque occasion dangereuse, prétendûment avec innocence, parce qu'ils n'y ont pas consommé le péché, les affrontent toutes avec témérité, et, sans tenir compte des mauvaises pensées, se jouent avec les Dalila, baptisant du nom de galanterie innocente, de politesse, de courtoisie, de mode, ces libertés licencieuses qui finissent par les ensevelir sous des ruines bien pires, hélas! que celles de Samson, parce que ce sont des ruines éternelles.

VIII. Enfin, dites ce que vous voudrez, père, l'expérience est contre vous : vous nous croirez ou non, toujours est-il que nous l'éprouvons ainsi. — Mais si l'Esprit-Saint vous dit : « Celui qui aime le péril y périra : » *Qui amat periculum, in illo peribit*[2]. — A vous d'expliquer l'Ecriture; mais l'expérience est contraire. — Il faut donc opposer à cette expérience d'autres expériences. Suivez-moi, s'il vous plaît; regardez dans cette

(1) *Judic. 16, 20.* (2) *Eccli. 3, 27*

rue cette jeune fille qui se laisse courtiser et se tient tout le jour tantôt sur le seuil de sa porte, tantôt à sa fenêtre ; voyez quelle coquetterie, remarquez avec quelle liberté elle agit avec ce jeune homme qui se promène deçà et delà dans la rue, les yeux en l'air, et méditant des « œuvres de ténèbres, » *opera tenebrarum*. — Eh! mon père, pas de médisance : tout cela se fait pour une bonne fin, c'est-à-dire en vue du mariage. — Fort bien ; mais avant que le curé assiste au mariage, il a des baptêmes à administrer. Cette expérience ne se voit-elle pas souvent de nos jours? Allons plus loin : dans tel lieu, il y a bal, soirée, comédie ; on y entraîne de force de pauvres jeunes filles ; elles voient que tout geste inconvenant est applaudi, que tout propos indécent est loué ; elles voient des œillades, des signes ; elles voient ce qu'elles ne devraient pas voir et qu'on ne peut pas dire ici en public. Arrêtez-vous un peu à la porte de ce lieu, dit saint Jérôme, observez tous ceux qui en sortent, et vous les verrez tout autres qu'ils n'étaient en entrant : « On apprend le mal en le voyant représenté, et telle qui était arrivée innocente au spectacle en revient souillée ; » *Adulterium discitur, dum videtur, et quæ pudica ad spectaculum matrona processerat, revertitur impudica*. Cette expérience ne se voit-elle pas tous les jours? Ce jeune homme prend un roman, un livre de poésie ; il lit d'abord par curiosité, puis par goût, et enfin il en fait son livre de méditation, sans le moindre mal toutefois, seulement il commence à courtiser, il va chez telle jeune personne, qui joue, qui chante, mais qui chante à ravir! On croirait être au paradis, n'est-il pas vrai? — Certes, au paradis de Mahomet. — Allons donc! vous voulez railler, et cependant ce jeune homme se maintient pur comme un lis. — Mais entre temps, on entend dire qu'il a contracté une liaison indigne, qu'il vole à la maison, méprise son père et sa mère, jette le

trouble dans sa famille. — Oh! c'est qu'on lui a joué quelque mauvais tour! — Oui, certes, mais ce mauvais tour provient de ce roman, de cette soirée, de la fréquentation de cette maison suspecte. Cette expérience ne se voit-elle pas à tout moment dans les familles? — Vous avez raison, mon père, criez contre ces jeunes gens téméraires, qui ont du soufre dans les veines et veulent jouer avec le feu. Est-il étonnant qu'ils s'enflamment? Pour moi, comme vous le voyez, je suis vieux, ma tête se couvre de neige, et je ne suis plus capable de nourrir du feu dans mes entrailles; si donc je recherche quelque divertissement, je ne crois pas qu'on pourra m'accuser d'un excès de témérité. — Vous êtes vieux, je le vois; mais où avez-vous appris que la vieillesse rende impeccable? Vous dites que vous n'êtes plus capable de brûler, mais est-il un feu plus languissant que celui dont il est parlé au chapitre premier du second livre des Machabées, et qui avait été enseveli par les prêtres au fond d'une citerne sèche? De retour de leur long exil, ce n'est plus du feu qu'ils y trouvèrent, mais une boue infecte : *Non invenerunt ignem, sed aquam crassam*[1]. Et pourtant cette boue exposée aux rayons du soleil, perdit ses viles apparences, s'embrasa de nouveau, commença à briller et à pétiller, et parut, non-seulement du feu, mais un grand feu : *Ut tempus affuit, quo sol refulsit, qui prius erat in nubilo, accensus est ignis magnus*[2]. Vous êtes vieux, vous ne sentez plus de feu dans les veines, pour ainsi parler, mais de la boue : ne vous y fiez pas, s'écrie un sage commentateur : *Nolite fidere huic aquæ;* cette boue est de la race du feu, c'est du feu : *Soboles ignis est.* Si vous l'exposez à un rayon du soleil, oh! quelles ardeurs! quelles étincelles! Vieillard, je ne sais si en parlant ainsi, je fais le pronostic de tout ce qui

(1) *II Mach. I, 20.* (2) *Ib. v. 22.*

vous menace ou si je raconte l'histoire de ce qui vous est arrivé; je l'ignore, vous le savez, vous. Ce que je sais, ce que l'expérience confirme, et que vous ne pouvez nier, c'est ceci : deux partis sont ici en présence; l'un consiste à s'abstenir de pécher tout en s'exposant à l'occasion, l'autre à s'abstenir de s'y exposer; or, le plus difficile est sans contredit le premier, c'est-à-dire de s'abstenir du péché après qu'on s'est mis dans l'occasion de le commettre, attendu qu'il faudrait pour cela un miracle, comme vous l'avez entendu de la bouche de saint Bernard; et le plus facile est le second, c'est-à-dire de se tenir éloigné de l'occasion. Or, si vous ne faites pas ce qui est plus facile, si, malgré les promesses que vous avez faites à votre confesseur, de ne plus aller dans telle maison, de ne plus fréquenter tel compagnon, de ne plus paraitre dans telle société, on ne vous voit pas encore effectuer vos résolutions, s'il y a déjà tant de Pâques que vous dites toujours la même chose sans en rien faire, ajoutant même que vous n'en avez pas la force; comment voulez-vous que je croie que vous ferez ce qui est plus difficile, savoir de ne pas pécher tout en vous lançant au milieu des occasions? Allez donc! quand même vous me l'affirmeriez avec serment, je ne pourrais le croire : « Vous ne pouvez pas le moins, dit saint Bernard; comment puis-je croire que vous ferez le plus? » *Quod minus es, non potes; quod majus est vis credam tibi?* Tout cela n'est-il pas appuyé sur une expérience et plus fréquente, et plus fondée, et plus autorisée que la vôtre?

IX. Mais voyons! avant de finir je veux me montrer généreux et vous accorder toutes vos suppositions. Qu'il en soit donc comme vous le dites, à savoir, que vous pouvez vous exposer à l'occasion de pécher, sans y succomber, que vous avez les forces nécessaires pour y résister, que vous êtes sûrs de l'assistance de la grâce, que l'expérience enfin vous est favorable. Cependant

baissez les yeux vers la terre; et contemplez ce gouffre béant qui engloutit Dathan et ses compagnons : *Aperta est terra, et deglutivit Dathan*[1]. Savez-vous quel est ce Dathan? C'est un de ceux qui faisaient partie du peuple hébreu quand il passa la mer Rouge à pied sec; or, voici l'épitaphe que Théodoret a gravée sur le bord de ce gouffre : *Qui per mare medium ambulaverunt, in terra absorti sunt;* « Ceux qui avaient marché au milieu de la mer sans y être submergés, ont fait naufrage sur terre. » Faisons l'application de ce trait historique : Vous êtes sorti sans blessure de cette soirée, soit; vous avez échappé à la mer; mais les pensées qui vous poursuivent lorsque vous êtes seul, les fantômes qui vous restent dans l'esprit, ces imaginations nocturnes, ce souvenir si vif de ce que vous avez vu et entendu, cette concupiscence solitaire, comme parle Tertullien, n'est-ce pas une tempête qui vous menace d'un naufrage sur la terre ferme? Mais je vais plus loin; je veux bien vous accorder que vous ne commettiez le péché ni dans le moment de l'occasion, ni après : y a-t-il là de quoi vous rassurer? Ah! malheureux! ouvrez les yeux, et sachez que ce sont des embûches que le démon vous prépare pour l'article de la mort. Ces occasions que vous avez recherchées, ces affections que vous avez nourries et entretenues par tant de visites, de caresses, de présents, de saluts, de compliments, de lettres, de messages, à vous en croire, ne vous font aucune impression maintenant. Je le nie; mais cependant, supposons que cela soit, sachez que si elles vous laissent tranquille en ce moment, vous les verrez se redresser au moment de la mort toutes ces occasions, ces fantômes, ces souvenirs, ces liaisons. Et dans quelles angoisses, hélas! toutes ces choses jetteront votre

(1) *Psal. 105, 17.*

cœur, à quelle extrémité elles réduiront votre pauvre âme! C'est alors que vous toucherez du doigt, et que vous confesserez que le plus grand danger des tentations, ou plutôt que l'unique écueil de l'âme, à la vie et à la mort, c'est de s'exposer à l'occasion. Imprimez donc fortement dans votre cœur cet axiome, qui est souverainement vrai : Qui ne fuit pas, se perd. Vous en doutez? Dieu vous garde d'en faire l'épreuve. Reposons-nous.

†

SECOND POINT.

X. S'il en est ainsi, le cas est désespéré; en effet, dès que quelqu'un se trouve dans l'occasion du péché, la tentation est tellement forte, tellement opiniâtre, qu'il n'y a plus à se fier ni à soi-même, ni à Dieu. Que faire donc? où est le remède? — Il est entre vos mains : fuir l'occasion; il n'y en a ni ne peut y en avoir d'autre : fuir l'occasion. Il faut faire ce qu'on fait en temps de peste, c'est-à-dire, mettre en œuvre trois choses, la fuite, le fer et le feu. Et d'abord la fuite. « Si votre repentir est sincère, vous crie saint Thomas de Villeneuve, sortez; » *Si vere ploras, exi foras;* sortez de cette maison, fuyez cette rue, brisez cette liaison. Imitez la conduite courageuse du chaste Joseph, qui se sauva par la fuite en laissant son manteau entre les mains de sa maîtresse criminelle. Je ne vous décrirai pas l'événement; il est trop connu; je ne le vous dépeindrai pas avec des couleurs vives et séduisantes : on ne le voit que trop souvent représenté, hélas! et dans les salons, et dans les chambres, et dans les galeries; et Dieu sait de quelle manière, et avec quelles attitudes! Quelle dégradation de l'art! (souffrez que je le dise en passant) quelle honte pour la peinture! Comment! ce n'est pas assez de ren-

contrer dans certains salons des Vénus nues, des Adonis effrontés, qui excitent les plus sales passions; il faut encore que les chaste Suzanne, les Madeleine pénitente, les Joseph, qui furent des exemples de pureté, servent à exciter des flammes impures. Chefs de famille, nous vous attendons au tribunal de Dieu, aussi bien vous qui tenez exposées dans vos maisons ces peintures infâmes, que les peintres qui en furent les auteurs. Oh! quelle honte! quelle honte!... mais j'aurais trop à dire. Pour en revenir à notre sujet, voici donc le vrai moyen de vaincre; fuir, fuir et toujours fuir. Le vertueux Joseph ne délibéra pas, il ne laissa pas le temps à l'impudique d'insister, mais aussitôt il descendit, ou plutôt il s'envola, il se précipita en bas des escaliers. Quoi de plus naturel, quand la maison brûle, que de se jeter du haut en bas? *Relicto in manu ejus pallio, fugit et egressus est foras*[1]. — Mais, mon père, cet homme qui vient chez moi est un ami de mon mari, le parrain d'un de mes enfants; c'est un ancien confident, d'un âge déjà mûr; y voyez-vous quelque danger? faut-il le chasser? — Je ne sais que dire, mais écoutez ce que l'Ecriture dit de Joseph : *Mulier molesta erat adolescenti*[2]; « cette femme importunait le jeune homme. » Comment, jeune homme? il nous est représenté plus haut comme un homme déjà mûr : *Erat vir in cunctis prospere agens*[3]. Faites attention : on devient vieux en vivant longtemps, mais on devient jeune en vivant familièrement avec quelqu'un. La première fois que la femme de Putiphar vit Joseph, il lui parut un homme, *vir erat;* mais l'habitude de le voir le lui fit paraître comme un jeune homme : *et molesta erat adolescenti.* Que celui qui m'entend profite de cette leçon, et s'il veut le remède, le voici encore une fois : la fuite, le fer et le feu. — Moi, mon

(1) *Genes. 39, 12.* (2) *Ib. v. 10.* (3) *Ib. v. 2.*

père, je vais bien dans une maison ; mais si vous voyiez la personne avec qui j'entretiens quelque liaison, si vous saviez comme elle est modeste, pieuse et réservée! les peintres s'en font un type pour les sainte Térèse et les sainte Catherine de Sienne, et vous voudriez qu'il y eût là du danger? — Je ne saurais que dire ; pour fasciner Holopherne, il suffit des sandales d'une Judith, jeune femme très-pieuse ; indépendamment de la beauté de sa personne, ses sandales seules ravirent les yeux du général assyrien : *Sandalia ejus rapuerunt oculos ejus*[1]. Hélas! certaines personnes pieuses, voilées, modestes, et mises très-décemment, sont trop souvent des écueils cachés sous l'eau, contre lesquels le naufrage est plus certain et peut-être plus fréquent. Le couteau dont se servit Pierre pour trancher l'oreille à Malchus était destiné à couper à table l'Agneau pascal, d'après les interprètes : *Habebat illum in esu agni pascalis.* Je veux dire que des personnes religieuses, à l'occasion de choses religieuses et dans un lieu saint, peuvent tomber. C'est pourquoi il faut la fuite, le fer et le feu. *Si vere ploras, exi foras.*

XI. Mais, mon pere, ce que vous dites-là est d'une sévérité excessive. — Excessive! Dans ce cas, déchirez l'Evangile : Notre-Seigneur ne parle-t-il pas clairement? La fuite, le fer et le feu, vous crie-t-il du haut du ciel. *Si oculus tuus dexter scandalizat te, erue eum et projice abs te*[2]*;* « Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le et le jetez loin de vous. » Le fer et le feu : *Si dextera manus tua scandalizat te, abscinde eam, et projice abs te*[3]*;* « Si votre main droite vous scandalise, coupez-la et jetez-la loin de vous ; » le fer et le feu. Et afin de vous prouver que ce précepte de l'Evangile n'est pas impraticable, je veux vous confondre par l'exemple

(1) *Judith. 16, 11.* (2) *Matth. 5, 29.* (3) *Ib. v. 30.*

d'une généreuse héroïne. Ah! que ne sais-je son nom! je voudrais qu'il fût gravé en lettres d'or sur le diamant pour en conserver éternellement le souvenir. C'était une sainte religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique, dont s'était épris un roi d'Espagne. Quoique l'innocente vierge eût répété mille fois : « Plutôt la mort que le déshonneur; » *Potius mori quam fœdari*, elle ne laissait pas d'appréhender vivement ce qu'une passion désordonnée pouvait inspirer à un souverain. Craignant donc quelque violence pour elle-même, et quelque tache pour le monastère, après mûre réflexion, et poussée par un instinct particulier de l'Esprit-Saint, elle se dit : « Eh bien! puisque ce prince m'a déclaré que mes yeux sont ses étoiles, son aimant, je pourrai bien lui faire présent de ces yeux sans déplaire à mon Jésus. » En parlant ainsi, elle place devant elle, d'un côté, une plume et une feuille de papier, de l'autre, une petite tasse dans laquelle elle voulait envoyer au roi ce funeste présent. Mais avant de se les arracher, elle lui écrivit en ce sens : « Sire, refuser tout à un monarque, c'est lui accorder tout : c'est pourquoi je me suis décidée à vous envoyer ces yeux qui vous ont tant plu, afin que vous vouliez bien laisser à mon Jésus le trésor que je lui ai consacré depuis si longtemps. Voilà donc ces deux yeux que vous avez tant aimés : prenez-les sans crainte; car si de loin ils vous brûlent, de près ils éteindront vos ardeurs. Ne me plaignez pas du reste; une religieuse qui perd la vue ne perd rien; je plairai davantage à mon époux crucifié avec deux plaies au visage, qu'avec deux yeux. Je ne vous demande qu'une grâce, prince, en échange de ces deux yeux : c'est que vous daigniez voir par eux combien l'amour est aveugle, et que vous contentant à l'avenir de posséder mes yeux, vous laissiez à Dieu mon cœur. » Après avoir écrit ces mots, cette vierge intrépide, et mue par une inspiration divine, fait jaillir ses

deux yeux de son front au moyen d'un instrument tranchant, et les envoie palpitants et dégouttants de sang au roi follement passionné.

XII. Cachez-vous, étoiles du ciel, ces yeux vous font pâlir ! O noble trophée de la pureté virginale ! reliques de sainteté ! Femmes, jeunes filles, jeunes gens, contemplez ces yeux vénérables ; ils vous confondront au jour du jugement ; ils vous reprocheront tant de clins-d'œil lascifs dans les églises, tant de regards coupables par lesquels vous avez donné la mort à tant d'âmes : ces yeux vous feront comprendre combien il était nécessaire d'employer le fer et le feu pour éloigner l'occasion, et quoique nous ne soyons pas obligés d'imiter cette âme généreuse en nous arrachant les yeux, ce qu'elle ne fit que par une inspiration de l'Esprit-Saint, nous devons toutefois l'imiter en les mortifiant, de peur qu'ils ne trahissent l'âme, c'est-à-dire en les tenant baissés et fermés en temps et lieu pour maintenir la pureté du cœur. Du moins, employons-les à pleurer, aux pieds de Jésus-Christ, nos égarements passés. Ah ! venez, ô mon doux Rédempteur, suppléer par votre grâce à l'impuissance de ma langue, qui n'a pas l'efficacité nécessaire pour imprimer dans tous les cœurs cette grande vérité : la fuite, le fer et le feu. Jésus vous le prescrit du haut de cette croix : *Si oculus tuus dexter scandalizat te, erue eum ;* « Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le ; » c'est-à-dire que cette personne vous fût-elle aussi chère que la prunelle de l'œil, vous devez la chasser de votre maison. Ne me dites pas : Je changerai, je serai sur mes gardes, je prendrai plus de précautions : non, non ; il faut la chasser : *Erue, projice.* Le fer et le feu ! le fer et le feu ! Au feu, ces lettres que vous gardez avec tant de soin ; au feu, ces parures, ces rubans, ce portrait ; au feu, cet anneau que vous portez au doigt comme gage d'amour ; au feu, ces livres détestables où vous trouvez

tant de charmes; au feu, ces peintures indignes : cherchez un peu, et s'il y en a chez vous, détachez-les du mur et jetez-les au feu, en disant : *Uro vos ne urar a vobis;* « Je vous brûle pour n'être point brûlé par vous pendant toute l'éternité en enfer. » La fuite, le fer et le feu, c'est-à-dire, adieu éternel à telle maison, à telles soirées, à telle liaison, à telle compagnie; plus de folles amours, plus de libertinage, plus de débauches, non, jamais plus. *Si dextera manus tua scandalizat te, abscinde eam :* « Si votre main droite vous scandalise, coupez-la. » C'est Jésus-Christ qui vous le commande du haut de cette croix; ce n'est pas un conseil mais un commandement : *Abscinde.* Fuyez, mes bien-aimés, fuyez toutes les occasions. Car si les occasions dans lesquelles vous vous trouvez sont prochaines, ah! quelle ruine! Les sacrements ne vous servent de rien, car vous ne faites que des sacriléges, vos confessions sont sacriléges, vos communions sont sacriléges; plus de pâques, plus d'indulgences pour vous. — Mais quel fruit produira le sermon de ce matin? Ah! quelle peine pour moi, j'entends ce crucifix qui m'insinue que de tous les sermons le plus nécessaire sera aussi le moins profitable, et qu'on ne fera rien de ce que j'ai dit. Rien? Comment! Il n'y aura pas moins de familiarité entre les personnes de différent sexe? Non. Il n'y aura pas moins d'immodestie dans les regards? Non. Pas moins d'obscénité dans les paroles, de nudités scandaleuses dans les modes? Non. Les peintures lascives resteront donc suspendues aux murailles comme auparavant? Oui. On dévorera avec la même avidité les livres corrupteurs? Oui. On chantera aussi hardiment les chansons impures? Oui. On fréquentera les mêmes réunions, les mêmes compagnies dissolues? Oui. On continuera à se livrer aux folles amours, au libertinage, à la débauche dans les lieux suspects? Oui. Ah! mon Jésus mis à mort pour

nous, à quoi bon tant de sueurs de vos ministres, tant de prédications, tant de pénitences, si vos fidèles veulent à tout prix se damner? C'est à moi, s'il en est ainsi, à pleurer un si grand malheur ; puissent mes larmes obtenir au moins la conversion d'une seule de tant d'âmes qui m'écoutent! Je ne vous demande aujourd'hui qu'une seule âme, Seigneur, une seule, fût-elle la plus enfoncée dans les mauvaises habitudes et les occasions ; ne me la refusez pas, ô mon doux Jésus! Que voulez-vous pour cette âme? Des larmes, de la douleur, du repentir? Eh bien! je pleurerai pour elle ses infidélités, je vous en demande pardon. Et de vous, âme chérie, ce ne sont pas des larmes que je demande ce matin, ce n'est pas de la componction ; non, non, ce que je veux de vous c'est une généreuse résolution d'en finir avec cette occasion. Scrutez un peu le fond de votre cœur, et cherchez quelle est l'occasion qui vous tient enchaînée et vous rend esclave de Satan ; quelle est-elle? L'avez-vous trouvée? Allons, brisez ces chaînes. Que vous en coûte-t-il? un oui généreux, et cela suffit. Dites-le de bon cœur : Oui, mon Dieu, oui, je veux en finir, et c'en est fait. Je ne verrai jamais plus un tel, jamais plus une telle ; je n'irai plus dans cette maison, jamais plus. — Oh! quel beau triomphe! Mais que dis-je, une seule âme? Prenez tous, mes bien-aimés, oui, tous, tous, la résolution de renoncer à toutes les occasions. Nous voici au début de la sainte quarantaine ; à quoi serviraient les fatigues et les peines que vous vous donnez vous-mêmes, si dans ces saints jours vous faisiez marcher de pair les sermons et les soirées, les saluts du soir et les fréquentations, les confessions et les occasions? A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi! Offrez tous, au contraire, à Jésus crucifié pour premier fruit de ce carême, la résolution d'éloigner de vous toute occasion de péché, et pour vous porter à en venir promptement à l'exécution, souvenez-vous que

le plus grand danger des tentations, ce qui fait même que tant d'âmes succombent aux tentations, c'est la témérité de s'exposer aux occasions; et que l'unique remède, c'est de les fuir toutes. C'est une vérité des plus incontestables : quiconque ne fuit pas est vaincu, et quiconque fuit est vainqueur. Et le moyen quel est-il? Le voici : La fuite, le fer et le feu. En retournant chez vous répétez cent fois ces mots : La fuite, le fer et le feu.

V

POUR LE LUNDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

DU JUGEMENT DERNIER.

Cum venerit Filius hominis in majestate tua, et omnes angeli ejus cum eo.
Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, et tous ses anges avec lui.
MATTH. 25, 31.

I. Quand viendra ce grand jour où Dieu fera justice de toutes les iniquités de la terre? Quand se lèvera ce jour d'horreur et de trouble où apparaîtront à découvert les crimes les plus secrets du monde entier? C'est alors, ô justes, que vos larmes seront essuyées; c'est alors, ô impies, que vos iniquités seront punies; oui, c'est alors que sera arraché le masque d'une fausse innocence dont l'hypocrisie se couvre, que les replis les plus cachés des cœurs seront mis à nu, et que les forfaits les plus exécrables seront révélés. Quel jour donc! grand Dieu, quel jour? Mon sang se glace dans mes veines en y pensant. Ah! je vous peindrais avec bien plus d'énergie les terreurs de ce grand jour, si, ma langue s'attachant à mon palais, et mes membres se pétrifiant d'épouvante, je demeurais immobile sur cette estrade comme une statue de pierre. C'est alors que j'expliquerais par un silence éloquent les terreurs du jugement dernier. Jour du jugement! ah! jour de vengeance, jour redoutable, jour d'amertume : *Vox diei Domini amara*[1]. Jour du

(1) *Sophron. 1, 14.*

jugement! ah! jour de ténèbres, d'horreurs, de clameurs, de bruit, d'épouvantes, de guerres, de carnage et de mort. Jour du jugement! quel jour!... Pécheurs, mes frères, vous avez mené une vie dont vous avez usurpé tous les jours, en les passant dans la luxure, la crapule, les jeux, les divertissements, la débauche; mais après tous ces jours, il en viendra un qui sera tout entier le jour de Dieu; jour qui mettra en lumière les heures les plus ténébreuses de votre vie. Ne vous flattez pas, pécheurs, que les sphères célestes étant bouleversées en ce jour, la lune ensanglantée, le soleil éclipsé, on ne pourra plus voir vos misères au sein de cette nuit profonde. Non, non, on ne se cachera point dans ces ténèbres : « Le jour viendra, s'écrie Malachie, embrasé comme un four et il vous brûlera; » *Dies veniet succensa quasi caminus, et inflammabit vos*[1]. Vous serez tout pénétrés par le feu, et au milieu des clartés de cette brillante lumière on ne découvrira que trop vos abominations; et la rougeur qui vous montera au front surpassera encore mille fois les flammes qui vous dévoreront en ce grand jour. Quel jour! grand Dieu! quel jour! O jour de fureur! ô jour de saisissement! ô jour de misères! ô jour d'épouvante! ô jour redoutable! ô jour le plus terrible de tous les jours! Permettez donc que je vous mette ce matin sous les yeux toutes les terreurs de ce grand jour, et pour procéder avec ordre, je le distingue en trois parties : le matin, le midi et le soir. — Au matin, le tonnerre se fera entendre et l'aurore de ce jour apparaîtra marquée de signes étranges et d'épouvantables prodiges : *Dabo prodigia in cœlo sursum, et signa in terra deorsum*[2] : ce sera le premier point. — Au milieu du jour brillera un éclair, et le rideau étant tiré, le pécheur restera exposé couvert

(1) *Malach. 4, 1.* (2) *Act. 2, 19.*

de honte à la face du monde entier : *Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes*[1] ; ce sera le second point. — Le soir, éclatera la foudre de cette fatale sentence : « Allez, maudits, au feu éternel ; » *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum*[2] : ce sera le troisième point. S'il est ici un pécheur que ce tonnerre, que cet éclair, que cette foudre ne brise pas de componction, qu'il craigne, ah ! qu'il craigne que ses iniquités ne lui aient ôté jusqu'au caractère de l'homme et ne l'aient fait descendre au rang des brutes. Commençons.

PREMIER POINT.

II. Le tonnerre affreux de ce grand jour, ce seront les paroles épouvantables du prophète Isaïe qui retentiront dans l'air ténébreux d'un bout du monde à l'autre : *Ululate, ululate, quia prope est dies Domini ; ululate, quoniam ecce finis venit universæ carni*[3] : « Hurlez, hurlez, car le jour du Seigneur est proche ; hurlez, car voici que la fin de toute chair est arrivée. » Hurlez, ô mers, c'en est fait ; vous ne roulerez plus vos vagues. Quelles tempêtes ! quels bouleversements ! Hurlez, ô fleuves, c'en est fait, vous ne coulerez plus. Quelles inondations ! quelles frayeurs ! Hurlez, ô vents, c'en est fait, vous ne souffllerez plus. Quelle fureur ! quels tourbillons ! quelle violence ! Et toi aussi, atmosphère, tu t'évanouiras. Quelles malignes influences ! Toi aussi tu seras détruite, ô terre ! Quels tremblements ! quelles secousses ! *Ecce finis venit, finis venit universæ carni.* Et vous, cieux ; et vous, étoiles ; et vous, planètes, vous ne resplendirez plus sur nos têtes ! Oh ! quelles éclipses et quelle obscurité ? *Sol obscurabitur, et luna non dabit lumen suum, stella cadent de cœlo, virtutes*

(1) *Luc. 2, 35.* (2) *Matth. 25, 41.* (3) *Isaiæ. 4, 6.*

cœlorum commovebuntur[1]. A la vue de ces étranges événements, les mortels éperdus courront çà et là, sans savoir ni où, ni comment échapper à une si terrible catastrophe. Atterrées par ce bouleversement universel, les bêtes féroces sortiront de leurs tanières pour demander aux hommes du secours, et les hommes chercheront dans les antres des animaux sauvages un refuge contre ces dernières calamités. Les mères se rencontreront et se crieront les unes aux autres, en gémissant : *Beatæ steriles et ventres qui non genuerunt*[2] : « Bienheureuses les femmes stériles, et les flancs qui n'ont point engendré. » Les hommes se rencontreront et resteront muets comme des statues vis-à-vis les uns des autres. Surpris et serrés de toute part, par les éléments en confusion, par le ciel qui gémit, par les étoiles qui tombent, par l'air qui retentit du bruit de la foudre, par la terre qui tremble, par la mer qui rugit, par les montagnes qui croulent, les malheureux, glacés d'épouvante, parcourront en tous sens les campagnes comme des squelettes animés, comme des fantômes muets, pâles et semblables à la mort : *Tabescet caro uniuscujusque stantis super pedes suos*[3]. Et que sera-ce lorsque le feu, rompant les digues qui le retiennent dans sa sphère, descendra comme un déluge de flammes et de foudres et pénètrera jusqu'aux entrailles de la terre embrasée? Que sera-ce lorsque le feu du ciel et le feu de l'enfer se liguant ensemble contre les pécheurs, feront éclater avec un épouvantable fracas cette misérable terre, et que de la profondeur de ses abîmes on verra jaillir par toutes les issues des fleuves de flammes, qui feront de l'univers entier un océan de feu? Quelle désolation! quel incendie! grand Dieu! voir en un instant s'enflammer et brûler les montagnes, les rochers, les cités, les villa-

(1) *Matth. 24, 29.* (2) *Luc. 23, 29.* (3) *Zach. 14, 12.*

ges, les châteaux, en un mot tous les monuments sacrés et profanes que la main de l'homme a élevés sur la terre; voir tout cela consumé, détruit, réduit en cendres, de sorte que ce monde que vous voyez, cette admirable machine ne sera plus en quelques heures, quoi? un énorme monceau de cendres : *Terra autem, et quæ in ipsa sunt opera exurentur*[1], dit saint Pierre.

III. Mais tout ce fracas ne nous épouvantera pas, nous, car tout cela n'arrivera probablement pas de nos jours. Le tonnerre le plus formidable qui doive atterrer les vivants, c'est le son fatal de cette horrible trompette qui réveillera les morts, lorsque le monde étant déjà incendié, tous les arbres, tous les animaux, tous les hommes étant morts, les anges sonneront de la trompette aux quatre coins du monde et feront retentir partout ces épouvantables paroles : *Surgite, mortui, venite ad judicium;* levez-vous, morts ; paraissez au jugement. Et soudain obéissant à cette voix impérieuse, l'enfer, le purgatoire, les limbes, la terre, la mer vomiront leurs morts. Ouvrez-vous, sépulcres ; cimetières, obéissez; caveaux scellés, tombes pompeuses, pyramides somptueuses, restituez à la vie vos dépôts : *Surgite, mortui;* morts, levez-vous. Quel désordre, quel bruit, quelle confusion! Partout où il y aura des os décharnés et des cendres, on entendra retentir avec un sinistre écho ces paroles : *Surgite;* levez-vous. Représentez-vous par l'imagination cette résurrection universelle des corps... Quelle épouvante de voir tout à coup voler en l'air ces pierres sépulcrales que vous foulez aux pieds! Voyez, mes frères, comme tous ces ossements s'agitent, cherchant à se joindre, et se reliant ensemble avec leurs nerfs ; voyez les cendres se pétrir pour redevenir chair, les cheveux s'étendre sur les crânes nus, et tous les cadavres sortir

(1) *II Petri. 3, 10.*

de leurs sépulcres. Voilà toute la surface de la terre jonchée de morts. Mais quelle différence entre les corps! Les uns sont beaux, brillants, resplendissants; les autres sont laids, hideux et misérables. Mettez à part tous ces corps difformes, et laissez la trompette retentir une seconde fois depuis les hauteurs des cieux jusqu'aux plus sombres abîmes de l'enfer, et intimez à toutes les âmes l'ordre de se réunir à leurs corps : Soudain descend du ciel une multitude d'âmes plus belles, plus éclatantes que les étoiles, empressées de s'unir aux corps qu'elles ont animés; d'autre part une foule bien plus grande d'âmes hideuses et noires, poussées par les démons, s'élance de l'enfer comme un torrent. Quelle terreur me saisit en ce moment! Hélas! mes bien-aimés, de quel côté sortirons-nous, moi qui vous parle et vous qui m'écoutez? sera-ce d'en haut, sera-ce d'en bas? Qu'en sera-t-il de nous? Serons-nous des étoiles du ciel, ou des tisons d'enfer? Que vous en dit la conscience? N'est-ce pas là un sujet bien digne de nos réflexions? Pensez-y un peu, pensez-y. O sainte foi, donnez-nous un rayon de votre lumière.

IV. Mais non; ne consacrez pas tous vos soupirs à ces sombres pensées. Afin de rendre vos terreurs aussi vives qu'elles doivent l'être, laissez de côté le doux accueil que fait une âme bienheureuse à son corps, ce compagnon chéri de ses peines, s'unissant à lui avec amour, et versant dans tous ses membres les joies du paradis; et mettez-vous à considérer les fureurs d'une âme damnée, contrainte de se réunir à son cadavre. En le voyant si hideux, si difforme; car, comme l'enseigne le docteur angélique, les damnés ressusciteront avec leurs difformités corporelles : *Resurgent cum deformitatibus corporalibus;* en le voyant, dis-je, si abominable, elle voudrait ne pas y entrer, elle se tord, elle s'irrite, et dans sa rage elle s'écrie : Comment! il faut

que je reprenne ces yeux que j'ai promenés avec tant de curiosité dans l'église, que j'ai fixés avec tant de liberté sur des personnes, sur des objets auxquels il ne m'était même pas permis de penser? Il faut que je comparaisse devant mon Juge avec ces yeux? *Et in carne mea videbo Deum meum*[1]. Il faut que je meuve de nouveau ces mains qui n'ont su manier que des cartes et des dés, ces mains qui furent si avares pour les pauvres, qui n'ont servi qu'à faire des armes, à écrire des lettres tendres, à commettre des actions coupables? C'est avec ces mains que je dois comparaître devant mon Juge? *Et in carne mea videbo Deum meum.* Il faut que j'anime de nouveau cette langue qui a proféré tant de paroles obscènes, tant de discours scandaleux, qui a été jusqu'à attaquer le Ciel par tant de blasphèmes, et le prochain par tant de médisances? Et c'est avec cette langue que je dois comparaître devant mon Juge? *Et in carne mea videbo Deum meum;* « je verrai mon Dieu dans ma chair. » En un mot, il faut que j'épouse une seconde fois ce corps qui fut le complice et le témoin de mes désordres, ce corps qui porte les traces infâmes de mes souillures, et dans lequel on voit encore ces actions déshonnêtes, ces gestes, ces signes équivoques, ces effronteries? Ah! quelle horreur! Et c'est avec ce corps maudit que je dois comparaître devant mon Juge? Pitié! ô Ciel, pitié! — Le ciel! tu délires, le ciel est fermé pour toi. — Ah! montagnes, tombez sur moi, ensevelissez-moi : *Montes, cadite super nos*[2]. — Quelles montagnes invoques-tu? Tu as perdu le sens, les montagnes sont réduites en cendres. — Ah! du moins, ténèbres et abîmes de l'enfer, engloutissez-moi. — Les ténèbres, l'enfer seront en effet ton partage; mais auparavant il faut que tu comparaisses devant ton Juge. La

(1) *Job. 19, 26.* (2) *Luc. 23, 30.*

malheureuse ne peut résister plus longtemps. Oh ! qui pourrait dire avec quels sentiments de colère, de haine, de rage, elle se lance sur ce corps maudit, lui apportant avec elle tous les tourments de l'enfer ? Avez-vous jamais vu un possédé se rouler par terre, se déchirer, s'écorcher? Le damné, dès que son âme est réunie à son corps, fait pis encore ; il se met aussitôt à s'arracher les cheveux ; se déchire le visage avec les ongles, se mord et s'arrache la chair avec les dents. Corps indigne, dit-il, membres hideux, chair infâme! c'est pour te nourrir, pour te caresser, pour satisfaire tes sens, pour t'engraisser comme un sordide animal que je me suis damné. Oh! quelle horreur! Sainte foi, éclairez-moi d'un rayon de votre lumière. — Pécheurs, caressez maintenant ce corps, donnez-lui toutes les satisfactions qu'il demande ; mais je vous donne rendez-vous au grand jour de la reddition des comptes. Oui, c'est là que je vous attends. Voilà que, les âmes réunies à leurs corps, la trompette se fait entendre de nouveau : *Ad judicium;* « Au jugement! » Venez, comparaissez au jugement ; *Populi, populi in valle concisionis*[1]. Venez rendre vos comptes, rois de la terre ; c'en est fait de vos combinaisons politiques. Venez rendre vos comptes, grands du monde, il n'y a plus de créature pour vous défendre. Vos comptes, femmes vaines, il n'y a plus d'idolâtres pour vous adorer. Vos comptes, marchands sans patentes, avocats sans clients, banquiers sans comptoirs, juges sans codes, soldats sans épées : *Populi, populi in valle concisionis.* Monarques et sujets, grands et petits, laïques et ecclésiastiques, jeunes et vieux, hommes et femmes, venez tous rendre vos comptes; oui, tous, comparaissez à visage découvert, seuls, nus, mendiants, abandonnés, tremblants, devant le tribunal

(1) *Joel. 3, 14.*

inexorable de Jésus-Christ votre Juge : *omnes enim nos manifestari oportet;* tous, sans exception, sans partialité, sans appui : « Car il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal de Jésus-Christ » : *Omnes enim nos manifestari oportet ante tribunal Christi*[1]. Oh! quel tonnerre! quel tonnerre! et il ne suffit pas pour vous réveiller?

DEUXIÈME POINT.

V. Nous voici arrivés, mes frères, au milieu de ce grand jour, alors qu'on verra l'air sillonné par un éclair épouvantable, précurseur de la foudre. Les cieux s'ouvriront et soudain paraîtra, assis sur un trône d'éclatants nuages, le Juge éternel qui s'arrêtera dans les airs au-dessus de la grande vallée de Josaphat. Remarquez comme il descend au milieu des splendeurs d'une lumière éblouissante, « avec une grande vertu et une grande puissance, » *cum virtute multa et majestate*[2]. Des millions d'anges et d'archanges armés d'épées flamboyantes lui font cortége : *Et omnes angeli cum eo*[3]. D'un côté, on voit en l'air la croix brillante et lumineuse du Sauveur; de l'autre, la très-sainte Vierge avec un port de reine, mais dépouillée du beau titre de Mère de miséricorde, et n'apparaissant que pour attester tout ce qu'elle a fait pour notre salut. La première parole qui partira de ce trône auguste sera l'ordre de séparer dans la vallée les méchants d'avec les bons, et les exécuteurs de cet ordre seront les anges : *Exibunt angeli, et separabunt malos de medio justorum*[4]. Pour bien comprendre cette séparation, il faut supposer avec le prophète Zacharie, que dans cette vallée on ne sera pas confondu pêle-mêle, mais que tous seront groupés avec ordre

(1) *II Cor. 5, 10.* (2) *Matth. 24, 30.* (3) *Ib. 25, 31.* (4) *Ib. 13, 49.*

d'après leur condition en cette vie : *familiæ et familiæ seorsum* [1]. On verra d'un côté les papes, de l'autre, les empereurs, les princes et les rois; ici les évêques, là les religieux, et ainsi de toutes les autres catégories de personnes. Cette première séparation une fois faite, conformément au rang que chacun aura occupé en cette vie, il s'en fera une seconde, selon la place que chacun devra avoir en l'autre vie, et conserver à jamais. Et cette séparation n'est pas une invention arbitraire des prédicateurs, c'est de l'Evangile. L'ange chargé de ce ministère ira vers les papes, et il opèrera la séparation : *et separabit*. Tous les Souverains Pontifes ont été appelés Saints-Pères, tous ont été salués du titre de Très-Saints; mais c'est aussi un lourd fardeau que d'avoir à rendre compte de toutes les âmes d'un monde entier; aussi y en aura-t-il qui auront fait naufrage et qui seront déclarés maudits. Oh ! quelle confusion ! De là l'ange passera du côté des rois et des empereurs, et il opèrera la séparation : *et separabit*. Dans quelle proportion se fera-t-elle parmi les souverains ? je ne le sais; je dis seulement que c'est peut-être pour l'exemple de la postérité que Dieu a voulu nous révéler, dans la sainte Ecriture, combien de rois chez le peuple Hébreu se sont sauvés, et combien se sont damnés. Ce peuple eut trois royaumes distincts : le premier, qui fut le royaume des douze tribus, eut trois rois; le second, qui fut le royaume de Juda, en eut vingt; le troisième, qui fut celui d'Israël, en eut dix-neuf. Dans le premier, Saül se damna, David se sauva, on ne sait quel fut le sort de Salomon. Dans le second, cinq se sauvèrent, treize se damnèrent, le sort des deux autres est incertain. Dans le troisième, il y a eu dix-neuf rois couronnés, depuis Jéroboam jusqu'à Ozias, et ils furent tous des réprouvés.

(1) *Zach. 12, 12.*

Jugez d'après cet exemple quelle séparation il y aura à faire parmi les princes. Quel malheur pour ce pauvre prince quand il s'entendra dire par l'ange : Sors d'ici ; ce n'est point ta place, elle est en bas, parmi la plèbe de tes sujets. Quelle confusion ! Viendra ensuite la douloureuse séparation des évêques et des archevêques. De grâce, ne me demandez pas s'il y aura là des séparations à faire, car il s'agit ici de la charge des âmes. Je vois déjà mis de côté celui-ci pour n'avoir pas fait l'aumône, celui-là pour avoir enrichi ses parents du patrimoine de Jésus-Christ ; l'un, pour n'avoir pas distribué au peuple le pain de la doctrine, l'autre, pour n'avoir pas été exemplaire, et avoir laissé mourir dans son diocèse tant d'âmes sans sacrements, en n'y veillant pas assez, en ne punissant pas quand il y avait lieu. Ah ! mon Dieu, n'est-il pas vrai que c'est la négligence d'un grand nombre de prélats qui fait que le monde penche vers sa ruine ? On peut donc bien croire au fait rapporté par saint Jérôme, d'un prêtre qui, ayant refusé l'épiscopat, apparut après sa mort à un religieux, son oncle, dont il avait suivi en cela le conseil, et lui dit : « Je vous remercie, mon père, de m'avoir dissuadé d'accepter l'épiscopat ; car si j'avais été du nombre des évêques, je serais maintenant du nombre... » disons-le en latin : *Gratias tibi refero, pater, ex dissuasione episcopatus; nam scito, quia nunc essem de numero damnatorum, si fuissem de numero episcoporum.* Vous tous qui avez charge d'âmes, le fardeau de l'épiscopat pèse, sinon tout entier, du moins en partie sur vos épaules ; y en aura-t-il donc aussi à mettre de côté parmi vous ? Je baise le pavé que vous foulez aux pieds, et je prie Dieu que vous soyez tous, vous et vos prélats, privilégiés et exempts d'une si affreuse séparation.

VI. Avant de passer à la séparation des Ordres religieux et des prêtres, souffrez que je me cache le visage

dans les mains, car je sens la rougeur me monter au front... La sainteté fleurit parmi le clergé régulier et séculier, je le sais; mais tous les religieux et tous les prêtres vivent-ils saintement, je l'ignore; aussi je crains qu'il y ait ample matière de séparation, mes bien-aimés. Que les mondains aillent en enfer par le chemin de l'enfer, je le conçois; mais que les religieux et les prêtres aillent en enfer par la voie même qui conduit au paradis, je ne puis le comprendre. Ah! malheur à moi, si, enveloppé dans ce méchant sac, malgré mes jeûnes et mes pénitences, malgré mes prédications et mes missions, je devais être de ceux qui seront séparés de Dieu en ce jour; si cette même langue avec laquelle je le bénis et le prêche en ce moment était condamnée à le blasphémer à jamais; quelle serait mon amertume et ma confusion! L'insensé! me direz-vous; il en a aidé tant d'autres à se sauver, et il s'est damné lui-même! Prêtres vénérables, fervents religieux, malheur à nous, si nous ne nous sauvons pas! notre condition est la plus misérable de toutes. Or, je vous le demande, mes pauvres pécheurs, si nous, tout en méditant si souvent ces maximes éternelles, et en les prêchant aux autres, tout en vivant dans la pratique continuelle de la pénitence et de la prière, tout en prenant tant de précautions et n'ayant de rapport avec les femmes qu'au confessionnal, pour les aider à sauver leurs âmes, nous sommes néanmoins en si grand danger de nous perdre, que sera-ce de vous qui vivez dans une telle dissipation? Parmi vous, y aura-t-il des séparations à faire? Hélas! hélas! que de plaintes, que de gémissements on entendra en ce jour lorsque l'ange séparateur parcourra les rangs, et sans acception de personne, chassera dehors les réprouvés! Il prend par la main ce gentilhomme et le retranche de l'ordre des nobles pour le chasser parmi la populace la plus vile; ce père de famille, il le chasse

parmi les voleurs de grand chemin; cette épouse parmi les femmes perdues. Ange saint! j'ai péché, il est vrai; mais mon péché a été secret, on ne l'a pas su. — On le saura aujourd'hui : dehors, dehors : *Foris, canes, et venefici, et impudici, et homicidæ*[1]; sortez d'ici, misérables; cette place n'est pas pour vous. Et pour comble de confusion, il lira publiquement et à haute voix la longue liste des réprouvés : Souverains qui ont occupé le même trône : David à droite, Saül à gauche. Ministres de la même cour : Mardochée à droite, Aman à gauche. Enfants du même père : Jacob à droite, Esaü à gauche. Epoux qui ont partagé le même lit : Esther à droite, Assuérus à gauche. Apôtres du même Christ : Pierre à droite, Judas à gauche. Tel père si vertueux à droite, tel fils si déréglé à gauche. Telle mère si pieuse à droite, telle fille si vaine à gauche. Amis, vous serez séparés de vos confidents; époux, vous serez séparés de vos femmes, et séparés pour toujours. Jamais plus un regard, jamais plus une parole, jamais plus! Vous serez aussi éloignés les uns des autres que le péché est loin de la sainteté, le démon loin de Dieu, l'enfer loin du paradis. O sainte foi, un rayon de votre lumière!... Mes bien-aimés, nous qui nous trouvons rassemblés dans cette église, serons-nous un jour réunis dans cette grande vallée? C'est de foi, mes frères, c'est de foi. Or, qu'en pensez-vous? serons-nous tous à droite, ou bien quelques-uns d'entre nous seront-ils à gauche, du côté des réprouvés? C'est à vous que je m'adresse, à vous qui avez toujours horreur de la compagnie des bons, qui les traitez de scrupuleux, d'orgueilleux, de mélancoliques : Hélas! vous serez alors aussi séparés d'eux comme des excommuniés, sans aucun espoir de voir jamais vos saints patrons, vos anges tutélaires, et Marie,

(1) *Apoc. 22, 15.*

votre mère, jamais, non jamais, tant que Dieu sera Dieu. Je ferais bien de terminer ici ce sermon. Quel éclair en effet ! quel tonnerre ! Cela ne suffirait-il pas pour vous briser le cœur et vous faire changer de vie ? Quelle serait donc l'âme assez dure pour ne pas mettre ses affaires en ordre et assurer le succès de sa cause ?

VII. Mais qu'ai-je dit, finir ici mon sermon ? c'est plutôt ici qu'il faudrait commencer, attendu que ce qu'il y a de plus effrayant dans cette journée c'est précisément l'examen rigoureux qui se fera, devant cet immense auditoire, de tous les péchés du monde : *Judicium sedit, et libri aperti sunt*[1]. Oh ! comme à l'éclat de cette lumière pénétrante, « tout sera vu et découvert, en sorte que les plus secrètes pensées seront révélées : » *Omnia nuda et aperta sunt*[2], — *ut revelentur ex multis cordibus cogitationes*[3]. En pensant à ce que je dis, l'horreur qui me saisit me permet à peine d'achever ce qui me reste à dire. C'est que moi aussi, mes chers auditeurs, je serai acteur dans cette scène-là, et chacun de nous sera pour soi-même spectacle et spectateur tout ensemble : je verrai vos péchés, et vous verrez les miens. J'aperçois un saint Bernard qui se couvre la face de confusion : « La tête baissée, dit ce grand saint, à cause de la honte de ma mauvaise conscience, je serai là tremblant et inquiet lorsqu'on dira de moi : Voilà Bernard et ses œuvres. » *Tunc demisso capite præ confusione malæ conscientiæ, stabo trepidus et anxius, cum dicetur de me : ecce Bernardus et opera ejus.* Ah ! mon Dieu ! si un Bernard parle ainsi, qu'en sera-t-il de moi lorsqu'on dira : Voilà frère Léonard et voilà ses iniquités ! Oh ! quelle confusion ! quelle confusion ! Et de vous qu'en sera-t-il, mes bien-aimés, lorsqu'on découvrira sur ce vaste théâtre tous vos péchés, et non-

(1) *Dan. 7, 10.* (2) *Hæbr. 4, 13.* (3) *Luc. 2, 35.*

seulement toutes vos actions coupables, mais encore toutes les pensées auxquelles vous aurez consenti, avec toutes les circonstances les plus horribles, les plus honteuses, et qu'elles seront vues de tous par un seul regard, un simple coup d'œil, de même que l'on saisit d'un seul coup dans un grand tableau une multitude de choses qui y sont représentées ? Qu'en sera-t-il donc de vous, mes chers frères ? qu'en sera-t-il de vous lorsque tout sera mis à nu et à découvert : *Omnia nuda et aperta?* Chacun de vous sera comme un miroir dont le moindre défaut, la moindre tache sera visible aux yeux du monde entier. Vous vous imaginez peut-être qu'au milieu de cette infinie multitude d'hommes et de péchés vous échapperez à l'attention des autres dans ce jour de confusion et de trouble, que d'ailleurs les damnés auront autre chose à penser que d'écouter ou de contempler les péchés d'autrui. Non, mes bien-aimés, non : car Dieu voulant rendre raison au ciel et à la terre de ses formidables vengeances, fera par sa puissance infinie que la culpabilité de chacun sera parfaitement connue, et que chaque pécheur, dans cette immense assemblée, sera aussi confus, aussi honteux que s'il était seul en présence du genre humain tout entier. Vous êtes vous-mêmes persuadés de cette grande vérité, et quand vous êtes victime de quelque injustice, vous dites aussitôt : « Au jour du jugement on reconnaîtra mon innocence. » S'il en est ainsi, où êtes-vous, hypocrites, vous qui, avec quelques soupirs arrachés du cœur à grand'peine, avez su vous faire passer pour hommes de bien ; vous qui avez joué la sainteté, et qui vous en êtes fait un marche-pied pour monter à des dignités que vous ne méritiez pas ? Le temps des travestissements est passé, déposez ces habits de théâtre et ce masque ; le juge lui-même vous l'arrachera du visage ; Dieu veut qu'à la face de l'univers on voie qui vous étiez et qui

vous êtes ; il veut que toute la noirceur de votre conduite apparaisse au grand jour : *Qui sanctificabantur et mundos se putabunt, simul consumentur* [1]. Pécheurs, je vous le demande, quelle sera votre confusion en vous voyant mettre sous les yeux par Dieu lui-même tout le mal que vous avez fait dans votre jeunesse, vos regards licencieux, vos discours obscènes, les désirs de votre cœur corrompu, les mouvements déréglés de votre corps, les heures passées dans les jeux, les bals, les conversations libres, les fêtes scandaleuses, tout le mal que vous avez commis dans l'âge viril, tous ces desseins pervers, ces projets ambitieux, ces cabales, ces fraudes, ces démarches pour asseoir votre fortune sur les ruines d'autrui? Ah! quel étourdissement pour un pauvre pécheur, quand il verra sortir du fond de sa conscience mille péchés qu'il n'a jamais confessés, par suite de sa négligence à s'examiner, mille autres qu'il a confessés, mais sans bon propos ni repentir : quand il se verra déclaré coupable, non-seulement du mal qu'il a fait, mais aussi du mal qu'il a fait faire aux autres, du mal qu'il n'a pas empêché, tandis qu'il le devait? Ce magistrat devra rendre compte de tous les désordres d'une commune, d'une ville ; ce grand du monde, d'un million de péchés commis à l'occasion de ces peintures lascives qu'il garde dans sa maison, dans sa campagne ; ce père, cette mère, de tous les dérèglements de leurs enfants : et tous ces péchés seront vus de tous, considérés de tous, exposés aux yeux de tous, comme s'ils se commettaient au moment même en face de tous. Oh! quelle confusion! quelle honte! « Ils rougiront les impies, dit le Psalmiste, et ils seront précipités en enfer, » *Erubescant impii, et deducantur in infernum* [2]. Ce sera là une honte, une confusion plus horrible que l'enfer même.

(1) *Isaiæ. 66, 17.* (2) *Psal. 30, 18.*

VIII. Faisons ici une réflexion. Comprenez-vous, mes frères, la rougeur qui vous montera au front en ce grand jour? Attention : si moi, dans ce moment, éclairé de Dieu, je découvrais par une vertu divine un péché honteux et secret commis par quelqu'une de ces dames ici présentes, et que je le publiasse à haute voix, en disant : Sachez que telle personne, de telle famille, assise sur ce banc, a commis, ces jours derniers, telle infamie ; et que je la montrasse au doigt de manière que tous les yeux fussent fixés sur elle; cette malheureuse, je vous le demande, n'aimerait-elle pas mieux aller se cacher dans un sépulcre que de souffrir une telle humiliation en public? Je sais de science certaine, écrit un auteur digne de foi, qu'une jeune fille ayant succombé, et n'ayant pu, malgré tous les moyens, empêcher les suites de sa faute, conjura instamment son séducteur de lui ôter la vie, afin de la soustraire à la confusion publique : et celui-ci, par une cruelle condescendance, lui donna un poison violent et lui fit ainsi la grâce de l'expédier promptement en enfer. Or, cette jeune fille inconsidérée ne se verra-t-elle pas jeter à la face en ce jour cette tache infamante? Sans doute, et avec quel surcroît de honte et de confusion! Oh! quel éclair que celui qui illuminera les secrets les plus ténébreux : *Illuminabit abscondita tenebrarum*[1], et répandra sur la masse des pécheurs une lumière si claire qu'il rendra visibles toutes les iniquités! Pécheurs, mes frères, quelle ignominie lorsque ces péchés que vous avez cachés avec tant de soin, ces usures criantes, ces impuretés honteuses, ces abominations, ces souillures, ces pensées dégoûtantes, infâmes, seront étalés à la vue de tout le monde! *Et audient gentes ignominiam ejus*[2]. Oui, toutes les nations entendront promulguer à haute voix tous nos

(1) *I Cor. 4, 5.* (2) *Jerem. 16, 12.*

crimes les plus honteux : amis, ennemis, connaissances, voisins, étrangers, les enfants, la femme, le mari, tous les saints, tous les hommes, tous les démons les entendront : *Audient, audient.* Si vos abominations devaient être promulguées au son de la trompette sur une place publique, et si elles devaient être imprimées en plusieurs langues, et publiées ainsi dans toute l'Europe, quelle confusion ne serait-ce pas? Et cependant qui vous connaît dans le monde? Mais là, dans cette immense assemblée, le genre humain tout entier vous connaîtra, tous vous montreront au doigt, en disant : Voilà ce scélérat, voilà ce malfaiteur. Comprenez-vous enfin l'excès de confusion qui vous couvrira le visage? Non, vous ne le comprenez pas encore. Savez-vous quand vous le comprendrez? C'est lorsque « l'univers combattra avec le Seigneur contre les insensés : » *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos*[1]. Les premiers à élever la voix contre vous, ce seront les complices de vos péchés. Jeune homme, voyez-vous là celle de qui vous avez tant de fois attendu, en soupirant, un assentiment? Sois maudit, vous criera-t-elle à haute voix, toi qui fus le scandale de ma jeunesse, toi le séducteur de mon innocence, toi la perte de mon âme; te rappelles-tu ce jour, cette nuit, cette occasion?... Et elle dévoilera alors toutes vos infamies. Et vous, jeune fille, voyez là celui qui vous assurait qu'il n'en transpirerait jamais rien; ah! c'est lui-même qui sera, en ce jour, votre accusateur, c'est lui qui révèlera votre honte à la face du monde entier : mais il ne parlera pas seul; tous les instruments qui vous auront servi à pécher parleront avec lui : ces présents, ces lettres, ces intermédiaires, élèveront aussi la voix. Ces lits que vous avez violés, ô adultères, ces chambres obscures, ces lieux secrets, et jus-

(1) *Sap. 5, 21.*

qu'aux pierres des murailles, tout criera contre vous : *Lapis de pariete clamabit*[1]. Que dis-je? les murs de cette église parleront ; oui, les murs de ce saint lieu vous rediront toutes les exhortations de vos confesseurs, tant de prédications, tant de missions qui s'y sont faites. Et s'ils se taisaient, je parlerais moi, et je vous dirais : Ne me suis-je pas épuisé dans le carême de l'année...? Ne vous ai-je pas dit clairement la vérité? Ne vous ai-je pas prévenu du danger? Vous vous êtes moqué de mon zèle, vous avez ri de mes alarmes, vous n'avez tenu aucun compte de mes paroles. Mais qu'ai-je dit, je parlerais? C'est ce Christ qui parlera ; oui, ce Christ que vous avez tant offensé, devenu votre juge en ce jour, parlera dans sa colère : *Tunc loquetur ad eos in ira sua, et in furore suo conturbabit eos*[2], et il vous dira : Tu as cru, méchant, que je serais semblable à toi ; tu t'imaginais que je dusse approuver tes excès : *Existimasti iniquc quod ero tui similis : arguam te, et statuam contra faciem tuam*[3]. Eh bien ! regarde-moi ; me reconnais-tu? N'es-tu pas ce chrétien qui, non content de perdre son âme, m'a ravi encore les âmes des autres? Lis maintenant dans ce livre toutes tes mauvaises actions, lis, lis ; peux-tu nier tous ces blasphèmes que tu as vomis contre mon corps et mon sang? Toutes ces calomnies dont tu as souillé l'honneur de ton prochain? Toutes ces injustices par lesquelles tu as usurpé le bien d'autrui? Lis aussi toutes ces irrévérences dans les églises, toutes ces indécences scandaleuses, toutes ces médisances : lis, infâme, toute la procédure de tes crimes, lis, lis : qu'as-tu à répondre? Dis-le tout haut, défends-toi, parle : *Narra si quid habes, ut justificeris*[4]. Hélas ! hélas ! qui pourra supporter de pareils reproches? *Ante faciem*

(1) *Habac. 2, 11.*
(2) *Psal. 2, 5.*
(3) *Ib. 49, 21.*
(4) *Isaiæ. 13, 26*

indignationis ejus quis stabit[1] ? Quelle excuse apporterez-vous, mes chers auditeurs? L'ignorance peut-être : Seigneur, direz-vous, je n'en savais pas davantage. — Menteur! vous dira Jésus-Christ; oublies-tu tant d'avis qui te furent donnés, tant de conseils et d'exemples, tant d'inspirations que je t'ai envoyées? Je les connais moi, et tu ne peux les nier; comment oses-tu dire que tu ne savais pas? — Ah! Seigneur, j'étais faible, délicat, je ne pouvais pas... — Effronté! viens ici, regarde ces amis, ces parents, ces compagnons de ton âge, qui étaient plus faibles, plus délicats que toi; et pourtant ils sont restés purs, intacts, innocents : comment oses-tu dire que tu ne pouvais pas? — Vous avez raison, Seigneur; cependant j'implore votre clémence et votre miséricorde. — Ah! impie, tu te recommandes maintenant? De la clémence pour toi, qui te riais des sacrements, qui te moquais des prêtres, qui profanais les églises! De la clémence pour toi, qui n'as jamais eu pitié de ton prochain, qui as mal employé un temps si précieux, qui as abusé de tant de bienfaits, de la santé, de la fortune, de l'honneur, de la vie, de tout en un mot, et qui ne t'en es servi que pour m'offenser et m'outrager! De la clémence pour toi! Ah! non, non, il n'y a plus de clémence, plus de pitié, plus de miséricorde! *Non parcet in die vindictæ*[2]. — *Erubescant et conturbentur in sæculum sæculi, et confundantur et pereant*[3]. Oh! quel coup de tonnerre! quel éclair formidable! Et cela ne suffit pas pour briser vos cœurs? Qu'attendez-vous donc? Que la foudre éclate? Fort bien. Mais accordez-moi un instant de repos.

(1) *Nahum. 1, 6.* (2) *Prov. 6, 34.* (3) *Psal. 22, 18.*

TROISIÈME POINT.

IX. Nous voici arrivés au soir de ce grand jour. Mais avant de foudroyer les réprouvés, le Juge éternel se tourne avec un front serein et un regard bienveillant vers les élus, et les accueille avec ces douces paroles : « Venez, les bénis de mon Père ; » *Venite, benedicti*[1] ; il les console tous; bien plus, il va au-devant d'eux avec le cœur sur les lèvres, les embrasse, les serre avec tendresse sur son sein, et leur dit : Ames bien-aimées, gages précieux de mes douleurs, chères conquêtes de mes plaies, vous m'avez beaucoup coûté, il est vrai, cependant il me semble vous avoir eues pour rien. Oh ! comme je vous suis obligé d'avoir observé ma loi, apprécié ma grâce, consacré votre vie à de continuels exercices de piété et de pénitence ! Je le sais, c'est pour me plaire que vous vous êtes abstenus de paraître au théâtre, dans les soirées, dans ces réunions dangereuses. Vous avez maintenu mon honneur dans les tribunaux, dans les cours, dans les familles, au milieu des intérêts et des affaires du monde. Je m'en souviens, je vous reconnais et je vous en rends grâces : *Et tunc laus erit unicuique a Deo*[2]. Venez donc posséder votre héritage, venez vous asseoir sur ces trônes qui vous ont été préparés avant même que vous fussiez nés. Et en leur parlant ainsi, ô sort digne d'envie ! il les admet au baiser de son côté sacré, puis les élevant en l'air, il les sépare de la foule des réprouvés, pour les introduire dans cette gloire immense qu'il leur a promise pour récompense dès le commencement des siècles : *Venite, benedicti Patris mei ; possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi*[3].

(1) *Matth. 25, 34.* (2) *I Cor. 4, 5.* (3) *Matth. 25, 34.*

X. Après cela le souverain Juge, reprenant un visage qui inspire la terreur, un front sévère, un regard indigné, brise les sceaux sous lesquels est écrit le sort de chaque réprouvé, et saisit en main la foudre, prêt à la lancer. Ah! tendez de noir cette église pour représenter au vif toute l'horreur de cet épouvantable spectacle. Grand Dieu! toute la gloire, toute la confiance des anges, toute la joie des Saints, tout cela a fait place à des alarmes, à des craintes, à des angoisses indicibles. Voilà que d'innombrables légions d'Anges, d'Archanges, de Principautés, de Puissances et de Vertus, sillonnent l'air de leurs épées flamboyantes, s'apprêtant à frapper les damnés et à les précipiter dans l'abîme. Cet appareil effrayant fait trembler les saints et les justes eux-mêmes, mais il épouvante bien plus encore les malheureux réprouvés qui se trouvent au fond de la vallée. Ils sont là comme hors d'eux-mêmes, étourdis, le regard fixe, ne pouvant respirer ni prononcer une parole. Oh! quelle horreur! quelle anxiété! quel silence! Mais, ô Dieu! comme leur épouvante s'accroit lorsqu'ils voient le Sauveur irrité ordonner, pour faire éclater davantage sa justice, qu'on enlève sa croix, qui est un étendard de miséricorde, et qu'à sa place on agite un étendard lugubre portant le plus désespérant de tous les noms; quel est-il donc? Le voici : *Voca nomen ejus : Absque misericordia*[1]. *Sans miséricorde,* tel est le nom que Dieu portera imprimé sur son front même, en ce grand jour. Oui, pécheurs, la miséricorde est finie pour vous, ce n'est plus le temps de la pitié. Ah! qui pourrait dire les torrents de larmes qui coulent dans toute l'étendue de la vallée au moment où la croix disparaît? Malheureux que nous sommes! s'écrient tous les réprouvés en sanglotant, il n'y a donc plus pour nous de miséricorde,

(1) *Ose. 1, 7*

toute espérance de salut est évanouie, désespoir affreux! — Voyons! pour représenter au vif toute l'horreur de cette scène, emportez d'ici cette croix : ce signe de miséricorde ne convient pas là où tout doit respirer la terreur et la justice... Eh bien! pécheurs, de même que ce crucifix vous tourne le dos, et s'éloigne de vous, ainsi au dernier jour vous serez abandonnés de Dieu, abandonnés des saints, abandonnés de la divine miséricorde. La croix une fois transportée au ciel par les anges, le Sauveur se tourne vers sa divine Mère, et lui dit d'un ton décidé : Ma mère, en ce jour je ne suis plus fils, je suis juge : laissez faire la justice; vous avez le cœur trop compatissant, retirez-vous et n'intervenez pas. « Et alors, dit saint Augustin, Marie se retirera de la porte du paradis; » *Et tunc recedet a janua paradisi Maria.* Oh! quels hurlements pousseront ces misérables en se voyant abandonnés par la mère de miséricorde! Ils l'invoquent, ils la prient; et la très-sainte Vierge jetant un regard en arrière répète à ceux qui l'implorent cette parole de Jérémie : *Super quo propitia vobis esse potero?*[1]. « En quoi pourrais-je vous être propice? » Malheureux, je ne puis plus vous aider. Allez, allez, maudits de mon divin Fils; ce n'est pas ma faute : prenez-vous-en à votre dureté et à votre obstination. Et en parlant ainsi, elle leur tourne le dos et les abandonne. Ah! quel glaive de douleur perce le cœur de ces malheureux en se voyant repoussés par cette Mère si compatissante. Couvrez donc cette image de la très-sainte Vierge, pour signifier que Marie tourne le dos à tous ceux qui ne sont pas ébranlés en face d'une justice si sévère. — Voici que le soleil étant obscurci, la lune éclipsée, les étoiles dispersées, cette immense vallée est plongée dans d'épaisses ténèbres, et ne reçoit

(1) *Jerem. 5, 7.*

plus d'autre clarté que les éclairs qui jaillissent des yeux du souverain Juge irrité. Eteignez donc ces lampes, fermez les fenêtres, et pour signifier que les portes du paradis se fermeront pour toute l'éternité, fermez aussi les portes de cette église. Hélas! il n'est que trop vrai que toute lueur d'espérance s'évanouira en ce jour et qu'il n'y aura plus d'issue possible pour le pécheur. Ecoutez donc, écoutez tous, au milieu de ces ténèbres et de ces horreurs, la terrible sentence qui, semblable à un coup de foudre formidable, est lancée contre les reprouvés.

XI. Le Sauveur irrité ouvre enfin la bouche du haut de son trône et dit d'une voix terrible : *Ego sum*[1]. « C'est moi. » Je suis ce Christ que vous avez blasphémé, maudit, offensé tant de fois. Le jour de ma vengeance est enfin arrivé : *Ecce dies ultionis meæ advenit*[2]. Regardez ces plaies que j'ai reçues pour vous; elles serviront comme autant de bouches à prononcer contre vous l'éternelle malédiction : puisque vous avez voulu vivre dans ma disgrâce, demeurez-y pour toujours. Cette Passion, ce sang, cette mort, dont vous n'avez pas voulu pour votre rédemption, elle servira pour votre damnation éternelle. Vous m'avez voulu pour ennemi, vous m'aurez pour ennemi à jamais. Retirez-vous donc, maudits! (Oh! quel coup de foudre!) maudits de moi! maudits de mon Père, maudits du Saint-Esprit, maudits de Marie, ma mère, maudits de mes saints, maudits de tous! Allez à votre perte, malheureux! allez, indignes, allez! Oh! quel coup de foudre! quel trait! — Pauvres réprouvés, recommandez-vous aux saints : voyez-vous là-haut votre saint patron? Invoquez-le, suppliez-le. — Non, non, reprend aussitôt le saint : va-t'en, maudit, va-t'en au feu éternel; il n'y a

(1) *Joan. 18, 6.* (2) *Jerem. 46, 10.*

plus de protection pour toi. — Recommandez-vous à votre ange gardien, qui s'est donné tant de peine pour vous. — Non, non, crie-t-il aussi d'en haut; va-t'en, maudit, va-t'en au feu éternel; je n'ai plus rien à faire avec toi. — Recommandez-vous à ces petits enfants que vous avez perdus encore innocents : les voilà là-haut dans la gloire entourant le Très-Haut. Non, non, crient-ils, va-t'en, père maudit, va-t'en, mère maudite, au feu éternel : tu t'es révolté contre notre Dieu, sois donc maudit éternellement. — Ah! malheureux, c'en est donc fait de vous! Voilà que le souverain Juge répète sa malédiction : *Discedite a me, maledicti,* allez, maudits, allez; que faites-vous ici? qu'attendez-vous? Allez donc, livrez-vous à la rage et au désespoir, descendez au fond des abîmes, allez au feu : *discedite in ignem;* au feu; au feu; ce n'est pas assez; au feu éternel : *in ignem æternum*[1]. Et soudain la terre s'entr'ouvre jusqu'au fond de ses entrailles et présente un gouffre immense, dans lequel sont refoulés pêle-mêle, par le pied du Tout-Puissant, hommes et démons, grands et petits, princes et esclaves. Oh! grand Dieu! quelle confusion, quel vacarme, quel cahos, quels blasphèmes, quels hurlements, quelles plaintes, quelle rage, quelle fureur, quel désespoir! La terre une fois purgée de la souillure de tous les péchés, les portes de l'abime se referment, et les clefs en sont jetées dans l'océan de l'éternité, pour signifier qu'elles ne s'ouvriront plus jamais, plus jamais, tant que Dieu sera Dieu.

XII. Eh bien! pécheurs, que faites-vous? Ah! jetez-vous tous à genoux, et la face contre terre, le cœur brisé de douleur, humiliez-vous devant la majesté divine; que chacun dise en soi-même avec soupirs et avec larmes : Qu'en sera-t-il de moi ce jour-là, qu'en sera-t-il

(1) *Matth. 25, 41.*

de moi, malheureux? — Et de moi, mes frères, qu'en sera-t-il? Ah! je veux être le premier à me prosterner le front dans la poussière pour demander pardon à Dieu de mes iniquités, oui, moi-même qui serai ce jour-là le plus confus, je veux être le premier à me frapper la poitrine et à conjurer votre divine majesté de me châtier présentement, pourvu qu'elle ne me maudisse point au grand jour du jugement. Demandez tous pardon, frappez-vous la poitrine, implorez pour vous la divine miséricorde, et souffrez que je réclame pour moi la justice. Justice, ô mon Dieu, justice! châtiez-moi maintenant, faites fondre sur moi toutes les calamités, toutes les malédictions de cette vie, pourvu que je n'encoure pas la malédiction éternelle au dernier jour. Que demandez-vous, mon Dieu? Des pleurs amers, des larmes, de la douleur? Voyez ce peuple béni plongé dans les pleurs, les larmes et les soupirs. Que voulez-vous de plus? Du sang et une rude pénitence? Eh bien! je me l'infligerai pour tous. Brûlez, tranchez ici-bas, ô mon Dieu, pourvu que vous m'épargniez dans l'éternité : *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas*. Demandez donc pour vous la miséricorde; criez tous : miséricorde, ô mon Dieu, miséricorde! Je veux demander pour moi la justice, la potence, les dernières rigueurs (*La discipline*)[1]. Mon pauvre pécheur, que deviendrez-vous? Où serez-vous? à droite ou à gauche? Que vous en dit la conscience? — Pénitence par conséquent, mon cher frère, pénitence; donnez au moins quelques signes de douleur, frappez-vous la poitrine... Allons! mes bien-aimés, essuyez vos larmes et tempérez votre douleur, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre : il est encore temps, mes chers frères, de rentrer en nous-mêmes, et d'assurer votre sort; il est

(1) On sait que le Bienheureux se donnait souvent, du haut de l'estrade sur laquelle il prêchait, une rude et sanglante discipline, comme on le rapporte dans sa Vie.

encore temps d'obtenir une sentence favorable. O temps précieux! Oh! quelle consolation pour le cœur affligé! *Faciens misericordias Dominus, et judicium*[1]; « C'est moi, le Seigneur, qui fais miséricorde et justice. » Jésus ne nous a menacés du jugement que pour user de miséricorde, et qu'avons-nous à faire pour nous assurer un si grand bien? Nous devons embrasser Jésus crucifié, notre trésor, notre avocat, afin qu'il nous bénisse avant de devenir notre Juge. Conjurez tous Jésus, les mains jointes, pour qu'il reparaisse et jette sur vous un regard d'amour, et en le revoyant, éclatez tous en sanglots, formez tous le désir de le presser sur votre cœur. Venez donc, ô mon souverain bien! (*On replace le crucifix sur l'autel*). Le voici, le voici, notre bon Jésus; frappez-vous tous la poitrine avec un vif désir de l'embrasser tendrement. Venez, ô mon Jésus; venez, doux Sauveur de mon âme, l'ami de mon cœur! Oh! maintenant que je tiens Jésus entre mes bras, mon âme est consolée. — C'est en votre nom à tous que je l'embrasse, et que je baise ses plaies sacrées. Permettez-moi maintenant, mon doux Jésus, de vous adresser une demande, les larmes aux yeux : Dites-moi, ô mon bien-aimé, parmi tant de personnes qui m'écoutent en est-il quelqu'une qui doive tomber en enfer avec les réprouvés? en est-il quelqu'une? Ah! s'il en est une seule, montrez-la-moi, ô mon Jésus! montrez-la-moi; je veux l'embrasser ce pécheur, je veux le ramener à vos pieds, contrit et repentant. Où êtes-vous, mon pauvre pécheur? Venez vous jeter aux pieds de Jésus-Christ; il en est encore temps, mon frère, il en est encore temps. Voici Jésus qui vous ouvre ses bras et son cœur. Demandez-lui donc pardon, et dites-lui avec une grande douleur : J'ai péché, mon Dieu, je mérite la mort, je mérite la malédiction; je ne mérite ni pitié, ni

(1) *Psal. 102, 6.*

pardon. Et vous, mon Dieu, que dites-vous? Le condamnez-vous? Le maudissez-vous? — Non : *Nolo mortem impii*[1]; « Je ne veux pas la mort du pécheur. » — O bonté, ô amour, ô douceur infinie de mon Jésus! vous ne voulez donc pas la mort de ce pécheur, et après tant de péchés vous ne voulez pas le punir? Que voulez-vous donc, ô mon Jésus? que voulez-vous? — *Ut convertatur*[2]; « qu'il se convertisse. » — L'avez-vous entendu, pécheur? Jésus n'exige de vous qu'une chose, c'est que vous mettiez fin à vos désordres, à vos mauvaises habitudes, et que, par conséquent, dès aujourd'hui, vous renonciez à telle fréquentation, que vous restituiez ce bien injustement possédé, que vous vous réconciliiez avec tel ennemi; que dès aujourd'hui vous alliez trouver un bon confesseur, et que vous vous convertissiez tout de bon et du fond du cœur. — J'ai maintenant une bonne nouvelle à vous donner, ô mon Jésus : ce pécheur que vous voyez là est repentant et converti; son cœur se brise de douleur. Voulez-vous encore autre chose, mon Dieu? — *Ut convertatur impius a via sua et vivat*[3]; « Qu'il se convertisse et qu'il vive. » *Vivat!* Vous voulez que ce pécheur vive, lui qui en a tant fait? — Oui, *vivat;* qu'il se convertisse, qu'il se confesse, et puis qu'il vive repentant. — Vous voulez qu'il vive, ce criminel, qui depuis tant d'années ne s'est jamais bien confessé? — Oui, *vivat;* qu'il se convertisse, qu'il se confesse et qu'il vive repentant. — Vous voulez qu'elle vive cette pauvre femme qui a passé toute sa vie au pouvoir du démon, plongée dans le désordre d'où il lui semble impossible de sortir? — Oui, *vivat;* qu'elle se convertisse, qu'elle se confesse et qu'elle vive repentante. — Mais comment, ô mon Jésus! comment ces pauvres pécheurs pourront-ils vivre? (*Qu'on découvre l'image de la très-sainte*

(1) *Ezech. 33, 11.* (2) *Ibid.* (3) *Ibid.*

Vierge.) — Le voici : Qu'ils vivent sous la protection de Marie, ma mère, et ils seront en sûreté. Ah! pécheurs, mes frères, adressez-vous tous à Marie : elle est notre espérance, elle est notre vie, elle est toute notre consolation. Auguste Vierge, puisqu'il en est ainsi, nous avons recours à vous ; je vous recommande ce peuple, afin qu'aucun ne soit condamné au jour du jugement, mais que tous soient placés à la droite, au nombre des élus. Mais en sera-t-il véritablement ainsi? Oui, certes, si vous êtes de véritables serviteurs de Marie, et si vous croyez fermement que le jugement est, non pas une fable, mais une vérité de l'Evangile. Concluons donc et disons que s'il y a ici quelque grand pécheur qui ait résisté au tonnerre, à l'éclair et à la foudre, il faut que cet homme pervers que n'épouvante pas le jugement de Dieu, n'ait point la foi d'un chrétien, ou le bon sens d'un homme raisonnable.

VI

POUR LE MARDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

DU RESPECT DANS LES ÉGLISES.

Intravit Jesus in templum Dei, et ejiciebat omnes.

Jésus entra dans le temple de Dieu, et il en chassait tous ceux qui y étaient. MATTH. 21, 12.

I. Du zèle, des larmes et des fouets, voilà ce qu'il me faut ce matin : du zèle au cœur, des larmes aux yeux, des fouets à la main pour flageller les sacriléges profanateurs de nos églises. Je voudrais avoir ce zèle qui dévorait le cœur du saint roi David, et lui faisait considérer un déluge de feu comme un trop faible châtiment pour punir les outrages faits à son Dieu dans sa propre maison : *Zelus domus tuæ comedit me*[1]. Je voudrais avoir ce fleuve de larmes qui inondait le visage de saint Jean Chrysostôme, et le faisait gémir nuit et jour, en voyant les irrévérences qui, de son temps, profanaient les églises, de sorte qu'il répétait en sanglotant : « Je pleure amèrement et je ne puis cesser de pleurer; » *Acerbe fleo, et nunquam flendi finem facio.* Et si les larmes et le zèle me manquent pour extirper un si détestable abus, qu'on m'apprête au moins le fouet dont mon Sauveur arma ses mains toutes puissantes pour chasser du temple tous les profanateurs. Et que faites-vous, s'il en

(1) *Ps. 68, 10.*

est ainsi, vous tous qui êtes réunis dans cette église? Sortez d'ici, tous tant que vous êtes; ce n'est pas un lieu de sûreté pour vous. Nous sommes arrivés à ces temps que déplorait Jérémie[1] : Se sauve qui peut; le temple de Dieu n'est plus un lieu de refuge, cherchez votre salut dans les montagnes. Et ne taxez pas mon zèle de fureur : j'ai pour moi l'exemple du Fils de Dieu, qui, la main armée de fouets, court indigné à travers le temple pour en chasser ceux qui le profanaient. Direz-vous que nos églises, en Italie, ne sont pas profanées par les mêmes impuretés qui souillaient le temple de Jérusalem? Ne les voyons-nous pas changées de nos jours, par la perversité d'un grand nombre, je ne dirai pas en maisons ordinaires, mais en places publiques, mais en théâtres, et comme parle Tertullien, *in consistoria impudicitiæ?* Il est vrai que vous n'êtes pas tous du nombre de ces sacriléges : mais tous ceux qui étaient dans le temple ne devaient pas être non plus des vendeurs, des trafiquants, des hommes oubliant le respect dû au lieu saint; et cependant Notre-Seigneur les chassa tous avec le fouet a la main : *Intravit Jesus in templum Dei, et ejiciebat omnes :* c'est que, quand il s'agit de sanctuaire profané, les innocents eux-mêmes doivent trembler. Sortez donc, sortez de l'église, tous tant que vous êtes. Hélas! à quelle extrémité suis-je réduit par la malice de quelques-uns! accoutumés qu'ils sont à faire de l'église un lieu de désordre, ils m'obligent, à mon grand regret, de me priver aujourd'hui d'un si cher auditoire. — Mais non, restez, de grâce, restez au sermon et soyez plus attentifs que jamais, car j'espère rendre aujourd'hui à nos églises l'honneur qu'elles ont perdu. Seulement je vous prie de me pardonner si dans cette circonstance chaque parole de ma bouche est une invective, chaque accent un coup

(1) *Jerem.* 7.

de foudre : c'est que je suis trop vivement affecté sur ce sujet. Et vous, ô mon Jésus, qui m'ordonnez de reprendre d'aussi graves excès, assistez-moi, fortifiez-moi; voici mon cœur, embrasez-le; voici mes yeux, remplissez-les de larmes; voici, non pas ma main, mais ma langue, donnez, ah! donnez-lui la force de votre fouet. Je ferai de mon côté tous mes efforts pour atterrer les sacriléges, en leur faisant comprendre que par les immodesties scandaleuses qu'ils commettent dans les églises, — ils ôtent à Dieu le respect qui lui est dû, premier point; — ils ôtent à Dieu son crédit, second point; — ils ôtent à Dieu sa patience, et attirent sur leurs têtes les plus horribles châtiments, troisième point. — Mes frères, j'ai souvent désiré de mourir en annonçant la parole de Dieu; mais si cela devait m'arriver, je voudrais que ce fût en traitant ce sujet; je voudrais consumer mon dernier souffle de vie en criant à haute voix : Sortez, criminels profanateurs, sortez de l'église! Ne faites pas de la maison de mon Père une caverne de voleurs; *Vos autem fecistis illam speluncam latronum*[1]. Je m'adresse à vous de nouveau, ô mon doux Jésus! assistez-moi, inspirez-moi la vigueur et l'énergie : c'est votre cause que je plaide. Et vous, mes frères, écoutez-moi, et je suis certain que désormais vous porterez plus de respect aux églises.

PREMIER POINT.

II. L'univers entier est un vaste temple, où toutes les créatures, avec un merveilleux concert, chantent les louanges de Dieu; le saint roi David se joignant à elles excitait son âme à mêler ses soupirs à leurs accords : « Bénis le Seigneur, ô mon âme, dans tous les lieux de sa domination : » *In omni loco dominationis ejus, bene-*

(1) *Matth. 21, 13.*

dic, anima mea, Domino[1]. C'est ainsi que louaient Dieu, Elie sur la montagne, Jérémie dans un puits, Daniel dans la fosse aux lions, les trois jeunes gens dans la fournaise, et Jonas dans le ventre de la baleine, comme s'ils eussent été prosternés devant le Propitiatoire. Néanmoins, quoique Dieu doive être reconnu, adoré et respecté en tout lieu, on ne peut dire qu'il ait fait de tous les lieux sa propre maison, comme il l'a fait pour les églises. Temples sacrés, si nous tous qui sommes ici nous venions à comprendre une bonne fois le respect qu'on vous doit, tous à l'instant nous nous prosternerions la face contre terre, pour baiser humblement ce pavé que nous foulons aux pieds. Promenez les regards autour de vous, mes respectables auditeurs, et regardez tous ces objets sacrés... Que signifient ces autels, ces saintes images, ces ornements, ces lumières et ces splendeurs qui inspirent tant de piété et de vénération ? Savez-vous ce que tout cela signifie? Voici ce que prêchent tacitement au cœur tous ces signes de piété et de dévotion : ils vous disent que l'église est une image du ciel, qu'elle est proprement la maison de Dieu sur la terre, oui, la maison de Dieu sur la terre, son palais, son habitation royale, où il élève son trône pour être reconnu et adoré de ses fidèles. *Non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli*[2]. Oh! si un rayon de la lumière céleste éclairait nos yeux, quelle multitude d'anges nous verrions habiter dans nos églises pour faire cortége à leur souverain, et saisis d'une sainte frayeur, nous redirions tous avec Jacob : *Quam terribilis est locus iste*[3]*!* « Oh! que ce lieu est terrible! » Et en effet, combien de fois n'a-t-on pas vu les saints anges assister au divin sacrifice, et former une couronne autour des autels devant lesquels ils s'inclinaient avec respect jusqu'à terre. Un saint

(1) *Psal. 102, 22.* (2) *Gen. 28, 17.* (3) *Ibid.*

ermite voyant continuellement un jeune homme d'une beauté surhumaine, qui se tenait jour et nuit près d'un autel, et lui ayant demandé un jour qui il était et ce qu'il faisait là : « Je suis l'ange, dit-il, à qui Dieu a confié la garde de cet autel depuis le moment où il fut consacré. » Saint Jean Chrysostôme, toutes les fois qu'il célébrait la sainte messe, voyait, au rapport de saint Nil, abbé, son disciple, une multitude d'anges qui aidaient les ministres sacrés dans leurs saintes fonctions. Il est donc vrai, chrétiens, qu'ici dans l'église, Dieu ne demeure pas *incognito*, comme dans les autres lieux; il y est, au contraire, assis sur un trône; il y est avec toute sa cour, avec toute sa gloire; ici il règne, il préside, c'est ici qu'il veut être adoré et remercié comme étant dans sa propre maison. Ne vous étonnez donc pas que les saints n'entraient jamais dans les églises qu'avec une sainte terreur. Saint Jérôme n'osait y entrer lorsque un fantôme impur avait troublé son esprit pendant le sommeil de la nuit. Saint Ambroise réprimandait ceux qui, en toussant ou en se mouchant, interrompaient le silence religieux du lieu saint. Saint Martin s'y tenait toujours pâle et tremblant, et lorsqu'on lui en demandait la raison, il répondait : « Comment voulez-vous que je ne tremble pas, tandis que Dieu est ici présent ! tandis que je suis dans la maison de Dieu ! tandis que je me trouve ici avec toute la cour céleste ! » Aussi ne voulut-il jamais s'asseoir dans l'église, ni même s'y tenir appuyé; il s'y tenait toujours debout ou à genoux. Ne vous étonnez pas, je le répète, si les saints avaient tant de respect pour les églises, puisque, vivement éclairés des lumières de la foi, ils y voyaient, en abrégé, tout ce qu'on voit et tout ce qu'on adore de bon, de beau et de saint dans le paradis même. Heureuse enceinte, autels sacrés, mon cœur est attendri en vous voyant tout pétris, pour ainsi dire, de religion et ornés de majesté? Quel beau,

quel édifiant spectacle de voir tant d'images vénérées, tant de reliques de saints, tant de signes de piété! O Dieu! qui ne se sent ravi, rien qu'en respirant cette atmosphère bénie, purifiée par tant de pieux soupirs, tant de fois parfumée par l'encens sacré, consacrée par la prière, la psalmodie et la parole de Dieu? O églises bénies, temples sacrés, quelle piété, quel respect et quelle révérence ne vous doit-on pas!

III. Piété, respect et révérence! Aujourd'hui du respect aux églises! Aujourd'hui de la piété et de la révérence aux églises! Aujourd'hui! Grand Dieu! où en suis-je? Quelle piété, quelle révérence, quel respect porte-t-elle aux églises, cette femme vaine qui toute la semaine s'arrange, s'orne et s'embellit pour s'étaler aux jours de fêtes dans les églises? Quel respect porte-t-il aux églises ce jeune homme qui, toute la semaine, soupire apres le dimanche pour poursuivre cette pauvre jeune fille jusque dans l'église? Quel respect porte-t-il à l'église ce libertin que l'on voit pendant la sainte messe et la célébration des divins offices parler, rire et jeter çà et là des regards immodestes, et que l'on dirait possédé d'une légion de démons? Vous le voyez en présence du tres-saint Sacrement, s'asseoir ou se promener, causer, plaisanter, s'amuser avec un voisin assis à côté de lui, comme s'il assistait à une comédie. Mais c'est peu encore; vous le voyez, le dirai-je? Mais pourquoi le taire? saint Jean Chrysostôme le dit bien à qui ne veut pas l'entendre : vous le voyez aller à la rencontre de cette Vénus toute chargée de bijoux et de rubans, des qu'il la voit paraitre sur le seuil de l'église, s'incliner devant elle, lui baiser la main, lui faire des révérences, lui offrir le bras et la conduire comme en triomphe, et bravant Jésus-Christ et le christianisme, la planter en face de l'autel, et là, tournant le dos à Notre-Seigneur et à la sainte Vierge, s'arrêter à la contempler,

à l'encenser dans la maison de Dieu, en face de Dieu, au mépris de Dieu. Comment les murailles mêmes de l'église ne se révoltent-elles pas d'un pareil outrage ? Comment ces pierres, quoique muettes, ne parlent-elles pas ? Comment les anges du moins ne descendent-ils pas à l'envi pour lancer la foudre en voyant des désordres aussi criants ? *Scortis plus reverentiæ quam Deo exhibemus.* Mais, grand Dieu ! ne suffit-il pas d'entendre de tels reproches pour être saisi d'horreur et d'épouvante ? Et pourtant cet impie, ce sacrilége qui m'écoute, ne rentre pas encore en lui-même, et n'éprouve aucun remords d'avoir tant de fois manqué de respect à Dieu dans ses églises.

IV. Seigneur, peut-être tenez-vous peu de compte du respect qu'on vous doit ? — Ah ! il n'est rien, au contraire, dont Dieu soit plus jaloux que du respect qu'il exige des siens dans ses églises. Dans le temple de Salomon, qui pourtant n'était pas consacré par des mystères aussi augustes que les nôtres, Dieu faisait apparaître une nuée merveilleuse qui était le trône visible de son invisible présence, et s'appelait à cause de cela « la gloire du Seigneur, » *gloria Domini*[1]. Mais comment voulait-il que les prêtres et tout le peuple assistassent à cet auguste spectacle ? Humiliés et prosternés la face contre terre : *Proni in terram super pavimentum*[2]. La raison, c'est que Dieu exige ce respect, même de ses amis les plus intimes, les plus familiers : c'est pourquoi les séraphins eux-mêmes, qui sont pourtant les princes de son trône, ne peuvent se tenir en sa présence que recouverts de leurs ailes, en signe de leur profonde vénération. Et vous, vers de terre, vous viendrez à l'église, c'est-à-dire devant le trône du Dieu vivant, uniquement pour voir, pour rencontrer quelque visage

(1) *II Paralip. 5, 14.* (2) *II Reg. 7, 3.*

agréable, ou pour parler d'affaires, de bagatelles, de nouvelles, et peut-être même pour vous permettre les licences les plus déhontées? Ah! revenez sur la terre, fervents chrétiens de la primitive Eglise, vous qui, au dire de Tertullien, vous teniez dans le lieu saint avec tant de modestie, tant de révérence, que vous sembliez être des anges du ciel, au point que si par malheur il arrivait à l'un de vous de souffler un seul mot, aussitôt son voisin se tournait vers lui, le doigt sur la bouche, et lui disait à voix basse : Dieu nous voit, Dieu nous le rendra : *Dominus videt*, *Dominus reddit;* vous-mêmes, chrétiens des premiers siècles, faites entendre à ceux qui m'écoutent que les églises ne sont pas faites pour y tenir conversation ou s'y donner rendez-vous, mais bien pour adorer Dieu, pour rendre grâce à Dieu, pour obtenir de Dieu le pardon de nos péchés. Et nous aveugles, et nous hommes de peu de foi, que faisons-nous dans les églises? Remarquez, je vous prie, quel horrible contraste : tout notre bien nous l'avons dans les églises, nous le recevons des églises, et c'est dans les églises que nous commettons le plus de mal. S'il y a des bruits de guerre, ne courons-nous pas aussitôt dans les églises pour demander la paix? Si la terre ingrate nous refuse le fruit des semences qu'elle a reçues, n'allons-nous pas y implorer l'abondance? Si l'air infecté nous menace de ses malignes influences, n'allons-nous pas y chercher la santé? Si le ciel troublé inonde la terre de pluies torrentielles, n'y courons-nous pas pour obtenir un temps serein? Si le ciel devenu d'airain nous refuse une goutte d'eau, n'y allons-nous pas supplier pour qu'il nous envoie la pluie? Cela n'est-il pas vrai? De plus, si cet enfant tombe malade, si ce chef de famille est en danger, si cette affaire périclite, si cet ennemi nous persécute, si ce procès est pendant, où allons-nous, à qui recourons-nous, sinon à la maison de Dieu, à son

église? Il y a plus encore : si notre âme est plongée dans la fange de l'iniquité, si nous sommes devenus par le péché ennemis de Dieu, esclaves de Satan, où allons-nous chercher le remède sinon à l'église? C'est là que nous trouvons autant de délégués de la miséricorde divine, qu'il y a de ces vénérables confesseurs, prêts à répandre sur nos têtes le sang précieux de Jésus-Christ: et de quelque côté qu'on se tourne, on entend quelqu'un qui dit à la place de Dieu : « Je t'absous, je te pardonne, et au nom de Dieu je te donne la paix. » Et nous, que rendons-nous à Dieu en retour de tant de grâces que nous recevons de lui dans ses églises? Grand Dieu! comment mon cœur ne se brise-t-il pas dans ma poitrine par un transport de zèle? Laissez-moi parler clairement. Y a-t-il dans cet endroit une boutique de barbier, une place publique, une salle de soirée ou de festin, où l'on entende des conversations plus libres, des médisances plus malignes, des discours plus scandaleux, où l'on voie des regards plus indignes, des sourires plus impies, des galanteries plus impudentes que dans les églises? Si on veut lire les feuilles, raconter les nouvelles de la guerre ou du monde, l'église ne sert-elle pas de rendez-vous pour cela? Si l'on veut épier la tournure de quelque jeune fille nubile, où cherchera-t-on à la voir? à l'église. Et qui pis est, si l'on veut tendre un piége à l'innocence de quelque malheureuse fille, on confie le billet à une infâme entremetteuse, en lui disant : remettez-le à une telle, vous la trouverez à l'église, entendant la messe. De sorte que le lieu le plus commode pour pécher et pour faire pécher les autres, quel est-il aujourd'hui? C'est l'église. Saint Jean Chrysostôme le disait en pleurant : *Et si quis corrumpere matronam conatur, locum hunc maxime idoneum putat.* Comment le soleil ne s'obscurcit-il pas? comment la terre ne s'entr'ouvre-t-elle pas de douleur en voyant des désordres aussi affreux?

V. Eglises saintes, combien il vaudrait mieux pour vous ne voir jamais arriver certaines solennités, certains jours de fête et de concours, qui sont pour vous des jours de profanation? Pendant la semaine, il est vrai, les églises restent abandonnées, et quoique Jésus-Christ y habite, vivant, en corps et en âme, on dirait que ce sont des lieux hantés par les esprits malins, que chacun évite et d'où personne n'ose approcher. Du moins, si l'on ne fréquente pas l'église pendant la semaine, on n'y pèche pas. Mais voici l'aurore du dimanche ou de quelque grande fête qui commence à poindre, la cloche appelle à la messe. Ah! mon Sauveur, c'est le tocsin qui appelle aux armes contre vous. Voilà les jeunes filles toutes parées de rubans, de fleurs, de coquetterie, pour être les déesses de l'église; voilà les jeunes gens à la coiffure élégante, uniquement attentifs à les admirer, et n'ayant pas même un regard pour votre sainte Mère; voilà tout le peuple en train de causer : c'est un murmure à faire croire que l'église est un lieu de foire. Mais ce qu'il y a de pire, c'est ce qu'on ne voit pas : ce sont ces désirs, ces démonstrations mutuelles, ces sourires, ces signes, ces ententes secrètes, ces entretiens scandaleux, couverts quelquefois du manteau d'une dévotion hypocrite; bref, toutes ces indécences commises en présence du Saint-Sacrement, en présence de tant de saintes images qui ornent les murs consacrés de nos églises. Que dire, mes frères, à la vue de tant d'abominations? Que dire! Laissez-moi sortir de l'église pour que j'aille à la rencontre de ces vertueuses filles, de ces femmes respectables qui s'en viennent ici avec une contenance pieuse et modeste pour se donner entièrement à Dieu; permettez que je leur demande en toute liberté : Vertueuses filles, où allez-vous? — A l'église. — Non, non, retournez chez vous, n'y allez pas, vous n'y seriez pas en sûreté. — Comment! nous n'y serions

pas en sûreté? Et il y a indulgence, exposition du Saint-Sacrement, sermon, rémission des péchés; et puis, l'église n'est-elle pas la maison de Dieu? Comment donc n'y serions-nous pas en sûreté? — Vous parlez fort bien, il devrait en être ainsi; mais pourtant je vous dis de ne pas y aller, parce que vous n'y seriez pas en sûreté, et saint Jérôme vous répète par ma bouche que vous rencontrerez bien moins de dangers par les rues et sur les places publiques que dans les églises : *Ut prope periculosius sit puellis ad loca religionis quam ad publicum prodire.* Ce qui le prouve, c'est qu'anciennement les chrétiens de tout sexe et de toute condition se réunissaient la nuit dans les églises pour célébrer les louanges de Dieu, et saint Jérôme nous assure que de son temps le concours était immense : *Tota ecclesia nocturnis vigiliis Christum Dominum personabat;* tandis que maintenant, les pasteurs ont sévèrement défendu aux fidèles et particulièrement aux femmes de se rassembler dans les églises pendant la nuit, dont les heures sont cependant si favorables à la méditation; dès que le jour a disparu, il est prescrit de fermer les portes des églises. On essaya d'abord, pour éviter les désordres, de séparer les sexes par des tentures en toiles, puis par des cloisons en bois, et comme tout cela parut insuffisant pour réprimer la licence, le zèle des prélats leur inspira comme dernier remède de fermer les églises. Quelle honte! quel blâme! Ainsi pour défendre la maison de Dieu contre le libertinage, il n'y a pas de meilleur moyen que d'en fermer les portes avec des serrures de fer! Mais pourquoi avoir recours à un parti si extrême? Saint Jérôme vous en dit la raison : c'est qu'on rencontre plus de dangers dans les églises qu'au théâtre : oui, mes frères, oui, plus de dangers qu'au théâtre. On ne ferme, la nuit, pour personne les théâtres, ni les salles de bals, ni les lieux de divertissements; et je n'ai

jamais entendu dire que les évêques aient fulminé des édits contre les femmes qui vont la nuit dans ces assemblées, tandis qu'en beaucoup de diocèses ils leur ont défendu d'aller à l'église : c'est là un signe manifeste qu'ils appréhendent plus de dangers dans les églises, que dans les soirées, les bals, les divertissements et les spectacles : *Ut prope periculosius sit puellis ad loca religionis, quam ad publicum prodire.*

VI. Permettez-moi maintenant de faire l'inquisiteur, et d'interroger chacun de ces sacriléges profanateurs touchant sa foi : *Quid sentis de fide?* savoir, s'il croit vraiment que l'hostie conservée dans le tabernacle contienne le Dieu vivant : s'il croit que sous le voile des espèces sacramentelles Jésus-Christ le voie : car je ne puis me persuader qu'il soit possible de croire une pareille vérité et de se laisser aller en même temps à des abominations si grandes ; je ne puis me le persuader, et s'ils ne craignent pas le regard terrible de Dieu dans le sacrement de l'autel, je crains pour eux les foudres, et je m'étonne avec saint Jean Chrysostôme qu'elles n'éclatent pas de toute part : *Quomodo undique fulgura non deferantur.* Mais ces foudres devraient frapper avant tout ces femmes sans pudeur qui viennent à l'église avec une toilette toute mondaine, une mise recherchée, quelquefois même indécente et scandaleuse. Saint Jean Chrysostôme en frémissait : rencontrant un jour, lorsqu'il était à Antioche, une femme ainsi parée, après l'avoir foudroyée de son regard, il lui demanda où elle allait. — A l'église, répondit la dame. — A l'église! reprit le saint, avec cette mise et ces parfums? à l'église! mais quoi! est-ce qu'on y donne un bal? Retournez sur vos pas, et n'ayez pas l'audace d'entrer à l'église avec ces habits de théâtre : *An saltatura ad ecclesiam pergis? An in ecclesia lasciva quæris oblectamenta?* Je voudrais que messieurs les curés fussent animés d'un

zèle semblable, et qu'ils ne permissent point aux femmes d'entrer dans l'église autrement qu'avec un voile sur la tête, et une mise modeste, leur intimant le décret de l'apôtre saint Paul, savoir que « toute femme qui prie la tête non voilée, souille sa tête; » *Omnis mulier orans non velato capite, deturpat caput suum*[1]; décret renouvelé par le pape saint Lin, et observé en beaucoup de diocèses, à l'édification des fidèles. — Mais l'usage? — Quel usage? le décret apostolique condamne ces usages comme de pernicieux abus. Malheureuses, ne savez-vous donc pas que ces rubans sont des filets qui enlacent les cœurs, que ces regards empoisonnés sont des flèches qui percent les âmes, et qu'en venant à l'église pour tirer des âmes du purgatoire, vous en précipitez un grand nombre en enfer?... Mais je ne puis pas tout dire, car la douleur me suffoque : *Contritum est cor meum in medio mei. Propheta namque et sacerdos polluti sunt, et in domo mea inveni malum eorum, ait Dominus*[2]. O mon Jésus, le zèle ne suffit plus ici, donnez-moi un fleuve de larmes, pour dire que tant d'offenses se trament, se concertent, et se commettent dans votre maison, sous vos yeux, dans vos églises! pour dire que vos chrétiens ne vous laissent pas vivre en paix, même dans votre maison, qu'ils viennent jusque dans ce sanctuaire assassiner en votre présence des âmes qui vous appartiennent... Où êtes-vous, Judas, Pilate, Caïphe, Scribes, Pharisiens, où êtes-vous? vous êtes innocents en comparaison de ces profanateurs des églises. Il est bien vrai que vous l'avez trahi, flagellé, crucifié; mais c'était dans un jardin, sur le Golgotha, dans un prétoire; jamais dans le parvis du temple, jamais dans le saint des saints, tandis que ces sacrilèges le crucifient tous les jours sur les autels, aiguisent les

(1) *I Cor. 11, 5.* (2) *Jerem. 23, 9-11.*

clous sur les pierres consacrées (*Qui habet aures audiendi audiat*[1],) aiguisent les clous sur les pierres consacrées, et se servent du sanctuaire comme d'un lieu infâme, pour s'abandonner aux plus indignes passions. Quelle horrible impiété! quelle malice diabolique! N'avez-vous pas vos maisons pour vous amuser et assouvir vos convoitises? N'avez-vous pas les places publiques, les salles de réunions et autres lieux? Pourquoi donc venir dans les églises? Pourquoi? — Ne vous échauffez pas tant, mon père : les choses vont ainsi parce qu'on n'y prend pas garde, qu'on n'y fait pas attention. — On n'y prend pas garde? on n'y fait pas attention? Mais c'est le comble de l'outrage d'être en la présence de Dieu et de ne pas faire attention au mal que vous faites; c'est prendre notre Dieu pour une idole de pierre. Savez-vous ce qu'il faudrait pour vous réveiller? Un coup de foudre, comme il est arrivé plusieurs fois, notamment dans une ville de Toscane, où elle frappa et réduisit en cendres un sacrilége dans l'église même qu'il avait maintes fois violée. Le tonnerre ne serait pas de trop pour vous tenir sur vos gardes. Donnez-moi du moins votre fouet, ô mon Dieu, et permettez qu'animé d'une sainte fureur je parcoure votre temple en criant : Sortez, criminels profanateurs, sortez de l'église, vous qui en faites une caverne de voleurs, et de voleurs de la pire espèce, puisque vous volez des âmes qui ont coûté si cher à Jésus-Christ; sortez, sacriléges, sortez de l'église! Si vous ne m'accordez pas cette permission, Seigneur, soyez persuadé qu'ils vous ôteront non-seulement le respect mais encore le crédit.

(1) *Matth. 11, 15.*

SECOND POINT.

VII. Hélas ! c'est un fait malheureusement incontestable, que les scandales qui se commettent dans les églises sont arrivés au point qu'ils font perdre à Dieu son crédit et mettent en péril la foi elle-même. Il suffit pour s'en convaincre d'entrer dans quelque temple hérétique ou païen, ou dans une mosquée turque ; en voyant l'extérieur composé avec lequel ces infidèles se tiennent en la présence de leurs fausses divinités, pourrions-nous nous empêcher de rougir du contraste, honteux pour nous, qui existe entre leur conduite et les licences qui profanent nos églises consacrées au vrai Dieu ? Allons donc visiter une mosquée turque à Constantinople, et puis nous visiterons une de nos églises en Italie : prenez avec vous un Indien né et élevé dans les forêts du monde le plus inconnu, n'appartenant encore à aucune secte ni religion, afin qu'il soit apte à décider sans partialité où Dieu a le plus de crédit, dans les mosquées turques ou dans les églises catholiques. Qu'on ouvre donc une mosquée des disciples de Mahomet ; voyez-les tous, les pieds nus, avec leur air modeste et recueilli ; pas un n'oserait entrer avec les pieds chaussés : observez ces femmes turques, toutes voilées, dont on n'aperçoit pas même la tête et le visage, et qui n'ont de libre qu'un œil pour voir à leurs pieds en marchant. L'Indien est stupéfait de ce silence, de cette modestie, de ce recueillement ; en voyant ces mahométans qui se tiennent là comme autant de statues, sans lever les yeux, sans pousser un soupir, sans même oser cracher sur le pavé, il conclut que c'est là que le vrai Dieu est reconnu et adoré. Conduisez-le maintenant dans une de nos églises. Nous voici sur la place : regardez à l'entrée même cette foule de gens qui vendent et qui achètent, qui marchandent et qui disputent, qui jurent et se parjurent ; et il s'agit bien d'autre chose que de

tourterelles et de pigeons. Oh! c'est ici, Seigneur, qu'il faudrait s'armer de votre fouet. Mais n'abandonnons pas notre étranger : Quel est ce lieu? demande-t-il. C'est la douane, sans doute? Ce sont des comptoirs de banque, des magasins? — Vous vous trompez, c'est le portique de l'église. — Le portique de l'église! Est-ce possible? — Entrons : nous voici sur le seuil; on voit dans l'intérieur une foule mouvante; mais il s'y fait un tel murmure, un tel bruit, que les tuyaux de l'orgue ont beau résonner, les musiciens s'époumonner, on ne distingue ni symphonie ni mélodie. — Mais ce n'est pas là l'église, dit l'Indien; nous nous serons mépris, sans aucun doute? — Je vous certifie que c'est l'église; et je vous dirai de plus qu'aujourd'hui on y célèbre la fête de Notre-Dame, et que le corps adorable du Fils de Dieu est exposé sur l'autel. — Vraiment!... mais où est-il? — Là, là, ne voyez-vous pas? regardez, vis-à-vis de ce groupe de jeunes filles, des jeunes gens qui rient, plaisantent, et leur font des compliments; puis au delà, cette troupe d'enfants qui jouent et font du tapage, et à côté, des mères avec leurs petits enfants au bras, qui pleurent et crient, des chiens qui aboient et qui sautent... — Mais le corps du Fils de Dieu dont vous parlez, on l'aura sans doute mis de côté? — Pas du tout; le voilà exposé au milieu de ces cierges. — Mais on lui tourne le dos, on babille, et on pèche sous ses yeux? — Pardonnez, étranger, c'est qu'aujourd'hui il y a grand concours : il y a indulgence plénière et rémission de tous les péchés. — Vous dites mal : vous trompez ce pauvre Indien; dites-lui plutôt qu'aujourd'hui il y a grand désordre, licence plénière et commission de tous les péchés. Vous verrez comme il s'en ira scandalisé, sans vouloir en savoir davantage. Il me semble l'entendre répéter, en s'éloignant, ce blasphème de Luther, que le sacrifice le plus agréable qu'on pût faire à Dieu serait de renverser

toutes les églises catholiques : *Ante omnia, dedicationes ecclesiarum funditus extirpari deberent, cum nihil aliud sint quam tabernæ, nundinæ, et aleatorum lusorumque scenæ.* N'est-ce pas là ôter à Dieu tout son crédit? — Les papistes (c'est le perpétuel refrain des hérétiques) les papistes croient à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et ils nous infligent la flétrissure d'hérétiques, parce que nous la nions. Mais ne le sont-ils pas plus que nous, puisqu'ils y croient tout en lui faisant tant d'outrages? — Peut-on entendre sans une profonde douleur des reproches si amers? Mais malheur aux coupables qui, par leurs immodesties dans les églises, font blasphémer le nom de Dieu parmi les infidèles!

VIII. Je comprends maintenant pourquoi tant de pauvres missionnaires, qui traversent les mers au péril de leur vie, pour courir à la recherche des infidèles et les ramener au bercail de Jésus-Christ, recueillent néanmoins si peu de fruit de leurs prédications et de leurs catéchismes : c'est que notre conduite est connue de ces peuples; lorsqu'ils ont entendu parler de notre religion, ils n'ont pas manqué de s'informer de ce qui se passe dans nos églises, et ayant appris les irrévérences qui s'y commettent, ils ne veulent plus croire. Combien de fois n'est-il pas arrivé à ces bons missionnaires dans le Nouveau-Monde, lorsqu'après un sermon ils croyaient n'avoir plus qu'à verser l'eau pour baptiser les Indiens, de leur voir secouer la tête, en disant : « Tout ce que vous nous prêchez est bel et bon; mais si vous autres, chrétiens, vous ne le croyez pas vous-mêmes, comment prétendez-vous nous le faire accepter? Nous avons ouï dire que dans vos contrées une malheureuse jeune fille à l'église excite plus l'attention que la Vierge Marie : comment donc la croyez-vous Mère de Dieu? ou qu'un jeune libertin reçoit plus d'adorations que le Christ;

comment donc croyez-vous que celui-ci soit le vrai Dieu? Retirez-vous donc, et laissez-nous tranquilles. » Voyez s'il n'est pas vrai que les chrétiens enlèvent à Dieu, non-seulement le respect, mais aussi le crédit. Pardonnez-moi, mes frères, si, à la vue de cet opprobre du nom chrétien, et de ce discrédit dont notre Dieu est frappé, il me vient une pensée à l'esprit et presque un désir au cœur : je voudrais, en quelque sorte, que nos églises fussent fréquentées par des Turcs, par des Indiens. Ah! peut-être ne s'y commettrait-il pas autant de mal. Les Turcs, il est vrai, ne croient pas que Jésus-Christ soit le vrai Dieu ; mais au moins ils le regardent comme un grand prophète, et ils portent un tel respect aux saints lieux de Jérusalem, qu'ils n'osent entrer que les pieds nus, et après s'être prosternés la face contre terre, dans le cénacle où fut institué le très-saint Sacrement de l'autel. Nous nous étonnons, mes bien-aimés, que Dieu ait permis que les saints lieux tombassent au pouvoir de ces infidèles, et qu'il n'ait point aidé plus efficacement la chrétienté tout entière, armée plusieurs fois pour la délivrance de la Terre-Sainte: pour moi, je n'en suis point surpris : je crois que Dieu leur a laissé ces saints lieux pour qu'ils fussent plus respectés. Oui, ces précieux monuments sont mieux entre les mains de ces barbares qu'ils ne le seraient dans les nôtres. Et comment voulez-vous, mes bien-aimés, que je ne me sente pas ce matin dévoré de zèle, en considérant que mon Sauveur Jésus-Christ ne peut obtenir des chrétiens dans ses églises le respect que Mahomet obtient des Turcs dans ses mosquées, et, ce qui est plus fort encore, que nos églises soient tenues en plus grande vénération par les Turcs eux-mêmes que par les fidèles chrétiens? N'est-ce point là non-seulement ôter à Dieu tout son crédit, mais encore mettre en doute sa foi?

IX. S'il en est ainsi, ne trouvez pas mauvais que je

mette à exécution la pensée qui m'est venue tout à l'heure à l'esprit; puisqu'il n'y a plus de foi, finissons-en. Où êtes-vous, luthériens, calvinistes, vous qui détruisez les choses saintes en Allemagne, qui les foulez aux pieds en Hollande et en Angleterre? Passez les mers, traversez les monts et venez arracher de nos églises d'Italie les crucifix et les images, venez briser les tabernacles, profaner les vases sacrés, et fouler aux pieds les saintes hosties. L'injure que vous ferez à Dieu sera grande; mais au moins il n'y en aura qu'une, et cet acte lui épargnera les graves insultes qu'il a journellement à essuyer de la part de ses fidèles; ce sera un moindre mal de le chasser d'un seul coup de sa maison que de venir l'y outrager tous les jours. Vous frémissez d'horreur, dirait-on? Eh! si l'on ne peut voir ce pillage exécuté par des hérétiques, rendez, vous, vénérables prêtres, ce service à notre Dieu. Que mon idée ne vous paraisse pas étrange; car si de deux maux il faut toujours choisir le moindre, vous conviendrez que c'est un excellent dessein. Ne balancez pas : voyons! enlevez le Saint-Sacrement de ce tabernacle, arrachez de ces murs toutes les saintes images, ôtez toutes ces reliques, faites un tas de tous les vases et de tous les ornements sacrés, et emportez-les, allez les cacher dans quelque lieu décent, mais écarté, où ils ne soient ni vus ni connus : ils seront toujours mieux qu'ici, messieurs, ils seront toujours mieux qu'ici, car s'ils n'y sont plus vénérés, au moins ils ne seront pas outragés par tant de regards, de désirs criminels, de paroles et de plaisanteries inconvenantes, tant d'indécences de tout genre qu'on se permet ici en leur présence. Pourquoi tardez-vous? Voyez un peu, de grâce : si le sang vient à couler dans une église, si un homme y est frappé ou tué, quelle rumeur, quelle désolation! Aussitôt on emporte à la hâte et les saintes huiles, et l'eau baptismale, et le très-saint Sacrement; on dépouille

le sanctuaire de tous ses ornements, on éteint les lampes, on enlève les crucifix, on arrache jusqu'aux pierres des sépulcres; l'église est interdite, ce n'est plus même une église; et tout cela parce qu'on y a tué un corps : tous les jours on y égorge des âmes, ou plutôt on en fait un véritable carnage, et personne n'en est indigné! C'est à vous de l'être, prêtres du Seigneur; au moins fermez à ces sacriléges les portes de l'église, et qu'ils aillent infester de leur présence les marchés. — Oh! mais ils ne viendront plus à l'église. — Qu'ils n'y viennent plus, s'ils se rendent coupables de négligence, ils ne le seront pas de sacrilége. — Mais Dieu n'aura plus son cortége d'adorateurs. — Qu'il n'en ait plus; mieux vaut n'avoir point de cour, que d'en avoir une aussi insolente et aussi effrontée. — Oh! les âmes!... — Que parlez-vous des âmes? Ce sont des démons et non pas des âmes que ces sacriléges profanateurs. Eh! pas tant d'égards! fermez-leur les portes de l'église en face, et si ce n'est pas encore assez, finissons-en : mettez le feu à l'église; oui, oui, mettez-y le feu. Vous ne serez pas les premiers à donner dans ces louables excès. Dans l'église de la Madone miraculeuse de Mont-Vierge, au royaume de Naples, il y avait grand concours de peuple le jour de la fête; une année le feu prit à l'édifice, et plus de mille personnes y furent brûlées vives. Qui croyez-vous qui mit le feu? Quelque scélérat, quelque misérable? Nullement, ce fut la sainte Vierge en personne. Quelques personnes pieuses la virent tenant dans chaque main une torche, et mettant le feu à son sanctuaire, à cause des irrévérences qui s'y commettaient. Faites-en autant, prêtres du Seigneur, si vous ne voulez pas que nous soyons témoins de quelque spectacle plus horrible encore. Au moins, au moins, unissez-vous à moi aujourd'hui pour crier à toute force : Sortez, sortez d'ici, sacriléges profanateurs, sortez d'ici; ne faites pas de la

maison de mon Père une caverne de voleurs : *Vos autem fecistis illam speluncam latronum*[1]. Et si vous avez enlevé à Dieu le respect, si vous lui avez enlevé le crédit, ne lui enlevez pas encore la patience, en attirant sur vos têtes les plus affreux châtiments. Vous ne voulez pas m'en croire ? accordez-moi un instant de relâche et je vous ferai frémir d'horreur.

†

TROISIÈME POINT.

X. Mon père, vous vous êtes fort échauffé ce matin, mais il n'y a pas lieu. Ici où les églises sont si respectées il ne fallait pas tant crier. — Vous avez raison, mes chers frères, ici ce ne sont pas des cris qu'il faut, mais un remède efficace ; et malheur à vous si ceux qui ont autorité, et qui peuvent et doivent réparer de si grands maux, négligeaient de le faire ! Je ne suis ni prophète, ni apôtre, mes bien-aimés, mais un indigne pécheur ; permettez-moi cependant de vous dire ce matin ce que saint Bernard avait coutume de dire en prêchant à ses religieux : « Je remplis les fonctions de prophète et d'apôtre : » *Nec apostolus, nec propheta sum, tamen et apostoli, et prophetæ vice fungor.* Ecoutez donc bien ce que je vais vous dire, et soyez certains qu'il en sera ainsi. Si vous avez à cœur le bien public de toute la contrée, et votre bien particulier, veillez sérieusement à ce que Dieu soit respecté partout, mais spécialement dans ses églises, dans sa propre maison, par vous, par vos enfants, par vos femmes, par vos serviteurs, par tous ceux en un mot dont vous êtes chargés ; autrement, attendez-vous à un déluge, oui, à un déluge de fléaux. Déjà la justice divine a porté l'arrêt, et la formule en

(1) *Matth. 21, 13.*

est épouvantable : « Aiguisez vos flèches, crie-t-elle par la bouche du prophète Jérémie, remplissez vos carquois; car c'est la vengeance du Seigneur, la vengeance de son Temple; » *Acuite sagittas, implete pharetras; quoniam ultio Domini, ultio Templi est*[1]. Pour se venger des outrages qui lui sont faits ailleurs, Dieu n'a besoin que d'une flèche; mais pour se venger du manque de respect à son égard dans les églises, dans sa propre maison, il prépare toutes ses flèches, il aiguise tous les traits de sa divine colère. Ecoutez-moi bien : vous chassez Dieu de sa maison par tant de scandaleuses immodesties que vous commettez dans les églises : eh bien! je vous déclare que Dieu insulté dans sa maison, en sortira indigné, et entrera dans les vôtres, pour les remplir de troubles, de clameurs, de larmes et de calamités, dispersant tout ce qu'il y rencontrera, biens, famille, espérance, projets, postérité ; il mettra tout sens dessus dessous, et sur les ruines de votre maison désolée, saccagée, on lira ces paroles : *Ultio Domini, ultio templi est;* « C'est la vengeance du Seigneur, c'est la vengeance de son temple. » Vous ne laissez pas les morts jouir dans les églises de leur repos, ni des suffrages; eh bien! je vous déclare que Dieu enverra des maladies contagieuses et des influences malignes qui feront tomber en pourriture les corps des vivants. Vous troublez la paix de Dieu dans ses églises par toutes vos iniquités : eh bien! je vous déclare que Dieu appellera les barbares, les turcs, tous vos plus cruels ennemis, pour qu'ils répandent dans vos contrées la désolation, la famine, la guerre, l'incendie, la mortalité, qu'ils n'y laissent pas pierre sur pierre, et qu'ils réduisent votre pays à un monceau de ruines. Mais qu'est-il besoin de ces prédictions sinistres? N'en entendons-nous pas, n'en voyons-

(1) *Jerem. 51, 11.*

nous pas l'accomplissement tous les jours? Un tel est mort subitement sans sacrements ; cet autre a été assassiné sans avoir eu le temps d'invoquer le nom de Jésus, il a été étendu dans la rue et les chiens ont léché son sang. Celui-ci meurt en désespéré dans un cachot, celui-là porté à l'hôpital est devenu comme un cadavre vivant. Le peuple gémit sous les charges qui l'accablent, les particuliers sont oppressés par le poids de leurs misères. De quoi vous plaignez-vous? demande Jérémie : « C'est la vengeance du Seigneur, c'est la vengeance de son temple : » *Ultio Domini, ultio templi est.* Dieu vous traite dans vos maisons comme vous l'avez traité dans la sienne. Lorsque Jésus-Christ fut maltraité par ses bourreaux sur le Calvaire, les rochers ne se brisèrent-ils pas, les montagnes ne se fendirent-elles pas, toute la nature ne fut-elle pas plongée dans le trouble? Or, si pendant la messe, qui est identiquement le même sacrifice que celui du Calvaire, vous renouvelez contre Jésus-Christ les mêmes outrages, pouvez-vous attendre autre chose que des tremblements de terre, des famines, des dégâts, des ruines, des malheurs de tout genre? Ce qui devrait étonner, dit saint Jean Chrysostôme, c'est qu'à cette heure même la foudre n'éclate pas de toutes parts, pour réduire tout en cendres, et que la terre n'entr'ouvre pas ses abîmes pour engloutir tout vivants ces sacriléges profanateurs. *Et non mirares quomodo undique fulmina non deferantur? quomodo funditus cuncta non evertantur?*

XI. Mais ce n'est pas là l'épine la plus aiguë qui me perce le cœur ; ce qui m'afflige le plus, c'est que si l'on ne remédie pas au mal qui se commet dans les églises, ou vous perdrez la foi, ou la foi vous abandonnera. C'est ce qui arriva au peuple d'Israël, comme il est attesté dans Jérémie : « La foi a péri et elle leur a été enlevée; parce qu'ils ont fait le mal sous mes yeux, dit le Sei-

gneur, et m'ont offensé dans la maison même où mon nom était invoqué ; » *Periit fides et ablata est de ore eorum,... quia fecerunt malum in oculis meis, dicit Dominus. Posuerunt offendicula sua in domo, in qua invocatum est nomen meum* [1]. Il est de foi que l'Evangile subsistera toujours, mais il n'est pas de foi qu'il restera toujours dans le même lieu. De combien de royaumes, de combien de provinces la foi n'a-t-elle pas disparu ! Où sont en Asie les sept églises qui furent si chères à Dieu, qu'il les tenait représentées dans sa main sous la figure de sept étoiles ? Où sont ces florissantes églises d'Afrique qui répandirent un tel parfum de sainteté, sous la direction d'Augustin, de Cyprien, de Valère ? Où sont tant d'églises d'Allemagne, de l'Angleterre et de tout le nord de l'Europe ? Ne sont-elles pas aujourd'hui changées en temples consacrés à l'erreur, ou en théâtres ? Et peut-on voir, sans verser des larmes, le sacrifice remplacé par les sacrilèges ; le culte du vrai Dieu par les abominations de ces apostats infidèles ? Quelle a été la cause de tant de mal ? Je sais que des auteurs très-graves rapportent des révélations faites à de saintes âmes, et d'après lesquelles la cause de tous ces maux a été le peu de respect dans les églises ; mais j'aime mieux m'appuyer sur la révélation faite aux prophètes, car elle n'est pas sujette aux illusions : « La foi a péri, parce qu'ils ont offensé le Seigneur dans la maison même où son nom était invoqué : » *Periit fides, quia posuerunt offendicula sua in domo, in qua invocatum est nomen meum.* Oui, il n'est que trop vrai, c'est à cause du manque de respect pour les églises, qu'ont été ruinées les églises de l'Orient et du Septentrion. Et ce qui est arrivé ailleurs arrivera également ici si vous n'y portez pas remède : ou vous perdrez la foi, ou la foi vous abandon-

(1) *Jerem. 7, 28-30.*

nera. Ah! prêtres vénérés, pasteurs des âmes, prélats des églises, je m'adresse à vous, et prosterné le front dans la poussière, je vous demande qu'après avoir récité l'évangile à l'autel, vous vous tourniez vers le peuple et lui intimiez le monitoire que l'apôtre saint Paul fit afficher aux portes de l'église de Corinthe : « Si quelqu'un viole le temple de Dieu, Dieu le perdra; » *Si quis templum Dei violaverit, disperdet illum Deus* [1]. Menacez-les de toute sorte de disgrâces, de miseres et de calamités, s'ils ne se repentent et ne se corrigent de tant d'irrévérences qu'ils commettent dans les églises. Dites-leur que pour eux il n'y aura pas de sépulture ecclésiastique : car quand même ils seraient enterrés dans les églises par leurs parents complaisants, les eglises refuseraient de leur donner asile. Si l'on visitait les tombes de ces profanateurs, on en trouverait plus d'une déjà vide, grâce à la permission que les démons ont obtenue de Dieu d'enlever ces corps, indignes d'habiter un pareil lieu, et de les emporter au fond de l'enfer, dans ce sépulcre ténébreux placé au centre de la terre, séjour non de repos, mais d'éternelle inquiétude : *In locum tormentorum* [2]. Dites-leur enfin que pour leurs âmes il n'y aura ni pardon, ni pitié, ni paradis : *In terra sanctorum iniqua gessit, non videbit gloriam Domini* [3]; « Celui qui a commis l'iniquité dans la terre des saints, ne verra point la gloire du Seigneur. » Parlez en termes clairs, vénérables pasteurs, si vous ne voulez pas être avez eux victimes du tragique accident qui arriva à un prêtre. Celui-ci fermait les yeux sur les abominations qui se commettaient dans son église, où le peuple était devenu si insolent et si effronté qu'il s'y conduisait comme dans une salle de spectacle. Un jour de fête, pendant que le prêtre célébrait le saint sacrifice

(1) *I Cor. 3, 17.* (2) *Luc. 15, 28.* (3) *Isaiæ. 26, 10.*

en présence de tous les fidèles, on entendit, au moment de l'élévation, une voix terrible sortant de l'hostie et criant : « Je pars d'ici, » Au même instant l'hostie quittant les mains du célébrant, s'éleva en l'air, et s'étant arrêtée à la vue de tous, elle fit entendre pour la seconde fois ces paroles : « Je pars d'ici. » Puis, lorsqu'elle fut arrivée à la hauteur de la voûte, on l'entendit crier plus fort et d'une voix plus terrible : « Je pars d'ici. » Le toit de l'église s'ouvrit alors par le milieu, la sainte hostie disparut, et soudain un horrible tremblement de terre secoua les murs de ce temple, et ensevelit sous ses ruines et le peuple et le prêtre.

XII. Présentez-moi ce crucifix. Profanateurs des églises, sachez-le bien : voilà le châtiment qui vous est réservé, si vous ne promettez aux pieds de Jésus-Christ de renoncer à de si coupables désordres, Dieu ne permettra pas que vos corps trouvent un abri dans ces églises que vous avez tant de fois profanées ; il ne permettra pas que vos âmes y trouvent le pardon de leurs péchés, en un mot, il n'y aura point de paradis pour vous, et plaise à Dieu que l'église elle-même ne s'écroule pas sur vos têtes, pour vous faire expier tant d'abominations dont vous l'avez souillée. Y en aurait-il un seul parmi vous qui eût le cœur assez dur pour ne pas demander pardon, avec soupirs et avec larmes, d'un si grand péché, de tant de conversations inutiles, de tant d'immodesties, de tant d'irrévérences, et qui plus est, de tant de pensées indignes et de tant d'iniquités commises dans les églises? Ah! mes bien-aimés, comment votre cœur ne s'attendrit-il pas à la vue de ces murs que vous avez profanés, à la pensée que vous avez ici même crucifié Jésus-Christ, que vous l'avez crucifié dans sa maison, dans ses églises, sur ses propres autels. Ah! demandez-lui tous pardon d'une telle impiété, et pénétrés de douleur, frappez-vous la poitrine en disant :

Pardon, ô mon Jésus, pardon ! tous nous nous reconnaissons plus ou moins coupables d'un si grand désordre : tous nous vous avons manqué de respect, tous nous vous avons enlevé le crédit; mais, ô mon Dieu, nous ne voudrions pas vous enlever aussi la patience, et partant nous vous demandons pardon. Nous voudrions laver de nos larmes ces dalles sacrées que nous avons si peu respectées : pardon, mon Dieu! pardon! — Oui, ce bon Jésus est prêt à vous pardonner; mais il veut un remède au mal : formons donc une sainte ligue au pied de ce crucifix, dans le but de déraciner tous les abus qui se commettent dans la maison de Dieu. En premier lieu c'est à vous, prêtres respectables, lorsque vous voyez, etc... d'user d'une sainte liberté, etc... C'est à vous ensuite, pères de famille, de veiller sur vos enfants, etc. Que les femmes viennent toujours voilées et vêtues décemment : pas tant de respect humain, pas tant d'égards pour la mode! etc. Jeunesse, je m'adresse à vous : ou renoncez à apporter à l'église vos désirs coupables, etc., ou cessez d'y venir, etc. Et vous enfin, vieillards, lorsque vous voyez, etc., avertissez, etc. Tous en un mot, promettons à Jésus-Christ de nous tenir désormais dans les églises avec modestie, en silence, dans une attitude religieuse, et de porter à Dieu, dans sa maison, le respect que nous exigeons pour nous-mêmes dans la nôtre.

VII

POUR LE MERCREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

DE L'IMPURETÉ.

Quum immundus spiritus exierit ab homine.
Lorsque l'esprit immonde sort de l'homme.
MATTH. 12, 43.

I. Que la modestie m'impose le silence quand il est dangereux ou inutile de parler, je le conçois ; mais que le silence serve de sauve-conduit à l'impudence, c'est ce que je ne puis ni ne dois souffrir. Il vit, ou plutôt il règne parmi le peuple de Dieu un esprit qui ne mérite d'autre qualification que l'épithète infamante d'esprit immonde : *Quum immundus spiritus exierit ab homine.* Les désordres que ce démon familier répand continuellement dans le monde sont tels, que toutes les lois en sont renversées : grâce à lui, la foi conjugale est trahie, les liens du sang violés, la légitimité des enfants viciée, la sainteté des églises profanée par le scandale, la pureté du christianisme altérée par de fausses doctrines, en un mot ce démon inquiet va jusqu'à se vanter de ne pouvoir trouver de repos, s'il n'infecte de son venin, s'il n'enlace dans ses filets, non-seulement les familles, mais les populations entières : *Quærens requiem, et non invenit*[1]. Bien plus, sa malice est si grande que, désespérant de pouvoir pervertir suffisamment les âmes par lui seul, il appelle à son secours d'autres esprits plus méchants

(1) *Matth. 12, 43.*

encore que lui, quoiqu'il soit de la pire espèce : *Vadit, et assumit septem alios spiritus nequiores se*[1]. Vous avez compris qu'il s'agit ici de ce démon qui est toute chair, quoique les libertins du jour osent lui donner le beau nom d'esprit; car de notre temps les choses les plus honteuses passent pour des saillies très-spirituelles. Hélas! les ravages que ce serpent impur a déjà faits dans le genre humain et qu'il y fait encore tous les jours, sont tels, qu'il n'y a plus en lui de partie saine, et qu'il est impossible de faire un pas sans rencontrer quelque sale bourbier. Partout l'on voit se promener avec fierté et assurance ce démon de l'impureté qui, de ses immondices, souille, empoisonne, confond, détruit et ruine toute chose. Et il faudrait se taire? Et il faudrait tolérer en silence? Non, je ne me tairai pas, puisque Dieu m'a remis en main la trompette de la prédication évangélique, « malheur à moi si je me taisais! » *Et væ mihi quia tacui*[2]. Non, je ne tolérerai pas, par mon silence, un vice aussi horrible, qui est la ruine du monde; « si je le tolérais, l'enfer serait ma demeure : » *Et si sustinuero, infernus domus mea est*[3]. Au contraire, si jamais j'ai parlé haut et avec véhémence, c'est maintenant le cas de le faire; maintenant que j'ai à déplorer l'esclavage de la plupart des hommes, qui, aveuglés par cette sale passion, adorent l'idole infâme de l'impureté, et traitent de légéretés, de fragilités, d'égarements de jeunesse les turpitudes les plus exécrables. Esprit-Saint, vous qui, par votre sainteté infinie, êtes essentiellement opposé à cet esprit immonde, ouvrez les yeux de tous ceux qui m'écoutent et faites-leur comprendre — que le mal causé par l'impureté n'est pas un mal éphémère, léger et sans importance, mais un mal très-grave sous tous les rapports; ce sera le premier point : — que c'est un mal

(1) *Matth. 12, 45.* (2) *Is. 6, 5.* (3) *Job. 17, 13.*

très-pernicieux, et la ruine de tout bien; ce sera le second point : — que c'est un mal incurable, et presque sans remède; ce sera le troisième point. — Le sujet est délicat et exige de moi de grandes précautions, de peur que la langue de celui qui parle ne souille l'oreille de ceux qui écoutent. Je sais parfaitement que la parole divine doit être plus pure que l'argent éprouvé par le feu; aussi ne craignez rien : je parlerai de ce vice maudit avec tant de réserve, que mon sermon pourrait être entendu sans scrupule dans un monastère de vierges. Mais, grand Dieu! si le monde, de nos jours, est devenu un cloaque d'impureté, si toute chair a corrompu sa voie, *omnis caro corruperat viam suam*[1], pourquoi ne parlerait-on pas? Je parlerai avec réserve, sans doute, mais je parlerai pourtant et je vous ferai connaître combien est grave, pernicieux et incurable le mal causé par l'impureté. Commençons.

PREMIER POINT.

II. Ce sont des larmes et non des paroles qu'il me faudrait ce matin pour déplorer l'aveuglement des mondains qui regardent comme une gentillesse en fait de mœurs, où comme une nécessité de la nature, ce péché contre lequel s'arment tous les Saints, les Pères, les Théologiens et les Docteurs de l'Eglise, et qu'ils combattent comme une hydre infernale, la plus horrible tout à la fois et la plus abominable qui puisse infecter le genre humain. Tous à l'envi accablent ce vice affreux des qualifications les plus infamantes qui leur viennent à l'esprit, et pour en montrer la gravité, ils font voir que parmi tous les maux qui désolent le monde, le plus détestable c'est l'impureté, oui, le plus détestable. De là vient que saint Basile l'appelle une dégoûtante ivresse,

(1) *Gen. 6, 12.*

une maladie contagieuse ; Cassiodore, un air empesté, un bourbier profond ; saint Augustin, infection, pourriture ; saint Jérôme, saleté, ignominie ; l'Ecriture, honte, turpitude ; les uns, comme saint Grégoire, une horrible puanteur ; les autres, comme saint Ambroise, une vilainie déshonorante ; d'autres, comme saint Cyprien, la tache la plus obscène ; celui-ci, comme saint Paulin, une hideuse paralysie ; celui-là enfin, comme Salomon, l'assemblage de tous les maux : *Pene fui in omni malo*[1] ; et certes, il ne pouvait mieux dire ; car l'impureté est réellement un abrégé de tout mal ; attendu que tous les autres péchés, quelque graves, quelque injurieux à Dieu, quelque funestes à l'âme qu'ils puissent être, sont, passez-moi l'expression, des péchés modestes, parce qu'ils vont seuls et sans cortége ; tandis que le vice de l'impureté peut être regardé comme le prince des autres, puisqu'il les traîne tous à sa suite et que tous les autres lui font la cour. Parcourez l'Ecriture, à commencer par Salomon, qui déclare qu'il s'est plongé presque en toute sorte de mal : *Pene fui in omni malo* : s'il outragea Dieu dans son temple, s'il brûla de l'encens aux idoles, s'il offensa de tant de manières la divinité, n'est-il pas tombé dans tous ces désordres par suite de sa sensualité, et de son amour effréné pour les femmes ? Avant lui, si de faux témoins s'élevèrent pour opprimer l'innocence des femmes les plus chastes, quelle fut la cause de cet outrage à l'équité ? N'est-ce pas la passion sensuelle des deux vieillards pour la vertueuse Suzanne ? Si le pauvre Urie fut tué, et si la mort fut la récompense des services d'un brave et fidèle sujet, qui fit de la sorte fouler aux pieds la justice ? N'est-ce pas la passion sensuelle de David pour Bersabée ? Voyez Madeleine ; quoique d'une condition distinguée, elle est esclave de ce

(1) *Prov. 5, 14.*

cruel tyran, et par cela seul est appelée sans réserve la pécheresse : *Mulier quæ erat in civitate peccatrix*[1]. Et pourquoi cela? parce que l'impureté est ce péché monstre qui vit aux dépens de tous les autres; aussi est-il dit que Notre-Seigneur chassa d'elle, non pas seulement la luxure, mais tous les vices représentés, au sentiment de saint Grégoire, par les sept démons, dont il la délivra : *de qua ejecerat septem dœmonia*[2]. Voulez-vous une preuve plus claire de la gravité de ce mal sous tous les rapports, que de voir l'impureté opposée à toutes les vertus et exaltant tous les vices? Eh bien! écoutez l'illustre Augustin, qui parle d'après le sentiment universel des Pères : *Nulla virtus, nulla bonitas, nulla sapientia cum luxuria stare potest, sed in ea omnis perversitas regnat;* « Aucune vertu, aucune bonté, aucune sagesse n'est compatible avec la luxure; mais avec elle règnent toutes sortes de perversité. » Où êtes-vous, hommes sensuels, vous qui jetez un vernis sur vos obscénités, ou qui, pour paraître moins sales, voudriez faire passer l'impureté pour le plus tolérable de tous les péchés? Quel péché trouverez-vous qui soit aussi opposé à toutes les vertus? *Nulla virtus.* Quelle malice qui détruise ainsi toute bonté? *Nulla bonitas.* Quelle ignorance qui efface ainsi toute sagesse? *Nulla sapientia.* Quel autre péché, en un mot, qui ruine l'âme au point de la transformer en un monstre et un repaire de toutes les perversités? *Omnis in ea perversitas regnat.* Parlons donc clairement, et disons sans crainte qu'un impudique est un pécheur enfoncé dans le bourbier de tous les vices. Un tel est impudique? Il est donc orgueilleux, envieux, voleur, méchant; c'est un démon : aussi saint Ambroise écrivant à une vierge qui avait eu le malheur de faire une chute honteuse, lui dit que son âme, autre-

(1) *Luc.* 7, 37. (2) *Marci.* 16, 9.

fois le temple vivant de l'Esprit-Saint, est devenue, par le vice de l'impureté, la retraite des démons : *De habitaculo Spiritus Sancti tugurium facta es diaboli.*

III. Mais que dis-je, l'âme? L'impureté n'outrage pas seulement l'âme, mais elle souille aussi le corps; en sorte que vous voyez de plus en plus que c'est un mal très-grave sous tous les rapports, et que l'on peut dire avec vérité que l'homme sensuel se fait doublement injure à lui-même, puisqu'il pèche en même temps et contre son âme, et contre son corps, qu'il souille de la tête aux pieds et qu'il profane de mille manières. Tel est bien le sens de ces paroles de l'Apôtre : *Qui fornicatur peccat in corpus suum*[1] « le fornicateur pèche contre son corps. » Il ne dit pas *par son corps, per corpus*, mais *contre son corps, in corpus;* c'est-à-dire, comme l'explique saint Isidore, qu'il le souille, qu'il le déshonore, qu'il le rend complice de son crime : *In ipsum delinquit, reum criminis ipsum efficit.* Parfumez-vous tant qu'il vous plaira, hommes sensuels, lissez votre chevelure, revêtez-vous de linge blanc comme la neige, de fines étoffes, de broderies précieuses : que faites-vous, sinon encenser des morts, laver des nègres, et couvrir de fleurs des cataleptiques? *Tanta est spurcities et fœtidas violatæ castitatis,* la chasteté violée répand une telle infection, dit saint Clément, pape, telle est la puanteur de vos impudicités, que, semblable aux essences les plus fortes, elle l'emporte sur toutes les autres odeurs, et couvre d'opprobre non-seulement votre ame aux yeux de Dieu, mais même votre corps aux yeux des hommes. Qui pourrait se représenter l'état d'un homme sensuel qui a vieilli dans le vice, et déjà depuis de longues années se roule dans cette fange? Ah! quel dégoût! voyez-le immonde dans ses pensées, impu-

(1) *I Cor. 6, 13.*

dent dans ses regards, libre dans ses paroles, licencieux dans ses mœurs, brutal dans ses actions. Il faut bien convenir avec saint Pierre Chrysologue que l'impudique émigre, en quelque sorte, hors de soi, et d'homme se transforme en brute, en vil animal : *A se migrat, et ab homine totus transit in bestiam.* C'est ce que prouve le fait rapporté par saint Pierre Damien : un voyageur rencontra un jour un affreux personnage ou plutôt un monstre hideux, ayant les oreilles et la queue d'un cheval, et le corps d'un ours, avec un air menaçant, un regard fauve, les poils hérissés, les pieds velus et les griffes recourbées. Atterré à cette vue et saisi d'effroi, il voulut fuir et donner de l'éperon à son cheval ; mais le monstre, se tournant vers lui, lui dit d'une voix humaine : « Sache que j'ai été un homme comme toi autrefois ; c'est l'impureté et la vie bestiale que j'ai menée qui m'a réduit à l'état de bête où tu me vois. » Le voyageur lui demanda qui il était. « J'ai été, répondit-il, un grand personnage, mais pour avoir trop indignement occupé le trône, j'en ai été enfin précipité à cause de mes désordres abominables et trop connus du monde, et je suis condamné à être traîné comme une vile charogne par deux chiens cruels à travers des lieux obscurs et empestés, jusqu'au jour du jugement, où, après la sentence finale, je tomberai corps et âme en enfer. » Voilà, impudiques, une image véridique de vos turpitudes, ou pour mieux dire de vos brutalités. Regardez-vous dans ce miroir et reconnaissez vos traits ; apprenez-y ce que vous êtes maintenant et ce que vous serez bientôt, et convenez que saint Pierre Chrysologue n'a point exagéré en disant que si l'impudique quant à l'âme est un démon, il est, quant au corps, semblable à la brute : *A se migrat, et ab homine totus transit in bestiam.* Et qui ne voit que la vie d'un homme sensuel est une vie indigne, dégoûtante, et toute bestiale ? Saint

Philippe de Néri et sainte Catherine de Sienne, à la seule approche d'un impudique, sentaient une telle infection, qu'ils étaient près de s'évanouir. Oh! quel affreux spectacle doit offrir aux yeux de Dieu un pécheur sensuel? « Il n'est rien d'aussi odieux à Dieu qu'une âme impure, » s'écrie Lactance : *Nihil tam invisum Deo, quam animus impurus.* Anges saints, que faites-vous donc? Comment laissez-vous donc ces monstres entrer ici par troupeaux? Pourquoi ne criez-vous pas : *Foris canes, foris canes!* Sortez d'ici, impudiques; sortez du temple de Dieu; allez tenir compagnie aux animaux immondes, et vous rouler avec eux sur le fumier : *Foris canes, foris canes!*

DEUXIÈME POINT.

IV. Plût au Ciel cependant que la sensualité se contentant de transformer les hommes en bêtes, ne fit pas en outre un carnage horrible d'une grande partie des enfants d'Adam! Oh! combien de têtes sont tombées par suite du libertinage? et les femmes elles-mêmes qui en furent l'occasion, voyez comme elles montrent ces hideux trophées avec ostentation! Voilà Dina tenant en main la tête de Sichem; Joël, celle de Sisara; Dalila, celle de Samson; Judith, celle d'Holopherne; Bersabée, celle d'Urie; Thamar, celle d'Ammon; Hérodiade, celle de Jean-Baptiste; et enfin Eve, celles de tant de malheureuses victimes égorgées, empoisonnées, étouffées, mortes de morts cruelles, infâmes et violentes, pour servir les intérêts de cette maudite passion. C'est l'impureté qui changea la cour de l'empereur Othon III en une sorte de boucherie, lorsque, retournant de Rome à Ravenne, et séjournant dans une petite ville, il fut obligé de condamner au feu sa propre femme; celle-ci s'était éprise du comte son hôte, gentilhomme d'une rare

beauté et d'une égale vertu, et n'ayant pu obtenir de ce nouveau Joseph l'accomplissement de ses infâmes désirs, elle passa de l'amour à la haine, et l'accusa auprès de l'empereur d'avoir voulu lui faire violence. Othon, trop crédule, condamna cet innocent à la peine capitale. La femme de l'infortuné comte, prenant sa tête, se présenta devant l'empereur et la jetant à ses pieds, offrit, en preuve de l'innocence de son mari, de manier du fer rouge. L'empereur accepta la proposition, et quand il eut vu cette femme manier le fer rougi, comme si c'eût été des fleurs, il condamna aux flammes l'impudique impératrice, coupable d'une aussi noire calomnie. Mais lui-même, peu de temps après, s'étant épris d'une dame romaine, celle-ci pour se soustraire à sa furieuse passion lui donna la mort, en lui faisant présent d'une paire de gants empoisonnés. C'est ainsi, conclut l'historien, que l'amour impur a presque toujours une issue tragique : *Sic in tragicos successus plerumque desinit impurus amor*. D'où proviennent, en effet, tant de querelles, de haines, de défiances, de trahisons, de jalousies, de disputes, d'homicides, si ce n'est pour l'ordinaire du vice de l'impureté? « C'est la luxure, dit saint Jean Chrysostôme, qui fait les homicides; » *Luxuria homicidas facit*. C'est pourquoi Cassiodore l'appelle en termes énergiques la ruine du genre humain : *Humani generis depopulatrix*, c'est-à-dire une peste vivante qui attaque les corps et les souille, qui attaque la vie et l'abrège, qui attaque les vertus et les ravage, qui attaque les âmes et les ruine, qui attaque les génies les plus élevés et les rend obtus et stupides. Elle se sert des signes, des regards et des agréments du corps, en guise de flèches; et trouve-t-elle un Samson fort et vigoureux, elle le rend faible et énervé. Trouve-t-elle un David doux et bienveillant, elle le rend sanguinaire. Trouve-t-elle un Salomon plein de sagesse, elle le rend insensé.

Hélas! elle infecte de son venin tous les sexes, tous les âges, toutes les conditions; quelquefois même elle ne respecte ni les cloîtres, ni les monastères, ni les ermitages, ni les sanctuaires, ni les vœux; elle met le feu partout, elle consume tout; et après avoir fait du monde un enfer de crimes, il faut encore qu'elle le plonge dans un enfer de supplices. Ah! permettez que je m'écrie avec saint Augustin : « Infernale volupté, tu es la cause de presque tous les maux! » *O tartaream libidinem, per te omnia fere mala facta sunt.* Et c'est là ce péché si respecté parmi les hommes, ce péché qu'on traite de pure fragilité, et que la plupart excusent à cause de la faiblesse de cette chair dont nous sommes pétris. Quoi! une chair fragile! reprend Tertullien; est-il rien de plus fort que cette chair qui abat la vigueur de l'esprit? *Quin nulla tam fortis caro quæ spiritum collidit.* Et peut-on appeler léger un mal qui met toute la chrétienté à feu et à sang? Hélas! en présence de ce désastre universel des familles, des talents, des génies, des âmes et des corps, aucune langue ne saurait dire la gravité des maux qui découlent d'un vice si affreux, si abominable.

V. Mais puisqu'aucune langue humaine ne suffit à cette tâche, parlez donc, voix puissantes et terribles de Dieu; parlez, tonnerres, foudres et éclairs; parlez, déluges d'eau et de feu; dites-nous s'il est vrai que Dieu ait compassion de ce vice maudit. Quoi! Dieu avoir compassion de l'impureté? Qu'entends-je? Voyez Troie anéantie par une impudique Hélène, Babylone réduite en cendres par les désordres d'une Sémiramis, Rome plongée dans la consternation à cause d'une Lucrèce. Que ce soit là des fables ou des histoires, peu importe. Ouvrez l'Ecriture, et voyez l'infâme Pentapole abîmée dans un déluge de feu, et cinq villes entières avec leurs villages, qui formaient comme cinq petits royaumes,

réduites en cendre. Quelle fut la cause de cette extermination, sinon l'impureté? Bien plus, contemplez l'univers entier englouti sous les eaux du déluge, et demandez aux anges qui furent les ministres de la colère de Dieu, pourquoi ils ouvrirent les cataractes du ciel, et submergèrent notre globe : ne fut-ce pas à cause de ce vice maudit, dont les hommes tiennent si peu compte? Il est certain, mes frères, qu'au temps du déluge il ne manquait pas dans le monde d'iniquités de toute espèce; il y avait des brigandages, des colères, des parjures, des blasphèmes, tous les vices en un mot, excepté l'idolâtrie, comme le remarque saint Thomas : et malgré cela quel est le péché qui attira particulièrement le déluge? C'est l'impureté : l'Ecriture l'affirme et tous les Saints l'attestent unanimement : *Quia omnis caro corruperat viam suam*[1] : « Toute chair avait corrompu sa voie. » Si les eaux submergèrent, non-seulement les hommes, les arbres et les animaux, mais même les montagnes, ce fut pour emporter cette lie, cette pourriture, cette peste : *Venit diluvium et tulit omnes.* Tirons ici une conclusion en formant l'argument suivant : Dieu déclare dans le Deutéronome que le châtiment suit la mesure du péché : *Pro mensura peccati erit et plagarum modus*[2]; c'est-à-dire selon le commentaire de Denys le Chartreux, que la peine doit toujours être proportionnée à la faute : *Ut culpæ proportionata sit pœna;* de sorte que si la faute est légère, le châtiment doit être léger, grave si la faute est grave, et très-grave si la faute est très-grave. Or, trouvez-moi un péché que Dieu ait puni d'un châtiment plus terrible, plus lourd, plus universel que celui qu'il a fulminé contre l'impureté; puisqu'il a été jusqu'à se repentir d'avoir fait l'homme, jusqu'à sacrifier tant de petits enfants inno-

(1) *Gen. 5, 12.* (2) *Deuter. 25, 2.*

cents, jusqu'à abîmer le monde entier sous les eaux. Donc il faut dire que de tous les péchés l'impureté est le plus grave. — Mon père, ce raisonnement n'est pas admissible en bonne théologie. — Arrêtez, pareille objection fut faite un jour à un démon qui, interrogé pour savoir quel était le plus grand de tous les péchés, avait répondu sans balancer que c'est l'impureté : on le taxa d'erreur, en lui répliquant que l'idolâtrie, le désespoir, la haine de Dieu étant des péchés opposés à des vertus plus éminentes, sont par conséquent plus grands. Le diable, qui est un habile théologien, car il n'a point été lésé dans ses qualités naturelles, résolut l'objection par une distinction : *Quantum ad theologiam majora sunt ista, quantum ad effectus majora sunt illa.* Il avait raison : les péchés opposés aux vertus théologales sont plus considérables, en tant qu'opposés à des vertus plus éminentes, c'est vrai ; mais le péché d'impureté est plus grave à cause des conséquences funestes qu'il entraîne, et des effets détestables qu'il produit. C'est lui qui remplit l'enfer de réprouvés, et, comme il fut révélé à une sainte âme, autant l'orgueil a peuplé l'abîme de démons, autant l'impureté le comble d'hommes et de femmes livrés à la volupté.

VI. Le plaisir sensuel n'est, après tout, qu'une goutte du calice des démons, ou une émanation momentanée du feu de l'enfer, comme l'appellent l'abbé Guerric et saint Augustin ; mais fût-il cent fois plus grand qu'il n'est, vaudrait-il la peine, je vous le demande, de l'acheter au prix d'une telle difformité de l'âme et du corps, et qui plus est, au prix de tant de dommages? Oui, je dis bien, de tant de dommages : car l'impureté n'est pas seulement un mal très-grave sous tous les rapports, mais c'est aussi un mal très-pernicieux, parce qu'il dépouille sa victime de tous les biens : il lui enlève la fortune, la santé, l'honneur, en un mot les biens de tout

genre, temporels et éternels. Pour toucher cette vérité au doigt, voyez ce jeune homme à qui son père a laissé un riche héritage en biens meubles et immeubles : au bout de quelques années, on entend dire que ses plus belles propriétés ont été vendues ou confisquées, que les objets les plus précieux qu'il possédait ont été mis en gage, que sa maison est en ruine ; et vous le voyez traînant dans les rues sans dignité, avec un extérieur pauvre, malpropre et misérable. Où sont ces habits magnifiques? qu'est devenu ce luxe avec lequel il fit son apparition dans le monde? où est cette pompe avec laquelle il brillait entre tous les autres? — Ah ! ce malheureux procès! — Quel procès? Non, non, c'est cet infâme rendez-vous. — Ah ! ces années stériles ! — Quelle stérilité? Non, non, ce sont ces nuits criminelles. — Ah! cette grêle ! — Quelle grêle? Non, non, ce sont ces passions dévorantes, cette habitude, ce libertinage, cette volupté effrénée qui a dissipé une si belle fortune. Ainsi l'affirme l'Esprit-Saint : *Qui nutrit scorta, perdit substantiam, qui pascit meretrices, disperdit divitias*[1]. Voyez cette pauvre femme tout en larmes : pourquoi pleure-t-elle? Je vous le dirai : elle avait un riche écrin, rempli des joyaux les plus variés, les plus précieux; il ne lui en reste plus que l'inventaire. Où sont-ils allés? Demandez-le à ce mari libertin qui, après avoir sacrifié sa fortune à une passion criminelle, contraint sa pauvre femme à expier les péchés qu'il a commis : tandis qu'il fait bonne chère au dehors, il la condamne à de rudes carêmes chez elle, et après avoir jeûné des semaines entières, il dépense, il gaspille tout en un jour de fête pour un vil plaisir. Est-il étonnant que ces hommes tout charnels, se vautrant continuellement dans la fange, contractent des maladies incurables? On les voit s'avan-

(1) *Prov. 29, 3.*

cer pâles, épuisés, défaits, remplis de maux; à peine leur reste-t-il assez de force pour faire ce douloureux aveu : il n'y a plus une partie saine dans ma chair, il n'y a plus de paix dans mes os. Direz-vous que j'exagère ? Mais, je vous le demande, les bains, qui les fréquente ? les hôpitaux, qui les infecte ? les chirurgiens, les médecins, qui les ennuie et les fatigue ? ne sont-ce pas partout les victimes de la sensualité? Pourquoi écrit-on tant de recettes, si ce n'est pour remédier à leurs maux? pourquoi tant d'emplâtres, si ce n'est pour couvrir leurs plaies? pourquoi tant d'onguents, si ce n'est pour calmer leurs souffrances? Et après cela on oserait bien dire : quel mal y a-t-il dans une faiblesse des sens? Oh! chair triste et ignominieuse ! N'est-ce pas vous, libertins, que l'on voit sortir en public avec les os cariés, la moelle pourrie, la tête chauve, les yeux éteints, les organes usés, les esprits vitaux consumés, et un cortége de maux de toute espèce? Et puis, avec cette haleine fétide, qui infecte tout ce qu'elle touche, vous auriez le front de répéter : quel mal y a-t-il dans une faiblesse des sens? C'est un mal si pernicieux, si pestilentiel, qu'il vous rend plus infects que Lazare dans son tombeau, plus couverts de plaies que Job sur son fumier, et qu'il fait de votre corps un amas d'ordures, ou, si vous voulez, un purgatoire de supplices; voilà pourquoi, mes frères, les voluptueux sont considérés par les hommes de poids et de sens comme des gens sans valeur dans les affaires publiques, sans fidélité dans leurs promesses, sans conscience dans le négoce, rebutés comme impropres à la culture des arts, obtus dans les sciences, incapables de tout bien quelconque, sans honneur, sans crédit, objets d'ignominie sous tous les rapports. C'est le portrait qu'en fait saint Jérôme, en les appelant : *Querulos, iracundos, imperiosos, serviliter blandos, omnibus inutiles;* « Querelleurs, colères, impérieux, servilement adulateurs,

inutiles à tout. » Pour moi je soutiens que l'impudique est un pécheur infâme, oui, infâme ; et si l'on suivait le conseil de saint Paul, celui qui vit publiquement dans le libertinage devrait être traité comme un excommunié, et fût-il votre plus proche allié, votre frère, vous ne devriez pas vous asseoir à la même table avec lui, bien moins encore manger du même plat : *Si is qui frater nominatur, est fornicator, cum hujusmodi nec cibum sumere*[1]. Il devrait même être chassé de l'église comme un possédé, montré au doigt par tout le monde, ou au moins renvoyé avec ignominie sous le portique, au lieu assigné jadis par le concile d'Ancyre pour les énergumènes. Et s'il voulait lever la tête, et recommencer à assassiner les âmes par des regards, des propos, des postures indécentes, faisant des signes de côté et d'autre, oh ! alors tous les prêtres devraient se redresser en criant à haute voix : Loin d'ici les profanes ! A la porte, impudiques, à la porte ! Allez-vous-en, vous qui êtes plus épicuriens que chrétiens, en qui on ne découvre qu'une âme toute charnelle, plutôt matière qu'esprit, et dont le corps est plus infect qu'un cadavre : *Procul esto, profani !*

VII. Perfide, hideuse, implacable volupté, n'es-tu pas encore assouvie ? Voilà ta victime dépouillée des biens de la fortune, de la santé, de l'honneur : qu'as-tu encore à lui ravir ? Il reste encore ce qu'il y a de plus précieux en lui. Saint Luc, parlant de l'enfant prodigue, dit qu'il dissipa sa substance en vivant dans la luxure : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose*[2]. Par la substance on n'entend pas ici les richesses ; ce ne sont là que des accidents éphémères : la substance d'un homme est ce qui le fait homme, ce qui le distingue de la brute, à savoir, la raison, l'esprit, l'intelligence.

(1) *I Cor. 5, 11.* (2) *Luc. 15, 13.*

C'est là ce que perdit l'enfant prodigue en s'abandonnant à la luxure, comme l'affirme Tite de Bosra : *Dissipavit substantiam suam, id est, intellectum.* Et c'est là, en effet, ce que perdent tous les impudiques ; ils deviennent complétement aveugles, plus animaux que raisonnables, ne pensant pas plus à leur âme que s'ils n'en avaient point. Voyez-en un exemple dans la malheureuse femme de Putiphar : à peine se fut-elle livrée à l'impureté, qu'elle perdit, en quelque sorte, la lumière de la raison ; elle ne vit plus la dignité de sa naissance qui touchait au trône ; elle foula aux pieds la fidélité conjugale ; elle ne tint pas compte de l'inégalité de rang et de sa qualité de maîtresse. La volupté lui a arraché les yeux pour les jeter sur Joseph, qu'elle idolâtre : *Injecit oculos in Joseph*[1], dit l'Ecriture. Remarquez l'emphase de cette expression : elle a jeté les yeux, elle les a perdus ; que pourrait-elle voir désormais, la malheureuse? Pourrait-elle sans yeux pleurer son aveuglement? Au lieu de pleurer son péché, elle pensa, par un péché nouveau et plus grand encore que le premier, à tuer cet innocent. Et bien loin de se repentir de son criminel désir, elle s'affligea plutôt de n'avoir pu l'exécuter. Comment peut-on en venir à de tels excès? Ne vous en étonnez point : la malheureuse avait perdu la tête. Trouvez-moi maintenant un mal plus pernicieux que celui qui s'empare de la sorte de la partie la plus noble de l'homme, de la raison. Hélas! je frémis d'horreur en voyant comment s'exprime sur le compte des impudiques le prophète Osée, lorsqu'il affirme que non-seulement ils ne se détermineront pas à se convertir une bonne fois, mais qu'ils n'y penseront même pas : *Non dabunt cogitationes suas, ut revertantur ad Deum suum, quia spiritus fornicationum in medio eorum*[2]. Pesez bien ces dernières paro-

(1) *Genes. 39, 7.* (2) *Ose. 5, 4.*

les, qui sont d'un grand poids : « L'esprit de fornication est au milieu d'eux. » Voilà pourquoi les impudiques sont insatiables dans leur passion charnelle, et ne pensent plus ni à Dieu, ni aux saints, ni à l'éternité; ils sont toujours enfoncés dans leur bourbier; soit qu'ils mangent ou qu'ils boivent, qu'ils se promènent ou qu'ils vaquent à leurs affaires, ou qu'ils se récréent, ils ne sont occupés que de pensées déshonnêtes. Leurs regards, leurs discours, leurs rêves mêmes n'ont point d'autre objet; parce que chez eux la lumière de la raison est éteinte, et elle a fait place à l'esprit de fornication : *Spiritus fornicationum in medio eorum.* Il semble que la volupté leur serve d'âme, et qu'elle soit comme le but de toutes leurs pensées, le centre de tous leurs mouvements, et le principe de toutes leurs affections : *in medio eorum.* Comme l'araignée se tient au milieu de sa toile, serrant fortement sa proie de toutes parts, de peur qu'elle ne s'échappe, ainsi se tient la volupté au milieu de leurs cœurs : *in medio eorum.*

VIII. Permettez-moi de m'écrier ici avec l'Apôtre : *Quis vos fascinavit*[1]*?* « Qui vous a fascinés, » voluptueux? Comment pouvez-vous estimer léger un péché si grave, un vice si funeste? Comment est-il possible que vous ne parveniez pas à comprendre les maux innombrables et les dommages énormes qu'il vous occasionne? Si vous n'êtes pas touchés de la ruine de votre fortune, de votre santé, de votre honneur, ni des ravages causés dans vos sens et dans les puissances de votre âme, ne soyez pas du moins insensibles à ces plaies profondes qu'il fait dans le cœur, savoir l'habitude invétérée dans le mal, les remords de la conscience, la défiance de Dieu, le désespoir du salut, les irréparables conséquences d'une mort imprévue : plaies cruelles, qui, sans faire

(1) *Gal. 3, 1.*

couler le sang, épuisent le cœur. Seriez-vous d'une plus forte trempe qu'Henri VIII, roi d'Angleterre? Or, ce prince, au rapport de Sanderus, du moment qu'il se laissa prendre dans les filets de la volupté, n'eut jamais plus une heure de tranquillité ; il devint à charge à soi-même et aux autres, fut agité de remords et de craintes continuelles, et livré en proie d'une manière incroyable aux plus graves afflictions de l'esprit et du corps : *Mirabile dictu est in quantas animi vitœque perturbationes inciderit.* Avouez la vérité, impudiques : combien de fois pensifs, mélancoliques et solitaires, ne maudissez-vous pas vous-mêmes les violentes étreintes de votre passion? Combien de fois n'arrosez-vous pas vos chaines de larmes infructueuses, sans pouvoir faire autre chose, malgré l'amertume de vos soupirs, que de vous envelopper de la tête aux pieds du manteau de votre honte et de votre confusion? *Induantur... pudore, et operiantur sicut diploide confusione sua*[1]. Comment donc ne vous réveillez-vous pas ce matin? Comment n'ouvrez-vous pas les yeux? Comment ne redoutez-vous pas un mal si funeste, si pernicieux et pour l'âme et pour le corps, et pendant la vie et à la mort, et dans le temps et dans l'éternité? O Saints du paradis, vous qui avez demandé à Dieu d'être plutôt possédés du démon que vaincus par la luxure; saints Martyrs, vous qui, pour repousser une impudique, vous êtes coupé la langue avec les dents et la lui avez crachée au visage; saintes Vierges, vous qui, pour échapper au feu de la volupté, vous êtes jetées toutes vivantes dans des brasiers ardents, je vous invoque aujourd'hui, je vous supplie du fond du cœur d'éclairer ceux qui m'écoutent, afin qu'ils comprennent et méditent cette grande vérité. Mais pourquoi invoquer les Saints, si nous trouvons même des païens

(1) *Psal. 108, 29.*

qui eurent le courage de réprimer en eux-mêmes avec des charbons ardents les flammes de la concupiscence? Pourquoi rappeler les martyrs, lorsqu'on trouve même des animaux qui lavent dans le sang la tache de l'adultère? Pourquoi rappeler de tendres vierges, si l'on a vu des pierres voler spontanément en éclats à cause de l'indignité de l'acte impur? Bien plus, les démons eux-mêmes n'ont pas pu supporter parfois l'infection de ce vice pestilentiel. O Dieu immortel! les brutes en comprennent l'opprobre, les rochers se brisent sous son poids, les démons frémissent d'horreur à la vue de sa laideur; et l'homme plus dur que la pierre, plus stupide que les brutes, plus méchant que les démons, n'en saisit pas la gravité, n'en apprécie pas les funestes conséquences, et le commet sans scrupule, et s'en va répétant que c'est un léger mal, un rien : *Quis vos fascinavit?* Qui vous a fascinés, ô impudiques? je vous le demande encore une fois; tant de dureté et d'aveuglement est-il possible? — Mais, mon père, « je suis jeune, vous dirai-je avec saint Augustin; je fais ce qui me plaît, et plus tard j'en ferai pénitence; » *Juvenis sum, facio quod me delectat, et postea pœnitentiam agam.* Vouloir interdire aux jeunes gens tous les plaisirs, c'est déclarer la guerre à toute l'humanité. Si la volupté m'a ôté les biens, la santé, l'honneur, l'intelligence, la paix du cœur, elle m'a laissé du moins le libre arbitre, et le temps ne manquera pas pour faire pénitence. — Ah! jeune insensé! elle vous a laissé le libre arbitre? Eh bien, soit! mais elle l'a tellement enchaîné, captivé, qu'elle rend votre mal non-seulement très-grave sous tous les rapports, très-pernicieux en tant qu'il ruine en vous toute espèce de biens, mais encore incurable, et presque sans remède. — Incurable? — Oui, oui, incurable. Vous ne le croyez pas? Un instant de repos, et vous verrez si je ne vous fais pas toucher au doigt cette terrible vérité.

†

TROISIÈME POINT.

IX. Jetez au feu les écrits blasphématoires de Luther et de Calvin qui osèrent soutenir que tout péché prive l'homme de sa liberté; mais, tout en embrassant les décrets du saint concile de Trente, qui définit que tout pécheur, si pervers qu'il soit, garde encore la liberté de choisir et d'agir avec une volonté pleinement maîtresse de ses actions, écoutez en même temps ce que dit saint Augustin; à savoir que la volupté, si elle ne force pas la volonté au mal, la tient néanmoins tellement captive, dès qu'elle s'est engagée dans ses filets, qu'il lui est très-difficile de s'en débarrasser. Le voluptueux, il est vrai, pèche d'abord librement; puis il continue par habitude, mais à la fin il persévère dans le péché, par je ne sais quelle impuissance d'en sortir, par une sorte de nécessité morale; car, comme le dit fort bien le saint Docteur, l'habitude contractée par l'abus de la liberté et qui en est la peine, crée la nécessité : *Pœnalis vitiositas subsecuta ex libertate facit necessitatem.* Voyez-en un exemple dans ces invités aux noces de l'Evangile : pas un n'accepta l'invitation : *Et cœperunt simul omnes se excusare*[1]. Le premier qui avait acheté une maison de campagne allégua l'urgence d'aller la visiter : *Villam emi, et necesse habeo exire, et videre illam.* — Mais ne pourriez-vous pas venir malgré cela? — Je le pourrais à la rigueur; mais je vous en prie, excusez-moi : *Habe me excusatum.* Le second allégua qu'il avait acheté des bœufs : *Juga boum emi quinque, eo probare illa.* — Mais encore, ne pourriez-vous pas venir? — Je le pourrais à la rigueur, mais de grâce, excusez-moi :

(1) *Luc. 14, 18.*

Habe me excusatum. Le troisième fut retenu par une affaire d'une autre sorte : *Uxorem duxi;* je me suis marié, et sans chercher à s'excuser, il dit rondement : *Non possum venire;* je ne puis venir. — Mais ne pourriez-vous pas?... — Non, vous dis-je, non : je ne le puis pas, *non possum.* Voyez, dit Cajetan, quelle différence entre celui-ci et les deux premiers : ceux-là refusaient d'aller par négligence ; celui-ci par impuissance : il est retenu par une femme : *Vacare delectabilibus non parit negligentiam, sed reddit impotentem ad veniendum.* Ce mystère vous regarde, impudiques. Toutes les fois que Dieu vous appela soit par des inspirations intérieures, soit par les remords de votre conscience, soit par la bouche de ses ministres, qu'avez-vous répondu? — Mon Dieu! je le voudrais bien, je le devrais même; mais... mais!... je ne pourrais donc jamais plus me permettre un regard? Jamais plus le moindre allégement à ma passion? Hélas! non, je ne le puis pas, c'est impossible : *Non possum venire.* Les solennités de la sainte Vierge, celles des saints Patrons se succèdent; amis, domestiques, connaissances, tous se pressent dans les églises et vont y recevoir le pain eucharistique : je devrais y être le premier et donner le bon exemple, je le sais, j'en conviens ; mais je ne le puis pas : *Non possum venire.* Arrivent les Pâques ; il y a excommunication pour quiconque n'approche pas de la table sainte ; moi aussi je voudrais et je devrais y aller; mais mon Dieu! comment briser? comment me dégager! Hélas! non, je ne le puis pas ; c'est impossible : *Non possum venire.* — Qu'en dites-vous, hommes sensuels? reconnaissez-vous maintenant que votre mal est incurable, que c'est un mal presque sans remède?

X. Mais pour aller jusqu'au fond de cette vérité, savez-vous pourquoi l'impureté est un mal incurable? C'est qu'elle jette le pécheur dans le pire de tous les états,

dans le désespoir. C'est l'Apôtre qui nous l'enseigne : « Ayant perdu tout espoir de salut, ils s'abandonnent à la dissolution et se plongent dans toutes sortes d'impuretés; » *Qui desperantes, semetipsos tradiderunt impudicitiæ, in operationem immunditiæ omnis* [1]. Tel est l'effet ordinaire de ce vice : renverser complétement l'édifice de la grâce, et jeter le pécheur dans les bras du désespoir. Mais de qui ou de quoi désespère-t-il? reprend saint Jean Chrysostôme. Il désespère de sa conversion, il désespère de sa persévérance, il désespère du pardon de ses péchés; il désespère de sa propre volonté, il désespère de Dieu, il désespère de lui-même. Il me semble entendre le voluptueux se dire en lui-même : Hélas! comment pourrais-je rompre ces chaînes? Comment pourrais-je sortir de ce labyrinthe où m'a engagé une passion si tenace? comment me dégager de ses filets? comment?... comment?... Et puis fussé-je même converti, comment pourrais-je persévérer? N'ai-je pas protesté cent fois, mille fois que je voulais en finir? et mille fois j'ai manqué de parole, et je me trouve aujourd'hui plus enfoncé dans le bourbier que jamais. Non, il n'est pas possible que Dieu me pardonne tant d'iniquités; jamais un Dieu qui est la pureté même ne voudra recevoir un cœur si rempli d'ordures; non, il n'y a plus d'espoir pour moi. Et une fois que l'esprit impur a étouffé l'espérance dans le cœur de ce libertin, celui-ci s'abandonne sans frein à ses passions : *Desperantes, semetipsos tradiderunt impudicitiæ*. De là ces morts de désespérés qui font frémir d'horreur quiconque a encore quelque sentiment de foi et de piété dans le cœur. Il ne vous sera plus difficile maintenant d'admettre le fait lamentable qu'on rapporte d'un grand pécheur, lequel invité, pressé à l'article de la mort de congédier une

(1) *Eph. 4, 19.*

misérable créature qu'il entretenait chez lui, et qui, à ce moment suprême, était encore à ses côtés, répondit avec une sorte de fureur : Je ne le puis pas. — Mais pourtant il vous faut bien de toute nécessité la quitter. — C'est impossible. — Mais faites-le du moins pour l'amour de Jésus. — C'est impossible. — Ne voyez-vous pas qu'il ne vous reste plus que quelques instants à vivre? — C'est impossible. — Mais vous allez vous damner? — C'est impossible, c'est impossible; et en prononçant ces paroles de désespoir il remit son âme entre les mains du démon. N'en soyez pas surpris, car l'impureté est un mal incurable de deux chefs : et du côté du pécheur qui désespère absolument de son salut éternel, et du côté de Dieu qui lui tourne le dos. Les voluptueux ressemblent à des blessés qui dorment déjà dans leurs sépulcres : *Sicut vulnerati dormientes in sepulcris*[1] : telle est la description que le Prophète nous en donne; ce sont, en effet, des hommes qui vivent dans leur chair corrompue comme dans un tombeau, morts à la grâce et objet de dégoût pour Dieu. Que résulte-t-il de là? C'est que Dieu ne daigne plus penser à eux : *Quorum non es memor amplius*[2]; il leur soustrait, et à juste titre, ses secours efficaces, et les abandonne à l'oubli et à la perdition : *Quorum non es memor amplius*. Ou bien, selon l'interprétation ordinaire, Dieu ne les réveille plus dans leur tombeau : *Unde Deus non excitat eos*. Et en effet, essayez de parler de l'éternité à un homme sensuel : *Deus non excitat;* il s'en moque. Montrez-lui l'enfer ouvert à ses pieds : *Deus non excitat;* il le traite de fable. Amenez-lui un confesseur qui l'exhorte au bien : *Deus non excitat;* il change aussitôt de conversation. En un mot, il ne sent plus les remords de la conscience, il n'a plus une pensée salutaire qui lui fasse impression;

(1) *Psal.* [illegible] 6. (2) *Ibid.*

il est arrivé à cet état si misérable que les saints Pères ont décrit, en versant des larmes, état d'endurcissement, état d'insensibilité, état de perdition : *Unde Deus non excitat.* Et pour tout dire, ils arrivent jusqu'à perdre la foi. — Quoi ! perdre la foi? — Oui, jusqu'à perdre la foi, jusqu'à vivre en athées, marqués du sceau de la bête, qui est le signe des réprouvés, comme on le voit par l'exemple de ce fameux Simon de Tournai qui illustra par son génie l'université de Paris. Comme il s'était épris d'un amour criminel pour une femme nommée Alcide, la passion obscurcit tellement cette belle intelligence qu'il devint athée. Ayant composé un traité contre les trois législateurs, Moïse, le Christ et Mahomet, au moment même où, du haut de la chaire, et d'un ton qui montrait déjà les furies dont il était agité, il lança cet affreux blasphème : *De tribus impostoribus, Moyse, Christo et Maumete,* il fut frappé d'un coup d'apoplexie et tomba à terre pour ne plus se relever : il roule les yeux, pousse des mugissements plaintifs, et muet pour tout le reste, il n'a de voix que pour prononcer le nom d'Alcide. On lui dit d'invoquer le nom de Jésus, et il appelle Alcide. On lui montre son cher Boëce, et il répond Alcide. On le conjure d'articuler au moins un *peccavi*, mais il ne sait, il ne veut, il ne peut dire autre chose qu'Alcide ; il écume, il frémit, et avec ce nom diabolique sur les lèvres et cet objet plus que diabolique dans le cœur, il expire en réprouvé, après avoir vécu en athée. Voilà comment meurent les voluptueux : ils portent en réalité sur le front le caractère des réprouvés, parce que leur mal est incurable et presque sans remède.

XI. Mais, mon père, si ce péché est un mal si grave, un mal si pernicieux, un mal incurable, le monde est plein de réprouvés; qui pourra jamais se sauver? Si Dieu ne pardonne pas ce péché-là, disent les voluptueux, pour qui sera le paradis? — Faut-il vous dire toute la

vérité? Ecoutez et je finis: je n'ai plus que deux mots à vous dire, mais deux mots d'une autorité si vénérable et d'un sens si clair, qu'ils sont sans réplique. Le premier est de Notre-Seigneur Jésus-Christ: *Multi sunt vocati, pauci vero electi*[1]; c'est-à-dire, selon l'explication de saint Grégoire, beaucoup sont appelés à la vraie foi, mais peu sont élus à la gloire. L'autre mot est de l'apôtre saint Paul: *Neque fornicarii,... neque adulteri, neque molles,... regnum Dei possidebunt*[2]; « les impudiques ne possèderont point le royaume de Dieu. » Ces deux vérités semblent indépendantes l'une de l'autre, et pourtant il y a entre elles une admirable connexité. Quand je vois d'une part le petit nombre des chrétiens qui se sauvent, et de l'autre le grand nombre des hommes adonnés à la sensualité, qui est la plaie du monde, je me dis: s'il est vrai que les voluptueux n'ont point de part au royaume des cieux, il s'ensuit qu'il est peu de chrétiens qui se sauvent, attendu qu'il en est tant qui sont plongés dans l'impureté, et si peu qui vivent dans la chasteté. Et mon sentiment est confirmé par cette parole célèbre de saint Rémi, qu'à part les enfants, peu parmi les adultes sont sauvés, et cela à cause du vice de la chair: *Exceptis parvulis, ex adultis propter carnis vitium pauci salvantur.* — Mais, mon père, c'est là aigrir la paix, et non la guérir; c'est vouloir nous jeter dans le désespoir, et non nous amender.

XII. Eh bien! venez tous vous prosterner aux pieds de Jésus-Christ, et permettez que le crucifix à la main je vous crie: aux grands maux les grands remèdes; *extremis malis, extrema remedia.* Quel remède Notre-Seigneur a-t-il employé pour un si énorme péché? Dans le corps de Lazare enseveli depuis quatre jours, il envisagea l'image d'un voluptueux en proie à la corruption

(1) *Matth. 23, 16.* (2) *I Cor. 6, 9-10.*

du péché, et à cette vue il gémit, il versa un torrent de larmes, et s'écria : *Lazare, veni foras*[1] ; « Lazare, sors du tombeau ; » et non content de ses pleurs, il voulut du haut de cette croix verser un fleuve de sang, il voulut avoir le corps déchiré de la tête aux pieds comme un malfaiteur. Mais pourquoi tant de sang, tant de plaies ? — Pourquoi ? pour laver les souillures de tant d'impuretés. Voilà donc, mes frères, le vrai remède pour un mal si funeste : des larmes et du sang. C'est un remède assez difficile, je le sais, j'en conviens : mais aux grands maux les grands remèdes. Pour se le rendre plus facile, s'il est ici quelque impudique qui ait vieilli dans l'habitude du vice, qu'il se recueille et jette un coup d'œil sur les fautes sans nombre qu'il a commises sans interruption depuis son enfance : grand Dieu ! quelle sera sa confusion en ce jour fatal, où il lui faudra comparaître tout couvert de souillures en présence du ciel et de la terre ! quelle sera sa confusion en s'entendant reprocher par Jésus-Christ toute la suite de sa vie criminelle, avec les détails de lieux, de temps, d'espèce, de nombre, et toutes les circonstances les plus horribles de ces péchés si ignominieux ! Si en ce moment même, mon pauvre pécheur, Dieu tirant le voile vous fit apparaître devant cette assemblée tel que vous êtes, et mit en évidence toutes les mauvaises actions commises par vous seul, ou avec d'autres, ou dont vous avez été cause, en séduisant telle ou telle personne, en apprenant le mal à telle ou telle innocente ; oh ! Dieu, de quel tremblement vous seriez saisi pour le reste de vos jours ! Quels spasmes vous éprouveriez ! Ah ! vous en mourriez de honte ! Est-ce donc qu'il ne faudra pas un jour que toutes ces iniquités soient dévoilées ? Pourquoi donc ne pas embrasser le remède quelque amer, quelque difficile qu'il soit ?

(1) *Joan. 11, 43.*

Il faut des larmes, mon frère ; des larmes, des larmes, ma sœur : et les larmes d'un cœur repentant. Mêlez vos pleurs à ceux du bon Jésus, demandez-lui pardon du fond du cœur en vous frappant la poitrine, imitez la Madeleine qui, à la vue de ses péchés, fondit en larmes ; et tenant embrassée la croix, répétez plusieurs fois : Pardon, mon Dieu, pardon ! Ne tardez point de mettre ordre à votre conscience par une confession générale, precédée d'un examen aussi exact que si apres la confession vous deviez comparaître immediatement au tribunal de Dieu. Quelles confessions, hélas ! avez-vous faites jusqu'ici ? Je m'adresse à vous qui, dans l'acte même de la confession, avez multiplié vos péchés par une nouvelle délectation dans le mal ; à vous qui, en examinant votre conscience, avez ajouté au nombre par de nouvelles chutes ; à vous qui, en accusant vos péchés, en avez caché par honte les circonstances qui vont jusqu'à en changer l'espèce ; à vous qui, par votre attachement à l'occasion prochaine dans laquelle vous avez croupi jusqu'ici, avez rendu nulle une action si sainte ; à vous qui, tout en vous excitant au repentir, avez éprouvé de nouvelles sollicitations au péché : ne voyez-vous pas que votre contrition a été insuffisante, défectueuse, inefficace, et qu'au lieu de recevoir un sacrement, vous n'avez fait que multiplier vos sacriléges ? Oh ! Dieu, quels désordres ! Ah ! courez promptement aux pieds d'un confesseur, pour pleurer une vie si criminelle ; pleurez même au pied de ce crucifix, pleurez le triste état de votre conscience ; et si les larmes ne suffisent pas, versez du sang, donnez-vous une sanglante discipline ; châtiez par le jeûne, le cilice et les austérités, cette chair qui vous a trahis jusqu'ici. Si vous n'en avez pas le courage, je le ferai pour vous : mais tandis que j'offre à Dieu mon sang pour laver tant de souillures, poussez au moins un soupir, frappez-vous la poitrine,

et demandez tous pardon à haute voix ; criez tous, mes bien-aimés : Pardon, mon Dieu, pardon ! Mes chers frères, aux grands maux les grands remèdes. Le mal de l'impureté n'est que trop grave et trop pernicieux, et pour qu'il ne soit pas incurable il faut des larmes et des larmes amères, il faut le sang d'une rude pénitence : je verserai donc du sang et vous des larmes, des pleurs amers, pour obtenir le pardon de tant de turpitudes. (*La discipline*). Mais à quoi servent mes larmes, ô mon doux Sauveur, à quoi sert mon sang, si, pour rappeler à la vie ce Lazare pourrissant dans son tombeau, cet impudique qui a vieilli dans le mal, vous n'employez votre voix toute-puissante ? Appelez-le donc vous-même ; ma voix trop faible n'arrive pas jusqu'à lui : faites retentir fortement la vôtre à son cœur, afin qu'il l'entende du fond de cette tombe infecte où gît son âme : *Veni foras*, sors de cette maison indigne, sors de ces amours impurs, sors de cette liaison criminelle, de ces soirées, de ce réduit : si ce n'est pas assez, sors de ce monde, oui, sors de ce monde : aux grands maux les grands remèdes. Vous, jeune homme, pourquoi ne vous retirez-vous pas dans un couvent des plus austères, afin de conserver intacte votre pureté ? Et vous, jeune fille, pourquoi n'allez-vous pas vous cacher au fond d'un monastère, afin de vous maintenir pure et sans souillures ? Si vous n'en avez pas le courage, au moins baissez les yeux lorsque vous rencontrerez des objets dangereux ; arrachez des murs de votre maison ces peintures indécentes, livrez aux flammes ces livres mauvais, ces lettres obscènes, fuyez ces discours déshonnêtes, fréquentez les sacrements, retranchez les occasions : ce point est important, j'y insiste : retranchez les occasions, autrement vous tomberez. En finissant, je m'adresse à vous, mon bien-aimé Jésus ! et les larmes aux yeux je vous remercie de m'avoir appelé à ce saint état, et de m'avoir

accordé la grâce de faire vœu de chasteté perpétuelle. Et pourquoi, mon doux Jésus, la première fois que ma mère m'enveloppa de langes ne m'avez-vous pas éclairé sur le prix d'un pareil trésor? Ah! que je voudrais avoir fait dès lors un si beau vœu! Oh! quelle joie, quel paradis pour une âme que de vivre chaste et pure! Essayez-le, mes bien-aimés, essayez-le, vous surtout, jeunes gens à la fleur de l'âge, jeunes filles innocentes, qui avez conservé pur jusqu'ici le lis éclatant de la pureté, ah! prenez garde de le ternir, car le premier pas serait pour vous un précipice. Vous venez d'entendre quel mal énorme c'est que le péché déshonnête, mal très-grave, mal très-pernicieux, mal incurable: formez donc la sainte résolution, je ne dis pas le vœu, mais la résolution ferme, généreuse de perdre plutôt mille fois la vie que de le commettre une seule fois. Bien mieux, prenons tous une si belle résolution; car je ne veux pas croire qu'il y en ait parmi vous un seul qui soit souillé de ce vice, ceux qui le sont n'ayant pas coutume d'assister aux sermons. Si je me suis tant échauffé, c'est que j'ai fait comme un homme affligé qui, ne pouvant s'adresser à celui qui est cause de sa douleur, s'épanche comme il peut avec tous ceux qu'il rencontre. Formons donc tous ensemble, mais du fond du cœur, le ferme propos de perdre plutôt fortune, réputation, santé et vie, en un mot tous les biens d'ici bas, que de commettre le péché déshonnête, soit en pensées, soit en paroles, soit en actions, et mettons cette sainte résolution entre les mains de la très-sainte Vierge: O Marie, auguste vierge, puissante reine et mère de la pureté, agréez l'offrande de notre bonne volonté: les genoux en terre, les mains jointes et les yeux tournés vers vous, nous vous supplions, ô Vierge singulière, douce entre toutes les vierges, de nous délivrer de nos fautes et de nous rendre doux et chastes: *Virgo singularis, Inter omnes mitis, Nos culpis solutos, Mites fac et castos. Amen.*

VIII

POUR LE JEUDI APRÈS LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

IMPORTANCE DU SALUT.

Ecce mulier Chananæa à finibus illis egressa clamavit, dicens ei : Miserere mei, Domine fili David : filia mea male a dæmonio vexatur.

Voilà qu'une femme Cananéenne, sortie de ces confins s'écria, en lui disant : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi : ma fille est cruellement tourmentée par le démon. MATTH. 15, 22.

I. Je ne blâme pas la Cananéenne de ce que, poussée par l'amour maternel, elle se jette respectueusement aux pieds du Sauveur, pour en obtenir un miracle en faveur de sa fille possédée du démon. C'est déjà beaucoup, on ne peut le nier, que dans une âme élevée au sein des ténèbres du paganisme, ait pu luire une lumière tellement vive, qu'elle fût capable de reconnaître comme tout-puissant celui qu'elle appelle simplement Fils de David : *Miserere mei, Domine fili David.* C'est beaucoup qu'elle ait eu assez de courage, pour fouler aux pieds tout respect humain, et traverser la foule, afin d'obtenir un rescrit favorable à sa supplique. Elle fut admirable de patience en ne se laissant point déconcerter par le dédain, ni rebuter par le refus, plus admirable encore d'humilité en ne s'offensant point de se voir repoussée en termes injurieux : *Non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus*[1] ; « il n'est pas bon

(1) *Matth. 15, 26.*

de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. » Bien loin de là, elle baise la main qui la rejette, et répond aux affronts mêmes par d'humbles remercîments. Ce sont là de belles vertus, je les loue, loin de les blâmer; mais je dis que ces vertus si héroïques elle aurait pu les employer avec plus de mérite, et en tirer meilleur parti. Lisez la supplique qu'elle présente au Sauveur : *Miserere meî, Domine fili David : filia mea male a dœmonio vexatur ;* « Ayez pitié de moi, Seigneur fils de David : ma fille est cruellement tourmentée par le démon. » Comment! tant de peine pour chasser un démon qui tourmente le corps de sa fille! et pour chasser ces démons qui pervertissent son âme et se font adorer par elle dans des idoles de pierre, pas une parole? Tant de vœux, tant de démarches et de soupirs pour le corps et pas même une pensée pour l'âme? Laissons, si vous le voulez bien, cette pauvre mère aux pieds du Sauveur, elle en obtiendra la santé parfaite de sa fille. C'est à vous que je m'adresse, pauvres mondains, que je vois tous si occupés : on spécule, on sue, on étudie, on se fatigue, on se tourmente, mais pourquoi? Serait-ce pour assurer le salut de son âme? Hélas! on pense à tout, excepté à l'âme. Le salut aux yeux des mondains est l'affaire d'hommes désœuvrés, sauvages, mélancoliques, exilés du commerce du siècle. Grand Dieu! comment ne suis-je pas dévoré, consumé d'un saint zèle, en entendant de pareils propos? L'affaire du salut éternel une affaire de désœuvrés! Eh bien! je vais vous prouver que cette affaire mérite les soins les plus empressés de notre part, parce que c'est — une affaire de la plus haute importance; ce sera le premier point : — Une affaire très-incertaine; ce sera le second : — Une affaire dont la perte est irréparable; ce sera le troisième. — Ames créées pour l'éternité, je ne vous aimerais pas autant que vous le méritez, si je ne déployais pas ce matin tous

les efforts de mon zèle, pour vous faire comprendre combien il importe de vous sauver, et vous ne vous aimez pas vous-mêmes, si vous ne me prêtez pas sur ce sujet une attention toute spéciale, afin de vous convaincre qu'il s'agit d'une affaire très-importante, très-incertaine, et dont la perte est irréparable. Commençons.

PREMIER POINT.

II. Un digne et grand objet est toujours fécond en pensées grandes et élevées. Cela étant, quel objet plus grand, plus sérieux, et partant plus digne d'être médité que celui du salut éternel, qui est la fin dernière et le souverain bien de l'homme? en connaissez-vous? Ah! puissé-je vous le faire vivement comprendre aujourd'hui. En guise d'introduction, je rappellerai cette méditation courte, mais substantielle, efficace, qui était si familière à mon père séraphique saint François. Pour fuir le monde, il se retira sur les cimes les plus escarpées de l'Alverne, et là, s'étant façonné un petit abri avec des branches d'arbres, il se représentait au-dessus de sa tête le paradis ouvert, sous ses pieds l'enfer béant, et son âme comme suspendue entre les deux, avec la faculté de s'envoler en haut, pour aller jouir de Dieu dans la gloire avec les bienheureux pendant toute l'éternité, ou de se précipiter dans l'abîme, pour y blasphémer éternellement avec les démons : *Paradisus apertus, infernus apertus, christianus in medio.* Oh! quelles résolutions magnanimes, quelles pressantes sollicitudes un si grand objet enfantait dans ce cœur séraphique! Quelles affections, quelles ardeurs, quels désirs excitait dans le cœur de mon vénérable père la vue des biens et des maux éternels! Le feu qui le dévorait était capable d'embraser cette sainte montagne et d'attendrir les rochers eux-mêmes. Pécheur, vous qui allez répé-

tant que l'affaire du salut éternel est bonne pour des gens désœuvrés, jetez un regard sur le ciel ouvert au-dessus de votre tête, et l'enfer ouvert sous vos pieds : vous êtes au milieu : voyez là haut quel séjour de joie et de félicité! voyez en bas quel séjour de tourments, de rage et de désespoir! Là haut, quelles suaves harmonies ! en bas, quels féroces mugissements ! Quels tourments atroces, d'une part! quelles ineffables délices, de l'autre! Que de démons pour maltraiter les réprouvés! que de beautés en Dieu pour charmer les élus! Que d'angoisses! que de joies! Quelles ténèbres! quelle lumière! Quels grincements de dents! quels doux cantiques! O paradis! ô enfer? Voilà, pécheur, ce que c'est que l'affaire du salut : c'est, comprenez-le bien, ou conduire l'âme dans le sein de Dieu, pour s'y reposer, se consoler et être heureuse; ou l'entrainer dans l'abime pour y pousser des hurlements, des frémissements de rage, et des blasphèmes avec les démons, et cela pendant toute une éternité. Grand Dieu ! est-il rien de plus important que cela? Nous sommes ici suspendus, mes bien-aimés, entre des feux éternels et des jouissances éternelles, et l'on a encore le courage de rire, de s'amuser, de se parer? et ce qui est pis, on se fait encore illusion? on se livre à la sensualité, à la dissolution, au péché ? enfin, ce qui est le comble du mal, on ne craint rien, on ne se soucie de rien? Eh bien! prenez à deux mains toutes les affaires du monde, toutes les menées des politiques, tous les secrets des cabinets, toutes les intrigues des cours, tous les manéges de la diplomatie, toutes les manœuvres de la guerre, tous les traités de paix; supposons que cette masse d'affaires repose sur vous et que toutes se règlent d'après votre volonté : trouvez-vous, à les bien peser, qu'elles aient des conséquences plus importantes, ou plus avantageuses pour vous que l'affaire de votre salut ou de votre damnation

éternelle? Saints anachorètes, vous qui avez fui le monde pour vivre dans des solitudes horribles, peuplées de loups, de tigres et de lions, ne prenant pour nourriture que l'herbe des champs, et pour breuvage que l'eau des marais, condamnant votre corps à ne reposer que sur des épines ou sur des rochers, et allant même jusqu'à le déchirer sur des pierres ou des fouets : je vous ai accusés, je l'avoue, de trop de cruauté contre vous-mêmes, lorsque je ne saisissais pas encore la portée de cette parole : ou se sauver ou se damner pour une éternité, mais maintenant qu'avec l'aide de Dieu je la comprends, je ne m'étonne plus que d'une chose, c'est que tout le monde ne coure pas s'ensevelir dans la solitude pour assurer une affaire si importante.

III. Je voudrais bien que vous me disiez, mes chers frères, si ces saints solitaires qui, pour se sauver, allèrent dresser leurs tentes sur les sommets les plus inaccessibles, avaient plus de dangers à craindre que nous, ou bien s'ils aspiraient à un paradis plus magnifique que le nôtre, ou enfin s'ils redoutaient un enfer plus terrible? Comment! ceux-là ont fait à leur corps une guerre si rude, luttant continuellement contre leurs passions, et nous, nous vivons si tranquilles? Si la récompense est égale, si la peine est égale, si le risque est égal pour tous, pourquoi ont-ils tant fait, tandis que nous ne faisons rien ou du moins si peu? Voici pourquoi : c'est que nous avons les yeux bandés, et que nous ne parvenons pas même à nous faire une légère idée d'une éternité de délices et d'une éternité de tourments. O Dieu de majesté! vous qui mesurez les immenses espaces de l'éternité, que n'envoyez-vous en ce moment à ceux qui m'écoutent un rayon de lumière qui la leur fasse comprendre? que ne donnez-vous à ma langue des paroles de feu pour la leur retracer vivement? O longueur! ô largeur! ô hauteur! ô profondeur! ô abîme! ô durée! ô immensité des siè-

cles éternels! vous surpassez infiniment toute pensée, toute imagination, toute expression. O mort! ô mort! toi dont la faux inexorable décide en un instant d'une éternité ou heureuse ou malheureuse, que tes conséquences sont grandes et terribles! S'il en est ainsi, que faites-vous, mes bien-aimés, à quoi pensez-vous? Quelle est votre folie? Ah! je ne puis la déplorer assez amèrement, et je voudrais, comme le saint homme Job, que mon visage fût tout enflé à force de verser des larmes : *Facies mea intumuit a fletu*[1]. Encore une fois, quelle extravagance! Vous êtes raisonnables, vous êtes doués d'un jugement sain, vous avez la foi, et malgré cela vous souffrez, vous suez, vous vous épuisez, vous vous fatiguez, vous vous tourmentez pour des bagatelles, pour des affaires que malgré toutes vos combinaisons vous verrez tourner de travers, et vous pensez si peu à la grande affaire de votre salut, affaire qui dépend uniquement de l'attention que vous y donnerez, affaire qui, selon qu'elle est bien ou mal conduite, assure ou met à néant tout le reste! Ah! pleurez, ô saint évêque Césaire, vous qu'on entendait si souvent et le jour et la nuit, même pendant votre sommeil, vous écrier d'une voix qui faisait retentir toute votre maison : « Il n'y a point de milieu, il faut de deux choses l'une : ou monter au ciel ou descendre en enfer; » *Duo sunt, nihil est medium, duo sunt : aut in cœlum ascenditur, aut in infernum descenditur ;* pleurez, dis-je, l'égarement des mondains qui prennent une aussi grande pensée pour une pensée d'hommes désœuvrés, mélancoliques. O aveuglement! m'écrierai-je avec saint Ephrem, ô aveuglement! vous ne vous préoccupez même pas par la pensée des biens éternels : *O excœcationem, o imposturam! bona illa immortalia ne cogitatione quidem complecteris.*

(1) *Job. 16, 17.*

IV. Il n'est personne qui ne taxe de folie Esaü, parce qu'il a vendu pour une bagatelle, pour un plat de lentilles, un privilége tel que le droit d'ainesse. Cependant quand je me mets à considérer les circonstances dans lesquelles il se trouvait, au lieu de blâmer son imprudence, je me sens plutôt touché de compassion. Le malheureux revenait de la chasse, harassé de fatigue, il avait faim et se sentait défaillir : ne pouvant obtenir de son frère peu courtois de quoi se restaurer, autrement qu'en lui vendant son droit d'ainesse, il accepta la condition, et renonçant à ses prétentions, il mangea ce mets fatal qui lui laissa dans le cœur un éternel regret. Mais du moins il raisonnait sagement : il est vrai, se disait-il, que c'est malheureux de vendre une principauté pour un plat, mais si je meurs à quoi me servira la puissance et la grandeur, si ce n'est à orner ma tombe d'un titre un peu plus beau? *En morior; quid mihi proderunt primogenita?*[1] Ce cas est vraiment digne de compassion; mais vous ne m'en inspirez aucune, vous qui, pour des affaires terrestres, pour des hochets d'enfants, pour de misérables bagatelles, dissipez le riche héritage de la gloire, et condamnez votre pauvre âme à la mort, et à la mort éternelle. Esaü, contraint par un besoin extrême à souscrire une convention inique, ne trouve pas grâce aupres de vous; et vous ne voulez pas que je gémisse en vous voyant perdre le paradis pour un caprice? Et quand, dites-moi, quand vous réveillerez-vous une bonne fois pour comprendre l'illusion qui vous fascine l'esprit dans une affaire d'une telle importance? Si vous voulez vous prémunir contre la séduction des fausses apparences de ce monde, venez avec moi à la cour de Philippe II, roi d'Espagne, tourmenté par la goutte pendant deux années entières : regardez-le cloué

(1) *Gen. 25, 32.*

sur son lit, déjà depuis cinquante-trois jours, sans pouvoir bouger ni changer de position. Le voilà réduit à l'état de cadavre avant d'être mort; on frissonne en le voyant; la gangrène, en rongeant peu à peu ses chairs, a réduit son corps à un tas infect de pourriture et de vers; il n'a plus que les yeux et la langue. Près de rendre le dernier soupir, il se tourne vers le prince Philippe son fils, et ayant fait ôter la riche couverture de son lit, il lui montre sa poitrine qui n'est plus qu'une plaie; et le regardant d'un air majestueux et compatissant à la fois, il semble lui répéter avec plus de vérité encore qu'Esaü : *En morior, quid mihi proderunt primogenita?* Voilà, mon fils, à quoi se réduisent ces diadèmes tant recherchés; à quoi me sert d'avoir commandé à plusieurs royaumes? à quoi me sert d'avoir été le maître sur terre et sur mer, d'avoir été l'arbitre de la paix et de la guerre, et de tant d'affaires politiques, si je suis encore incertain de la grande affaire de mon salut éternel? *Quid proderunt, quid proderunt primogenita?* Apprenez de cette corruption qui me dévore à vous conserver vous-même, et sachez qu'il ne vous servira de rien d'avoir été roi, si vous ne réussissez à sauver votre âme. Permettez que je fasse écho à la voix de ce prince mourant, par les paroles de l'Esprit-Saint : *Quid prodest homini, si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur*[1]? « Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il perd son âme? » Voilà, mon cher frère, où aboutissent les grandeurs mêmes du trône : à une poignée de cendres, de pourriture et de vers. Pourquoi donc ne laissez-vous pas pénétrer jusqu'au fond de votre âme ce *quid prodest?* Fussiez-vous dans ce monde l'homme le plus adroit dans ses conseils, le plus intelligent dans le maniement des affai-

(1) *Matth. 26, 15.*

res, le plus habile dans le commandement des armées, si vous vous damnez, à quoi bon? *Quid prodest?* Fussiez-vous plus riche qu'un Crésus, plus sage qu'un Salomon, plus fort que David, si vous vous perdez, *quid prodest?* Fussiez-vous le plus beau, le plus gracieux, le plus obligeant des hommes, attirant à vous tous les cœurs, si vous vous perdez, *quid prodest?* Qu'avez-vous à répondre à l'Esprit-Saint qui vous fait entendre, par ce *quid prodest*, que les richesses, la science, la beauté, les plaisirs, les jouissances, et tous les biens qui peuvent se rencontrer dans cette vallée de misères, ne sont rien, si vous ne vous sauvez éternellement? Que pouvez-vous lui répondre? Hélas! de toute l'éternité, après mille et mille réflexions, tous les damnés ensemble n'y trouveront pas une réponse ; et toujours ils rediront, stupéfaits, étonnés, furieux : Insensés que nous étions! à quoi nous a servi l'arrogance des richesses et l'orgueil de la vie? *Nos insensati!... Quid profuit nobis jactantia divitiarum, et superbia vitæ*[1]?

V. Que si l'exemple d'un monarque de la terre ne suffit pas pour vous faire comprendre l'importance du salut, levez les yeux au ciel et voyez ce qu'a fait le grand monarque de l'univers pour vous sauver. Ah! que n'a-t-il pas fait? Tout ce qu'il a fait, dit l'Apôtre, c'est pour cela qu'il l'a fait : *Omnia propter electos, ut ipsi salutem consequantur*[2]. S'il nous a créés, n'est-ce pas pour nous sauver? S'il a mis les créatures à notre service, n'est-ce pas pour nous sauver? Si Dieu a donné à notre âme toutes ses puissances, s'il l'a ornée de tant de qualités, s'il a doué notre corps de tant de perfections et d'organes, qu'a-t-il voulu par là, sinon nous rendre capables d'atteindre à notre fin éternelle? Promenez les regards autour de vous, contemplez ce magnifique théâ-

(1) *Sap. 5, 4-8.* (2) *II Tim. 2, 10.*

tre, les cieux, l'air, la terre, les mers, les fleuves, les montagnes, et tout ce que l'univers renferme de beau et de bon ; voyez tous ces royaumes, ces empires, ces dynasties distribuées selon les règles de ses conseils éternels, ces cours, ces tribunaux, ces livres, ces lois, ces statuts qu'il a fait dresser pour le gouvernement des peuples : pourquoi tout cela, si ce n'est pour nous sauver? *Omnia propter electos*. Mais laissez de côté les œuvres de la nature : n'est-ce pas pour la même fin que le Fils unique du Père a ordonné toutes les œuvres de la grâce? Et ne l'entendez-vous pas proclamer tous les jours par le prêtre à l'autel dans ces paroles du symbole : *Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis?* S'il a pris notre chair dans les chastes entrailles d'une Vierge, s'il a voulu naître nu dans une étable, s'il a vécu en mendiant dans la Judée, s'il a arrosé la semence de l'Évangile de tant de sueurs, s'il a eu les chairs mises en lambeaux, les veines déchirées par les fouets et les clous, s'il a rougi de son sang et le prétoire, et les rues de Jérusalem, et la montagne du Calvaire, si enfin il a expiré sur une croix au milieu des tourments, et après une agonie si cruelle que les cieux et les abîmes, les anges et les démons ne purent le contempler sans horreur, pourquoi tout cela, si ce n'est pour nous sauver? Or, faisons ici une réflexion, mes frères, si le salut éternel de l'homme était le salut de Dieu lui-même, aurait-il pu faire pour soi-même, tout Dieu qu'il est, plus qu'il n'a fait pour nous? Et nous, que faisons-nous pour nous sauver? Plaise à Dieu, mon cher frère, que vous ne passiez pas des semaines entières sans y penser! Un bout de messe aux jours d'obligation, un chapelet récité tant bien que mal le soir, une modique aumône de temps en temps, et voilà tout. Ne vous apercevez-vous pas qu'avez une vie si relâchée vous accréditez les blasphèmes des gentils, auxquels, d'après

le témoignage de saint Paul, les amoureux excès du Sauveur paraissaient une insigne folie? *Gentibus autem stultitia*[1]. Et de fait il en serait ainsi, si l'affaire de notre salut n'était d'aucune importance. Ç'aurait été une folie de la part du Fils de Dieu de souffrir tant de mauvais traitements, de dévorer tant d'affronts pour un objet de nulle valeur, comme c'en serait une pour un homme qui se jetterait à la mer au milieu d'une affreuse tempête pour aller pêcher au fond de l'eau une poignée de sable. Il faut donc conclure ou que la Sagesse essentielle du Pere s'est trompée en employant des moyens si extraordinaires, si étranges pour sauver nos âmes, ou que nous sommes nous-mêmes des dupes en faisant si peu d'efforts pour une affaire si importante, la seule importante. Et si vous me dites que Dieu ne peut se tromper, je ne puis dès lors m'empêcher de frémir avec saint Eucher, et de m'écrier à pleine voix : Si Dieu ne peut se tromper, c'est nous qui nous trompons en vivant comme nous vivons, dans l'oubli complet de l'affaire unique et souverainement importante, celle de notre salut, par où nous donnons à entendre à quiconque a le sens commun que nous sommes des insensés. Pardonnez, si je parle comme je pense : oui notre conduite est une insigne folie, et toute autre folie comparée à la nôtre peut même passer pour sagesse : *Supra omnem errorem est negligere salutis negotium.*

VI. Je voudrais pourtant secouer aujourd'hui votre torpeur, et s'il en est parmi vous qui n'aient jamais pense sérieusement jusqu'ici à sauver leur âme, qu'ils commencent au moins dès ce moment à y penser. Faites-moi donc comprendre, mes bien-aimés, comment, après que le Fils de Dieu a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour y noyer le maudit péché; après que

(1) *I Cor. 1, 23.*

la sentence de mort a été mise en pièces par les mains transpercées de mon Jésus ; après que la gloire du paradis, ce magnifique et ineffable paradis est devenu, par la mort de ce généreux testateur, votre patrimoine, votre héritage, votre royaume ; après que le bras tout-puissant de Dieu s'est fatigué à produire pour vous tant de merveilles ; comment, dis-je, il se fait qu'après tout cela, vous marchiez encore dans la voie du salut avec autant de nonchalance que s'il s'agissait d'une affaire qui vous fût étrangère ; que vous regardiez encore la vie future comme si elle était incertaine, que vous soyez encore épris de la vie présente comme si elle était immortelle, que vous serviez encore votre Dieu, votre maître éternel, comme si son service était un dur esclavage, et que la vie fût trop longue pour une affaire aussi sérieuse. Insensés! quelles seront vos transes à l'article de la mort! Il le sut bien ce malheureux jeune homme, qui, appelé de Dieu à prendre l'habit religieux dans un ordre austère, et déjà reçu par la communauté, recula par cette seule pensée qui lui vint à l'esprit : je suis fort, bien constitué, bien portant ; et j'irais passer toute ma vie dans les jeûnes, les veilles, les mortifications, la psalmodie et la solitude? Ah! non, il n'en sera pas ainsi. Savez-vous quelle fut encore la durée de toute sa vie? Quatre mois et quelques jours, et arrivé au moment de la mort, le malheureux ne pouvait recouvrer la paix. Ah! c'est que votre vie est une horloge à part dont l'aiguille passe tout d'un trait du midi au soir. Mais quand même vous auriez encore trente ou quarante ans à vivre, qu'est-ce que cela en regard de l'éternité : *Quid hoc ad æternitatem?* Qu'est-ce que trente ou quarante ans de sérieuse application pour une affaire d'une si haute importance? Un château vu de près vous semble grand comme la moitié d'une ville ; éloignez-vous de trois lieues, comme il se rapetisse! éloignez-vous de dix

lieues, et vous le verrez à peine à l'aide d'une lunette. Tant que nous vivons, notre vie nous paraît longue, dans cent mille ans elle nous paraîtra une heure, un instant ; faut-il pour cet instant risquer l'éternité? Appelez la raison à votre secours, vous qui mettez tant de prudence dans les affaires de ce monde, et dans celles de votre âme tant de négligence : que vous en semble? Est-il raisonnable de risquer, pour un instant de vie, une éternité? Quoi ! une éternité en balance ! il est en votre pouvoir de l'assurer, cette éternité, et vous ne faites pas tout pour l'assurer? et vous faites si peu pour l'assurer, et vous ne faites rien pour l'assurer? bien plus, vous travaillez avec une sorte de délire à la perdre? D'où vient donc un désordre si étrange? Auriez-vous bu de ce poison léthargique dont parle Isaïe? *Usque ad fundum calicis soporis bibisti*[1] ; et vous a-t-il fait oublier ce que vous êtes, ce que vous serez, où vous allez, quel est votre but, et quelle sera votre fin? Etes-vous des hommes ou des fantômes? Quel charme vous a donc fascinés? Mon Dieu, que c'est affligeant !...

DEUXIÈME POINT.

VII. Je pourrais me consoler encore jusqu'à un certain point, si cette affaire était aussi certaine qu'elle est importante. Mais elle est tout à la fois et très-importante et très-incertaine : comment donc peut-on ne pas fondre en larmes en voyant la folie de la plupart des mortels? La plupart en effet vivent comme s'il n'y avait point pour eux d'enfer, et qu'ils eussent en main le paradis. Et pourtant, s'écrie saint Bernard, qui de vous est assez innocent, assez consommé en vertu, assez agréable à Dieu, pour pouvoir dire franchement de soi-

(1) *Isa. 51, 17.*

même : Je suis du nombre des élus, je suis inscrit dans le livre des prédestinés. Qui peut le dire? Chacun, au contraire, baissant la tête ne doit-il pas se demander avec anxiété : O Dieu, qu'en sera-t-il de moi? Me sauverai-je? C'est ce que fit Marguerite d'Autriche, femme de Philippe III roi d'Espagne, princesse d'une rare vertu. Se promenant un jour dans les galeries du palais royal, elle fixa les yeux sur un tableau où étaient représentées deux échelles, l'une très-étroite qui s'élevait au ciel, et par laquelle montaient à grand'peine quelques rares élus, que tenaient par la main leurs anges gardiens; l'autre très-large qui, par une pente rapide, aboutissait à l'enfer, et par laquelle descendait gaiment la multitude au milieu des chants et des danses. La vertueuse reine se mit à pleurer à cette vue, et une de ses dames d'honneur lui en ayant demandé la cause : Hélas! répondit-elle, je me trouve moi-même dans cette alternative, ne sachant laquelle des deux échelles je prendrai, celle qui conduit au ciel, ou celle qui conduit en enfer; et vous trouvez étrange que je pleure? Ah! qu'en sera-t-il de moi? Me sauverai-je? Sage princesse, vous n'êtes pas la première à qui cette pensée ait arraché des larmes. Saint Bernard a pleuré avant vous en méditant ces paroles : *Nescit homo utrum amore an odio dignus sit*[1]; « nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. » Qui sait, se disait-il souvent, ce qu'il adviendra de moi? Serai-je sauvé ou damné? citoyen du ciel ou tison d'enfer? Et on le voyait la tête baissée, le visage abattu, les yeux enfoncés, l'air inquiet et soucieux, répéter en gémissant : *Nescit homo*, « nul ne sait. » Un Bernard s'exprime ainsi, lui qui, au moment de mourir, demanda pardon à son corps de l'avoir trop maltraité. Que dirons-nous donc vous et moi qui le traitons si délicatement?

(1) *Eccli. 9, 1.*

Saint Bernard avait-il une âme plus précieuse que la nôtre ou plus importante à sauver? Avait-il quelque article de foi plus terrible que ceux que nous professons? D'où vient donc que vous et moi nous vivons comme si nous étions en possession d'un blanc-seing pour notre salut? ou comme si Dieu nous avait assuré le paradis par une donation entre vifs? Nous n'y pensons point, et nous allons jusqu'à nous endormir au milieu d'une voie semée de périls. Je comprends maintenant ce mot de saint Grégoire : *Diabolus quos vult perdere, securos facit;* « Le démon inspire de la sécurité à ceux qu'il veut perdre. » Oui, le moyen de nous perdre éternellement, c'est cette maudite assurance qui nous fait tenir pour certaine et immanquable la chose du monde la plus chanceuse.

VIII. Supposons un cas : soit un gentilhomme de très-noble lignage et d'une complexion délicate, qui, à la fleur de l'âge, se dépouille de tout pour suivre nu Jésus-Christ nu ; il entre dans un Ordre austère, et pendant trente ou quarante ans d'une vie très-religieuse et très-mortifiée il ne commet, pour autant qu'on peut en juger humainement, aucune faute mortelle pleinement délibérée. La discipline presque toutes les nuits, chaque jour plusieurs heures d'oraison, des jeûnes plusieurs jours de la semaine, tel est le genre de vie dans lequel il persévère jusqu'à son dernier soupir. Après avoir reçu avec une piété exemplaire les derniers sacrements de l'Eglise, il termine une si sainte vie par une mort non moins édifiante. Or, dites-moi, s'il vous plaît, si vous pouvez m'assurer que ce religieux soit sauvé? Oseriez-vous garantir avec serment que son âme est en lieu sûr? Voici un papier, signez. — Doucement, mon père, doucement. — Qu'est-ce à dire? vous craignez? vous hésitez? Eh! pourquoi? — Mais, mon père, je ne nie pas que ce religieux ne soit mort avec tous les signes de

salut; mais qui peut savoir le fond de son cœur? Les jugements de Dieu sont des abîmes : *Judicia tua abyssus multa*[1]. Après tout, il n'est pas encore béatifié par l'oracle du Vatican, et la trompette de l'Esprit-Saint fait retentir à nos oreilles que le juste se sauve à peine : *Justus vix salvabitur*[2], et que tout est incertain dans l'avenir : *Omnia in futurum servantur incerta*[3]. Que son salut soit probable, je l'affirme, j'en fais serment, et je suis prêt à le signer; mais qu'il soit certain, c'est ce que je ne puis ni ne veux garantir. — Vraiment! vous ne pouvez donc m'assurer du salut de cet homme qui a donné à Jésus-Christ tout ce qu'il avait; et vous vous promettez de vous sauver, vous qui dilapidez le patrimoine de Jésus-Christ et qui dépouillez ses membres? Vous avez des craintes sur le salut de celui qui a passé toute sa vie dans la prière, la pénitence et le jeûne; et vous ne craignez pas de vous damner, vous qui consumez la vôtre dans le luxe, le jeu, les amours coupables, les amusements et la débauche? Celui-là n'est pas encore sûr d'être sauvé qui pourrait dire avec saint Paul : *Nihil mihi conscius sum*[4], « ma conscience ne me reproche rien; » et vous vivez dans une imperturbable sécurité, vous qui pouvez dire en toute vérité : *Iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum*[5], « mes iniquités sont montées jusqu'au dessus de ma tête? » Ah! grand Dieu! un religieux qui a vécu comme un saint peut être damné, et un chrétien qui vit comme un turc présume de pouvoir se sauver! Et sur quoi fondez-vous cette maudite assurance? Et vous pensez avec cela me faire accroire que vous aimez votre âme, et que vous voulez la sauver? Non, je le dis franchement, et j'en gémis de compassion en le disant, non, vous ne l'aimez

(1) *Psal. 35, 7.* (2) *I Petri 4, 18.* (3) *Eccl. 9, 2.*
(4) *I Cor. 4, 4.* (5) *Psal. 37, 5.*

pas; non, vous ne voulez pas la sauver. Mais pourquoi ne le voulez-vous pas? Dites-moi, mes bien-aimés, pourquoi ne le voulez-vous pas? Il ne s'agit point ici de vos enfants, de vos neveux, ou d'amis, de compagnons, de parents; il s'agit de vous-mêmes; et non de votre corps caduc, fragile et mortel, mais de votre âme, de votre être spirituel et éternel. Oui, chrétiens, il s'agit de cette âme qui est unique et immortelle. Que puis-je jamais attendre de vous, si je n'obtiens pas aujourd'hui que vous aimiez votre âme? Pour quel objet pourrai-je vous inspirer de l'intérêt, si je ne parviens pas à vous toucher de compassion pour vous-mêmes? Ah! ayez pitié d'une âme dont ce Dieu crucifié a eu pitié jusqu'à mourir pour elle ; ayez pitié, je vous le répète les larmes aux yeux, ayez pitié d'une âme qui ne peut être malheureuse sans l'être éternellement : *Miserere, miserere animæ tuæ, placens Deo*[1].

IX. Nous voulons vous obéir, mon père, mais oh! Dieu, comment? et que faire? — Ecoutez. Un cavalier ayant perdu sa route au milieu de la neige, par un temps d'hiver rigoureux, se mit à chevaucher à travers une plaine immense qui lui parut la route la plus sûre. Deux paysans qui le virent lui crièrent de toutes leurs forces de retourner en arrière. Mais le cavalier, uniquement attentif à retrouver sa route, n'en continua pas moins son chemin. Arrivé au bout de cette plaine, il reconnut que c'était un lac profond que l'hiver avait recouvert d'une glace très-perfide, ici solide, là moins épaisse, très-mince ailleurs, selon qu'il y avait dessous des sources plus ou moins abondantes. Le cavalier jeta un regard en arrière, à moitié mort de frayeur à la vue du danger qu'il avait couru, et prit la résolution, non-seulement de ne plus s'exposer à ce péril, mais même de ne jamais

(1) *Eccli. 30, 24.*

plus voyager dans ces environs. Et vous, mon cher frère, vous qui vivez un jour en état de grâce et trente en état de péché mortel, ce qui signifie que vous vous trouvez le plus souvent entre les griffes du diable, est-il possible que vous ne vous aperceviez pas du danger que vous courez? Sur quel abîme vous avez marché jusqu'ici! ce n'est pas sur dix ou quinze pieds d'eau, mais sur « le puits de l'abîme » *puteum abyssi*[1] « sur un étang de feu et de soufre, » *in stagnum ignis et sulphuris*[2]; vous vous êtes promené sur le bord du précipice éternel. Eh bien! arrêtez-vous ici, regardez en arrière et frémissez à la vue de votre péril passé. Faisons donc ensemble quelques réflexions : n'est-il pas vrai que tout ce que Dieu a fait, que tout ce qu'il a souffert, il l'a fait et souffert pour votre éternelle félicité et la mienne? N'est-il pas vrai que nous ne sommes sur la terre que pour aller au ciel? N'est-il pas vrai que nous devons mourir? que nous aurons à rendre compte de toutes nos pensées, de toutes nos paroles, de toutes nos actions? que nous devons être jugés, et que la sentence qui sera portée décidera de notre bonheur ou de notre malheur éternel? Ces maximes ne retentissent-elles pas continuellement dans les confessionnaux, dans les oratoires et du haut des chaires? Et ces maximes sont-elles vraies? Sont-ce des maximes indubitables, ou bien des illusions, des rêves? Si ce sont des rêves, des illusions, que faisons-nous ici? Nous y perdons le temps. Pourquoi ne pas l'employer comme tant d'autres le font à satisfaire nos sens? Si ces maximes sont de vaines illusions, à quoi bon les autels, les églises, les crucifix, les images, les stations, les indulgences, les sacrifices, les aumônes, les lectures, les prédications, les processions, les bénédictions, les chapelets, les offices? Eh! lâchez la

(1) *Apoc. 9, 2.* (2) *Ibid. 20, 9.*

bride à toutes vos convoitises et courez cueillir sans pudeur toutes les fleurs que vous rencontrerez. Si ces maximes sont fausses, mon pauvre pécheur, vous en faites encore trop ; abandonnez-vous hardiment à toutes sortes de désordres : que Dieu cède le pas à la créature, le paradis à la terre, le corps à l'esprit, et menons la vie... précisément comme on le fait aujourd'hui. Mais si ce sont des vérités, et des vérités infaillibles, et si vous les admettez comme telles, parce qu'elles reposent sur la parole de Dieu, et que les cieux et la terre s'ébranleront sur leurs fondements plutôt que cette parole ne vienne à faillir, oh! alors vous en faites trop peu pour vous sauver, mon cher frère, vous ne faites même presque rien. Quelle extravagance, convenez-en, quelle extravagance que la vôtre ! Penser comme vous pensez, parler comme vous parlez, agir comme vous agissez, vivre comme vous vivez, quelle folie! A quoi en effet pensez-vous? à quoi avez-vous pensé jusqu'ici? A toute autre chose qu'à votre âme... Et si la mort vous surprenait en cet état? Et s'il vous fallait, dans un mois, comparaître au tribunal de Dieu, seriez-vous prêt pour ce grand voyage? Seriez-vous content de vous-même? La conscience, que vous en dit-elle? Vous avez fait jusqu'ici du bruit dans le monde; votre nom retentit partout avec gloire et est entouré d'estime; vous vous êtes enrichi, vous avez joui, vous jouissez encore. Mais l'âme? Vous êtes-vous jamais recueilli au pied d'un crucifix pour penser à votre âme? Vous êtes-vous jamais jeté aux genoux d'un confesseur pour apprendre de lui les moyens de la sauver? Etes-vous jamais allé trouver quelque saint religieux d'une prudence reconnue pour le consulter et recevoir de lui des règles adaptées à votre état, afin d'assurer la grande affaire de votre salut? Mais, grand Dieu ! souffrez que je vous le demande encore une fois : si dans un mois, dans un jour,

demain, vous alliez mourir, qu'en serait-il de votre âme? de cette âme que vous avez trahie, de cette âme infortunée, qu'en serait-il? Ecoutez-moi, mon pauvre pécheur : si vous ne pensez pas à cela, je dis que vous êtes un insensé; si vous y pensez, et que vous ne le croyez pas, vous êtes un païen; si vous y pensez et le croyez, sans vous amender, vous êtes un désespéré. Mais non, arrêtez-vous, ne partez pas encore. Si l'affaire de votre salut ne vous émeut pas malgré son importance et malgré son incertitude, je suis sûr que vous vous sentirez pressé en considérant que sa perte est irréparable. Cette pensée vous rendra sage, elle vous sauvera et je m'en réjouirai. Reposons-nous.

†

TROISIÈME POINT.

X. J'ai beau penser, réfléchir et spéculer, je ne saurais trouver à une négligence aussi prodigieuse qu'une excuse inadmissible. On est bien persuadé que le salut est une affaire très-importante, et même l'affaire capitale; on reconnaît aussi que c'est une affaire dont l'issue est très-incertaine; mais on espère que si l'on vient à la manquer la première fois, on aura le temps et les moyens de la reprendre. Serait-ce là votre espérance? Examinons-la donc. Avez-vous plus d'une âme, dites-moi, en avez-vous plusieurs, de sorte qu'après avoir perdu la première vous puissiez sauver la seconde? Votre âme n'est-elle pas unique, comme l'appelait David, *unicam meam*[1]? N'est-elle pas seule? Comment donc pouvez-vous la risquer si facilement? Si vous aspirez à une dignité et que vous veniez à échouer, vous

(1) *Psal. 21, 2°.*

en êtes contrariés, il est vrai ; mais vous en poursuivez une autre. Si vous espérez quelque profit considérable d'une entreprise quelconque, et que l'affaire ne réussisse point, vous en avez de la peine ; mais une autre affaire plus heureuse vous dédommage et vous rend le double de ce que vous aviez perdu. Et ainsi il y a moyen de remédier à presque toutes les pertes temporelles. Mais si le pied vous glisse à l'article de la mort et que vous perdiez votre âme, quelle ressource vous reste-t-il ? Il ne vous en reste aucune : *Nulla est redemptio.* Vérité terrible ! O mon Dieu ! il faut cependant que cette voie du salut soit bien difficile, puisque j'en vois tant qui trébuchent et qui tombent sans retour. Voilà un Judas que l'avarice précipite au fond de l'abîme : Seigneur, ayez pitié de lui, il sera libéral envers les pauvres, il fera la gloire de l'apostolat et deviendra le trophée de votre miséricorde. — Que dites-vous? Non, *nulla est redemptio.* — L'orgueil renverse un Tertullien. Ah! un seul rayon d'espérance le porterait à s'humilier le front dans la poussière ; il rétracterait toutes ses erreurs, il deviendrait l'ornement du catholicisme ; que répondez-vous, ô mon Dieu ! — *Nulla est redemptio.* Voici d'un autre côté qu'un esprit de vertige fait tomber Origène. O Dieu, quelles pénitences, quelles austérités il est prêt à entreprendre, si vous daignez lui accorder le pardon désiré. — *Nulla est redemptio.* En voilà une foule d'autres : c'est Jacques l'anachorète, tombé par fragilité ; c'est Osius, vieillard vénérable plus que centenaire, qui a succombé par faiblesse; c'est Henri VIII, jadis défenseur de l'Eglise et devenu l'esclave d'une brutale passion ; c'est Luther, d'abord religieux estimé, qui ensuite vaincu par l'envie, mit en flammes tout le Nord de l'Europe ; c'est Calvin, c'est Bèze et une infinité d'autres, qui, la bouche contre terre, non-seulement promettent de se convertir, mais s'offrent

à subir les châtiments les plus terribles que la cruauté puisse inventer, pourvu qu'ils trouvent dans votre cœur un sentiment de compassion. — Non, non; *nulla est redemptio.* « Ah! enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur appesanti? » *Filii hominum, usquè quo gravi corde*[1]? Cette impossibilité de réparer jamais la perte de votre âme, si vous venez à vous damner, ne suffit-elle pas pour vous réveiller? Si vous aviez un procès qui mît en péril tout ce qui vous intéresse, votre vie, vos biens, votre réputation; et que votre adversaire fût puissant, la cause embrouillée, l'issue douteuse, la sentence imminente, dormiriez-vous tranquillement? Prendriez-vous toutes vos récréations sans trouble? Passeriez-vous tout le jour dans l'oisiveté, dans les cercles, dans les réunions? Un fou même en agirait-il ainsi? Comment donc avons-nous le courage de vivre si insouciants, d'ajouter incertitude sur incertitude, danger sur danger, lorsque nous avons sur les bras une affaire si importante et si chanceuse en même temps, et, qui plus est, tellement irréparable, que si on la manque une fois, il n'y a plus de remède, nous en sommes convaincus. Où met-on le bon sens, le jugement, la foi?

XI. Qu'y a-t-il donc à faire? Ecoutez : saint Jean-Baptiste traitait un jour un sujet semblable au mien, et avec une chaleur digne de celui qui était la voix du Verbe, il criait : « Déjà la hache est à la racine de l'arbre; » *Jam securis ad radicem arboris posita est*[2]. Malheureux, réveillez-vous une bonne fois de votre léthargie; la mort voyage à grandes journées, et déjà elle lève sa terrible faux, prête à frapper le coup; elle vous vise, vous, et vous, et vous. Malheur à ces arbres qui ne répondent pas aux vues du maître en portant des fruits abondants! Ils seront coupés, et après avoir été

(1) *Psal. 4, 3.* (2) *Luc. 3, 9.*

coupés, qu'ils s'attendent à un châtiment beaucoup plus terrible encore, celui du feu : *Omnis arbor non faciens fructum bonum excidetur et in ignem mittetur*[1]. La foule frappée d'épouvante en entendant ces paroles, demandait avec anxiété au saint Précurseur ce qu'il y avait à faire pour échapper à une pareille extrémité : *Et interrogabant eum turbæ, dicentes : Quid faciemus*[2]*?* Alors le saint modérant le ton de sa voix, les instruisait avec bienveillance : Vous n'avez rien de plus à faire, leur disait-il, que ce qui vous a été prescrit par la loi : *Nihil amplius, quam quod constitutum est vobis, faciatis*[3]. Je sais combien je suis loin de Jean-Baptiste, et ce serait de ma part un aveuglement impardonnable que de l'ignorer; je n'ai point, je l'avoue, ce zèle apostolique si nécessaire à un ministre de l'Evangile ; mais puisque Dieu, mon maître, veut, par un juste jugement, que j'exerce un ministère semblable à celui de son saint Précurseur, je suis aussi contraint de vous crier : « Déjà la hache est à la racine de l'arbre; » *Jam securis ad radicem arboris posita est.* Oui, mes frères, ce monde qui vous séduit est déjà frappé par la hache : il approche toujours davantage de sa ruine, et que vous servira-t-il tout à l'heure d'avoir suivi ses maximes, ses promesses et ses illusions? Que si vous me demandez : *Quid faciemus?* « Que ferons-nous? » quelle meilleure réponse pourrais-je vous donner que celle de Jean-Baptiste à ses auditeurs? *Nihil amplius, quam quod constitutum est vobis, faciatis.* Que chacun de vous s'applique à observer ponctuellement la loi divine dans l'état où Dieu l'a placé. Vous ne pouvez pas tous être ermites, moines ou religieux; je n'en demande pas autant de vous, à moins toutefois qu'il ne se trouve quelqu'un parmi vous qui ressente une forte inspiration pour cet

(1) *Luc. 3, 9.* (2) *Ibid. v. 10.* (3) *Ibid. v. 13.*

état; car, en ce cas, ne pas obéir à la voix de Dieu ce serait s'exposer au péril évident de se perdre, attendu que celui-là, Dieu ne veut pas seulement qu'il soit sauvé, mais encore qu'il soit saint. Du reste, pour ceux qui ne sont pas appelés à une plus haute perfection, je ne demande qu'une chose : c'est que ce soir ils se retirent à l'écart pendant une demi-heure, et que là, au pied du crucifix, ils fassent un sérieux retour sur eux-mêmes, et se disent : Me sauverai-je? Qu'arrivera-t-il de moi? Serai-je du nombre des élus ou des réprouvés? Que dois-je faire, ô mon Dieu, pour me sauver? Et si quelqu'un se juge incapable de découvrir par lui-même la volonté de Dieu, qu'il s'en aille trouver un confesseur expérimenté et lui dise : Mon père, qu'ai-je à faire pour sauver mon âme? *Quid faciam ut vitam æternam percipiam*[1]? A quelle vertu dois-je m'appliquer le plus? de quel vice dois-je spécialement me garder? A quel genre de vie dois-je m'attacher? *Quid faciam ut vitam æternam percipiam?* Et je suis certain qu'un confesseur prudent ne condamnera pas le soin que vous prenez de vos intérêts temporels et de l'avenir de votre famille; seulement il vous inculquera que les affaires du corps et du temps ne doivent jamais être préférées à celles de l'âme et de l'éternité. Comprenez-le bien, mes frères, on vous permet de prendre soin de vos affaires, de votre commerce, pourvu que la fin ait toujours le pas sur les moyens. Ainsi, ayez à cœur, marchands, de vous enrichir dans votre négoce, mais ayez bien plus à cœur de vous sauver. Appliquez-vous, hommes d'étude, à acquérir la science, mais appliquez-vous davantage encore à vous sauver. Ecclésiastiques, rendez-vous aptes à occuper ces bénéfices si avantageux, mais songez avant tout à vous sauver. Magistrats, tâchez d'arriver à ce poste, mais

(1) *Luc. 10, 17.*

tâchez plus encore de vous sauver. Nobles dames, chevaliers, soldats, ayez à cœur votre honneur, mais bien plus encore le salut de votre âme, pour lequel je vous demande une demi-heure d'application sérieuse. Vous semble-t-il que je demande trop? Quoi! ce serait trop d'une demi-heure pour une âme immortelle? Trop pour une âme?

XII. Je veux vous confondre, s'il en est ainsi, en vous rapportant, pour confirmer tout ce que j'ai dit, l'exemple du saint martyr Dioscore. L'empereur Dèce l'ayant cité à son tribunal, lui demande d'un ton furieux qui il est: Je suis chrétien, *Christianus sum*, répond-il avec intrépidité, et la profession d'un chrétien est de sauver son âme. — Qui est ton père? — Je suis chrétien. — Ta patrie? — Je suis chrétien. — Tes parents? — Je suis chrétien? — Ta condition? — Je suis chrétien. — Comment! c'est ainsi que tu traites la majesté de l'empire? Je te ferai jeter dans les fers, je te ferai mettre les chairs en lambeaux, je te ferai mourir au milieu des tourments. — Et moi je souffrirai tout volontiers pour sauver mon âme, car je suis chrétien. On le roue, on le déchire, on l'écorche; mais lui, goûtant déjà les joies du paradis, répète constamment, avec un nouveau courage: Je suis chrétien. Il lasse la patience de ses bourreaux et épuise leurs tortures; on emploie donc les caresses, et l'on fait venir une femme criminelle qui, par ses regards, ses sourires et ses agaceries, l'invite à pécher. L'héroïque jeune homme se trouvant attaché, et n'ayant point d'autre moyen pour défendre sa pudeur, se coupa la langue avec les dents, et la cracha toute sanglante au visage de cette furie, en balbutiant encore: Je suis chrétien: *Christianus sum*, et je veux sauver mon âme! Ah! souffrez que je m'écrie ici avec saint Paul: « Vous n'avez point résisté jusqu'au sang, en luttant contre le péché; » *Nondum usque ad sanguinem restitistis*,

adversus peccatum repugnantes[1]. Qui de vous a versé son sang pour sauver son âme? Est-il ici quelqu'un qui se soit laissé déchirer, écorcher vif pour le salut de son âme? Et vous trouveriez que c'est trop d'une demi-heure d'application sérieuse à une affaire d'une si haute importance? Vous trouveriez que c'est trop, vous qui prodiguez si inutilement les heures, les jours, les années, en les dépensant dans les jeux, les divertissements, dans les réunions du monde, vous qui, dans vos conversations, dans les cercles, dans les antichambres, dans les soirées, ne dites jamais une parole qui ait trait aux intérêts de votre âme, qui ne parlez que de procès, de contrats, de nouvelles, d'amours, et de choses plus mauvaises encore peut-être, sans avoir jamais un mot, jamais une pensée pour l'affaire de votre salut, quoique si importante, si incertaine, et tout à fait irréparable? Mon divin Sauveur, vous qui, pour une seule âme, auriez versé tout votre sang, ne m'en donnerez-vous pas une goutte ce matin pour attendrir le cœur de ce pécheur qui est venu assister au sermon, et qui n'avait jamais pensé à sauver son âme? Ah! déterminez-le, Seigneur, à m'accorder une demi-heure de temps pour une si grande affaire. Mais, que dis-je? une demi-heure! Ah! j'ai fait injure à la dignité de votre âme. Comment! une demi-heure de temps? Vous devriez, mon pauvre frère, consacrer toute votre vie à cette pensée, dussiez-vous vivre une éternité tout entière. Hélas! que deviendrez-vous, si vous vous perdez? Figurez-vous que vous êtes au milieu des flammes de l'enfer : à quelles fureurs vous êtes en proie! Malheureux que je suis! diriez-vous en gémissant, mais en vain, malheureux que je suis! Dieu était venu au monde pour me faire jouir du paradis, et me voilà en enfer; mon âme a été rachetée au prix d'un sang divin,

(1) *Hebr. 12, 4.*

et me voilà perdu sans ressource ; Dieu m'a aimé à l'excès, et je brûle dans des feux qui me dévoreront sans fin ; Dieu voulait me sauver, il me voulait au rang de ses saints, et je frémis et je frémirai éternellement avec les démons. C'en est assez. Mon aimable Sauveur, ne permettez pas qu'aucun de ceux qui m'écoutent tienne jamais un pareil langage. Réveillez-vous donc, mes bien-aimés, et retournez chez vous pénétrés de frayeur et de componction ; et lorsque vous vous rencontrerez dans les rues, répétez-vous les uns aux autres : Nous sauverons-nous? que vous en semble? Nous sauverons-nous? Enfin, désillusionnés et convaincus que l'affaire du salut éternel n'est pas une affaire de désœuvrés et de misanthropes, mais une affaire très-importante, très-incertaine, et, qui plus est, tout à fait irréparable, si on la perd, prenez chacun une généreuse résolution et dites-vous en vous-mêmes : Oui, je veux me sauver ; oui, oui, je le veux. Et pour stimuler votre zèle, gravez profondément dans votre esprit et votre cœur cette grande maxime : « En enfer plus de rédemption : » *In inferno nulla est redemptio.*

IX

POUR LE VENDREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

DOMMAGES SPIRITUELS ET TEMPORELS QU'APPORTE LE PÉCHÉ.

Ecce sanus factus es, jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat.

Vous voilà guéri, ne pèchez plus, de peur qu'il ne vous arrive pis encore. JOAN. 5, 15.

I. Une plainte très-ordinaire de certaines personnes qui se croient poursuivies par le malheur et accablées par l'infortune, c'est d'accuser le sort, le hasard, la destinée ou les mauvaises dispositions des malveillants, au lieu de chercher en eux-mêmes la cause certaine de leurs maux. Si des bruits de guerre assourdissent le monde et jettent dans l'épouvante les populations consternées, on en rejette la faute sur l'intérêt des politiques ou l'ambition des princes. Si le commerce est troublé et suspendu par de nombreuses faillites, on accuse la cupidité des corsaires qui font de l'océan un vaste repaire de brigands. Si tant de villes, de provinces et de royaumes sont désolées et dépeuplées par des tremblements de terre, on accuse la violence et l'impétuosité des vents souterrains, et les éruptions volcaniques. D'autres s'en prennent aux étoiles et les regardent comme autant de sinistres comètes coupables de toutes nos infortunes : d'autres accusent les éléments ; d'autres se plaignent de la conjonction des planètes malfaisantes :

pures manies d'astrologues et délire de cerveaux creux et sans consistance. C'est pour détromper tous ces hommes que Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce médecin céleste qui connaît si bien la source première de tous nos maux, donne au malade qu'il a guéri une recette générale qui doit le préserver de toutes les maladies, tant de l'âme que du corps : *Ecce sanus factus es, jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat.* « Vous voilà guéri, gardez-vous de pécher encore, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis. » Oh! quelle divine prescription, laquelle, en peu de mots, nous fournit un préservatif efficace contre tous les maux! Ouvrez donc les yeux, aveugles volontaires de ce monde : ce mystère vous regarde : ne venez plus me parler de destin, de hasard, de fortune, ni de l'infection de l'air, ni de l'incompatibilité des contraires, vous me faites pitié : le péché, le péché, voilà l'unique et véritable cause de tous nos malheurs. Oui, la cause de toutes les calamités aussi bien spirituelles que temporelles, qui vous affligent, et font de votre vie un amas de misères, c'est ce maudit péché, lequel, comme une épée à deux tranchants, fait plusieurs blessures d'un seul coup, et en perdant le corps et l'âme, vous prive de tous les biens, et vous accable de tous les maux. L'important sujet du sermon de ce matin est donc celui-ci : vous montrer — que le péché tue l'âme en la dépouillant de tous les biens spirituels ; ce sera le premier point, — et qu'il tue aussi le corps, en le privant de tous les biens temporels, ce sera le second. — Celui qui, après avoir médité cette double vérité, ne détestera pas le péché, et n'embrassera pas avec ferveur la pratique de la pénitence, dites que c'est un aveugle, et plus qu'un aveugle, c'est un insensé, qui ne s'inquiète pas de se perdre et pour le temps et pour l'éternité. Commençons.

PREMIER POINT.

II. Avant de vous mettre sous les yeux une âme dépouillée de tous les biens par le péché, je veux vous découvrir ses prérogatives, son excellence, sa beauté et sa majesté dans l'état de grâce. O sainte foi, prêtez-nous votre flambeau. La voilà, cette âme qui jouit de la grâce de Dieu, regardez-la bien : oh! qu'elle est belle! devant elle pâlit l'aube la plus pure, l'aurore la plus ravissante. De même qu'au lever du soleil les étoiles s'enfuient, et la nuit se cache; ainsi à l'apparition d'une âme en état de grâce, tous les soleils s'éclipseraient et le jour s'ensevelirait dans les ombres de la nuit. Une âme en état de grâce! qu'il vous suffise de savoir que c'est une belle copie, un portrait vivant de la très-sainte Trinité. Or, voici ce que fait le péché mortel; il lui ôte cette beauté céleste, et en la souillant la rend aussitôt laide, horrible et difforme comme un démon. Un seul péché mortel blesse une âme au vif, au point de lui donner la mort, en la privant de la vie la plus précieuse de toutes, qui est la vie surnaturelle de la grâce. En effet, de même que la vie naturelle de l'homme consiste dans l'union de l'âme et du corps; ainsi la vie surnaturelle de l'âme consiste dans l'union de l'âme avec Dieu; on ôte à l'homme sa vie naturelle en séparant l'âme du corps; on ôte la vie surnaturelle à l'âme en la séparant de Dieu. O funeste séparation! Ne serait-ce pas, je vous le demande, un coup terrible que celui qui pourrait ôter à la fois la vie à tous les hommes? Et pourtant, sachez-le bien, le pécheur fait un plus grand mal lorsque, par un seul péché, il ôte à son âme la vie surnaturelle, que s'il ôtait simplement la vie naturelle à tous les hommes, supposé qu'il pût le faire sans péché. Comprenez-vous cette vérité à fond, pécheurs? avez-vous bien entendu ce que j'ai dit? C'est ce que vous faites toutes les fois que vous consentez à un

péché mortel. Vous percez alors votre pauvre âme d'un poignard, vous lui donnez la mort, vous en bannissez Dieu, de sorte qu'il devient l'ennemi de l'âme, et l'âme l'ennemie de Dieu. A l'instant même où vous péchez, un mur de séparation s'élève entre vous et Dieu : *Iniquitates vestræ diviserunt inter vos et Deum vestrum*[1]. Avez-vous la foi sur toutes ces vérités? Vous les croyez, et vous péchez avec tant d'assurance? Mais grand Dieu, si je vous disais qu'à peine le péché commis le soleil dut s'obscurcir, la terre trembler sous nos pieds, les églises se fermer devant nous, tout s'envelopper de ténèbres, les crucifix nous tourner le dos, de quelle terreur, de quelle épouvante ne serions-nous pas frappés? Quelle doit donc être votre épouvante lorsque je vous assure que, le péché à peine commis, Dieu vous ferme les portes du paradis, l'enfer s'ouvre sous vos pieds, et votre pauvre âme expire au-dedans de vous? Et vous ne tremblez pas? et vous continuez de pécher? et vous ne craignez pas de porter en vous une âme morte? Oh! quel aveuglement déplorable!

III. Sainte foi, donnez aujourd'hui un peu de vos vives lumières à ce pécheur qui vit ainsi dans les ténèbres. — Ah! mes frères, si vous voyiez une âme en état de péché mortel, cette seule vue suffirait pour vous faire jurer une haine éternelle au péché. Saint Pierre Chrysologue veut vous en donner une image, en vous mettant sous les yeux un cadavre en putréfaction étendu dans son tombeau. Voyez comme il est dévoré par les vers et répand au loin l'infection; et cependant c'est ce même corps qui était naguère si beau, si plein de vie. L'âme l'a quitté et toute sa beauté a disparu. Comme il est horrible, sale, dégoûtant! Vous ne pouvez plus en soutenir la vue, n'est-il pas vrai? Or, sachez que votre pauvre

(1) *Isa, 59, 2,*

âme, une fois qu'elle a perdu par le péché la vie de la grâce, est bien plus infecte, plus laide et plus repoussante encore. Il est vrai que l'âme étant immortelle, se survit en quelque sorte à elle-même, mais son immortalité lorsqu'elle a perdu la vie de la grâce, est une peine pour elle, et la vie qui lui reste ressemble aux funérailles d'une âme ensevelie dans un cadavre : *Fit in corporis sepulcro vivo funus animæ jam sepultæ.* Oh! pécheur, quelle puanteur exhale cette âme que vous portez morte dans votre sein. Nous le voyons par l'exemple de cet ange qui, voyageant sous une forme corporelle avec un saint ermite, et passant près du cadavre putréfié d'un animal, ne donnait aucun signe de dégoût, tandis que le cœur de l'ermite se soulevait à cette vue. Mais les deux voyageurs ayant rencontré un jeune homme mis avec élégance, bien coiffé, tout musqué, tout parfumé, l'ange détourna aussitôt la figure, et dit à son compagnon : Oh! si vous saviez quelle puanteur répand l'âme de ce jeune homme, morte depuis tant d'années à Dieu et à la grâce! Ah! jeunes gens! jeunes gens! si vous saviez les exhalaisons fétides qui sortent de cette âme morte que vous portez dans votre sein! si vous le saviez! Réfléchissez-y. Peu entendent ces vérités, peu y croient : parlons donc plus clairement. Dites-moi, je vous en prie, si vous saviez certainement qu'aussitôt ce péché commis, vous dussiez être frappé d'apoplexie et tomber raide mort par terre, le commettriez-vous? Non, vous n'oseriez pas le commettre. Mais dès lors quel aveuglement, quelle folie inconcevable que la vôtre! vous savez certainement, très-certainement, puisque vous croyez comme article de foi, qu'en commettant ce péché, vous tuez votre pauvre âme, vous lui donnez la mort : *Peccatum cum consummatum fuerit generat mortem*[1];

(1) *Jacob. 1, 15.*

et vous péchez si facilement? Et quelquefois pour des satisfactions tellement viles que les animaux, bien plus, que les démons eux-mêmes en auraient honte? Une personne commettant un jour je ne sais quel péché, vit dans un coin de sa chambre un démon hideux qui l'observait, et qui, à la vue de cette indignité, détourna les yeux en poussant une exclamation d'horreur. Et c'est pour ces choses qui font horreur aux démons eux-mêmes que vous tuez votre âme! oui, c'est pour assouvir une passion, c'est pour un frivole intérêt, pour un vil et brutal plaisir! Bien plus, c'est souvent même sans passion, sans intérêt, sans plaisir, mais par pur caprice que vous péchez! quelle perversité! Tuer son âme par caprice! Mais quel délire, mes chers frères, quelle fureur est-ce donc que cela?

IV. Et pourtant le mal que le péché fait à une âme ne s'arrête pas là; il ne se contente pas de la faire mourir, il veut la détruire et la ruiner de fond en comble. Ah! quel affreux ravage! Attention à ceci, s'il vous plait: Avez-vous jamais vu, dit saint Cyprien, une belle vigne, en automne, toute garnie de feuilles et de fruits, et dont les ceps penchaient sur le sol sous le poids des grappes déjà mûres et vermeilles? Arrêtez-vous à l'admirer: Oh! qu'elle est charmante! Mais vienne un orage imprévu qui décharge sur elle une nuée de grêle, et retournez ensuite la contempler; quel changement! Il y a une heure à peine, vous vous seriez cru dans la terre promise, et maintenant vous ne voyez plus qu'une campagne désolée. Voyez ces troncs dépouillés, la terre jonchée de leurs feuilles et de leurs fruits et ces raisins criblés par la grêle, répandant à terre leur suc précieux. Ce spectacle vous émeut jusqu'aux larmes. Eh bien! sachez, dit le même saint, que le péché est pour l'âme ce que la grêle est pour les fruits: *Hæc sunt peccata lapsis quod grando frugibus.* Il la dépouille de tous ses mérites,

de toutes les bonnes œuvres qu'elle a faites jusqu'à ce jour; et qui nous l'apprend? C'est l'Esprit-Saint lui-même par la bouche d'Ezéchiel : *Si averterit se justus a justitia sua.., omnes justitiæ ejus quas fecerat non recordabuntur.* « Si le juste se détourne de sa justice, toutes les bonnes œuvres qu'il a faites seront mises en oubli. » Remarquez ce terme général : « Toutes les bonnes œuvres, » *omnes justitiæ*. La pauvre âme, dès que le péché est commis, perd tous les biens qu'elle avait amassés. Voilà ce qui vous arrive. A peine avez-vous consenti à ce péché, que votre ange gardien passe un trait de plume sur toutes les bonnes œuvres que vous avez faites dans tout le cours de votre vie, il les efface toutes, vous perdez tous vos mérites acquis. Et que sont ces bonnes œuvres que le péché vous dérobe? Ah! s'il nous était donné de voir les bonnes œuvres des justes, ces précieux joyaux de votre couronne! Je veux essayer de vous en donner une idée : Mettez ensemble toutes les actions les plus illustres des plus grands hommes qui ont paru dans le monde, les batailles gagnées, les villes conquises, les provinces soumises, les ambassades habilement remplies, les dignités civiles et ecclésiastiques, récompenses d'un mérite éminent : eh bien! sachez qu'un *Pater* récité dévotement par vous tandis que vous êtes en état de grâce, vaut plus que tout cela, plus que toutes les entreprises les plus glorieuses des héros les plus illustres de l'univers. C'est qu'une bonne œuvre faite en état de grâce, telle qu'une aumône, un jeûne, une petite mortification, passe, pour ainsi dire, par les plaies de Jésus, et leur emprunte une valeur qui n'a pas de prix, et qui, mise dans la balance de la justice divine, équivaut à un poids éternel de gloire : *Æternum gloriæ pondus operatur in nobis*[1]; elle pèse autant

(1) *II Cor. 1, 17.*

qu'un royaume éternel, autant que la possession éternelle de Dieu. C'est pourquoi le docte Suarez, ce grand théologien, avait coutume de dire qu'il aurait donné de bon cœur toute sa science pour un *Ave Maria* bien récité. Si c'est déjà une perte incomparable que de se laisser enlever une seule de ces bonnes œuvres, que sera-ce de les perdre toutes? Ah! pécheurs, mes frères, vous ne comprenez pas une si grande perte, parce que quand vous jouez le paradis, vous le jouez, non pas argent comptant, mais sur billets fermés. Le fils d'un riche négociant perdit ainsi, en quelques instants, plusieurs milliers d'écus. Son père voulant lui faire comprendre quelle perte il avait faite, lui fit voir cette somme en argent dans plusieurs sacs montés les uns sur les autres; puis lui dit : Vois-tu, malheureux, le fruit de tes étourderies? Le jeune homme, à la vue de ce monceau d'argent, fut frappé de stupeur : Comment! s'écria-t-il, j'ai perdu tout cela? Eh bien! je ne joue plus, non, je ne veux plus toucher une carte; et je regarderai comme un ennemi quiconque essaiera de me tenter. Ah! mes frères, si je pouvais vous faire voir les montagnes de richesses que vous perdez en péchant, vous fondriez tous en larmes. Est-ce peu de chose, selon vous, que de perdre la grâce de Dieu, et avec ce précieux trésor le droit à la gloire, et avec la gloire, Dieu lui-même le bien infini, et avec la perte de Dieu de voir s'échapper de vos mains tous les dons du Saint-Esprit, toutes les grâces, et tous les mérites acquis pendant votre vie? Oh! l'affreux ravage que fait le péché dans une âme! Une tempête, si terrible qu'elle soit, laisse encore toujours intactes quelques grappes de raisin dans les vignes; mais le péché renverse tout, détruit tout, dissipe tout ce qu'il y a de bon; et vous êtes insensible à une perte pareille? vous ne frémissez pas d'horreur?

V. Si vous demandez aux théologiens s'il peut y avoir

une créature *ab æterno*, qui fût, pour ainsi dire, coéternelle à Dieu, la plupart vous répondront que non. Supposez néanmoins le cas, savoir que l'âme de la sainte Vierge ait été créée *ab æterno*, et que pendant toute une éternité elle ait aimé Dieu avec une souveraine ardeur, qu'elle l'ait invoqué par d'éternelles supplications, exalté par des louanges éternelles; il est certain que dans cette hypothèse cette âme si sainte aurait acquis un mérite infini, du moins quant au temps. Mais supposons qu'après avoir acquis cet immense trésor, elle eût commis un seul péché mortel, que serait devenu un tel amas de mérites? Hélas! tout serait perdu : *Justitiæ ejus non recordabuntur*. Restreignons l'argument. Si un seul péché anéantirait l'immense capital que la Mère de Dieu eût pu acquérir pendant l'espace d'une éternité tout entière, que fera-t-il de vos bonnes œuvres, qui sont en si petit nombre, si médiocres et si imparfaites? Ah! pauvre pécheur, empruntez les larmes du prophète Jérémie lorsque Dieu lui commanda de couper sa chevelure, de la jeter et de pleurer sur les malheurs de son peuple que le Seigneur repoussait loin de lui : *Tonde capillum tuum, et projice, et sume in directum planctum* [1]. Coupez aussi la chevelure de vos bonnes œuvres qui sont, en quelque sorte, l'ornement de votre tête, étalez-les sous vos yeux, et en considérant l'étendue de vos pertes, versez des larmes amères. Mettez ensemble tous les carêmes que vous avez observés dans le cours de votre vie, vos veilles, vos jeûnes, les messes entendues, les chapelets récités, vos aumônes, vos visites au Saint-Sacrement, vos actes d'obéissance, vos œuvres de miséricorde envers le prochain, tant de confessions et de communions bien faites, et tous les mérites qui ont été le résultat de ces bonnes œuvres : à

(1) *Jerem.* 7, 29.

peine le péché commis, que devient tout cela? — Tout est perdu : *Justitiæ ejus non recordabuntur.* — Vous rappelez-vous comme la nature s'est révoltée contre l'emploi de ces disciplines, de ce cilice, de toutes ces austérités? quelle violence vous avez dû vous faire pour vous rendre aux jours de fête dans les oratoires, pour renoncer à telle fréquentation, pour vaincre telle tentation? A peine le péché commis, que vous reste-t-il de tous ces sacrifices? — Absolument rien : *Justitiæ ejus non recordabuntur.* Ah! quel malheur! comment ne pleurez-vous pas à la vue des pertes que vous a causées une pareille tempête? Avoir tant fait, tant souffert, tant mérité, et se voir tout enlevé par un seul péché! O maudit péché! exécrable larron qui tue l'âme et la dépouille de tous ses biens. Où trouverez-vous encore un larron qui, en ne faisant qu'entrer dans une maison, la dévalise complétement et ne laisse rien après lui? Mais il y a pis que tout cela, car s'il est indubitable que le péché nous dépouille de tous les biens acquis en état de grâce, il est vrai aussi que, du moment où le péché est banni de l'âme par une bonne confession, nous recouvrons tout ce que nous avions perdu, comme Dieu nous en assure par la bouche de son prophète : *Reddam vobis annos, quos comedit locusta*[1]. Ce qu'il y a de pis, c'est que le péché n'enlève pas seulement ce qu'il trouve, mais même ce qu'il ne trouve pas : je veux dire que tout le bien qui se fait en état de péché mortel est un bien tout à fait perdu qui ne se recouvrera jamais plus. Vous avez commis tel péché, par exemple : eh bien! flagellez-vous jusqu'au sang, cette discipline ne vous sert de rien pour le ciel; jeûnez, ce jeûne ne vous sert de rien pour le ciel; entendez la messe, récitez des chapelets, ce sont autant de fausses monnaies qui n'ont point cours

(1) *Joel.* 2, 25.

pour le ciel. Une pensée me frappe en ce moment l'esprit et me serre le cœur. Qui sait, me dis-je en moi-même, si parmi tant de personnes qui m'écoutent, il ne s'en trouve pas quelqu'une qui ait commencé, dès l'âge de sept ou huit ans, à se détourner de Dieu, en commettant je ne sais quel péché honteux, sans l'avoir jamais confessé depuis, en sorte qu'elle ait dû faire en état de péché mortel tout le bien qu'elle a pu faire jusqu'à cette heure? Hélas! en quel état déplorable se trouverait cette âme! Est-il personne d'entre vous qui ait jamais essuyé une semblable faillite? — Je n'ai que trop bien compris la chose, mon père : et comme je suis en état de péché mortel, adieu, dorénavant, les églises, adieu les messes, adieu les chapelets, puisque tout cela ne me sert de rien. — La conséquence est absurde. Je n'ai pas dit que tout cela est absolument inutile, mais bien que tout cela ne sert pas pour le ciel, c'est-à-dire, ne procure aucun mérite *de condigno*, aucun droit strict à la grâce et à la gloire. Cela sert cependant à obtenir de Dieu des lumières, la grâce de rentrer en soi-même, de tomber entre les mains d'un bon confesseur qui vous remette sur la voie : par conséquent lorsque vous êtes en état de péché, vous devez vous appliquer au bien plus que jamais, parce que le bien est toujours bien; mais vous devez savoir en même temps que les bonnes œuvres faites en cet état ne peuvent servir pour l'autre vie, que votre ange gardien ne les inscrit pas sur le livre d'or de l'éternité, mais les laisse tomber à terre comme des œuvres mortes. Quelle résolution avez-vous donc à tirer de ce qui vient d'être dit? La voici, mes bien-aimés : c'est de sortir à l'instant même, des mains de cet infâme assassin, le péché, et d'aller aussitôt vous jeter aux pieds d'un confesseur, aussitôt, je vous en prie, aussitôt. N'épargnez pas vos peines : sacrifiez, s'il le faut, fortune, honneur, vie même, tout en un mot, pourvu que

vous arrachiez votre âme à un si triste état. Allez aussitôt, mes bien-aimés, aussitôt.

SECOND POINT.

VI. Pourquoi tant d'empressement? Que le péché m'enlève les mérites, la grâce, l'amitié de Dieu, que m'importe à moi? Que mon âme soit ruinée, que mon salut soit en péril, que m'importe? Entretemps, je suis sain et robuste ; je commence par dormir tranquillement mon somme, et par me bien divertir; quant à ce qui arrivera plus tard, nous y penserons. — Ainsi l'entendent et raisonnent certains cerveaux légers de nos jours, qui ne croient que ce qu'ils voient. Ils s'imaginent que le péché est comme la foudre qui frappe parfois l'épée d'un militaire et en consume tout le fer, en laissant intact le fourreau; ils croient que si le péché dépouille l'âme de tous ses biens intérieurs et spirituels, il laisse du moins au corps tous ses biens extérieurs et temporels. Mais comme ils se font illusion! La recette que donna le Sauveur au malade qu'il avait guéri ne fut pas un préservatif contre les maux de l'âme seulement, mais aussi contre ceux du corps ; *Jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat :* « Ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive pis encore. » Cela étant, ouvrez les yeux, mes chers auditeurs, sur les maux temporels et les ruines irréparables que le péché amène à sa suite. C'est le péché, sachez-le bien, qui, comme une trompette fatale, a réveillé toutes les créatures en les excitant à prendre les armes contre vous. Saint Augustin le reconnut en ce qui le concerne : « En me détournant de vous par le péché, dit-il à Dieu, non-seulement j'ai mérité votre colère, mais en outre j'ai soulevé toutes les créatures contre moi : *Cum enim a te peccando recederem, non solum iram tuam promerui, sed et omnem crea-*

turam contra me excitavi. C'est le péché qui a convoqué tant de maux qui nous accablent, la guerre, la disette, les épidémies, la pauvreté, les revers imprévus, les infirmités et les maladies; le péché a ouvert la porte à toutes ces calamités. Vous ne m'en croyez peut-être pas? Mais du moins vous croyez à Dieu? Voici donc ce que Dieu lui-même vous atteste en termes formels : Peuples, sachez que si vous êtes chassés de votre pays, arrachés à votre sol natal, c'est au péché que vous le devrez : *Polluta est terra, cujus ego scelera visitabo, ut evomat habitatores suos*[1]. C'est le péché qui inonde la terre, y fait périr la semence, détruit les récoltes, et rend la disette si fréquente : *Si non feceritis omnia mandata mea, visitabo vos celeriter in egestate*[2]. C'est le péché qui rend le ciel de bronze, fait geler les oliviers, et ne laisse pas pousser un brin d'herbe sur la terre : *Lugebit terra*, « la terre sera dans la désolation, » voyez si le texte n'est pas bien clair, *Lugebit terra et herba omnis regionis siccabitur, propter malitiam habitantium in ea*[3]. C'est le péché qui accable le corps de maladies, de langueurs et d'infirmités : *Non est sanitas in carne mea, non est pax ossibus meis, a facie peccatorum meorum*[4]. C'est le péché qui aiguillonne la mort, la sollicite et la presse pour la faire arriver avant le temps : *Stimulus autem mortis peccatum est*[5]. — *Antequam dies ejus impleantur peribit*[6]. C'est le péché... Mais pourquoi pousser plus loin cette énumération? C'est le péché, en un mot, qui nous dépouille de tous les biens. Vous venez d'entendre, mes frères, les oracles de Dieu même, et ces oracles sont infaillibles. Comprenez donc bien cette vérité que Dieu nous fait entendre. Si de nos jours tout est sens dessus dessous, si le feu de la

(1) *Levit. 18, 25.* (2) *Ibid. 26, 16.* (3) *Jerem. 12, 4.*
(4) *Psal, 37, 4.* (5) *I Cor. 15, 56.* (6) *Job. 15, 31.*

guerre est allumé aux quatre coins du monde, si tant de royaumes ont disparu, tant de dynasties sont éteintes, tant de villes détruites, tant de familles dispersées, tant de maisons ruinées, si tant d'individus grands et petits, princes et vassaux, nobles et roturiers sont morts avant le temps, et meurent encore tous les jours de mort subite, violente, infâme, ou douloureuse ; quelle est la cause de tous ces malheurs dont le monde est plein? C'est le péché, c'est le péché : *Iniquitas ejus finem dabit ei*[1] ; « L'iniquité de Ninive la fera périr. » — *Perierunt propter iniquitatem suam*[2] ; « Ils ont péri à cause de leur iniquité. » — *Quoniam qui malignantur exterminabuntur*[3] ; « Car ceux qui font le mal seront exterminés. »

VII. Je m'adresse à vous maintenant, qui rejetez la cause de tant de fléaux qui désolent l'univers, soit sur des étoiles malfaisantes, soit sur les ministres politiques, soit sur l'ambition des souverains, et qui ne voulez pas croire que toutes ces causes naturelles sont les ministres de la justice de Dieu, laquelle leur met en main les armes contre vous. Croyez-le du moins sur la parole d'un apôtre, d'un évangéliste, d'un prophète. Saint Jean est là, dans l'île de Patmos : il voit des batailles sur terre, et des batailles sur mer ; il voit des fleuves de sang et des monceaux de cadavres ; il voit des royaumes renversés et des rois abattus ; il voit l'air assombri par d'effroyables tempêtes, sillonné par de sinistres éclairs, embrasé par la foudre et retentissant du bruit du tonnerre ; il voit les îles s'enfuir, les montagnes disparaître, des volcans s'entr'ouvrir et engloutir des provinces entières au milieu de tremblements de terre si violents, qu'ils secouent le globe sur ses gonds, et bouleversent l'univers entier. Il voit... Hélas ! le cœur saisi d'épouvante au souvenir de

(1) *Tob. 14, 15.* (2) *Psal. 72, 19.* (3) *Psal. 36, 9.*

cette vision du prophète, je n'ai point la force de vous en redire davantage. Je pose maintenant ma question : Est-ce l'aspect des astres, est-ce la conjonction maligne de nos planètes, est-ce une cause naturelle quelconque qui a armé de lances les armées, qui a ouvert les cataractes du ciel pour inonder la terre, qui a déchaîné les vents pour secouer les montagnes, et qui a fait du monde entier une affreuse solitude? Non, mes bien-aimés, non : ce sont les démons lâchés de l'abîme, ce sont les anges envoyés du ciel ; c'est en un mot la colère de Dieu, qui renversait sur la terre les sept coupes fatales, contenant la guerre, la famine, la peste, les tremblements de terre, les incendies, les inondations, afin de frapper ceux qui portaient le caractère de la bête, c'est-à-dire le péché : *Et audivi vocem magnam de templo dicentem septem angelis : Ite et effundite septem phialas iræ Dei in terram... Et factum est vulnus sœvum et pessimum in homines, qui habebant characterem bestiæ*[1] ; « Et j'entendis une voix forte qui sortait du temple, et qui dit aux sept anges : Allez et répandez sur la terre les sept coupes de la colère de Dieu... Et les hommes qui avaient le caractère de la bête furent frappés d'une plaie maligne et très-dangereuse. » Cela ne suffit-il pas pour vous convaincre que le péché est un meurtrier qui n'est content qu'après avoir ravagé le monde entier?

VIII. Allons plus loin : si vous ne croyez ni à mes paroles, ni à celles d'un apôtre, d'un prophète, d'un évangéliste, si vous ne croyez pas à Dieu lui-même, croyez-vous du moins à vous-mêmes? Je ne demande que cela. N'est-ce pas vous qui répétez sans cesse et partout ces doléances : Dans quels temps nous vivons ! on n'entend plus parler que de guerres, de famines, d'impôts extraordinaires, d'influences malignes, de trem-

(1) *Apocal. 16, 1-2.*

blements de terre. Ici le père de famille tombe malade; et à peine la fièvre l'a-t-elle quitté, que sa femme est atteinte à son tour; et pendant que la mère languit, on conduit son fils unique au tombeau. Là on perd ses procès, on voit ses revenus diminuer, ses dettes augmenter, on est saisi à la gorge par ses créanciers. Ailleurs les récoltes vont mal : ce sont tantôt les grêles, tantôt les inondations, tantôt des sécheresses désolantes qui rendent la terre stérile. Le commerce et l'industrie languissent, il n'y a plus, ni travail, ni trafic, ni profit; on ne peut plus vivre. Que va-t-il donc arriver? Sommes-nous à la fin du monde? qu'est-ce que tout cela veut dire? — Ce que cela veut dire? C'est que la cognée est déjà à la racine de l'arbre : *Securis ad radicem posita est;* mais c'est nous qui, par nos péchés, en avons travaillé le manche, et l'avons mis aux mains de Dieu; en d'autres termes, c'est la justice de Dieu qui, par tous ces châtiments, nous fait porter le fruit de nos iniquités. Sachez-le bien, pécheur, ce n'est ni le destin, ni la fortune, ni la malignité des étoiles, mais votre propre malice, votre propre dépravation qui vous châtie : *Arguet te malitia tua, aversio tua increpabit te*[1]. C'est Dieu qui, en punition de vos péchés, vous a fait perdre ce procès, vous a enlevé ce fils, a rempli votre maison de malheurs, de maladies, de dettes; vous en avez, en effet, jusqu'au-dessus de la tête; mais de quoi vous plaignez-vous? Prenez-vous-en à vos péchés. Vous vous souvenez bien que votre maison a été, pendant des années, une maison ouverte à la licence, aux festins, aux bals, aux jeux, aux soirées scandaleuses, aux conversations libres, aux relations criminelles; et vous vous étonnez que dans une maison ouverte à tant d'offenses contre Dieu, les châtiments de Dieu soient entrés à leur tour? — Cette tem-

(1) *Jerem. 2, 19.*

pête, cette grêle, cet ouragan a emporté toute ma récolte; cette sécheresse a détruit ma vendange; cette gelée a dévasté ma propriété. — Dites plutôt, et vous direz vrai : Si je n'avais pas offensé Dieu, ma terre n'aurait pas été battue par la grêle, brûlée par le soleil, maudite par le ciel. La terre a été maudite, savez-vous pourquoi? Parce que celui qui la cultivait, ou le propriétaire à qui elle appartenait était maudit lui-même : *Maledictum, et mendacium, et homicidium, et furtum, et adulterium inundaverunt;... propter hoc luget terra... in bestia agri et volucre cœli*[1]; « Le blasphème, le mensonge, l'homicide, le vol, l'adultère ont inondé le monde : c'est pour cela que la terre sera désolée et dans les animaux des champs et dans les oiseaux du ciel. » N'est-ce pas là ce que nous voyons tous les jours? En Angleterre, il y avait apparence d'une abondante récolte, les paysans se réjouissaient déjà en espérance; mais voilà que quelques jours avant la maison, une grêle de sauterelles s'abat sur les campagnes, et en très-peu de temps elles ont dévoré tout ce qui s'y trouve. On aurait pu lire ces mots tracés sur leurs ailes : *Ira Dei,* fléau de Dieu. Oui, oui, ce sont des fléaux envoyés de Dieu que ces sécheresses désastreuses, ces débordements des fleuves, ces banqueroutes, ces pertes de procès, ces années de stérilité : ce sont là autant de fléaux de Dieu. Mettez-vous bien cette vérité dans l'esprit, je vous en conjure, et soyez assurés qu'il en sera toujours ainsi. Si vous bannissez la piété de votre maison, vous en bannissez tous les biens. Si vous y introduisez le péché, vous y introduisez tous les maux, car il faut que cette parole de l'Esprit-Saint se vérifie : *Justitia elevat gentem, miseros autem facit populos peccatum*[2]; « La justice élève une nation, mais le péché plonge les peuples dans la misère. »

(1) *Ose. 4, 2-3.* (2) *Prov. 14, 34*

IX. Mais pour en finir, je veux encore aller plus avant. Voulez-vous me permettre de laisser là l'office de prédicateur et de faire aujourd'hui le prophète, en vous prédisant dans combien de temps votre famille aura complétement disparu? Ecoutez : quand le tonnerre gronde, on dit que pour savoir à quelle distance de nous est la foudre, il faut, au moment où part l'éclair, se tâter le pouls, et en compter les pulsations; car il bat trois fois entre l'éclair et le bruit du tonnerre, par chaque mille de distance où l'on est du lieu où la foudre éclate; de sorte que si l'on compte trois pulsations seulement avant que le tonnerre gronde, c'est signe que la foudre a éclaté à un mille de là; si l'on en compte six, c'est qu'elle est à deux milles, et ainsi de suite. Eh bien! mes frères, le ciel est sombre au-dessus de nos têtes, et Dieu est courroucé : voulez-vous savoir à quelle distance de votre famille, se trouve encore la foudre de la colère divine? tâtez-vous le pouls, examinez votre conscience. Je m'adresse à vous, pères et mères, chefs de famille : voyez s'il y a toujours dans votre maison de ces relations, de ces fréquentations, de ces intrigues coupables; voyez si l'on y trouve encore cette jeune effrontée, qui, par son luxe et ses amorces, est un piége pour la jeunesse; voyez si l'on y trouve encore ce jeune libertin, qui entretient des liaisons criminelles, et qui est devenu le coryphée des débauchés de son âge; examinez si l'on n'y trouve pas encore ces objets dérobés à un maître, à un voisin, et qui n'ont jamais été restitués; si ce salaire retenu à un artisan, à un pauvre paysan, n'est pas encore là; si l'impureté, le blasphème, les haines, les rancunes contre le prochain n'y règnent pas toujours. Pères et mères, chefs de famille, c'est à vous que je m'adresse : dès ce soir, faites cette diligente recherche dans votre maison, et ce sera là tout le fruit de ce sermon. Voyez si le péché y séjourne,

et sachez que si l'on y entend la voix du péché qui crie vengeance au ciel, on y entendra bientôt l'écho de la foudre de la justice divine. Vous faites dire des messes pour gagner ce procès, pour être délivré de telle tribulation, pour obtenir telle grâce, vous faites bien : vous faites brûler des cierges à l'autel de la sainte Vierge, c'est bien : vous visitez les églises, vous faites des aumônes, vous récitez des chapelets, tout cela est bien ; mais si vous ne chassez pas de votre maison cette servante, si vous ne corrigez pas ce fils, si vous ne faites pas rentrer cette fille dans le devoir, en un mot si vous ne bannissez pas le péché de votre maison ; non-seulement Dieu ne vous exaucera pas, mais il vous châtiera ; oui, oui, il vous châtiera, parce qu'un seul péché mortel est un mal tel, qu'il déplaît à Dieu plus que ne sauraient lui plaire tous les hommages que vous pourriez lui rendre pendant toute votre vie. Concluons donc : de deux choses l'une, ou renoncez au péché, ou préparez-vous à des désastres irréparables dans votre fortune, dans votre honneur, dans votre vie, dans tous vos biens en un mot ; car il est indubitable qu'un seul péché mortel attire sur vous toutes les malédictions de Dieu et par conséquent toutes les calamités. Vous ne le croyez pas encore? — Oh ! aveuglement déplorable ! obstination diabolique ! Reposons-nous.

CONCLUSION.

X. Un seul péché mortel nous attire la malédiction de Dieu, et avec elle toutes les calamités ! Où trouve-t-on écrite cette menace si terrible, cette proposition sinistre? — Vous la trouverez écrite au chapitre 28 du Deutéronome ; mais le motif sur lequel elle repose, c'est vous-mêmes qui me le fournissez. N'est-ce pas vous qui, en

voyant un enfant maudit par son père ou par sa mère, dites aussitôt : cet enfant n'aura jamais de bonheur? Or, quel bonheur pourrait avoir celui qui est frappé de la malédiction de Dieu? Si vous voulez entendre la sentence de la bouche même de l'Esprit-Saint, la voici : *Quod si audire nolueris vocem Domini Dei tui..., venient super te omnes maledictiones*[1]. Mon pauvre pécheur, vous ne voulez pas entendre la voix de Dieu, vous voulez vivre dans le péché, n'est-il pas vrai? Eh bien! toutes les malédictions de Dieu fondront sur vous : vous serez maudit en tous lieux, en ville et à la campagne : *Maledictus eris in civitate, maledictus in agro*[2]. Vous serez maudit dans vos greniers et dans vos grains; le pain que vous mangerez et toutes les choses de votre maison seront frappés de malédiction : *Maledictum horreum tuum, et maledictæ reliquiæ tuæ*[3]. Votre femme et vos enfants seront maudits, les fruits et les herbes de vos champs, vos troupeaux et vos bestiaux seront maudits : *Maledictus fructus ventris tui, et fructus terræ tuæ*[4]. En un mot, toutes les malédictions du ciel tomberont sur votre tête : *Venient super te omnes maledictiones*. Ces malédictions, qui les envoie, mon cher frère? c'est Dieu, c'est Dieu. Et à qui les envoie-t-il? à celui qui est dans le péché comme vous. Oserions-nous dire qu'elles arriveront? Et pourquoi pas, puisqu'elles sont envoyées avec une sagesse infinie. Hélas! à quel état se réduit un pauvre pécheur. Pour moi, en le voyant enveloppé de tant de malédictions, je crois avoir sous les yeux un criminel condamné à mort par la justice divine, ayant déjà la corde au cou, et toujours suivi du démon, cet exécuteur des hautes œuvres de Dieu, qui crie continuellement : Seigneur, quand faut-il que j'étrangle celui-ci et que j'emporte son âme en enfer? Quand? A présent qu'il

(1) *Deut. 28, 15.* (2) *Ib. v. 16.* (3) *Ib. v. 17.* (4) *Ib. v. 18.*

mange? maintenant qu'il dort? maintenant qu'il pèche? maintenant qu'il s'amuse à cette soirée, dans cette compagnie? Quand, Seigneur, quand? Vous croyez peut-être que cette supposition n'est pas une réalité? Le père Recupito raconte qu'un jeune homme, au moment où il entrait dans une maison infâme pour y offenser Dieu, n'eut pas plutôt mis le pied sur le seuil de la porte, qu'un hideux démon se présenta à lui, et lui ayant jeté une corde au cou, le pendit à une poutre de cette même maison, et entraina son âme en enfer. A quoi pensez-vous, mon cher frère, vous qui vivez dans cette habitude criminelle, vous qui couvez cette haine dans le cœur, vous qui, depuis tant d'années, vous confessez si mal. Pouvez-vous attendre autre chose qu'une mort infâme, ignominieuse, une mort de réprouvé? Comment ne craignez-vous pas qu'une nuit ou l'autre, par un juste jugement de Dieu, le démon n'enlève votre âme en vous étouffant dans l'endroit même où peut-être vous avez commis tant d'iniquités? Comment n'êtes-vous pas touché en ce moment? Comment ne courez-vous pas chercher aux pieds d'un confesseur, le remède à un si grand mal? Ah! la foudre de la malédiction de Dieu est suspendue sur votre tête, et toute prête à vous frapper. Que l'exemple récent que je vais citer serve à vous réveiller et à vous faire rentrer en vous-même.

XI. Un jeune homme très-dissolu, au mépris de la parole de Dieu que prêchait avec un zèle apostolique un célèbre missionnaire en Espagne, continuait, même en un temps si saint, à vivre entre les mains du démon, et entretenait un commerce criminel avec une de ses proches parentes. Je suis porté à croire que le malheureux était de la race de ces libertins qui tournent tout en ridicule, sermons, sacrements, cérémonies sacrées, et tout ce qu'il y a de saint dans l'Eglise. Quoi qu'il en soit, Dieu sembla vouloir tenter un dernier effort pour con-

vertir cet obstiné ; avant de faire éclater la foudre de sa malédiction, il fit briller à ses yeux l'éclair d'un salutaire avertissement. Une jeune personne pieuse du même lieu, étant en prière dans son oratoire, aperçut dans une vision le jeune libertin comparaissant devant le tribunal de Dieu, le souverain Juge lançant contre lui sa malédiction, à cause de la vie déréglée qu'il avait menée, et le condamnant à avoir sur-le-champ le cœur percé d'une lance et à être englouti au plus profond de l'abime. La Mère des miséricordes s'opposa à cette sentence ; oh ! combien de fois cette auguste Vierge n'a-t-elle pas retenu le bras de la colère de Dieu prêt à lancer sa foudre ! Par ses supplications elle parvint à calmer la justice de son divin Fils, et obtint de sa miséricorde un rescrit en faveur du condamné : trente jours lui furent encore accordés pour faire pénitence. Puis Marie se tournant vers la jeune fille qui avait été témoin de cette scène : Allez, lui dit-elle, trouver le missionnaire, dites-lui tout ce que vous avez vu, et avertisez-le de ma part de se rendre par charité auprès de ce jeune homme, et de lui déclarer que s'il ne se convertit pas dans l'espace de trente jours, il n'y aura plus de miséricorde pour lui. Le jeune débauché, averti par le missionnaire, fut touché de componction ; il interrompit pendant quelques jours ses relations criminelles, se confessa, et promit de s'amender. Mais bientôt, comme il ne fuyait point l'occasion, qui était si prochaine, puisqu'il s'agissait d'une parente, il retomba dans un état pire qu'auparavant, et lâchant la bride à ses passions, il ne se soucia plus ni du prédicateur, ni de ses sermons, jusqu'à ce qu'enfin, le jour fatal qui devait mettre un terme à ses dissolutions étant arrivé, tandis qu'il badinait dans une réunion de ses semblables, il commença à tourner les yeux, à faire des contorsions et à crier : Hélas ! hélas ! je meurs, le cœur percé d'une lance, et en disant ces mots, il tomba par

terre et rendit le dernier soupir entre les mains du démon. Ah! mon pauvre pécheur, prenez-y garde, c'est un avertissement pour vous ; la foudre de la malédiction divine est suspendue au-dessus de votre tête : il reste encore précisément trente jours jusqu'à Pâques ; qui sait si ce n'est pas là le temps qui vous est assigné par la justice divine pour vous convertir? Qui sait si, ce terme une fois écoulé, vous ne serez pas frappé par la colère divine? Qui sait si vous ne devez pas tomber mort dans la rue? Que faites-vous donc? Qu'en dites-vous? A quoi pensez-vous? A quoi vous décidez-vous?

XII. Mon cher frère, me voici prosterné à vos pieds, le zèle que j'ai pour votre salut, et pour le bien de toute cette population, me pousse à un parti désespéré. De deux choses l'une : ou changer de vie, ou quitter ce pays. Oui, si vous n'avez pas le courage de vous convertir, délogez d'ici : allez en Barbarie, en Turquie ou dans quelque autre contrée attirer sur vous les châtiments d'un autre ciel. Faut-il, en effet, qu'à cause de vous ce pauvre peuple se voie constamment menacé de la famine, de la guerre, de tremblements de terre, de morts subites, et de mille malédictions? Vous voulez vivre dans le péché, être maudit de Dieu? Eh bien! soyez-le éternellement : mais pourquoi provoquer ici par vos péchés la ruine de votre maison, les adversités sur votre pauvre famille, et les malédictions de Dieu sur tout le pays? Eh! que fais-je en m'en prenant à un seul pécheur? C'est à vous tous que je m'adresse, pécheurs ici présents, je vous prie, je vous conjure tous, les mains jointes et les genoux en terre, d'avoir pitié de votre âme et de votre corps, de votre maison et de votre famille. Le maudit péché, hélas! ravage tout. Pères et mères, souffrez que je vous adresse une prière les larmes aux yeux : Si vous n'avez pas pitié de vous-mêmes, ayez du moins pitié de vos petits enfants, qui seront maudits

de Dieu à cause de vos péchés, et que vous verrez errants et vagabonds dans les rues. Et vous, jeunes gens, jeunes filles, si vous n'avez pas pitié de vous-mêmes, ayez du moins pitié de votre pauvre père, de votre pauvre mere, qui, à cause de vos péchés, seront maudits de Dieu et que vous verrez mourir de peine et de misère. Si mes larmes ne suffisent pas pour émouvoir les cœurs, venez vous-même ici, ô mon Jésus! Permettez, mes frères, qu'ivre d'un saint zèle, ce crucifix à la main, je m'en aille en criant partout avec saint Paul : *Auferte malum ex vobis ipsis*[1]; « Enlevez le mal du milieu de vous. » Oui, enlevez le péché de votre maison; enlevez, je le répète, enlevez le péché, si vous voulez vivre heureux; autrement vous serez malheureux dans votre âme, malheureux dans votre corps, malheureux dans le temps, malheureux dans l'éternité, malheureux pour toujours. Oh! venez, mes frères, venez tous aux pieds de ce bon Jésus, à ces sources sacrées de son précieux sang : regardez-le attaché en croix, et puis dites-moi : n'est-ce pas le péché qui vous rend laids et difformes comme des démons? N'est-ce pas le péché qui vous perce l'âme et lui donne la mort? N'est-ce pas le péché qui vous dépouille de tous vos mérites, de toutes les grâces? N'est-ce pas le péché qui vous accable le corps de maladies, de langueurs, d'infirmités? N'est-ce pas le péché qui ruine vos récoltes, vos propriétés, tous vos biens? N'est-ce pas le péché qui attire sur vos têtes la malédiction de Dieu? Mais ce qui est plus fort que tout cela, n'est-ce pas le péché qui a donné la mort à ce divin Sauveur que vous voyez ici? Le péché ne mérite-t-il donc pas d'être haï, détesté et abhorré souverainement? Qui de vous aurait le cœur assez dur pour ne pas pleurer aujourd'hui ses péchés? Ah! embrassez tous les pieds

(1) *I Cor.* 5, 13.

sacrés du Sauveur, et en signe de componction frappez-vous la poitrine, et demandez tous pardon à Jésus du fond du cœur, en disant tous à haute voix : Pardon, ô mon Jésus! pardon, miséricorde, pitié pour tant de péchés! O mon Dieu, attendrissez les cœurs en ce moment, convertissez-les tous, et vous, mes frères, répétez tous avec larmes et soupirs : Pardon, mon Dieu, pardon! Ah! si, en ce moment, nous pouvions effacer tous nos péchés, quelle belle grâce ce serait! Eh bien! mes chers frères, je veux faire tout ce que je puis pour que vous sortiez tous d'ici sanctifiés. En conséquence, mes bien-aimés, ne me refusez pas la faveur que je vais vous demander, elle doit uniquement tourner à votre avantage : je vous supplie à genoux, mes chers frères, de me donner vos péchés, oui, donnez-moi vos péchés, jetez-les sur mes épaules, je les prends tous pour en faire pénitence; je veux satisfaire pour vous à la divine justice, mes bien-aimés, donnez-moi donc tous vos péchés. Saints anges gardiens, ôtez de la conscience de celui-ci, de la conscience de celle-là ces péchés si abominables, et jetez-les sur mon dos ; je veux les pleurer seul, et les pleurer avec des larmes de sang, puisque ce pécheur reste si insensible. Laissez-moi donc, mes bien-aimés, laver vos iniquités dans mon sang, et tandis que je ferai pénitence en versant mon sang pour mes péchés et pour les vôtres, offrez à Dieu des larmes et des soupirs, demandez-lui pardon de bon cœur; dites tous : (*La discipline*) Pardon, mon Dieu, pardon. — Ah! je voudrais voir demander pardon pour tel, et tel qui continue à pécher, même pendant ces saints jours de pénitence, qui persévère dans sa criminelle habitude, dans sa fréquentation scandaleuse. — Poussez un soupir pour ce malheureux, afin que Dieu le convertisse ; demandez tous pardon pour lui : Pardon, mon Dieu, pardon! Mais afin qu'il y ait ce matin une conversion générale, faisons tous ensemble

un acte de contrition sincère. Oh! si cet acte est fait du fond du cœur, il suffit pour effacer tous vos péchés. Disons donc tous ensemble et de cœur : Mon bon Jésus, mon souverain bien, mon Dieu, je me repens et de tout mon cœur, de vous avoir offensé : ô bonté infinie, pardon, pitié, miséricorde, ô mon Dieu. — Voilà, mes bien-aimés frères, que vos larmes ont changé en bénédictions toutes les malédictions qu'avaient méritées vos péchés : *Si audieris vocem Dei tui,... benedictus tu in civitate, et benedictus in agro*[1]. Si vous écoutez la voix de votre Dieu, si vous êtes tous résolus à ne jamais plus pécher, voilà que Dieu vous bénit : vous serez bénis dans votre âme, bénis dans votre corps, bénis à la ville, bénis à la campagne, bénis dans vos enfants, bénis dans vos biens, bénis dans toutes vos affaires. Il vous reste à ratifier sur les plaies sacrées du Sauveur ce ferme propos de ne jamais plus pécher : écrivez-le avec vos larmes, exprimez-le aussi à haute voix, en disant : Plus de péchés, plus jamais de péchés. Tandis que vous écrivez votre résolution avec les larmes de votre cœur, Jésus signe sa promesse avec le sang de ses plaies : *Si audieris vocem Dei tui,... benedictus tu in civitate, et benedictus in agro.*

(1) *Deuter, 28, 1-3.*

X

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

DU PARADIS.

Et resplenduit facies ejus sicut sol, vestimenta autem ejus facta sunt alba sicut nix. — Domine, bonum est nos hic esse.

Et son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la neige. — Seigneur, il nous est bon d'être ici.

MATTH. 17, 2-4.

I. Le peuple fit bien de rester au pied de la montagne, et de laisser Pierre, Jacques et Jean accompagner seuls le Sauveur jusqu'au sommet. Il n'appartient pas à tout le monde de fixer le soleil sans en être ébloui. Cette gloire, dont l'évangile de ce jour nous montre un reflet dans la transfiguration de Notre-Seigneur, est bien trop éclatante pour nos yeux; et je le regrette, mes chers auditeurs, vos espérances aujourd'hui seront trompées : vous êtes tous venus ici pour nourrir votre piété, avides d'entendre parler de ce paradis qui est l'unique objet de votre amour, le but unique de vos désirs; et moi aussi, à vrai dire, je m'étais appliqué avec ardeur à décrire le mieux possible les magnificences de cet immense palais de Dieu et à mettre en relief tout ce qu'on peut dire de plus beau, de plus ravissant, de plus saint de cet amphithéâtre de gloire et de majesté. Mais à peine étais-je à l'œuvre, que l'apôtre saint Paul s'offrit à moi et me dit avec un regard plein d'étonnement : Que fais-tu? que prétends-tu? Ne sais-tu pas que « ni l'œil n'a vu, ni

l'oreille n'a entendu, ni le cœur de l'homme n'a compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment? » *Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ Deus præparavit iis qui diligunt illum*[1]. Puis, après m'avoir brièvement raconté cette vision merveilleuse dans laquelle, ravi jusqu'au troisième ciel, il entendit des secrets ineffables, il m'a fermé les lèvres en y appliquant son doigt et m'a défendu de parler : *audivit arcana verba, quæ non licet homini loqui*[2]. En effet, s'il est un sujet sur lequel plus on parle, moins on en dit, c'est surtout le paradis, et si vous y prenez garde, quiçonque en parle ne fait que dire ce qu'il n'est pas, ou amoindrir ce qu'il est. Le prophète royal le savait bien, lui qui admis, dans une extase, à contempler le séjour des bienheureux, déclara, selon l'explication de plusieurs interprètes, que tous ceux qui avaient parlé du paradis s'étaient mépris : *Ego dixi in excessu meo : omnis homo mendax*[3]. « J'ai dit dans mon extase : Tout homme est menteur, » ou, selon une autre version : « Tout homme est en défaut » : *Omnis homo deficit*. Et ne voyez-vous pas que Pierre lui-même s'est mépris, lui qui, tout enveloppé de cette éblouissante lumière, s'écria comme hors de lui-même : *Bonum est nos hic esse* : « Il nous est bon d'être ici, » réduisant tout le paradis à trois cabanes grossières : *Faciamus hic tria tabernacula*[4]; dressons-nous ici trois tentes? » Aussi l'Evangile tâche-t-il d'excuser cette méprise en l'imputant à l'inadvertance : *Non enim sciebat quid diceret*[5]. Or, là où Pierre se trompe, où Paul se tait, que pourrais-je bien dire? Cela étant, mon sermon sur le paradis est fini avant de commencer. Mais non, saint Augustin m'en-

(1) *I Cor. 2, 9.* (2) *II Cor. 12, 4.* (3) *Ps. 115, 11.*
(4) *Matth. 17, 1.* (5) *Marc. 9, 5*

courage à parler : tout en accordant que le paradis est incompréhensible à la faiblesse de notre esprit, il n'en regarde pas la conquête comme impossible à l'ardeur de nos désirs. *Desideria et vota nostra transgreditur : acquiri potest, œstimari non potest.* Dilatez donc vos cœurs, car s'il est vrai qu'on puisse l'acquérir, quoiqu'on ne puisse l'apprécier, je veux, pour vous en faciliter l'acquisition, vous en dire quelque chose aujourd'hui, toutefois ne perdez pas de vue que, malgré tous mes efforts, toute mon éloquence, toutes mes descriptions pour vous donner une idée ou vous tracer une ébauche du paradis, vous devrez toujours vous figurer, toujours penser, toujours désirer quelque chose de plus accompli; et de plus vous persuader que la gloire ou la félicité céleste est encore incomparablement plus belle, plus élevée, plus étendue que tous vos désirs et toutes vos imaginations. Je vais vous montrer — qu'on ne comprend du paradis que ce qu'il n'est pas ; c'est le premier point, — et qu'il s'acquiert avec la moindre chose que l'on fait pour l'obtenir ; c'est le second : — en deux mots, le paradis est un grand trésor, et qui coûte peu. Commençons.

PREMIER POINT.

II. Il faut savoir d'abord que lorsque nous parlons du paradis, nous devons faire comme un architecte qui, voulant élever une voûte en l'air, pour couronner un vaste édifice, en construit d'abord une en bois, mais l'ouvrage une fois achevé, et suffisamment affermi, l'échafaudage disparaît, et la voûte reste majestueusement suspendue dans les airs, étalant aux regards la beauté de ses formes, lesquelles n'ont rien de commun avec les engins et les machines dont on s'est servi pour l'élever. L'idée de l'architecte est réalisée et elle subsiste, comme l'observe saint Augustin, indépendamment des

moyens mis en œuvre, pour son exécution : *Domus quam œdificat structor prius in arte erat, et sic procedit domus ex domo.* C'est ainsi que, suivant la leçon que nous donne le grand apôtre, lorsqu'il dit que nous connaissons Dieu par les créatures : *Invisibilia enim ipsius a creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur*[1] ; puisque nous ne pouvons comprendre les choses surnaturelles et invisibles de Dieu, que par le moyen des choses visibles et naturelles, nous nous efforcerons de donner une idée du paradis à l'aide de similitudes, de comparaisons, de figures, mais ce ne sera là qu'un échafaudage grossier, destiné à servir de point d'appui à notre esprit, qui bâtit nécessairement sur l'imagination ; de telle sorte qu'il devra être jeté bas après qu'il aura fourni son emploi, pour ne laisser subsister qu'une conception pure et sublime du paradis, différente en tous points des images sensibles que nous aurons considérées. En un mot, nous dirons du paradis ce qu'il n'est pas, pour parvenir à comprendre en quelque manière ce qu'il est ; attendu qu'il est tel qu'on ne peut le comprendre et l'apprécier qu'en sachant qu'il est incompréhensible et inappréciable. *Acquiri potest, æstimari non potest.* — Nous poserons d'abord pour fondement que le paradis n'est pas un lieu imaginaire ou chimérique, inventé par les prédicateurs pour allécher la simplicité du vulgaire, mais que c'est un lieu réel et physique destiné à servir de séjour aux corps bienheureux. Ah ! mes chers frères, puissions-nous être une bonne fois désillusionnés par la foi, et persuadés qu'il y a un autre monde en dehors de celui-ci : « Mon royaume n'est pas de ce monde, » déclare le Sauveur : *Regnum meum non est de hoc mundo*[2]. Nous ne sommes pas nés pour le monde d'ici-bas, mais bien pour ce fortuné

(1) *Rom. 1, 20.* (2) *Joan. 18, 36.*

royaume que Dieu a créé là-haut tout exprès pour manifester sa puissance, sa justice et sa miséricorde, ainsi qu'il est écrit dans la Genèse : *In principio Deus creavit cœlum et terram*[1]; « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » Par ce mot *ciel* on entend l'empyrée, le paradis, selon l'explication que le pape saint Clément nous assure avoir reçue de l'apôtre saint Pierre, son maître. On entend donc ici par ciel le paradis qui fut créé avant tous les autres cieux, comme étant la fin de ceux-ci ; et saint Thomas d'Aquin enseigne qu'il a été doué, dès l'instant de sa création, de sa dernière perfection, réunissant tous les genres de beauté, d'agrément et de magnificence : *Cœlum empireum statim in prima sua creatione habuit ultimum complementum.* Puis il ajoute qu'il a été créé plutôt pour les hommes que pour les anges, lesquels étant de purs esprits, n'ont point besoin d'un lieu. Il y a donc un paradis, il y a un paradis, il y a un paradis ! C'est un article de foi, mes chers frères, ce n'est pas seulement une opinion pieuse ; il y a un paradis par-delà ce ciel étoilé que nous voyons au-dessus de nos têtes, il y a un autre ciel qui est fait pour nous. Mais pour arriver à comprendre combien il est beau, vaste et délicieux, il faut avoir recours à l'échafaudage grossier des figures sensibles.

III. La preuve la plus convaincante de l'étendue, de la beauté et de la majesté du séjour des Bienheureux, c'est, à mon avis, cet univers immense si beau, si ravissant, avec sa voûte parsemée d'étoiles, qui se déroule au-dessus de nos têtes, avec ses magnificences qui nous entourent de toutes parts. Voyez dans quel palais somptueux nous sommes logés ! dans quel jardin de délices nous habitons ! Ah ! mon Dieu ! à la vue de ce monde si beau, de ces créatures qui plongent mon âme dans une

(1) *Gen. 1, 1.*

ravissante extase, je me sens porté à chanter des hymnes de louanges pour les délices dont mon cœur est inondé par les ouvrages de vos mains : *Delectasti me, Domine, in factura tua, et in operibus manuum tuarum exultabo*[1]. Or, si ce monde, quelque admirable qu'il soit, n'est après tout qu'une prison, où nous sommes tous prisonniers, et si malgré cela il nous paraît un séjour si délicieux, que sera-ce du palais qui nous attend là-haut? Si l'étable est si magnifique, que sera-ce de l'appartement royal? Si le champ de bataille est si merveilleux, que sera le théâtre de la victoire et le capitole de nos triomphes? Vous en voyez une légère ébauche dans le firmament, cette partie la plus noble de notre monde. Pour marcher avec précaution entre les diverses opinions des astronomes, souffrez d'abord que le saint roi David, comme remède à notre orgueil, nous remette devant les yeux sa sentence, que « tout homme est en défaut. » *Omnis homo deficit ;* puis, levez les yeux et contemplez ce beau ciel incrusté d'innombrables étoiles, véritable théâtre des magnificences de Dieu; et sachez que quelques-unes de ces étoiles sont si vastes qu'elles dépassent plus de cent fois le volume de la terre, et que les plus petites que nous distinguons à peine sont dix-huit fois plus grandes que le globe terrestre ; qu'elles sont d'ailleurs innombrables aussi bien que les grains de sable de la mer : *Enumerari non possunt stellæ cœli, et metiri arena maris*[2]. Si l'on pouvait mesurer la distance d'une étoile à l'autre, qui parviendrait jamais à comprendre l'étendue de ce vaste espace? On dit que la terre pourrait se placer trente mille fois entre chacune d'elles, et en effet vous pouvez le conjecturer par leur distance du globe terrestre : le soleil en est éloigné de trente-huit millions de lieues, et

(1) *Psal. 91. 15.* (2) *Jerem. 33. 22.*

quant aux étoiles fixes, qui sont comme autant de soleils, la distance qui les sépare de la terre est regardée comme incalculable. N'est-il pas vrai d'après cela que notre terre comparée au firmament n'est qu'un point? Et cependant, mes frères, ce vaste firmament qui renferme en soi tant de sphères, tant de planètes, tant d'étoiles, toutes d'une incommensurable grandeur, qu'est-il comparé à l'empyrée? un grain de sable. Oui, l'immensité du firmament comparée au paradis n'est qu'un point imperceptible, un grain de sable. Oh! quelles merveilles étonnantes! « O Israël, s'écrie le prophète, que la maison de Dieu est grande, et que le lieu de sa possession est vaste! sa grandeur n'a point de fin. » *O Israel, quam magna est domus Dei, et ingens locus possessionis ejus! magnus est et non habet finem*[1]. Je crois sans peine ce que disent certains auteurs, que si Dieu voulait partager le ciel entre tous les Bienheureux, chacun aurait pour sa part autant d'espace que toute l'étendue du globe terrestre : « Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti? « *Filii hominum, usque quo gravi corde*[2]*?* Que faites-vous, et à quoi perdez-vous vos peines, vous qui suez sang et eau pour un pouce de terrain? Pourquoi tant de procès, tant de guerres, tant de discordes? Ne voyez-vous donc pas que l'espace où s'agitent vos querelles, où vous placez vos gloires et vos couronnes, n'est qu'un misérable point? *Punctum est in quo navigatis, in quo bellatis, in quo regna disponitis.* Oui, ce n'est qu'un point, et pour ce point suspendu en l'air, si mal appuyé, si caduc, si misérable, vous vous exposez à perdre un royaume immense. Confessez du moins la vérité, savoir, que quand il s'agit du ciel, l'homme est impuissant à en parler : *Omnis homo deficit*, et que nous ne pouvons

(1) *Baruch. 3, 24.* (2) *Ps. 4, 3.*

pas même en comprendre l'étendue, puisque, même en cela, nous disons bien ce qu'il n'est pas, mais nullement ce qu'il est. Répétons donc avec saint Augustin que l'on peut heureusement acquérir le paradis, mais l'apprécier, jamais : *Acquiri potest, æstimari non potest.*

IV. Si la vaste étendue du firmament est trop étroite pour nous retracer l'immensité du Ciel des élus, jetons un peu les yeux sur la terre, pour voir si nous n'y retrouverons point quelque chose qui puisse nous représenter la beauté de la maison de Dieu. Ah! vous vous convaincrez de plus en plus de l'impuissance de l'homme : *Omnis homo deficit.* Mettez ensemble tout ce qu'ont dit de cette gloire merveilleuse les prophètes, les évangélistes, les docteurs, et tout ce qu'en pourraient dire les prédicateurs de nos jours avec leur éloquence raffinée, et vous verrez que tous ne font que dire en substance ce qu'elle n'est pas. Je voudrais que, pour vous éclairer sur ce point, Dieu renouvelât en votre faveur le prodige de l'Apocalypse ; que chacun de vous vît descendre la Jérusalem céleste du ciel, comme le vit saint Jean : *Vidi sanctam civitatem Jerusalem novam descendentem de cœlo*[1], et puisque je ne puis vous conduire en paradis, que le paradis descendit vers vous sous l'emblème d'une magnifique cité, avec des murs d'or, un pavé de diamants, des portes d'émeraudes et de saphirs, avec la multitude de ses habitants, environnés de pompe et de majesté comme des rois, avec une lumière que n'obscurcissent jamais les ténèbres, avec une beauté que rien ne souille jamais, ayant pour soleil l'Agneau qui ne souffre jamais aucune éclipse ; comme je vous dirais encore avec assurance : non, ce n'est pas là le paradis ; c'en est l'image, mais non la réalité. Vous figurez-vous peut-être qu'on trouve en paradis, avec leurs propriétés maté-

(1) *Apoc. 21, 2.*

rielles et physiques, toutes ces pierres précieuses, telles que l'émeraude, la topaze, l'escarboucle et autres semblables? Il en est qui l'ont cru, mais tous les docteurs sensés le nient, et à mon avis, ils ont évidemment raison : en effet, n'avez-vous pas vu de l'or, de l'argent et des pierres précieuses? — Oui. — Il est donc faux que ces choses-là se trouvent dans leur état matériel en paradis, puisque l'apôtre saint Paul, qui en parle en témoin oculaire, nous dit que « l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu » ce qu'il y a de ravissant dans le séjour des Bienheureux. Jugez maintenant si l'évangéliste saint Matthieu lui-même n'est pas bien loin de la réalité lorsque, dans l'évangile de ce jour, il compare la gloire de Jésus transfiguré à la lumière du soleil et à la blancheur de la neige. De la neige on en trouve dans toutes les vallées; et pour n'avoir d'autre objet à admirer sur le Thabor que la lumière du soleil, et la blancheur de la neige, saint Pierre pouvait bien s'épargner la peine de monter si haut et demeurer avec la foule au pied de la montagne. La comparaison est donc inexacte, non par la faute de l'évangéliste, mais à cause de l'excès de cette gloire qu'il ne pouvait expliquer autrement; car c'est le malheur de tous les objets qui surpassent la capacité de notre esprit, de n'avoir point de termes qui en rendent adéquatement l'idée. Que dirai-je de ceux qui comparent le paradis à un torrent de voluptés, à un jardin délicieux, à un somptueux festin, à un royaume très-florissant, à des noces pleines d'allégresse, au bonheur des moissonneurs pendant la récolte? Toutes comparaisons mesquines et qui avilissent plutôt qu'elles ne relèvent les délices de cette bienheureuse patrie. Aussi ces figures, ces symboles doivent-ils être pris dans un sens plutôt mystique que littéral. Je suis porté à croire que les prophètes et les évangélistes, en les employant, ont fait comme les astronomes, lesquels, voyant notre ciel tout

parsemé d'étoiles, si différentes les unes des autres par leurs mouvements, leurs influences et leur grandeur, y ont imaginé une multitude de figures naturelles ou fabuleuses : ici ils ont mis un taureau, là un lion, ici un scorpion, ailleurs un chariot, une écrevisse, un capricorne. Est-ce que tous ces monstres existent au ciel? Nullement; ce n'est qu'un caprice des astronomes, qui se sont vus obligés d'inventer ces signes afin de mieux s'entendre. De même les prophètes et les évangélistes se servent d'emblèmes grossiers, et nous parlent de jardins toujours fleuris et odoriférants, d'automnes toujours chargés de fruits, de perpétuels et harmonieux concerts, d'or et de pierres précieuses, de saphirs et d'ambre, de festins et de musiques, de fêtes et de théâtres, toutes choses propres à former un paradis qui flatte les sens, mais nullement le paradis véritable qui doit faire la félicité des esprits. On a recours à ces figures de préférence, parce qu'elles nous charment davantage et sont plus à notre portée; mais au fond les torrents de délices qui inondent de toutes parts cette Jérusalem céleste, ce sont des secrets, nous dit saint Paul, qu'il n'est pas donné à l'homme d'exprimer : *Arcana verba, quæ non licet homini loqui*[1]. Or, je vous le demande, si tout ce qu'on a dit et écrit, si tout ce qu'on a pu dire et écrire de la gloire du paradis n'est qu'une pure description symbolique, quelle sera la vérité? La voici : le saint roi David nous la chante sur sa harpe prophétique, lorsqu'après avoir vu cette gloire immense, ravi en extase, il entonne ce magnifique cantique : *Ego dixi in excessu meo : Omnis homo mendax*[2], ou bien : *Omnis homo deficit.* « J'ai dit dans mon ravissement : Tout homme est impuissant » à en parler; faisant entendre par là que nous savons du ciel seulement ce qu'il n'est pas, si bien

(1) *II Cor. 12, 4.* (2) *Psal. 115, 11.*

que l'on peut écrire sur ses portes, en caractères de feu, ces mots : *Acquiri potest, æstimari non potest.*

V. Cela supposé, que fera-t-on pour ne pas sortir d'ici avec une déception complète, et nous former du paradis une autre idée que celle que nous donnent toutes ces figures? Voici le moyen, et il n'y en a, ni ne peut y en avoir d'autres. C'est d'aller au ciel pour le voir. Deux jeunes gens qui désiraient suivre Jésus en qualité de disciples, lui demandèrent où il demeurait : *Rabbi, ubi habitas*[1]? Le Sauveur leur répondit : « Venez et voyez » : *Venite et videte*[2]. Il ne se répandit pas en longs discours, remarque le vénérable Bède, pour leur manifester la richesse, la beauté, la gloire de son royaume; il se contenta de leur dire : « Venez et vous le verrez; » parce qu'on peut bien voir la gloire de Jésus-Christ, mais on ne peut l'exprimer : *Gloria Christi videri potest, verbis explicari non potest.* Au ciel donc, mes chers frères, au ciel! Tous tant que vous êtes, prenez congé de ce monde; un monde plus beau vous attend. Adieu parents, adieu amis, adieu terre. Prenez votre essor pour accompagner une âme bienheureuse qui, sortie de la prison de son corps, s'envole au paradis. Voyez cette âme fortunée au milieu d'une troupe de séraphins, qui lui disent avec des accents de joie : le temps des tribulations et des larmes est passé; réjouis-toi, il n'y aura plus pour toi pendant toute l'éternité, ni famine, ni peste, ni guerre; tu jouiras d'une vie, d'une santé, d'une allégresse et d'une paix inaltérables. Et en parlant ainsi, ils ont déjà franchi avec elle, dans leur vol sublime, les régions de l'air; déjà la terre avec toutes ses misères a disparu à ses yeux. Elle traverse ainsi les cercles de la lune, de Mercure, du soleil, s'instruisant, en passant, des mouvements, des influences et de

(1) *Joan. 1, 38.* (2) *Ib. v. 39.*

la grandeur de tous ces astres. Elle entre dans le firmament, où elle est comme couronnée par cet amas d'innombrables étoiles, qui paraissent si petites d'ici-bas, et qui là-haut sont si vastes, si brillantes et si belles. Elle monte plus haut encore, et foulant aux pieds les étoiles, elle dépasse le firmament pour entrer dans le ciel le plus voisin du séjour des élus. Déjà elle aperçoit une clarté, un jour, elle respire un air et des parfums qui présagent le paradis. Ah! le voilà, le voilà ce délicieux séjour! voilà cet immense océan de lumière, mais d'une lumière nouvelle et telle qu'elle n'en a jamais vu de semblable. C'est alors qu'elle commence à voir ce que l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu : *Quod nec oculus vidit, nec auris audivit*[1]. La voilà sur le seuil; elle entre. Mon Dieu! qui pourrait jamais dire le contentement, la jubilation, les délices qui inondent cette âme la première fois que le paradis se déploie à ses regards? Ah! il me semble l'entendre s'écrier : Dieu soit loué! je suis enfin délivré des craintes, des angoisses, des dangers de me perdre éternellement; après tant de tempêtes, me voici arrivée au port saine et sauve; après tant de combats, je puis chanter l'hymne du triomphe : *In domum Domini ibimus*[2]. « Nous entrerons dans la maison de Dieu. » Oh! quel bonheur de voir son salut et son éternité en sûreté : *O certa securitas! O secura æternitas!* Cette assurance seule me fait déjà éprouver un véritable paradis. C'est maintenant que je puis dire avec plus de raison que saint Pierre : *Bonum est nos hic esse.* — Et voyez à quels transports se livre le paradis tout entier à la vue de cette âme bienheureuse; voyez comme tous s'empressent à l'envi d'aller à sa rencontre. Oh! quelle joie, quelle fête pour elle en reconnaissant ses saints patrons, ceux qui lui obtinrent particulièrement

(1) *Cor. 2, 9.* (2) *Psal. 121, 1.*

la grâce de bien mourir ; ceux dont elle a porté le nom, ceux dont elle a propagé le culte. Quel tendre accueil fait cette sainte âme à ses bien-aimés parents ! Voici mon père, dit-elle ; ah ! père chéri, que de larmes j'ai versées à votre mort, mais les voilà essuyées pour toujours. O ma mère, ma tendre mère, j'ai pensé mourir de douleur en vous perdant, vous qui étiez l'unique soutien de ma vie, mais comme je vous retrouve en Dieu plus chère et plus aimable encore ! Laissez-moi embrasser tous ces amis qui m'ont consolé dans mes tristesses : o mes chers amis, nous voici, grâce à Dieu, réunis pour ne nous plus jamais séparer. Puis, quelle jubilation en voyant une multitude d'âmes qu'elle a tirées du purgatoire, d'autres qu'elle a remises dans la voie du salut, ou qu'elle a aidées à se sauver. — Mais est-il bien certain, mon père, qu'on se reconnaîtra là-haut ? — Et pourquoi pas, mes bien-aimés ? bien mieux, c'est là-haut qu'il y aura de sincères et affectueuses congratulations, de doux entretiens, de saints embrassements, de pures et tendres liaisons, conformément à ce que dit Isaïe : *In pulchritudine pacis, et in tabernaculis fiduciæ et in requie opulenta*[1]. Ah ! dilatez vos cœurs, car ces notions si belles, qui ne sont pas des fables et des fictions, mais de solides vérités, vous confirmeront de plus en plus dans la persuasion que ce bien incomparable n'est pas connu. Non, nous ne comprenons pas ce que c'est que le paradis, et nous ne pouvons pas même le comprendre tel qu'il est : *Acquiri potest, æstimari non potest.*

VI. Ne perdons pas de vue cependant l'âme bienheureuse environnée de son brillant cortége : plus elle monte, et plus elle voit croître la majesté, la pompe, la gloire de ce magnifique amphithéâtre. Je me la représente comme une étrangère, à qui ses guides montrent

(1) *Isa. 32, 18.*

et expliquent toutes les merveilles de la délicieuse patrie : entrez, lui disent-elles, et voyez la splendeur et la grandeur de l'édifice, autant que votre regard en est capable : *Ingredere, et vide splendorem et magnitudinem ædificii, quantum capax est tibi visus oculorum videre.* Admirez, ma sœur, l'élévation, l'étendue, la magnificence des palais que Dieu a bien voulu assigner à ses élus. Que dites-vous de ce séjour si lumineux, si vaste, si ravissant? de cet air si pur et si tranquille, que n'altèrera jamais ni la chaleur, ni l'humidité, ni le froid? Ici plus de mélange de bien et de mal, plus de vicissitudes des saisons, plus de besoin de nourriture et de soulagement. Sachez en outre, que quand nous serons réunis à nos corps, nos sens seront aussi pleinement satisfaits. Dieu a trouvé le moyen de rassasier tous nos désirs, sans introduire ici la matérialité de tant d'objets dont nous ne pouvions jouir sans peine et sans une profonde misère dans cette vallée de larmes. Voici, pour charmer les yeux, comme un extrait de tout ce qu'il y a de plus ravissant et de plus agréable dans les couleurs. Oh! quelles délices! Voici, pour contenter l'ouïe, tout ce qu'il y a de plus délectable dans la musique, de plus tendre, de plus doux et de plus joyeux dans le chant, éminemment condensé dans le plus harmonieux concert. Oh! quelle jouissance! Voici pour l'odorat tout ce qu'il y a de suave dans les plus délicieux parfums. Voici pour le goût comme la quintessence de ce qu'il y a de plus agréable dans les saveurs. Oh! quelle douceur! Et lorsque nous serons réunis à nos corps, nous aurons continuellement comme les lèvres arrosées d'un certain nectar, d'une liqueur qui flattera tellement le palais, qu'elle surpassera infiniment toutes les délices qu'a jamais pu inventer la sensualité des mortels. Et qui pourra jamais vous dire la beauté et la symétrie de nos corps, lesquels réformés sur le modèle du corps sacré

de notre divin époux que vous voyez là, seront tout revêtus de cette lumière et de cet éclat dont vous jouissez ici ; cette lumière pénètrera dans leurs veines, elle s'étendra jusqu'à leurs extrémités, elle se répandra dans tous leurs membres, et les rendra si aimables, si lucides, si resplendissants, que si l'un de nous, mettant la tête hors du paradis, laissait voir au monde un seul de ses cheveux, il suffirait pour illuminer la terre plus que ne le fait le soleil en plein midi. En attendant, réjouissez-vous du bonheur qui vous est échu, et félicitez-vous de la compagnie de tant de saintes âmes, au milieu desquelles vous allez vivre. Contemplez parmi les chœurs des Dominations, des Principautés, des Vertus et des Puissances, ces vierges radieuses, ces martyrs invincibles, ces heureux pénitents, ces confesseurs fidèles, ces docteurs, ces prophètes, ces patriarches, ces princes, ces rois, chacun avec sa part de gloire, de pouvoir et de majesté. Que dites-vous de la sublimité des Chérubins, de l'ardeur des Séraphins, de la gloire des apôtres ? se pourrait-il rien imaginer de plus beau ? et saint Paul n'a-t-il pas eu raison de dire que ni l'œil n'a vu, ni l'oreille n'a entendu rien de semblable?

VII. Mais non, le paradis ne paraît pas encore assez ravissant à cette âme bienheureuse, si elle ne voit Marie, sa mère, qui, à elle seule, fait presque la moitié de la béatitude céleste. La voici ! Oh ! quelle jubilation ! Le premier regard qu'elle jette sur cette auguste Vierge, lui fait oublier tout ce qu'elle a vu du paradis. Qui pourra jamais redire la joie dont elle est inondée, en se voyant en présence de la reine du ciel, si belle, si aimable, si tendre et si gracieuse, qui l'accueille avec un doux sourire, l'embrasse, la presse sur son cœur et lui dit du ton le plus affectueux : soyez la bienvenue, ma fille, vous voici arrivée à la fin de vos travaux et en possession de tous les biens ; rendez grâce à Dieu de sa

bonté, et apprenez que c'est à moi qu'il a donné la mission de mener à bonne fin la grande affaire de votre salut : c'est moi qui vous ai portée à écouter avec attention ce sermon qui vous a convaincue, à faire cette confession générale, qui a été le principe d'une vie nouvelle : c'est moi qui vous ai envoyé toutes ces saintes inspirations pour régler votre vie, et qui vous ai assistée à la mort. Oh! que je suis heureuse de vous voir ici avec moi pour toute l'éternité. Soyez donc éternellement bénie! — Cette sainte âme éclate alors en actions de grâces, elle se prosterne aux pieds de Marie, et possédant en elle le paradis du paradis, elle ne peut, dans le transport de sa joie, que proférer ces mots : me voici, ô mère admirable ; je suis à vous, je suis à vous : puis, se jetant amoureusement entre ses bras, elle baise avec amour et respect cette main d'où lui sont venues tant de faveurs signalées. Ensuite, Marie se fait elle-même son guide pour la conduire au trône de son divin Fils. Jésus, voyant en cette âme une glorieuse conquête de sa passion, lui ouvre son cœur et l'invite à y faire son séjour. C'est alors que cette sainte âme, poussée par la véhémence de son amour, prend son essor et se réunit à ce divin cœur comme à son centre, en s'écriant, ô saintes, ô ravissantes plaies qui m'avez rachetée! Quels rayons, quelles splendeurs jaillissent de vous! — Elle s'unit cœur à cœur avec Jésus : quant à ce qui se passe dans l'intérieur de ce divin cœur, entre elle et son bien-aimé, la langue ne peut l'exprimer, ni la piété le deviner. Je me bornerai à vous dire ce qu'il me semble que je ferai, si jamais ce bonheur m'arrive : il est certain qu'en m'unissant au cœur adorable de mon Jésus, si les larmes n'étaient bannies de cette heureuse patrie, j'éclaterais en sanglots, et je dirais : ô mon doux Jésus! comment un bonheur si grand pour un pécheur tel que moi? une immense béatitude pour celui qui a mérité

mille fois l'enfer? tant de suavités pour quelques pénitences? un tel rassasiement pour quelques jeûnes? tant de bénédictions pour quelques gouttes de sueur que m'a coûté le salut des âmes? Ah! je reconnais bien maintenant que vous êtes infiniment bon, oui, infiniment bon, ou plutôt la bonté même, et je puis dire avec raison : *Bonum est nos hic esse.* « Oh! qu'il nous est bon d'être ici! »

VIII. Je voudrais dire bien d'autres choses encore; mais voilà que je vois Jésus et Marie prenant au milieu d'eux cette sainte âme et la conduisant au trône de l'adorable Trinité. Là, elle se plonge dans l'immense océan de la divinité; elle a disparu à mes yeux, je ne l'aperçois plus; elle est noyée dans les abîmes des grandeurs de Dieu, l'infinité, l'immensité, l'immutabilité, l'éternité, la toute-puissance, la sagesse, la providence, la sainteté, la bonté, la souveraineté, la perfection, la miséricorde, la justice, et la fin. Jetez donc à terre tout cet échafaudage de figures grossières, de comparaisons matérielles et sensibles que nous avons employées jusqu'ici pour parler du séjour des Bienheureux. Mettez tout cela de côté, oubliez tout ce que je vous ai dit, afin qu'il ne vous reste plus qu'une idée sublime, pure et vraie du paradis. Voici le paradis véritable et sans figure, c'est-à-dire la vue ineffable de Dieu. Que la théologie symbolique, mystique, scolastique viennent me prêter leur secours pour dire comment on jouit de cette beauté incréée : pour moi, sans regarder aux opinions des écoles, je dirai que de quelque manière qu'on jouisse de Dieu, soit par l'entendement en le voyant, soit par la volonté en l'aimant, soit par l'un et l'autre, en le voyant et en l'aimant à la fois, c'est une chose certaine que Dieu nous prêtant, pour ainsi dire, ses yeux, nous verrons Dieu avec Dieu, sans voile et sans nuage : « La plénitude que nous attendons de Dieu, c'est la doctrine de saint Bernard,

consistera uniquement à être rempli de Dieu même; « *Plenitudo quam expectamus a Deo non erit nisi de Deo.* C'est une chose certaine que cette vue si excellente fera que les bienheureux seront tout à Dieu, et Dieu tout aux bienheureux; c'est une chose certaine qu'elle les rendra semblables à Dieu, impeccables comme Dieu, immortels, impassibles comme Dieu, libres, puissants, tranquilles, heureux, éternels comme Dieu. « Nous lui serons semblables, c'est une proposition de foi; nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est; » *Similes ei erimus, quia videbimus eum sicuti est*[1]. O vue du paradis qui est le paradis même! *Videbimus.* Que ne verrons-nous pas en voyant Dieu? Nous verrons un Dieu vivant sans âme, voyant sans yeux, grand sans dimension, beau sans parties, trine sans nombre, qui donne tout et ne prend rien, qui reçoit tout et n'acquiert rien, qui fait tout et ne se fatigue pas. Nous verrons un être incompréhensible qui est l'être de tous les êtres, l'acte de toutes les puissances, la puissance de tous les actes, principe sans fin qui commence toujours, fin sans principe qui jamais ne finit. Nous verrons cette toute-puissance merveilleuse, à laquelle rien ne résiste, qui donne à tout le mouvement en restant immobile, qui produit sans matière, qui met chaque chose à sa place sans avoir de lieu, qui ordonne tout sans avoir de temps, qui travaille sans instrument, qui soutient tout sans fatigue. Nous verrons cette sagesse incarnée, et dans les impénétrables profondeurs de ses idées les plus secrètes nous verrons une infinité de mondes possibles. O Dieu! quel spectacle! Voir dans le lointain des océans plus vastes, des sphères plus sublimes, des astres plus éclatants, en un mot des mondes plus beaux, plus grands, plus parfaits que celui-ci, en

(1) *I Joan. 3, 2.*

comparaison desquels ce soleil serait comme la terre, ou ne serait qu'une ombre, et ce vaste univers un misérable grain de poussière. Nous verrons cette interminable immensité, qui remplit tous les lieux sans en occuper aucun ; ce cercle infini dont le centre est partout et la circonférence nulle part ; cet être très-haut et très-profond, très-présent et très-éloigné, qui est au-dedans de toutes choses sans y être renfermé, en dehors de toutes, sans en être exclus, uni à toutes, sans se confondre avec elles. Nous verrons (ô Dieu ! qu'il y a de quoi s'évanouir !) nous verrons cet amour divin qui forme comme l'essence de la divinité, les entrailles de la miséricorde, le cœur du cœur de Dieu, l'âme, la vie, la substance de Dieu même : *Deus charitas est*[1]. Nous verrons ce cœur amoureux de la divine bonté qui, comme un aimant, attire tous les cœurs. A cette vue, le cœur de l'homme attendri, et se fondant, pour ainsi dire, en Dieu, s'échappera comme hors de lui-même et se perdra dans cet océan de félicité, comme une goutte d'eau dans la mer, comme une étoile dans le soleil, comme une étincelle dans un vaste incendie. Nous verrons, que peut-on dire de plus? nous verrons Dieu en Dieu, Dieu en nous, Dieu en toutes choses, et toutes choses et nous-mêmes en Dieu ; nous serons tellement abimés et submergés en Dieu, qu'il sera notre vie, notre respiration, notre tout : et notre vouloir, notre pouvoir, notre savoir, notre avoir, notre jouissance, notre être ne sera plus, ou ne paraîtra plus distinct de Dieu lui-même, « parce que nous le verrons tel qu'il est, » *Quia videbimus eum sicuti est.* Oh ! quel beau, quel délicieux paradis !...

IX. Et quelle est parmi vous l'âme privilégiée qui aura le bonheur d'entrer la première dans ce beau ciel

(1) *I Joan. 4, 16.*

pour y voir Dieu en Dieu, Dieu avec Dieu? O âme fortunée, où êtes-vous! Je vous porte une sainte envie. Quand donc, quand viendra ce jour, cette heure, ce moment heureux où je verrai mon Dieu? Ah! je ne puis m'empêcher de m'écrier avec saint Paul : « Qui me brisera ces liens qui me retiennent? » *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus*[1]? Liens importuns, quand vous briserez-vous? Quand prendrai-je mon essor vers mon Dieu, comme le feu vers sa sphère, comme la flèche vers son but? O vie trop longue! ô mort trop lointaine, ce m'est une mort de vivre, et ce me serait une vie de mourir. Montagnes, vallées, plaines, forêts, jardins, créatures quelles que vous soyez, dites-moi du moins où est mon Bien-Aimé, où est mon Bien suprême, où est mon Dieu? — Toutes répondent d'une voix unanime : *Regnum Dei intra vos est*[2]; Dieu est en vous, et vous en Dieu. — Dieu est en moi, et moi en Dieu! Oh Dieu! quelle suavité! quel amour, quel paradis, quelle douceur! Mon Dieu! je ne puis supporter plus longtemps une si douce violence! O mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu! — Ah! mais je me trouble, je me confonds, je me perds! Où suis-je? Au ciel ou sur la terre? au dedans, ou hors de moi? *Sive in corpore, sive extra corpus nescio*[3]. Hélas! il n'est que trop vrai que je suis encore sur la terre, exposé à perdre mon Dieu, à perdre mon souverain bien, à perdre le paradis. J'espère cependant, j'espère, mon Dieu, qu'un jour viendra où vous contenterez pleinement ce cœur en lui accordant la félicité céleste. — Maintenant nous avons dit du paradis ce qu'il est, quoique nous ne comprenions que ce qu'il n'est pas; mais cette impossibilité de le comprendre est précisément ce qui nous en fournit l'idée la plus sublime, en nous le faisant connaître com-

(1) *Rom.* 7, 24. (2) *Luc.* 17, 21. (3) *II Cor.* 2, 3.

me un bien ineffable, incompréhensible, inestimable : *Acquiri potest, æstimari non potest.* D'où je tirerai cette conclusion pour moi-même : Que celui qui veut la terre, garde la terre; quant à moi, je proteste que je veux le ciel, et que je le veux à tout prix. Oh ! oui, je le veux, je le veux, je le veux. Oh! paradis, paradis, paradis!...

SECOND POINT.

X. C'est un grand bien que le paradis : mais pour y arriver que d'efforts ne faut-il pas faire? — C'est tout le contraire. D'abord la peine n'est jamais réputée grande quand la récompense est beaucoup plus grande encore : je veux dire que lors même que le ciel dût nous coûter beaucoup, nous devrions tout faire pour y arriver. Mais il n'en est pas ainsi. Le paradis est un grand bien, qui coûte peu. *Æstimari non potest*, il est inappréciable, et l'on ne comprend de lui que ce qu'il n'est pas; mais on peut l'acquérir, *Acquiri potest*, et la moindre chose suffit pour cela. Est-il rien de plus vil qu'un verre d'eau froide? Et pourtant Notre-Seigneur nous promet le ciel à ce prix : *Quicumque potum dederit uni ex minimis istis calicem aquæ frigidæ tantum, in nomine discipuli, amen dico vobis, non perdet mercedem suam*[1]; « Celui qui donnera un simple verre d'eau froide pour l'amour de Dieu à un pauvre, aura le ciel pour récompense. » O bonté de Dieu! pour un verre d'eau froide! c'est-à-dire qu'il ne demande pas même que nous nous donnions la peine de la faire chauffer. Le voulez-vous à meilleur marché encore? Il vous l'offre pour moins qu'un verre d'eau, pour un acte de la volonté

(1) *Matth. 10, 42.*

seule. Ecoutez l'apôtre saint Jean : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri, his qui credunt.* Chrétiens, vous dit-il, à vous qui croyez, réjouissez-vous, Jésus-Christ a mis en votre pouvoir de devenir enfants de Dieu, pour jouir ensuite de son héritage dans le ciel. En quoi consiste ce pouvoir? Ecoutez saint Augustin : *Hoc quisque in potestate habere dicitur, quod si vult facit, si non vult non facit;* on dit qu'une chose est en notre pouvoir, lorsqu'il suffit de vouloir pour qu'elle se fasse, et de ne pas vouloir pour qu'elle ne se fasse pas. Par conséquent, s'il est en notre pouvoir d'être enfants de Dieu, et ses héritiers, nous n'avons qu'à le vouloir et nous le sommes. C'est ainsi, c'est ainsi : le paradis est à quiconque en veut ; il ne coûte qu'un acte de la volonté. Ah! souffrez que je m'écrie : Mes pauvres gens, où êtes-vous? Ecoutez-moi bien : pour acheter le paradis, il ne faut ni argent, ni trésors : *Venite, emite absque argento*[1]. Ecoutez, hommes du peuple; pour avoir le paradis, il n'est point besoin de noblesse. Ecoutez, ignorants ; pour avoir le paradis, il n'est point besoin de science. Ecoutez, malades et infirmes ; pour avoir le paradis, il ne faut point de santé. Ecoutez, infortunés de tout genre; pour avoir le paradis, il n'est point besoin d'être les favoris de la fortune. Une seule chose est requise, et quelle est-elle? Une bonne volonté, un oui, un je le veux; et cette bonne volonté personne ne peut vous l'ôter, si vous ne vous en dépouillez pas vous-mêmes. Ni le ciel, ni la terre, ni l'enfer ne peuvent vous l'arracher, ni par conséquent la puissance de devenir enfants de Dieu. C'est ce qu'affirme saint Jean Chrysostôme : *Nemo nobis hanc potestatem auferre potest.* Les tyrans ont voulu la ravir aux martyrs, ils n'y ont pas réussi ; le démon a voulu la ravir à Job, il a échoué. Pauvres,

(1) *Isa. 55, 1.*

veuves, infirmes, infortunés et misérables, écoutez-moi bien : un juge inique, un maître scélérat, un puissant orgueilleux, un brigand, un méchant quelconque peut vous enlever la fortune, l'honneur, la vie même ; mais le paradis, personne ne peut vous l'enlever : *Nemo nobis potestatem auferre potest.* Cela étant, quels sont ceux parmi vous qui veulent le paradis? Ah ! presque tous, dit saint Augustin, se lèvent en criant : Moi, moi : *Quasi omnes una voce exilistis dicentes : Ego, ego.* Presque tous vous m'avez fait cette réponse intérieurement. Vous le voulez donc? Eh bien ! écoutez ce que dit Jésus-Christ : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata*[1], « Si vous voulez le paradis qui est la vie éternelle, observez les commandements de Dieu. »

XI. Qu'en dites-vous? Quoi ! je vois que beaucoup d'entre vous baissent la tête, haussent les épaules, et murmurent au fond de leur cœur contre moi. — Mais, père, vous plaisantez, et vos assertions ne s'accordent pas avec les paroles de Jésus-Christ : vous nous avez d'abord dilaté le cœur en disant que pour s'assurer le paradis, il suffit d'un bon je le veux, et puis vous nous le resserrez en nous jetant sur les épaules un *serva mandata.* — Doucement, s'il vous plaît, doucement, je n'entends point me moquer de vous, ni me mettre en désaccord sur un seul point avec Notre-Seigneur. En effet, que faut-il pour observer la loi de Dieu? Une bonne volonté, un je le veux, car sa grâce ne fait jamais défaut. Me voilà donc d'accord avec Notre-Seigneur. Je parle de la fin, qui est dans le ciel ; Notre-Seigneur parle du moyen, qui est l'observance de sa loi : ce moyen ne requiert qu'une bonne volonté, donc le ciel n'en requiert pas davantage. Maintenant laissez-moi poser de nouveau ma question : qui parmi vous veut le paradis? Hélas !

(1) *Matth. 19, 17.*

quanti modo dicunt : nolo, qui dicebant : volo! dit saint Augustin; combien ont changé de langage, qui tantôt disaient hautement : je le veux, et maintenant, parce que ce je le veux implique l'observance de la loi, répondent absolument : je n'en veux pas. Non, non, je ne veux pas du paradis, répond cet usurpateur du bien d'autrui, qui le retient depuis plusieurs années et ne veut pas entendre parler de restitution. Je ne veux pas du paradis, dit cette langue médisante, qui refuse de réparer le tort fait à la réputation du prochain. Je ne veux pas du paradis, dit ce voluptueux, qui n'entend point renoncer à ses infâmes plaisirs. Je ne veux pas du paradis, dit ce vindicatif, qui ne peut entendre parler de pardon ni de réconciliation. Ah! combien qui disent : je n'en veux pas, qui tantôt disaient : je le veux! Quelques-uns voudraient bien le paradis, mais tout en croupissant dans le péché, et en vivant selon leurs caprices. Ah! les insensés, comment n'ouvrez-vous pas les yeux en voyant que Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour vous sauver, s'est fait une échelle de sa croix; en voyant que tant de martyrs y sont montés en se faisant un marche-pied des haches, des chevalets, des bûchers et des potences, tandis que vous, vous ne voulez pas souffrir la plus légère incommodité? Mais grand Dieu! quand il faudrait prendre le ciel d'assaut, avec une échelle de glaives tranchants, quand il faudrait traverser une fournaise aussi ardente que le fut celle de Babylone, ne devrait-on pas y passer, dit saint Augustin, pour jouir du paradis, ne fût-ce qu'un seul jour? Et tandis qu'il s'agit de le posséder toute une éternité, nous ne voulons pas même soulever un brin de paille? Que dis-je? nous prétendons y monter par une échelle de plaisirs, de désordres et de prévarications! Il n'en sera rien : *Neque fornicarii, neque adulteri, neque molles, neque masculorum concubitores, neque fures, neque avari, neque ebriosi,*

neque maledici, neque rapaces, regnum Dei possidebunt[1]. Le décret en est lancé : que celui qui ne renonce pas au péché n'aspire point au paradis.

XII. Mais avant de terminer, j'aurai une demande à vous adresser. Vous avez entendu que pour un verre d'eau, Jésus-Christ vous promet le paradis, et même pour moins encore, pour un acte de bonne volonté : comment se fait-il donc que pour un verre d'eau et moins encore, vous rejetiez un si grand bien? Comment cela se peut-il? Ecoutez ce fait. On rapporte que Lysimaque, tourmenté par la soif, afin d'obtenir un verre d'eau fraîche, se livra lui-même, avec son armée et son royaume au pouvoir de ses ennemis. Puis, après cette courte satisfaction, regardant la coupe vide, il poussa un soupir en disant : *Dii boni, quam ob brevem voluptatem summam amisi felicitatem!* Dieux immortels, qu'ai-je fait? un royaume pour un verre d'eau? le bonheur de toute ma vie pour un rafraîchissement passager? hélas! qu'ai-je fait? Il se mit à pleurer, et remplit de ses larmes la coupe qu'il avait vidée. Mon pauvre pécheur, comprenez-le bien : ce maudit plaisir, cette passion, ce caprice, n'est-ce pas moins qu'un verre d'eau? Bien plus, quand vous auriez passé toute votre vie dans les délices, que vous paraîtra-t-elle à l'article de la mort? Un verre d'eau, et rien de plus. Quelle sera donc alors votre douleur, votre désespoir, votre regret? avec quelle amertume vous vous écrierez : *ob brevem voluptatem, summam amisi felicitatem!* Pour un rien j'ai perdu le souverain bien, j'ai perdu le paradis. Que dire, mes chers frères, à la vue d'un tel désordre? De deux choses l'une, ou que l'on ne croit pas au paradis, ou qu'on ne l'estime pas. Pour voir si vous y croyez, récitez un peu votre *Credo*, et afin d'abréger, dites seulement le dernier

(1) *I Cor. 6, 9-10.*

article : *Credo vitam æternam*, je crois qu'il y a un paradis où l'on jouira de la vie éternelle. Croyez-vous cet article? — Oh! père, que nous demandez-vous? certes, nous le croyons. — Si un essaim de barbares venait assiéger cette église et nous sommer de renier cet article, et de professer qu'il n'y a pas de paradis, sous peine de passer au fil de l'épée, que ferions-nous? — Eh! mon père, nous nous ferions une gloire de donner notre vie, notre sang et tout ce que nous avons pour la foi. — Mais tout de bon? — Sans doute. — Dieu vous bénisse! Je suis ravi de ces dispositions. Comment donc expliquez-vous cette contradiction-ci, mes frères, mes sœurs? Pour maintenir notre croyance au paradis, nous sacrifierions la vie même, et pour gagner le paradis, nous ne voulons pas retrancher le moindre plaisir de cette vie? Quelle extravagance! et que conclure de là, sinon qu'on n'a nulle estime pour le paradis? En effet, il en est ainsi, on ne l'estime pas, on lui préfère un bien quelconque d'ici-bas. S'il faut choisir entre le paradis et l'argent, on sacrifie le paradis; s'il faut choisir entre le paradis et une créature, on répudie le paradis; s'il faut choisir entre le paradis et l'honneur, on dit adieu au paradis. Pourvu qu'on sauve sa fortune, son honneur, ses plaisirs, peu importe le paradis. Nous y penserons plus tard, nous nous confesserons plus tard, nous nous convertirons plus tard. Quel aveuglement! quelle stupidité! quelle folie! O paradis méconnu! paradis négligé, paradis foulé aux pieds par les hommes, qui, semblables à de vils animaux, ne veulent point détacher leurs regards de la terre, ne pensent qu'à la terre, ne parlent que de la terre, n'agissent que pour la terre. Voulons-nous donc être du nombre de ces insensés? A Dieu ne plaise! Ah! levez les yeux au ciel : voyez là-haut cette belle patrie qui nous attend. Qui d'entre nous y montera? Le savez-vous? Quiconque le voudra. Et qui d'entre vous ne le

veut pas? Que chacun donc dise du fond de son âme : Oui, je veux le paradis, je le veux, je le veux, et je le veux coûte qui coûte. Je dois confesser ce péché? je le confesserai. Je dois renoncer à cette habitude? j'y renoncerai. Je dois restituer ce bien mal acquis, me réconcilier avec cet ennemi? je restituerai, je me réconcilierai. Je dois faire une confession générale? je la ferai. Je suis prêt à tout, pourvu qu'un jour j'obtienne le paradis. — S'il en est ainsi, mes frères, faisons un pacte ensemble : Je vous promets le paradis, si vous me promettez de fuir le péché mortel ; le promettez-vous? Vous le promettez ; il ne faut pas autre chose, l'accord est fait : A revoir donc, au paradis. Oh! quelle joie j'éprouve en ce moment! Souffrez que, les yeux et le cœur tournés vers le ciel, je laisse échapper les sentiments dont mon âme est remplie : O vie véritable! quand finira cette vie de mort? quand viendra cette vie qui doit venir, et qui ne finira jamais? O vie réelle, vie délicieuse, royale, immortelle, vie bienheureuse et divine! O vie de Dieu! Si l'on veut savoir quelque chose de positif sur le paradis, qu'on médite ces mots : Vivre avec Dieu, vivre pour Dieu, vivre de Dieu, vivre en Dieu, vivre comme Dieu ; oh! quelle belle vie! Oh! quel beau paradis, quel beau paradis. Tenons-y donc nos regards attachés, consacrons-lui tous nos vœux, tous nos soupirs, tous nos désirs. N'ayons tous qu'un cœur pour penser constamment au paradis, pour en parler toujours, pour le désirer sans cesse. Que Dieu nous en fasse la grâce. Amen, Amen, Amen, *nunc et semper et in sœcula sœculorum*. Amen.

XI

POUR LE LUNDI APRÈS LE DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

DE L'IMPÉNITENCE FINALE.

Ego vado, et quæretis me, et in peccato vestro moriemini,
Je m'en vais et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché, JOAN. 8, 21.

I. La mort et le péché, le péché et la mort, deux grands maux, deux traits perçants bien propres à frapper le cœur d'un pécheur obstiné et à le remplir de terreur et d'épouvante : la mort par laquelle Dieu punit le péché ; le péché par lequel la mort est entrée dans le monde : la mort qui détruit l'homme dans l'ordre de la nature ; le péché qui le ruine dans l'ordre de la grâce ; la mort qui nous dépouille de tous les biens temporels, et réduit notre corps à une poignée de poussière, le péché qui nous prive de toutes les grâces, de tous les biens spirituels, et réduit l'âme à n'être qu'un réceptacle de misères. Deux grands maux, j'en conviens, mais pourtant ce ne sont pas des maux extrêmes ; pris séparément, le péché sans la mort, et la mort sans le péché peuvent même quelquefois être d'un grand avantage, car la mort sans le péché peut être sainte et précieuse devant Dieu, le péché sans la mort peut devenir matière d'une pénitence qui rende l'homme agréable à Dieu. Le comble de tous les maux, c'est la mort se joignant au péché, ou le péché accompagnant la mort ; parce qu'alors la mort

rend le péché irrémissible, et le péché rend la mort à jamais criminelle. Avant d'expliquer ma pensée, trouvez bon que je demande à Jérémie ses chaînes, à Ezéchiel ses cendres, aux plus fervents prophètes leurs larmes, afin d'imiter au moins en partie le zèle qui les dévorait, lorsque, chargés de proclamer les vérités éternelles et d'intimer aux peuples les menaces de Dieu, ils paraissaient en public, les vêtements déchirés, les cheveux en désordre, le visage négligé et un air si triste, qu'avant même qu'ils ouvrissent la bouche, tout en eux parlait, excitait la terreur et prêchait la pénitence. Ah! que ne puis-je me couvrir aussi la tête de cendres, et chargé de chaînes, fondant en larmes, tout entouré des insignes les plus sinistres, les plus propres à vous frapper d'un saint effroi, faire aujourd'hui le prophète au milieu de vous! Souffrez au moins que je m'approprie les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ et que je vous crie à haute voix : Pécheurs obstinés, quelle frénésie vous pousse? Vous croyez vivre en impies, pour mourir ensuite de la mort des justes : eh bien! ministre de Dieu, je viens vous déclarer de sa part qu'il vous abandonnera sans miséricorde : *ego vado*, et qu'après l'avoir cherché vainement au moment de la mort : *quæritis me*, vous mourrez en désespérés : *et in peccato vestro moriemini* : vous mourrez dans le péché, vous mourrez avec le péché, vous mourrez par le péché ; — vous mourrez dans le péché, parce que vous ne voudrez pas vous convertir à la mort, voilà le premier point; — vous mourrez avec le péché, parce qu'à la mort, quand même vous le voudriez, vous ne pourriez plus vous convertir, voilà le second point ; — vous mourrez par le péché, parce qu'à la mort, quand même vous voudriez et que vous pourriez vous convertir, vous ne le ferez pas, à cause que vous serez déjà abandonnés de Dieu, voilà le troisième point. — Quel sujet formidable! Il ne s'agit

pas ici de perdre la liberté, de perdre quelque bien d'ici-bas, il s'agit de quitter ce monde et de perdre un Dieu; il s'agit de mourir pécheur et d'aller à la damnation; il s'agit du point le plus terrible de toute la morale chrétienne. Je reconnais cependant que ce que j'ai à dire ce matin s'applique à peu de personnes, et précisément à celles qui n'ont pas coutume de venir au sermon, et qui ont vécu jusqu'ici en pécheurs obstinés. Si pourtant il s'en trouvait quelques-uns dans ce nombreux auditoire, qu'ils tremblent; et qu'après le sermon, sortant de l'église la tête basse, ils emportent dans leur cœur comme autant de dards ces trois vérités, à savoir, qu'un pécheur endurci ne voudra pas se convertir à la mort; que s'il le voulait, il ne le pourra pas; et que s'il le voulait et le pouvait, étant déjà abandonné de Dieu, il ne le fera pas. Commençons.

PREMIER POINT.

II. Maudite espérance, que celle sur laquelle s'appuient la plupart des pécheurs, qui se promettent de mourir comme des anges après avoir vécu en démons: espérance injuste, espérance trompeuse, que je me propose de renverser aujourd'hui et par l'autorité des saints Pères, et par la lumière des divines Ecritures, et par la force des raisons les plus imposantes, pour montrer à chacun de vous la voie qui conduit sûrement au salut. Je vais droit au but. Vous me dites, pécheurs obstinés, qu'il sera temps de vous convertir à l'article de la mort; vous le prétendez, et moi, je dis que vous mourrez dans le péché, ou plutôt c'est Jésus-Christ qui vous le dit par ma bouche. Qui a raison? Si c'était vous, je dirais que tous les saints se sont trompés, eux qui, pour se préparer à la mort, ont maltraité leur corps, employé tant de jeûnes, de larmes et de pénitences, et qui, malgré cela,

arrivés à ce moment redoutable, pénétrés d'une sainte frayeur des jugements de Dieu, craignaient fortement de ne pas bien mourir et d'échouer au port. Approchez du lit de mort de sainte Madeleine de Pazzi, cette âme séraphique, qui, tout enfant, fut fiancée à son Dieu, cette grande âme qui ne commit jamais de péché mortel, mais s'étudia constamment à faire en toute chose le bon plaisir de Dieu, qui, favorisée de tant d'extases, de révélations et de miracles, fut, pour ainsi dire, canonisée toute vivante par le ciel; écoutez comment elle parle au moment de mourir. Se tournant vers son père spirituel qui l'assistait, elle lui dit, les larmes aux yeux et avec une profonde émotion : Mon père, pensez-vous que je serai sauvée? Son confesseur étonné lui demande le motif d'un doute auquel il ne s'attendait pas; l'humble vierge répond en sanglotant : Mon père, c'est une grande chose pour qui n'a jamais fait aucun bien en sa vie, d'avoir à paraître devant la face de Dieu. Aussi, dites-moi, croyez-vous que je serai sauvée? — Où êtes-vous, pécheurs, vous qui vous faites illusion jusqu'à prétendre qu'au milieu du siècle, bien plus, au milieu des plaisirs du siècle, bien plus encore, au milieu des désordres du siècle, après la vie la plus dissolue, on peut faire une sainte mort? Est-il possible qu'un tel exemple ne vous trouble pas? Quoi! celle qui a mené une vie innocente, une vie tout embaumée du parfum des plus belles vertus, qui n'a fait, pendant toute sa vie, qu'apprendre à mourir, afin d'avoir le bonheur de faire une bonne mort, craint encore de mourir mal : et vous qui, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, avez tout fait pour mériter de faire une mauvaise mort, vous ne craignez pas? *Gens absque consilio et prudentia, utinam saperent, et intelligerent ac novissima providerent*[1]! « Gens sans

(1) *Deut. 32, 28-29.*

jugement et sans prudence, s'écrie l'Esprit-Saint, que n'ont-ils assez de sagesse et d'intelligence, pour prévoir leurs fins dernières! » Il n'en est que trop de ces hommes sages et habiles selon le monde, mais fous aux yeux de Dieu, qui s'imaginent qu'après avoir satisfait tous leurs désirs, et battu pendant de longues années le chemin de l'enfer, ils sauront, à la mort, réparer toutes leurs pertes en se remettant à courir dans la voie du ciel. Ah! que ceux-là comprennent peu ce que c'est que la mort, et combien il en coûte pour bien mourir! *Utinam saperent, et intelligerent ac novissima providerent!*

III. Nous tâcherons donc aujourd'hui de dissiper toutes les illusions et de vous faire voir plus claire que le jour cette vérité, qu'un pécheur obstiné et consuétudinaire ne voudra ni ne pourra se convertir à l'article de la mort. Il est certain qu'un pécheur endurci, pour se persuader qu'il mourra bien, (et remarquez que je n'ai en vue ici que la pure vérité et non de vous resserrer le cœur, par conséquent, que je ne parle pas de ces cas imprévus et violents, où la mort saisit le pécheur dans un mauvais moment, et l'emporte tel qu'elle le trouve, sans lui donner le temps de rentrer en lui-même; non, je parle de morts plus douces, de morts qui laissent à l'homme l'usage de ses facultés et lui donnent le temps de recevoir les sacrements;) je dis donc qu'un pécheur endurci, pour se persuader qu'il mourra bien, a besoin de se promettre au dernier moment un secours plus spécial, une grâce plus efficace de la part de Dieu, et de son côté une volonté plus prompte et plus résolue d'y correspondre : or ces deux choses lui feront défaut alors : donc il ne voudra ni ne pourra se convertir. Il ne le voudra pas, parce que sa volonté abattue par tant de soucis, d'obstacles et de troubles, sera plus faible et plus languissante : il ne le pourra pas, parce que la

grâce sera moins abondante, moins forte et partant abandonné de Dieu il ne se convertira pas. — En premier lieu, il ne le voudra pas à cause de la faiblesse et de la langueur de sa volonté, et ce point peut être démontré jusqu'à l'évidence. En effet, la volonté n'agit que pour autant que l'entendement lui propose un but, un objet. L'entendement chez celui qui a mal vécu, étant habitué à s'occuper d'objets criminels, s'il suit son penchant, ne lui représentera pas des objets spirituels dont il n'a que des notions vagues, à moins d'un effort particulier de l'imagination; mais l'imagination qui subit l'influence du corps ne pourrait fournir des images opportunes sans une application spéciale. Or, jugez vous-mêmes si un malade, à peine en état d'obéir aux appétits sensibles du boire et du manger, est capable d'une pareille application; même en bonne santé, lorsque nous avons beaucoup d'affaires sur les bras, nous avons coutume de dire : Je ne sais où j'en suis, ni où donner de la tête; comment voulez-vous donc que dans une telle confusion ce pauvre malade fasse un acte contraire à une inclination fortifiée par une longue habitude, qu'il ressente du déplaisir pour cet objet où il s'est tant délecté, de l'aversion pour cette personne qu'il a tant aimée, de l'amour pour cette autre qu'il a tant haïe? Il faut pour cela un travail d'imagination, une application d'esprit, une énergie de volonté que n'a point au moment de la mort celui qui a mal vécu. Ce qu'on peut dire de plus favorable pour lui, c'est qu'il ne fait ni bien ni mal, ou que s'il agit, il n'agit que par habitude; il pense aux choses auxquelles il pensait auparavant, il veut ce qu'il voulait, il aime ce qu'il aimait, et si tant est qu'il fasse quelque acte bon en soi, cet acte est imparfait, défectueux, insuffisant; et tel il a vécu, tel il meurt. Vous voyez donc clairement, mes frères, qu'il ne voudra pas se convertir, non, il n'en aura pas la volonté

et il scellera une vie criminelle par une mort désespérée.

IV. Ah! ça, ce raisonnement est trop spéculatif; ces images et ces imaginations, ces objets et ces casse-tête ne nous vont pas, à nous. — Vous avez raison; faites donc diversion à vos pensées. Voici un navire qui fait voile vers Tarse, mais une furieuse tempête le pousse vers Ninive. Les matelots perdant confiance dans les moyens naturels, se rendent auprès de Jonas, et le trouvant plongé dans un profond sommeil : Comment! lui crient-ils, tu dors! que ne pries-tu? que ne te recommandes-tu à ton Dieu? *Quid tu sopore deprimeris? Surge, invoca Deum tuum*[1]. Hélas! répond Jonas en tremblant, je suis la cause du danger qui vous menace : *Propter me tempestas hæc grandis venit super vos.* Raison de plus, reprennent-ils, de nous recommander à ton Dieu, afin qu'il pense à nous, et que nous ne périssions pas : *Si forte recogitet de nobis, et non pereamus.* Non, non, dit Jonas, jetez-moi à la mer, que la tempête décharge toute sa fureur contre moi, et que le naufrage d'un seul coupable assure le salut de tous les innocents : *Tollite me, et mittite in mare.* Qu'avez-vous dit, Jonas? quelle parole de désespoir : *Mittite in mare!* Que ne vous jetez-vous plutôt la face contre terre, pour tâcher d'apaiser à force de larmes et de soupirs la colère de Dieu, irrité par votre désobéissance? Que ne dites-vous aux matelots de suivre l'impulsion du vent et d'aller à Ninive pour obéir à Dieu qui le veut? — Nous avons beau dire; la mer est troublée, et la volonté, l'imagination, toutes les puissances de Jonas ne le sont pas moins; toutes ses pensées en ce moment ne sont plus que des pensées de désespoir. Voilà l'image d'un pécheur endurci, atteint par sa dernière maladie, décrite au naturel par

(1) *Jonæ. 1, 6.*

l'Esprit-Saint lui-même. *Ecce turbo Domini, furor egrediens, procella ruens in capite impiorum conquiescet*[1]; « L'ouragan du Seigneur éclate, dit le prophète, sa fureur se déchaîne, la tempête se précipite, et tombe sur la tête des impies. » Assailli par la maladie, comme par un océan en fureur, que fait-on au commencement de la tempête? On dort, on dort sur l'espérance d'un mieux prochain, on se repose sur la vigilance des médecins qui tiennent des consultations, on se repose sur l'assistance des parents qui flattent le malade; et chacun par ses cruels mensonges prend à tâche de lui dissimuler l'abîme où il va se précipiter. Ah! médecins sans pitié, parents barbares, c'est donc ainsi que vous trahissez un pauvre malade! Si vous étiez des tigres ou des panthères, seriez-vous plus inhumains? Ainsi, pour ne pas lui occasionner une mauvaise nuit, vous le laissez se jeter tête baissée dans une éternité de tourments? Pour vous, je parle surtout aux riches et aux grands; ne vous fiez pas à vos parents, ce sont des traîtres; ne vous fiez pas à eux, car ils vous congédieront pour l'autre monde sans que vous vous en doutiez. Et pour en revenir à nous autres, ministres du Seigneur, quand pourrons-nous avertir ce malade de penser à la mort? — Que voulez-vous, mon père? il est très-impressionnable; on l'avertira, mais un peu plus tard. — Oui, n'est-ce pas? quand il sera déjà plus au delà du tombeau qu'en deçà, c'est alors qu'il lui faudra penser à son âme : *Multiplicatæ sunt infirmitates eorum, postea acceleraverunt*[2]; quand les infirmités se sont multipliées, alors on se hâte, dit le psalmiste, *postea;* lorsque les flots ont monté et menacent d'engloutir le pauvre malade, lorsque la mort lui a déjà mis la faux à la gorge, alors on se presse, *acceleraverunt;* alors on fait précipitamment chercher

(1) *Jerem. 30, 23.* (2) *Psal. 15, 4.*

un confesseur; celui-ci arrive tout essoufflé, et voyant la mort envahir déjà les membres et le visage du malheureux, il tâche de le secouer : Monsieur, lui dit-il, le danger est grand, l'heure va sonner, l'éternité est proche : *Surge, invoca Deum tuum;* songez à recourir à Dieu. — A cette annonce terrible de danger, de mort, d'éternité, quelle pensée s'élèvera dans l'esprit du moribond? Il me semble voir ce cœur à moitié glacé, assailli tout à coup par mille fantômes sinistres : sa femme, ses enfants, ses biens, ses affaires, ses dettes, ses créances, ses procès, les contrats qu'il a faits, les péchés qu'il a commis, le compte à rendre, le jugement sévère à subir, l'éternité devant ses yeux, l'enfer en perspective, les années de sa vie pleines de désordres, et pas une de ses confessions qui le rassure : ah! quelle foule de choses pour lesquelles il faudrait une tête de fer et une année de temps? Et il n'a ni l'un ni l'autre; son trouble seul suffirait pour lui faire perdre le peu de présence d'esprit qui lui reste. Or, dans cette confusion quelle sera la pensée dominante qui fera taire toutes les autres? Sera-ce une pensée de confiance, de repentir, de salut? Ah! ne me forcez pas de vous le dire; et pourtant je ne puis vous le cacher. Eh bien! ce sera une pensée de désespoir. Ah! que de Jonas qui, à l'approche de la mort, pensent plus au naufrage qu'au port; qui pensent aux péchés commis pour s'en troubler plutôt que pour s'en repentir; qui envisagent Dieu comme un juste juge, plutôt que comme un bon père; qui croient que pour eux il n'y a plus de remède, et disent simplement : *Mittite in mare,* « jetez-moi à la mer; » s'il faut que je sois damné, tant pis; et qui non-seulement ne veulent pas se convertir, mais n'y songent même pas.

V. Vous croyez peut-être que c'est là de la théorie, mais que la pratique n'y répond guère? Détrompez-vous. Je connais, dit saint Grégoire de Nysse, un jeune hom-

me d'une illustre naissance, nommé Archias, idolâtre, lequel pressé de se faire baptiser et de renoncer aux erreurs du paganisme, ne répondait à ces instances que par de vagues promesses. Il était suffisamment instruit pour comprendre l'état fâcheux dans lequel il se trouvait; mais il lui en coûtait de passer, à son âge, d'une religion si commode à une autre si sévère; et lorsqu'on le sollicitait de se convertir, il disait en s'impatientant : je le ferai plus tard. Ah! maudit *plus tard*, malheureux *plus tard* qui n'arrive jamais, et qui trompe tant de pauvres pécheurs! En remettant ainsi sa conversion de jour en jour, il arriva au terme de sa carrière qui finit par une nuit affreuse et éternelle. Comme il voyageait seul au milieu d'un bois, il fut assailli par ses ennemis, qui l'accablèrent de coups et le laissèrent à demi-mort, baigné dans son sang. Le pauvre jeune homme va succomber! Eh bien! Archias, vous voilà à votre dernière heure; maintenant au moins soupirez après le baptême. Il est vrai qu'il n'y a point d'eau qui coule près de vous, mais vous pouvez tirer de vos yeux l'eau salutaire du repentir: un vif désir, une larme brûlante, c'en est assez pour vous sauver. Courage, mon brave jeune homme, un moment bien employé suffit pour vous assurer l'éternité. — Esprits présomptueux, vous qui vous promettez d'avoir à l'heure de la mort ces tendres sentiments de piété que vous avez méprisés pendant votre vie, venez entendre le langage que tient Archias à ce moment fatal. L'infortuné s'apercevant que la vie lui échappe par toutes ses blessures, fait un dernier effort et s'écrie : Montagnes et forêts, baptisez-moi; rochers et cavernes, donnez-moi la grâce de Dieu que j'ai tant de fois repoussée : *Montes et silvæ, baptizate me; rupes, date gratiam.* — Puis à la douleur succédant la rage, et à la rage le désespoir; après s'être adressé aux arbres et aux rochers, il se met à hurler contre lui-même : Meurs, misérable, se dit-il;

meurs en proie à la rage et au désespoir ; meurs, abandonné de Dieu : tu as jusqu'ici outragé sa bonté, fais maintenant l'essai de ses justes vengeances ; l'enfer nous attend, allons-y blasphémer pour toujours. — C'est en exhalant ainsi sa fureur qu'il exhala son âme, et ferma les yeux pour ne jamais plus les ouvrir : *Has miserabiles voces edens miseram vitam finivit.* Voilà ce que nous raconte saint Grégoire. C'était, il est vrai, un païen, et quoiqu'il fût éclairé, il est moins étonnant peut-être que son obstination ait été suivie d'un affreux désespoir. Mais que de chrétiens, comme le remarque le vénérable Bède, qui, après avoir croupi dans les mauvaises habitudes, les fréquentations, les haines, les médisances, les fraudes, les injustices, arrivés à la dernière extrémité, ont senti leur volonté comme pétrifiée dans le mal, et sont morts en criant : Je suis perdu, je suis damné, il n'y a plus de miséricorde pour moi. — Savez-vous pourquoi? Parce que, dit Cornelius à Lapide, ils ont enlacé eux-mêmes leur volonté, et voici comment. Le péché fréquemment répété engendre l'habitude ; l'habitude, une certaine nécessité morale ; cette nécessité, une impossibilité morale de faire autrement ; l'impossibilité, le désespoir ; le désespoir, la damnation. En un mot le pécheur endurci, lors même qu'il n'est pas emporté par une mort subite, imprévue ou violente, comme il arrive trop souvent, lors même qu'il a le temps de profiter des sacrements et de l'assistance d'un prêtre, abuse néanmoins de tout, poussé qu'il est par un désespoir infernal, et refuse de se convertir, parce que sa volonté est sans force, sans énergie pour le bien, incapable de rien faire par elle-même ; en conséquence, s'il a vécu en bête, il mourra en bête ; s'il a vécu en Turc, il mourra plus mal qu'un Turc.

DEUXIÈME POINT.

VI. La volonté est toujours libre ; je n'en demande pas davantage. Je sais que si je veux me convertir à la mort, je le puis. Qui oserait me contester ce pouvoir, lorsque le concile de Cologne nous assure que Dieu ne retire sa grâce à personne, pas même aux plus grands criminels ? *Nemini quantumvis scelerato gratiam suam subtrahit*, et sa grâce ne manque jamais. — La volonté est toujours libre, c'est très-vrai ; mais un pécheur endurci abusera de sa liberté, comme je l'ai démontré, et à cause de la faiblesse, de la résistance, du trouble, de l'inconstance de cette volonté même, il ne voudra pas se convertir. Mais je vais plus loin, et j'ajoute que quand même il le voudrait, il ne le pourra pas. — Oh !... La grâce de Dieu ne fait jamais défaut. — Je distingue : la grâce suffisante, qui accorde au pécheur endurci un stérile pouvoir de se convertir, avec lequel il ne se convertira pas en effet, ne manque jamais, vous avez raison : la grâce efficace et plus spéciale, dont un pécheur consuétudinaire a si grand besoin alors pour bien mourir, ne manque jamais, c'est souverainement faux. Savez-vous ce que c'est que la grâce d'une bonne mort ? C'est la plus grande de toutes : une grâce que les plus grands saints n'ont jamais eu la prétention de réclamer à titre de justice, comme prix de leur fidélité : une grâce si précieuse, qu'au dire des théologiens, Dieu aurait pu, sans violer aucun droit, la refuser à la sainte Vierge elle-même, parce que c'est une grâce qui est au-dessus des mérites d'une pure créature quelconque. Et c'est sur une grâce pareille que vous comptez, vous ? Vous espérez qu'à la mort Dieu vous enverra une troupe de séraphins pour vous porter au ciel sur leurs ailes, après que vous aurez passé toute votre vie au

pouvoir du démon? Et de qui l'espérez-vous, cette insigne faveur? Serait-ce de ce Dieu que vous avez tant de fois foulé aux pieds, repoussé, outragé? Ah! c'est bien là espérer l'impunité de vos forfaits, c'est espérer que Dieu récompensera par un miracle vos iniquités mêmes. Peut-on concevoir une témérité plus grande? D'autant plus que non-seulement vous l'espérez cette grâce, mais que vous prétendez y avoir droit, puisque vous dites qu'elle ne manque jamais. Mais examinons ce point, car je veux vous convaincre pleinement. Voyons. La grâce de Dieu ne manque jamais, dites-vous; s'il en est ainsi, elle ne manque donc pas durant tout le cours de la vie; c'est la conséquence légitime de votre proposition : or, si avec le secours de la grâce pendant la vie vous vivez si mal, avec ce même secours à la mort ne mourrez-vous pas mal? La grâce de Dieu ne manque jamais; s'il en est ainsi, elle ne vous manque même pas en ce moment : or, si ayant la grâce à votre disposition maintenant, dans un temps de pénitence, dans un temps où les prêtres vous attendent au confessionnal, dans un temps où Jésus-Christ vous regarde d'un œil de miséricorde, vous n'êtes cependant pas touchés, vous ne changez pas de vie, vous ne vous convertissez pas; en supposant que vous l'ayez encore au moment de la mort, dans des circonstances bien moins favorables, que ferez-vous? Voulez-vous le savoir? vous vous damnerez, malheureux, vous vous damnerez! — Oh! il est toujours bon d'espérer. — Certes, il est bon d'espérer; mais si votre espérance à l'heure de la mort est une espérance menteuse, contraire à votre foi, de quoi vous servira-t-elle? — Qu'est-ce à dire? — C'est-à-dire que les démons eux-mêmes viendront, à la place des saints Pères, pour vous montrer, l'Ecriture à la main, que Dieu d'ordinaire n'accorde pas ces secours particuliers à ceux qui attendent le moment de la mort pour les lui demander, après

avoir mené une vie détestable. Ils vous citeront des textes par douzaines : *Convertentur ad vesperam, et famem patientur ut canes*[1]; « Ils se convertiront au soir de leur vie, mais ils resteront affamés comme des chiens. » *Virum injustum mala capient in interitu*[2]; « L'homme injuste sera surpris par les maux à l'heure de la mort. » *Cor durum habebit male in novissimo*[3]; « Le cœur endurci se trouvera mal à l'extrémité. » *In interitu vestro ridebo, et subsannabo*[4]; » Je rirai à votre mort, et je me moquerai de vous. » Et le texte le plus clair est celui de l'évangile d'aujourd'hui : *In peccato vestro moriemini*: « Vous mourrez dans votre péché. » Que répondrez-vous alors que vous reconnaîtrez que vous n'avez plus rien à attendre de Dieu, sinon qu'il vous brise la tête? *Verumtamen confringet capita inimicorum suorum*[5]. Qu'en dites-vous? Toutes ces raisons, tous ces textes, toutes ces autorités ne vous démontrent-elles point clairement que le pécheur endurci est dans l'impuissance morale de se convertir, et que dans cette extrémité non-seulement il ne voudra pas, mais ne pourra même pas revenir à Dieu? que répondez-vous à cela? — Je ne sais pas toutes ces choses; ce que je sais, c'est que Dieu est bon, et qu'à l'article de la mort il suffit de se frapper la poitrine, d'incliner la tête ou de serrer la main d'un prêtre, voulant signifier oui et non en guise de confession, pour être absous de tous les crimes : voilà tout ce que je sais, et je ne me soucie pas de savoir autre chose. Après tout, Dieu ne m'a pas mis au monde pour m'envoyer en enfer, et il ne va pas remplir son paradis de Turcs. Plaise à Dieu!...

VII. Ah! sourd démon, c'est ici que je vous attendais. Quel langage frénétique viens-je d'entendre? Dieu est

(1) *Psal. 58, 7.* (2) *Ibid. 139, 12.* (3) *Eccli. 3, 27.*
(4) *Prov. 1, 26.* (5) *Ps. 67, 22.*

bon! Malheur à vous, s'il ne l'était pas; il ne vous resterait plus un souffle pour proférer son saint nom. Mais sa bonté doit-elle servir de sauf-conduit, d'encouragement à votre impiété? Et puis, malgré toute sa clémence, ne précipite-t-il pas au fond des abîmes une multitude innombrable d'infidèles et de pécheurs? Auriez-vous un brevet à part? Sa bonté vous aurait-elle donné l'assurance qu'après que vous aurez mené dans Babylone une vie de Sardanapale, plongé dans tous les vices jusqu'au-dessus de la tête, elle vous ouvrira les cieux au moment de la mort, et viendra vous recevoir à bras ouverts? Dieu ne vous a pas mis au monde pour vous envoyer en enfer, c'est vrai; mais il ne vous y a pas mis non plus pour que vous soyez un voluptueux, un avare, un libertin, un vindicatif, un orgueilleux. Dieu ne va pas remplir son paradis de Turcs, c'est très-vrai; mais il ne va pas non plus le remplir de scélérats. Toute plaisanterie à part, examinons la proposition que vous émettez si légèrement : Une confession par signes suffit quelquefois pour recevoir l'absolution de tous ses crimes. Si cela est vrai, je dis qu'il faut regarder comme des fous, et un empereur Othon qui, pour être absous d'un homicide, alla pieds nus au mont Gargan, et un Patamius évêque qui, pour être absous d'un péché déshonnête, le confessa en plein concile, et une Fabiola, princesse romaine, qui, pour obtenir le pardon d'une grave désobéissance à l'Eglise, publia sa faute à haute voix aux portes de l'église de Latran. Ne pouvaient-ils donc pas attendre l'heure de la mort, et se sauver avec un *mea culpa?* S'il en est ainsi, allez donc au-devant de ces pauvres pèlerins qui se rendent à Rome d'au-delà des monts pour se faire absoudre de quelque péché réservé, et dites-leur : simples que vous êtes, où allez-vous? — A Rome. — Fi donc! retournez sur vos pas, pourquoi vous inquiéter de la sorte? Moi aussi je suis chargé de péchés, de sacri-

léges, de censures, mais je ne m'en mets pas en peine. Est-ce que vous ne saurez pas à l'article de la mort serrer la main d'un simple prêtre en guise de confession? Eh bien! il n'en faut pas davantage pour se sauver; comptez sur ce que je vous dis. — Croyez-vous que de pareilles extravagances trouveraient grand crédit? Voilà cependant comment certaines personnes tirent de doctrines théologiques mal comprises juste ce qu'il faut pour se précipiter dans l'abime. Il est vrai qu'en cas de nécessité, il suffit de donner un signe de connaissance et d'aveu de ses fautes, comme de serrer la main d'un confesseur, pour recevoir l'absolution avec fruit, pourvu toutefois que ce signe soit accompagné d'une véritable et sincère douleur d'avoir offensé Dieu. Pour être vraiment repentant, mes chers frères, l'apparence ne suffit pas; il faut détester le péché du fond du cœur, et le détester souverainement, plus que la mort, plus que l'enfer, plus que tout autre mal, quelque grand qu'il soit. Il faut haïr sa mauvaise vie antérieure, et cela non par intérêt propre, mais par des motifs surnaturels, tels que l'offense de Dieu, ou la perte de Dieu. Cela étant, comment un pécheur endurci, qui a toujours eu pour règle de ses actions, les sens, le monde, la mode, le caprice, l'intérêt, la vanité, qui a le cœur divisé en autant de parties qu'il idolâtre de créatures : comment, dis-je, pourra-t-il, dans ce tumulte de médecins, de chirurgiens, de notaires, de parents, de prêtres, avec un corps brisé, une âme plongée dans l'angoisse, s'exciter à une douleur semblable? Comment, en cet état et dans un pareil moment, pourra-t-il subitement changer de personnage, et après avoir constamment déshonoré Dieu pendant sa vie, pour se faire un dieu de ses passions, détester ses passions pour aimer Dieu? Et vous le croyez? et vous jugez la chose possible, facile même? — Pourquoi pas? — Pourquoi pas!... Ah! créature obstinée! Voyons la chose en pratique.

VIII. Voilà un prêtre, le crucifix à la main, près du lit d'un moribond. C'est précisément un de ces pécheurs qui se reposent sur le moment de la mort. Voyez avec quel zèle il tâche de lui suggérer quelques saintes pensées : allons, mon fils, lui dit-il, il est temps maintenant de vous ouvrir les portes du paradis ; le moyen le plus facile pour cela, c'est de faire un bon acte de contrition : ne voudriez-vous pas le faire avec moi pour plus de sûreté? — Oui, mon père. — Dieu soit béni, il paraît bien disposé. — Courage donc ! dites à Jésus : ah ! mon souverain bien, que j'ai de regret de vous avoir offensé ! je m'en repens, mon Dieu, oui, je m'en repens. — Grâce à Dieu, il s'est enfin repenti. N'avions-nous pas raison de dire qu'on peut se convertir à la mort? Eh! certainement qu'on le peut. — A votre souhait, pécheurs, on peut vivre mal et bien mourir ; pourquoi tant de frayeurs et tant d'épouvantes? Mais ce n'est pas tout de se repentir, mon fils : si vous avez le bien d'autrui, il faut le restituer ; si vous avez quelque liaison dangereuse, il faut l'abandonner. Voyons donc, au pied du crucifix, renoncez à tout cela, et vous en recevrez la récompense dans l'autre vie. Dites que vous abandonnez telle créature, que vous restituez tel bien ; dites-le à Jésus-Christ. — Je renonce, Seigneur,... je renonce.. — Ah! que Dieu le bénisse, il parle vraiment comme un saint, et certes, c'est un bel exemple pour prouver qu'après avoir mené la vie gaie, on peut faire une sainte mort. — A la bonne heure, pécheurs ; cela se peut, sans doute. — Courage donc, reprend le confesseur, confirmez tous ces actes par un ferme propos de ne plus jamais retomber dans ces excès ; dites à Jésus-Christ : je ne veux plus pécher, Seigneur, non, jamais plus... — Qui aurait jamais cru qu'un homme perdu comme celui-là dût faire une si belle mort ! — Taisez-vous, malheureux, taisez-vous, de grâce. Que sont, pensez-vous, ces mots qu'il

profère? Ce sont des sons articulés par une pierre ; c'est tout simplement l'écho de la voix du prêtre. Vous êtes-vous jamais trouvé au voisinage d'une grotte, où se cache un écho? Si vous criez d'une voix guerrière : aux armes, aux armes! l'écho répond d'un ton guerrier : aux armes, aux armes! Si vous parlez d'une voix languissante ou triste, l'écho répond d'une voix triste ou languissante. En un mot, l'écho se modèle toujours sur la voix qui le réveille. C'est ainsi que ces paroles de componction prononcées par ce bon prêtre : je me repens, mon Dieu, je me repens, se sont repercutées dans le cœur de pierre de ce moribond obstiné, et ont produit comme un écho répétant à demi : je me repens, de sorte que dans sa bouche ce ne sont pas des accents de repentir, mais des paroles sans âme, des sons renvoyés par le rocher. C'est en faisant allusion à ces sortes de pécheurs, que le Psalmiste a dit que des voix s'échapperont du milieu des pierres : *De medio petrarum dabunt voces*[1]. Et ne voyez-vous pas vous-mêmes que ce moribond, tourmenté par son mal, parle avec son confesseur, reçoit même l'absolution, sans savoir ce qu'il fait, sans savoir s'il est mort ou vivant, si ce sont des hommes ou des démons qui entourent son lit, si c'est la chaleur de la fièvre ou le feu de l'enfer qui le dévore? Ah! mon Dieu! la sagesse éternelle ne peut nous tromper; écoutez si elle ne parle pas clairement : *Venit nox quando nemo potest operari*[2]; la nuit vient, c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, la mort arrive, et alors il n'est plus possible de faire aucun bien : nuit affreuse, où l'on cesse d'agir, non parce qu'on se repose, mais parce qu'on est tourmenté ; nuit dont l'horreur est accrue par les démons et les fantômes sortis de l'enfer; nuit où l'on ne fait plus que dormir. Malheur au pécheur qui attend cette nuit

(1) *Psal. 103, 12.* (2) *Joan. 9, 4.*

lamentable pour penser à son âme. Ah! non-seulement il ne voudra pas se convertir alors, mais certes il ne le pourra pas : il dormira d'un profond sommeil, et tout le bruit qu'on fera pour le réveiller pourra bien le troubler, mais non le faire rentrer en lui-même « Ils mourront subitement, ils seront troublés au milieu de la nuit, et ils passeront; » telle est la funeste prophétie de Job : *Subito morientur, et in media nocte turbabuntur populi, et pertransibunt*[1]. *Au milieu de la nuit*, c'est-à-dire a la mort; *ils seront troublés :* voilà les secours de la religion, *et ils passeront*. Et la pénitence où est-elle? Helas! il n'en est, ni ne peut en être question, parce que c'est l'heure où l'on ne peut plus rien faire : *Quando nemo potest operari*.

IX. Mais pourtant, mon père, l'expérience est contraire : nous savons parfaitement que beaucoup d'hommes, apres avoir mal vécu, sont morts en paix, calmes, pieux et fervents comme des anges. — Eh! taisez-vous donc ; ce sont-là de vieilles ruses du démon, qui s'y prend quelquefois avec ces pécheurs obstinés, comme font les chasseurs qui tendent aux grives. Aussitôt qu'un de ces oiseaux a donné dans le piege, ils le saisissent et le font mourir sans bruit en lui tordant le cou, de peur que par ses cris il n'épouvante les autres qui volent en l'air, et sont sur le point de s'abattre dans le bosquet. Ainsi l'ennemi de nos âmes ne tourmente pas toujours ces pécheurs endurcis au moment de la mort, parce qu'il les tient déjà entre ses griffes, il les laisse mourir, au contraire, bien tranquilles, pour tromper les autres et leur faire accroire que l'on peut vivre mal et bien mourir. Je pourrais vous citer à ce sujet d'innombrables exemples; mais un seul suffira. Jean Taulère raconte que deux frères, dont l'un était impie comme Caïn, l'autre innocent comme Abel,

(1) *Job. 34, 20.*

tombèrent malades en même temps, et furent bientôt réduits à l'extrémité. Le confesseur qui les assistait, présentait le crucifix tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Le méchant prenait le crucifix, le collait sur ses lèvres, le baisait avec amour; vous eussiez dit une Madeleine pénitente. L'autre, au contraire, qui avait toujours vécu comme un ange, crachait à la face du crucifix, et se détournait pour ne pas le voir. Tous ceux qui assistaient à ce spectacle étaient frappés de stupeur. Dieu voulut qu'ils recouvrassent l'un et l'autre la santé. Le premier interpellé au sujet de la tendre dévotion qu'il avait montrée à Jésus-Christ : Quelle dévotion? répondit-il; je n'ai pas même pensé à Jésus-Christ; je baisais ce crucifix parce que, comme il était de bronze, je trouvais qu'il rafraîchissait un peu mes lèvres, brûlées par les ardeurs de la fièvre. On demande à l'autre pourquoi il avait craché sur le crucifix : Ce n'est pas sur le crucifix que j'ai craché, répondit-il, Dieu m'en garde! mais sur le démon qui s'interposait entre moi et le crucifix, pour m'empêcher de le voir. — Or, si ces deux frères étaient morts, quel jugement faux n'aurait-on pas porté sur leur salut éternel? Ah! détrompez-vous, mes chers auditeurs, détrompez-vous, et ne vous fiez pas à certains manteaux de dévotion, dont se couvrent les impies au moment de la mort. Tel qui, pendant sa vie, n'a jamais pu souffrir les religieux, demande à la mort de leur être affilié; tel autre qui, pendant sa vie, s'est toujours moqué des pratiques de dévotion, ne mourrait pas content si on ne lui appliquait tous les cordons, toutes les reliques et tous les scapulaires en usage dans le pays. Cet orgueilleux, qui se livrait à un luxe effréné, et renvoyait les pauvres avec arrogance et avec menaces, veut, après sa mort, être revêtu du sac usé des pénitents. Oh! quelles belles apparences! quelles touchantes démonstrations! Mais Dieu sait ce qu'elles valent. Oh! qu'il disait vrai ce pau-

vre bourgeois qui, injustement dépouillé de tout son avoir par un gouverneur inique en France, s'écriait, en le voyant porté au cimetière revêtu de notre saint habit : va, va; tu as beau te déguiser en moine; dans le pays où tu vas, on saura bien t'arracher ce masque, et te reconnaître pour ce que tu es, un être cruel et barbare. — Voilà l'expérience contraire que vous vantez tant. La meilleure réponse que j'aie à lui opposer, c'est encore la formidable sentence que saint Jérôme, déjà vieux et touchant à la tombe, laissa en héritage à ses disciples; écoutez-la et frémissez : *Vix de centum millibus, quorum mala semper vita fuit, meretur in morte a Deo habere indulgentiam unus.* « Sur cent mille qui ont vécu dans le péché, à peine un seul obtient de Dieu son pardon à la mort, et se sauve. » N'est-ce pas assez pour vous convaincre qu'un pécheur endurci, non-seulement ne voudra pas se convertir alors, mais que, le voulût-il, il ne le pourra pas. Qu'arrivera-t-il donc? Hélas! c'est qu'abandonné de Dieu, il mourra en réprouvé, comme il arriva à ce jeune débauché qui, étant tombé gravement malade, vit, dès le premier jour, écrite en gros caractères sur les rideaux de son lit, cette sentence d'Isaïe : *Quærite Dominum dum inveniri potest*[1]; « Cherchez le Seigneur pendant qu'on peut le trouver. » Cet éclair ne fit que l'aveugler davantage, il ne se soucia pas de faire appeler un confesseur. Le second jour il vit écrit à la même place : *Quæretis me, et non invenietis*[2]. « Vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas. » A ce coup de tonnerre il fit le sourd. Enfin le troisième jour, il lut ces paroles : *Et in peccato vestro moriemini*[3]. « Et vous mourrez dans votre péché. » A cet éclat de la foudre, il expira dans un accès de désespoir, en poussant des hurlements et des blasphèmes. Reposons-nous.

(1) *Is. 55, 6.* (2) *Joan. 7, 34.* (3) *Jo. 8, 21.*

†

TROISIÈME POINT.

X. Mon père, il est bon que vous sachiez que je suis théologien. — Tant mieux! je ne voudrais pas cependant que vous fussiez de ces théologiens charitables, qui se donnent mission d'élargir le chemin du paradis. — Eh! voyez-vous, tant de rigorisme, tant de sévérité, ne va pas au génie de notre époque; de la charité, de la charité! — Tel est leur langage. Parlez néanmoins, car je voudrais bien avoir l'honneur aujourd'hui de convertir un théologien. Dieu, me dites-vous, ne peut s'obliger envers l'homme à titre de justice, à cause du domaine essentiel qu'il a sur lui; mais il s'oblige bien par motif de fidélité : étant fidèle en toutes choses, *fidelis Dominus in omnibus*[1], dès qu'il fait une promesse, il doit l'observer, s'il ne veut pas mentir. Ce principe posé, qu'on dise qu'un pécheur endurci ne voudra pas se convertir à la mort, à cause que sa volonté est énervée, je l'admets; qu'on dise qu'il ne le pourra pas, supposé qu'il s'agisse d'impuissance morale, comme on a eu soin de l'exprimer, passe encore; mais si l'on prétend que, lors même qu'il le voudrait et qu'il le pourrait, il ne se convertira cependant pas, parce qu'il sera abandonné de Dieu, je ne l'accorde en aucune façon; autrement il faudrait effacer des livres saints cette promesse que Dieu fait si souvent d'embrasser le pécheur toutes les fois qu'il viendra se jeter dans ses bras : *In quacumque hora ingemuerit peccator, salvus erit.* — Vous n'aurez pas grand mal de l'effacer : on n'efface pas ce qui n'est pas écrit. Parcourez l'Ecriture d'un bout à l'autre, vous n'y trouverez point cette proposition; mais en revanche vous

(1) *Psal. 144, 13.*

trouverez une multitude de sentences formidables, qui portent beaucoup de théologiens à conclure que, de même que la miséricorde divine a confirmé certaines âmes dans la grâce, de telle sorte qu'elles n'ont jamais péché; ainsi certains impies, abandonnés de Dieu, sont, si on peut le dire, confirmés dans le mal, de manière qu'ils ne se convertiront jamais. Ces théologiens prétendent que Dieu refuse à ces âmes abandonnées, non-seulement les secours extraordinaires, mais même les secours ordinaires, et ils se fondent sur ce passage du prophète Osée : *Væ eis cum recessero ab eis*[1], « Malheur à eux quand je me serai éloigné d'eux, » conformément à l'interprétation de l'abbé Rupert : *Postquam recessero ab eis, sequitur adhuc væ, id est judicium æternæ damnationis;* « Après que je me serai éloigné d'eux, dit-il, vient encore une autre malédiction, savoir le jugement de la damnation éternelle. » Pour moi, je ne suis pas une théologie aussi sévère, et j'accorde que même une âme abandonnée de Dieu a toujours une grâce suffisante pour se convertir. Mais le fait est qu'avec cette grâce seule elle ne se convertira pas, si bien que lorsqu'une âme en est réduite à ce triste état, c'en est fait d'elle pour toujours; il ne lui reste plus que l'éternelle damnation[2]. Hélas! je sens mon cœur se resserrer à cette pensée terrible : il me faudrait des larmes au lieu de paroles pour épancher ma douleur. O pauvre âme, où es-tu, pour que je puisse exhaler sur toi mes sanglots? Nul ne peut savoir, j'en conviens, quand une âme est abandonnée de Dieu, si ce n'est Dieu seul : *Deus cujus vult miseretur, quem vult indurat*[3]; « Dieu a pitié de qui il veut, il endurcit qui il veut; » mais pour-

(1) *Ose. 9, 12.*

(2) On trouve un exemple terrible de cette espèce de réprobation, dans la Vie même de notre Bienheureux. *Œuvres*, tom. I. pp. 160 et 169.

(3) *Rom. 9, 18.*

tant que de signes qui autorisent dès cette vie, des conjectures fondées ! En voici un bien clair : comment sait-on qu'un corps est abandonné de l'âme? On le reconnaît lorsqu'il a des yeux et qu'il ne voit point, des oreilles et n'entend point, une langue et ne parle point, des pieds et ne marche point, des mains et n'agit point, un cœur et ne vit point; c'est exactement ce qui arrive à un pécheur abandonné de Dieu : car Dieu, étant l'ami des âmes, quand il abandonne une âme le pécheur reste aveugle et ne connaît plus les choses de l'autre vie, il n'y pense plus, elles lui paraissent des jeux de l'imagination, et dès lors il s'en moque, il en rit comme de vaines fables. Il devient sourd aux appels de Dieu; ni les prédications, ni les exhortations ne lui font plus impression; il tient un langage infernal qui infecte quiconque l'entend; il a un cœur de damné mort à la grâce; et quoique enfoncé dans les haines, les impudicités et les rapines, il se rit des prédications et ne se confesse que pour surprendre les confesseurs. Laissez donc ce perdu courir à sa perte, il le mérite. Va, malheureux, le Père éternel n'a plus de miséricorde pour toi, le sang de son Fils unique ne te sert plus de rien, la grâce de l'Esprit-Saint n'a plus d'efficacité; pour toi il n'y a plus de sacrements dans l'Eglise, plus de compassion chez les Saints; tu es devenu l'opprobre de toutes les créatures. Va, malheureux, va te précipiter dans l'abîme. Venez, démons, venez enchaîner cet impie, arrachez-lui de la poitrine ce cœur endurci, rongez-le, déchirez-le, qu'il soit la proie de votre fureur pendant toute l'éternité. Il le mérite, il le mérite.

XI. Que me reste-t-il à dire, mes chers auditeurs? Je me contenterai de vous adresser les paroles de saint Bernard au pape Eugène. Le saint, après lui avoir fait la peinture d'un cœur endurci, dit au souverain pontife : Voulez-vous savoir, très-saint Père, de qui est le portrait

que je viens de tracer? Je vous le dirai, non dans l'intention de blesser votre Sainteté, mais par le désir de vous découvrir la vérité. Le cœur endurci dont j'ai parlé jusqu'ici, c'est le Vôtre, saint Père, si mes paroles ne vous ont pas fait trembler d'effroi : *Tuum est si non expavisti.* Le pape à ces mots trembla et pâlit. Ah! mes bien-aimés, accordez-moi la permission de vous parler ce matin avec la même liberté que saint Bernard au pape Eugène. Prêtres vénérables, ecclésiastiques, religieux, gentilshommes, dames, artisans, paysans, hommes et femmes, écoutez-moi tous : savez-vous quel est le cœur endurci dont je vous ai entretenus jusqu'ici? — C'est le vôtre, si ce matin vous n'avez pas frémi de la tête aux pieds en entendant ces grandes vérités; c'est le vôtre, si vous ne sortez pas d'ici les yeux baissés, pénétrés d'une crainte salutaire que votre nom ne soit déjà inscrit parmi les âmes abandonnées de Dieu; c'est le vôtre, si vous n'allez pas au plus tôt vous jeter aux genoux d'un confesseur, pour pleurer et détester cette vie indigne d'un vrai chrétien, par laquelle vous avez déshonoré votre caractère. Mais pourquoi m'épuiser et me mettre tout en nage pour ramener des endurcis, tandis que l'Evangile nous assure que ces sortes de pécheurs sont tellement au pouvoir du démon, que, quand même l'enfer tout entier apparaîtrait devant eux, ils ne se convertiraient pas? *Neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent*[1]. Je vous plains, vénérables prêtres, vous qui êtes chargés par charité d'assister des moribonds de cette espèce. A quelles industries aurez-vous recours pour les convertir? Leur montrerez-vous l'image ensanglantée de Jésus crucifié? A Dieu ne plaise! ce serait un objet trop effrayant pour eux. Le Christ, vu de jour, enflamme d'amour par sa beauté; mais vu de

(1) *Luc. 16, 31.*

nuit, lorsque la mort se promène déjà sur ses lèvres, il inspire l'épouvante. Les apôtres suivaient Jésus avec bonheur pendant le jour; mais une fois il leur apparut la nuit, et ils se mirent à crier tout tremblants : « c'est un fantôme, c'est un fantôme! » *Phantasma est*[1]. Quel horrible fantôme en effet qu'un Dieu crucifié, pour les pécheurs endurcis, au lit de la mort! Nous le voyons par ce qu'éprouva un gentilhomme en Espagne, pendant que saint François de Borgia y prêchait. Le Saint alla le visiter sur son lit de mort, et comme le malade refusait obstinément de recevoir les derniers sacrements de l'Eglise, il se mit à le conjurer avec un saint zèle, de profiter des moments que Dieu lui accordait encore pour assurer son éternité. Mais n'en recevant que des réponses de désespoir, il tira de son sein un crucifix . Daignez au moins, lui dit-il, honorer d'un regard ce Sauveur, qui a été si prodigue de sa vie pour vous. Alors le moribond endurci eut un moment de frayeur, et il répondit brusquement : Mon père, parlez-moi d'autre chose. Le Saint devint muet à la vue d'une obstination si diabolique, mais l'aimable Sauveur prit lui-même la parole, et dit à cet obstiné : Mon fils, pourquoi méprises-tu les paroles de mon serviteur? Voici que je suis prêt à te pardonner, pourvu que, sincèrement repentant, tu ne méprises pas ma grâce. Ce sang que j'ai versé une fois pour tous les hommes sur le Calvaire, vois, je le répands de nouveau pour toi seul sur cette croix. Et à ces mots, o nvit couler une quantité de sang des pieds et des mains du crucifix. Quel rocher ne se serait pas fendu en voyant ce précieux sang, en entendant ces paroles si tendres, si affectueuses de Jésus? Et cependant ce scélérat détournant la tête avec dédain, méprisa cette touchante invitation, en disant : qu'on me parle d'autre chose. Alors,

(1) *Matth. 14, 26.*

au rapport de l'histoire, le Christ détachant une main de la croix et l'approchant de son côté percé, en tira une poignée de sang; puis levant le bras, il le lui jeta au visage, en disant : Va, scélérat, que ce sang dont tu ne veux pas pour ton salut, serve à ton éternelle damnation. Le misérable se mit aussitôt à hurler et à blasphémer, et au milieu de cet accès de rage, il rendit l'âme entre les mains du démon.

XII. Ici, mes chers frères, tombez tous à genoux, et qu'on m'apporte un crucifix, non avec la tête redressée comme pour faire miséricorde; car pour les pécheurs endurcis il n'y a plus de miséricorde; mais un crucifix avec la tête en bas, formant de son corps sacré comme un arc et de sa croix même un dard, pour percer d'outre en outre les cœurs endurcis. Voici, pécheur obstiné, voici un Dieu crucifié qui a changé sa pitié en courroux, et qui vous crie du haut de cette croix : *Ego vado*, « je m'en vais! » Voici, pécheur, que Dieu vous abandonne : *Ego vado*. Est-il possible que vous ne vous réveilliez pas à ce coup de tonnerre? Je m'en vais, répète-t-il, *ego vado*, et vous restez ferme dans votre obstination? Ah! voilà que pour en finir, il m'ordonne d'écrire sur sa croix la sentence d'un abandon éternel, de votre éternelle damnation. Helas! j'en frémis d'horreur. Moi donc, ministre du Très-Haut, en présence du ciel et de la terre, en présence de la très-sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je remets l'âme de ce pecheur endurci entre les mains du démon, et je l'abandonne entièrement... Ah! je me sens défaillir, et je n'ai pas le courage de proferer ces épouvantables paroles. Mon doux Jésus, je suis venu pour consoler ce peuple et non pour le décourager. Puisque vous protestez que vous ne voulez pas la mort de l'impie, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive : *Nolo mortem impii, sed ut convertatur*

impius a via sua, et vivat[1]; puisqu'il en est ainsi, dis-je, je puis espérer qu'il ne se trouvera dans cet auditoire aucun de ces grands pécheurs qui ne peuvent se convertir alors même qu'ils le voudraient. Et si jamais il y en avait un seul, je vous demande en grâce la conversion de cette âme; ne me la refusez pas, ô mon doux Jésus! Relevez donc la tête et abaissez un regard de compassion et d'amour sur le pécheur le plus obstiné, le plus endurci qui se trouve ici présent. Ravissez-lui le cœur, convertissez-le. — Et vous, pécheur, pendant que Jésus vous regarde avec tant de bonté, demandez-lui pardon, plein de confiance dans son immense miséricorde. Voici ce Jésus, tout rempli de bienveillance et d'amour. Frappez-vous donc tous la poitrine, demandez-lui tous pardon, pitié et miséricorde. — Ah! si parmi tant d'auditeurs touchés et attendris, il en était un seul qui fût tout à fait rebelle à votre grâce, ô mon Jésus, faites-le-moi connaître : car je veux descendre de cette chaire, lui jeter les bras autour du cou, le serrer sur mon sein; je veux lui arracher de la poitrine ce cœur de pierre, et le tenant entre mes mains, le baigner dans mes larmes; je veux l'accabler de baisers et à force de tendresse essayer de l'amollir et de lui inspirer de la componction. Et si cela ne suffit pas, je veux le remettre entre les mains de Marie, afin qu'elle le bénisse, qu'elle le convertisse. Comment entre les mains si pures, si saintes de cette auguste Vierge pourrait-il résister, et s'empêcher de fondre en larmes? Si malgré tout cela il persiste encore, laissez-moi porter à l'autel un cœur aussi dur, afin que, pendant la sainte messe, au moment de la consécration du calice, je le plonge dans votre sang précieux, ô Jésus! Ah! fût-ce même un cœur de pierre, il se brisera, il se fondra au contact de ce sang divin. Mais quelque chose

(1) *Ezech. 33, 11.*

me dit que ce pauvre pécheur s'avoue vaincu; le voilà qui pleure, et voici que Jésus s'apprête à l'embrasser. Venez, pauvre pécheur, venez baiser ces pieds sacrés, pleurez vos péchés, frappez-vous la poitrine, demandez pardon. Ou plutôt, élevons tous la voix pour demander pardon en faveur du pécheur le plus obstiné qu'il y ait ici : Pardon, ô mon Jésus, pardon! Mais quel serait bien le pécheur le plus obstiné qui se trouve ici présent? Voulez-vous le savoir, mes chers frères? C'est moi, oui, c'est moi qui mérite d'être abandonné de Dieu. Et si une vraie pénitence est l'unique moyen d'éviter un si grand malheur, souffrez que je la pratique sérieusement ce matin : pénitence donc, pénitence! il faut avant tout assurer son salut; pénitence, mes chers frères, pénitence! (*Ici la discipline.*) Et vous, pauvres pécheurs, que faites-vous? frappez-vous la poitrine et demandez pardon : Pardon, ô mon Jésus, pardon! Bien mieux, faisons tous ensemble un acte de contrition tel que nous voudrions l'avoir fait à l'article de la mort : O mon aimable Jésus, nous ne méritons pas le pardon, non; mais vos larmes, votre sang, vos plaies l'ont mérité pour nous : pardon donc, ô mon souverain Bien! — Pécheurs mes frères, Dieu nous déclare qu'au moment de la mort il nous refusera audience : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini;* il ne dit pas que vous ne le chercherez point; au contraire, il dit positivement que vous le chercherez : *Quæretis me;* mais en punition de vos délais vous ne le trouverez pas. Par conséquent, si vous avez le bonheur d'entendre aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs : *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra*[1]. Que dès aujourd'hui chacun de vous aille se jeter aux genoux d'un confesseur, que dès aujourd'hui il s'occupe de réformer sa vie;

(1) *Ps. 94, 8.*

qu'arrivé à la maison, chacun baise les pieds de son crucifix et proteste qu'il veut être à lui et tout à lui, et faute de mieux qu'il fasse si bien, par ses larmes et par ses soupirs, que s'il a vécu jusqu'ici en pécheur, il ne meure pas en pécheur impénitent. Que Dieu nous en préserve! Amen.

XII

POUR LE MARDI APRÈS LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

DE L'ÉDUCATION DES ENFANTS.

Patrem nolite vocare vobis super terram; unus est enim Pater vester qui in cœlis est.

N'appelez personne sur la terre du nom de père; car vous n'avez qu'un père qui est dans les cieux. MATTH. 23, 9.

I. C'est une défense bien pénible pour un fils de ne pouvoir proférer le doux nom de père! *Patrem nolite vocare vobis super terram.* N'est-ce pas là le nom chéri que nous apprenons tous à dire avant même de savoir vivre? N'est-ce pas là, en quelque sorte, le premier lait dont la nourrice arrose les lèvres de l'enfant, afin qu'en balbutiant ces deux syllabes il exprime sa reconnaissance envers les auteurs de ses jours? Quel est l'animal, si féroce qu'il soit, qui ne manifeste ou par des signes, ou par ses regards, ou de toute autre manière, son affection envers ceux qui lui ont donné la vie? Comment donc nous est-il défendu d'appeler qui que ce soit ici-bas du nom de père? *Patrem nolite vocare vobis super terram.* N'est-ce pas évidemment vouloir arracher du cœur des enfants l'amour envers leurs parents, et exposer ceux-ci à toutes sortes d'insultes et d'irrévérences de la part de leurs enfants? Infortunés parents! à quoi servent les sueurs que vous répandez tous les jours, ou parmi les tempêtes de la mer, ou dans le tumulte des combats, ou dans les luttes des procès, ou parmi les tracas du négoce,

ou parmi les efforts qui vous consument? C'est l'amour de vos enfants qui, comme un doux tyran, vous condamne à une existence, laquelle, selon la remarque de Brocadoro, ne mérite pas le nom de vie, tant elle est laborieuse et pénible. Or, voyez quelle belle récompense vous recevez, en retour de tant de fatigues et de sollicitudes, un décret interdit d'avance à vos enfants de reconnaître vos bienfaits en vous appelant du doux nom de père : *Patrem nolite vocare vobis super terram.* Ah! non, c'est une erreur : le divin Sauveur ne défend pas l'amour des enfants à l'égard de leurs parents, puisqu'il en a fait un précepte rigoureux dans le Décalogue; mais c'est l'excès de cet amour qu'il réprouve. Il condamne ces tendresses trop délicates qui pourraient refroidir l'amour véritable que nous devons à notre Père céleste, et c'est pour cela qu'il ajoute : *Unus est enim Pater vester qui in cœlis est;* « car vous n'avez qu'un Père qui est dans les cieux. » Malgré cela, j'en demande pardon à cet aimable Sauveur, je voudrais que son zèle se fût élevé avec plus d'énergie encore contre l'amour déréglé des parents envers leurs enfants. Oh! c'est bien cet amour qui, dégénérant tous les jours en une haine maligne, remplit les familles de désordres et l'enfer de victimes. Hélas! que de pauvres enfants, immolés par leurs parents, peuvent dire avec justice et vérité : *Unus est Pater noster qui in cœlis est;* nous n'avons qu'un Père, celui qui est dans les cieux. Vous trouverez peu de maisons où il y ait un père qui se conduise en père; mais presque partout vous trouverez deux mères, l'une plus faible que l'autre. Ah! pères et mères! ne vous apercevez-vous donc pas du tort considérable que vous faites et à vos enfants, et à vous-mêmes, et à la société, avec une éducation aussi molle, avec un amour aussi déréglé? A quoi sert d'aimer beaucoup, si l'on aime mal? Souffrez par conséquent que je fasse aujourd'hui tous

mes efforts pour réformer cet amour, et vous montrer — que l'amour faux et déréglé des parents est une véritable haine, et une cause de ruine éternelle pour les enfants; ce sera le premier point : — que la ruine des enfants, à son tour, est une cause d'éternelle damnation pour les parents; ce sera le second point. — Ah! si je pouvais graver cette vérité importante dans les cœurs de tous les chefs de famille, on verrait, non-seulement les familles, mais les villes et les villages réformés, et par suite le monde entier sanctifié. Je le désire, mais je n'ose l'espérer; car aujourd'hui l'éducation des enfants, d'où dépend l'avenir de la société, passe pour une affaire sans importance, pour une œuvre de surérogation, pour un casse-tête superflu. Réveillez-vous donc aujourd'hui, pères et mères, oncles et grands-pères, tuteurs, maîtres et patrons, et vous tous qui êtes compris en quelque manière sous la dénomination de parents; apprenez une bonne fois le mal immense que vous faites à vos enfants, à vos neveux, à ceux dont vous êtes chargés, en les élevant si mal, et l'abîme que vous vous creusez à vous-mêmes par une telle éducation. Quant à moi, je n'espère point de mes paroles tout le fruit possible, non; mais cela ne me dispense pas de tâcher de le procurer, ni vous de m'écouter. Commençons.

PREMIER POINT.

II. Aimez vos enfants, personne ne vous le défend : mais ne les aimez pas d'un amour cruel, pire que la haine la plus mortelle. Pères et mères, Dieu en vous donnant des enfants, vous a mis en main une cire molle afin que vous en formiez, à votre choix, ou autant d'anges dignes d'occuper un jour des trônes dans le ciel, ou autant de démons condamnés à gémir au fond des abîmes. Oui, c'est de la cire molle que ce petit enfant, en qui s'impri-

ment si aisément les premiers caractères soit de la vertu, soit du vice. Oh ! si votre amour était bien réglé, quelles bonnes impressions vous formeriez dans ce petit cœur, impressions indélébiles qui se conserveraient jusque dans l'âge le plus avancé. Prenez garde, vous crie saint Jean Chrysostôme, prenez garde au précieux dépôt que Dieu vous a confié, lorsqu'il vous a donné ce fils que vous avez si longtemps désiré. Sachez qu'il vous a enrichis d'un trésor, lequel, étant bien gardé, sera la lumière de vos yeux, la splendeur de votre famille, et un joyau capable d'orner la couronne de Dieu même qui l'a créé : *Magnum habetis pretiosumque depositum filios, ingenti illos cura servate.* Et pour que vous soyez bien persuadés qu'il est en votre pouvoir, parents chrétiens, de faire un ange de cet enfant qui vous est si cher, apprenez que c'est une maxime infaillible que « l'adolescent suivra jusque dans sa vieillesse la voie où il s'engage; » *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea*[1]. Voulez-vous voir cette vérité dans tout son éclat; parcourez l'Ecriture, et vous trouverez que tous ceux qui, dès l'enfance, reçurent en partage une bonne éducation, ont soutenu courageusement les combats de la vertu dans la jeunesse, et se sont maintenus sans tache jusque dans l'extrême vieillesse. La répugnance si opiniâtre de Jacob pour les mœurs sauvages d'Esaü commença dès le sein de sa mère, qui développa ensuite par tous les moyens les heureuses dispositions d'un si digne élève. Vous voyez le chaste Joseph méprisant les attraits de son impudique maîtresse; mais auparavant, dans la maison paternelle, sous la direction d'un bon père, il a appris à envisager avec horreur les vices de ses frères. Vous admirez la vertueuse Judith qui sut conserver intacte sa chasteté sous la tente d'Holopherne;

(1) *Prov. 22, 6.*

mais dès son enfance elle s'était rendue plus admirable encore à tout le peuple d'Israël par l'éclat de ses bons exemples. Suzanne repoussa avec un courage héroïque les propositions insolentes de deux impudiques vieillards; mais pourquoi? Lisez l'Ecriture : *Parentes illius erudierant filiam suam secundum legem Moïsis*[1]; elle eut le bonheur d'avoir un bon père, une mère vertueuse, qui, dès ses plus tendres années, lui inspirèrent la haine du péché, la crainte du déshonneur, la modestie, l'amour de la retraite, et la piété. Tobie fut un modèle de pureté au milieu des dissolutions de son siècle; mais ce fut grâce à la bonne éducation que, dès l'enfance, il avait reçue d'un vertueux père, lequel, soir et matin, le prenait à part et le pénétrait de solides maximes, ayant toutes pour but d'enraciner dans son cœur la crainte de Dieu : et l'enfant observait avec une docilité parfaite toutes ces prescriptions, selon la loi de Dieu : *Hæc et his similia, secundum legem Dei, puerulus observabat*[2]. Et l'histoire ecclésiastique ne concorde-t-elle point avec les saintes Ecritures? Si Venceslas, duc de Bohême, fut un modèle de douceur, il faut l'attribuer à la piété ingénieuse de Ludmille sa grand'mère, sainte femme qui le dirigea, dès ses premières années, dans le chemin de la vertu. Si saint Clément d'Ancyre devint un invincible martyr de Jésus-Christ, il faut en rendre grâce à sa mère, qui l'encourageait au combat encore petit enfant, en lui racontant les insignes victoires remportées sur les tyrans par les plus vaillants héros du Christianisme. Si saint Edmond se maintint si pur dans ses mœurs et garda une inviolable virginité, ce fut l'œuvre de sa sainte mère qui l'accoutuma dès l'enfance à macérer son corps par les disciplines, à le mâter par de rudes cilices. Vous voyez, pères et mères, s'il est en votre pouvoir de faire de

(1) *Dan. 13, 3.* (2) *Tob. 1, 8.*

grands saints. Je comprends à présent pourquoi Notre-Seigneur, voyant ses disciples repousser les importunités des petits enfants qui se pressaient pour lui baiser les mains, leur dit : « Laissez, laissez ces petits enfants venir à moi ; car c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux. » *Sinite parvulos, et nolite eos prohibere venire ad me : talium est enim regnum cœlorum*[1]. Remarquez qu'il ne dit pas : *Talium erit*, le royaume des cieux leur appartiendra, mais *talium est*, il est à eux ; parce que celui qui, avec l'aide d'un bon père, avec l'éducation d'une mère vertueuse, écoute Jésus-Christ, cherche Jésus-Christ, trouve Jésus-Christ dès son enfance, a déjà un pied en paradis.

III. Or, cette vertu précoce qui fait aborder si heureusement les âmes aux rivages de la bienheureuse patrie, qui la peut donner aux enfants, si ce n'est vous, pères et mères, avec qui Dieu a partagé, pour ainsi dire, sa toute-puissance, vous associant à ses desseins, afin que par vous le ciel se peuple d'élus? Je sais bien que si vos enfants viennent à se perdre, Dieu demandera compte aussi de leurs âmes aux maîtres qui les auront instruits, aux confesseurs qui auront dirigé leur conscience, aux prédicateurs chargés de les exhorter à la piété, aux princes tenus de pourvoir par de sages lois, d'une manière toute spéciale, au bien de la jeunesse, tout comme les jardiniers doivent leurs soins particuliers aux plantes les plus tendres. Mais les obligations de ceux-là découlent ou de la politique, ou des lois civiles et ecclésiastiques ; tandis que la vôtre n'est pas seulement une obligation positive, écrite et humaine, mais une obligation naturelle, innée et divine, et partant beaucoup plus rigoureuse. C'est pour cela que Dieu a mis dans le cœur de vos enfants ces sentiments de res-

(1) *Matth. 19, 14.*

pect, de tendresse, de crainte, qui font que s'ils vous voient le front sévère ils tremblent et fondent en larmes. C'est pour cela qu'il vous a donné cet air d'autorité si imposant qui inspire le respect à l'impiété elle-même. Or, si Dieu vous ayant fournis de tant de ressources pour bien élever vos enfants, qui sont encore plus les siens que les vôtres, vous négligez une affaire d'une telle importance, si vous ne prenez nul souci qu'ils soient élevés pour le ciel plutôt que pour l'enfer, qui pourra suppléer votre négligence? Qui pourra rendre vertueux ces pauvres enfants que vous avez laissés dans l'abandon? Sera-ce le confesseur? Mais si pendant tant d'années vous n'avez pas même demandé une seule fois à cet enfant depuis combien de temps il vit éloigné des sacrements? Si vous ne savez même pas à qui il a confié la direction de son âme? Sera-ce le prédicateur? Mais si au lieu de les conduire au sermon, aux pieuses réunions, vous leur jetez la bride sur le cou et les laissez courir les soirées, les maisons de plaisir, les cafés? Sera-ce le maître, à qui vous n'avez pas seulement confié votre aîné, pour qu'il le forme à la science et à la vertu, mais que vous avez encore chargé du soin bien plus délicat d'apprendre à lire et à écrire à votre fille déjà nubile? Mais s'il trahissait lui-même votre confiance?... Ah! Ah! Ah!... Je ne voulais pas le dire, mais voilà que je l'ai dit. Après tout, pourquoi tant de réserve? N'est-il pas vrai que de nos jours on se donne toutes les peines du monde pour trouver un laboureur qui connaisse à fond l'agriculture, et qui ait le talent de faire valoir les terres et les propriétés; tandis que pour trouver un maître qui à la moralité joigne la crainte de Dieu et forme des élèves vertueux, oh! l'on n'a garde de se mettre en peine; il n'y a point de village qui n'en fournisse, et les meilleurs sont ceux qui coûtent le moins. Ah! c'est ici que je sens mon zèle s'enflammer, et je ne puis m'empê-

cher de m'écrier avec Salvien : C'est donc là l'amour que vous portez à vos enfants? Vous êtes bien malheureux, parents, d'aimer de la sorte, plus malheureux encore, enfants, d'être l'objet d'un si funeste amour! *Si tam pestilens pietas est, ac tam nocens, nec amare expedit, nec amari.* Je ne m'étonne plus que dans ce pays-ci, l'on rencontre, courant les rues, tant d'enfants vagabonds, sans retenue, sans pudeur, et plus profondément pervertis encore qu'ils ne le paraissent extérieurement, qui ne savent que folâtrer, tenir de mauvais discours et se corrompre les uns les autres. Je demandai d'abord si tous ces enfants là étaient des orphelins, sans père ni mère; mais lorsque j'appris qu'ils ont leurs parents, ah! j'en ai eu le cœur percé de douleur et je n'ai pu m'empêcher de m'écrier : malheureux parents, vous en agissez avec vos enfants comme l'autruche du désert qui abandonne ses œufs au premier venu, sans avoir l'instinct de les garder, ni l'amour de les couver! Ainsi en est-il de vous : après avoir mis vos enfants au monde, vous les laissez courir la rue, et ce qui est peut-être pis encore, vous les confiez à des personnes que vous ne connaissez point, à des gens vicieux, méchants, qui perdront ces pauvres créatures, tandis que vous vivez sans le moindre souci de leur éducation. Ce n'est pas là de l'amour, c'est une cruauté qui excitait les lamentations de Jérémie : *Filia populi mei crudelis quasi struthio in deserto, derelinquit ova sua in terra; et duratur ad filios suos quasi non sint sui*[1].

IV. Oh! quant à cela, il n'est pas vrai que j'abandonne mes enfants, je les aime comme la prunelle de mes yeux. — Ne vous échauffez pas tant; je ne sais que trop que vous faites de vos enfants autant d'idoles. L'amour insensé qui le premier enseigna l'idolâtrie aux païens, apprend encore tous les jours aux chrétiens à

(1) *Thren. 4, 3.*

idolâtrer leurs propres enfants. Celui-ci semble né sous la constellation de Mercure, tant il est enclin aux fraudes, aux vols, aux injustices : il faudrait déraciner ces inclinations maudites de ce cœur encore tendre, par les menaces, la rigueur et même le fouet; mais que voulez-vous? c'est l'idole du père : on se tait, on dissimule, on adore. Cet autre paraît en public frisé, parfumé, et mis avec un tel luxe, qu'on le prendrait pour un petit Adonis à placer sur les autels de Diane; déjà on commence à sentir l'infection de ses déréglements, il faudrait le désinfecter... Mais que voulez-vous? c'est l'idole de la mère : on se tait, on dissimule, on adore. Un troisième laisse percer une ardeur toute martiale, il montre un caractère dur, cruel, porté aux querelles, et au carnage : il faudrait lui mettre un frein énergique; mais que voulez-vous? c'est l'idole du père et de la mère tout à la fois : on se tait, on dissimule, on adore. Et pour ménager ces chères idoles, on fausse le langage : on donne aux vices le nom de vertus, on appelle l'insolence vivacité, la vanité s'intitule magnanimité, la vengeance est l'effet d'un grand cœur. Si l'un ou l'autre pleure de dépit et refuse d'obéir, on essuie ses larmes avec un sourire; s'il se permet des paroles indécentes, au lieu de lui fermer la bouche par un soufflet, on le récompense par un baiser. O pères et mères, vous n'êtes pas des parents, s'écrie saint Cyprien, mais des parricides : *Non parentes, sed parricidæ*. Fort bien, passez tout à vos enfants, riez continuellement avec eux, ne tenez aucun compte de leurs égarements : je vous avertis que vous serez les premiers à vous en repentir, et contraints un jour à haïr, contre nature, ceux que vous avez aimés d'abord contre raison. Qui ne frémit en lisant dans saint Augustin, un fait arrivé de son temps dans la famille d'un certain Cyrille, homme de mérite et jouissant d'une grande considération à Hyppone? Celui-

ci avait un fils qu'il aimait à l'excès, dit le saint, et plus que Dieu même : *Ipsum diligebat superflue, et supra Deum.* Il lui avait consacré toutes les tendresses de son cœur, toute l'ardeur de ses affections, en un mot il s'en était fait une idole, et il n'y avait chose qu'il ne fît pour lui plaire, lui laissant la liberté de faire lui-même tout ce qu'il voulait : *Dans etiam potestatem faciendi omnia quæ placuissent illi.* Il ne lui montrait jamais qu'un visage serein, des lèvres souriantes, et des regards flatteurs ; aussi n'aurait-il pas eu la force de le voir pleurer, en le contristant par une réprimande, ou en l'intimidant par une menace, ou en l'affligeant par quelque châtiment. O liberté trompeuse ! s'écrie saint Augustin, ô perdition des enfants ! ô amour homicide des parents ! *O dolosa libertas, o grandis filiorum perditio, o paternus amor mortiferus!* Grâce à cette détestable éducation, le jeune homme devint bientôt un dissipateur, un débauché, un efféminé, et finit par le comble de la scélératesse ; écoutez comment. Un jour qu'il revint à la maison plus ivre que de coutume, et rendu furieux tout à la fois par le vin, par la débauche et par la colère, il opprima sa mère qui était enceinte, étrangla son propre père, attaqua la pudeur d'une de ses sœurs, en blessa deux autres à mort, laissant incertain qui des deux méritait davantage le nom de parricide, ou du fils meurtrier des siens, ou du père qui avait été tué. Voilà, pères et mères, où aboutissent toutes vos folies avec vos enfants. Aussi le philosophe Diogène, témoin un jour des insolences d'un jeune homme très-arrogant, au lieu de corriger le fils, donna un soufflet au père qui était présent. C'est qu'en vérité, c'est vous qui êtes coupables des écarts de vos enfants. Ah ! parents inhumains, c'est donc là l'amour que vous portez à vos enfants ? Dites plutôt que c'est de la haine, et une haine cruelle et maligne ; et si vous voulez absolument l'appeler amour,

je dirai que c'est un amour de singe. Ces animaux, dit Pline, aiment beaucoup leurs petits : *Semiarum generi præcipue erga fœtum affectio;* ils ne peuvent s'en passer un instant, ils les portent dans leurs bras, les pressent contre leur sein, les accablent de mille caresses. Mais hélas! à force de les embrasser et de les serrer sans précaution, ils les étouffent et les tuent bien souvent en les caressant : *Itaque magna ex parte amplectendo necant.* Oh! que de singes on voit aujourd'hui dans la personne des parents trop indulgents! Considérez, je vous en prie, le dommage que vous causez à ces pauvres enfants par un amour si déréglé. Ah! que de jeunes gens seraient sauvés s'ils avaient eu en partage un père un peu plus sévère, qui aurait su allier avec la bonté cette rigueur modérée que saint Augustin appelle le tempérament de la sévérité! *Temperamentum severitatis.*

V. Mais non, si l'on emploie la rigueur, c'est quand les intérêts corporels sont en jeu, nullement quand il s'agit de l'affaire importante du salut. Et pour en venir entre nous aux cas pratiques, combien de fois n'est-il pas arrivé, père de famille, qu'un ami s'est approché de vous pendant que vous étiez occupé soit dans votre atelier, soit dans votre magasin, ou assis à une table de jeu, ou faisant antichambre en attendant votre tour d'audience, ou conversant dans un cercle de désœuvrés, pour vous souffler à l'oreille que votre fils faisait de fréquentes stations dans certains endroits suspects, qu'on le voyait souvent à la porte de telle maison, et que sa fréquentation devenue publique faisait connaître la passion délirante qui l'égarait, ou bien pour vous avertir qu'ayant attaqué un de ses compagnons pour une bagatelle, il l'avait accablé d'injures et de coups? Et qu'avez-vous répondu? Sans vous émouvoir le moins du monde, vous avez excusé sa jeunesse en disant : Que voulez-

vous? Il est encore jeune ; à son âge, moi aussi j'ai brisé une lance. Et peut-être avez-vous été jusqu'à louer son courage et sa bravoure. De retour chez vous, vous l'avez accueilli avec le même air qu'auparavant, si pas mieux ; il s'est assis à votre table comme auparavant, il a conservé la même place dans votre affection, en un mot il n'a rien perdu aux yeux de son père, parce que son père n'avait souffert aucun préjudice dans ses intérêts temporels. Peu de temps après, le même ami est venu vous dire, d'une manière vague, que votre fils avait perdu au jeu dans telle maison une somme considérable, et qu'il était assiégé par ses créanciers, lesquels menaçaient de recourir aux tribunaux pour se faire payer. Alors qu'avez-vous dit? Ah! quels emportements! quelle fureur! quel vacarme! quel ressentiment! quelle rage! Qu'il ne paraisse plus devant moi, l'infâme! Non, il ne mérite plus de demeurer chez moi le misérable qui veut ruiner son père. — Mais, monsieur, il faut considérer qu'il est jeune. — Quoi jeune! j'aurais donc dépensé mes années et mes sueurs pour m'élever une modeste fortune, afin que ce malheureux me la renversât en quelques heures? Non, je ne veux plus le voir. Je le châtierai tant que je vivrai en le privant à jamais de ma présence, je le châtierai à la mort en le déshéritant et en lui léguant pour héritage la pauvreté. — N'est-ce pas ainsi que les choses se passent? Mais est-ce bien ainsi qu'elles devraient se passer? Quel étrange aveuglement! Comment! parents insensés, vous vous montrez si sévères quand il s'agit des intérêts du temps, et vous avez si peu de souci des intérêts bien plus importants de l'âme? A quoi pensez-vous du matin au soir? A quoi tendent tous vos efforts, sinon à procurer à vos enfants soit une position plus opulente, soit un état plus lucratif, ou un emploi plus convenable? N'est-il pas vrai que vous n'omettez rien pour qu'ils deviennent habiles dans les

écoles, braves dans la milice, ingénieux dans les affaires, afin d'assurer par là leur fortune, et de les mettre à même, comme vous le dites, de figurer plus honorablement dans le monde? Mais de mettre leur salut en sûreté, quand y penserez-vous! Ah! c'est là ce qui arrachait des larmes à saint Jean Chrysostôme : *Alii militiam filiis suis providenl, alii honores, alii dignitates, alii divitias, et nemo providet Deum.* « Les uns pourvoient leurs enfants de grades dans l'armée, les autres d'honneurs, ceux-ci de dignités, ceux-là de richesses; et personne, chose déplorable! ne songe à les pourvoir de l'amitié de Dieu. » Quel amour insensé! pourvoir ses enfants de tout, excepté de Dieu.

VI. Permettez donc qu'aujourd'hui, un crucifix à la main, je me mette à parcourir vos rues en demandant à tous ceux que je rencontrerai : Où allez-vous? où allez-vous? Chez un avocat peut-être pour terminer tel procès, chez le notaire pour stipuler tel contrat, chez le prince pour obtenir telle faveur, au marché pour faire des emplettes, au ministère pour arranger telle affaire? Fort bien; mais pourquoi tant d'embarras? — Nous avons des enfants, nous avons des filles à marier, nous avons une nombreuse famille. — Mais ces enfants où les avez-vous laissés? Si c'est sous la garde d'une personne qui ait soin de les diriger dans le chemin du ciel, allez, je n'ai rien à dire. Mais si vous les avez laissés dans un rendez-vous de jeunesse où ils apprendront le vice, ou à une table de jeu, occupés à manier les cartes et les dés, ou dans un lieu suspect, se livrant à de dangereuses licences, retournez, pères inhumains, retournez chez vous : pensez d'abord à vos enfants eux-mêmes, et puis vous songerez à la fortune. Quelle est donc votre folie? vous vous préoccupez des biens à procurer à vos enfants, et vous oubliez ces enfants auxquels vos biens doivent servir. Quand vous paraîtrez devant ce divin Sauveur,

que vous voyez ici, il ne vous demandera pas si vous avez laissé à vos enfants des revenus considérables, ou des charges honorables, ou des alliances distinguées, non; mais il vous demandera si vous les avez laissés riches de vertus. C'est sur ce point qu'il faudra répondre à ce redoutable tribunal. Et qu'aurez-vous à répondre vous qui parfois, pour une misérable somme, ne craignez point de risquer leur salut éternel? N'est-il pas vrai que si vous vouliez dépenser un peu plus, prendre un peu plus de peine, vous pourriez les pourvoir de bons maîtres, de serviteurs fidèles, de confesseurs zélés, de livres utiles, de sages enseignements, de conseils, d'encouragements, de freins et de tous les secours nécessaires pour vivre chrétiennement? Pourquoi ne le faites-vous pas? Est-ce que l'Esprit-Saint ne vous ne le recommande pas? *Filii tibi sunt?* « Vous avez des enfants? » *Erudi illos;* « Elevez-les bien. » Il ne dit pas : *dita ilios*, enrichissez-les, non, non; mais, *erudi illos*, rendez-les vertueux, oui, rendez vos enfants vertueux; c'est là ce que vous devez avoir à cœur avant tout. Advienne que pourra des richesses, pourvu que leurs âmes soient sauvées; que vos champs restent incultes, qu'importe! mais que les inclinations de vos enfants ne soient pas laissées sans culture; que vos vignes soient négligées, mais non leur caractère. Vos enfants auront un riche patrimoine s'ils sont riches de vertus; et il leur sera bien plus avantageux d'hériter des vertus et des bons exemples de leurs parents, que de toutes les richesses du monde.

VII. Hélas! que dis-je, hériter des vertus et des bons exemples de leurs pères? Inconsidéré que je suis! je me suis épuisé jusqu'ici à faire comprendre aux pères et aux mères la nécessité de ne pas négliger l'éducation de leurs enfants, j'aurais dû bien plutôt leur inculquer qu'au moins ils ne doivent pas procurer leur ruine. —

Procurer leur ruine! — Oui, messieurs, oui, qu'ils ne doivent pas procurer leur ruine. Un tel excès vous paraît impossible, peut-être? Ah! que n'ai-je une voix de tonnerre, et une poitrine de bronze pour déplorer la plus grande de toutes les iniquités que puisse commettre un père de famille, à savoir celle de procurer la ruine, et la ruine éternelle de ses propres enfants par les mauvais exemples et les pernicieux conseils. Ce n'est pas une règle universelle, je le sais, que de mauvais parents aient toujours des enfants aussi méchants qu'eux-mêmes, les histoires sacrées et profanes abondent en exemples du contraire, et prouvent que les parents les meilleurs ont donné quelquefois le jour à des enfants très-pervers. D'Abraham naquit Esaü, du juste Noé Cham le maudit; du sage Salomon l'insensé Roboam. Comme au contraire Dieu a donné plus d'une fois des enfants excellents à de très-mauvais pères : Saül rejeté de Dieu fut père de Jonathas, d'un caractère si doux; l'incestueux Ammon eut pour fils Josias. Et dans l'histoire profane vous trouverez un César-Auguste tellement malheureux dans ses enfants, que Julie la première fut l'opprobre de toute la ville de Rome, et qu'il avait coutume de l'appeler sa plaie; et les autres étaient tels qu'il les chassa tous de sa maison, et qu'on l'entendait souvent s'écrier avec douleur : Ah! plût aux dieux que je fusse resté célibataire et que ma famille se fût éteinte avec moi plutôt que de voir mon sang aussi indignement avili! *Oh utinam cœlebs mansissem, orbusque periissem!* J'avoue donc que les vices ou les vertus des parents ne passent pas infailliblement aux enfants. Cependant écoutez ceci : quand un père donne le mauvais exemple à sa famille, et qu'au lieu de voiler modestement ses vices, il en fait étalage, et ne s'en cache point aux yeux de ses enfants, oh! alors dites hardiment que la ruine de ces pauvres créatures est certaine,

et que non contents d'imiter la mauvaise conduite de leur père, ils deviendront encore pires que lui. C'est le malheur que déplorait Jérémie : *Dereliquerunt me patres vestri, ait Dominus, sed et vos pejus operati estis quam patres vestri*[1] ; « Vos pères m'ont abandonné, dit le Seigneur, mais vous avez fait pis que vos pères. » Le mauvais exemple des parents est tellement contagieux qu'il ne manque jamais de communiquer, par une étroite sympathie, son venin aux pauvres enfants. Le pontife Héli fut négligent dans le service de Dieu, ses fils furent tout à la fois et négligents et sacrilèges : *pejus operati sunt*, David fut une fois adultère par fragilité ; ses fils furent adultères et incestueux, non par fragilité, mais par habitude : *pejus operati sunt.* Salomon gouverna avec rigueur ; ses fils firent de son sceptre un fléau et poussèrent la rigueur à ses dernières limites : *pejus operati sunt.* N'en doutez pas, si le père est avare, le fils sera voleur ; si le père est colère, le fils sera homicide ; si le père est trop libre, le fils sera dissolu ; et presque toujours on voit se vérifier la parole de Jérémie : *pejus operati sunt quam patres eorum.* Les péchés des parents ont quelque chose du péché originel ; il semble que ce soit aussi, pour ainsi dire, des péchés originels qui se transmettent de génération en génération ; et cette funeste propagation des vices des pères aux fils, des fils aux petits-fils, des petits-fils aux arrière-petits-fils ne s'observe que trop souvent dans les familles chrétiennes. Banzonius raconte qu'un brigand fameux condamné à la potence pour ses méfaits, marchait à la mort avec un visage gai et d'un pas assuré, comme à un triomphe. Dès qu'il fut en présence du bois infâme, il se jeta à genoux et dit : « Je te salue, monument précieux destiné à couronner mes années, c'est ici

(1) *Jerem. 16, 12-12.*

que finirent leurs jours mon digne père et mon grand-père d'heureuse mémoire; voici mon arbre généalogique, et je le laisse pour héritage à mes enfants, afin qu'ils ne dégénèrent pas, mais qu'ils se maintiennent en possession de mourir tous sur le gibet de la main du bourreau. » Apprenez par là, pères et mères, oncles, ascendants, tuteurs, maîtres et patrons, et vous tous qui participez en quelque façon à l'office de père; apprenez combien il vous importe d'être vertueux et craignant Dieu, et de fuir le vice, si vous ne voulez pas voir vos enfants devenir, par vos mauvais exemples, libertins, querelleurs, violents, menteurs, dissimulés, ennemis de toute vertu et de toute moralité, et se précipiter finalement dans un abîme d'iniquités. On entend quelquefois un père ou une mère dire : Dieu me les a donnés tels, mes enfants. — Comment! Dieu vous les a donnés tels? Non, c'est vous qui les avez fait tels. Qui est-ce qui a appris à ce jeune homme à outrager, dans sa colère, le nom de Jésus-Christ? N'est-ce pas sa mère, qui, à la moindre contrariété, a ce nom sacré sur les lèvres? Qui est-ce qui lui a appris à blasphémer le corps et le sang du Sauveur? N'est-ce pas le père, qui a coutume de se servir de ces mots si vénérables pour inspirer la terreur? Qui lui a enseigné ces paroles obscènes avant même d'en comprendre le sens? Ne sont-ce pas ces parents qui infectent si souvent par ce langage malsain l'air de leur chambre? Si l'ouïe fait des impressions si fâcheuses dans l'esprit des enfants, que sera-ce de la vue qui est bien plus capable encore d'émouvoir? Ah! si l'on pouvait tout dire, vous frémiriez d'horreur, pères et mères, en réfléchissant au tort immense que vous causez à vos enfants, qui vous épient avec curiosité, et cherchent à voir et à savoir ce qu'il n'est pas permis de révéler ici publiquement. S'il en est ainsi, et la chose n'est que trop vraie, comment peut-on dire que vous

aimez vos enfants? Je dis moi que vous les haïssez, et qu'un amour aussi déréglé, aussi insensé, est une véritable haine, une haine cruelle et perfide. Vous êtes du nombre de ces amis maladroits qui, comme dit Sénèque, vous font du mal avec une bonne intention : *bono animo male precantur.*

VIII. J'ai dit le mal que les parents font à leurs enfants en négligeant leur éducation ; j'ai dit le mal plus grand encore qu'ils font en leur donnant mauvais exemple ; mais je n'ai pas encore dit ce qui est le comble du mal, je n'ai pas parlé de ceux qui, par leurs conseils pervers, par leurs doctrines pernicieuses et par leurs commandements injustes, consomment la ruine de leurs enfants. Que de pères, matin et soir, font la leçon à leurs enfants et s'asseient, après dîner et après souper, autour d'une table ou au coin du feu, pour leur enseigner la voie de la perdition. Etudiez, mon fils, leur disent-ils, (ce n'est pas moi qui vous fais ce reproche, c'est le zélé patriarche de Constantinople, saint Jean Chrysostôme), étudiez bien, mon fils, afin d'arriver un jour à ces postes si honorables que tant d'autres ont obtenus par leur éloquence. Regardez un tel : quel palais magnifique il a élevé avec son talent; quelles brillantes alliances il a contractées ; que de trésors il a accumulés dans l'espace de quelques années ! Des hommes pareils sont dignes d'être imités. Aussi voyez comme il passe gaîment ses jours dans l'abondance ; quel équipage, quels honneurs, quelle autorité, et comme il est respecté, craint et consulté par tout le monde ! quand saurez-vous en faire autant? — Or, qui pourrait douter que le cœur encore tendre de ce jeune homme ne reçoive promptement l'impression de ces sortes d'enseignements? Certes, il s'enflamme d'un ardent amour pour les richesses, les grandeurs, la gloire, et il se fait un Evangile tout différent de celui de Jésus-Christ. Qu'est-ce en effet

que tout cela, conclut saint Jean Chrysostôme, sinon pousser ses enfants de toutes ses forces vers les choses les plus opposées au salut? *Illos ad ea, quæ saluti sunt adversissima, omni studio impellere.* Mais il y a plus encore : que de pères qui font à l'égard de leurs enfants, ce que n'osent pas même les esprits infernaux, qui approuvent leurs désordres et leurs rapines, en applaudissant à leur habileté et à leur industrie! Si cet adolescent se vante d'avoir eu une rencontre avec un de ses compagnons et de lui avoir meurtri le visage : C'est bien, reprend le père, c'est bien : si quelqu'un te menace, ne sois jamais le second à faire jouer les mains. Quand j'étais jeune comme toi, jamais chien ne m'a mordu sans que je lui ai arraché le poil : je n'ai jamais reculé devant qui que ce soit : sois fils de ton père, et prends bien garde à tels d'une telle famille, je n'entends pas que tu aies rien de commun avec eux : n'aie pas l'audace de leur parler ou de les saluer; sinon, je ne te reconnais plus pour mon fils. — Ah! pères inhumains et indignes d'un pareil titre! c'est là l'amour que vous professez pour vos enfants? C'est là les élever pour le gibet, c'est leur procurer des misères, des catastrophes, des humiliations, des calamités de tout genre en cette vie, et la damnation éternelle dans l'autre. Quel amour monstrueux! s'écrie saint Augustin : ils prétendent aimer leurs enfants, tandis qu'ils les assassinent, et leur préparent la potence : *Filios se diligere dicent, quos jugulare procurant; dicent se eos amare, quibus suspendia parant!* Pauvres enfants! ah! qu'il eût bien mieux valu pour vous que votre mère, au lieu de vous envelopper de langes, vous eût mis la corde au cou : elle aurait séparé votre âme du corps, mais elle ne l'eût pas séparée de Dieu, tandis que si vous vous damnez par suite de cette mauvaise éducation, c'en est fait de vous pour toute l'éternité.

IX. Et cependant, avant de terminer, je suis forcé de découvrir quelque chose de plus horrible encore. Combien de pauvres enfants se mettent à genoux aux pieds de leur père pour en obtenir la permission de se retirer dans un cloître, comme dans un sûr asile, afin de sauver leur âme? Et le père, non content de leur opposer un refus net, a recours aux plus étranges procédés, aux plaisanteries, aux railleries, aux reproches, pour traverser leur dessein et les priver d'un si grand bien. Ah! pères cruels, si vous vous trouviez l'un ou l'autre dans une chambre en ruine, envahie par les flammes, avec un de vos enfants à vos côtés, qui vous conjurât en pleurant de le laisser sortir pour échapper à l'incendie, seriez-vous assez inhumain pour l'en empêcher, et aimer mieux le voir brûler vif au milieu des flammes? Or, ce monde n'est-il pas un volcan en éruption? Ne voyons-nous pas sa lave dévorante envahir les marchés, les places publiques, les magasins, les usines, les théâtres, les tribunaux, les villes et les campagnes? Il faudrait être comme la salamandre pour ne pas brûler au milieu des flammes de tant de convoitises criminelles. Or, que font ces pères qui empêchent leurs enfants de fuir au fond de quelque couvent? Saint Bernard se charge de vous le dire : *Malunt eos perire cum eis, quam regnare sine eis;* « Ils aiment mieux voir leurs enfants périr avec eux que régner sans eux; » ils préfèrent leur ruine éternelle à leur éternelle sûreté. Que fait, d'autre part, cette mère qui, ayant une fille moins avantageusement douée des dons de la nature, l'envoie par force au couvent, et l'y renferme sans craindre ni les excommunications, ni les malédictions de Dieu? Et si la pauvre enfant résiste, la mère s'impatiente et blasphème. Il faut qu'elle y passe, elle n'a pas le droit de gâter la dot de sa sœur qui est la chérie, pour laquelle on dépense tant d'heures dans la journée, avec le désir impatient, inné,

de la produire dans le monde, gracieuse et séduisante, et à qui on n'a pas honte d'enseigner la voie de l'iniquité, en lui disant qu'il faut faire bon accueil à tout le monde, et ne pas se montrer fière ou timide, parce qu'autrement elle ne trouverait personne qui la recherchât. Dira-t-on qu'une mère pareille aime sa fille? Et si elle en venait jusqu'à trafiquer de l'honneur et de la vertu de sa fille, soit par intérêt dans le but de lui procurer une mise plus éclatante, soit par envie de la placer plus avantageusement? Ah! c'est là quelque chose de si révoltant que je n'ai pas le courage d'en parler ici. Je rappellerai seulement la sentence formidable que Notre-Seigneur a fulminée, en déclarant que pour celui qui scandalise une créature innocente, il vaudrait mieux pour lui qu'il fût jeté à la mer avec une meule au cou. Quelle sentence ne mériteront-ils donc pas ces parents qui scandalisent leurs propres enfants, et les arrachent des bras de Dieu, pour les précipiter de force en enfer? Je dis qu'ils méritent d'être jetés à la mer, non avec une meule, mais avec une montagne au cou; oui, avec une montagne, afin qu'ils apprennent à leurs dépens que la perte des enfants est une cause de damnation éternelle pour les parents, comme je le démontrerai dans la seconde partie. Reposons-nous.

†

SECOND POINT.

X. Le gardien d'un troupeau est fait prisonnier, enfermé et mis au secret, sans savoir pourquoi. Dans sa prison solitaire il fait son examen. Sans aucun doute, se dit-il, ils m'ont arrêté par erreur. Je ne craindrais pas de tout dire ici, personne ne m'entend; quel mal ai-je fait? Tous les jours je disais mon chapelet, est-ce

mal? Je jouais de la musette, je chantais la chansonnette du pays; y a-t-il quelque mal en cela? Je tissais des corbeilles de jonc et de genêt, et vers midi je prenais un peu de repos à l'ombre d'un peuplier; est-ce en cela qu'il y aurait du mal? Et pourtant on m'a enfermé ici. Justice, que fais-tu, où es-tu? — La voici qui entre : Viens, dit-elle, au prisonnier; et elle le conduit au tribunal, où il est condamné. — Mais vous me prenez sans doute pour un autre, dit-il; ou j'ai été calomnié. — Méprise! calomnie! N'es-tu pas le gardien de tel troupeau, et ne t'appelles-tu pas de tel et tel nom? — C'est vrai. — Eh bien! tu es condamné aux galères. — Mais pourquoi donc, juge? — Pourquoi? le voici : pendant que tu t'amusais à jouer et à chanter, ou bien même que tu dormais tranquillement, tes chèvres ont rompu la haie, sont entrées dans tel jardin, et y ont tout ravagé. Ce sont des bêtes, elles ne sont pas responsables, c'était à toi de les garder; tu porteras la peine des dégâts qu'elles ont causés. Tandis que, insensé, tu disais ton chapelet, les grosses bêtes à cornes sont entrées dans ce vignoble et y ont fait un immense dégât; ces animaux n'ont pas de discernement, c'était à toi d'y veiller, de crier, et de faire jouer le bâton. Eh bien! tu porteras la peine du mal qu'ils ont fait. — Pères et mères, cette allégorie vous concerne : vous comparaîtrez un jour au tribunal de Dieu, et sans en comprendre le pourquoi vous vous trouverez condamnés. — Mais la raison, Seigneur? — La voici : pendant que vous, père et mère de famille, vous alliez à la soirée, à quelque réunion, ou bien que vous dormiez et que vous fermiez les yeux, vos jeunes apprentis, vos enfants, comme des chèvres pétulantes, ont brisé la clôture des divins préceptes, sont entrés dans ce jardin d'innocence, et en ont effeuillé les lis de pureté qui l'ornaient; c'étaient des bêtes sans cervelle; il était de votre devoir de les sur-

veiller pour les empêcher de mal faire. Tandis que vous passiez le temps à ce festin ou au spectacle, vos jeunes gens, comme des taureaux fougueux, ont sauté le fossé, et l'on ne peut dire le mal qu'ils ont fait; il en est résulté un grand scandale pour tout le pays. C'était à vous, père, mère ou patron, de faire jouer le bâton et de les tenir sous bonne garde : subissez donc la peine du mal qu'ils ont fait. Cela vous étonne? Comment! la justice humaine condamne ce berger pour le tort que font aux champs ses brebis, ses bestiaux; et la justice divine ne condamnerait pas les parents pour le mal que font dans la maison leurs propres enfants? Ce pauvre villageois doit rendre compte du dégât qu'a causé son veau ou sa chèvre dans le jardin de son voisin, et vous, pères et mères, maîtres et maîtresses, vous n'auriez pas à rendre compte des ravages qu'ont faits chez vous et au dehors ce fils libertin, cette fille immodeste, ce garçon sans retenue, cette servante volage, ce serviteur débauché? Vous dites quelquefois : J'ai un fils, j'ai une fille qui me damneront. Oh! que vous dites vrai! car je suis d'avis que beaucoup de parents, qui vivent bien du reste, seront condamnés à cause de leurs enfants dont ils tolèrent l'inconduite. Par votre amour déréglé pour ces enfants, vous êtes la cause de leur ruine éternelle, et la ruine de vos enfants à son tour sera cause de la vôtre. Il vous arrivera comme à cette malheureuse mère en France, laquelle, au rapport d'Orose, poussée au désespoir, passa une corde au cou de ses deux petits enfants; puis ayant lié cette corde à l'extrémité de ses pieds, se laissa tomber d'un nœud coulant qu'elle avait attaché pour elle-même à une poutre, devenant ainsi tout à la fois le bourreau et la potence de ses propres enfants. Cruauté vraiment inouïe, dont on a peine à croire le cœur d'une femme capable; mais ne voyons-nous pas quelque chose de pis encore

de nos jours, de la part de beaucoup de parents pervers et criminels, qui perdent leurs enfants, et en les perdant se précipitent avec eux dans les abîmes éternels?

XI. Si vous ne m'en croyez pas, écoutez l'Apôtre fulminant contre les parents qui négligent l'éducation de leurs enfants, des excommunications plus terribles que contre les Juifs, les païens et les athées : *Si quis suorum et maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit, et est infideli deterior*[1]; un père, une mère qui ne prend pas soin des siens, et surtout de ceux de sa maison, a renié sa foi! quel coup de tonnerre, écoutez bien : il a renié sa foi et il est pire qu'un infidèle? — Quoi! quoi! pire qu'un infidèle? — Oui, pire qu'un infidèle, c'est l'Apôtre qui le dit : *Infideli deterior;* car un infidèle, s'il induit son fils en erreur, a une excuse dans son propre aveuglement; tandis qu'un père chrétien, c'est de gaîté de cœur, qu'il pousse son pauvre enfant à sa perte et le jette dans l'abîme. « Pire qu'un infidèle, » parce que l'infidèle perd un fils qui était déjà un enfant de perdition, tandis qu'un père chrétien ruine une âme douée des dons précieux de la foi et de la grâce, et élevée pour la gloire. « Pire qu'un infidèle, » parce que l'infidèle n'enlève pas à Dieu une victime qu'il lui eût déjà offerte, tandis qu'un père chrétien lui dérobe, par un vol sacrilége, ce cœur qu'il lui avait consacré dans le baptême. « Pire qu'un infidèle, » parce que l'infidèle n'a d'autre fin en vue que d'élever son enfant pour les plaisirs, les richesses, les honneurs temporels; tandis qu'un père chrétien connaît très-bien le tort immense qu'il fait à son fils en l'élevant mal; il sait qu'il l'élève pour l'enfer; il connaît le tort considérable qu'il fait à la société, parce qu'il suffit quelquefois des déréglements d'un homme mal élevé pour infecter

(1) *I Tim. 5, 8.*

toute une commune : il connaît la grandeur de l'outrage qui en résulte pour Dieu, qu'il prive d'une âme rachetée au prix de son sang. De sorte qu'un père chrétien qui n'élève pas bien sa famille, est un traître à l'égard de son propre sang, traître à l'égard de la société, traître à l'égard de Dieu. Et c'est avec raison que l'Apôtre l'anathématise comme rebelle à la nature, rebelle à la grâce, rebelle à la foi. Oui, oui, il est mille fois pire qu'un infidèle : *Infideli deterior*. Ah! réveillez-vous ce matin, pères et mères, oncles et ascendants, tuteurs, maîtres et maîtresses, et réfléchissez au désordre incalculable que vous introduisez dans le monde par la mauvaise éducation des enfants confiés à vos soins. Vous mettez en deuil le ciel et la terre, et la sainte Trinité tout entière se plaint de vous : le Père éternel se plaint de vous, parce que, admis à partager avec lui son titre de père, vous en abusez pour la ruine des âmes. Le Fils se plaint de vous, parce que, choisis pour coopérateurs du salut de vos enfants, vous en êtes devenus les bourreaux. Le Saint-Esprit se plaint de vous, parce que, choisis pour servir comme de canaux aux inspirations qu'il ménageait en faveur de vos enfants, vous n'avez fait qu'opposer des obstacles à ses desseins miséricordieux. La sainte Vierge se plaint de vous, parce que, désirant voir le ciel se peupler par votre moyen, elle voit que vous ne travaillez qu'à peupler l'enfer. Les anges gardiens se plaignent de vous, parce que vous rendez vaine l'assistance qu'ils prêtent nuit et jour à ces petites créatures. Les villes se plaignent de vous, les campagnes se plaignent, le pays se plaint, parce que, grâce à la mauvaise éducation de vos enfants, on voit ses espérances trahies, les lois foulées aux pieds, et le monde entier livré au désordre. Mais ce sont surtout vos enfants eux-mêmes qui se plaignent de vous, comme le dit l'Esprit-Saint : *De patre impio*

queruntur filii, quoniam propter illum sunt in opprobrium[1]; « Les enfants se plaignent d'un père impie, parce qu'à cause de lui ils sont dans l'opprobre, » ils se trouvent plongés dans cet opprobre éternel, auquel ils n'échapperont jamais plus. Ils vous attendent au fond des abîmes pour assouvir sur vous leur rage : maudits parents, dira ce pauvre enfant, c'est pour vous avoir vus, pour vous avoir imités que je brûle parmi ces flammes. Maudit père, je t'ai vu dans cette chambre, dans ce cabaret, dans cette maison, et pour t'avoir vu, me voilà damné. Mère maudite, je t'ai vue devant le miroir, à la fenêtre, au spectacle, dans les festins, et si je t'ai vue à l'église, Dieu sait comment tu t'y tenais, et pour t'avoir vue, me voici au nombre des réprouvés. Ah! maudites les entrailles qui m'ont conçu, maudit le sein qui m'a allaité, maudit le jour qui m'a vu naître! — Oh! quel enfer pour un pauvre père de voir brûler un fils sous ses yeux, et surtout d'avoir la conviction qu'il est l'auteur aussi bien que le témoin de son supplice! Quel enfer pour une pauvre mère de voir brûler sa fille sous ses yeux, de voir que ce corps qu'elle a porté dans son sein n'est plus qu'un tison enflammé, que ces cheveux qu'elle lui a tant de fois ajustés sur le front pour la rendre plus séduisante, ne sont plus qu'un faisceau d'affreux serpents! Ah! pères et mères, vos propres péchés ne vous suffisent donc pas? Faut-il en outre que vous vous damniez pour ceux de vos enfants? Malheureux! si vous tombez en enfer, les démons les plus cruels pour vous, ce seront vos enfants, oui, vos enfants; car les mauvais esprits auront plutôt sujet de vous remercier, attendu que, grâce à ce seul péché de la mauvaise éducation, ils voient confondus dans une commune damnation et le père, et la mère, et les

(1) *Eccli. 41. 10.*

enfants, et les petits-enfants, et des familles entières : en un mot, grâce à un seul péché, ils voient le monde en ruine.

XII. Me voici donc, pères et mères, prosterné à vos pieds, les mains jointes et les genoux en terre, pour vous supplier d'écarter des dangers si terribles : je voudrais vous y aider, c'est pourquoi je vous le répète : Aimez vos enfants, oui, aimez-les; mais aimez-les d'un amour saint et réglé ; et pour cela surveillez leur conduite. C'est à vous d'épier toutes leurs paroles, de régler tous leurs gestes, de connaître tous leurs mouvements. Il ne suffit pas que vous leur donniez une direction, il faut en venir à la pratique, et suivre leurs démarches non pas seulement au logis, mais partout, dans l'endroit et au dehors, en public et en secret, en société et en particulier. Vous devez observer où ils vont, qui ils voient, de quoi ils parlent, quels sont leurs goûts et leurs inclinations. Vous devez leur procurer des maîtres craignant Dieu, des confesseurs zélés, des emplois convenables. Vous devez régler leurs études, leurs travaux, et surtout leurs dévotions, en vous informant comment ils fréquentent les églises, les associations pieuses et les sacrements. C'est là le fruit que vous devez retirer de ce sermon. Rassemblez vos enfants dès ce soir et donnez vos ordres; usez de l'autorité que vous avez reçue de Dieu, en leur enjoignant d'être rendus à la maison de bonne heure, le soir, de ne point sortir la nuit, de ne point aller avec tels compagnons, d'être respectueux envers tout le monde et partout, à la maison, à l'église et en public. Et pour que vous voyiez que je parle du fond du cœur, j'embrasse ce saint crucifix, je pose mes lèvres sur ses plaies sacrées, et abreuvant ma langue du sang de Jésus-Christ, je finis en empruntant ces paroles du grand Chrysostôme : *Non parva res [illegible] de minimis deprecor : de filii*

anima certamen est atque periculum; « Il ne s'agit pas ici de peu de chose, et ce n'est pas pour des bagatelles que je suis en instance auprès de vous : c'est l'âme de votre enfant et son sort éternel qui est en jeu. » Chrétiens, mes bien-aimés frères, si je m'étais épuisé jusqu'ici à vous persuader des vétilles, il importerait peu que cette instruction fût traitée comme toutes les autres, c'est-à-dire, qu'en dépit de mes paroles on continuât à vivre dans les mêmes désordres qu'auparavant. Mais s'il s'agit de ceux qui sont la plus noble partie de vous-mêmes, s'il s'agit de faire des anges ou des démons de ces créatures que vous chérissez si tendrement, comment donc ne profiteriez-vous pas de mes sueurs? Ah! souvenez-vous bien que vos enfants seront tels que vous le voudrez, bons si vous les voulez bons, méchants si vous les voulez méchants. Souvenez-vous que vous devez, en élevant bien vos enfants, pourvoir la société de ministres intègres, les ateliers d'artisans fidèles, les tribunaux de magistrats équitables, l'Eglise de prêtres exemplaires, les Ordres religieux d'ouvriers zélés, le paradis de citoyens, d'élus, de saints. Si vous le faites, oh! quelle joie, quelle récompense, quelles délices vous vous préparez! Si vous ne le faites pas, ah! quels remords, quelle peine, quels tourments! Vous verrez alors d'une manière palpable que l'amour déréglé des parents est une haine véritable, la cause de la perte éternelle des enfants, et que la perte des enfants en revanche est une cause de damnation éternelle pour les parents. Que Dieu vous préserve de ce malheur. Amen.

XIII

POUR LE MERCREDI APRÈS LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

DU SCANDALE.

Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum? Dicunt ei : Possumus.

Pouvez-vous boire le calice que je dois boire moi-même ? Ils lui disent : Nous le pouvons.

MATTH. 20, 22.

I. Ce fut assurément une invention bien barbare que celle des gladiateurs. Voir un homme se battre de gaité de cœur contre un autre homme, se faire un jeu des massacres les plus horribles, repaître ses yeux avec délices des blessures faites de part et d'autre et du spectacle de la mort même, c'est, il faut en convenir, quelque chose d'inexplicable ; et l'on serait tenté de croire qu'en ces temps-là, où les astres envoyaient à la terre des influences plus malignes, ou les hommes, pétris, pour ainsi dire, de cruauté, étaient d'une autre trempe qu'aujourd'hui. Grâce à Dieu, ces carnages monstrueux n'ont plus lieu de nos jours, nous vivons dans un siècle plus poli, où l'humanité est en progrès, et où l'on a horreur de tout ce qui sent la barbarie et la cruauté. C'est vrai, reprend saint Augustin, si l'on parle de ce qui peut affliger le corps ; mais, hélas ! la barbarie a changé d'objet plutôt qu'elle n'a cessé. L'homme ne se bat plus en champ clos contre l'homme, non ; mais les scandaleux ont ouvert d'autres théâtres où le chrétien, devenant le persécuteur du chrétien, le blesse sans arme, le

perce et le tue par le mauvais exemple dans la plus noble partie de son être, dans son âme : *Exemplum christianorum suffocat christianos.* Le Sauveur a beau crier : *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum?* « Pouvez-vous boire le calice que j'ai à boire? » Il ne trouvera que bien peu de disciples qui, attirés par son exemple, se décident à boire ce calice amer, et répondent généreusement : « Oui, nous le pouvons. » *Possumus.* Tandis que les scandaleux, en approchant les lèvres du calice de Babylone, entraînent aussitôt après eux, par le mauvais exemple, un nombreux cortége, et trouvent partout des imitateurs ; en voyant le vice porté en triomphe, on se montre prêt à dévorer les affronts et les peines, pourvu qu'on assouvisse ses passions, et tout en criant gaiment *Possumus*, « nous le pouvons, » on boit la mort tout d'un trait. Que les démons dorment tranquillement au fond de l'abîme, les scandaleux, de nos jours, ne travaillent que trop bien pour leur compte : on ne voit de toute part qu'une foule d'hommes et de femmes, d'ecclésiastiques et de séculiers, de nobles et de plébéiens, de grands et de petits, s'efforcer d'entraîner des âmes en enfer. Arrêtez, scandaleux, arrêtez ; si vous n'avez pas le courage de boire le calice amer que vous présente notre aimable Sauveur, au moins n'en détournez pas les autres ; si vous avez le génie du mal, au moins péchez seuls ; si vous avez envie de vous damner, au moins damnez-vous seuls, et que votre propre perte vous suffise, vous crie saint Grégoire-le-Grand : *Et perditio vobis privata sufficiat.* Puisque je ne gagne rien par la douceur, trouvez bon qu'aujourd'hui, armé d'un saint zèle, je vous attaque à couteau tiré, vous qui, en péchant, scandalisez vos frères. Pour vous faire comprendre l'énormité du péché de scandale, je veux vous mettre sous les yeux — le tort que par là vous faites à Dieu, ce sera le premier point ; — le dom-

mage que vous causez au prochain, ce sera le second ; — les châtiments que vous attirez sur vos têtes, ce sera le troisième. — Ce sont là comme trois glaives dont je me servirai pour vous percer le cœur, et tuer en vous, tout au moins, cette disposition criminelle qui fut propre au scandaleux Absalon, savoir de vouloir aller en enfer avec pompe et accompagné d'une suite nombreuse. Commençons.

PREMIER POINT.

II. Je parle ici du scandale actif, c'est-à-dire de celui qui le donne, et non du scandale passif, ou de celui qui le reçoit. Or, le péché de scandale ainsi entendu est défini par l'école, à la suite du docteur angélique saint Thomas : *Dictum, vel factum minus rectum præbens occasionem ruinæ spiritualis :* « Toute parole ou action manquant en quelque manière de rectitude, et fournissant à autrui occasion de ruine spirituelle. » « Donner occasion de pécher, dit plus brièvement Origène, c'est scandaliser » : *Causam præbere peccati, hoc est scandalizare.* Et sans nous embarrasser par des questions et des subtilités, je dis simplement qu'on peut être occasion de péché pour un autre de deux manières, directement ou indirectement : directement, quand on a en vue de le porter au mal : indirectement, lorsque, sans avoir cela en vue, on prévoit fort bien qu'il prendra occasion de mal faire, soit de nos paroles, soit de notre manière d'agir plus ou moins répréhensible. Or le désordre qui consiste à faire tomber les autres dans le péché est un mal si contagieux, si funeste, que semblable au scorpion, il a comme deux griffes avec lesquelles il donne la mort à l'âme : je veux dire qu'il renferme une double malice, l'une propre, selon la matière dans laquelle on pèche, l'autre commune à tout scandale, mais très-grave, parce qu'elle blesse la cha-

rité qui est la reine des vertus. Oh! comme ce monstre répand partout son venin! on ne peut plus faire un pas sans rencontrer un piége. Si vous entrez dans une église, vous en voyez qui rient, qui regardent, qui s'agacent, qui causent, ou qui font pis encore. Si vous vous promenez dans les rues et sur les places publiques, ce sont des disputes, des fraudes, des médisances, de mauvais propos, des blasphèmes qui vous frappent. Si vous entrez dans une maison, mon Dieu! que ne voyez-vous pas? que n'entendez-vous pas? Les bals, les festins, les railleries, les discours libres, les chants obscènes, sont les scandales les moins choquants. Hélas! le monde entier est semé de scandales, de filets et de piéges diaboliques. Permettez donc qu'avant d'aller plus loin, je vous dépeigne au vif un pécheur scandaleux, afin que l'envisageant de pied en cap, vous puissiez juger combien il est injurieux à Dieu, pernicieux pour le prochain et préjudiciable à soi-même. Représentez-vous un jeune homme qui empoisonne les âmes rien que par ses regards. S'il parle, il infecte l'air autour de lui; s'il entre dans un oratoire, il y trouble la piété de ceux qui voudraient se recueillir; si, dans une soirée, il fixe les yeux çà et là, il fait entrer le diable dans les cœurs à la suite de ses regards; s'il voit une bonne œuvre, il s'en moque et tâche de l'empêcher; si, au contraire, il trouve sur ses pas une mauvaise entreprise, il l'encourage et lui donne un coup d'épaule; rencontre-t-il un compagnon modeste, il conçoit aussitôt le dessein d'en faire sa proie; remarque-t-il quelque jeune fille chaste et ingénue, il s'attache à la pervertir. Ah! malheureux, s'écrie saint Augustin, malheureux, chez qui abonde l'iniquité de Satan! *Cui abundat iniquitas diaboli*, on voit bien que vous ne comprenez pas l'injure que fait à Dieu le péché de scandale. Car parmi toutes les iniquités possibles, vous ne trouverez peut-être pas un

crime plus abominable aux yeux de Dieu que le scandale.

III. Pour bien saisir cette vérité, prenez en mains l'Ecriture, et vous verrez que les hommes les plus saints ont fui jusqu'à l'ombre du scandale. Jean-Baptiste prêche dans le désert, et le voilà acclamé par le peuple, suivi par la foule et vénéré comme un Dieu descendu sur la terre ; mais dès qu'il s'aperçoit du tort que fait au Messie le grand crédit dont il jouit, pour ôter tout sujet de scandale, il s'humilie, il s'anéantit, il proteste publiquement qu'il n'est même pas digne de dénouer les cordons de ses souliers : *Non sum dignus ut solvam corrigiam calceamenti ejus*[1]. L'apôtre saint Paul avait un motif légitime de manger de la viande à cause de ses continuelles infirmités ; néanmoins s'il apprend que quelqu'un puisse prendre en mauvaise part qu'il use de ce ménagement, il se condamne plutôt à une abstinence perpétuelle : *Si esca scandalizat fratrem, non manducabo carnem in æternum*[2]. La première pensée du Fils de Dieu lui-même en entrant dans le monde fut d'obvier à l'ombre du scandale qui pouvait résulter de sa naissance d'une Mère vierge ; c'est pourquoi il voulut que sa Mère épousât saint Joseph, afin de couper court ainsi à tous les soupçons. Vous êtes surpris de tant de circonspection ; savez-vous pourquoi ? Parce que vous ne parvenez pas à comprendre l'injure que fait à Dieu le péché de scandale, péché si perfide, qu'il a pour effet de contrarier tous les desseins de Dieu. Il s'en prend, pour ainsi dire, directement à Dieu, en lui dérobant les âmes qu'il a rachetées : et de même que le Fils de Dieu, en mourant sur la croix, a voulu attirer à lui toutes les âmes, et se donner tout entier à elles ; ainsi le scandale a pour but d'enlever les âmes à Dieu et

(1) *Marc. 1, 7.* (2) *I Cor. 8, 13.*

Dieu aux âmes. Ah! scandaleux, qui que vous soyez, vous qui estimez si peu une âme, pesez-la avant de la ruiner, oui, pesez-la, mais pesez-la à la balance de la croix, et vous trouverez qu'une âme pèse autant que la vie même d'un Dieu. Et lorsque vous aurez vu un Dieu descendre du ciel en terre pour une âme, pour elle naître pauvre dans une étable, pour elle passer des années et des années dans un atelier, pour elle se condamner à tant de courses, tant de prédications, tant de jeûnes, tant de fatigues, tant de sueurs, jusqu'à endurer la mort la plus cruelle sur un infâme gibet, lorsque vous aurez considéré tous ces prodiges de la part d'un Dieu, aurez-vous encore le cœur de lui ravir une âme si précieuse, une âme pour laquelle tant de ses serviteurs, à l'exemple de leur divin Maître, ont versé leur sang et supporté d'immenses travaux, afin de la gagner au ciel? Pierre Gonzalez, de l'Ordre de Saint-Dominique, se donnait tant de peine pour conquérir des âmes à Dieu qu'il en tombait presque en défaillance. Comme on lui demandait pourquoi il s'épuisait de la sorte : « Il me semble, répondait-il, que je vais par les rues recueillant goutte à goutte le sang que Jésus-Christ a versé, pour le réunir à sa croix. » Pierre Lefevre, digne compagnon de saint Ignace, s'animait tellement en chaire, qu'on eût dit à chaque sermon qu'il allait rendre le dernier soupir en finissant. On lui demanda aussi le motif de ce zèle : « Ah! disait-il, il me semble toujours avoir à l'oreille mon Sauveur me disant d'un ton suppliant : Pierre, donne-moi une âme. » Et vous, scandaleux, (laissez-moi décharger mon cœur), et vous, scandaleux, suppôts de l'Antechrist, vous avez la témérité de donner la mort à des âmes qui pèsent tant, qui coûtent tant à Jésus-Christ? Vous avez l'insolence de combattre ouvertement les desseins miséricordieux d'un Dieu? Comment! il veut nous sauver, et vous voulez

nous perdre? Il veut nous élever en participation de sa gloire, et vous voulez nous précipiter dans l'abîme? Ne savez-vous donc pas le tort que vous faites à Dieu, aux âmes et au paradis tout entier? Ah! les traîtres! les traîtres!

IV. Ah ça! je voudrais monter au sommet de quelque tour, pour crier de là, avec saint Grégoire, de manière à me faire entendre de tous ceux qui ont quelque autorité sur les autres, des ecclésiastiques et des séculiers, des princes, des prélats, des pasteurs spirituels, des gouverneurs, des magistrats, des pères et mères, des chefs de famille, des maîtres d'école et des chefs d'ateliers. Vous tous, leur dirais-je, qui êtes placés au dessus des autres, écoutez-moi bien : si le salut de votre âme vous est cher, avertissez tous ceux qui vous sont soumis, et si les avertissements ne suffisent pas, venez-en aux menaces, et si les menaces n'opèrent pas leur effet, employez les châtiments; avertissez-les, dis-je, d'arracher de leurs âmes tous les vices; et s'ils ne vous obéissent pas en cela, insistez au moins pour qu'ils ne les sèment pas dans le cœur des autres, et que s'ils veulent se perdre eux-mêmes, ils ne portent point préjudice aux autres, avertissez-les que s'ils ont perdu la crainte de Dieu, ils doivent du moins garder celle des hommes. Parlons plus clairement : ôtez les scandales, messieurs, ôtez les scandales, sinon vous rendrez compte de tant d'âmes qui courent à leur perte. « Il faut les avertir, dit le grand pontife que j'ai cité, que s'ils ne craignent pas d'être méchants, ils rougissent au moins de paraître ce qu'ils sont : » *Admonendi sunt ut si mali esse non metuunt, saltem erubescant videri quod sunt.* Persuadez-vous bien, pasteurs des âmes, pères et mères de famille, chefs d'ateliers, et faites bien comprendre à vos subordonnés que scandaliser les autres, les faire tomber dans le péché, c'est une des plus grandes iniquités que

puisse commettre homme qui vive; dites-leur qu'un pécheur scandaleux fait une plus grande injure à Dieu que ceux qui ont attaché Jésus-Christ en croix. — Oh!... — Je vais vous le prouver à l'évidence. Mettez en présence sur cette estrade, d'une part un de ces juifs qui ont versé le sang de l'Homme-Dieu, d'autre part un scandaleux qui a entraîné au péché une âme rachetée par ce sang divin. Je vous le demande : lequel des deux a commis le plus grand péché, lequel a fait le plus de tort à Dieu, du juif qui a répandu ce sang précieux, ou du scandaleux qui a perdu l'âme rachetée au prix de ce sang? Qu'en dites-vous? Que vous en semble? Vous vous taisez? Saint Bernard répondra pour vous : N'est-il pas vrai que le Fils de Dieu a donné tout son sang pour le salut des âmes? Or, c'est bien là un signe qu'il prise davantage une âme que son propre sang; celui donc qui, par ses scandales, perd une âme rachetée au prix du sang de Jésus-Christ, celui-là pèche plus gravement, et fait plus de tort à Dieu que celui qui verse effectivement par terre le sang du Sauveur : *Si Christus proprium sanguinem fudit in redemptionem animarum, nonne tibi videtur gravius peccare, qui avertit ab eo animas quas redemit, quam qui sanguinem Christi fudit?* Vous l'avez entendu, scandaleux, vous êtes pires que les juifs, oui, beaucoup pires que les juifs. Oh! quel hideux stigmate!

V. Oh! mais c'est trop peu de comparer le scandaleux à un juif. Qu'est-ce qu'un juif à côté de lui? Ecoutez-moi bien : s'il est vrai, comme l'affirme saint Denis l'Aréopagite, et l'on n'en peut douter, que la coopération au salut des âmes est quelque chose non-seulement d'héroïque, mais de divin : *Divinorum divinissimum est cooperari saluti animarum,* il faut convenir que c'est un péché diabolique de contribuer à leur perte. Ce n'est pas assez; en effet, un scandaleux qui, par ses

mauvais exemples, ses offres, ses promesses, ses insultes, ses sollicitations, ses conseils, ses dérisions par rapport au bien, ses persuasions par rapport au mal, en un mot par ses péchés de scandale ravit une âme au cœur de Jésus, non-seulement fait une action diabolique, non-seulement remplit l'office du démon ; mais c'est, j'ose le dire, un véritable démon, un démon incarné. — Oh !... mais, mon père, vous donnez dans des exagérations ce matin ! — Des exagérations ! je récite l'Evangile ; je ne me repens point de l'avoir dit, je le répète même : le scandaleux est un vrai démon, un démon incarné. Si vous vous offensez de ma proposition, vous vous offenserez aussi de ce que le Sauveur du monde dit à saint Pierre, lorsque celui-ci, ne pouvant souffrir que son divin Maître s'humiliât jusqu'aux opprobres de la croix, voulut le dissuader de boire le calice de sa passion. Quelle réponse en reçut-il ? L'aimable Sauveur lança à son apôtre un regard sévère et indigné, et lui donna le surnom infâme de Satan : *Vade post me, Satana, scandalum es mihi*[1] ; « Retire-toi de moi, Satan, tu m'es un scandale. » — Satan ! mais quoi ! Seigneur, n'est-ce pas Pierre, celui-là même à qui vous avez donné naguère le titre de bienheureux : *Beatus es, Simon Barjona*[2] ; « Vous êtes bienheureux, Simon, fils de Jean ? » comment pouvez-vous donc maintenant l'appeler Satan, un grand démon ? — C'est qu'une ombre seule de scandale peut changer un bienheureux en démon. — Mais grand Dieu ! l'action de Pierre après tout ne fut pas un véritable scandale ; ce qu'il dit, il le dit pour un bien, inspiré qu'il était par l'amour qu'il portait à son divin Maître. — N'importe, il lui déconseilla un plus grand bien ; voilà l'ombre d'un scandale, et c'en fut assez pour que le Sauveur le chassât de sa

(1) *Matth. 16, 23.* (2) *Ibid. 16, 17.*

présence dans les mêmes termes qu'il avait chassé Lucifer dans le désert : *Vade, Satana*[1]; « Retire-toi, Satan. » Quelle qualification donnerons-nous donc, mes frères, à ces scandaleux, qui n'ont d'autre soif que d'envoyer des âmes en enfer, et s'étudient nuit et jour à trouver moyen de les ruiner, non-seulement en les détournant du bien, mais encore en leur enseignant le mal, en le leur insinuant, en le leur représentant sous de belles couleurs, comme en leur disant que ce n'est pas un péché, qu'il suffira de s'en confesser plus tard, que l'homme est fragile, qu'on ne peut en faire moins; comment les qualifierons-nous? Démons? non, c'est trop peu; il faut les appeler archidémons, car ils sont pires que des démons, et composent la synagogue de Satan : *Synagoga Satanæ*[2]. Ce sont eux qui maintiennent au profit de Satan cette école de malice qui, sans eux, ferait défaut sur la terre. Et en effet, est-il personne parmi vous qui puisse dire : Le diable m'est apparu et m'a appris à commettre telle iniquité? Non, personne ; mais en revanche combien n'en est-il pas qui pourraient me dire en toute vérité : Mon père, tel compagnon m'a enseigné la science du mal? Vous voyez donc que les scandaleux insinuent bien plus efficacement le mal que les démons eux-mêmes. Savez-vous pourquoi? Parce que ce sont des diables travestis. Si un loup pouvait se déguiser en chien, il serait aimé du troupeau, caressé par le berger, et bien vu de tous, n'est-ce pas? Est-il donc étonnant que ce démon déguisé en homme soit si bien accueilli quand il se présente dans telle maison ? Cette jeune fille va toute joyeuse au devant de lui et lui tend la main, la mère se plaint de la rareté de ses visites, le père l'invite à dîner en qualité d'ami ; c'est un démon incarné, il est vrai, mais travesti

(1) *Matth. 4, 10.* (2) *Apoc. 2, 9.*

en jeune homme ; on ne le reconnaît point ; si l'on savait qui il est, on le chasserait à coups de pierres. Eh bien ! scandaleux, commencez-vous maintenant à comprendre le tort énorme que vous faites à Dieu en vous liguant avec le démon, son mortel ennemi, pour lui dérober ces âmes qui lui sont plus chères que la prunelle de ses yeux ? *Qui enim tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei*[1]. Oui, oui, perdre une âme, c'est arracher à Dieu un œil du front, le prophète Zacharie le dit clairement : « Celui qui vous touche, me touche à la prunelle de l'œil. » Mais il y a pis encore ; non content de lui voler les âmes, vous les livrez ensuite en proie à Satan ; bien plus, vous fournissez des armes au prince des ténèbres, afin qu'il puisse ravager à son gré les épouses de Jésus-Christ, et en faire ses captives. N'est-ce pas là ce que vous faites lorsque, par des discours équivoques, des regards impurs, des signes, des sourires malins, et mille autres piéges, vous entraînez au péché cette innocente créature ? N'est-ce pas là prêter au démon votre langue, vos yeux, vos mains, afin qu'ils lui servent d'instruments pour la damnation des autres ? Origène le dit nettement : « Les démons cherchent des instruments par lesquels ils puissent produire des scandales : « *Dæmones quærunt organa, per quæ scandala operantur.* » Lors donc, scandaleux, que vous vous permettez dans les églises ces regards trop libres, vous portez le diable dans les yeux pour enlever les âmes à Jésus-Christ. Mais que vous a fait après tout mon divin Sauveur, en quoi vous a-t-il désobligé, pour que vous vous déclariez si ouvertement contre lui ? Si vous étiez idolâtres ou athées, pourriez-vous agir plus mal que vous ne le faites à son égard ? Ah ! chrétiens indignes du nom que vous portez, indignes du sang qui vous a rachetés, indi-

(1) *Zach.* 2, 8.

gnes du caractère sacré imprimé sur votre front, comment n'êtes-vous pas saisis d'horreur en réfléchissant au tort considérable que vous faites à Dieu, en allant jusqu'à vous faire les membres du démon, pour assassiner des âmes qui lui sont si chères? Quelle fureur! quelle frénésie! Les saints n'ont que trop raison de vous jeter à la face ces ignominieuses qualifications de mandataires, de ministres, de bourreaux, de chasseurs, d'enfants de Satan : « Vous avez le diable pour père, a dit le Sauveur lui-même, et vous voulez accomplir les désirs de votre père : » *Vos ex patre diabolo estis, et desideria patris vestri vultis facere*[1].

SECOND POINT.

VI. Grand sans doute est le tort que vous faites à Dieu en lui arrachant des âmes, mais plus grand encore est le dommage que vous causez à ces âmes elles-mêmes en les séparant de Dieu. Ici, je l'avoue, je ne puis trouver d'expression assez forte pour stigmatiser une telle énormité, de même que David ne pouvait trouver parmi les bêtes féroces, un nom assez terrible, une qualité assez malfaisante pour vous désigner; c'est pourquoi il vous appela, non comme les autres pécheurs, des vipères, des tigres, des lions, mais des animaux d'une cruauté à part, des monstres sans pareils : *Singularis ferus depastus est eam*[2]. Comment! vous savez que grâce à votre mauvais exemple, cette pauvre âme encourt la disgrâce de Dieu, et tombe dans un abîme de maux, et vous, vous continuez à pécher avec tant de publicité? Et vous poursuivez vos caprices en dépit d'un tel dommage causé au prochain? Vous allez jusqu'à l'inviter par des paroles, jusqu'à le provoquer par des présents, jusqu'à le contraindre même par des menaces

(1) *Joan. 8, 44.* (2) *Psal. 79, 14.*

et par la violence à céder au mal?... Vous ne croyez peut-être pas que les scandaleux en viennent à ces excès et qu'ils soient aussi pernicieux pour leurs frères? J'en appelle à l'expérience. Voyez cette jeune fille qu'on aurait prise autrefois pour l'innocence en personne, tant elle était modeste et portée à la piété, obéissante à sa mère, appliquée au travail, amie de la retraite et recueillie à l'église : comment donc est-elle devenue si volage, qu'elle fait le scandale de tout le voisinage? qui en a été la cause? Je vous le dirai, moi : c'est la langue empoisonnée de telle compagne scandaleuse, qui, après l'avoir initiée à ce qu'elle ignorait, la conduisit dans les bals, dans les soirées, dans les divertissements, et là, lui apprit l'art de la coquetterie et du libertinage, en un mot lui servit de maîtresse dans la science du mal. De sorte que la malheureuse n'a plus de la jeune fille que le nom, tandis qu'en réalité elle ressemble à une furie échappée de l'enfer. Quel dommage! et ce jeune homme qui paraissait un ange, comment est-il devenu si libertin, qu'il fait la désolation de toute sa famille? Demandez-le à ce scandaleux qui l'a perverti : que n'a-t-il pas dit, que n'a-t-il pas fait pour le mettre sur la voie de la perdition? Pourquoi tant de confessions, pourquoi tant de communions? lui murmurait-il en toute occasion? Cela n'est bon qu'à te remplir la tête de scrupules. Va! nous serons tous sauvés, ou personne ne le sera. Faut-il tant s'effrayer d'avance? Voilà les machines infernales avec lesquelles il a perverti ce cœur innocent, qui est aujourd'hui la vivante image de la licence. Allez maintenant réparer tant de ravages! Les vieillards ont bien raison de dire en versant des larmes, qu'autrefois on ne vivait pas ainsi à N., qu'on n'y voyait pas une jeunesse aussi dissipée, et tant de parties de plaisir, qu'on n'y entendait point parler de tant de fréquentations, de liaisons, et de familiarités dangereuses; mais ils ne savent à quoi attri-

buer ce changement. Ce sont les scandaleux qui sont la cause de tous ces désordres : ce sont eux qui ont infecté tout le pays par le mauvais exemple. Si de nos jours on entend tant de médisances malignes, tant de paroles indécentes, tant d'horribles blasphèmes, quels en sont les propagateurs ? Ce sont les scandaleux qui les ont apportés de l'étranger dans nos contrées. Si tant d'injustices condamnent une foule de victimes innocentes à des larmes inutiles, et font gémir les honnêtes gens, qui les a enseignées aux magistrats et aux avocats ? Les scandaleux qui ont tenu dans les tribunaux école ouverte d'injustice. Si l'on voit tant de vanités, tant de modes et de coutumes maudites; si l'on voit les femmes mises d'une manière si indécente, et avec tant de luxe, non-seulement dans l'intérieur des maisons, mais même à l'église, et jusqu'au confessionnal et à la sainte table ; si elles s'approchent des sacrements, ornées, parées comme pour aller au théâtre ; ces détestables abus qui les a importés parmi nous, sinon les scandaleux, qui sont allés les emprunter des hérétiques au-delà des monts ? En un mot, si de nos jours les mœurs sont si corrompues, s'il n'y a plus, ni affection entre les époux, ni respect chez les jeunes gens, ni gravité chez les vieillards, ni retenue dans les églises, ni fidélité dans les transactions ; si tout va à rebours et de mal en pis ; si le monde est tout entier plongé dans le mal : *Totus in maligno positus est* [1] ; si la vie aujourd'hui n'est plus que cabales et dissensions politiques, ruses, libertinage et injustices : quelle a été, quelle est encore la cause de cet abaissement moral ? Ce sont les scandaleux ; la raison en est claire : c'est que nous vivons tous d'exemples : *Vivimus ab exemplo ;* comme les singes, nous faisons ce que nous voyons faire aux autres, surtout si ce

(1) *I Joan. 5, 19.*

qu'ils font, s'accorde avec nos mauvais instincts qui tendent toujours en bas. Voilà pourquoi il suffit quelquefois d'un seul scandaleux pour infecter, je ne dirai pas une ville, je ne dirai pas une province, mais la moitié du monde; de même qu'on a vu parfois les vêtements d'un pestiféré, gardés par avarice ou par négligence au lieu d'être jetés au feu, répandre la peste dans des royaumes entiers; aussi le démon tient-il à ce que tous les désordres s'étalent en public, et que tous les péchés deviennent des scandales : il sait bien que le péché, tant qu'il est secret, ne nuit qu'à celui qu'il l'a commis, tandis que s'il est rendu public, il nuit par le scandale aux innocents, en leur ôtant la honte du mal, laquelle était l'unique frein peut-être qui les maintenait fermes dans la vertu. Hélas! à la vue de tant de maux, je ne puis m'empêcher de gémir comme notre divin Sauveur, et de m'écrier avec lui en pleurant : *Væ mundo a scandalis*[1] ! Malheur et mille fois malheur au monde, à cause des scandales qui le ravagent!

VII. Où trouvez-vous si grand mal? reprend ce scandaleux : je n'ai jamais eu l'intention de voir mon péché étendre au loin ses ramifications. J'ai cherché, il est vrai, un peu de satisfaction avec un tel, ou une telle; est-ce qu'il y a là tant de mal? — Caïn aussi, quand il tua Abel, n'eut d'autre intention que de se défaire de son frère, et cependant remarquez comme l'Ecriture parle de son crime, conformément au texte original, l'hébreu : *Vox sanguinum fratris tui clamat ad me*[2]; « La voix *des sangs* de ton frère Abel crie vers moi, » et demande vengeance contre toi. Que signifie cette manière de parler? Il n'y avait qu'un seul sang de versé, et puisqu'Abel seul avait été tué, comment le Seigneur dit-il que la voix de plusieurs sangs crie vengeance

(1) *Matth. 18, 7.* (2) *Gen. 4, 10.*

contre Caïn? *Vox sanguinum*. Le paraphraste chaldéen explique cette énigme : *Vox sanguinum, hoc est, vox generationum, quæ futuræ erant de fratre tuo, clamat ad me;* « La voix des sangs, c'est-à-dire, la voix des générations qui devaient sortir de ton frère, crie vers moi. » Si Caïn n'avait pas tué Abel, celui-ci eût donné naissance presque à autant de générations qu'il en est issu d'Adam, et le sang de tous ceux qui devaient naître d'Abel et ne sont pas nés, demande vengeance au Ciel contre Caïn; ainsi, quoique le crime de celui-ci, à la première vue, ne parût être que l'homicide d'un seul, ce fut, à le bien considérer, le massacre de la moitié du genre humain, puisque dans la personne d'Abel furent égorgés tous ceux qui devaient recevoir la vie de lui jusqu'aujourd'hui et qui ne l'ont point reçue. Comparaissez maintenant, scandaleux, vous qui osez demander : Quel si grand mal ai-je fait? En séduisant cette pauvre fille, ce pauvre jeune homme, vous croyez n'avoir commis qu'un péché, et perdu qu'une seule âme; mais sachez que dans cette âme vous avez étouffé tout le bien qu'elle aurait fait, et qu'elle aurait fait faire, et que vous avez semé en elle tout le mal qu'elle fera et dont elle sera la cause : parce que cette âme séduite en séduira d'autres à son tour; détournée de la bonne voie, elle en détournera d'autres; corrompue, elle en corrompra d'autres; perdue, elle en perdra d'autres; induite au péché, elle en fera pécher une multitude d'autres. En un mot, votre péché est un en apparence, mais envisagé dans ses conséquences, c'est une source de péchés en nombre presque infini, car ils se multiplieront dans une foule de personnes, se continueront à travers les siècles, et se propageront dans une suite innombrable de générations peut-être jusqu'à la fin du monde. Qui donc pourrait calculer les dommages immenses dont le scandaleux est la cause, vu qu'il nuit

non-seulement aux vivants, mais encore à ceux qui ne sont pas nés : un scandaleux se survit, en quelque sorte, à lui-même, pour continuer à faire le mal. Ah! comment ne serait-il pas maudit de Dieu? Qu'en dites-vous, mes chers frères? N'en est-ce pas assez pour montrer la perversité des scandaleux? Félicitez-vous donc, hommes pervers, vous qui faites avec tant de zèle les affaires du démon en cette vie; vous les ferez encore après la mort; vous pourrirez dans la tombe, vous serez impeccables en enfer; et cependant vous continuerez de commettre des crimes qui ne vous seront que trop imputables, puisque d'autres les commettront grâce à vous. Vous serez morts, mais vos scandales ne mourront point; ils se dérouleront d'âge en âge, de siècle en siècle, plus vivaces que jamais; et tous ceux qui pècheront à cause de vous, vous paieront l'intérêt de leurs péchés. Félicitez-vous, je le répète, et comprenez bien que le péché de scandale est un péché qui ne vieillit ni ne meurt jamais, l'expression est de saint Cyprien : *Nunquam ævi senio delicta moriuntur, et exempla fiunt, quæ esse jam facinora destiterunt.* Vous serez avec les démons, vous brûlerez au milieu des charbons ardents, et vous continuerez à entraîner des âmes en enfer. Oh! avec quelle rage elles se lanceront sur vous! Quel effroyable vacarme elles feront autour de vous, toutes ces âmes que vous aurez égorgées!

VIII. Mais non, vous n'avez pas besoin d'attendre si longtemps. Ecoutez dès à présent les cris et les clameurs de tant d'innocents qui demandent vengeance au tribunal de Dieu contre vous : *Vidi animas interfectorum... et clamabant voce magna, dicentes : Vindica, Domine, sanguinem qui effusus est*[1]. Ah! combien de pauvres jeunes gens qui crient vers Dieu : Seigneur, vous le

(1) *In off. SS. Innocent.*

savez, j'étais innocent, quelle a été la cause de ma ruine si ce n'est un tel? Sans lui, je n'aurais pas prévariqué, et après l'avoir fait, j'allais me relever, j'étais résolu de me confesser à la suite de tel sermon; cet autre compagnon s'est présenté, il a tourné en ridicule et le sermon et le prédicateur, et m'a fait tomber plus bas que jamais. Ah! vengeance, Seigneur, vengeance! *Vindica, Domine, vindica.* — J'étais une pauvre orpheline, abandonnée de tout le monde; ce misérable est venu me trouver, il m'a promis une dot et des habits, m'assurant qu'il ne m'abandonnerait jamais, et à force de séductions, il m'a pervertie. Vengeance, Seigneur, vengeance! *Vindica*, *Domine*, *vindica.* — Vengeance! crie ce serviteur, que vous avez endoctriné de telle et telle façon. — Vengeance! crie cette pauvre servante, que vous avez trompée si indignement. *Vindica*, *Domine*, *vindica.* Vengeance! vengeance, crient ce fils et cette fille, qui ont appris de vous ces blasphèmes, ces paroles impures qui furent les premiers germes de leur malice, qui ont appris même ces obscénités, pour vous avoir vus ou entendus. *Vindica*, *Domine*, *vindica.* Vengeance! crient ces contrats usuraires que vous avez conseillés, ménagés, et qui tiennent encore maintenant telle famille dans la misère. Vengeance! crient ces faux rapports semés par vous dans tel endroit, et qui entretiennent encore à présent l'inimitié entre ces familles. Vengeance! crient ces romans, ces livres frivoles, impurs, que vous avez prêtés à cette pauvre jeune fille, qui en a aussitôt sucé le venin : Dieu sait le mal qui en est résulté et qui en résultera. Vengeance! crient ces chansons lubriques que vous avez chantées de nuit et de jour, par les rues, dans les lieux de plaisir, dans les réunions, dans les sérénades. Vengeance! crient ces peintures obscènes, toutes ces Vénus peintes avec les charbons de Lucifer, et que vous exposez dans ce salon,

dans cette maison de campagne, ces peintures dignes d'être jetées au feu, avec leurs auteurs et leurs propriétaires, en punition de la perte de tant d'âmes qui ont été empoisonnées par ces couleurs insidieuses. Vengeance! crient ces veillées, ces bals, ces liaisons, ces spectacles, ces réunions si libres qui ressemblaient plutôt à une prostitution qu'à une honnête récréation, et où tant d'âmes furent immolées et Dieu tant offensé. Vengeance enfin, crient ces propos impies : Pourquoi toujours l'enfer? Pourquoi toujours l'éternité? A quoi bon tant de sermons? Ah! ces propos ne sont pas tombés par terre : c'est par vous, scandaleux, que la moitié du pays a été pervertie; c'est à cause de vous qu'on ne fait plus de cas des sacrements, qu'on profane les églises, qu'on méprise les prêtres, que la piété disparaît. Vengeance, Seigneur, vengeance! crient tant d'excès : *Vindica, Domine, vindica sanguinem qui effusus est.* Que dites-vous, mes bien-aimés? Croyez-vous que des voix aussi terribles n'auront pas accès, ne seront pas écoutées au tribunal de Dieu? Oseriez-vous supposer que ces pécheurs indignes trouveront miséricorde auprès de Dieu? Qu'ils trouveront des intercesseurs pour les défendre? Non, mes frères, non. Pour ces hommes traîtres envers eux-mêmes, traîtres envers le prochain, traîtres envers le sang de Jésus-Christ, il ne se trouvera pas un seul saint qui ouvrira la bouche au tribunal de Dieu. Aussi leur dirai-je, les larmes aux yeux, avec saint Jean Chrysostôme : « Il eût mieux valu pour eux, il eût mieux valu pour nous, il eût mieux valu pour les autres que ces malheureux ne fussent pas nés : » *Utile erat illis, utile erat nobis, utile erat aliis si nati non fuissent.*

IX. Que peut-on dire de plus? Mais je sens que mon zèle m'emporte trop loin; cessons donc les imprécations. Dieu vous supporte encore, pécheurs scandaleux;

puis-je, moi, vouloir votre perte? Non, mes bien-aimés, non ; c'est l'extermination de vos scandales, et non celle de vos âmes que je désire. Souffrez donc que, prosterné à vos pieds, je vous supplie, je vous conjure plus encore par mes larmes que par ma voix, d'ouvrir les yeux : Ah! plût à Dieu que mon zèle me suggérât ce matin des paroles de feu pour vous porter tous à prendre une généreuse résolution! C'est à vous, jeunesse, que je m'adresse en premier lieu. Ah! jeunes gens, jeunes gens, vous qui venez à l'église plutôt pour y surprendre des âmes et offrir des victimes au démon, que pour assister au saint sacrifice; vous qui dictez à vos compagnons des leçons infernales, dites-moi, que vous a fait mon Jésus crucifié pour que vous leviez, avec tant de pétulance, l'étendard de la révolte contre lui? Souvenez-vous qu'après tout vous êtes chrétiens, et ne déshonorez pas plus longtemps un si beau titre par une vie qui sent l'athéisme. Laissez-là ces habitudes criminelles, mettez un frein à votre langue, et renoncez une bonne fois à une vie si scandaleuse. Femmes chrétiennes, mesdames, si vous saviez le danger auquel vous exposez tant de pauvres âmes avec ces parures, ces coiffures, ces voiles qui vous couvrent et vous montrent à la fois, comme les nuages qui voilent à demi le soleil afin qu'on puisse le contempler plus aisément; si vous le saviez, je suis certain que vous éprouveriez au fond du cœur un peu plus de remords de ces vanités et de ces nudités. Vous prétendez que vous vous parez avec une bonne intention. Mais comment bonne! si vous savez les ravages que vous faites dans les âmes par ces vains ornements, et que cependant vous en usez, et en abusez de telle sorte qu'on ne peut vous regarder sans provoquer les tentations. Vous ne redoutez donc pas la colère de Dieu? Et ne venez pas me dire que vous n'avez pas mauvaise intention, et que, quant à vous, vous êtes

innocentes. Un père qui voit son fils blessé mortellement, ne s'en prend pas seulement à l'assassin, mais saisissant dans sa colère le fer même qui a percé le cœur de son enfant, il le brise en mille morceaux. Et pourtant ce glaive est innocent. Eh bien! mesdames, vous êtes autant de glaives qui transpercent les âmes, selon l'expression de Tertullien : *Periit ille, et tu facta es illi gladius.* Comment donc ne craignez-vous pas que Dieu ne tire de vous une vengeance exemplaire, en voyant un si grand nombre de ses enfants égorgés? Bien plus, comment ne craignez-vous pas, en vous faisant adorer comme des idoles, d'attirer sur vous ses éternelles malédictions? *Maledictum est idolum, quia cum esset fragile, deus cognominatus est*[1]; » Maudite est l'idole, parce que n'étant qu'un objet fragile, elle a été décorée du titre de divinité. » Couvrez donc ces nudités scandaleuses, modérez cette vanité, ce luxe, ce faste si inconvenant, si vous voulez échapper à un si terrible châtiment. Prêtres, que je vénère comme mes maîtres, je vous conjure, la bouche en terre, de vous souvenir que cette longue robe et ces cheveux courts que vous portez, que ce calice, cette patène, ces hosties consacrées, que vous maniez, vous prient de ne pas faire publiquement affront aux sacrements. Si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise! quelqu'un parmi vous devait succomber, ah! que du moins il ne se charge pas d'enseigner la perdition à ceux à qui il a été donné pour enseigner la sainteté. Un prêtre qui donne le mauvais exemple! ô Dieu! quelle désolation! Si une masse énorme tombe d'un petit tertre, elle ne fait pas de bruit, mais si elle se détache du sommet d'une montagne escarpée, quels désastres n'occasionne-t-elle pas dans la vallée? Messieurs, vous êtes placés au sommet; si vous tombez, oh! quelle

(1) *Sap. 14, 8.*

chute épouvantable ! Enfin, pères et mères, maîtres et maîtresses, chefs de maison, c'est à vous à montrer le bon exemple à tous ceux qui vous sont subordonnés. Que serait-ce, si, au lieu de les corriger, de les surveiller, vous étiez une pierre d'achoppement pour ces pauvres âmes que Dieu a confiées à vos soins ? Ah ! réfléchissez au fardeau dont vous êtes chargés, et commencez dès aujourd'hui à introduire la réforme dans vos maisons et parmi vos domestiques et inférieurs. Si mes paroles ne trouvent pas d'écho chez vous, pécheurs scandaleux, si vous voulez absolument plaire au démon et l'obliger, eh bien ! faites-le ; je ne vous demande qu'une seule chose : pourquoi ne pas vous contenter de lui sacrifier votre âme ? Pourquoi vous mettre en peine de multiplier ses partisans ? Si vous voulez vous damner, damnez-vous ; mais au moins damnez-vous seuls. Pourquoi en entraîner tant d'autres avec vous ? Pourquoi vouloir aller en enfer avec tant de pompe et une suite si nombreuse ? Si vous voulez pécher, péchez ; mais du moins péchez seuls. N'est-ce pas assez pour vous de pécher étant en vie ? pourquoi voulez-vous condamner vos cendres à pécher encore après votre mort ? Enfin, vous n'êtes pas touchés du tort considérable que vous faites à Dieu ? vous n'êtes pas émus du dommage incalculable que vous faites au prochain ? vous voulez donc le châtiment ? Vous l'aurez. Laissez-moi reprendre haleine.

†

TROISIÈME POINT.

X. La vénérable Mère[1] Jeanne Françoise de Chantal, fondatrice de l'Ordre de la Visitation, n'était âgée que de cinq ans, lorsqu'un jour un hérétique lui ayant offert

(1) Aujourd'hui canonisée et honorée du titre de *sainte*.

des bonbons, elle les prit et courut aussitôt les jeter au feu ; puis les montrant à celui qui les avait donnés, d'un air courroucé et charmant à la fois : « C'est ainsi, lui dit-elle, que les hérétiques brûleront dans les feux éternels. » Ames vertueuses, âmes innocentes à qui je m'adresse, je voudrais voir éclater en vous une indignation semblable, lorsqu'un scandaleux quelconque s'approche de vous pour vous caresser, et sous une apparence de courtoisie voudrait vous ravir votre innocence. Retournez-vous sur lui avec une sainte colère et montrez-lui le feu éternel qui l'attend au fond des abîmes. Mais non, l'enfer même n'a pas de supplices qui puissent égaler la malice d'un péché tel que le scandale. En effet, supposé qu'un misérable soit assez méchant pour laisser tomber une étincelle dans une poudrière, et livrer par là aux flammes la moitié d'une ville, vous prétendriez tous qu'il est responsable des dommages qui résultent de son crime, des maisons brûlées, des meubles détruits, des marchandises consumées, de la mort de tant d'hommes, de femmes et d'enfants, qui ont péri dans les flammes, ou qui ont été écrasés sous les ruines. Tout le monde, n'est-il pas vrai, lui impute les maux infinis qui sont la conséquence inévitable de l'incendie? Mais comment ce malheureux pourra-t-il jamais satisfaire à une justice aussi rigoureuse? Or, pensez-vous, scandaleux, que la justice de Dieu soit moins sévère que celle des hommes? Cette parole qui vous est échappée dans telle joyeuse réunion, dans telle soirée : Des péchés pareils, qui n'en fait pas? Nous sommes tous pétris d'argile; — ces propos, sachez-le bien, n'ont pas été une étincelle, mais une flamme ardente qui a dévoré le cœur de cette pauvre jeune fille; elle était déjà tentée, et avec la grâce de Dieu elle s'efforçait de résister; mais après vous avoir entendu, elle s'est livrée en proie à l'incendie, elle a

franchi les bornes, et Dieu sait tout le mal qu'elle a fait, qu'elle fait encore, qu'elle fera dans la suite, et qu'elle fera faire à d'autres ; Dieu sait combien d'âmes elle poussera à leur perte, en mettant le feu partout où elle va, partout où elle passe ; déjà il s'est allumé un tel incendie dans l'endroit, que le nombre des âmes qui courent vers l'abîme et de celles qui y seront entraînées à leur suite est incalculable. Quel châtiment mérite donc un péché si injurieux à Dieu, si préjudiciable au prochain, et qui est si contagieux dans l'espèce humaine ? Quel châtiment, dites-moi, mériterait celui qui mettrait le feu à une église et la réduirait en cendres ? Saint Paul l'insinue : *Si quis templum Dei violaverit, disperdet illum Deus*[1] ; « Si quelqu'un viole le temple de Dieu, Dieu le perdra. » Il mériterait d'être brûlé vif. Eh bien ! n'est-il pas vrai qu'une âme baptisée est le temple vivant de Dieu : *Nescitis quia templum Dei estis*[2] ? Quel châtiment mérite donc celui qui a ruiné autant de temples vivants du Seigneur qu'il a tué d'âmes ? Son châtiment, c'est le feu, oui, le feu, non pas le feu d'ici-bas, il est trop faible, mais le feu de l'enfer. Ce n'est pas encore assez : il y aura en enfer, un feu spécial pour les scandaleux, ou plutôt il y a autant d'enfers qui vous attendent, malheureux, que vous avez égorgé d'âmes : *Dabit ignem et vermes in carnes eorum, ut urantur, et sentiant*[3].

XI. Vous vous étonnez de m'entendre affirmer que le scandaleux dans l'abîme subira autant d'enfers qu'il y a d'âmes perdues par lui ? C'est à tort. Souvenez-vous que son péché est un péché qui ne meurt jamais, un péché fécond qui en engendre une infinité d'autres ; il mérite donc un châtiment fécond en supplices infinis. C'est une doctrine soutenue par les théologiens et appuyée sur

(1) *I Cor. 3, 17.* (2) *I Cor. 3, 16.* (3) *Judith 16, 24.*

l'Ecriture, que celui qui, par ses bons ou ses mauvais exemples, est la cause d'un bien ou d'un mal permanent, en ressent les effets par une augmentation de gloire ou de peine accidentelle même après sa mort. C'est ce que doivent éprouver les Luther, les Calvin, les Henri VIII, tous ces monstres de l'humanité qui ont à rendre compte à la justice divine de tous les crimes, de toutes les révoltes contre l'Eglise qui se commettent journellement à cause d'eux en Allemagne, en Angleterre, et dans une partie de la France. Comme les châtiments pleuvent sur eux par torrents, et continueront à pleuvoir, en ajoutant toujours davantage aux tourments qu'ils endurent déjà au milieu des flammes, tant que les peuples qu'ils ont pervertis persévèreront dans l'erreur! S'il en est ainsi, je vous donne rendez-vous au tribunal de Dieu, pécheurs scandaleux; là vous attendent tous les péchés que vous avez commis, tous ceux que vous avez fait commettre et tous ceux qui se commettront à cause de vous, même après votre mort; ils vous seront remis sous les yeux par la justice divine, vous aurez à en rendre un compte exact, et pour chacun d'eux vous serez condamnés à d'affreux supplices, qui aggraveront continuellement votre peine aussi longtemps que les restes ou les effets de vos péchés subsisteront dans le monde. Combien d'enfers donc, combien d'enfers dans un seul enfer vous attendent là-bas, ô scandaleux! » Les damnés, c'est saint Augustin qui le dit, endureront de perpétuels tourments avec tous ceux et pour tous ceux qu'ils auront provoqués au mal, par le mauvais exemple, si nombreux qu'ils soient : » *Quantoscumque malis moribus ad iniqua opera provocaverint, cum tantis, et pro tantis perpetua supplicia sustinebunt.* Que faut-il donc faire de cette espèce de gens si corrompus, si funestes à la société, si abominables aux yeux de Dieu? Ce qu'il faudrait en faire? Ah! je ne puis traiter ce sujet sans entrer dans une

sainte colère : eh bien! voulez-vous savoir ce qu'il faudrait en faire? Il faudrait obéir à l'évangile qui n'attend pas la mort pour les condamner, mais qui fulmine contre eux, dès cette vie, une effroyable sentence. Que dit donc l'Evangile? Il dit que par zèle pour la gloire de Dieu, il serait expédient de se saisir de cette race maudite, d'attacher une meule de moulin au cou de chacun, et de les plonger au fond de la mer. Telle est la sentence lancée contre les scandaleux par la Sagesse incarnée : *Qui autem scandalizaverit unum de pusillis istis, qui in me credunt, expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus, et demergatur in profundum maris*[1]. O trop juste sentence! Que n'a-t-il été plongé au fond de la mer, ce père criminel, avant qu'il n'eût perdu tant de pauvres enfants, que ses mauvais exemples ont rendus libertins, débauchés, blasphémateurs, joueurs et impies! Que n'y a-t-elle été plongée, cette mère coupable, avant qu'elle n'eût perverti toutes ses pauvres filles par ses contagieux exemples de vanité, de luxe, de médisance! Que n'y ont-ils été plongés, ces poètes licencieux, ces peintres obscènes, ces acteurs dissolus, ces cantatrices immodestes, ces profanateurs publics des bonnes mœurs, qui, bravant toute pudeur, ont porté le ravage dans un si grand nombre de belles âmes, et de ces étoiles du ciel ont fait des tisons d'enfer! Ah! qu'il leur eût été avantageux d'être traités de la sorte, car ils auraient bien moins à souffrir en enfer, et ces pauvres créatures qui furent leurs victimes béniraient Dieu dans le ciel. — Mais que faire, mon père? le mal est consommé; quel remède? — Le remède, le voici : c'est la pénitence, mes frères, la pénitence, mes sœurs, la pénitence! Et encore, toute pénitence ne suffit pas : si le péché a été public, la pénitence doit l'être tout autant;

(1) *Marci. 9, 14.*

vous êtes tenus d'édifier par les bons exemples ce que vous avez détruit par le mauvais. Pour vos péchés particuliers, c'est assez des larmes d'un cœur contrit, des jeûnes et des cilices; mais pour les péchés de scandale, pour les péchés publics, il faut une pénitence publique, une rétractation publique, un hommage public rendu à la vertu. Pourquoi tant de respect humain? Pourquoi tant chercher les églises les plus retirées, les lieux les plus solitaires? laissez cela aux âmes innocentes; mais pour vous, scandaleux, qui n'avez pas rougi de faire le mal, vous ne devez pas rougir non plus de faire le bien. Vous avez volé des âmes à Dieu en exerçant votre malice en public, rendez-les-lui par un public repentir. Mais comme ce remède est assez amer pour vous, et qu'il est rarement mis en pratique, je crains fort aussi que vous ne parveniez pas à vous sauver. Je crains, oh! je crains.

XII. Mais au moins à l'article de la mort, lorsqu'on n'aura plus le temps de réparer par le bon exemple les dommages causés par les scandales, ne suffira-t-il pas de les rétracter par le repentir? — Je ne vous dis pas de désespérer, mes chers frères, comme si la chose était impossible; mais je vous dis bien de craindre; oui, craignez, et si vous voulez voir le cas en pratique, venez avec moi au lit de Béranger, qui avait été d'abord, non-seulement hérétique, mais hérésiarque et chef des Sacramentaires, et qui devint ensuite un modèle de pénitence, après avoir abjuré ses erreurs. Vous le voyez à l'extrémité, tenant déjà en main le cierge bénit et prêt à rendre le dernier soupir. Le prêtre qui l'assiste l'exhorte à se confier dans la miséricorde de Dieu : « Hélas! » répond-il en soupirant avec le peu de voix qui lui reste, « hélas! j'espère, mais je crains. » Puis il expliqua avec larmes la cause de ses terreurs : « Je vais comparaître tout à l'heure, dit-il, au tribunal de

Dieu; quant aux péchés que j'ai commis, j'en espère le pardon; mais pour ceux que j'ai fait commettre aux autres, je crains qu'il n'y ait point de pardon pour moi, je crains outre mesure d'être damné, parce que je ne sais comment les réparer. » Remarquez ces mots : « Je crains d'être damné, parce que je ne sais comment les réparer. » Béranger craignait pour lui-même, et moi je crains pour vous, scandaleux, comment réparer tant de dommages causés à toutes ces pauvres âmes, que vous avez perdues? Tremblez, mes frères, tremblez que ces âmes séduites par vous ne vous attendent au fond de l'abime, pour exercer sur vous la vengeance qui fut exercée sur un malheureux prêtre, à qui le caractère sacré dont il était revêtu n'avait servi qu'à le rendre plus sacrilége. Surpris par la mort en état de péché mortel, le voilà aux portes de l'enfer. Remarquez l'accueil qui lui est fait : du fond de ces sombres cavernes et de ces gouffres de feu s'élance une multitude d'âmes, des pierres embrasées à la main, et les lançant de toutes leurs forces contre lui, en poussant des clameurs furieuses : « Viens, maudit de Dieu, lui crient-elles, viens payer par des supplices éternels les châtiments que nous endurons à cause de toi. Tu devais nous conduire au salut, et c'est toi qui nous as entraînées par tes mauvais exemples dans ces éternels cachots. Sois maudit pour ne nous avoir pas instruites, sois maudit pour ne nous avoir pas averties, sois maudit pour nous avoir séduites. Viens, viens, le temps est venu de nous venger. » Le malheureux essaie de se soustraire aux pierres qui lui pleuvent de toutes parts, mais ces âmes s'acharnent à sa poursuite, et il en est réduit à se précipiter dans un gouffre de flammes, pour y demeurer éternellement enseveli. Craignez, je le répète, craignez, scandaleux, que la même chose ne vous arrive. — Il ne nous reste donc plus qu'à nous précipiter dans l'abime du déses-

poir? — Je ne dis pas cela, mes bien-aimés ; je veux l'extermination de vos scandales, non la perte de vos âmes ; je veux que vous trembliez, non que vous désespériez ; et pour ranimer votre confiance, je vous invite à venir tous vous jeter aux pieds de Jésus crucifié. Heureux, mille fois heureux qui n'a jamais scandalisé son prochain en quoi que ce soit, ni par paroles, ni par actions ! ce n'est pas pour lui que je parle. Mais que ceux qui ont donné du scandale à leurs frères ne se contentent pas de larmes et de regrets, qu'ils disposent encore leur cœur à prendre une généreuse résolution ; et pour le faire avec toute la ferveur possible, jetons les yeux sur le plus sage des rois, Salomon. Est-il sauvé ou damné ? les opinions sont partagées ; pour moi, je sais que la miséricorde de Dieu est infinie, je sais aussi que saint Jérôme, saint Isidore, saint Cyrille, saint Epiphane et beaucoup d'autres pensent qu'il est sauvé, parce que s'il scandalisa son peuple par ses prévarications, il répara ce scandale par une pénitence publique, et quelle pénitence ! quelle pénitence ! Voyez-le déposant le manteau royal, le sceptre et la couronne, sortir de son palais, nu jusqu'à la ceinture, comme les malfaiteurs qu'on conduit au supplice. Toute la cour le suit, désolée et fondant en larmes ; les rues de Jérusalem sont émues à la vue d'un spectacle si attendrissant. Salomon, les yeux baissés, le visage pâle, et dans une attitude qui manifeste la douleur dont il est pénétré, se fait conduire cinq fois à pas lents autour de la ville, en tenant en mains cinq verges, et termine cette touchante procession en se rendant au temple. Là, remettant quatre de ces verges à quatre docteurs de la loi, il demande d'être flagellé de la tête aux pieds : « Frappez, leur dit-il, frappez sans respect pour un prince, qui a perdu le respect pour Dieu même. Que mes sujets soient témoins de mon châtiment, et si je les ai scandalisés par mes

péchés, qu'ils soient édifiés de ma pénitence. » Mais comme ces docteurs, retenus par le respect que leur inspirait la majesté du souverain, n'osaient rougir leurs mains dans son sang, Salomon, dans le transport de son repentir, se mit à sévir contre lui-même et à se frapper jusqu'au sang, pendant que la cour et tous les assistants fondaient en larmes à la vue de ce déchirant spectacle. Puis, abdiquant la couronne, il continua à vivre en pénitent, cessant en même temps d'être roi, pécheur et scandaleux. Qui de nous sera le premier à imiter un si bel exemple? Savez-vous qui? Le plus scandaleux qui se trouve parmi nous; c'est moi, par conséquent, c'est moi. Je suis le plus grand scandaleux qu'il y ait ici. Laissez-moi donc me mettre cette chaîne au cou, et me découvrir les épaules, puis vous supplier d'exercer envers moi un acte de charité. Vous vous serez très-bien aperçus que ces jours derniers, je me suis donné la discipline avec trop de délicatesse. Qu'un de vous vienne me la donner ce matin. Voici la discipline, accordez-moi cette grâce, frappez-moi sans pitié. N'avez aucun egard pour celui qui n'a pas respecté son Dieu; venez, je vous en prie, venez. Eh quoi! personne ne bouge? Je comprends; nul d'entre vous ne veut souiller ses mains dans le sang d'un pécheur aussi indigne que je le suis. Je prierai donc mon Sauveur de faire sortir un démon de l'enfer pour déchirer ma chair avec une discipline de feu. Si je ne mérite pas même cette faveur, trouvez bon que j'emploie le peu de force qui me reste à satisfaire à la justice divine pour tant de scandales, et si j'ai versé par terre le sang de Jésus-Christ en perdant les âmes, ne m'empêchez pas de lui rendre sang pour sang (*Ici la discipline*). Pécheurs scandaleux, si vous n'avez pas le courage de verser du sang, versez au moins des larmes. Des larmes, jeunes gens, pour tant de propos équivo-

ques et de paroles obscènes. Des larmes, femmes vaines et frivoles, pour ces nudités scandaleuses, des larmes pour avoir porté le poison par vos regards dans le cœur de tant d'innocents. Des larmes, pères et mères, maîtres et maîtresses, des larmes pour avoir ruiné tant d'âmes qui vous étaient soumises. Des larmes, prêtres du Seigneur, des larmes, ne fût-ce que pour n'avoir pas corrigé, pour n'avoir pas averti les fidèles dont vous étiez chargés. Des larmes, mes frères, des larmes d'une sincère contrition. Mais vos larmes ne me suffisent pas, si vous n'avez pas le courage d'imiter Salomon et de vous flageller rudement en présence de tout le monde. Ah! certes, vous devriez tous vous mettre la corde au cou, et tout au moins vous demander pardon les uns aux autres de tant de scandales donnés. Allons! frappez-vous la poitrine, et tournés les uns vers les autres, demandez-vous mutuellement pardon, en disant : Pardon, mes frères, pardon, mes sœurs. Oui, chrétiens, vos péchés ont été publics, votre pénitence doit donc l'être aussi. Que ces membres qui ont servi au démon pour perdre le prochain, servent à l'édifier : les yeux en pleurant, les mains en vous frappant la poitrine à la vue de tous, et la voix en demandant pardon à Jésus-Christ. Elevez donc tous la voix et dites : Pardon, mon Jésus, pardon! Mais pour que le fruit de ce sermon ne se borne pas à quelques larmes, essuyez vos pleurs, et considérez le vrai modèle de pénitence, que je vais présenter à tous ceux qui ont été une pierre d'achoppement pour leur prochain, afin que ce sermon ait un résultat durable et permanent. Sainte Pélagie, qui menait une vie de désordres, fut convertie de la manière suivante : un jeune homme se rendait chez elle avec des intentions criminelles; mais au moment où il posait le pied sur le seuil de sa porte, il tomba mort sous ses yeux. Frappée et consternée tout à la fois par cet événement, Pélagie

éclata en sanglots, fit une confession générale de tous ses scandales, puis, par une inspiration divine, coupa un bras au cadavre de ce jeune homme, et l'emportant avec elle, s'enfuit au désert. Là, s'étant fait une petite cellule, elle y suspendit ce bras, et le contemplant tous les jours avec larmes, elle se disait à elle-même : « Pélagie, une âme brûle à cause de toi en enfer. » Alors ses sanglots redoublaient, elle se frappait la poitrine et demandait pardon à Dieu; et elle continua de la sorte tout le reste de sa vie à pleurer et à faire pénitence. Voilà, scandaleux, un vrai modèle de pénitence. Pleurez d'abord, pleurez un péché si énorme : vous avez commencé à pleurer aujourd'hui, mais vos pleurs ne devraient jamais finir, parce que votre péché est un péché qui ne mourra jamais. Toutefois, il ne suffit pas de pleurer vos scandales, il faut les confesser. L'avez-vous jamais fait? Voilà des péchés qui manquent sur votre feuille de confession générale ; les péchés que vous avez commis par vous-mêmes, vous les avez tous inscrits, mais ceux que vous avez fait commettre aux autres, y avez-vous seulement pensé? vite donc aux pieds d'un confesseur instruit, qui vous aide à faire une salutaire confession générale, et dégage votre âme de cette immense complication de péchés. Tout cela suffit-il ? Non, pas encore. Ce n'est pas assez pour celui qui a volé de se confesser, il faut encore qu'il restitue. Vous avez volé des âmes à Dieu, rendez-lui des âmes. Que ceux d'entre vous qui ont scandalisé le prochain par de mauvais conseils, par des paroles indignes, tâchent de l'édifier par de pieux discours, par de bons exemples, par de salutaires conseils. C'est là tout le fruit à retirer du carême, c'est de là que dépend le bien public et particulier de cette population. Formons donc une sainte ligue, prêtres du Seigneur, magistrats, pères et mères, maitres, patrons et chefs d'ateliers : engageons-nous

d'abord à ne point scandaliser ceux qui nous sont soumis, et de plus, à surveiller, à corriger, à avertir quiconque ne se contentant pas de damner son âme, voudrait encore damner celle des autres. Oui, veillez, messieurs, corrigez, châtiez : de cette manière, vous réparerez le tort fait à Dieu, et le préjudice causé au prochain, et vous vous soustrairez vous-mêmes au châtiment terrible que mérite un si grand péché.

XIV

POUR LE JEUDI APRÈS LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

DE L'AVARICE.

Factum est autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab Angelis in sinum Abrahæ. Mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno.

Or, il arriva que le pauvre mourut et fut emporté par les Anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et fut enseveli en enfer.

LUC. 16, 22.

I. L'évangile d'aujourd'hui nous présente deux spectacles aussi opposés l'un à l'autre que dignes d'admiration : D'un côté c'est un pauvre, riche seulement en misères, chargé de peines et couvert de plaies, qui est glorifié dans le ciel : *Factum est autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab Angelis in sinum Abrahæ.* D'un autre côté c'est un riche, vêtu avec luxe, servi avec faste, fier, altier et gonflé d'orgueil, qui est enseveli dans l'enfer : *Mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno.* Un pauvre qui, essuyant ses larmes, et inondé de joie, est emporté sur les ailes d'une troupe de séraphins; un riche qui, chargé de chaînes et accablé d'ignominie, est entraîné de vive force par une bande de démons : un pauvre consolé qui entre dans le séjour de la béatitude; un riche désespéré qui tombe dans un abîme de flammes. Quelle diversité de sort! et qu'il y a là de quoi faire trembler les plus fortes têtes! Que le pauvre cependant ne s'enorgueillisse pas à cette

vue, sous les haillons qui le couvrent, et que le riche ne désespère pas dans son opulence, comme si tous les riches étaient du nombre des réprouvés, et tous les pauvres du nombre des élus. Oh ! non ; il y a aussi un paradis pour les riches, comme il y a un enfer pour les pauvres. Le riche qui est condamné par l'Evangile, ne s'est pas damné précisément parce qu'il fut riche ; s'il était vêtu de soie et de pourpre, il n'y avait pas de mal en cela, sa condition le demandait ; s'il donnait des repas somptueux, il n'y a pas encore là de péché, son état le comportait ; s'il eut grand nombre de serviteurs qui lui faisaient cortége, c'était un faste innocent, les convenances de son rang l'exigeaient. Pourquoi donc fut-il damné ? Regardez à la porte de son palais, et vous y verrez ce pauvre Lazare, infirme, couvert de plaies, qui soupire après quelques miettes de pain : *Cupiens saturari de micis, quæ cadebant de mensa divitis*[1]. Le riche le sait, et il n'en est pas ému : ses commensaux l'entendent, et il leur est défendu de lui donner : *Et nemo illis dabat*[2]. Voilà pourquoi il fut damné : ce fut un riche avare, un homme dur, tenace et cruel à l'égard des pauvres ; c'est pour cela qu'il a été enseveli en enfer : *Et sepultus est in inferno*. Maudite avarice ! qui remplit le monde de péchés, le cœur d'angoisses, et l'enfer de damnés. On peut dire avec vérité que c'est un triple enfer, et c'est ce que je veux vous montrer ce matin, afin d'exciter dans vos cœurs une vive et salutaire horreur pour un vice si odieux, si bas et si monstrueux. Je dis donc que l'avarice porte avec soi — un enfer de péchés et de sollicitudes pendant la vie, — un enfer de remords et d'angoisses à la mort — un enfer de peines et de tourments pendant toute l'éternité. — Tels seront les trois points de mon discours et le sujet

(1) *Luc. 16, 21.* (2) *Ibid.*

de votre attention. Et quoiqu'il n'y ait point de rédemption en enfer, je compte cependant vous assigner dans la dernière partie un moyen facile de sortir de ce triple enfer. Commençons.

PREMIER POINT.

II. Un homme très-riche et qui avait été longtemps l'esclave de l'avarice vint à mourir à Padoue. On chercha quelqu'un qui voulût bien se charger de faire son oraison funèbre; plusieurs ayant refusé l'invitation, notre glorieux saint Antoine de Padoue l'accepta. Le cadavre était placé sur un superbe catafalque qui s'élevait au milieu de l'église; tous les murs étaient tendus de noir; partout brûlaient des cierges qui, en se fondant, semblaient pleurer la perte du défunt; de nombreux amis en deuil entouraient le corps, et lui payaient le tribut de leur douleur; le peuple rassemblé en foule attendait le discours avec une curieuse anxiété. Tout était prêt; le saint monte en chaire; mais le visage pâle, et comme saisi d'épouvante, il promène sur l'assemblée un regard sinistre; puis fixant les yeux sur le superbe catafalque, soit qu'il parlât en apôtre, soit qu'il parlât en prophète éclairé par une lumière d'en haut, il s'écria d'une voix terrible : *Mortuus est dives, et sepultus est in inferno;* « Le riche est mort, et il a été enseveli dans l'enfer. » Tout le monde pensait que ce n'était là que le texte de son discours ; mais ce fut le discours tout entier, et l'orateur, après avoir salué son auditoire par une profonde inclination, descendit de chaire sans dire un mot de plus. Je devrais en faire autant ce matin, pour vous faire comprendre les fureurs qui agitent le cœur d'un riche avare pendant la vie, les remords qui le déchirent à la mort, et les affreux supplices qui le tortureront pendant toute l'éternité en

enfer. Il me suffirait de faire retentir avec un zèle apostolique ces effroyables paroles : *Mortuus est dives, et sepultus est in inferno.* Cela seul devrait nous faire comprendre que l'avarice implique en soi, non pas un simple enfer, mais plusieurs enfers. En effet, me trouverez-vous un avare qui ait la conscience en paix, qui ne soit pas agité par des peines intérieures, des inquiétudes, des manies, des dégoûts, des amertumes, qui lui font éprouver un enfer anticipé? Il n'est pas seulement injuste, selon cette parole de saint Jérôme : *Omnis dives, aut iniquus est, aut hæres iniqui ;* « Tout riche est injuste, ou héritier d'un homme injuste ; » mais il est plongé dans un gouffre d'iniquités. C'est un oracle de l'Esprit-Saint vérifié par l'expérience de tous les siècles, que quiconque livrera son cœur à l'avarice, et prétendra s'enrichir, s'agrandir et s'élever dans le monde, tombera dans les filets du démon, et s'enlacera de mille désirs, non-seulement vains et inutiles, mais pernicieux, mais funestes, qui le précipiteront dans l'abîme de la perdition et de la damnation éternelle : *Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem et in laqueum diaboli, et desideria multa inutilia et nociva, quæ mergunt homines in interitum*[1]. L'Apôtre semble avoir tracé ces mots tout exprès pour servir d'introduction à mon sujet.

III. Attention donc, mes frères : pour bien comprendre qu'un riche avare endure un enfer pendant sa vie, un enfer de sollicitudes, de dégoûts, d'angoisses, qui le plongent dans un abîme de fautes, il suffit que chacun de vous prête l'oreille à cet oracle si expressif de l'Esprit-Saint dans l'Ecclésiastique : *Avaro nihil est scelestius;* c'est-à-dire que l'avare est le plus grand de tous les scélérats. Je m'aperçois que ce superlatif excite votre éton-

(1) *Tim. 6, 9.*

nement : le plus grand de tous les scélérats! Oh! cela n'est pas, dites-vous en vous-mêmes. Que l'avarice soit un grand travers, passe ; mais que ce soit le plus grand de tous, oh! c'est trop dire. — Eh bien! puisque vous ne le croyez pas, permettez que j'intente ici en public un procès à l'avarice, et soyez vous-mêmes témoins, afin de porter ensuite un jugement équitable. Que l'avarice comparaisse donc. D'abord qui es-tu? Comment, quand et où es-tu née? Par quels artifices es-tu parvenue à t'insinuer de manière à infecter le monde entier? Que réponds-tu? — Je suis née, répond l'avarice, vingt-cinq ans environ après Adam. Comme on devait offrir à Dieu des fruits de la terre, moi d'une main, je resserrai le cœur de l'homme, et je fis en sorte qu'il présentât au Très-Haut, son Créateur, ce qu'il y avait de moindre, et qu'il gardât pour lui le meilleur. Ce que je persuadais. Caïn l'exécuta. — N'as-tu pas à te reprocher d'autres méfaits, à l'origine du monde ? — Rien autre. — Rien autre! Et le refus que Dieu fit par un signe visible de ces offrandes indignes et sordides? Et l'envie qui, par suite, naquit dans le cœur de Caïn? Et la dissimulation avec laquelle il conduisit à la campagne son frère, l'innocent Abel? Et la fureur avec laquelle il le tua? Et le désespoir auquel il s'abandonna, outrageant la miséricorde de Dieu? Ne fût-ce pas là autant de rejetons de la racine impure? Ah! scélérate, à toi la faute du premier sang qui fut versé dans le monde, et de la première apparition que fit la mort sur la surface de la terre. Le premier traître qui ait violé les liens du sang, la piété, la fidélité ; le premier qui se soit livré au désespoir, s'enfonçant dans les bois comme les bêtes féroces ; le premier-né de tous les damnés qui ait commencé à peupler l'enfer, ce fut un disciple formé à ton école. Ah! si l'Apôtre eût vécu alors, il t'aurait imprimé sur le front cette marque d'ignominie, qui te convient si

bien : *Radix omnium malorum est cupiditas*[1]; « la cupidité, racine de tous les maux. » Regardez-la, cette mère de tous les vices, cette racine maudite de tous les maux, de tous les troubles, de toutes les calamités; voyez comme elle se tient les mains crochues et étroitement serrées, les yeux pleins de ruse et jetant des regards d'envie sur le bien d'autrui, le front pensif, méditant quelque fraude ou quelque fourberie, la bouche ouverte pour mordre là où elle peut et où elle ne peut pas, et avec une avidité insatiable d'augmenter par tous les moyens, son bien sa fortune, ses richesses. Si elle a commis tant de forfaits dès sa tendre enfance, que n'a-t-elle pas fait plus tard, et que ne fait-elle pas encore? Examinons-le, afin que vous n'ayez aucune peine à croire qu'un avare est le plus grand de tous les scélérats, au moins en ce sens, ou qu'il commet, ou qu'il est disposé à commettre toute sorte d'iniquités. Considérons-le dans tous les états.

IV. Entrons d'abord dans une maison particulière, et pour nous convaincre que l'avarice, d'un petit paradis qu'elle était auparavant, en a fait un enfer, il suffit d'interroger un à un tous les gens de la maison. — Eh bien! qu'avez-vous à m'apprendre? La paix et la charité régnent-elles parmi vous? — Ah! mon père, me répondon, cette maison était autrefois comme une île de bonheur, tant on y respirait la joie et la bienveillance mutuelle. C'était une sérénité si parfaite qu'aucun nuage ne venait jamais la troubler. Enfin c'était un petit paradis. C'était, mais ces temps-là ne sont plus. — Mais comment cette félicité a-t-elle fui? — Comment? Cette jeune écervelée est venue épouser notre oncle, un vieillard mal fait, simple, mais riche, avec le dessein de nous priver de la moitié de son héritage; par là elle

(1) *Tim. 6, 10.*

nous a enlevé le repos, ce ne sont plus que révoltes et animosités, procès, prétentions et divisions : oh! quel enfer! — Mais dans un tel désordre comment vit-on? dort-on, se repose-t-on? — Y pensez-vous? Le ressentiment nous échauffe tellement la tête, qu'il fait fuir bien loin le sommeil. — Mais ne mangez-vous pas ensemble? — Oui; mais avoir celle-là en face, avoir celui-ci à ses côtés, c'est comme une absinthe qui répand l'amertume sur tout ce qu'on mange. — Vous ne vous parlez point? — Si, mais en nous tenant toujours en garde à la manière des Spartiates, et en nous lançant des pointes. — Mais pendant le jour que faites-vous? — Chacun se tient à l'écart le plus qu'il peut, grinçant des dents de dépit et de rage. — Mais en vérité, c'est un enfer; car remarquez que l'Evangile, en décrivant le séjour des réprouvés, se sert de cette phrase si expressive : *Ibi erit fletus et stridor dentium*[1]; « là il y aura des pleurs et des grincements de dents. » Pourquoi ne dit-il pas des douleurs de dents? d'autant plus que quiconque les a éprouvées, sait combien elles sont atroces, et dignes d'être comptées parmi les plus cruels supplices. Mais non, il cite les grincements de dents, et c'est avec bien plus de raison, parce que c'est là un tourment plus propre à l'enfer : là en effet où couvent l'envie, et une certaine rage concentrée, là où l'on grince des dents, là est l'enfer : *Ibi erit fletus et stridor dentium*. Et qui donc a créé cet enfer dans cette maison si ce n'est l'avarice, et le maudit intérêt qui a été le mobile de ce mariage? Eh quoi! n'est-il pas permis peut-être à une jeune fille d'épouser un vieillard? — Qui vous dit que cela ne soit pas permis? Mais que cela soit peu expédient, c'est ce qu'une malheureuse expérience ne nous apprend que trop. Le malheur de nos temps le veut

(1) *Matth. 13, 50.*

cependant ainsi ; l'argent parvient à tout dorer et représente tous les partis comme avantageux, faisant perdre de vue les jalousies, les adultères, les désaffections, les troubles, les scandales qui résulteront d'un mariage mal assorti. Ne vous étonnez pas toutefois que l'avarice allume un enfer entre les époux, puisqu'elle va jusqu'à susciter des inimitiés terribles entre les pères et les enfants. Ce père qui est tout absorbé par les intérêts temporels, abandonne le soin de sa famille pour vaquer à ses affaires et lâche la bride à ses enfants. Il pourrait, en en mariant quelques-uns, les guérir de la plaie du libertinage qui les dévore ; il ne s'en soucie pas, parce que son intérêt s'y oppose, et qu'il tient à ce principe dicté par l'avarice, qu'il n'est pas avantageux à une maison de se partager en tant de familles ; que si les enfants se damnent entre temps, tant pis pour eux. Il résulte de là que les enfants trop comprimés par leur père, se révoltent contre lui. Et quand donc ce vieux radoteur s'en ira-t-il ? se disent-ils ; quand s'en ira-t-il ? voilà qu'il a bien vécu sa part. Et pour arriver à être enfin leurs maîtres, ils lui souhaitent cent fois la mort ; ils ne sont pas fâchés non plus quand on porte en terre une de leurs sœurs, afin de racheter par les frais des funérailles le montant de la dot. Tous ces coupables désirs sont allumés journellement par une avarice qui convoite incessamment de plus grands biens, de plus riches héritages, sans aucune considération pour les liens de la parenté et du sang. Ah ! maudite sorcière ! ta puissance va jusqu'à changer en tigres les enfants à l'égard de leurs pères, les frères à l'égard de leurs sœurs. Bien plus, dans bien des maisons, elle allume la division entre les frères, en excitant les prétentions des uns contre les autres, au point qu'ils voudraient s'entre-dévorer tout vivants. Si l'une des deux parties était moins avide et ne prétendit pas tout avoir, et que l'autre

fût un peu plus disposée à céder quelque chose, quelle cordiale entente ne verrait-on pas! Mais l'avarice ouvre la bouche aux uns, et ferme la main aux autres : de là tous ces procès, ces troubles, ces chagrins, ces murmures, ces haines scandaleuses, malignes, implacables, que l'intérêt fomente. Oh! quel enfer, quel enfer cette maudite avarice introduit de nos jours dans les familles chrétiennes!

V. Cependant le procès de l'avarice n'est pas encore fini. Allez sur les places publiques, entrez dans les tribunaux, dans les magasins, dans les ateliers, et remarquez quelle moisson de péchés, pullulant de cette maudite racine, le démon recueille de toutes parts. Voilà une pauvre veuve qui pleure, se désole et se désespère, qui va et vient du juge à l'avocat, de l'avocat au procureur. Pourquoi un tel tintamarre? La pauvre femme a un procès; mais la partie adverse, à force de présents, de menées, de recommandations, arrête la décision et traîne l'affaire en longueur. Cette malheureuse, épuisée et irritée par la faim, ne peut rencontrer une seule fois son adversaire sans l'accabler de ses malédictions, le charger d'injures et lui tourner le dos avec mépris; elle inspire ses sentiments à sa pauvre famille qui, à l'exemple de sa mère, nourrit dans son cœur un désir implacable de vengeance contre son oppresseur, supporte avec peine de le voir encore en vie, et ne parle du matin au soir que des torts et des iniquités dont elle est victime. N'est-il pas vrai que le cœur de cette pauvre veuve est un enfer qu'elle porte avec elle? Mais n'est-il pas certain également que Dieu fera expier des injustices aussi criantes? *Nonne lacrymæ viduæ ad maxillam descendunt*[1]? Je les vois, dit le Seigneur, je les vois ces larmes qui coulent sur les joues de cette pauvre

(1) *Eccli. 35, 18.*

veuve; *et exclamatio ejus super deducentem eas,* et ses pleurs retomberont sur celui qui les fait couler en retenant son bien, oui, il sera accablé par les malédictions dont elle le charge : *A maxilla enim ascendunt usque ad cœlum, et Dominus exauditor non delectabitur in illis*[1]. Vous croyez que les larmes de tant de pauvres que vous opprimez tombent à terre et se perdent? Non, non : *Ascendunt usque ad cœlum;* elles pénètrent jusqu'au ciel et s'y font entendre; car le Seigneur leur prête l'oreille et il ne s'en réjouit pas : *Dominus exauditor non delectabitur in illis.* Il ne méprisera pas les prières de l'orphelin, ni la voix des gémissements de la veuve : *Non despiciet preces pupilli; nec viduam, si effundat loquelam gemitus*[2]. Ces infortunés orphelins que vous poursuivez de vos procès, se voient forcément réduits à passer leurs nuits dans le trouble, et leurs jours dans les chagrins, les soupirs et les inquiétudes de la chicane. Que d'impatiences, parce que l'avocat n'étudie pas l'affaire! Que de malédictions, parce que le procureur ne s'en inquiète pas! Que de blasphèmes, parce que le magistrat ne la met pas au rôle! Mais faisons une pause ici, et voyons un peu pourquoi il ne la met pas au rôle. — Eh! mon père, si vous le connaissiez! c'est parce que c'est une harpie, un homme rapace, un avare insatiable. Que d'orphelins il a dépouillés! que de familles il a renversées! que de fripons il a protégés, parce qu'ils ont acheté l'impunité! Que de lamentations retentissent par toute la ville, que de blasphèmes, que d'imprécations, que de malédictions contre cet oppresseur des pauvres! Le désordre et la confusion règnent partout à cause de lui. — Arrêtez, de grâce, arrêtez; car en vérité n'est-ce pas là l'enfer, où il n'y a aucun ordre, mais où habite une éternelle hor-

(1) *Eccl.* v. 19. (2) *Ib.* v. 17.

reur? *Ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat*[1]. Mais vous, avares, vous juges, vous avocats, vous procureurs, vous magistrats, qui faites souffrir aux pauvres gens cet enfer anticipé, comment vous en tirerez-vous au tribunal de Dieu, qui a toujours eu une compassion spéciale pour les pauvres, et les pauvres opprimés? C'est là que je vous cite, car il est certain que Dieu ne méprisera pas la prière de l'orphelin, ni les gémissements de la veuve : *Non despiciet preces pupilli; nec viduam, si effundat loquelam gemitus.*

VI. Si l'avarice dans les tribunaux mêmes paraît si féconde en fruits pernicieux, que ne fera-t-elle pas dans les maisons de jeu et les magasins, chez les banquiers et les marchands, où elle se vante d'exercer une juridiction qui lui est propre? Regardez-la autour de cette table, enflammant les langues des joueurs et les disposant à vomir les plus affreux parjures, les plus exécrables blasphèmes contre Dieu et contre les saints ; blasphèmes qui ont plus d'une fois provoqué soudain la vengeance du Ciel; blasphèmes qui ont parfois ouvert le sein de la terre pour engloutir ces bouches criminelles ; blasphèmes qu'on n'entend pas même sur les lèvres des démons. Qui l'a introduit dans le monde ce langage maudit, sinon la passion du gain, ou la fureur d'avoir perdu chez ce joueur forcené, qui, possédé par le démon de l'avarice, ne craindra pas de lancer contre le Crucifix même, et cartes, et dés, et jetons, pire en cela que les scribes et les pharisiens qui menacèrent seulement de le lapider? Entrez un peu dans ce magasin, et remarquez quelle moisson de péchés y recueille l'avarice à chaque heure du jour : mensonges, jurements, marchandises falsifiées, faux poids, fausses balances, envie contre ceux qui sont mieux achalandés, médisances pour

1) *Job. 10, 2.*

discréditer la réputation et la marchandise du voisin; on exagère la peine qu'on se donne, on vend aux pauvres à des prix exorbitants sans qu'ils s'en doutent, on prélève des intérêts énormes sur la marchandise livrée à crédit; vous en trouverez plus d'un qui, faisant le commerce en société avec d'autres, met secrètement de côté tout ce qu'il peut cacher à ses associés, violant ainsi l'équité et les conditions du contrat. Osez contrôler maintenant cette parole de l'Esprit-Saint, « qu'il n'y a rien de plus criminel que l'avare, » *Avaro nihil est scelestius.* Si l'avarice inonde le monde d'iniquités, nulle part cependant vous ne lui verrez faire un plus riche butin que chez les marchands. Il suffit de dire que le prophète Ezéchiel, faisant l'anatomie du cœur des trafiquants, le trouva tout corrompu, et chargé de mille prévarications : *In multitudine negociationis tuæ, repleta sunt interiora tua iniquitate*[1]. Ils sont occupés du matin au soir à vendre, à acheter, à trafiquer, et dans tous ces contrats, le péché s'interpose entre la vente et l'achat, selon l'expression du Sage, comme un pieu resserré entre deux monceaux de pierres : *Sicut in medio compaginis lapidum palus figitur, sic et inter medium venditionis et emptionis angustiabitur peccatum*[2] : comme si l'injustice se trouvait tellement prise entre ces deux termes, que bon gré mal gré elle est retenue captive d'une part par l'acheteur, de l'autre par le vendeur, de sorte qu'il est aussi peu vraisemblable qu'elle puisse échapper au contrat, que le pieu s'arracher de la muraille. L'acheteur cherche à se procurer des bénéfices illicites, ou par la médiocrité du prix, ou par les circonstances du paiement. Le vendeur tâche de dissimuler les défauts de la marchandise qu'il expose, et ne les manifeste pas même lorsqu'il est interrogé à ce sujet; il

(1) *Ezech. 28, 16.* (2) *Eccli. 27, 2.*

a soin de choisir les expositions les plus favorables, et de les préparer avec artifice, en se ménageant un demi-jour perfide qui ne laisse pas voir les défauts ; mais ce qui est caché aux yeux des hommes ne l'est pas aux yeux de Dieu. Un marchand envoya un jour en aumône au saint abbé Launomar quarante pièces d'argent. Le saint les ayant placées sur l'autel, puis palpées l'une après l'autre, les renvoya toutes à l'exception d'une seule, disant que c'était la seule qui eût été légitimement acquise et que les trente-neuf autres étaient la part du diable. Oh! si ce bon saint descendait du ciel et allait palper ces pièces d'or entassées, ces marchandises, ces richesses accumulées si rapidement par ce négociant, et qu'il dût faire la part de ce qui appartient à autrui, Dieu sait s'il lui resterait un pour cent de toute sa fortune! Vous vous étonnez peut-être? C'est un signe que vous ne connaissez pas l'avidité de cette avarice qui fait marchandise de tout. Oh! si vous aviez les yeux assez purs, vous la verriez entourée de médecins et de chirurgiens, spéculant sur les fièvres, les maladies et les accidents, et ne songeant qu'à prolonger les traitements afin de vivre de visites, de drogues et d'emplâtres. Vous la verriez pénétrer dans le sanctuaire, pour trafiquer des choses saintes, par des simonies patentes, palliées, ou confidentielles, mettant en vente les bénéfices ecclésiastiques, les bénédictions, les reliques, et jusqu'aux sacrements, avec tout ce qu'il y a de plus sacré dans l'Eglise. Bien plus, vous la verriez monter au ciel, prétendant faire marché du Saint-Esprit lui-même, et poussant Simon le magicien, comme on le voit dans les Actes des Apôtres, à offrir de l'argent à saint Pierre pour qu'il le lui vende ; et si l'avarice ne réussit pas à acheter la troisième personne de la sainte Trinité, elle ne réussit que trop à faire vendre la seconde pour trente deniers par l'infâme Judas, ce porte-étendard de tous les avares,

lequel, ne pouvant plus supporter cet enfer qui brûlait dans son âme, mit fin à ses jours en se pendant, *et suspensus crepuit medius*[1], et exhala par ses entrailles déchirées son âme impure, qui fut précipitée au plus profond des abîmes, exemple éternel des châtiments réservés à l'avarice dont nous instruisons le procès.

VII. Or, si cette vile séductrice a causé tant de maux dans le monde, qui donc voudra jamais se faire son partisan et encourir la note d'une telle ignominie? Qui? voulez-vous le savoir? Tous, tous! oui, tous! « Depuis le plus petit jusqu'au plus grand, dit le prophète Jérémie, tous sont adonnés à l'avarice: » *A minori usque ad majorem, omnes avaritiæ student*[2]. — Mais, saint prophète, cette proposition est trop générale. Tous sont donc plus ou moins infectés de ce vice! — Oui, tous, absolument tous. — Mais ces enfants innocents qui n'ont pas encore l'usage de la raison? — Tous. — Mais les femmes qui, pour la plupart, sont étrangères aux affaires et au commerce? — Tous. — Mais les personnes ecclésiastiques, qui sont occupées au service divin? — Tous. — Mais les grands et les princes? — Tous, tous. *A minori usque ad majorem, omnes avaritiæ student.* Et pour vous convaincre que cet *omnes*, moralement parlant, ne dit pas trop, observez d'abord les enfants de deux ou trois ans; quoiqu'ils n'aient pas encore le discernement du mal, néanmoins dès cet âge d'innocence ils manifestent déjà une très-grande avidité de posséder, et il semble qu'ils aient appris l'avarice dès le berceau. Montrez à un enfant une pomme, un morceau de cristal, une pièce de monnaie toute neuve et luisante, vous le verrez aussitôt suivre l'objet des yeux, tendre ses petites mains pour le saisir, et s'agiter dans ses langes comme pour aller à sa rencontre. Quoiqu'il

(1) *Act. 1, 18.* (2) *Jerem. 6, 13.*

ne parle pas encore, il sait faire comprendre qu'il en est avide; et s'il l'obtient, il le serre dans ses mains encore tendres et mord celui qui tente de le lui enlever; que s'il ne l'obtient pas, il pousse les hauts cris, c'est la vengeance des enfants, il pleure, il désespère. Voulez-vous un signe plus évident que l'on suce avec le lait l'amour des biens de la terre? et qu'avant même d'avoir appris à vivre, on étudie déjà à l'école de l'avarice? *Omnes avaritiæ student.* Vous me parlez des femmes; mais qui ne sait combien elles sont portées à l'avarice? il n'y a point de maison où l'on file plus fin que celle où la femme a la direction des affaires. Supposez après cela qu'elle ait un mari vieux ou infirme, et qu'elle compte devoir lui survivre, elle commence de bonne heure à faire son paquet en cachette, et le tient même hors de la maison, s'il le faut, ayant soin d'y faire entrer tout ce qu'elle trouve de beau et de bon. Comment peut-elle se permettre en conscience ces détournements? si elle l'ignore en cette vie, elle l'apprendra dans l'autre. Dites-en autant de certaines veuves qui, au détriment de leurs enfants, et en vertu de cette peur innée chez elles que la terre ne manque sous leurs pieds, mettent tous les jours quelque chose de côté, et ont de petites cachettes où ne pénètrent pas même les rayons du soleil. Dites-en autant de celles qui, ayant des parents pauvres, leur donnent avec profusion et sans discrétion, à l'insu de leur mari; puis convenez qu'il est vrai que tout le monde est adonné à l'avarice : *Omnes avaritiæ student.* Le sanctuaire même n'en est pas exempt. Quoi de plus terrible que cette sentence assez connue des saints Canons; savoir qu'anciennement des prêtres d'or consacraient dans des calices de bois, et que maintenant ce sont des prêtres de bois qui consacrent dans des calices d'or? Mais pourquoi cela? Parce que l'avarice, en faisant du moyen la fin et de la fin le moyen, change

en poison ces revenus qui ont été assignés aux églises pour propager le culte divin. Ah ! on ne le voit que trop clairement à ce luxe excessif qu'étalent les ecclésiastiques sous prétexte d'observer les convenances; à cette préoccupation, à cette sollicitude pour tout ce qui regarde leur maison, jointe à une négligence si grande à l'égard de leur troupeau; à cette ténacité, à cette dureté envers les pauvres, par laquelle ils attirent sur leurs têtes la colère de Dieu, qui ne leur laisse aucun repos en cette vie et leur en laissera bien moins encore dans l'autre. Niez maintenant, si vous le pouvez, que tous sont adonnés à l'avarice : *Omnes avaritiæ student.* En voulez-vous davantage? Elle en vient jusqu'à attaquer les souverains sur leur trône, et leur mettre un enfer dans le cœur. Voyez-en une preuve dans Achab, qui, comme roi de la Palestine et successeur de David, occupa le trône le plus auguste qui fut jamais sous le soleil : cependant le voilà qui est transporté de colère, et frémit de rage, comme un lion blessé : quelle en est la cause? Ecoutez, et vous en serez dans l'étonnement. Il convoite une petite vigne pour accroître son jardin, et comme le légitime propriétaire ne veut point se dessaisir de ce patrimoine de ses aïeux, le roi frémit, se tourmente, se plaint, et se livre en proie à un noir chagrin qui lui ronge le cœur. Mais n'est-ce pas un monarque? Oui, c'est un monarque, mais c'est en même temps un esclave de l'avarice, et c'est pour cela qu'il s'abaisse jusqu'à mendier auprès d'un pauvre un vil morceau de terre : *Da mihi vineam istam* [1]. Et comme il ne peut l'obtenir, il se démène et se désespère comme un damné; endurant un enfer anticipé, il vit malheureux et se prépare à mourir en désespéré. Or, s'il est incontestable que tous s'adonnent à l'avarice : *Omnes avaritiæ student,*

(1) *III Reg. 21, 2.*

si l'on voit le monde entier se laisser entraîner par cette Circé d'enfer, faut-il s'étonner que la perversité soit si générale? Affirmez sans crainte que c'est l'avarice qui inonde le christianisme d'iniquités, selon cette parole si vraie de saint Valérien, qu'il n'est point de mal que la cupidité n'ait conçu, enfanté, ou nourri : *Nihil est malorum quod non cupiditas aut concipiat, aut parturiat, aut nutriat.* Et pour tout dire en un mot, si les chrétiens de nos jours ne sont pas, ou ne paraissent pas chrétiens, attribuez-le à la soif des intérêts matériels, et vous ne vous tromperez pas. S'ils sont si éloignés de l'esprit de l'Evangile, s'ils sont si négligents à prier, à écouter la parole de Dieu, à s'approcher des sacrements, à assister à la messe ; s'ils vivent sans union avec le prochain, sans paix avec eux-mêmes, affirmez que c'est l'avarice, et toujours l'avarice qui fait de leur vie un enfer, et qui leur en prépare un bien plus cruel pour l'heure de la mort.

DEUXIÈME POINT.

VIII. Il ne faut pas beaucoup de preuves pour établir une vérité aussi claire ; et comme il me reste peu de temps, je vous les exposerai en peu de paroles. Réduisant à une seule toutes les raisons que je pourrais apporter, je me contenterai de dire que l'avarice n'est pas un vice ordinaire, dont on puisse se dépouiller quand on le veut; mais qu'au contraire, lorsqu'il s'est emparé d'un cœur, c'est comme un polype attaché à un rocher, et qu'on ne peut en arracher qu'en le mettant en pièces. La volupté souvent s'émousse contre les glaces de l'âge, tandis que l'avarice ne fait que se fortifier chez les vieillards. On compare les vieux avares aux pyramides, qui, plus elles s'allongent et plus elles s'amincissent : ainsi ceux-là, en avançant en âge, raffinent aussi de plus en plus en cupidité. Faites-y atten-

tion, et vous verrez que tous les vices d'ordinaire nous abandonnent au moins à l'article de la mort : à la mort, le vindicatif pardonne à son ennemi ; le libertin renonce à ses habitudes criminelles, l'orgueilleux s'humilie ; tandis que l'avare s'attache plus fort que jamais à ses biens et à son argent. De là vient qu'un bon nombre d'avares ne peuvent entendre parler d'autre chose au moment de la mort que de questions d'intérêt. Ils veulent avoir sous leur oreiller les clefs de leur coffre-fort au lieu du crucifix ; ils veulent voir sur leur lit des sacs d'or, afin d'en repaître au moins leurs yeux, et de se procurer la satisfaction de palper, de manier le précieux métal ; mais ils ne pensent ni à restituer, ni à acquitter les legs pieux ou à faire de bonnes œuvres, non plus que s'ils n'avaient pas une âme. Or, si cette maudite passion leur a fait souffrir un enfer pendant leur vie, que ne leur fait-elle pas endurer, pensez-vous, à l'article de la mort ? Vous pouvez en juger par l'exemple d'un marchand de la ville de Metz ; le fait est rapporté par Césaire. C'était un homme qui faisait un commerce considérable sur terre et sur mer. On ne sache point qu'il se livrât à un trafic injuste ; mais il était tellement absorbé par la masse des affaires qu'il n'y avait pour lui ni fêtes, ni dimanches. Son esprit était toujours à son négoce ; constamment on le voyait, la plume ou la balance à la main, occupé à calculer, à écrire ou à peser, ou bien la tête enfoncée dans ses livres pour repasser ses comptes. Le malheureux ! malgré toute son habileté, il régla fort mal ses comptes pour l'autre vie. Ecoutez ce qui lui arriva au moment de la mort. Ne trouvant aucune consolation, ni en Dieu, qu'il avait complétement oublié pour ne songer qu'à ses intérêts, ni dans la très-sainte Vierge, à qui il n'avait jamais eu la moindre dévotion, beaucoup moins encore dans ses bonnes œuvres qui se réduisaient à zéro ; éprouvant dans

ses angoisses un enfer anticipé : « Hélas ! dit-il, puisque ni Dieu, ni la sainte Vierge, ni les Saints ne me procurent de consolation, apportez-moi une bourse pleine de pièces d'or. » On la lui apporte. « Appliquez-la sur mon cœur qui s'affaisse. » On l'y applique. Sentez-vous quelque soulagement? lui demande-t-on. « Du soulagement! O Dieu ! comme cet or me tourmente, comme il me brûle, quand je pense que tout reste en deçà du tombeau et que je ne pourrai rien emporter au delà! Mais non, il n'en sera pas ainsi : en conséquence j'ordonne que cette bourse soit déposée sur mon cœur après ma mort, et je veux être enseveli avec elle. » On exécuta ses ordres, et il fut réellement mis en terre avec ce signe visible de son insatiable avarice. Quelques jours après, un fossoyeur, instruit de ce qui s'était passé, alla de nuit avec une petite lumière pour enlever cet or. Ayant ouvert la tombe et le cercueil, il vit un affreux crapaud qui tirait de la bourse les pièces d'or, et les changeant en poignards, les enfonçait dans le cœur de l'avare, de sorte que ce cœur en était transpercé de toutes parts. Faisons ici une réflexion : si Dieu, pour nous donner une leçon, a voulu que ce cœur apparût tout couvert de plaies, faites par cet or même que le malheureux avait tant aimé, quels déchirements, quels supplices son âme n'aura-t-elle pas éprouvés au moment de la mort, lorsqu'il fallut en venir à cette amère séparation de tous ses biens? Oh ! quel enfer ! quel enfer attend un riche avare à ce moment suprême!

IX. Mais pourtant entre toutes les douleurs qui accablent un avare sur son lit de mort, quelle est la plus cruelle? Le saint homme Job vous le dira : *Divitias quas devoravit evomet, de ventre illius extrahet eas Deus*[1]; « Il vomira les richesses qu'il a dévorées, et

(1) *Job. 20, 15.*

Dieu les lui arrachera du ventre. « Ce mot *dévorées* renferme un mystère : il signifie que l'avare ne mâche point ce qu'il prend, qu'il n'en retire ni nourriture, ni profit ; mais qu'il avale comme un gourmand, qu'il engloutit avec rapacité, et que plus il mange, plus il maigrit et s'affaiblit. Mais ce n'est pas tout : « Il vomira, » *evomet*, c'est-à-dire que se sentant la conscience chargée, il vomira, s'il veut se sauver, en restituant tous les biens mal acquis. Et quelle douleur pour un avare d'avoir à rendre tout ce qu'il a accumulé avec tant de peines! Et s'il était d'un estomac si robuste et si tenace qu'il ne voulût pas rejeter le bien injustement possédé, qu'arriverait-il? Dans ce cas « Dieu lui-même le lui arrachera du ventre, » *De ventris illius extrahet eas Deus.* Dieu permettra que sous ses yeux mêmes le plus libertin de ses enfants dissipe en un jour ce qu'il a amassé en plusieurs années : *Extrahet eas Deus.* Il permettra que son mobilier, ses étables, ses capitaux deviennent la proie d'un scélérat ou d'un fripon : *Extrahet eas Deus.* Il permettra qu'il perde tel procès d'où dépend la plus belle partie de sa fortune : *Extrahet eas Deus.* Il permettra qu'il soit persécuté, calomnié indignement, et devienne suspect à un homme puissant; il permettra un incendie, une imposture, une faillite : *Extrahet eas Deus.* Par un châtiment ordinaire de la Providence, les avares ne meurent pas seulement désespérés, furieux, abandonnés de Dieu; mais de plus, déshonorés, endettés, ruinés, et dépouillés des biens qu'ils ont tant ambitionnés. Oh! que c'est un cruel enfer pour un riche avare que de se voir, au moment de rendre le dernier soupir, réduit à l'indigence, sans savoir où se retourner! Représentez-vous-le, s'il vous plait, étendu à moitié mort sur son lit; appelez le notaire, car il veut faire son testament, et vous y assisterez tous en qualité de témoins. — « J'établis, dit-il, héritiers universels ceux qui me tiennent de

plus près par le sang. » — Notaire, arrêtez : ces termes sont équivoques ; il faut voir quels sont ceux qui lui tiennent de plus près par le sang : si ce sont les enfants, issus de son sang, ou bien les pauvres dont il a, à force d'iniquités, sucé le sang en quelque sorte par la bourse. Je dis donc qu'il ne peut pas laisser son héritage à ses enfants, mais qu'il doit restituer à chacun tout ce qu'il s'est injustement approprié, et en outre réparer tous les dommages qui sont résultés du tort qu'il a fait ; c'est ce qu'enseignent tous les théologiens, et c'est ainsi que fit Zachée : *Et si quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum*[1]. « Si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui rends quatre fois autant. » Or, si tout ce que possède cet avare est le produit de l'injustice, et si pour réparer les dommages causés il doit rendre le quadruple de ce qu'il a pris, que lui reste-t-il à léguer ? Voulez-vous une banqueroute plus complète ? Il n'a pas même un sou à laisser à ses enfants. — « Je fonde, continue-t-il, une Messe quotidienne à perpétuité. » — N'écrivez pas, notaire : cette disposition est nulle ; le sang de Jésus-Christ ne sert de rien à une âme qui s'est abreuvée du sang des pauvres. — « Je remets mon âme à Dieu. » — Doucement, notaire, n'écrivez pas. A Dieu une âme qui a été idolâtre de l'or ! Non, Dieu ne la reconnaît pas pour sienne, les Anges la repoussent, le ciel l'a en horreur. — A qui donc la laissera-t-il ? — Qu'il la laisse à qui elle regarde. — Mais à qui ? — Qu'il la donne au démon à qui elle doit appartenir éternellement. Oui, voilà ce qu'il faut écrire, notaire : car l'avare n'a d'autre testament à faire à la mort, que de léguer son âme au démon, après l'avoir ravie à Dieu par tant d'injustices. Et vous tous qui êtes témoins, signez ce testament et faites foi qu'un avare, après avoir souffert un enfer

(1) *Luc. 19, 8.*

pendant la vie, endure encore un enfer à la mort, et en attend un bien plus terrible pendant toute l'éternité, comme nous allons le voir.

†

TROISIÈME POINT.

X. Un enfer pendant la vie, un enfer à la mort, voilà tout le profit d'un riche avare : que vous en semble? — Ah! que de tribulations dans la vie! nous ne dirons pas le contraire. Que de tribulations à la mort! nous l'avouons. Mais ces tribulations qu'il souffre, et pendant la vie et à la mort, ne lui tiendront-elles pas lieu d'expiation pour échapper à un enfer plus terrible dans l'autre monde? — Hélas! que dites-vous? c'est précisément là, au contraire, le gage de son éternelle damnation. L'avare souffre, il n'est que trop vrai; mais il souffre pour se fabriquer les chaînes d'un éternel esclavage. Les paroles de l'Ecriture et des saints Pères au sujet des avares sont épouvantables, et toutes s'accordent tellement à donner leur damnation comme moralement certaine, que je crois bon de les passer sous-silence, dans la crainte de décourager les coupables au lieu de les corriger. Avares, usuriers, accapareurs, publicains, hommes intéressés, ce n'est pas moi que vous écoutez, je me tais et garde le silence; mais avant de partir, prêtez l'oreille en passant à saint Cyrille qui vous crie sur un ton formidable : *Ex peccatoribus inveni multos veniam consecutos, avarorum autem neminem.* Parmi les pécheurs de toute espèce, dit-il, j'en ai trouvé beaucoup qui se convertissent et se sauvent, beaucoup d'impudiques, beaucoup de vindicatifs, beaucoup de débauchés, beaucoup d'orgueilleux; mais des avares pas un seul qui se convertisse sincèrement et obtienne

son pardon : *avarorum autem neminem*. Ecoutez aussi la sentence de l'Apôtre saint Paul : *Omnis avarus, quod est idolorum servitus, non habet hæreditatem in regno Christi et Dei*[1] ; « Nul avare n'a part à l'héritage du royaume de Jésus-Christ et de Dieu, car l'avarice est une idolâtrie. » Il dit ailleurs des autres pécheurs en général qu'ils « ne possèderont pas le royaume de Dieu : » *Iniqui regnum Dei non possidebunt*[2]. Il leur laisse la faculté d'obtenir l'investiture du royaume des cieux, seulement il ajoute que la possession leur en sera refusée en son temps ; mais cette faculté même, il la dénie aux avares. Les autres pécheurs, il les y déclare inhabiles pour l'avenir, l'avare même dans le présent : *Non habent hæreditatem in regno Christi et Dei*. Mais écoutez surtout le Fils de Dieu qui est encore plus effrayant, car il déclare nettement, sans hésitation, sans tergiversation, « qu'il est plus facile qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'un riche avare n'entre dans le royaume des cieux : *Facilius est camelum per foramen acus transire, quam divitem intrare in regnum cœlorum*[3]. Ici c'est Jésus-Christ qui parle, je me tais donc : et au lieu de multiplier les terreurs, il vaudra mieux que nous nous appliquions à trouver un moyen efficace de sortir de ce triple enfer.

XI. Les théologiens divisent les avares en deux catégories : il est des avares rapaces, qui usurpent le bien d'autrui par des fraudes, des usures, des rapines, et foulent aux pieds toute justice ; et il est des avares tenaces, qui retiennent avec une parcimonie sordide ce qui leur appartient, et pèchent contre la libéralité. Il s'agit d'appliquer aux uns et autres le remède opportun. Pour les premiers, je n'en trouve qu'un seul qui soit applicable à leur maladie, c'est de restituer. — Oh ! mon Dieu,

(1) *Ephes. 5, 5.* (2) *I Cor. 6, 9.* (3) *Matth. 19, 24.*

ce remède est trop amer. Je restituerais bien, mon père, mais ma femme? mais mes enfants? mais ceux qui restent après moi? Les voir vivre dans la misère, couverts de haillons, mendiant un morceau de pain dans les rues! Non, je n'ai pas le cœur assez dur pour en venir là, mon sang se glace seulement en y pensant. — Oui, n'est-ce pas, ce remède est trop amer! Mon doux Sauveur! que vous avez bien eu raison de soupirer sur le sort des riches avares! Oh! qu'il leur est difficile d'entrer dans le royaume de Dieu! *Quam difficile qui pecunias habent in regnum Dei intrabunt!*[1] Malheureux avares, vous voici réduits à cette terrible alternative : si vous ne rendez pas le bien d'autrui, vous êtes damnés; si vous le rendez, vous êtes plongés dans l'indigence, vous et vos enfants. Deux extrémités très-fâcheuses, je l'avoue, très-fâcheuses! mais laquelle des deux est la plus à redouter? Si vous vous damnez, qu'en sera-t-il de vous? Vos enfants vous tireront-ils de cet abîme de maux, et de maux éternels? Que chacun de vous y pense, y réfléchisse mûrement, et se décide ensuite.

XII. Pour les avares de la seconde catégorie, il faut employer le remède qu'on emploie pour les jeunes gens qui ont une surabondance de sang : les médecins ont pour ce cas une recette toute prête : une bonne saignée, disent-ils, qu'on leur tire du sang. C'est aussi la recette indiquée par l'Esprit-Saint pour les avares trop chiches, trop passionnés pour les biens de la terre. Du sang, du sang, une bonne saignée à la bourse, c'est-à-dire des aumônes aux pauvres, et la cure réussira : *Vendite quæ possidetis et date eleemosynam*[2]. « Vendez ce que vous possédez, et faites-en l'aumône. » Que la première espèce d'avarice, celle qui est opposée à la justice exclue du royaume des cieux, personne n'en doute, mais que

(1) *Luc. 18, 24.* (2) *Ib. 12, 33.*

la seconde, celle qui est opposée à la libéralité, apporte le même préjudice à l'âme, il en est peu qui en conviennent; on se persuade que l'aumône est une œuvre de surérogation, comme serait, par exemple, de dire un *Pater* de plus. Il n'en est pas ainsi, mes frères, l'aumône est un précepte formel de Dieu pour ceux qui peuvent le faire, et ce précepte est si important qu'au jour du jugement le souverain Juge, laissant de côté une foule de prévarications plus énormes, ne reprochera que celle-là à la multitude des réprouvés : preuve manifeste que la violation de ce précepte est un délit très-grave comme tout autre péché mortel, et qu'à moins de renier l'Evangile, il faut admettre que beaucoup d'hommes se damneront pour avoir manqué à la charité envers les pauvres, et n'avoir pas fait l'aumône. Combien devez-vous donner, envers qui, et en quel temps oblige le précepte, ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans ces détails : c'est l'affaire d'un confesseur instruit et zélé ; c'est lui qui vous expliquera ce que vous avez à faire pour être sûrs de remplir un précepte d'une si haute importance. Je vous dirai seulement que l'unique, ou du moins la principale raison de la fatale sentence fulminée contre le mauvais riche, c'est qu'il vivait dans les délices, en même temps qu'il traitait le pauvre avec dureté. Par conséquent, si l'Evangile n'est pas une invention humaine, mais l'œuvre du Saint-Esprit, malheur à vous, riches, si la charité ne vous rend pas aussi généreux envers les pauvres, que votre état vous le permet! A la vérité, je ne voudrais pas que vos aumônes vous fussent arrachées à force de préceptes, non, je voudrais que la charité vous donnât un cœur si sensible, si compatissant pour les pauvres, qu'on vous vit dépasser toutes les limites du précepte, et distribuer avec une telle profusion que vous fussiez dignes d'être mis au nombre de ces riches fortunés, auxquels Dieu

promet toute sorte de biens, dans les saintes Ecritures. Comment pourriez-vous entendre de si magnifiques promesses, sans être épris d'un secret aussi efficace pour s'enrichir qu'est l'aumône? Ecoutez-les donc avec une sainte avidité : Dieu promet d'abord les biens temporels : *Qui dat pauperi non indigebit*[1]; « Celui qui donne aux pauvres ne sera pas dans le besoin. » Il promet les biens spirituels : *Qui sequitur justitiam et misericordiam, inveniet vitam*[2]; « Celui qui pratique la justice et la miséricorde trouvera la vie. » Il promet le pardon des péchés : *Eleemosyna ab omni peccato liberat*[3]. « L'aumône délivre de tout péché. » Il promet la persévérance dans le bien, laquelle est la plus précieuse de toutes les faveurs : *Eleemosyna gratiam hominis quasi pupillam conservabit*[4], » L'aumône conservera la grâce de l'homme comme la prunelle de l'œil. » Il promet enfin la vie éternelle : *Eleemosyna a morte liberat, et ipsa est quæ... facit invenire misericordiam, et vitam æternam*[5]; « L'aumône délivre de la mort, et c'est elle qui fait trouver la miséricorde et la vie éternelle. » Jugez maintenant de la folie des riches avares, qui, pouvant à si peu de frais se procurer toute sorte de biens temporels et éternels, aiment mieux être cruels envers eux-mêmes, en manquant de générosité à l'égard des pauvres. Ils vous donnent constamment pour excuse qu'ils économisent pour les besoins à venir; mais quel besoin plus pressant que celui de se délivrer de tous les maux de ce monde et de l'autre, et de gagner la couronne de la béatitude éternelle? Un gentilhomme ayant prêté une maison à sainte Térèse, pour y fonder un monastère, mourut à deux mois d'intervalle sans pouvoir se confesser : mais Dieu, en récom-

(1) *Prov. 28, 27.* (2) *Ib. 21, 21.* (3) *Tob. 4, 11.*
(4) *Eccli. 17, 18.* (5) *Tob. 12, 9.*

pense de sa bonne œuvre, lui donna une contrition parfaite, qu'on peut dire miraculeuse, eu égard à la vie criminelle qu'il avait menée, et il eut le bonheur de se sauver. Un soldat ayant fait l'aumône à notre père saint François, en reçut en retour l'avertissement salutaire de se confesser promptement, et de mettre ordre aux affaires de sa conscience, parce qu'il devait mourir bientôt subitement, comme il arriva en effet. Or, je vous le demande, ces deux hommes généreux pouvaient-ils réserver leurs biens pour un besoin plus grand? Il est certain que par l'aumône ils donnèrent du prix à ce qui n'avait aucune valeur, et échangèrent contre des trésors éternels dans le ciel ces biens fragiles que la mort devait leur ravir ici-bas dans peu de jours. Que si, pour quelques-uns d'entre vous, l'autre vie est une tare inconnue, et ses biens paraissent des biens métaphysiques dont on ne tient pas compte, je leur propose un autre point de vue. Regardez autour de vous et voyez quelles sont les maisons les plus fortunées de la contrée, celles sur lesquelles pleuvent d'ordinaire tous les biens : vous serez forcés d'avouer que ce sont les plus bienfaisantes. C'est un principe infaillible : là où l'on fait de grandes aumônes, là aussi il y a grande prospérité. Saint Grégoire-le-Grand, avant d'être élevé sur le trône pontifical, fut abbé d'un monastère de Rome, et un jour il lui arriva de donner par trois fois, jusqu'à douze écus d'or à un pauvre qui l'importunait. Lorsqu'il fut souverain Pontife, il ordonna à son majordome de faire asseoir tous les matins à sa table douze pauvres. Un jour il en aperçut treize, et il les accueillit tous avec la même bienveillance; mais le repas fini, il demanda avec bonté au treizième comment il était venu s'asseoir à la table du pape sans y être invité. Je suis, répondit-il, celui-là même à qui, étant abbé, vous fîtes donner douze écus d'or : sachez donc que je suis votre

ange gardien, et que c'est Dieu qui m'a chargé ainsi d'éprouver votre libéralité. Je vous fais savoir en outre que c'est pour récompenser vos aumônes, que Dieu vous a promu au comble des honneurs sur la terre, le souverain pontificat, et qu'en échange des mêmes aumônes, il vous réserve des honneurs beaucoup plus grands dans le ciel. A ces mots il disparut. Qui sait si parfois ce pauvre qui vous tend la main n'est pas votre ange gardien? Qui sait si ce n'est pas le Sauveur lui-même, qui, en plusieurs rencontres, pour recommander l'aumône, a bien voulu paraître sous l'extérieur d'un mendiant? Apprenez donc à respecter les pauvres comme autant d'images vivantes du Fils de Dieu fait homme et pauvre tout à la fois pour vous. N'oubliez pas que d'une aumône faite pour l'amour de Dieu peut dépendre votre fortune temporelle et éternelle. S'il en est ainsi, ouvrez les deux mains, mes bien-aimés, et faites l'aumône; car après tout, votre balance bien établie, vous trouverez que tout votre avoir ne consiste proprement que dans ce que vous avez distribué aux pauvres : *Hæc habeo quæcumque dedi*. Tout ce que vous laisserez entre les mains de vos parents, sera éternellement perdu pour vous. Mais vous ne réussirez point dans ce généreux dessein, si vous n'extirpez de votre cœur la racine maudite de l'avarice; pour l'en extirper tout à fait, gravez-y à la place ces paroles de l'Esprit-Saint : *Melius est parum cum timore Domini, quam thesauri magni et insatiabiles*[1]. « Mieux vaut peu avec la crainte de Dieu, que de grands trésors avec une avarice insatiable. » Ah! ne perdez jamais de vue ces trois mots : *Parum cum timore Domini;* peu, mais avec la grâce de Dieu; peu, mais avec la justice; peu, mais avec la paix du cœur; parce que ce peu joint à la crainte de Dieu satisfera

(1) *Prov. 15, 16.*

votre cœur, vous laissera la conscience en paix, et vous délivrera de ce triple enfer que l'avarice porte partout avec elle; de sorte que, vous contentant d'une condition modeste et honorable, vous vous procurerez un paradis sur la terre, un paradis à la mort, un paradis pour toute l'éternité : c'est ce que je voussouhaite.

XV

POUR LE VENDREDI APRÈS LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

DE L'ENFER.

Malos male perdet
Il fera périr misérablement les méchants
MATTH 21, 41.

I. Il y a un enfer, et un enfer qui ne finira jamais, et il y a des péchés dans le monde! et la pénitence est bannie du monde! Il y a un enfer, et un enfer qui ne finira jamais; et il est des chrétiens qui courent à l'enfer! Grand Dieu! quelle extravagance! Vous avez créé un enfer pour éloigner l'homme du péché, et cet enfer on sait qu'il existe, on y croit, et malgré cela il se remplit tous les jours de pécheurs. Ainsi une éternité de peines ne suffit pas pour nous empêcher de nous précipiter, les yeux ouverts, dans ce gouffre immense! Ah! si parmi ceux qui m'écoutent il est quelque insensé qui se soit engagé sans réflexion dans la voie qui mène à l'enfer, qu'il s'arrête, de grâce, qu'il s'arrête : qu'il sache, le malheureux, qu'il n'a pas compris ce que signifie cette horrible damnation. Je voudrais, pour le détromper, que la terre s'entr'ouvrant, laissât passer quelques étincelles de ces flammes éternelles; je voudrais emprunter à quelque bouche de l'enfer une langue de feu à la place de la mienne, que l'épouvante a glacée : *Lingua mea adhæsit faucibus meis*[1]. Rien que pour

(1) *Psal. 21, 16.*

avoir consenti à une mauvaise pensée, je puis être, moi aussi, enveloppé dans le nombre de ces vignerons ingrats que le maître irrité a châtiés d'un enfer de tourments : *Malos male perdet.* Quand je considère qu'un enfer est préparé pour quiconque se révolte contre le souverain Maître, je me sens saisi, mes frères, d'une horreur indicible; je tremble pour moi-même et je crains pour vous. Oh! combien parmi ceux qui m'écoutent seraient déjà en enfer, si ce divin Sauveur n'avait pas regardé ses plaies plutôt que leurs fautes! Combien qui vivent maintenant dans le siècle vivront bientôt dans l'éternité, et dans l'éternité de l'enfer! Comment se fait-il donc que ni le péril immense que nous avons couru, ni le risque effroyable que nous pouvons courir ne suffisent pour nous atterrer? Si cela vient de ce que nous ne comprenons pas ce que c'est que l'enfer, ah! mon Dieu, assistez-moi par votre grâce, afin que je puisse, ce matin, en retracer l'horreur, en traits vifs et frappants Vous tenez en mains les clefs de l'abîme : prêtez-les-moi pour un peu de temps, afin que j'ouvre sous les yeux de mes auditeurs les portes de ces obscurs cachots, non pas pour leur faire comprendre toutes les tortures affreuses des malheureux qui y gémissent, ce serait chose impossible; mais afin de leur dépeindre entre toutes les autres celle qui ronge de la manière la plus atroce le cœur d'un damné, et ainsi de la leur graver tellement dans l'esprit, qu'elle leur serve de règle et pour bien vivre et pour bien mourir. Ecoutez-moi avec attention, je vous en prie : car le sujet que j'ai à traiter ce matin est tout à la fois terrible, intéressant et utile : — *terrible;* car je ne puis vous offrir un spectacle plus épouvantable que d'ouvrir l'enfer sous vos yeux : — *intéressant;* car nous n'allons faire autre chose dans ce sermon que de rechercher entre tous les tourments des damnés quel est le plus grand : — *utile,*

enfin, parce qu'il y a lieu d'espérer que si nous descendons vivants en enfer, nous n'y tomberons pas après la mort. *Descendamus in infernum viventes, ne descendamus morientes.* Nous commençons.

PREMIER POINT.

II. Il ne faut pas beaucoup de temps pour faire le voyage de l'enfer : on arrive en un moment aux rivages de l'autre vie, à ce terme vers lequel se précipitent tous nos instants. Courage ! donc, mes frères : mon dessein est de vous faire faire ce matin une promenade jusqu'en enfer, pour vous en donner une idée ; et après avoir consacré une heure ou un peu plus à visiter ce noir cachot, où règne une sempiternelle horreur, de vous ramener tous sur la terre, mais tout autres que vous n'étiez en descendant. Si vous me demandez d'abord où est situé ce vaste théâtre de la justice divine, où un Dieu irrité et inexorable attend ceux qui se sont révoltés contre sa majesté souveraine, pour leur faire sentir son courroux ; ce séjour appelé, par antonomase, *locus tormentorum*, *locus supplicii*, *locus puræ pœnæ :* lieu de tourments, lieu de souffrances, lieu de maux tout purs, sans mélange d'aucun bien : je vous répondrai que cet enfer se trouve précisément sous vos pieds, au centre de la terre. Si de plus vous étiez curieux de savoir à quelle distance de nous est située la porte de l'enfer : les mathématiciens vous diront qu'en mesurant la circonférence de la terre, il est facile de trouver la distance du centre ; et laissant de côté les diverses opinions sur les dimensions de l'intérieur de l'abime, ils affirment que d'ici à l'entrée de ce gouffre il peut y avoir mille ou deux mille lieues environ. Puisque nous connaissons la position et la distance de l'enfer, descendons tous ensemble en esprit dans les entrailles de la terre, et pour marcher

en sûreté, prenons pour guide le saint roi Ezéchias, qui, lui aussi, entreprit à la fleur de l'âge ce salutaire voyage : *Ego dixi in dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi*[1]. Portez en avant le flambeau de la foi, qui est la lampe destinée à éclairer ce lieu ténébreux : *lucerna lucens in caliginoso loco*[2], et puis courage! descendez pas à pas et sans crainte. — Déjà apparaît je ne sais quelle lumière au milieu des plus épaisses ténèbres. Ne serait-ce point la porte de l'enfer? — Non : c'est la prison terrible du purgatoire. Descendez plus profond : voyez-vous là-bas cet abime ténébreux et sans fond? C'est là qu'est l'enfer. Arrêtez-vous ici, et regardez à la lumière de la foi : que voyez-vous? Vous êtes entouré de montres, d'horloges, et d'autres instruments servant à mesurer le temps, tous brisés en morceaux en face de l'éternité. Portez le flambeau sur le frontispice, qu'y voyez-vous? Un énorme basilic jetant feu et flammes faisant de son corps un cercle en se mordant la queue, et lançant par ses deux yeux de feu, qui sont comme les soupiraux de l'enfer, une sinistre lueur qui vous permet de lire ces deux mots : ENFER, ÉTERNITÉ. Ah! ne vous contentez pas de les lire! mais gravez-les profondément dans votre cœur. ENFER, ÉTERNITE! ENFER, ÉTERNITÉ! voilà la première leçon que vous devez apprendre à cette grande école; enfer, éternité, ces mots signifient que celui qui entre en enfer n'en sort jamais. O enfer, enfer éternel! combien d'hommes n'as-tu pas guéris des folies de l'esprit et des égarements du cœur? O enfer! que de jeunes gentilshommes n'as-tu pas arrachés aux séductions des cours, pour les pousser dans les cloîtres les plus austères! O enfer! que de pécheurs n'as-tu pas retirés des mains du démon, pour les remettre entre les bras de Dieu! Combien de saints

(1) *Isai. 38. 10.* (2) *II Petr. 1, 9.*

ont posé pour fondement de leur sainteté ces deux mots : Enfer, éternité, et en éprouvent maintenant au ciel une joie ineffable! Mais pour bien saisir toute la portée de ces deux mots, frappez aux portes de l'enfer, afin que les démons vous mettent sous les yeux l'horrible chaos de tous les tourments qu'on endure dans cet affreux séjour et qui ne finiront jamais.

III. Ou plutôt, arrêtez-vous, et avant de repaître vos yeux par le spectacle de cette foule de supplices réunis ensemble, spectacle qui ne serait pas sans danger pour votre cœur, habituez peu à peu votre imagination à la terreur, et tâchez de vous figurer par vous-mêmes ce que peut être cet enfer. Donnez-lui libre carrière : représentez-vous une immense salle de feu, pavé de feu, murs de feu, voûte de feu, atmosphère de feu, feu au dedans, feu au dehors, feu partout; puis figurez-vous qu'un Ange, par ordre de Dieu, prenne un pécheur, et le précipite corps et âme dans cette fournaise, en lui déclarant qu'en punition de ses crimes il doit endurer ces ardeurs pendant trois jours entiers, n'avoir durant tout ce temps que le feu pour séjour, le feu pour abri, le feu pour lit, le feu pour vêtement, le feu pour nourriture, et enfin ne respirer que le feu, et qu'au bout de ces trois jours la justice de Dieu sera satisfaite. Ah! quels hurlements ce malheureux ne pousserait-il pas! Comment, s'écrierait-il, comment souffrir un pareil supplice? Brûler vif pendant trois jours dans ce feu? et sans mourir, éprouver toutes les douleurs de la mort la plus cruelle? A cette seule pensée je me sens défaillir, je me meurs! — Si, les trois jours terminés, l'ange venait lui dire que Dieu veut qu'il brûle dans ces flammes un mois tout entier : Un mois! dirait-il; un mois! Ah! malheureux que je suis! vous me désespérez, Ange du Seigneur, par une pareille nouvelle. Il n'est pas possible de tant souffrir; je n'y tiens plus, je meurs! — Si ce

mois écoulé, l'Ange revenait de nouveau et lui dit : Rappelle-toi, misérable, tes forfaits énormes, et sache que la divine justice a décrété que tu demeureras dans ce feu une année entière. — Un an ! que dites-vous là, Ange du Seigneur ? un an ! l'année n'est-elle pas composée de 365 jours, ou de 8760 heures ? Comment rester tant d'heures, tant de jours, tant de mois dans ce brasier ? Hélas ! je n'en puis plus, je n'en puis plus ! — Que serait-ce donc, mes frères, si l'Ange lui intimait l'ordre de rester, non pas un an, mais cent ans, mais mille ans dans ce feu ? Quel ne serait pas l'abattement, le désespoir de ce malheureux ? — Oh ! père, n'allez pas plus loin ; ce tableau nous fait frissonner d'effroi et nous resserre le cœur. Certes, c'est bien là une vive et fidèle image de l'enfer ! — Ah ! que vous vous trompez ! quoi ! une petite chambre de feu, vous appelez cela une image fidèle de l'enfer ? Vous m'étonnez. Donnez plus ample carrière à votre imagination, et représentez-vous tout ce qu'il est possible de se figurer d'horreurs, de douleurs, de fureurs, de hurlements, de sanglots, de tortures, et de bourreaux, de contractions de nerfs, de convulsions d'entrailles, de déchirements de la chair ; représentez-vous les glaives, les roues et les flèches, les bûchers, les croix et les ongles de fer, les peignes de fer et les fouets, les menottes et les chaînes ; représentez-vous des cavernes sombres, avec tout ce qu'il y a de plus dégoûtant et de plus difforme ; des torrents de souffre embrasé, du plomb fondu qui vous est versé dans le gosier, des bêtes féroces qui vous dévorent, des nœuds qui vous étouffent, des chevalets pour vous écarteler ; en un mot, dressez en esprit devant vos yeux les misères, les maux, les calamités, les peines, les tourments de tout genre, de tous les siècles et de tous les lieux de la terre ; réunissez tout ce que vous avez vu, lu, ou entendu en fait de morts tragiques. Cette masse de

maux vous offrira-t-elle, pensez-vous, une vivante et fidèle image de l'enfer? Loin de là! ce serait tout au plus un enfer fantastique inventé, créé par la barbarie des hommes; tandis que les tourments de l'enfer sont les créations de la justice et de la colère de Dieu. Qu'est-ce donc que l'enfer? Je ne vous ai fait descendre dans cet abîme qu'afin que vous parveniez à le concevoir, autant que possible, tel qu'il est. Vous voici à la porte, frappez et vous saurez ce que c'est : ou plutôt, si vous le voulez bien, je le ferai pour vous.

IV. Esprits réprouvés, ministres du Tout-Puissant, ouvrez ces portes infernales, ouvrez; *Attolite portas, attolite*[1]. Dieu veut que vous nous laissiez contempler quelques instants cet abîme d'horreurs. — Retenez-vous, s'il vous plaît, pour ne pas dépasser toutes les bornes de la frayeur. Voici qu'on ouvre. Hélas! quel spectacle! spectacle épouvantable! Voyez quel chaos, quelle confusion de supplices, quel océan de feu, quelles perspectives affreuses, quels noirs cachots, quels gouffres sans fond, quels tourbillons de fumée, quelle atmosphère sombre et accablant, quels monstres horribles, furieux, acharnés; quels hurlements, quelles lamentations, quels blasphèmes, quelles malédictions, quelle puanteur, quelles immondices, quelles exhalaisons. Quel enfer! L'imagination se trouble, la mémoire se confond, le cœur se sent défaillir. Laissez parler saint Augustin, et il nous apprendra en deux mots tout ce que renferme cet affreux séjour : « Dans les cachots du démon, dit-il, abondent tous les maux, sans aucun bien : » *Omne malum in carcere diaboli abundat, et nullum bonum.* Oui, tous les maux se donnent rendez-vous en enfer. O misérable demeure! ô formidable exil! Là un air corrompu et pestilentiel, là des ténèbres épaisses et

[1] *Psal.* 23, 7.

palpables, là des flammes cuisantes de soufre, là une puanteur continuelle et inaltérable, là des vers hideux et dévorants, là des bourreaux affreux et impitoyables, là des bêtes féroces de toute espèce, les instruments de supplices les plus cruels, les objets les plus rebutants, les poisons les plus amers, des maladies incurables, la faim, la soif, la pauvreté, l'opprobre, la tristesse, et le désespoir; en un mot tous les maux, et aucun bien : *Omne malum, et nullum bonum.* Puisque nous sommes dans un lieu où il n'y a nul ordre, mais où règne une sempiternelle horreur : *Ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat* [1]; cédons à la curiosité, et sans garder aucun ordre, cherchons parmi tous ces maux quel est le plus cruel qui dévore le cœur d'un damné; afin que de retour dans le monde cette connaissance nous serve de règle et pour bien vivre et pour bien mourir. Quel est-il donc? Serait-ce la peine du sens, le feu, la fumée, les ténèbres? Serait-ce la peine du dam, la perte de Dieu et de tout bien? Serait-ce l'éternité, le désespoir? Je ne sais que dire; cherchez vous-mêmes, parcourez tous les cachots, interrogez tous les esclaves enchaînés de la justice divine, demandez-leur quel est le tourment qui les afflige le plus dans cet abime de désespoir.

SECOND POINT.

V. Voici une peine qui est horrible! quelle est-elle? C'est le premier pas que fait un damné en enfer. Je ne sais si vous avez jamais réfléchi au supplice affreux qu'éprouve un malheureux qui est enseveli vivant. Zénon, empereur de Constantinople, l'éprouva. S'étant enivré dans une orgie, il tomba dans un état tel qu'on le crut mort; cette persuasion jointe au profond dégoût

(1) *Job. 10, 22.*

qu'inspirait à tout le monde ce monstre couronné, fit qu'on s'empressa de le déposer dans son tombeau. Lorsqu'il se réveilla, son ivresse passée, il se vit enseveli dans les ténèbres. Il promène autour de lui ses regards et ses mains et ne rencontre que la nuit et la pierre du tombeau. Hélas! dut-il s'écrier, suis-je éveillé ou endormi? Est-ce un rêve, ou la réalité? Ah! je ne suis que trop bien éveillé. Et où est mon palais, où est Constantinople? Qui m'a ôté la lumière et l'empire? Courtisans, au secours, au secours! c'est l'empereur qui vous appelle. Personne ne répond. Ah! malheureux que je suis! Arianne, impératrice Arianne, c'est votre Zénon qui est enseveli tout vivant : au secours, au secours! ayez pitié de moi! je me meurs! Mais personne ne répond. Il gémit, il hurle, il rugit, il se déchire les chairs avec les dents, il se frappe la tête contre la pierre. Au secours! au secours! s'écrie-t-il, mais personne ne répond. Cette mésaventure est terrible, mes frères, et cependant ce n'est qu'une faible ébauche de ce qu'éprouve un damné quand il fait son entrée en enfer. Il laisse le monde, où il se noyait à son gré dans les délices, et d'un lit bien moelleux, il est précipité dans ce gouffre, dans ce cachot souterrain, où il est saisi par les démons, qui se jettent sur lui comme des lions acharnés, respirant le feu, la rage et la colère, ou comme des serpents venimeux. L'un lui dévore les yeux, l'autre lui déchire les entrailles, celui-ci lui ronge le cœur, celui-là se fait un plaisir de le fouler aux pieds, lui faisant souffrir mille morts à chaque coup, sans cependant qu'il puisse mourir. Le pauvre damné en proie à ces mauvais traitements, se réveille comme d'une profonde léthargie, il ouvre les yeux sur l'étendue de son malheur, et se voyant submergé par cette affreuse tempête de maux, il éclate en plaintes amères et en gémissements lamentables : Hélas! s'écrie-t-il, où

suis-je ici? Où suis-je? Où est le monde? Où est le ciel? Où est la lumière? Amis dévoués, parents bien-aimés, serviteurs fidèles, où êtes-vous? Au secours, au secours! ayez pitié de moi! Mais personne ne répond. Ah! quel feu, quelle fumée, quelles ténèbres, quels démons, quels tourments? au secours! ayez pitié de moi! Mais personne ne répond. — Et ici le malheureux ne recevant point de réponse à ses plaintes, semblable à une vipère coupée en deux et qui ne laisse pas de vomir son venin, retourne sa fureur contre ses maudits complices, qui furent la cause de sa perte éternelle; dans sa rage, il parcourt ces cavernes ténébreuses, en quête de celui ou de celle qui l'a porté au péché, et lorsqu'il l'a trouvé : Maudit! lui dit-il, maudite! c'est à cause de toi que je suis plongé dans ces tourments, dans ce feu! et alors s'acharnant l'un contre l'autre comme des chiens furieux, ils se plaisent à se maudire, à se mordre, à s'entre-déchirer. Oh! quelle mêlée, et quelle confusion! Avez-vous jamais vu un groupe de vipères, d'aspics et de crapauds, qui, resserrés dans un cercle de feu, se dévorent avec une rage telle qu'ils se tuent avec leur propre venin? C'est là ce que font les damnés en enfer : ils se tournent les uns contre les autres, les pères contre les fils, les fils contre les pères, les frères contre les frères, les libertins contre les créatures qu'ils ont perverties, et deviennent les uns pour les autres comme autant de démons et de bourreaux. Bien plus, le damné lui-même, chose horrible à penser, devient ennemi de soi, le corps est ennemi de l'âme, et l'âme est ennemie du corps. Ce n'est pas assez, dans le même corps les membres se font la guerre entre eux, et dans la même âme il y a une lutte terrible entre les passions, les affections et les désirs; en sorte qu'un damné, à peine tombé en enfer, devient un composé de rage, de fureur et de venin. Sachant qu'il est lui-même l'artisan de sa ruine, il

enrage, il se démène, il blasphème, et de ses propres dents, il se déchire et se coupe la langue : *Commanducaverunt linguas suas præ dolore*[1]. Tel est l'accueil qui est fait aux damnés en enfer. O Dieu ! que c'est épouvantable ! Sans doute, me direz-vous, c'est là le plus grand de tous les tourments. — Quoi ! le plus grand ? Mais c'est le moindre de tous. Ecoutez.

VI. Le grand saint Patrice, annonçant l'Evangile aux Irlandais infidèles et ne parvenant pas à émouvoir leurs cœurs par ses paroles, sut ébranler la terre par un miracle. Il lui ordonna de s'entr'ouvrir, et à l'instant même il se creusa à l'endroit où il prêchait, un gouffre profond d'où l'on vit s'élancer des flammes horribles ; l'air se remplit soudain de figures monstrueuses, et l'on entendit des hurlements, des lamentations, des blasphèmes, tout en respirant la puanteur des exhalaisons infernales. Alors tout le peuple éclata en sanglots, il se mit à demander à grands cris le baptême, embrassa le christianisme, et s'adonna à la piété avec une telle ferveur que pendant des siècles cette île fut appelée l'*Ile des Saints*. Grand Dieu ! quel moyen sûr de convertir tout ce peuple : il ne serait pas même nécessaire d'ouvrir un abîme au milieu de cette église ; il suffirait d'un soupirail qui, communiquant avec l'enfer, laissât monter jusqu'ici une seule flamme de ce feu ténébreux. Oh ! alors, certes, vous tomberiez tous la face contre terre, en vous frappant la poitrine, et vous courriez vous jeter aux pieds d'un confesseur pour pleurer vos fautes. Mais, mon Dieu ! où est donc votre foi ? N'est-ce pas la foi qui vous a conduits dans ces régions souterraines ? Contemplez donc des yeux de la foi cet immense océan de feu, et de même que tous les fleuves coulent à la mer : *omnia flumina intrant in mare*[2] ; ainsi tous les

(1) *Apoc. 16, 10.* (2) *Eccle. 1, 7.*

maux, toutes les calamités, tous les tourments du monde se précipitent par torrents dans le gouffre de l'enfer, pour affliger les damnés dans tous leurs sens : c'est pourquoi il est appelé un « lieu de tourments : » *locus tormentorum*[1]. Cela étant, parcourez au flambeau de la foi l'enfer tout entier, et partout vous verrez affluer des torrents de supplices et de peines, qui forment une mer immense. C'est déjà un grand supplice que cette fumée condensée qui ne trouve aucune issue, et forme une atmosphère ténébreuse, épaisse et pour ainsi dire palpable, qui étouffe les pauvres damnés. Un mort ressuscité par l'invocation de saint Nicolas de Bari et qui avait senti ces ténèbres en passant, alla jusqu'à dire qu'elles lui avaient paru plus douloureuses que le feu lui-même. Et cependant ce n'est encore qu'un petit affluent de ce vaste océan. Un tourment plus affreux, c'est la vue des démons. Sainte Françoise Romaine qui en entrevit un seul, fut tellement épouvantée, qu'elle pria Dieu de la précipiter toute vivante dans une fournaise de soufre ardent plutôt que de lui faire voir encore une créature aussi abominable. Que sera-ce donc d'en voir par millions, qui, sous les formes les plus monstrueuses, vont et viennent autour des damnés? *Vadent et venient super eum horribiles*[2]. Oh! quelle horreur! Et cependant ce n'est encore là qu'un petit affluent de ce vaste océan. Quel supplice ne causent pas les hurlements, les clameurs, le vacarme de cette foule de malheureux! Quel affreux étourdissement! Et cette puanteur qui s'exhale de ce gouffre infernal, quelle infection pestilentielle ne répand-elle pas? Saint Bonaventure va jusqu'à dire que si Dieu, pour effrayer les vivants, retirait de l'enfer un seul damné, le monde entier en serait infecté. Un religieux en fit un jour l'essai. Un damné

(1) *Luc. 16, 28.* (2) *Job. 20, 25.*

lui ayant apparu, il lui demanda quelque indice des tourments qu'il endurait : le damné ouvrit la bouche, et le souffle qu'il exhala était tellement empesté qu'il tua le religieux et rendit le monastère inhabitable. Et cependant cette puanteur, ces cris déchirants ne sont que de petits affluents de ce vaste océan. Un supplice beaucoup plus grand qu'éprouvent les damnés, c'est celui de la faim et de la soif; le saint roi David nous dit qu'ils seront affamés comme des chiens : *Famem patientur ut canes*[1]. Si la faim, même en ce monde, est un tourment si affreux qu'on l'a vu pousser des mères à manger leurs enfants; quelle sera la faim des damnés, qui, au témoignage d'Isaïe, sont contraints à dévorer leurs propres chairs? *Unusquisque carnem brachii sui vorabit*[2]. Et pourtant la soif les tourmentera bien plus encore que la faim. En voulez-vous la preuve? Voyez ce malheureux damné vêtu de pourpre et de feu, qui se tient la tête en haut et la langue pendante : le reconnaissez-vous? C'est le mauvais riche de l'Evangile. Que demande-t-il? Une goutte d'eau. Depuis combien de temps la demande-t-il? Depuis plus de mille six cents et tant d'années. L'a-t-il enfin obtenue? Non, et il ne l'obtiendra même jamais, dit saint Cyprien : *Ardebit purpuratus dives, nec erit qui æstuanti linguæ stillam aquæ infundat.* O enfer! ô enfer! où l'on refuse jusqu'à une goutte d'eau! O enfer! où l'on n'obtient pas même un morceau de pain! Et cependant cette faim cruelle, cette soif qui donne la rage, ne sont encore que de petits affluents de cette vaste mer. Faisons ici une halte, mes frères, et réfléchissons. N'êtes-vous pas de ces gens si délicats et si mous que l'ombre même de la souffrance épouvante? N'est-il pas vrai que les cris d'un enfant, les aboiements d'un chien qui troublent votre sommeil,

(1) *Ps. 58, 7.* (2) *Isai. 9, 20.*

l'odeur d'une lampe mal éteinte par le domestique, un pli au drap de votre lit suffisent pour vous arracher des plaintes, provoquer des reproches, et vous faire mettre tout le monde en déroute? N'est-il pas vrai que vous ne songez qu'à vivre dans les délices et la bonne chère, et que vous ne parlez que de festins, de boire et de manger, de passetemps et d'orgies? Qu'en sera-t-il donc de vous, si vous avez le malheur d'être un jour engloutis dans cet amer océan de supplices? Ne l'avez-vous pas mérité plus d'une fois? En êtes-vous si éloignés? Faudrait-il renouveler pour vous le miracle de saint Patrice, ouvrir la terre sous vos pieds et vous précipiter tout vivants dans le gouffre? Les morts subites, aujourd'hui si fréquentes dans le monde, ne suffisent-elles pas pour vous tenir sur vos gardes? Un simple signe de la justice de Dieu ne suffit-il pas? Comment donc un si grand danger ne vous effraie-t-il pas? Comment ne vous porte-t-il pas à faire une sérieuse pénitence? Ah! vous ne connaissez donc pas les furieuses tempêtes qui agitent cet océan? Renouvelez votre attention.

VII. Il est certain que tous les supplices dont j'ai parlé jusqu'ici et qui affligent les damnés dans leurs sens, ne sont que de petits affluents d'un si vaste océan, mais nullement l'océan même. L'enfer est un océan orageux de soufre et de feu, et de quel feu! Un feu en comparaison duquel le nôtre n'est qu'une ombre. Poursuivons, je vous prie, cette comparaison, et en considérant qu'une légère brûlure de notre feu terrestre cause de si vives souffrances, appliquons-nous à fuir ce feu bien plus terrible, qui sévit sans relâche, et ne détruit jamais le corps auquel il s'attache. Notre feu, il est vrai, est bien cruel, mais il n'est pas moins bienfaisant; tandis que le feu de l'enfer ne cause que souffrances et douleurs. Le feu de la terre a été créé de Dieu pour l'utilité des hommes; le feu de l'enfer a été créé pour le

supplice des réprouvés. Notre feu est beau, utile, commode pour une multitude de nos besoins; le feu de l'enfer est noir, sinistre, épouvantable, et sert uniquement d'instrument à la colère de Dieu. Vous comprendrez maintenant ce verset si souvent répété des Psaumes : *Vox Domini intercedentis flammam ignis*[1]. La flamme ne peut être divisée, parce que, comme le dit fort bien Aristote, il n'y a pas de division possible là où il n'y a pas de résistance. Essayez de partager la flamme avec la main : vous la verrez se contourner, s'agiter, se dégager, se dérober, parce qu'elle ne reçoit aucune impression. Il n'y a que Dieu qui divise la flamme : *Vox Domini intercedentis flammam ignis*. Comment cela? La flamme embrase et éclaire en même temps : Dieu la divise; elle continue d'embraser, mais elle perd sa clarté. La flamme cause une vive douleur, mais elle est belle en même temps : Dieu la divise, elle ne conserve plus sa beauté, mais elle reste une cause de tourment. La flamme brûle et brille tout à la fois : Dieu la divise; elle continue de brûler mais n'a plus d'éclat. Division cruelle! qui fait que le feu infernal ne tourmente pas seulement comme feu, mais renferme en soi tous les tourments. Ainsi divisé par la main de Dieu, il taille comme un rasoir, il broie comme une meule, il serre comme une chaîne, il meurtrit comme un manteau, il déchire comme des ongles de fer; il équivaut à la goutte dans les nerfs, à des spasmes dans le cœur, à des convulsions dans les entrailles : en un mot c'est la condensation de toutes les douleurs et de tous les supplices possibles, comme l'enseigne clairement saint Jérôme : *In uno igne peccatores omnia supplicia sentiunt in inferno*. Or, les malheureux damnés nagent dans cet océan de feu, comme des naufragés, ballottés

[1] *Psal. 28, 7.*

çà et là par ces ondes de flammes, dont ils ne sont pas seulement brûlés au dehors, mais aussi pénétrés au-dedans. Voyez comme ils sont ensevelis dans le feu : abîmes de feu au-dessus, abîmes de feu au-dessous; abîmes de feu à droite, abîmes de feu à gauche; feu dans les yeux, feu dans les oreilles, feu dans les veines, feu dans les entrailles, feu partout. Ainsi dévorés par le feu, ils sont tantôt lancés en haut par les vagues de flammes, tantôt précipités au plus profond des puits de l'abîme, et ils bouillonnent ainsi continuellement dans ce brasier immense. Chaque damné est comme un volcan tout en flammes, depuis les pieds jusqu'au sommet de la tête. Sa chair brûle sans se consumer; son sang lui bout dans les veines, la moelle dans les os, le cerveau dans le crâne, le cœur dans la poitrine. Ah! quelles souffrances! Les damnés ne cherchent qu'un seul remède à tant de maux, et quel est-il? La mort; oui, la mort serait l'unique adoucissement à de si cruels tourments. O mort! ô mort! s'écrient-ils, où es-tu? N'y aura-t-il donc pas un démon assez compatissant pour m'ôter la vie et me donner la mort? O mort si ardemment désirée! où es-tu? — Mais ils la cherchent en vain; ils ne la trouveront jamais, nous dit l'apôtre saint Jean : *Quærent mortem, et non invenient*[1]. Sensuels, vindicatifs, médisants, pécheurs de toute espèce, Isaïe vous interpelle ici, et brûlant d'un saint zèle il demande « qui de vous pourra habiter avec ce feu dévorant : » *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante*[2]? Esprit-Saint, frappez vous-même le cœur de ce pécheur endurci qui m'écoute, comme vous fîtes pour le cœur de sainte Thérèse. Elle fut un jour ravie en esprit et conduite en enfer. Là elle vit une niche dans une muraille, et de tous côtés des reptiles et des démons, prêts à dévorer quiconque descendait dans

(1) *Apoc. 9, 6.* (2) *Isa. 33, 14*

ce lieu formidable. A cette vue, la sainte fut saisie d'horreur. Et le Seigneur lui fit entendre que si elle n'eût pas renoncé à l'amitié de tel jeune homme, c'était là le précipice où elle aurait fini par tomber, et la place qui lui était préparée en enfer. Pécheur, mon bien-aimé frère, me voici à vos genoux, vous suppliant de réfléchir un instant sur cette vision. Si pour des péchés que sainte Térèse n'a jamais commis, mais qu'elle aurait commis si elle n'eût pas renoncé à une amitié d'ailleurs innocente, un supplice si horrible lui était déjà préparé en enfer; quels feux doivent y brûler maintenant pour vous, en punition de tant de péchés que vous avez déjà commis? Et que faites-vous, cependant? Faut-il vous l'apprendre? vous continuez à couper du bois pour augmenter les ardeurs de ces flammes qui vous sont réservées; oui, c'est du bois pour l'enfer que ces adultères, ô impudique! c'est du bois pour l'enfer que ces haines, ô vindicatif! c'est du bois pour l'enfer que vos sacriléges, ô impie! Toutes vos iniquités sont du bois pour l'enfer. Et quand en finirez-vous? Ah! mon pauvre pécheur, je vous parle la main sur le cœur : si vous vous convertissez maintenant, une seule larme suffit pour éteindre le feu que vous vous êtes allumé jusqu'ici en enfer; mais si vous y tombez une fois, oh! malheureux! un océan de pleurs ne suffira point pour en éteindre la moindre étincelle. A quoi donc vous décidez-vous? Esprit-Saint, touchez son cœur. — Ah! mon père, mon cœur est saisi d'épouvante ; mais au moins consolez-moi en me disant enfin que c'est là la plus grande de toutes les peines de l'enfer. N'en est-il pas ainsi? — Non; le feu qui brûle les damnés, le soufre qui les dévore, ne sont, au témoignage du Psalmiste, que la minime partie de leurs souffrances : *Ignis, et sulphur, et spiritus procellarum, pars calicis eorum*[1].

(1) *Ps. 10, 7.*

VIII. La mer est formée, non seulement par les fleuves qui y déversent leurs eaux, mais encore par les pluies abondantes qui tombent du ciel dans son vaste bassin : de même aussi les peines du sens ne forment que la moindre partie de cet océan de supplices qu'on nomme l'enfer; la plus terrible est celle qui lui tombe du ciel, savoir la peine du dam : « Il tombera sur eux des charbons, dit le Psalmiste, et vous les jetterez dans le feu : » *Cadent super eos carbones, et in ignem dejicies eos*[1]. Quels sont ces charbons qui pleuvront sur la tête des damnés? Le feu de l'enfer est-il donc si faible qu'il ait besoin d'être alimenté par les charbons du ciel? Ces charbons, dit saint Augustin, sont tels, qu'ils ne brûlent pas, mais qu'ils tourmentent la vue des damnés en leur faisant entrevoir les bienheureux dans la gloire; oh! quelle furieuse envie ce spectacle n'allume-t-il pas dans leurs cœurs! *Cadent super eos carbones, scilicet sancti, qui ex mortuis resurgent, quia invident eis.* Voir dans la gloire tel et tel qui ont été à mon service, et me voir en enfer! Voir dans les splendeurs des cieux ce rival, et me voir dans le feu! Celui que j'ai tant persécuté nage dans les délices, et moi dans une mer de feu! Oh! quels charbons ardents! quel supplice! quel enfer! Mais ce qui tourmente surtout les réprouvés c'est que, comme l'enseignent les théologiens avec saint Thomas, Dieu, en prononçant contre eux la fatale sentence, leur fait voir quelques traits de son infinie beauté, et en laisse gravée dans leur esprit une certaine connaissance, abstraite, il est vrai, mais très-vive cependant et jointe à un irrémédiable désespoir de jamais plus la revoir : de sorte qu'il reste aux damnés je ne sais quel funeste rayon de lumière qui leur fait apprécier le bien qu'ils ont perdu. Et cette vue, hélas! est une

(1) *Ps. 139, 11.*

source de tourments sans aucune consolation : si bien qu'Isaïe, en parlant, dit tantôt que les méchants ne verront point la gloire du Seigneur, et tantôt qu'ils la verront, malgré leur aveuglement, du milieu des ténèbres et de l'obscurité : *In terra sanctorum iniqua gessit (impius), non videbit gloriam Domini*[1]. — *De tenebris et caligine, oculi cœcorum videbunt*[2]. Quelle contradiction! ils verront, et ils ne verront pas? Comment cela se peut-il? Le voici, dit Origène : Ils ne verront pas pour leur jouissance, mais ils verront pour leur confusion et leur tourment : *Vident ut confundantur, non vident ut consolentur*. Or, de ces deux choses contradictoires, pour ainsi dire, dans l'esprit des damnés, voir et ne pas voir, naissent deux sentiments contraires dans la volonté, savoir, le désir de voir Celui qu'ils ne posséderont jamais, et le désespoir de posséder Celui qu'ils ne verront jamais. Et de même que le désir et l'espérance forment le purgatoire, ainsi le désir et le désespoir forment l'enfer; car ces deux mouvements contraires, je veux dire le désir de voir Dieu comme leur bien naturel, désir qui est propre à toute âme séparée, et le désespoir de ne jamais le voir, sont comme deux bêtes féroces qui déchirent le cœur des damnés, et toutes les autres peines ne sont rien à côté de celle-là. Quelle douloureuse réflexion se présente à mon esprit! Si je me damne, ô mon Jésus, je ne vous verrai donc jamais! jamais je ne porterai un regard sur votre visage, jamais je n'aurai la consolation de converser avec vous, et je serai condamné à vivre une éternité sans vous! mais ce qui est plus fort, c'est que non-seulement vous ne serez point touché de mes maux et de mon affliction, mais que vous y prendrez plaisir avec tous les élus; vous vous rirez de mes tourments, et vous

(1) *Isai. 26, 10.* (2) *Ib. 29, 18.*

tressaillerez de joie à la vue de ma rage impuissante. Oh! enfer des enfers! Cette peine est si grande, si atroce, qu'elle fait de l'enfer, non-seulement le réceptacle de tous les maux, mais un mal tout pur, sans mélange de bien, une pure torture sans adoucissement d'aucun genre, enfin un double enfer. — Ce sera donc là le plus grand supplice? — Non, non; il y a quelque chose de pis encore. — Peut-il y avoir pis que cela? — Oui, il y a pis.

IX. Voici ce qu'il y a de pis, écoutez : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis*[1]; « C'est une chose affreuse, dit l'Apôtre, de tomber entre les mains du Dieu vivant. » Du Dieu vivant! Pourquoi ne dit-il pas d'un Dieu irrité? Parce qu'un Dieu irrité pourrait s'apaiser. Pourquoi ne dit-il pas d'un juste Juge? Parce qu'à force de prières on pourrait exciter sa compassion. Il dit donc fort bien : du Dieu vivant, pour faire entendre que tant que Dieu vivra, le damné sera damné, et comme Dieu vivra pendant toute l'éternité, le damné brûlera aussi et enragera pendant toute l'éternité. O éternité! ô éternité! qui pourrait te comprendre? Vivre suffoqué par la fumée, c'est un grand supplice, mais vivre suffoqué toute une éternité! Brûler tout vivant, c'est un grand supplice; mais brûler toute une éternité! Perdre Dieu, c'est un grand malheur; mais le perdre pour toute une éternité! Ah! quel supplice! quel tourment de rester éternellement dans un gouffre de flammes, sans soulagement, sans relâche, à jamais. Venez ici, pécheurs, avancez la tête au-dessus de ces noirs abîmes, interrogez vous-mêmes ces malheureux, pour savoir quand finiront leurs supplices. Caïn, maudit de Dieu, combien y a-t-il que tu brûles en enfer? — Il y a cinq mille huit cents et des années. — Et quand en sortiras-

(1) *Hebr. 10, 31.*

tu? — Jamais, jamais. — Infâme Saül, depuis combien de temps souffres-tu en enfer? — Depuis deux mille et des années. — Et quand en sortiras-tu? — Jamais, jamais. — Simon le magicien, depuis combien de temps es-tu la proie des flammes? — Depuis plus de mille six cents et des années. — Et quand en sortiras-tu? — Jamais, jamais. — Voluptueux, médisants, vindicatifs, combien de temps y a-t-il que vous brûlez dans ces feux? — Il y a mille ans, cent ans, cinquante ans. — Et quand en sortirez-vous? — Jamais, jamais. — O jamais, terrible jamais, qui a fait trembler les colonnes même de l'Eglise! O jamais qui a fait frémir les plus grands saints du paradis, comment ne remplit-il pas de terreur ce pécheur qui m'écoute? Béni soit le Seigneur qui m'a retiré du siècle; je baise ce saint habit qui me met dans l'heureuse nécessité de songer souvent à ne pas me perdre à jamais. Mais vous, hommes du monde, qui voguez encore sur cette mer si féconde en naufrages, comment ne craignez-vous pas? Ah! au nom de l'amour que vous portez à votre âme, je vous conjure de réfléchir de temps en temps à l'éternité de l'enfer. Changez en remède pour vous, mes bien-aimés, ce qui fait le plus grand tourment des damnés : pourtant, non; l'éternité de l'enfer n'est pas encore le supplice le plus cruel des réprouvés. — Quel serait-il donc? — Permettez-moi de respirer un instant, et je vous le dirai.

†

TROISIÈME POINT.

X. Le mauvais riche de l'Evangile souffrit en enfer, et de l'horreur de ces lieux : *Sepultus in inferno*[1], et

(1) *Luc. 16, 22*

des flammes au milieu desquelles il était plongé : *Crucior in hac flamma*[1]. Mais ce n'était pas là son principal tourment, puisque, pour tempérer les ardeurs qui le consumaient, il se serait contenté d'une goutte d'eau au bout d'un doigt : *Mitte Lazarum, ut intingat extremum digiti sui in aquam*[2]. Quelle était donc sa principale peine? Une pensée. — Quoi! une pensée? — Oui, c'est une pensée qui lui rendait l'enfer insupportable, et qui fait que l'enfer est vraiment un enfer pour les damnés. — Et quelle est donc cette pensée? — Permettez qu'avant de vous la découvrir je tombe à genoux, pour conjurer le Tout-Puissant de l'imprimer tellement dans vos cœurs qu'elle n'en sorte plus jamais, et qu'elle vous serve de règle et pour bien vivre et pour bien mourir. Voulez-vous donc savoir quelle est la pensée qui constitue proprement l'enfer, et comme un ver dévorant s'attache au cœur du damné, le ronge et le rongera éternellement sans jamais mourir? *Vermis eorum non moritur*[3]. La voici : je pouvais me sauver, et pour une bagatelle je me suis damné. Pensée terrible! pensée qui tourmente plus impitoyablement l'âme du réprouvé qu'aucun démon ne pourrait le faire! C'est cette même pensée qu'Abraham rappela au mauvais riche : *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua*[4]; « Souviens-toi, mon fils, que tu as reçu les biens pendant la vie. » Souvenir déchirant! Pensée cruelle! *Recepi bona*, j'ai reçu tant de biens avec lesquels je pouvais si facilement me sauver! et je me suis damné pour un rien! J'ai eu tant de bonnes inspirations, tant de remords, tant de grâces! j'ai abusé de tout, et j'en ai abusé pour un rien. N'était-ce pas un rien que ce plaisir dégradant après lequel j'ai si longtemps soupiré? Un rien que ce poste, cette charge? Un rien que la satisfaction de cette

(1) *Luc. 16, 24.* (2) *Marc. 9, 43.*
(3) *Ibid.* (4) *Luc. 16, 25.*

passion? Un rien que ces bals, ces jeux, ces débauches, ces fréquentations dangereuses? Oui, un rien, un pur néant; et c'est pour ce rien que je me trouve au fond de l'abîme! Ah! quelle douleur! quelle rage! quel désespoir! Oh! c'est bien là le plus grand de tous les tourments de l'enfer! en voici la raison. C'est que le damné, en considérant, d'une part, ce qu'il souffre et pourquoi il souffre, et de l'autre, qu'il pouvait si facilement se sauver, aggrave par ses réflexions tous ses autres tourments, et les rend plus violents, plus insupportables. Cette pensée est comme l'esprit ou la quintessence de tous les tourments de l'enfer; et c'est ce tourment capital qui arrache aux damnés des blasphèmes, des grincements de dents et des cris de rage. Ecoutez-les, et vous serez saisis d'horreur. Ce n'est pas moi qui parle, c'est un damné qui blasphème et va criant, avec le mauvais riche au désespoir : *Crucior in hac flamma :* « Je suis tourmenté dans ces flammes! » Ecoutez-les tous.

XI. Infortuné que je suis! je pouvais si aisément me sauver, et je me suis damné par ma propre malice! Ah! si tel jour j'avais déchargé ma conscience aux pieds de ce bon prêtre, si j'avais confessé sincèrement tel péché, je serais maintenant sauvé, et pour l'avoir caché, je suis damné : *Crucior in hac flamma.* Ah! prédicateurs, dont je me suis moqué, j'ai foi maintenant à vos paroles, mais trop tard : si j'avais cru aux vérités éternelles que vous me prêchiez, je me serais converti; mais pour avoir fui, critiqué, ou ridiculisé vos sermons, me voilà damné, et je crierai éternellement au milieu de ces flammes : *Crucior in hac flamma.* Compagnons perfides, voilà où m'ont conduit vos conseils; mais non, c'est moi-même qui ai été l'artisan de ma ruine. Je savais bien qu'il y avait un enfer. Je savais la route qu'il fallait prendre pour l'éviter. Dieu au-dessus de moi,

ma conscience au dedans, mes parents, mes amis, mes directeurs spirituels tout autour de moi, ne m'ont-ils pas assez souvent exhorté à changer de vie? Pourquoi n'ai-je pas obéi? Qui m'a retenu? Qui m'en a empêché? Si j'ai été fragile en péchant, pourquoi n'ai-je pas fait pénitence ensuite? Ah! si je m'étais confessé un jour plus tôt, je jouirais maintenant de la béatitude céleste, et pour avoir négligé de le faire, me voilà dans un brasier ardent : *Crucior in hac flamma.* Malheureux que j'ai été! J'étais catholique, j'étais libre, j'étais raisonnable, j'étais homme enfin : qui donc m'a aveuglé? Qui m'a séduit? Qui m'a enchanté? Si j'avais bien employé un seul moment de tant d'années que j'ai vécu, c'était assez pour me faire asseoir sur un trône éternel de gloire; et pour un misérable plaisir, pour un caprice, pour un rien je me suis plongé dans cette mer de feu. Ah! scélérat, maudit que j'ai été, je me suis jeté les yeux ouverts au milieu de ces flammes : *Crucior in hac flamma.* O ma vie! vie trop courte et trop longue tout à la fois! vie trop triste aussi pour mes souvenirs! Pour quelle bagatelle j'ai sacrifié l'éternité! Et qu'il m'en eût peu coûté pour gagner le paradis! Beaux jours, précieux moments de ma vie, vous ne reviendrez donc plus? Ah! que je vous ai follement gaspillés! Qui aurait jamais cru que je vous regretterais un jour si amèrement, mais inutilement, mais éternellement au milieu des flammes! *Crucior in hac flamma.* Venez, démons, venez, déchirez ces entrailles, rongez ce cœur; c'est votre proie. Hélas! je ne mérite que trop ce que j'endure : je mérite la faim, parce que j'ai été avare à l'égard des pauvres; je mérite le feu, parce que je me suis repu d'une vaine fumée; Dieu ne m'écoute pas, parce que je ne l'ai pas écouté; je ne trouve point miséricorde, parce que je l'ai méprisée. Hélas! hélas! il est donc vrai qu'il n'y a plus d'espoir pour moi. Maudit soit le jour où je suis né!

maudit le père qui m'a engendré! maudite la mère qui m'a enfanté! maudit le pasteur qui m'a baptisé! maudit l'ange qui m'a gardé! maudites soient ces chaînes qui me retiennent ici captif. Mais qui donc, qui m'a entraîné dans cet abîme de feu? Où est la justice de Dieu? N'est-ce pas lui qui m'a créé? Comment donc s'acharne-t-il ainsi contre une créature qui lui appartient? S'il ne veut plus me reconnaître pour rien, s'il ne se souvient plus de moi, qu'il soit maudit lui aussi, qu'il périsse, qu'il soit abhorré par toutes les créatures, et que l'univers tout entier devienne un enfer peuplé de démons pour le blasphémer! Et que fait donc son Fils, qui a été pendant tant d'années mon avocat? N'a-t-il pas versé tout son sang pour moi? Pourquoi donc me tourne-t-il maintenant le dos? Maudit soit donc le Christ! périsse son sang, sang inique, plaies perfides, rédemption funeste! Et la Vierge Marie, que j'ai tant de fois invoquée, pourquoi ne vient-elle pas à mon secours? Pourquoi ne me délivre-t-elle pas de tant de maux! Eh bien! puisqu'elle m'a aussi abandonnée, qu'elle aussi soit maudite! Mau... — Oh! c'est trop fort! je n'ai pas le courage d'entendre blasphémer la très-sainte Vierge. Et vous, mes frères, que faites-vous? Comment pouvez-vous vous arrêter à entendre ce désespéré vomir de si exécrables blasphèmes? Retournons, retournons dans le monde. Et vous, esprits réprouvés, fermez ce cratère infernal, afin que ces affreux blasphèmes n'arrivent point jusqu'à nous. Nous voilà de retour. Eh bien! mes frères, que pensez-vous de l'enfer? Dites, dites, que vous en semble-t-il? Hélas! quant à moi, je tremble, je palpite d'effroi. Laissez-moi sortir d'ici et m'en aller pleurer. — Où donc? — Au désert, mes frères, au désert, pour faire pénitence de mes crimes.

XII. Si cette faveur m'est refusée, permettez au moins que, saisi d'épouvante comme je le suis, j'embrasse cette

croix, et que je verse un torrent de larmes pour déplorer, mais du fond du cœur, mes énormes péchés. Doux Sauveur de mon âme, si jamais mon cœur a été touché, attendri, c'est bien maintenant, comme l'attestent les larmes que je verse au pied de ce crucifix; si jamais j'ai demandé pardon, c'est surtout aujourd'hui que je vous le demande et du cœur et des lèvres : Pardon, ô mon aimable Sauveur, pardon, mille fois pardon! E ce pardon je vous le demande, non par la crainte du feu que vous m'avez préparé en enfer, mais pour n'avoir pas à blasphémer contre vous pendant toute l'éternité. Mon Dieu! mon Dieu! si je me damne, je serai donc comdamné à blasphémer contre vous? et cette langue, qui maintenant vous bénit, devra vous maudire? Oh! ne le permettez pas, mon Dieu. Otez-moi plutôt la langue, ou qu'un coup de foudre me réduise en cendres : je proteste, Seigneur, que je veux vous bénir, et vous bénir pendant toute l'éternité. Et vous, pécheurs mes frères, que faites-vous? s'il en est un parmi vous assez pervers pour vouloir aller blasphémer dans la compagnie des démons, et refuser de se convertir, qu'il sorte de l'église et ne regarde pas ce crucifix. Mais si vous êtes tous contrits et repentants, embrassez-le, pleurez du cœur, mais du fond du cœur, vos égarements, demandez-en pardon, frappez-vous la poitrine et dites tous à Jésus : Pardon, mon Jésus, pardon! Ah! pour éteindre le feu de l'enfer, il faut des larmes aujourd'hui : oui des larmes, mes chers frères, des larmes de repentir. Que celui qui veut éviter l'enfer bannisse le péché de son âme par une sincère contrition, qu'il se frappe la poitrine et demande sincèrement pardon. Répétez-le donc : Pardon, mon Jésus, pardon! Mais quelques pleurs ne suffisent pas, mes bien-aimés. Hélas! les âmes tombent en foule en enfer, comme les flocons de neige sur la terre en hiver : s'il en est ainsi, qui de nous échappera

à un pareil malheur? Qui? voulez-vous le savoir? Celui qui embrassera la pénitence avec ferveur. Pénitence donc, mes frères, pénitence. Laissez-moi commencer dès maintenant une rude pénitence pour ne la finir jamais ; cette discipline à la main, je ne demande qu'une seule grâce à mon Jésus, et laquelle? Je veux lui demander qu'aucun de vous n'aille en enfer. Oui, mon doux Jésus, je vous demande les larmes aux yeux cette insigne faveur. Ah! ne permettez pas qu'aucun de mes auditeurs ait le malheur de se perdre, et de se précipiter en enfer. Que demandez-vous d'eux? des larmes, une vive douleur, un sincère repentir? Les voilà tous contrits, tous baignés de larmes. Que voulez-vous de plus? des pénitences, du sang; Je donnerai mon sang pour eux, je le répandrai jusqu'à la dernière goutte, pourvu que vous leur pardonniez à tous. Du sang donc, du sang. (*La discipline.*) Joignez vos larmes à mon sang, pécheurs mes frères, ou plutôt unissez-les au sang de Jésus-Christ, à ce sang précieux et d'une valeur infinie. C'est ce sang qui éteint le feu de l'enfer : Offrez-le au Père, offrez-le avec vos larmes. Offrez-le en vous frappant la poitrine, offrez-le en répétant tous ensemble : Pardon, mon Jésus, pardon! Vous, mon frère, qui vous obstinez à vivre dans le péché, et qui même, pendant ce carême, continuez à préparer du bois pour activer votre enfer, dites avec une sincère componction : Pardon, mon Dieu, pardon! etc. Et pour échapper tous à l'enfer, faisons ainsi, je demanderai pardon pour vous, et vous le demanderez pour moi ; disons donc tous à haute voix, avec larmes et gémissements : Pardon, mon Jésus, pardon! Que Dieu soit béni pour vous avoir touché le cœur. Maintenant, j'ose espérer qu'aucun de vous ne tombera en enfer ; mais afin de nous en assurer davantage, je veux que nous fassions deux choses : je ferai l'une et vous ferez l'autre : je prierai Notre-Seigneur

de me placer à l'ouverture du gouffre pour empêcher qu'aucun de vous ne se précipite dans cet abîme ; je consens à y brûler vif, pourvu que par là je vous empêche efficacement d'y tomber. Mais vous avez aussi quelque chose à faire de votre côté, c'est une bonne confession générale, et cela sans plus tarder ; vous avez à confesser ce péché que vous cachez depuis tant d'années, vous avez à renoncer à ce commerce criminel, à vous réconcilier avec telle personne, à restituer ce bien ; en un mot, vous avez à mettre fin au péché. Combien d'autres ont pleuré et tremblé comme vous en assistant à un sermon sur l'enfer, et qui, malgré cela, pour ne s'être pas confessés et corrigés, brûlent maintenant en enfer, maudissent Dieu en enfer, le sermon qu'ils ont entendu n'a servi qu'à aggraver leur condamnation. Afin donc qu'un pareil malheur ne vous arrive pas, et que le tout ne se borne pas à quelques larmes, je vous demande une demi-heure de méditation ce soir avant le coucher : retirez-vous dans votre chambre, et repassez au pied du crucifix tous les points de ce sermon ; considérez surtout quel serait votre désespoir si, après avoir pu si facilement vous sauver, vous alliez vous damner pour un rien. Dites-vous dans le silence de votre cœur : si la miséricorde de Dieu n'avait pas été aussi grande envers moi, où serais-je maintenant? En enfer. Et là quel serait mon sort? — Pour en faire l'essai d'une manière sensible, approchez le bout du doigt de la flamme d'une bougie, et tenez-le dans cette situation l'espace d'un Ave Maria. Si vous n'avez pas le courage de souffrir cela, comment pourrez-vous supporter les souffrances bien autrement grandes de l'enfer? Allez, réfléchissez et prenez des résolutions en conséquence.

XVI

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

DE LA CONFESSION.

Cum ejecisset dæmonium, locutus est mutus, et admiratæ sunt turbæ.

Lorsqu'il eut chassé le démon, le muet parla, et la foule fut dans l'admiration. Luc 11, 14.

I. Un muet qui parle, un démon qui prend la fuite; voilà deux grands miracles qui excitèrent l'étonnement de la foule autour du Sauveur. Mais lequel des deux fut le plus merveilleux, de chasser le démon du possédé, ou de faire parler le possédé après en avoir chassé le démon? Qu'un muet recouvre la parole, ce ne peut être que l'effet de la toute-puissance, qui délie la langue afin qu'elle puisse se mouvoir et articuler des sons. Qu'un démon prenne la fuite, ce ne peut être aussi que le résultat des exorcismes tout-puissants de la grâce, qui par sa lumière chasse le prince des ténèbres : en sorte que les deux prodiges, semble-t-il, méritaient également d'exciter l'étonnement de la foule, qui n'avait pas de raison d'admirer l'un plutôt que l'autre : *Cum ejecisset dæmonium, locutus est mutus, et admiratæ sunt turbæ.* Si ces deux miracles ne nous représentaient pas le mystère de la confession sacramentelle, je me mettrais bien aussi à rechercher lequel des deux l'emporte sur l'autre. Mais un plus grand miracle m'en ôte l'envie, c'est que nous voyons tous les jours, dans le tribunal de la pénitence, le muet parler sans que le démon s'en

aille ; bien plus, pendant même que le muet parle, le démon lui entre plus avant dans le cœur. Voilà le prodige qui doit exciter tout notre étonnement. Hélas ! en voyant d'un côté une telle fréquentation des sacrements, et de l'autre une si grande multitude de péchés, je suis porté à croire que tous les muets ne parlent pas bien, et qu'à cause de cela le démon ne s'en va pas. Parlons clairement afin d'être compris de tous. Je suis porté à croire que beaucoup de confessions sont inutiles, nulles et même sacriléges, et qu'au lieu de bannir le démon de l'âme, elles l'y font pénétrer davantage, de sorte qu'il s'y établisse plus solidement et y exerce une tyrannie plus despotique, à cause que ces muets volontaires, lorsqu'ils parlent, ne parlent pas bien. Et pourquoi ne parlent-ils pas bien ? Pour deux raisons que je développerai et qui formeront les deux points de ce sermon : — la première, c'est qu'ils s'estiment plus innocents qu'ils ne le sont en réalité ; premier point ; la seconde, c'est qu'ils se croient pénitents et qu'ils ne le sont pas en effet ; second point. — Parlons plus clairement encore, car le sujet est très-important. Ceux qui, en s'approchant du sacrement de pénitence, faute d'un examen suffisant, manquent de sincérité, d'intégrité dans l'aveu de leurs fautes, ou qui, faute de douleur et de bon propos, n'ont pas la contrition requise, ceux-là, dis-je, ne se confessent pas bien, et ne chassent pas le démon de leur cœur. Or, voilà un prodige qui me cause bien plus de surprise que n'en éprouva la foule : c'est qu'un muet parle, et que le démon ne s'en aille pas ; c'est qu'un pécheur se confesse, et qu'il reste plus que jamais au pouvoir du démon. Mon intention, mes chers frères, n'est pas d'exciter chez vous des scrupules et de vous porter au découragement : j'ai trop à cœur la paix de vos âmes. Mais je vous dois la vérité, et c'est un malheur de notre époque que les vérités évangéliques

soient traitées de vains scrupules. Prêtez, je vous prie, toute votre attention à cette instruction-ci; car c'est une des plus nécessaires : ce sera un sermon composé plutôt de belles vérités que de belles paroles; je me servirai de termes clairs et familiers, afin d'être parfaitement compris de tous; aussi suis-je convaincu qu'après m'avoir entendu, vous prendrez la résolution de vous confesser avec un peu plus de soin que vous ne l'avez fait par le passé, et alors se réalisera le double miracle du muet parlant et du démon mis en fuite. Commençons.

PREMIER POINT.

II. *Locutus est mutus*, « Le muet parla. » Mais s'il parla, peut-on encore l'appeler muet? Oui, parce que beaucoup de muets parlent en confession, mais ne parlent pas comme il faut, si bien qu'ils restent muets même après avoir parlé. Ils parlent en tant qu'ils disent beaucoup de choses, ils sont muets en tant qu'ils n'en taisent pas moins; ils parlent à raison de ce qu'ils découvrent, ilssont muets à raison de ce qu'ils nient ou tiennent caché. Mais en quoi ne parlent-ils pas comme il faut? En ce que n'ayant dans toutes leurs actions d'autre mobile que l'ambition, l'avarice, la vanité et l'amour des plaisirs, ils se croient néanmoins innocents; partant, voici la formule qu'ils emploient quand ils s'approchent du tribunal de la pénitence pour faire leur confession, et décharger leur conscience : ils se mettent à genoux, et après avoir fait à la hâte le signe de la croix et récité le *confiteor*, ils commencent ainsi : Mon père, je m'accuse de ne pas avoir aimé Dieu comme je le devais, d'avoir manqué de charité envers le prochain, de m'être souvent impatienté au milieu des tracas domestiques, d'avoir été négligent; j'en demande pardon à Dieu, et à vous, mon père, la pénitence, si

vous m'en jugez digne. — Vous n'avez pas autre chose? Comment, vivant dans le monde comme vous le faites, votre conscience ne vous reproche que cela? Je vois bien qu'ayant posé en principe que pour être chrétien, il suffit d'en porter le nom, vous vous mettez dans l'idée que vous êtes innocent, et je reconnais là que vous êtes un muet qui parle, mais qui ne parle pas comme il faut. Dites-moi, avez-vous fait l'examen de conscience requis avant votre confession? — Non. — Eh bien! de ce seul chef, surtout s'il y a longtemps que vous vous êtes approché des sacrements, votre confession est invalide, quand même vous viendriez par hasard à déclarer tous vos péchés. La raison en est manifeste, disent les moralistes : c'est que, par cette négligence notable, vous vous êtes exposé à un danger évident de manquer à l'intégrité essentielle de la confession. Que sera-ce donc de celui qui, ne s'étant pas confessé depuis cinq ou six mois, peut-être même depuis un an, et qui, comptant plus de péchés que de jours, se décide à s'approcher des sacrements la veille de quelque fête solennelle, pour le plaisir de faire comme les autres, et que cependant vous voyez consacrer à peine un quart d'heure à se mettre devant les yeux toute cette suite de manquements? En un quart d'heure! est-ce possible? Comment pourrait-on en si peu de temps, découvrir le nombre exorbitant de tant d'iniquités, en distinguer toutes les espèces, toutes les circonstances, en peser toutes les conséquences? Saint Jacques a donc bien raison de comparer un pécheur qui s'examine aussi superficiellement à un homme qui se regarde au miroir, se voit tout d'un trait et oublie aussitôt ce qu'il a vu : *Et statim oblitus est qualis fuerit*[1]. Ainsi le pécheur dont nous parlons prend tous ses péchés en bloc, et avec cette masse indigeste il se

(1) *Jac. 1, 24.*

rend aux pieds du prêtre. Est-ce là s'examiner? Et après un pareil examen vous vous réputez innocents? Oh! quelle illusion!

III. Attention, s'il vous plaît. Mon intention n'est pas de dresser ici le catalogue de toutes les iniquités que peut commettre un grand pécheur, dans le but de vous donner une règle facile pour bien examiner votre conscience : non, ce que je veux, c'est de vous offrir un petit spécimen d'examen bien fait, pour qu'il vous serve de modèle dans toutes vos confessions. Dès la veille au soir, retirez-vous dans quelque lieu à l'écart, et là, au pied d'un crucifix, remettez-vous devant les yeux tous les commandements de Dieu et de l'Eglise, parcourez-les un à un, notez en quoi vous avez manqué par pensées, par paroles, par actions ou par omissions; repassez ensuite les affaires que vous avez entreprises, les personnes avec lesquelles vous avez traité, les lieux où vous avez demeuré, les obligations de votre état, vos goûts, vos affections, les inclinations secrètes de votre cœur, et vous verrez ce que deviendra cette prétendue innocence à la vue de tant de désordres qui chargent votre conscience; surtout si à vos propres péchés vous joignez ceux que vous avez fait commettre aux autres, ceux que vous avez commencés, sans aller jusqu'au bout. Je veux entrer dans un plus grand détail encore, afin de mieux vous découvrir les plaies de votre âme. Et pour commencer par les pensées, combien de fois n'ai-je pas rencontré de ces jeunes gens qui, après avoir, dans une soirée, accordé toute liberté à leurs yeux, consenti à toutes sortes de mauvaises imaginations et de mauvais désirs, restaient muets aux pieds du confesseur, et se croyaient innocents, parce qu'ils s'étaient bornés à de simples pensées? Ah! ces maudits péchés de pensées, ce sont eux qui remplissent l'enfer de damnés. Cette jeune personne qui se laisse fréquenter,

s'est-elle jamais confessée des péchés dont elle a été la cause pour ce libertin? Combien de fois n'est-il pas arrivé qu'un vindicatif ayant donné du poison à son ennemi, a caché ce crime pendant des années, parce que le poison n'avait pas produit son effet? Ce jeune homme, à la suite d'une rixe avec son rival, l'a guetté une, deux ou trois nuits pour l'insulter, et peut-être même pour le tuer, mais comme la divine Providence l'a empêché d'exécuter son criminel dessein, il n'en dit rien à confesse. Tel autre frappe à la porte de cette maison avec une mauvaise intention, mais parce qu'il ne trouve pas celle qu'il cherche, il se croit innocent. Cette mère tient dans son lit ce petit enfant qui n'a pas encore un an, avec péril manifeste de l'étouffer; mais le malheur n'étant pas arrivé, elle ne s'en fait aucun scrupule. Combien de fois n'en ai-je pas vus qui prétendaient expédier leur confession en deux ou trois paroles? Mon père, me disait tel pénitent, j'ai péché avec une personne, une fois seulement. Donnez-moi l'absolution. — Doucement. Une seule fois? répliquais-je; et pendant combien de temps l'avez-vous poursuivie? Combien de fois êtes-vous sorti de chez vous dans l'intention de séduire cette malheureuse créature? Combien de mauvais discours lui avez-vous tenus en différentes fois? Combien de piéges lui avez-vous tendus? Combien de moyens avez-vous mis en œuvre pour atteindre votre but? Et j'ai trouvé, en comptant tous les actes moralement interrompus, plus de vingt péchés dont il ne faisait pas mention. Qu'on ne prétexte pas l'ignorance, elle n'excuse point quand elle est affectée ou provient de négligence grave, bien moins encore lorsqu'en s'examinant on cherche ses péchés avec le désir de ne point les découvrir, et de laisser dormir en paix les plus sales passions. Voilà les muets qui ne parlent point comme il faut, en sorte que le démon ne les quitte pas; et ce sont

les premiers à proclamer leur innocence en terminant leurs confessions par cette formule spécieuse : Mon père, je ne me souviens pas d'autre chose.

IV. Vous ne vous souvenez pas d'autre chose? Eh! n'accusez pas votre mémoire d'un si coupable oubli, mais bien votre mauvaise volonté, qui, par une négligence crasse à l'égard des intérêts spirituels, ne veut pas se donner la peine de creuser jusqu'au fond du cœur. Eh bien! j'assumerai cette charge sur moi, si vous avez la patience de m'entendre. La confession est pour vous une chose pénible, c'est pourquoi vous tâchez de vous en débarrasser en quatre paroles : Mon père, j'ai volé, j'ai dit du mal de mon prochain, je me suis permis quelques plaisirs illicites. — Doucement, de grâce, vous ne confessez ni l'espèce, ni le nombre de vos péchés; à peine en dites-vous le genre. Reprenons-les l'un après l'autre : *J'ai volé.* — Pourquoi ne dites-vous pas combien de fois, quelle quantité, et même en quel lieu, comme c'est quelquefois nécessaire: car si vous avez volé l'Eglise, votre vol en devient un sacrilége? Et puis combien de manières n'y a-t-il pas de voler en toute sécurité? Vous, marchands, ou commis, vous savez bien qu'il y a dans vos livres certains comptes qui ne sont pas justes à vos propres yeux, et qui le sont bien moins encore aux yeux de Dieu, et voilà plusieurs années que vous vous confessez chaque mois, et ces comptes embrouillés dorment dans vos cartons au préjudice des pauvres, entre temps vous vous persuadez que vous avez satisfait à votre conscience en disant : J'ai volé. Et puis la loi de Dieu ne défend pas seulement de prendre le bien d'autrui, mais encore de le retenir; et comme ce précepte est négatif, il s'ensuit que vous péchez toutes les fois qu'ayant la faculté de restituer, vous ne le faites pas. — Vous, ouvriers, qui vous appropriez le bien de vos patrons, vous, artisans, qui enflez outre

mesure vos notes, sachez que, pouvant restituer, sinon en argent, du moins avec votre travail, si vous ne le faites pas, vous commettez un péché continuel. Vous êtes-vous jamais accusés de n'avoir pas restitué, tandis que vous le pouviez? — Vous, gentilhomme, vous êtes criblé de dettes, mais ce sont vos pauvres créanciers qui en souffrent; ne voyez-vous pas que vous devenez autant de fois voleur que vous avez, ou que vous pouvez avoir la faculté de les satisfaire, et que vous ne les satisfaites pas? Cette pauvre famille gémit; avez-vous jamais pesé les conséquences graves qui résultent du retard que vous mettez à acquitter vos dettes? Oh! quelle masse de péchés! Et pourtant on n'en dit rien au confesseur. Vous avez les mains souillées du sang des pauvres, et vous vous estimez innocent et irréprochable. — *J'ai dit du mal du prochain.* — Mais avez-vous dit du mal qui soit vrai ou faux? Le fait était-il public ou secret? Combien de fois, en présence de combien de personnes avez-vous médit? Vous savez que tout cela doit faire matière de votre examen. — *Je me suis permis quelques plaisirs illicites.* — Eh! dites donc quelle sorte de plaisirs? Sont-ce des plaisirs de gourmandise, de vanité ou d'impureté? Dans ce dernier cas, vous devez vous exprimer en termes modestes, il est vrai, mais de manière pourtant à faire connaître à votre confesseur les plaies de votre conscience. Ces indignes satisfactions les avez-vous prises sur vous-mêmes ou avec une autre personne? et cette autre personne quel était son état? était-elle mariée, ou jeune fille et libre? était-ce votre parente ou une personne consacrée à Dieu par la vertu de chasteté? Entretenez-vous avec elle une liaison suivie? Depuis combien de temps la fréquentez-vous? Si vous ne dénouez pas tous ces nœuds, votre confession sera un filet pour votre âme, au lieu de la délier de ses fautes. Ah! mon Dieu, mon Dieu!

que de désordres on découvre aujourd'hui dans les pénitents! Et cependant vous en entendrez qui vous disent : Grâce à Dieu, aucune passion ne m'agite, et partant je puis vivre tranquille sans tant fouiller au fond de ma conscience. — Vous n'avez pas de passions? Et d'où procèdent ces malédictions, ces imprécations que vous vomissez tous les jours contre votre belle-mère, votre bru, vos parents, vos voisins? Vous me dites que c'est le moins qu'on puisse faire; qu'il suffit d'avoir bon cœur. — Il suffit d'avoir bon cœur? D'où vient donc que s'il arrive un malheur à votre voisin, vous vous en réjouissez; et que si votre rival obtient quelque succès, vous en êtes contrarié, attristé? D'où vient que quand vous entendez faire l'éloge d'un tel, vous en éprouvez de la peine? Tout cela est-il l'indice d'un bon cœur? N'est-ce pas plutôt la marque d'une basse jalousie, d'une haine qui couve sourdement, d'une passion invétérée? Or, ces plaies secrètes de votre cœur, les avez-vous jamais manifestées à un bon confesseur? Oh! combien, combien de muets qui ne parlent pas comme il faut! et c'est pourquoi le diable pénètre plus avant dans l'âme; plus ils veulent paraître innocents, plus ils deviennent coupables.

V. C'est ainsi : plus je cherche et recherche, moins je trouve, et je suis toujours en peine de réunir une matière suffisante de confession. — Vous ne trouvez rien? Oh! pour le coup, je ne puis m'empêcher de m'écrier avec Pierre de Celles : *Revera tales inopes copia facit;* c'est l'abondance qui vous rend pauvres. Vous ne trouvez point de péchés, savez-vous pourquoi? Parce que vous ne vous examinez que superficiellement sur les commandements généraux du Décalogue, sans descendre dans le détail des obligations de votre état. C'est à vous que je m'adresse, pasteurs des âmes, pères et mères de famille, chefs de maison ou d'ateliers, mai-

tres d'école : soumettez un peu à l'examen la manière dont vous remplissez vos devoirs, et dites ensuite si vous êtes encore si pauvres de péchés. Vous confessez-vous jamais des désordres que commettent vos subordonnés par suite de la mauvaise éducation que vous leur donnez ou de votre peu de vigilance? Il y a dans cette population des scandales; on les voit et l'on se tait, et celui qui peut et doit les empêcher dort tranquillement, sans se faire le moindre scrupule. Ce jeune homme erre jusqu'à minuit hors de la maison, tenant des propos libres, blasphémant; le père le voit, le sait et il en rit : Que voulez-vous? Ils sont jeunes! Et il se confesse de toute autre chose, hormis de cette coupable dissimulation. Cette mère voit sa fille livrée à la coquetterie et se tenant tout le jour la tête à la fenêtre : elle la laisse seule à seule avec le jeune homme qui la recherche, lui permet d'aller avec lui en pèlerinage ou à la campagne; et cette funeste liberté qu'elle accorde à sa fille, la regarde-t-elle comme une matière de confession? Cette femme mariée depuis plusieurs années est agitée de scrupules : pourquoi ne s'instruit-elle pas auprès d'un bon confesseur des obligations de son état? Ce maître remarque fort bien la vie scandaleuse que mène son domestique; il connaît les intrigues qui existent entre sa servante et tel ouvrier : s'est-il jamais confessé d'avoir négligé de les reprendre et de les corriger comme il le devait? Ce magistrat a beaucoup de causes à expédier, et toutes dorment ensevelies dans la poussière sur la table, au grand préjudice d'un tiers qui soupire après une prompte décision : s'en est-il jamais fait scrupule? Et vous ne trouvez pas de péchés! — L'empereur Charles-Quint étant en voyage, et n'ayant point avec lui son confesseur ordinaire, s'adressa à un de ces prêtres qui ne font aucune acception des péchés, fussent-ils magnifiquement vêtus et décorés du titre

d'altesse. Lorsque l'empereur eut fini sa confession, le prêtre lui dit avec courage et respect tout à la fois : Sire, vous venez de déclarer les péchés de Charles, dites maintenant ceux de César. Comment les provinces sont-elles gouvernées? Comment accueillez-vous ceux qui recourent à vous? Donnez-vous audience en temps marqué? Le mérite est-il récompensé? Les méchants sont-ils punis? Comment la justice est-elle exercée? Comment veillez-vous sur vos ministres? Le sage prince agréa la liberté apostolique de ce vertueux prêtre, et de retour auprès de ses courtisans : C'est aujourd'hui seulement, dit-il, que j'ai appris à me confesser. — Ah! mes frères, si vous scrutiez soigneusement les devoirs de votre état, je suis certain que vous pourriez dire : Mon père, j'ai plus de péchés sur la conscience que je n'ai de cheveux sur la tête : *Iniquitates meæ... multiplicatæ sunt super capillos capitis mei*[1]. Car il est indubitable que Dieu vous demandera compte, non-seulement du mal que vous avez fait, mais encore de celui que vous n'avez pas empêché comme vous le deviez. Vous avez donné un bal, on y a attiré de pauvres jeunes filles contre leur gré; Dieu sait tout le mal qui s'y est commis : c'était à vous en qualité de chef de la maison d'empêcher ce désordre. On a émis chez vous, à la soirée, cette coupable maxime : Qui ne sait pas feindre, ne sait pas vivre; Dieu sait combien elle en a séduits : c'était à vous de reprendre l'auteur de ce scandale. Dans votre atelier on a répandu sur telle famille de méchants rapports qui y ont troublé la paix : c'était à vous d'éteindre les premières étincelles de cet incendie. Votre condition vous obligeait à tout cela. — Chrétiens, mes frères, ou je ne comprends ni Jésus-Christ ni l'Evangile, ou vous vous faites gravement illusion, lorsque,

(1) *Ps. 39, 13.*

tout en menant une vie qui n'a d'autre mobile que l'ambition, la vanité, l'intérêt et le plaisir, vous restez cependant muets aux pieds du confesseur ; vous ne trouvez pas de péchés sur votre conscience, vous vous jugez innocents. Est-il donc étonnant que le démon ne se retire pas, et que même il se rende de plus en plus maître de votre cœur? Ce qu'il y a de pire, c'est qu'après cette espèce de confession en bloc vous voulez encore qu'on vous prenne pour de vrais pénitents. Aveuglement étrange et bien digne d'être pleuré avec des larmes de sang !

VI. Mais retenons nos soupirs, ce n'est pas là l'écueil le plus dangereux contre lequel tous les pénitents font naufrage. La plupart n'examinent leur conscience qu'avec trop de scrupule ; vous en trouverez beaucoup qui, après s'être confessés, retournent une seconde et une troisième fois aux pieds du confesseur parce qu'ils ont oublié quelque péché ; mais vous en trouverez très-peu qui retournent dans la crainte de n'avoir pas eu une douleur véritable. Et pourtant, que sert-il, mes frères, de déclarer scrupuleusement toutes vos fautes, si votre cœur n'est pas pénétré d'une vive et sincère douleur? Cela ne vous sert de rien, dit saint Grégoire : *Qui corde non convertitur, quid prodest ei si peccata sua confiteatur?* Comme ce point est de la plus haute importance, réveillez votre attention, et gravez dans votre esprit ce que je vais vous dire. Dieu, depuis que le monde est monde, n'a pas pardonné à un seul qui n'ait eu une véritable douleur de son péché ; par conséquent, il ne vous pardonnera pas non plus si, après avoir péché, vous n'en avez cette douleur véritable. Je ne veux pas m'arrêter ici à vous expliquer en quoi consiste cette douleur, on vous dira dans les Instructions qu'elle est de deux sortes : l'une parfaite, ou la contrition proprement dite, et l'autre imparfaite qu'on nomme

attrition. Celui qui a la contrition pleure ses péchés, parce qu'ils ont offensé Dieu, le souverain bien; celui qui n'a que l'attrition les déteste par la crainte de l'enfer, ou parce qu'ils font perdre le paradis. Ce que j'ai surtout à cœur de vous faire bien comprendre en ce moment, c'est que la contrition, soit parfaite, soit imparfaite, doit avoir, selon le saint concile de Trente, au moins deux conditions : elle doit être surnaturelle et souveraine : si elle manque de l'une ou l'autre de ces conditions, elle est insuffisante pour le sacrement de pénitence; ce n'est plus qu'une douleur comme celle de Saül, d'Antiochus ou de Judas, une douleur des lèvres, mais non du cœur. — En premier lieu, cette douleur doit être surnaturelle, c'est-à-dire produite par la grâce, procédant de l'impulsion du Saint-Esprit, ayant pour motif un mal connu par la foi, tel que le déplaisir fait à Dieu, le souverain bien, ou un châtiment éternel. En second lieu, elle doit être souveraine, sur toutes choses, au moins appréciativement, c'est-à-dire qu'elle doit être plus grande, au moins dans notre estime, que la douleur d'une mère à la mort de son fils unique, que la douleur d'un marchand ruiné par le naufrage, que la douleur d'un ami pour la perte de son ami. Sans cette véritable douleur qui estime plus la perte de la grâce que celle des choses les plus précieuses de cette vie, parce qu'elle tient le péché pour un plus grand mal que tous les autres maux, et qu'elle le déteste davantage; sans cette douleur véritable, dis-je, intérieure, souveraine et surnaturelle, vous ne vous confessez jamais comme il faut. — Oh! quand je me confesse, moi, je pense toujours que je me confesse bien. — La persuasion que vous vous confessez comme il faut, sert à vous préserver du sacrilége, mais elle ne sert point à vous faire rentrer en grâce avec Dieu, si vous n'avez point devant Dieu cette douleur souveraine et surnatu-

relle de vos péchés, parce que sans cette douleur, malgré toutes vos confessions, vous vous damnez. Cette vérité vous épouvante? N'en soyez pas surpris, je ne fais que vous communiquer ici les terreurs que je nourris depuis longtemps au fond du cœur. Oh! mon Dieu, quelle ruine! je tremble en moi-même, je tremble; grand Dieu! quelle ruine! En effet, n'entendez-vous pas Dieu lui-même qui déclare « qu'il n'est personne qui fasse pénitence de son péché? » *Nullus est qui agat pœnitentiam super peccato suo*[1]. Comment, Seigneur, vous dites que personne ne fait pénitence? *Nullus est.* Mais ne voit-on pas les confessionnaux assiégés par la foule des pénitents? — C'est pourtant ainsi : « personne ne fait pénitence : » *Nullus est qui agat pœnitentiam.* La plupart de ceux qui se confessent n'ont pas une douleur véritable. Quelques-uns le font par habitude, d'autres pour sauver leur réputation, peu, très-peu par un vrai repentir. N'entendez-vous pas tous les saints Pères vous dire que cette douleur doit, en quelque sorte, briser, broyer le cœur et que c'est pour cela qu'on l'appelle *contrition, attrition?* Or, qui sont ceux qui éprouvent en eux ces effets? Examinez-vous vous-mêmes, et rendez-vous compte de votre douleur. Vous semble-t-il que celle que vous avez ressentie dans vos confessions passées soit de cette sorte? Avez-vous éprouvé ces brisements de cœur, ces défaillances intérieures, cette haine profonde du péché? Et si vous n'avez rien éprouvé de cela, comment vous flattez-vous d'avoir eu cette véritable douleur? Ah! les pénitents de théâtre! Elevez encore une fois la voix, ô Thérèse, et faites entendre à ce monde trompé, qu'une grande partie des chrétiens se damnent, oui, se damnent, mais pourquoi? parce qu'ils ne se confessent pas bien, parce que leurs confessions

(1) *Jerem. 8, 6.*

sont uniformes, n'étant pas accompagnées de la contrition requise.

VII. Mais comment reconnaîtrons-nous cette douleur? — Prenez un clou, dit saint Ambroise, enfoncez-le dans un arbre de façon qu'il pénètre jusqu'à la moelle; qu'arrivera-t-il? Vous verrez bientôt les feuilles et les fruits tomber à terre; l'arbre lui-même se flétrir, se dessécher et périr, montrant par là combien la blessure a été profonde. Que la douleur vienne pareillement à pénétrer une âme jusqu'à la moelle, adieu les pompes, les divertissements, les joyeux compagnons, les festins, les réjouissances. Cette âme ne songe plus qu'à pleurer ses fautes, elle se retourne avec amertume vers les objets qui l'ont portée à offenser Dieu. Cette maison, ce lieu de plaisir, cet endroit, cette liaison, qui firentses délices, sont maintenant la source de ses regrets : Hélas! se dit-elle, qu'est devenue mon innocence? Comme j'ai indignement rejeté la grâce de mon Dieu! Ella va trouver son confesseur, elle dit et redit ses fautes et n'est jamais pleinement satisfaite. Pourquoi? parce qu'elle est blessée profondément par la douleur. Or, qui d'entre vous a jamais tenu un pareil langage, éprouvé une pareille tristesse intérieure? Je trouve, hélas! tout le contraire dans votre manière d'agir. Quelle douleur voulez-vous que je suppose chez celle-ci qui se présente au confessionnal, vêtue comme pour assister à un festin ou à une soirée, tandis qu'il serait de toute convenance qu'elle s'ensevelit dans un long voile? Elle porte au tribunal de la pénitence ses parfums, ses ajustements, sa vanité et son immodestie; elle ne pousse pas un soupir, ne répand pas une larme; loin de pâlir d'horreur à cause de ses énormes péchés, elle les récite comme une histoire ou un roman. Quelle douleur peut avoir celui-là qui, la veille même de son jour de confession, augmente la liste de ses péchés, en disant : J'ai à me con-

fesser de tels et tels manquements ; en confesser dix ou vingt, peu importe ; puis, voyez-le aux pieds du confesseur comme il pallie ses fautes : il n'est pas muet, non, il parle, il s'accuse, il se confesse, mais entre les dents, à demi-voix ; il enveloppe ses iniquités de mille excuses, il les voile, il les atténue : il s'en prend à l'occasion, au hasard, à son tempérament, parfois même il confesse les péchés des autres plutôt que les siens, et veut être pénitent sans paraître pécheur. Excuses maudites que détestait si fort le saint roi David, quand il disait : *Non declines cor meum in verba malitiæ ad excusandas excusationes in peccatis* [1] ; « Ne laissez point mon cœur s'échapper en paroles de malices, et chercher de vaines excuses dans mes péchés. » Je comprends maintenant pourquoi certains parmi vous attendent pour se confesser le soir du samedi-saint, et font plusieurs lieues pour trouver un confesseur à leur mode, qui ne sache faire autre chose que lever le bras pour absoudre, et ouvrir la bouche pour imposer la pénitence. Voulez-vous en savoir la raison ? C'est parce que la douleur n'y est pas. Du reste, mes frères, de deux choses l'une : ou vous vous trompez, ou les saints se sont trompés. Je vois que ceux-ci cherchaient les confesseurs les plus instruits et les plus zélés, et se présentaient à eux avec un saint respect, une religieuse frayeur, et après la préparation la plus soignée. Saint Charles Borromée faisait tous les ans sa confession générale, et s'y disposait par une retraite de plusieurs semaines : puis, le jour même de la confession, il consacrait huit heures à faire des actes de contrition, pour être sûr que dans le nombre il y en aurait au moins un bon. Et vous, que faites-vous pour vous exciter à la contrition ? Ah ! mes chers frères, ne me reprochez pas

(1) *Ps. 140, 4.*

de trop suspecter la sincérité de votre repentir : je crains, certes, je crains, parce que j'aime et que j'aime avec ardeur votre salut éternel ; oui, pour l'âme de chacun de vous je donnerais volontiers ma vie et mon sang, j'irais même jusqu'à compromettre mon propre salut ; et c'est parce que j'aime et que je crains si fort tout ensemble, que je ne puis me persuader que votre douleur soit véritable, lorsqu'après avoir passé la moitié de la semaine en commérages et en pensées mondaines, vous venez réciter vos péchés sans aucun signe de componction et avec tant d'indifférence. Non, mes frères, non, je ne puis croire qu'une douleur de cette espèce ait la vertu de faire violence au Ciel, de faire descendre l'Esprit-Saint, de chasser les démons, d'éteindre les flammes de l'enfer, de désarmer la colère du Tout-Puissant. Non, mes chers auditeurs, je ne puis me le persuader, et je suis certain que vous en doutez vous-mêmes, et qu'après une confession si froide, au sortir du confessionnal, vous sentez au dedans de vous un remords secret qui vous dit : Tu ne t'es pas bien confessé.

VIII. Et comment ne pas en douter, lorsque l'expérience, cette maîtresse de toute vérité, nous le prouve à l'évidence ? La douleur n'est pas véritable, lorsqu'elle n'est pas jointe à un ferme propos d'éviter tous les péchés. Et ici remarquez-le bien : lorsque vous accusez tel péché, vous devez avoir la résolution profondément gravée dans le cœur de ne jamais plus le commettre, en quelque temps, en quelque lieu, en quelque occasion que ce soit ; si ce bon propos vient à manquer, la confession n'est pas bonne. Hélas ! quelle ruine ! je ne puis m'empêcher de frémir. Pauvres âmes ! combien n'en est-il pas qui se perdent, parce qu'elles pèchent en ce point important. J'en appelle à votre propre témoignage : n'est-il pas vrai qu'il y a dix, vingt, trente ans

peut-être qu'un tel médit journellement de son ennemi? qu'il y a dix, vingt, trente ans qu'il se souille le cœur de pensées impures? qu'il y a dix, vingt, trente ans qu'il entretient cette amitié dangereuse? qu'il y a dix, vingt et trente ans qu'il a l'habitude des mauvais discours, des imprécations, des blasphèmes? qu'il n'a pas observé le carême précédent, et qu'il a trouvé mille prétextes pour se dispenser encore du présent? en un mot, qu'il y a dix, vingt et trente ans qu'il vit comme un homme sans religion? Et cependant il se confesse jusqu'à dix ou douze fois l'an, promettant chaque fois de se corriger sans se corriger jamais : qu'est-ce que cela indique? L'Esprit-Saint vous l'apprendra : *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me*[1]; « Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est loin de moi. » La langue a renoncé au péché, mais non le cœur; le cœur est décidé à continuer le même train de vie. Le bon propos ne se voit pas, mes frères, parce qu'il git au fond du cœur; mais à quoi le reconnaît-on? On le reconnaît aux actes, répond saint Thomas : *Propositum cognoscitur per operationes*. Et lorsqu'on ne voit ni actes, ni amendement, que faut-il en conclure? Ce que dit Tertullien, dont les paroles sont rapportées dans les saints Canons : *Ubi emendatio nulla, ibi confessio vana;* « Là où il n'y a point d'amélioration, la confession est vaine. » Remarquez toutefois qu'on ne dit pas que la rechute dans les mêmes péchés après la confession, soit toujours une preuve certaine que la confession n'a rien valu, non; mais on dit que lorsqu'après tant de résolutions, tant de confessions, on ne voit pas d'amendement, c'est un motif de soupçonner avec une forte probabilité que le propos n'a pas été sincère, ni par conséquent la con-

(1) *Matth. 15, 8.*

fession bonne. Si vous prenez une médecine et qu'elle ne produise aucun effet, mais que la fièvre continue avec la même violence, les mêmes symptômes, les mêmes accidents, vous dites aussitôt : cette médecine ne m'a rien fait, c'est absolument comme si je n'avais rien pris. — Et pourquoi cela? — Parce qu'elle n'a pas chassé ou du moins diminué les humeurs viciées. — Il faut dire la même chose de votre confession lorsqu'elle n'est suivie d'aucun amendement. C'est un signe que vous n'avez pas reçu la grâce du sacrement dont le propre n'est pas seulement de détruire les péchés passés, mais encore de vous préserver des nouveaux, ou au moins de vous fortifier de manière à en diminuer le nombre, et à rendre les chutes plus difficiles.

IX. Mais, mon père, que devons-nous faire pour nous assurer si ce bon propos est sincère? — Le voici : fixez tous les yeux sur moi; prenez votre cœur en main, retournez-le sens dessus dessous, c'est-à-dire, ayez en horreur tout ce que vous avez embrassé avec tant d'ardeur au préjudice de l'amour de Dieu ; déracinez cette affection mauvaise, et vous verrez bientôt se dessécher tous les rameaux qui en pullulent. Parlons plus clairement : retranchez toutes les occasions prochaines du péché, et vous pourrez être certains que votre propos est véritable, et votre confession bonne : *Si in toto corde vestro revertimini ad Dominum, auferte deos alienos de medio vestri*[1] ; « Si vous revenez au Seigneur de tout votre cœur, dit Samuel aux Hébreux, enlevez d'au milieu de vous les dieux étrangers. » Bannissez de votre cœur toutes ces idoles, ces attaches coupables à la créature; renoncez à cette fréquentation, à cette correspondance, à cet emploi si dangereux pour vous; brûlez ces lettres, ces billets que vous conservez

(1) *I Reg.* 7, 3.

si précieusement, que vous relisez si souvent et avec tant d'émotion ; enlevez ce portrait, source de tant de mauvaises pensées ; faites disparaître ces présents, ces gages d'amour ; en un mot tournez le dos à une telle, ne la regardez plus, ne la saluez plus, ne mettez jamais plus les pieds dans cette maison. Que cette femme, qui, en qualité de servante ou de journalière, a été jusqu'ici une pierre d'achoppement pour ce maître criminel, cherche un autre service. Ce jeune homme qui est continuellement obligé de travailler les dimanches et les fêtes, de porter des billets et des messages infâmes, que ne prend-il congé de son patron? Pourquoi ne se dégage-t-il pas de ce compagnon scandaleux qui le conduit tous les jours dans les maisons de jeux et de débauches? Pourquoi ne brûle-t-il pas ces cartes? Pourquoi ne jette-t-il pas ces dés? Voilà le moyen de s'assurer que le propos est véritable et que la confession est bonne. Si vous n'avez pas le courage d'employer le fer et le feu, il n'y a plus lieu de douter : c'est une preuve, non-seulement probable, mais évidente que, faute de quitter l'occasion prochaine du péché, vous ne vous confessez jamais comme il faut. C'est là le point capital de ce sermon, précisons-le bien : il faut que vous renonciez à l'occasion du péché, ou c'est comme si vous ne vous confessiez point. Attention à cette proposition : Il faut que vous renonciez à l'occasion du péché, ou c'est comme si vous ne vous confessiez point. Il ne suffit pas de dire : Mon père, je promets que je ne pècherai plus ; non, non, retranchez l'occasion, autrement vous serez muets tout en parlant, et le démon, loin de prendre la fuite, s'emparera de plus en plus de votre cœur, parce que votre confession sera nulle, invalide, sacrilége. Vous n'aurez que le masque de la pénitence, mais pas d'absolution, et vous pourrez dire en gémissant avec le Roi-prophète : *Quoniam tacui, inveteraverunt ossa*

mea. dum clamarem tota die[1]; « Parce que je me suis tu, mes os se sont envieillis, pendant que je criais tout le jour. » Le prophète se plaint de s'être tu tandis qu'il criait : *Quoniam tacui, dum clamarem;* s'il criait, comment s'est-il tu? et vice versa, s'il s'est tu, comment criait-il? — On peut se taire et crier en même temps, répond saint Augustin : celui qui ne crie point comme il doit, se tait et fait le muet tout en criant. Oh! que de muets qui ne parlent pas comme il faut en confession, et qui sont muets en criant! Combien, combien de muets! Etes-vous de ce nombre? Que chacun s'examine en particulier. Un instant de repos.

†

SECOND POINT.

X. C'est un mal que les muets ne parlent pas bien; mais c'en est un plus grand encore qu'ils ne parlent pas du tout. Quels sont donc ces muets, tout à fait muets? — Ce sont certaines âmes timides et retenues par la honte, qui regrettent de tout leur cœur le mal qu'elles ont fait, mais qui n'osent l'avouer, en sorte qu'elles se condamnent à des larmes, à des remords et des chagrins continuels : *Quoniam tacui, inveteraverunt ossa mea.* Le démon les a surprises, il les a portées à commettre ce péché honteux, soit dans un moment de passion, soit dans une rencontre fortuite, soit dans un âge encore tendre, vers sept ou huit ans, et depuis lors il leur a serré la bouche par la honte, si bien que maintenant encore le péché reste caché au fond de leur cœur; elles ont essayé plusieurs fois d'en faire l'aveu, plus d'une fois le fatal secret leur est venu sur les lèvres,

(1) *Ps. 31, 3.*

mais toujours la honte l'a refoulé au fond du cœur, et il y est encore, et Dieu sait les tourments qu'il cause à ces infortunées : Malheureuse que je suis ! se disent-elles en elles-mêmes, j'ai pu commettre ce vilain péché ! mon confesseur ne voudra pas m'absoudre, et le voulût-il qu'il ne le pourrait pas, après tant de communions sacriléges que j'ai faites. Et puis comme il me gronderait ! comme il serait scandalisé ! — Le démon est un grand menteur. Ecoutez bien ceci : quelque grave que soit votre péché, le confesseur a moyen de vous absoudre avec les pouvoirs qu'il a, ou qu'il peut facilement se procurer en les demandant. Otez-vous donc de l'esprit cette fausse persuasion qu'il vous faut attendre un jubilé, ou faire le pèlerinage de Rome. Non, non ; déclarez votre péché à votre confesseur, et laissez-lui le soin du reste. — Mais on me grondera ! — Y pensez-vous ? Si l'une de ces pauvres âmes venait se jeter à vos pieds et vous raconter les tourments de sa conscience, la gronderiez-vous ? Pourquoi donc vous faites-vous une idée si fausse des ministres de Dieu, qui sont obligés d'être miséricordieux comme lui au tribunal de la pénitence ? Savez-vous pourquoi Dieu a établi pour confesseurs des hommes et non des anges ? C'est afin qu'ils sachent compatir à votre faiblesse ; car ces péchés que vous avez à accuser, ou ils les ont faits eux-mêmes, ou ils pouvaient les faire. « Il n'est aucun péché commis par un homme, a dit un saint Père, qu'un autre homme ne puisse commettre aussi, si Dieu qui l'a fait homme ne l'assiste : » *Nihil est quod peccat homo, quod peccare non possit alter homo, si desit Deus, a quo factus est homo.* — Mais on se scandalisera. — Ce que vous dites-là m'étonne. Quelque hideux que soient vos péchés, l'acte que vous faites en les confessant est un acte si beau qu'il ravit d'amour et Dieu qui le voit, et le confesseur qui vous entend. Oh ! soyez-en sûrs : le con-

fesseur n'éprouve au saint tribunal de la pénitence, que des sentiments de charité, de bienveillance et de compassion. Ecoutez à ce sujet un fait qui m'est arrivé à moi-même, quoique le plus pauvre et le plus inexpérimenté de tous les confesseurs; vous pourrez juger par là de quelle manière en agiront à votre égard des prêtres plus dignes que moi de ce caractère.

XI. Dans un lieu que je ne nommerai pas, après avoir prêché ce même sermon, comme je retournais au couvent, je fus accosté par un homme de cinquante ans environ. Nous nous mîmes à causer ensemble. Je m'aperçus aux soupirs qu'il poussait de temps en temps, qu'il avait la conscience mal à l'aise; je l'encourageai à m'ouvrir son cœur : « Ah! mon père, me dit-il, je vous ai joint précisément dans l'intention de vous exposer mon âme à découvert: la grande bonté que vous avez témoignée aux pécheurs dans votre sermon, m'a inspiré de la confiance. » Arrivés au couvent, je l'introduisis dans une chambre, et là il se jeta à mes pieds, fondant en larmes : « Mon père, me dit-il d'une voix entrecoupée de sanglots, vous avez à vos pieds le plus grand pécheur que la terre ait porté. » — Et vous, mon fils, lui répondis-je, vous avez devant vous le père le plus tendre que vous puissiez jamais désirer : ne craignez rien, mon fils; prenez courage. — « Hélas! mon père, je suis cependant un bien grand pécheur. Sachez qu'il y a quarante-deux ans que je ne me suis point confessé, et pendant tout ce temps il n'est sorte de péchés dont je n'aie souillé mon âme. J'ai commis plusieurs homicides, je me suis plongé dans toute espèce d'impuretés, j'ai assassiné, j'ai volé, j'ai même entretenu commerce avec le démon en pratiquant la magie : et ici il tira de sa poche une feuille de sortiléges, qui, jetée au feu, ne voulait pas même brûler. Ah! mon père, il y a encore autre chose, mais j'ai trop de honte de le dire. » —

« Dites, mon fils, dites, n'ayez pas peur. » — « O Dieu quel crime ! J'ai volé jusqu'au Saint-Sacrement dans le ciboire pour le porter sur moi en guise de charme. » — Et ici les sanglots étouffèrent sa voix, si bien qu'il lui fut impossible de proférer encore une parole. Je m'attendris à mon tour, et en voyant ce pauvre homme fondre en larmes de componction, je me mis à pleurer avec lui de compassion. Je l'embrassai tendrement en lui disant : « Ayez bon courage, mon fils, je veux vous ouvrir les portes du paradis. » Je me procurai les facultés nécessaires pour l'absoudre de tous ses forfaits, après quoi je lui donnai l'absolution avec beaucoup de bonté. Oh ! c'est alors qu'il aurait fallu le voir fondre en larmes de consolation ! « Ah ! mon père, me disait-il, soyez béni ! Père de mon âme, que Dieu vous comble de ses biens ! Si vous saviez quel contentement j'éprouve maintenant que j'ai tout déclaré dans cette confession ; il me semble que je suis ressuscité, je suis comme en paradis. Oh ! à présent je mourrai content : jamais, non, jamais je n'oublierai ce jour. Que Dieu vous récompense mille et mille fois de votre grande charité ! » Et il me permit de raconter cet exemple pour encourager les autres. Eh bien ! mon cher frère, ma chère sœur, qui êtes dans l'état du péché, c'est votre ange gardien qui vous a amené au sermon ce matin, ce sermon a été fait pour vous. Voyez-vous maintenant combien il est faux que les confesseurs soient durs et sévères à l'égard de leurs pénitents. Courage donc, mon fils ! courage, ma fille ! Oh ! quelle consolation vous goûterez après que vous aurez fait l'aveu de toutes vos fautes, et surtout de ce vieux péché qui pèse si fort sur votre conscience ! il vous semblera alors qu'on vous ôte une montagne de dessus les épaules. Oh ! quelle joie, quel paradis ! — Ah ! mon père, c'est un si vilain péché ; je ne sais comment je pourrais m'y prendre pour le décla-

rer. — Faites ceci : venez trouver l'un ou l'autre des confesseurs qui sont ici présents, et dites-lui : Mon père, j'ai entendu le sermon de ce matin, veuillez m'aider. Est-ce encore trop? Eh bien! contentez-vous de dire : Mon père, j'ai une peine, et poussez un soupir. — Hélas! mon père, je ne sais comment je pourrais en faire et en dire autant. — Mais, mon fils, que puis-je dire de plus? Je m'aperçois que le démon qui vous ferme le cœur et vous lie la langue, est un de ceux qu'on ne chasse que par la pénitence et par la prière. Laissez-moi adresser à Dieu une petite prière pour vous, et je ferai ce qu'il m'inspirera... Dieu me l'a inspiré, et je vais le faire.

XII. Oui, pécheurs, mes bien-aimés frères, pour vous encourager, je veux être le premier à me confesser aujourd'hui, et le faire ici, en public. Pourquoi tant de honte? Ne saurez-vous pas tous mes péchés au jour du jugement dernier? Il vaut donc mieux que vous les appreniez maintenant avec profit pour moi, qu'alors sans aucun profit. Et quel sera ici mon confesseur pour cette confession publique? Le voici : ce sera mon divin Sauveur sur sa croix. « Mon doux Jésus, prosterné en ce moment à vos pieds sacrés, la corde au cou, je confesse publiquement en présence de tout le monde, que je suis le plus grand pécheur qu'il y ait sur la terre. Hélas! je n'ai point tenu compte de vos commandements, j'ai lâché la bride à toutes mes passions, je me suis souillé de toute sorte de péchés, en pensées, en paroles et en œuvres : j'ai vécu comme s'il n'y avait pour moi ni paradis ni enfer. Combien de fois, ô mon Sauveur, vous m'avez rappelé à vous par vos saintes inspirations, tandis que moi je vous tournais le dos! Combien de fois vous avez usé de patience envers moi, malgré mon ingratitude, tandis que je ne faisais que m'endurcir dans le mal! Dès ma jeunesse, vous m'avez touché le cœur,

et fait prendre ce saint habit ; mais avant d'obéir à votre voix, ah ! combien de temps j'ai continué à suivre la mauvaise voie ! Et ce qui me perce surtout le cœur, c'est que non-seulement j'ai commis toute sorte de péchés, mais que j'ai péché avec une extrême malice. C'est pourquoi je mérite d'être publiquement couvert de honte et de confusion ; oui, je le mérite ; si même je savais que tel fût votre bon plaisir, je descendrais dans les détails, et je confesserais ici un à un tous mes crimes énormes. Que s'il ne vous plaît pas que je me fasse connaître davantage, je vous demande au moins une grâce, ô mon doux Jésus, ne me la refusez pas : c'est votre pardon. Ah ! ouvrez à un si grand pécheur les entrailles de votre miséricorde et pardonnez-moi : pardon, mon Jésus, pardon ! » — Mes bien-aimés, priez tous pour ce grand pécheur, et si vous ne savez pas pleurer vos péchés, pleurez les miens ; demandez tous pardon pour moi, dites tous : Pardon, ô doux Jésus, pardon ! Oui, j'ai confiance dans vos larmes, car vous êtes si bons ; j'espère qu'en votre faveur Jésus me pardonnera, à moi qui suis si méchant. Oh ! maintenant je me sens vraiment tout consolé. Qu'un peu de confusion est salutaire ! Mais vous, mes frères, n'êtes-vous pas encore décidés à vaincre cette maudite honte ! Arrivez tous au pied de cette croix : je ne demande pas que vous fassiez une confession publique de vos péchés, non certes, je ne veux pas cela ; mais je désire que pour vous disposer à faire une bonne confession, vous les détestiez publiquement ici, par vos soupirs et par vos sanglots. Faites tous, mes frères, comme ce brigand fameux appelé Jonathas, qui, tenant embrassée la colonne sur laquelle faisait pénitence saint Siméon Stylite, pleurait publiquement ses crimes, et interrogé par le Saint, savoir s'il les pleurait du fond du cœur : « Oui, père, lui répondit-il, c'est du fond du cœur. » — « Mais

l'affirmes-tu de cœur? » — Oui, de cœur, père, de cœur. » Et en disant ces mots, son cœur se brisa de douleur; il tomba mort au pied de la colonne et son âme s'en alla droit au paradis. Quel est parmi vous le pécheur fortuné qui veut embrasser les pieds du crucifix, et pleurer aujourd'hui ses péchés du fond du cœur? Venez, pécheurs, mes frères, venez, je veux pleurer avec vous. Si vous ne vous sentez pas disposés à confesser publiquement vos péchés, pleurez-les du moins amèrement aux pieds de Jésus, pleurez-les sincèrement et de cœur. Des larmes donc, mes frères, des larmes en satisfaction de vos péchés. N'ayez pas honte de demander tous publiquement pardon à Jésus; dites tous : Pardon, ô mon Jésus, pardon! Ah! si votre cœur à tous allait se fendre ici de douleur, si nous allions tous tomber morts au pied de ce crucifix par la véhémence de notre contrition, que nous serions heureux! Oh! quelle belle confession! quelle bénédiction pour nos âmes! Si nous ne sommes pas dignes d'une si grande grâce, si notre cœur n'est pas broyé par la douleur, au moins frappons-nous la poitrine, au moins témoignons par quelque signe que nous sommes vraiment repentants d'avoir tant offensé notre divin Sauveur, et tous de nouveau demandons-lui pardon : Pardon, ô mon Jésus, pardon! Ah! touchez les cœurs, mon divin Jésus; accordez-moi une goutte de votre précieux sang pour amollir ce cœur le plus endurci de tous, faites-le fondre en larmes de componction. — Vous aussi, mon frère, demandez pardon, dites aussi : Pardon, ô mon Jésus, pardon! Mais quoi! pensez-vous qu'avec quelques larmes vous allez vous disposer à recevoir un bienfait tel que le pardon de vos péchés? Savez-vous combien a coûté à Jésus cette absolution que vous donne le prêtre? Elle lui a coûté des flots de sang. Permettez donc qu'à vos larmes je joigne mon sang. (*La discipline.*) Hélas!

que de fois nous avons profané le sang de Jésus dans ce divin sacrement! que de fois, au lieu de confessions, nous n'avons fait que des sacriléges! que de fois nous avons ainsi trahi notre Dieu! Le remède pour réparer tant d'outrages? Le voici, mes frères; des larmes, une vive douleur, des sanglots amers. Frappez-vous tous la poitrine, tous demandez pardon : Pardon, ô mon Jésus, pardon! Et pour nous assurer le succès de notre confession, faisons d'avance tous ensemble un acte de contrition, mais faisons-le avec un cœur brisé de douleur, et disons avec soupirs et avec larmes : Je me repens, ô mon doux Jésus, je me repens de vous avoir offensé, parce que vous êtes le souverain bien; je le proteste de tout mon cœur : je me repens sincèrement, et je suis prêt à mourir mille fois plutôt que de vous offenser encore à l'avenir. En signe que vous le dites du fond du cœur, répétez tous trois fois : Jamais plus pécher, etc. Maintenant, mes frères, faites silence, levez les yeux, et regardez Jésus, puis réfléchissez sérieusement, et posément à toutes les confessions de votre vie passée. Combien qui ont été faites sans examen, en oubliant plus de la moitié des péchés?... Combien sans douleur, avec un cœur plus dur qu'un rocher?... Combien sans bon propos, en retombant, dès le jour même ou le lendemain, dans les même excès?... Combien sans quitter l'occasion prochaine du péché?... Combien, en cachant par honte certains péchés, ou en les disant à mi-voix pour n'être pas entendus du confesseur?... Que dites-vous, maintenant? N'êtes-vous pas encore convaincus que vous avez besoin d'une bonne confession générale pour remédier à tant de confessions mal faites? Vite donc, cherchez un bon confesseur, commencez dès aujourd'hui à écrire votre confession générale, et ne vous laissez pas rebuter ces jours-ci, si vous devez passer beaucoup de temps autour des confessionnaux, pour

attendre votre tour : une confession bien faite en vaut bien la peine. C'est à vous que je m'adresse en finissant, vénérables confesseurs; ah! je vous en conjure, assistez ces pauvres âmes ; c'est Jésus qui les amène à vos pieds, elles sont ses ennemies, il veut que vous en fassiez ses épouses. Ayez soin de les aider dans leur examen par des interrogations discrètes, excitez en elles le repentir, brisez leur dureté, encouragez leur timidité; et sachez que, si nous prenons à cœur leur salut éternel, les muets aidés par nous et secondés par la grâce, parleront et parleront bien : le démon prendra la fuite, Dieu sera glorifié, et nous assurerons notre salut en même temps que le leur. C'est le bonheur que je vous souhaite. Amen.

XVII

POUR LE LUNDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

DE L'ÉTERNITÉ.

Ipse autem transiens per medium illorum ibat.
Jesus passa au milieu d'eux et s'en alla.
Luc 4, 30.

I. Eternité, éternité, éternité! Oh! quelle grande pensée, mes chers auditeurs! qu'elle est bien propre à vaincre et à abattre l'obstination d'un cœur rebelle à la grâce! Qui me donnera, ce matin, le zèle et l'ardeur d'un séraphin, pour faire pénétrer bien avant dans le cœur des pécheurs une si salutaire pensée? Sortez de votre tombeau, illustre maître de la vie spirituelle, fervent apôtre de l'Espagne, Jean d'Avila, revenez sur la terre. Rencontrant un jour une pécheresse publique, vous n'eûtes qu'à lui décocher ces deux mots : *Ma sœur, l'enfer et l'éternité*, pour briser son cœur de componction et en faire une sainte; je voudrais donc vous supplier aujourd'hui de me prêter, pour quelques instants, ce zèle énergique et cet esprit apostolique qui remplissait votre âme, afin que je fasse tonner aux oreilles et surtout au cœur de ce pécheur obstiné qui m'écoute, cette simple parole : *Pécheur, mon frère, toujours, toujours, toujours! Eternité, éternité, éternité!* Et si cela ne suffit pas pour le faire changer de vie, vous pouvez vous en retourner dans l'autre monde et y porter la nouvelle que bientôt l'enfer recevra une

nouvelle victime, et que le nombre des damnés s'augmentera d'un coupable que la grande pensée de l'éternité n'a pas même pu émouvoir. A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi, mes chers frères ; à Dieu ne plaise qu'on rencontre parmi vous une si monstrueuse obstination ! Pour moi, je vous déclare, que de tous les désordres que je remarque dans le monde, et dont je gémis, je n'en trouve point de plus déplorable que la témérité avec laquelle on risque son salut éternel. Nous voulons tous nous sauver, tous nous aspirons à la bienheureuse éternité, tous nous savons que pour nous sauver il est nécessaire de bien ménager le temps si court que Dieu nous accorde dans cette misérable vie, tous nous sommes convaincus que ce temps est passager, comme le divin Sauveur nous l'exprime si bien en figure dans l'Evangile de ce jour : *Ipse autem transiens per medium illorum ibat.* Et cependant qu'il y en a peu qui sachent saisir ce temps au passage ! Savez-vous pourquoi ? C'est parce qu'ils ne tiennent point leurs regards fixés sur l'éternité. Ce n'est pas ainsi qu'en agit le saint roi David, qui pleurait nuit et jour ses égarements. Si vous lui demandez pourquoi il était si économe de son temps, il vous répondra que c'est parce qu'il médite les jours écoulés et qu'il a le regard constamment fixé sur les années éternelles : *Cogitavi dies antiquos et annos æternos in mente habui*[1]. Mais que dis-je, David ? Venez avec moi dans les déserts de l'Egypte, de la Thébaïde et de la Palestine ; pénétrez au fond de ces affreuses solitudes, voyez renfermé dans cette grotte un Hilarion, dans cette autre un Macaire, plus loin un Pacôme, ici un Paul, là un Jérôme, un Arsène. Traversez ces montagnes, et contemplez dans cet antre une Marie Egyptienne, dans cet autre une Thaïs, ici une Pélagie,

(1) *Psal.* 76, 6.

là une Théodora. Demandez à ces femmes pénitentes, à ces saints anachorètes qui les a conduits dans ces déserts, revêtus de ces cilices, ensevelis dans ces cavernes ; ce qui les fait vivre plutôt comme des anges que comme des hommes ; ce qui leur a appris à employer si bien leur temps? Chacun d'eux vous répondra : *Annos æternos in mente habui ;* « J'ai eu présentes à l'esprit les années éternelles. » O éternité, éternité ! toi qui as la force d'ensevelir les vivants, n'auras-tu pas aujourd'hui la vertu de réveiller les morts, ceux qui sont morts à la grâce par le maudit péché? Oui, je l'espère, j'espère que tous, tant que vous êtes, vous sortirez d'ici aujourd'hui, le cœur palpitant d'une salutaire frayeur, et fermement résolus d'employer le temps de la vie présente à vous assurer la vie éternelle. Je ne demande de vous qu'un regard, un regard fixe sur l'éternité. Grand Dieu ! vous qui, avec le trésor de votre précieux sang, avez racheté de l'éternité des peines ces âmes qui nous sont si chères à vous et à moi, enflammez aujourd'hui mon zèle, éclairez mon esprit, fortifiez même ma voix, afin que j'imprime en ces âmes si précieuses, en ces âmes éternelles, en ces âmes que j'aime comme la mienne dans les entrailles de votre charité, — une grande idée de l'éternité, — et qu'à la vue de l'éternité chacune d'elles déplore le temps passé, se décide à bien employer le temps à venir, et par le bon usage de cette misérable vie s'assure la vie éternelle. Commençons.

PREMIER POINT.

II. C'est aujourd'hui qu'il me faudrait une de ces trompettes dont les effroyables échos retentiront au dernier jour, afin de me faire entendre jusqu'aux extrémités du monde : *Audite hæc, omnes gentes, auribus*

percipite, omnes qui habitatis orbem[1]. Habitants de la terre, quel que soit votre sexe, votre rang, votre condition, ecclésiastiques et séculiers, nobles et plébéiens, riches et pauvres, savants et ignorants, justes et pécheurs, écoutez tous l'important problème que Dieu vous propose par la bouche de Job : *Homo cum mortuus fuerit, et nudatus atque consumptus, ubi quæso est*[2] ? L'homme meurt, et la mort le dépouille de tous ses biens, des biens de la nature, de ceux de l'industrie et de la fortune, il est déposé dans un sépulcre où il est consommé jusqu'aux os ; or, voici la grande question que Dieu vous fait : Cet homme mort et enseveli, est-il tout à fait anéanti? qu'est-il devenu? *Ubi quæso est?* Que répondez-vous? Salomon, ce roi des sages, éclairé par l'Esprit-Saint, va donner au nom de tous la réponse la plus exacte : *Ibit homo in domum æternitatis suæ*[3]. La maison de l'éternité, telle est la vaste région dans laquelle entre tout homme en sortant de ce monde. Après cette vie si courte, il y a donc une éternité, éternité de gloire pour celui qui a pratiqué la vertu, éternité de peine pour quiconque a suivi les sentiers du vice et meurt dans le péché. Faisons ici une halte, mes frères, et pour asseoir cette grande vérité sur un fondement solide, écoutez bien. C'est un article de foi que toutes les âmes raisonnables qui ont été créées depuis cinq à six mille ans, vivent encore présentement et sont immortelles. C'est pareillement un article de foi que dans dix, vingt et cent mille ans vous et moi nous existerons encore. Et où serons-nous? Dans la maison de notre éternité : *Ibit homo in domum æternitatis suæ*. Tout cela est de foi, et celui dont la croyance serait vacillante sur ce point capital, serait plus coupable qu'un mahométan, un juif ou un héréti-

(1) *Ps. 48, 1.* (2) *Job. 14, 10.* (3) *Eccle. 12, 5.*

que, il serait pire que la plupart des infidèles, qui tout au moins admettent l'immortalité de l'âme et une éternité après cette vie. Nous devons donc y croire bien plus fermement encore, nous qui vénérons cette vérité comme un dogme de notre sainte foi : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam*[1]. Ce point étant établi, et ce fondement posé, laissez-moi m'écrier ici : Il y a une éternité, pécheurs, il y a une éternité; et vous, en présence de l'éternité, vous riez, vous badinez, vous vivez sans penser à rien? Il y a une éternité, et vous courez les plaisirs, les soirées, les jeux, les fréquentations dangereuses? Il y a une éternité, et vous, en face de l'éternité, vous proférez des blasphèmes, vous fomentez des haines dans le cœur, vous entretenez des liaisons criminelles, vous vous souillez de pensées impures, et vous vivez en ennemis de Dieu? Et cela, en face de l'éternité? De deux choses l'une : ou vous ne croyez pas à l'éternité, ou vous ne la comprenez pas. Si quelqu'un d'entre vous n'y croit pas, il est plus impie qu'un juif, qu'un hérétique, qu'un schismatique, qu'un infidèle; qu'il sorte de l'église, ce sermon n'est pas pour lui. Si vous ne la comprenez pas, attendez et soyez certains que si jamais j'ai donné libre carrière à mon zèle, je suis disposé à le faire surtout aujourd'hui, car j'ai ce sujet à cœur; pour vous le rendre vraiment profitable, nous laisserons de côté les fleurs et les vains ornements du discours, et nous parlerons simplement. Et comme l'éternité offre plutôt matière à une méditation qu'à un sermon, si vous voulez la comprendre, au moins jusqu'à un certain point, il faut que, tandis que je parlerai, vous vous efforciez d'y pénétrer et de l'approfondir par de sérieuses réflexions; ainsi je prêcherai et vous méditerez, et vous et moi

(1) *Matth.* 25, 46.

nous parcourrons ensemble ces deux points : un *jamais* qui commence toujours, un *toujours* qui ne finit jamais.

III. Mais doucement, voici que saint Augustin se présente à moi au début de la description que je veux vous faire de l'éternité, et me prévient que plus on parle sur cette matière, moins on dit de choses : *Ideo quidquid vis, dicis de æternitate, quia quidquid dicis, minus dicis.* Nonobstant cela, pour nous en faire au moins une idée capable d'ébranler notre opiniâtre malice, qui fait si peu de cas d'une éternité de supplices, mettez-vous devant les yeux ce *jamais* qui commence toujours. Oh! quel *jamais!* quel *jamais!* Il surpasse toute mesure en étendue, comme en durée. Si vaste que soit le cercle de la terre, l'orbite des cieux, l'élévation des planètes, la grandeur des étoiles, l'immensité du firmament, les mathématiciens et les astronomes parviennent cependant à en indiquer la mesure. Si profonds que soient les abimes de la mer, les navigateurs peuvent les sonder; quelque illimitée que vous supposiez une ligne quelconque, il faut cependant qu'elle ait un terme, et par conséquent une mesure. Mais essayez de mesurer l'éternité. Ici toutes les mesures s'effacent, toutes sont infiniment moindres que l'éternité. Otez quelque chose à une quantité créée, elle devient moindre; ajoutez-y quelques parties, elle devient plus grande. Mais ôtez à l'éternité cent mille ans, elle n'est pas raccourcie d'un point; ajoutez-y des millions de siècles, elle n'est pas allongée d'un instant; parce que l'éternité seule est immobile, incommensurable, incapable de plus ou de moins; elle n'a ni terme, ni limites, ni mesure; son jamais est un jamais qui commence toujours. O jamais! jamais infiniment vaste, infiniment haut, infiniment profond, en comparaison duquel toutes les mesures de l'immensité des cieux, de l'amplitude des mondes, de la profondeur des mers, non-seulement sont étroites, bor-

nées, mais ne sont rien selon la pensée de saint Augustin : *Sæculorum spatia definita, si æternitati interminæ comparentur, non exigua æstimanda sunt, sed nulla.* Bien plus, reprend saint Bernard, non-seulement l'éternité dépasse toute mesure, mais elle dépasse aussi toute durée, puisqu'elle embrasse tous les temps passés, présents et futurs. Elle ne se mesure pas par le cours du soleil, de la lune et des étoiles, mais par la vie immortelle de Dieu même. Ainsi tant que Dieu sera Dieu, un élu sera bienheureux dans le ciel, et un réprouvé sera malheureux en enfer. Voyez donc, si ce n'est pas avec raison que l'éternité de l'enfer est comparée par l'Esprit-Saint à un étang de feu et de soufre? *Missus est in stagnum ignis et sulphuris*[1]. Pourquoi un étang? La colère de Dieu n'est-elle pas assimilée à un torrent? Sans doute, lorsqu'il fulmine la sentence contre un pécheur ; mais quand ce torrent de la fureur divine est arrivé en enfer, il devient stagnant, croupissant, et immobile à jamais. Grand Dieu! que sera-ce donc de demeurer dans un étang de feu, des jours, des semaines, des mois, des années, des siècles, des millions et des milliards de siècles, sans que ce feu passe ou s'éteigne jamais? Méditez ce jamais, mes chers frères, approfondissez-le par la pensée; contemplez attentivement ce cerbère à trois gueules qui engloutit toujours et ne dévore jamais, ce dragon à trois têtes, qui mange toujours et ne digère jamais, ce glaive à trois pointes, qui toujours frappe à mort et ne tue jamais. Chose effroyable! un damné brûle dans cet affreux étang de flammes, et il y brûlera à jamais sans soulagement, sans relâche. Mille et mille fois le soleil se lèvera pour nous et se couchera à l'horizon ; mille et mille fois la lune renouvellera ses phases ; mille et mille fois la terre se

(1) *Apoc. 20, 9*

revêtira et se dépouillera tour à tour de son manteau de verdure, le ciel se troublera et redeviendra serein, les saisons succèderont aux saisons ; mille et mille fois les empires feront place à d'autres empires, les gouvernements changeront et se réformeront ; mille et mille fois la terre engloutira les générations qui la couvrent et en verra naître de nouvelles, les vivants succèderont aux morts, et toutes ces révolutions finiront enfin avec la fin du monde ; et du damné qu'en sera-t-il ? Voyez-le, il brûle encore, et il brûlera à jamais dans cet étang de feu, sans le moindre soulagement, parce que l'éternité n'a pas de bornes et ne finira jamais, non, jamais ! Oh ! quel enfer que celui où l'on souffre toujours ! oh ! quel supplice que celui qui ne finit jamais ! Oh ! quel jamais que celui qui recommence toujours ! O éternité, éternité ! qui pourrait te comprendre ?

IV. Renversez votre discours, nous dit saint Denis l'Aréopagite, autrement vous n'arriverez jamais à vous faire une idée de ce qu'est l'éternité. On connaît mieux Dieu en disant ce qu'il n'est pas, qu'en affirmant ce qu'il est ; de même vous comprendrez mieux l'éternité en cherchant ce qu'elle n'est pas qu'en disant ce qu'elle est. Voyons donc ce qu'elle n'est pas. L'éternité, dit Lactance, c'est ce qui n'a pas de fin : *Cujus nullus est finis*. Elle n'est, dit saint Grégoire de Naziance, ni le temps, ni aucune partie du temps : *Nec tempus, nec temporis pars ulla est*. Voilà un vaste champ ouvert devant nous pour nous former une petite idée de l'éternité. L'éternité ne serait-elle pas un nombre d'années égal à celui des étoiles du firmament, des atomes dans l'air, des gouttes d'eau dans la mer, des grains de sable sur le rivage, des feuilles dans les forêts, des fleurs dans les champs, et des lettres écrites dans tous les livres de l'univers ? Ah ! que dites-vous là ? Quand il se sera écoulé autant d'années qu'il y a et de lettres, et de fleurs,

et de feuilles, et de grains de sable, et de gouttes d'eau, et d'atomes, et d'étoiles, l'éternité sera encore entière, intacte, elle ne sera pas même entamée, parce qu'elle n'a pas de fin, elle ne finira jamais, jamais! Figurez-vous, par l'imagination, une énorme cloche de bronze massif, placée au milieu de cette église; supposez ensuite qu'un tout petit oiseau passe une fois tous les cent ans en la frôlant légerement de son aile, quand il y aura passé tant et tant de fois qu'il aura fini par user cette lourde masse de métal, l'éternité sera-t-elle finie? Finie! quoi! pas même entamée; car l'éternité ne finira jamais. Supposez, dit saint Bonaventure, qu'après chaque million de siècles, un damné laisse couler une larme; quand il en aura répandu assez pour former un fleuve, une mer, un déluge universel et submerger les plus hautes montagnes; (Grand Dieu! que de millions de siècles il faudrait pour remplir de larmes le plus petit vase! que serait-ce donc s'il fallait inonder toute la surface de la terre?) eh bien! lorsqu'il y sera parvenu, l'éternité sera-t-elle terminée? Non, non, car l'éternité n'a point de limites, elle ne finira jamais. O jamais! jamais! qui pourrait le comprendre? Ah! mes frères, pesez bien cette grande vérité : n'est-il pas vrai que tout finit? Neuf papes du nom de Boniface, douze du nom de Benoît, onze du nom de Clément, huit du nom d'Urbain, treize du nom d'Innocent se sont succédé, et leurs pontificats sont finis; mais l'éternité ne finira jamais, jamais. Le monde a vu la fin non-seulement des rois, mais des royaumes mêmes des Grecs, des Goths, des Vandales, des républiques de Sparte, d'Athènes et de Rome; mais l'éternité n'a pas de bornes, et ne finira jamais, jamais. Le pauvre Job a vu la fin de ses misères, Tobie de sa cécité, David de ses persécutions, Joseph de sa prison, l'Eglise de ses afflictions; tant de guerres, de pestes, de famines, de tremblements de terre, de

calamités, et de révolutions qui ont bouleversé l'univers sont passés ; mais l'éternité n'a pas de bornes, elle ne finira jamais, jamais. O éternité ! ô toujours ! ô jamais ! O labyrinthe sans issue ! ô tourment sans cesse renouvelé ! ô jamais qui commence toujours ! Pauvres damnés, livrez-vous au désespoir, car pour vous plus d'espérance de voir terminer vos maux : pour vous, plus un ami qui vous console, plus un parent qui vous témoigne de la compassion, plus un ange qui vous fortifie, plus un saint qui vous protége, plus un Dieu qui vous pardonne. Désespérez, malheureux, désespérez. O désespoir affreux ! Mon pauvre pécheur, comment n'êtes-vous pas ébranlé, comment ne rentrez-vous pas en vous-même ? Quel prix pouvez-vous attacher à tout ce qui est temporel, en comparaison de cette épouvantable éternité ? Si vous aviez le malheur de vous perdre, quand vous aurez brûlé en enfer cent mille millions d'années, quand tous vos parents, vos fils, vos neveux et vos arrière-neveux seront morts ; quand après des milliers de générations votre famille sera éteinte, vos palais abattus, le monde entier réduit en cendres ; que vous paraîtra alors tout le passé ? Une grande ville, aperçue de loin, paraît un village, et plus vous vous éloignez, plus elle s'efface, jusqu'à ce qu'elle disparaisse totalement à vos yeux. Quelle idée vous reste-t-il maintenant des actions de votre enfance et de votre adolescence ? Elles vous paraissent comme des songes, n'est-il pas vrai ? Que vous paraîtra donc, après des millions d'années, une heure de plaisir ? Que vous paraîtra un point d'honneur, pour lequel vous aurez enduré des millions et des millions de tourments ? Et pourtant, votre jamais ne fera toujours que commencer. Qui donc vous aveugle à ce point, et vous ôte le jugement ? Comment avez-vous le courage, pour un instant de jouissance, de vous précipiter dans une éternité de souffrance ? *Momentaneum*

quod delectat, æternum quod cruciat. Quelle folie que la vôtre ! Pour un moment de liberté, vous condamner à une éternelle prison de feu? Pour la passagère satisfaction d'une fréquentation coupable, vous condamner à habiter éternellement dans la société des démons? Ah ! certes, vous ne comprenez pas ce jamais qui commence toujours ; non, vous ne vous faites pas une idée de cette épouvantable éternité.

V. Mais voyons, pour y parvenir, aiguisez votre esprit, dit saint Isidore, et supposez que Dieu envoie aux portes de l'enfer un ange dire à ces malheureux : Bonne nouvelle ! le Seigneur a enfin résolu d'user de miséricorde à votre égard ; il veut briser les chaînes des siecles éternels et éteindre un jour le feu de ces fournaises. On remplira de sable très-fin la grande église de N. et tous les mille ans on en ôtera un grain ; lorsque l'église sera vide, il sera mis fin à vos tourments. — Oh ! mes frères, si cette annonce retentissait en enfer, ce ne serait plus un enfer ; il n'y aurait plus en ce lieu ni blasphèmes, ni désespoir, ni rage, tout cela ferait place à des transports de joie ; on n'entendrait plus que des bénédictions et des cantiques, et l'amour de ces esprits réprouvés le cèderait à peine à celui des séraphins. Mais pourtant, grand Dieu ! si cette promesse leur avait été faite dès le commencement du monde, combien y aurait-il jusqu'aujourd'hui de grains de sable ôtés de votre église? Comptez : six et pas davantage ; car il n'y a pas encore sept mille ans que le monde a commencé. Et les damnés se livreraient à des excès de joie en attendant que tous les grains fussent ôtés? Oui, parce qu'à la fin il viendrait un jour où cette église serait vide et où l'enfer finirait. Mais, hélas ! ces doux noms de liberté, de paix, de trêve, de réconciliation, de grâce, ne résonneront jamais aux oreilles de ces malheureux, parce que l'éternité n'a point de bornes,

et ne finira jamais, jamais. Allons plus loin, et pour nous former une des plus hautes idées de l'éternité dont l'intelligence humaine soit capable, sachez que l'on s'est demandé parfois si, dans la supposition que le monde entier formant une immense concavité fût rempli de sable menu, le nombre des grains devrait être appelé fini ou infini : il est manifeste qu'il serait fini, et un mathématicien distingué a même eu la patience, en partant de l'hypothèse que dix mille de ces grains de sable ne formassent qu'un corps gros comme un grain de sénevé, et après avoir mesuré la capacité de l'univers, de calculer le nombre de grains de sable qu'il faudrait pour la remplir, et il a trouvé qu'une seule ligne de chiffres, savoir une unité et une cinquantaine de zéros, suffiraient pour exprimer ce nombre. Or, de ces lignes de chiffres et de ces nombres dont chacun représente un monde de grains de sable, tracez-en des livres entiers, tracez-en toute une rame de papier, tracez-en des centaines, des milliers de rames, en un mot remplissez de papier l'univers entier, et faites que toutes ces feuilles de papier soient couvertes de chaque côté de ces mêmes chiffres, représentant chacun un monde rempli de grains de sables. Quel nombre incalculable! Supposez ensuite que Dieu, par sa parole toute-puissante, donne l'existence à ces myriades de mondes, et proclame que son intention est qu'ils soient tous vidés, à la condition toutefois qu'on n'enlève qu'un grain de sable à la fois, et que d'une fois à l'autre il s'écoule un intervalle d'autant d'années qu'il y a de mondes indiqués sur les feuilles de papier, ou plutôt autant d'années qu'il y a de grains de sables contenus dans tous ces mondes. Dites-moi, mes frères : lorsque ces myriades de mondes auraient fini par être épuisés de la sorte, grain par grain, l'éternité serait-elle finie? Ah! ne le croyez pas, car l'éternité n'a pas de bornes et ne finira jamais,

jamais. Bien plus, supposez que, tous ces mondes épuisés, l'ange se représentât sur la bouche de l'abîme et dit à ces malheureux : Maintenant je vous apporte tout de bon l'heureuse nouvelle : vous brûlerez encore autant de millions de siècles que vous avez déjà brûlé de minutes, et alors cette nuit s'illuminera, ces ténèbres se dissiperont, et l'enfer sera fini. Ah! quelle joie, quels transports il exciterait dans ces affreux cachots! — Mais, grand Dieu! comment pourraient-ils supporter la pensée qu'ils auront encore à gémir autant de millions de siècles, qu'il y a de minutes dans tant de jours, de mois, d'années qu'il a fallu pour vider, comme nous l'avons dit, ces myriades de mondes? Comment à cette vue leur courage ne faillirait-il point? — Eh bien! mes chers frères, il est certain que les damnés se réjouiraient parce qu'ils savent fort bien, qu'ils voient même clairement que par delà toutes ces minutes, par delà toutes ces années, par delà tous ces siècles, il y a encore une éternité tout entière, intacte, comme si elle n'était même pas commencée; car l'éternité est sans bornes et ne finira jamais, jamais. O éternité! éternité! O jamais qui dure toujours! O jamais qui commence toujours! O jamais! épouvantable jamais! De grâce, ne m'en dites pas davantage, ma langue se dessèche, mon entendement se confond, mon cœur s'évanouit, et je vois que vous-mêmes pour le coup vous en êtes étourdis. O éternité, ô éternité! non, non, on ne peut comprendre ni ce que tu es, ni ce que tu n'es pas. Que les prophètes se créent une langue à part, et t'appellent les *années éternelles*, les *siècles des siècles*, les *perpétuelles éternités*, toutes ces dénominations sont trop faibles pour exprimer ton infinie durée. La Sagesse incarnée seule, en parlant d'un damné, t'a exprimé au vif en deux mots : *In ignem mittent, et ardet*[1]; « On le jettera au feu, et

(1) *Joan. 15, 6.*

il brûle. » Notre-Seigneur ne dit pas que le réprouvé jeté au feu brûlera, au futur, *ardebit*, comme il semble qu'il aurait dû dire, mais bien qu'il brûle, au présent, *ardet*, et dans ce temps toujours présent il a résumé toute l'éternité des peines. Voici donc ce que c'est que l'éternité : un jamais qui dure toujours, un jamais qui commence toujours, un jamais qui est toujours présent. En effet, si vous me demandez ce que fait un damné au moment où il entre en enfer? *Ardet*, il brûle. Et après dix ans? *Ardet*, il brûle. Et après cent ans? *Ardet*, il brûle. Et après mille ans? *Ardet*, il brûle. Et après un million d'années? *Ardet*, il brûle. Cessez vos questions, car vous pourriez les continuer pendant toute l'éternité, et pendant toute l'éternité je vous répondrais : *Ardet, ardet, ardet;* il brûle, il brûle, il brûle, et il brûlera tant que Dieu sera Dieu; car l'éternité n'a point de bornes et ne finira jamais, jamais. Ah! mon pauvre pécheur, fixez une bonne fois dans votre esprit une pensée si importante, et pour recueillir le fruit de ces considérations, dites-vous en vous-même, mais sérieusement : Si je continue à vivre de la même manière, je me prépare infailliblement des maux qui n'auront jamais, jamais, jamais de fin; des maux sans remède, sans espérance, sans nombre. Je brûlerai à jamais, à jamais je grincerai des dents, et je pousserai des hurlements de rage. Je serai à jamais un objet de haine pour Dieu et de dérision pour les élus. Je serai dans l'enfer à jamais. O jamais qui ne finit jamais! O jamais qui commence toujours! — Esprit-Saint, gravez-le bien avant dans le cœur d'une telle, d'un tel, et que ce jamais le cloue, en quelque sorte, aux pieds de mon Jésus crucifié. Que s'il n'est pas touché par un jamais qui commence toujours, il le soit par un toujours qui ne finira jamais.

VI. Mais auparavant, faisons ensemble quelques

réflexions, mes frères. Je suppose que vous avez tous une foi vive en cette éternité de supplices que Dieu destine à quiconque meurt en état de péché, et je n'entends pas disputer ici avec celui qui se dit en lui-même : Qu'est-ce qu'une telle sévérité? Où est la justice de Dieu? Quelle proportion peut-il y avoir entre un plaisir passager et un châtiment éternel? entre un moment de satisfaction et un supplice qui ne finira jamais? — Ah! créature vile et misérable, et quelle proportion y a-t-il donc entre toi, créature tirée du néant, et la majesté infinie de Dieu que tu as outragée? Est-ce que la grandeur du châtiment dû au péché doit se mesurer sur le temps que l'on a mis à le commettre, ou bien sur la grandeur de l'injure que l'on fait au Créateur? Et si cette injure a été infinie, n'est-il pas juste que le châtiment soit, en quelque façon, infini? et puisqu'il ne peut être infini en intensité, ne doit-il pas l'être au moins en durée? Et puis, quoi de plus équitable que de punir par un châtiment éternel celui qui a osé se révolter contre l'Eternel? Quoi de plus juste que de ne jamais pardonner à celui qui ne se repentira jamais? Le damné, du moment où il entre en enfer, s'endurcit tellement dans le mal que jamais plus il ne pourra se repentir; il maintiendra à jamais une volonté perverse en opposition avec Dieu. Il est donc très-juste que Dieu châtie pendant toute l'éternité une volonté si criminelle. Le pécheur d'ailleurs, ne désirait-il pas vivre éternellement pour pouvoir éternellement pécher? Qu'y a-t-il donc d'étonnant que Dieu punisse par un châtiment éternel celui qui voulait l'offenser par un éternel péché? Mais je ne veux point discuter avec cette sorte de gens, plus athées que catholiques. Raisonnons donc entre nous, mes chers frères, puisque je vous vois tous convaincus et par la foi, et par la raison, qu'il est très-juste et très-convenable que nos péchés soient punis par une

éternité de peines. Entrons, dis-je, en considérations sur ce sujet, et entretemps méditez et pesez les réflexions que je ferai. Qu'un tel me dise pourquoi il pèche, pourquoi il vit dans l'habitude diabolique du péché? Voici les deux chefs auxquels se rapportent tous ses péchés : goûter une satisfaction, ou éviter un déplaisir. Mais que vous dit la foi, mon cher frère? Ne vous dit-elle pas qu'il y a des jouissances éternelles et des peines éternelles? Que vous conseille donc la prudence? Méditez, et suivez mon raisonnement. N'est-il pas vrai que tout homme raisonnable embrasse un moindre mal pour en éviter un plus grand? Vous êtes donc bien insensé, lorsque, pour une satisfaction brutale qui, à peine goûtée, s'évanouit sans laisser de trace, pour un vil intérêt, pour une passion, pour un point d'honneur, pour une fumée, pour une parole déshonnête, vous sacrifiez une gloire éternelle, une gloire qui ne finira jamais? Ou lorsque, pour ne pas souffrir un petit déplaisir temporel, une incommodité, comme de jeûner, d'entendre la messe, de restituer ce bien mal acquis, de se faire quelque violence pour surmonter une tentation, vous vous précipitez dans un gouffre de misères éternelles, sans espoir d'en sortir jamais? Où est votre jugement, mon pauvre pécheur? où est votre raison, votre foi? N'est-il pas vrai, mes chers frères, que croire à l'éternité et pécher, c'est être fou, et fou à lier?

VII. Mais je tiens moins aujourd'hui à toucher votre cœur qu'à éclairer et convaincre votre esprit : je veux que vous sortiez d'ici avec une impression bien vive de l'éternité, et après avoir touché au doigt cette vérité, savoir que ce *toujours* qui ne finit jamais résume en soi tous les tourments des damnés. Pour cela faites attention aux raisons naturelles et claires que je vais en donner. Dans cette vie si courte, la peine la plus légère, par cela seul qu'elle devrait durer toute la vie, devien-

drait très-pesante, et même insupportable ; s'il nous fallait, par exemple, souffrir toujours la piqûre d'un cousin à l'extrémité de l'oreille, ou le mouvement d'un moucheron dans les narines, ou la présence d'un grain de sable dans l'œil, et cela nuit et jour, quel supplice ce serait pour nous ! Que serait-ce donc, mes frères, que serait-ce de souffrir les peines les plus intenses, les plus atroces de l'enfer, non pas durant l'espace si court de cette vie, mais pendant la durée immense de l'éternité, toujours, toujours, un toujours qui ne finira jamais ? Ah ! si cette vérité pouvait pénétrer dans l'esprit de ce grand pécheur !... Si elle pouvait pénétrer !... Bien plus, ces plaisirs mêmes que vous recherchez avec tant d'ardeur, s'ils se prolongeaient pendant toute la vie, deviendraient un supplice mortel. Je m'explique : c'est un plaisir sensible de manger, de boire, de dormir, de causer, de se promener ; mais s'il fallait toujours se promener, toujours causer, toujours dormir, toujours boire, toujours manger, ces choses qui sont le soutien ou le charme de la vie ne deviendraient-elles pas des supplices à en mourir ? C'est la remarque de saint Augustin : *Ambula semper, ut nolis quiescere, morieris ; dormi semper, ut nolis vigilare, morieris.* Réfléchissez-y bien, mes frères ; si les plaisirs, les divertissements eux-mêmes deviennent, par leur continuité, des peines mortelles ; si au théâtre, par exemple, lorsque la pièce est plus longue que de coutume, on ne plaît pas au spectateur, s'il jette un œil d'envie sur la porte, attend avec impatience le moment de sortir, calcule si on arrivera bientôt au dénoûment, se fatigue et s'ennuie, que doit-ce donc être en enfer où l'on se fatigue, où l'on se tourmente, où l'on enrage, non pas au milieu des plaisirs, mais des peines les plus cruelles, non pas durant le temps si court d'une vie mortelle, mais pendant toute l'éternité, sans avoir même la consolation de

varier ses tourments? Quelle mort, quelle mort que celle-là! Vous redoutez le nom seul de la mort, qui, après tout, n'est qu'une ombre de la mort, *umbra mortis*. La véritable mort est celle qu'endurent les damnés : c'est là une mort véritable, parce que c'est une mort vivante, une mort qui ne finira jamais, une mort qui consiste dans un *toujours* sans fin.

VIII. Je voudrais avoir aujourd'hui le même bonheur qu'eut un jour la glorieuse sainte Liduvine, laquelle avec ce toujours qui ne finit jamais, amena à résipiscence un pécheur de haut rang, qui se moquait des maximes éternelles. Si vous avez le courage, lui dit-elle, de rester immobile pendant une nuit seulement, dans un lit de plumes bien mou, tout couvert de fleurs et parfumée des senteurs les plus délicieuses, sans jamais changer de posture, non-seulement je ne troublerai plus vos passions, mais je vous promets une belle récompense. Le jeune homme accepta, en riant, la proposition, et il en vint à l'épreuve. Mais au bout de trois ou quatre heures, il éprouvait déjà une telle fatigue qu'il lui semblait qu'il fût à la torture. Il se fit néanmoins violence une heure encore, mais enfin l'immobilité à laquelle il était condamné lui devint si insupportable, qu'il se sentait mourir. Alors notre jeune écervelé rentra en lui-même. Malheureux que je suis, se dit-il, si en vivant comme je fais je vais en enfer, que sera-ce donc? Comment pourrais-je rester couché sur ce lit de feu, non pas le court espace d'une nuit, mais durant toute l'éternité? Comment supporter ces supplices qui, en s'engrenant les uns dans les autres, forment un cercle, dont le centre est un jamais qui commence toujours, et la circonférence un toujours qui ne finit jamais? Il fut touché, se confessa et se convertit. Ah! mon pauvre pécheur, joignez à votre méditation un essai de ce genre. Dès ce soir, asseyez-vous dans un siége

bien commode, et essayez d'y rester sans bouger pendant une seule nuit. Non, vous n'en aurez pas la force. Que faites-vous donc? à quoi pensez-vous? Ecoutez ce que vous déclare l'Esprit-Saint : *Si ceciderit lignum ad austrum, aut ad aquilonem, in quocumque loco ceciderit, ibi erit*[1]; « Que l'arbre tombe au nord ou au midi, de quelque côté qu'il tombe, il y restera. » Après mille ans, il y sera encore, *ibi erit;* après cent mille ans, il y sera, *ibi erit;* après des centaines de millions d'années, il y sera toujours, *ibi erit.* Si vous tombez dans cette fournaise, il n'y aura plus d'espoir pour vous d'en sortir jamais, vous resterez à jamais comme cloués sur ces lames ardentes, sans aucun soulagement. La scène de ce monde changera, les princes, et les rois, et les pontifes, et les officiers, et les maîtres, et les serviteurs s'y succèderont tour à tour, et vous resterez dans votre feu, *ibi erit.* On ira de la ville à la campagne, de la campagne en ville, et vous resterez dans votre feu, *ibi erit.* On voyagera d'un pays à l'autre, on se promènera, et vous resterez dans votre feu, *ibi erit.* On changera de condition et de fortune, on nagera au sein des plaisirs, et vous resterez dans votre feu, *ibi erit.* Si l'on pouvait, hélas! interrompre, au moins pour un instant, les peines de l'enfer! Le laboureur courbé sur sa charrue, le forçat même condamné aux galères interrompt de temps en temps son travail; les fièvres les plus aiguës ont leur déclin, et l'on ne refuse pas même aux animaux un peu de repos. Mais non, dans l'éternité, il n'y a ni trêve, ni relâche, ni repos, ni changement. Toujours nuit, et jamais jour; toujours du feu, et jamais de rafraîchissement; toujours une soif ardente, et jamais une goutte d'eau; toujours une faim dévorante, et jamais rien pour l'apaiser; toujours le déses-

(1) *Eccl. 11, 17.*

poir, et jamais de paix. Un toujours; ah! quelle cuisante pensée! un toujours qui ne finira jamais vous tiendra cloué, pécheur, sur ce lit de feu, comme un chien à la chaine. Que faites-vous donc, je le répète, que faites-vous, mon cher, en ce monde? A quoi pensez-vous? Ah! vous poursuivez les biens de la terre, d'immondes plaisirs, et vous ne pouvez vous en rassasier, parce qu'ils sont mêlés d'épines, de chagrins, de remords, qui vous font éprouver un enfer anticipé. Et quel est le sort qui vous attend après une vie si pénible? Ce qui vous attend, ô Dieu! c'est une éternité, une éternité de maux et d'une multitude de maux; je n'ai pas dit assez : une éternité de plusieurs éternités. — Comment! — Oui, oui, une éternité de plusieurs éternités. Si cette vérité ne vous va pas au cœur, j'en finis avec vous. Ecoutez.

IX. Plusieurs théologiens prenant dans un sens strict ces paroles de l'Evangile : *Ibunt hi in supplicium æternum;* « ceux-ci iront au supplice éternel, » enseignent que les réprouvés endurent à chaque instant, et en réalité, tous les tourments qu'ils auront à essuyer pendant toute l'éternité; ils comparent l'éternité des peines à une grosse boule de bronze qui ne laisse pas de peser de tout son poids sur la surface où elle est posée, quoiqu'elle ne la touche que par un point; ainsi, disent-ils, l'éternité des peines futures pèse tout entière sur le damné, bien qu'elle ne le touche que par le moment présent, qui est comme un point : elle l'accable tellement à chaque instant, qu'elle lui fait réellement souffrir tout le poids des peines présentes et futures à la fois. Je n'ai ni le savoir ni le courage nécessaires pour défendre cette opinion, j'en laisse donc la discussion aux écoles. Mais je soutiens qu'un damné souffre à chaque instant de son éternité, sinon réellement, du moins mentalement et par appréhension, tous les tourments qu'il

aura à souffrir dans la suite ; en voici la raison : appréhender un mal, dit saint Grégoire de Naziance, c'est déjà le souffrir : *Quod quisquam timere capit, jam passus est.* Que sera-ce donc, non-seulement de l'appréhender, mais de l'attendre, et de l'attendre avec une certitude qui exclut toute espérance de pouvoir l'éviter? Ainsi au moment même où je vous parle, un malheureux damné voit toute sa douloureuse éternité, il l'attend, il la redoute, et par conséquent il la souffre déjà en appréhension. Il voit, le malheureux, que le cachot où il est renfermé est éternel, que le feu qui le brûle est éternel, que le ver qui le ronge est éternel, que les démons qui le tourmentent sont éternels, que le décret de Dieu qui le condamne est éternel. Et tous ces tourments éternels, il les ramasse dans le jour présent, par l'appréhension qu'il en a, en sorte que tous concourent à le tourmenter, comme s'il les endurait réellement à chaque instant. Il voit que durant des siècles éternels, il souffrira le feu, la fumée, la faim, la soif, la rage, le désespoir; et réunissant par la pensée l'éternité de chaque supplice avec celle des autres, il endure à tout moment une éternité de plusieurs éternités ; et il souffre d'autant plus qu'il prévoit qu'il faudra endurer, dans tous les moments de son accablante éternité, des éternités infinies d'éternités. Ah ! pécheurs mes frères, que voulons-nous de plus? Allons tous nous enfoncer dans une grotte, nous ensevelir vivants dans un sépulcre, le fouet à la main pour déchirer cette chair coupable, et pleurer la folie avec laquelle nous avons tant de fois risqué notre éternité. Après tout, que durerait notre pénitence? dites-moi, que durerait-elle? Vingt, trente, quarante ans. Et qu'est-ce que cela, en comparaison de l'éternité? Ah ! c'est que l'éternité sera toujours l'éternité, et toujours féconde même en une infinité d'éternités ! Je m'aperçois que la plupart d'entre vous sont saisis d'ef-

froi, et se disent en eux-mêmes : c'est là un sermon à étourdir tout le monde. — Eh bien ! vous confessez donc qu'un seul regard jeté sur l'éternité suffit pour faire palpiter votre cœur d'épouvante. Comment, après cela, la crainte d'avoir à souffrir cette éternité ne vous rend-elle pas sages? Quelle extravagance ! Vous dites que vous n'avez pas même la force de penser à l'éternité de l'enfer, et puis vous ne voulez pas abandonner le maudit sentier qui y mène tout droit. Vous m'accusez d'être cruel envers vous, en vous représentant trop au vif ces terribles vérités, et puis ces vérités prêchées avec tant de force ne font pas plus d'impression sur vos cœurs que si je parlais à des statues de marbre. Que dirai-je donc aujourd'hui? Ne devrais-je pas appeler à mon secours la langue des apôtres et des prophètes les plus énergiques, pour faire retentir ces acclamations : O folie ! ô illusion ! ô aveuglement ! ô dureté ! ô perversité des enfants d'Adam ! Avouez-le, mes frères : ne sont-ce pas des enfants de perdition, ne portent-ils pas sur le front le caractère de la réprobation ceux qui ne sont pas émus de ces terribles vérités? — Eh ! père, finissez-en, de grâce, nous sommes fatigués, ce sermon est par trop décourageant; nous n'en pouvons plus. — Ah ! que vous m'encouragez par ces paroles ! vous m'assurez que vous n'en pouvez plus; eh bien ! par là seul vous en dites davantage que je n'en ai dit moi-même dans tout mon sermon. Vous n'avez plus la force de m'entendre sur ce sujet? et cependant il n'y a pas encore une heure que je vous en entretiens, et je vous ai parlé en variant les figures, en mêlant à mes réflexions des histoires, qui, tout en vous effrayant, vous faisaient plaisir. Que doit-ce donc être de ces malheureux qui n'entendent pas seulement parler de l'éternité, mais qui en ressentent toutes les horreurs au milieu du déluge de maux où ils sont plongés, ayant continuellement sous les yeux un

toujours qui ne finira jamais, jamais? Pour ne pas vous ennuyer davantage je ne parlerai plus; mais vous, pour ne pas vous damner, ne cessez d'y penser sérieusement; certes, l'importance de vous assurer une éternité bienheureuse mérite bien toutes vos réflexions.

†

SECOND POINT.

X. Ferdinand III, roi de Castille, vécut au milieu des délices de sa cour, entouré de toutes les séductions, sans jamais en subir les atteintes, et menant une vie innocente et exemplaire. Désireriez-vous en savoir la véritable cause? La voici : on trouva tracées dans son cabinet, en lettres d'or, ces paroles : *Annos æternos in mente habui.* Etait-il assis sur son trône, il voyait assis à côté de lui un fantôme qui lui disait : « Ferdinand, souviens-toi de l'éternité. » Au milieu des combats, et au son de la trompette guerrière, il entendait un écho qui lui répétait : « Ferdinand, souviens-toi de l'éternité. » Au milieu des délassements et des conversations, une pensée saintement importune lui disait au fond du cœur : « Ferdinand, souviens-toi de l'éternité. » Au théâtre, dans les banquets, dans les conseils, dans les tribunaux, dans les jeux, dans tous les actes concernant le gouvernement de ses Etats, une voix intérieure lui redisait cet avis salutaire : « Ferdinand, souviens-toi de l'éternité. » *Annos æternos in mente habui.* Et avec l'éternité devant les yeux, il vécut innocent, et mourut, comme on le croit, en prédestiné. Que ne puis-je aujourd'hui, mes frères, graver dans vos cœurs cette sainte pensée de l'éternité? Oh! que je me dévouerais volontiers à cet office de charité! Je voudrais au moins être toujours à vos côtés, vous suivre partout, et vous crier

à chaque pas : Mon frère, ma sœur, souvenez-vous de l'éternité : *Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui.* Oh! alors, oui, je serais sûr de votre salut éternel. Mais, hélas! cette pensée salutaire, la plus sérieuse de toutes les pensées, est comme effacée de l'esprit d'un bon nombre de chrétiens. La sollicitude du présent, le soin que l'on prend d'être bien, de faire figure et de briller dans le monde, l'amour des divertissements, des satisfactions, et des plaisirs sensibles, voilà ce qui offusque notre esprit, occupe nôtre cœur, et nous séduit au point de ne plus laisser place à la pensée de l'éternité. Croyez-vous qu'il pense à l'éternité celui qui, pour un vil intérêt, vend son âme au démon, et se charge la conscience de tant d'affaires embrouillées et de tant d'injustices? Croyez-vous qu'il pense à l'éternité, cet autre qui, par une honte puérile, cache depuis des années un péché en confession? Croyez-vous qu'elle pense à l'éternité, cette femme vaine qui, non contente d'aller elle-même en enfer, prend à tâche de lui fournir des victimes, fomente des liaisons dangereuses, entretient des fréquentations criminelles, et par ses séductions se fait pour tout le monde comme une tentation vivante? Croyez-vous que tous ceux-là pensent à l'éternité? Non, certes, ils n'y pensent pas. Je ne trouve point, pour les réveiller, de meilleur moyen que de faire ce que fit le prophète Jérémie. Allant par ordre de Dieu prêcher au peuple, il se mit une chaîne de bois au cou, conformément au commandement exprès du Seigneur, et parcourut ainsi les places et les rues de la ville, menaçant ses concitoyens de toute la sévérité des jugements de Dieu, leur mettant sous les yeux les terreurs de la mort, et l'éternité des châtiments, mais sans fruit; car ces insolents riaient de ses paroles et de ses menaces comme s'ils n'y avaient vu qu'un épouvantail d'enfants. Il y eut même un homme assez téméraire

pour lui arracher la chaîne de bois qu'il portait au cou, et la briser sous ses yeux : *Tulit catenam de collo Hieremiæ prophetæ, et confregit eam*[1]. Le prophète s'en retourna chez lui profondément affecté; à peine y fut-il arrivé que le Seigneur lui parla et lui dit : *Vade, et dices : Hæc dicit Dominus : Catenas ligneas contrivisti; facies pro eis catenas ferreas*[2]; « Va et tu diras : Voici ce que dit le Seigneur : Vous avez brisé les chaînes de bois; vous leur ferez des chaînes de fer. » Il me semble que Dieu m'intime ce matin quelque chose de semblable, et que pour imprimer bien avant dans vos cœurs la pensée de l'éternité, il m'ordonne de vous prêcher, non pas avec une chaîne de bois au cou, comme Jérémie, mais avec une chaîne de fer. (*Donnez-moi cette chaîne.*) Oh! mes bien-aimés, quand parviendrez-vous à le comprendre? Vous avez brisé la chaîne de bois, c'est-à-dire le joug si suave de la loi de Dieu, et si vous ne faites une pénitence fervente, des chaînes de fer, hélas! vous sont réservées pour toute l'éternité en enfer : *Facies pro eis catenas ferreas.*

XI. Voici, pécheur, mon frère, le langage que Dieu m'a ordonné de vous adresser hautement et clairement ce matin. De deux choses l'une, pas de milieu : Ou la pénitence, ou l'enfer; ou la pénitence, ou un jamais qui commence toujours; ou la pénitence, ou un toujours qui ne finit jamais; ou la pénitence, ou le feu : *Aut pœnitendum, aut ardendum.* Oui, ou le feu, ou la pénitence; ou des larmes, ou des flammes. A quoi nous décidons-nous? — Ah! pour exciter en nous des sentiments de pénitence, tombons tous à genoux au pied de ce crucifix, et permettez que je fasse retentir à l'oreille, et surtout au cœur de chacun de vous ces paroles : *Cogita dies antiquos, et annos æternos in mente habe.*

(1) *Jerem. 28, 11.* (2) *Ibid. v. 13.*

Pensez à l'éternité. Pensez-y bien, mon frère, au pied de cette croix, et que cette grande pensée soit la conclusion de toute cette méditation. Pensez, impudique, s'il vaut la peine d'acheter un sale plaisir au prix d'un désespoir éternel. Pensez, avare, si un gain illicite vaut une éternité de misère. Pensez, vindicatif, ce qui l'emporte d'une vengeance satisfaite, ou d'une éternité de pleurs. Pensez, chef de maison, lequel est le plus avantageux pour vous ou de veiller sur votre famille et sur la conduite de vos enfants, ou de vivre enchaîné pendant toute l'éternité en enfer. Pensez, jeune homme, pensez, jeune fille, pensez bien ce qui vous coûte le plus ou de renoncer à ces amours insensées, ou de gémir et de vous désespérer éternellement dans des chaînes de feu. Pensez enfin, pécheur, à ces deux épouvantables extrémités : douleurs des plus atroces d'un côté, durée éternelle de l'autre. Ah! comment n'êtes-vous pas ébranlé, mon cher frère? Je vous le demande les larmes aux yeux : comment est-il possible que vous ayez le courage de vivre dans un si grand péril, d'aller maudire éternellement Dieu, maudire éternellement Marie, vous maudire éternellement vous-même, éternellement dévorer votre propre chair comme un chien enragé? Hélas! si une fois vous mettez le pied dans cet abîme, vous pleurerez votre malheur avec des larmes de feu, et de cette même langue avec laquelle vous allez tout à l'heure demander pardon à Dieu, vous irez, blasphémant, et vociférant sous les voûtes infernales : Maudit soit le jour qui m'a vu naître, maudit soit le baptême que j'ai reçu, maudit soit le péché que j'ai commis! Il m'était facile de ne pas tomber dans ce gouffre, maintenant que j'y suis il m'est impossible d'en sortir. Avec une larme d'un cœur contrit je pouvais gagner le paradis, maintenant je ne saurais, avec cet océan de pleurs qui sort de mon cœur consumé de rage, éteindre une seule étin-

celle du feu qui me dévore. O interminable éternité! ô hauteur, ô profondeur de l'éternité! Eternité de rage, éternité de désespoir, éternité de pénitence, mais d'une pénitence inutile, d'une pénitence stérile, parce qu'elle vient trop tard! Eternité de douleur pour un misérable plaisir que j'ai pris! Eternité de captivité pour un peu de liberté dont j'ai joui! Eternité de misère pour un peu de bien que j'ai usurpé! Eternité dans la société des démons pour les mauvaises compagnies auxquelles je me suis livré! Eternité de lamentations pour quelques jours de volupté! Etre éternellement séparé de Dieu, quelle pensée accablante! O éternité! *ô toujours! ô jamais!* O jamais qui commencera toujours! ô toujours qui ne finira jamais! — Que dites-vous, mon pauvre pécheur, que dites-vous en entendant cela? Aurez-vous l'affreux courage de continuer à blasphémer et à maudire de la sorte pendant toute une éternité! Ah! jetez un regard d'amour sur ce crucifix, et écoutez la bonne nouvelle que j'ai à vous donner. Il est encore temps pour vous, âme fortunée, de vous assurer une éternité bienheureuse, il est temps encore d'échapper à une éternité de feu. O temps précieux! ô grâce inappréciable que vous fait Jésus! Regardez ce crucifix, et regardez-le avec des yeux pleins de larmes, et puis, le cœur contrit, jetez-vous dans ses bras, tenez embrassés ses pieds sacrés, et d'une voix entrecoupée de gémissements et de sanglots, dites-lui avec moi : Hélas! mon doux Jésus, quelle vie j'ai menée jusqu'à ce jour! pendant combien d'années j'ai marché sur le bord du précipice! Si la mort m'avait surpris en état de péché, où serais-je maintenant? O plaies sacrées, c'est à vous que je me reconnais redevable d'un si grand bien! permettez que je mêle mes larmes au précieux sang que vous répandez. Ce n'est pas ma langue qui vous demande pardon ce matin; ce sont mes larmes, c'est mon

cœur contrit et repentant, c'est un cri de détresse qui part du fond le plus intime de mon âme, qui vous dit : Pardon, ô mon Jésus, pardon ! Ah ! l'éternité m'accable, pardonnez-moi, ô mon amour crucifié ! — Eh bien ! que faites-vous ? quoi, vous ne fondez pas en larmes ? vous ne voulez pas même donner un soupir pour assurer votre éternité ? pas même un cri pour demander pardon à Jésus-Christ ? Il faut que tous, tous vous répétiez avec douleur et avec larmes : Pardon, ô mon Jésus, pardon ! Pour l'obtenir ce pardon, je veux m'attacher avec cette chaîne aux pieds sacrés de mon Jésus, en lui protestant que je veux vivre et mourir enchaîné à sa croix, et ne cesser de pleurer toujours, toujours mes iniquités. Je commence à les pleurer dès maintenant, pour ne finir jamais, et je redirai sans cesse par mes larmes, plutôt que par ma bouche : Pardon, ô mon Jésus, pardon ! donnez, Seigneur, donnez satisfaction à votre justice, déchargez sur moi tous vos châtiments : *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas ;* brûlez, tranchez maintenant, pourvu que vous m'épargniez dans l'éternité. Que les maladies, les persécutions, les calomnies, les adversités, les disgrâces, tous les maux de ce monde, en un mot, fondent sur moi, pourvu que vous m'épargniez dans l'éternité : *Modo in æternum parcas.* Châtiez-moi en cette vie, pourvu que j'obtienne mon pardon éternel dans l'autre. — Jésus est prêt à vous accorder le pardon, mais il veut que vous en finissiez ce matin, il demande une résolution ; de deux choses l'une : ou la pénitence, ou une éternité de feu ; ou la pénitence, ou un jamais qui commencera toujours ; ou la pénitence, ou un toujours qui ne finira jamais. Que choisissez-vous ? Pour moi, mon choix est fait ; je l'ai juré à mon Dieu, je veux la pénitence. Pénitence donc, pénitence ! (*La discipline.*) Ah ! il faudrait une discipline de feu, et non de fer seulement, pour faire une

digne pénitence. L'éternité ne vaut-elle pas bien une sérieuse pénitence? Si elle la vaut, laissez-moi déchirer ce corps. Pénitence, mes frères, pénitence! Que ceux d'entre vous qui choisissent la pénitence, le déclarent aux pieds de Jésus-Christ en criant à haute voix : Pénitence, pénitence, etc. Elle ne veut pas de la pénitence, cette femme vaine qui est le scandale de l'endroit. Qu'une telle, et une telle crie pénitence, etc. Il ne veut pas de la pénitence, ce vindicatif opiniâtre qui refuse de se réconcilier. C'est lui qui doit crier pénitence. Il ne veut pas de la pénitence, ce libertin qui refuse de briser ce commerce criminel. C'est celui-là qui doit embrasser la pénitence. Afin que Jésus vous pardonne, je ferai moi-même pénitence pour vous tous. Pénitence donc, pénitence, etc. Courage, mes bien-aimés, embrassez tous la pénitence, protestez-le tous aux pieds de Jésus-Christ, en lui disant : Pénitence, pénitence. — Oh! que vous êtes heureux! vous offrez à Jésus votre pénitence, et il vous donne sa miséricorde. Voyez-le, mon Jésus, les bras ouverts, prêt à vous pardonner, et à vous sauver pour toute l'éternité. Il veut cependant que vous lui demandiez pardon. Répétez donc de nouveau tous ensemble et à plusieurs reprises : Pardon, ô mon Jésus, pardon! etc. Vous êtes trop heureux d'avoir par vos larmes gagné le pardon et assuré votre éternité.

XII. Mais s'il se trouvait parmi vous quelque pécheur tellement endurci que la pensée de l'éternité ne suffit pas pour le convertir, ah! qu'il veuille bien m'écouter. Venez, mon bien-aimé frère, tomber aux pieds de ce crucifix; et vous, ô mon Jésus, exaucez mes larmes, voici ce que je lui dis en votre présence : Pécheur, mon frère, ce n'est pas moi qui vous le dis, ce n'est pas un théologien, ni un prédicateur; c'est la foi, c'est Jésus-Christ lui-même qui vous proclame à haute voix qu'il y a une éternité de peines. Et pour qui? Pour qui-

conque vit comme vous vivez. A quoi donc vous décidez-vous? Mais, grand Dieu! prenez garde : si l'éternité n'était pas un article de foi, mais seulement une opinion probable, vous devriez encore faire en vous-même le raisonnement suivant : il est possible à la vérité qu'il n'y ait pas d'éternité, mais puisqu'elle a été admise et crue par tant de saints, par tant de savants, par les plus grands génies, par tous les sages du monde, il est très-probable qu'elle existe. S'il en est ainsi, et que je vinsse à me tromper, qu'en serait-il de moi? — Cette simple réflexion ne suffirait-elle pas pour vous porter à embrasser les plus saintes résolutions? Que dire donc si l'éternité est un article de foi? Oui, oui, un article de foi pour lequel vous seriez obligé de donner votre sang et votre vie. Comment pouvez-vous donc résister encore? Voyons, finissons-en! Etes-vous jeune? Donnez un coup de pied au monde, retirez-vous dans un ordre des plus austères, des plus fervents : l'éternité en vaut bien la peine. Etes-vous âgé? Dégagez-vous au plus tôt de ce tracas d'intérêts pour vous occuper uniquement de votre âme. Etes-vous jeune fille? Renoncez à cette vanité, retirez-vous dans un couvent des plus réguliers. Etes-vous un pécheur plongé dans le vice jusqu'au-dessus des yeux? Allez promptement vous jeter aux genoux d'un confesseur instruit et zélé. Etes-vous décidés? Quoi! vous balancez encore? Voudriez-vous par hasard prêter l'oreille à ce vilain démon, qui ne vous permet pas d'ajouter une foi pleine et entière à ces vérités? Prenez-y garde, je vous en préviens les larmes aux yeux, prenez-y garde, mon pauvre pécheur : si vous ne le croyez pas, vous en ferez l'essai, c'est l'Esprit-Saint qui me porte à le dire : vous en ferez l'essai, et peut-être sera-ce dans peu d'années, peut-être dans quelques mois. — O adorable Trinité, Père, Fils, et Saint-Esprit, au nom de l'amour que vous portez à votre

fille, à votre mère et à votre épouse, la bienheureuse Vierge Marie, gravez profondément dans l'âme de ce pauvre pécheur, afin qu'il ne fasse pas cette terrible épreuve, cette seule parole : Jamais, jamais, jamais. O clous sacrés de mon Sauveur, imprimez-le bien avant dans son esprit et dans son cœur, ce mot redoutable : Jamais. Qu'il résonne sans cesse à ses oreilles et que l'écho s'en fasse entendre au fond du cœur. Et vous, mes frères, pour ne point oublier ce *jamais* qui commence toujours, et ce *toujours* qui ne finit jamais, de retour chez vous, écrivez sur la porte de vos chambres, à la tête de votre lit, au pied de votre crucifix, ces importances sentences : *Tout finit, et finit vite, l'éternité ne finit jamais.*

FIN.

TABLE.

I. *Pour le Mercredi des Cendres.* — De la mort . . 1

II. *Pour le Jeudi après les Cendres.* — De la foi . . 29

III. *Pour le Vendredi après les Cendres.* — De l'amour des ennemis 56

IV. *Pour le Premier dimanche de Carême.* — Fuite des occasions. 83

V. *Pour le Lundi de la première semaine de Carême.* — Du jugement dernier 111

VI. *Pour le Mardi de la première semaine de Carême.* — Du respect dans les églises 140

VII. *Pour le Mercredi de la première semaine de Carême.* — De l'impureté 167

VIII. *Pour le Jeudi de la première semaine de Carême.* — Importance du salut 196

IX. *Pour le Vendredi de la première semaine de Carême.* — Dommages spirituels et temporels qu'apporte le péché 223

X. *Pour le Second dimanche de Carême.* Du paradis . 249

XI. *Pour le Lundi après le second dimanche de Carême.* — De l'impénitence finale. 276

XII. *Pour le Mardi après le second dimanche de Carême.* — De l'éducation des enfants. 306

XIII. *Pour le Mercredi après le second dimanche de Carême.* — Du scandale 334

XIV. *Pour le Jeudi après le second dimanche de Carême.* — De l'avarice 367

XV. *Pour le Vendredi après le second dimanche de Carême.* — De l'enfer 396

XVI. *Pour le troisième dimanche de Carême.* — De la confession 424

XVII. *Pour le Lundi après le troisième dimanche de Carême.* — De l'éternité 453

Tournai, typ. Ve H. Casterman.

BX 1750 .A1 L46 1858 v.3
SMC
Leonardo, of Porto
Maurizio, Saint,
Oeuvres completes

AWT-0057 (awsk)